



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



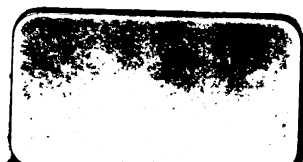
*Bulletin de la Société archéologique
et historique de la Charente*

Société archéologique et historique de la Charente

Crispia Passens: ad vivum delineavit et sculpsit Parisius. 1623

1105

Soc. 20485 e. 99
45.9



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
ET HISTORIQUE
DE LA CHARENTE



Angoulême, Imp. Charentaise de A. NADAUD (G. CHASSEIGNAC et C^e, S^{rs}).
rempart Desaix, 26.



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

ET HISTORIQUE

DE LA CHARENTE

QUATRIÈME SÉRIE — TOME IX

ANNÉES 1873-1874



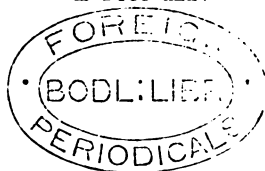
A ANGOULÈME

CHEZ F. GOUMARD

Libraire de la Société archéologique et historique de la Charente

RUE DU MARCHÉ, N° 9

M DCCC LXXV



AVIS

A MM. LES SOCIÉTAIRES

MESSIEURS,

C'est uniquement pour ne pas créer de lacune dans l'ordre numérique de nos *Bulletins* que j'ai inscrit en tête du présent volume l'année 1874 à côté de l'année 1873. J'ai déjà eu l'honneur, à la date du 19 janvier de cette année, de vous retracer les douloureux événements qui, en nous faisant perdre toutes nos ressources, nous ont par suite obligé à suspendre pendant l'année entière 1874 nos publications ordinaires ; mais il convient aussi que les nombreux membres nouveaux qui, en venant à nous cette année, nous ont aidé à supporter la lourde charge qui nous incombait, soient informés comme leurs aînés du désastre qui nous a frappé. C'est pourquoi je reproduis ici pour l'édification de nos nouveaux con-

frères, et aussi *ad perpetuam rei memoriam*, le passage de ma circulaire du mois de janvier dernier, où je faisais connaître à la Société les circonstances dans lesquelles s'est produite la lamentable catastrophe dont nous sommes à peine remis :

« Le 17 mars 1874, M. Georges Mathé-Dumaine, avoué, trésorier de la Compagnie depuis 1866, mourait presque subitement à Angoulême, laissant après lui un passif de près de 200,000 francs. Il était, au jour de son décès, détenteur d'une somme de 2,066 francs nous appartenant, ainsi que le constatent d'une part ses propres déclarations faites à la séance du 11 des mêmes mois et an, et d'autre part ses livres de comptabilité, laissés d'ailleurs en parfait état. Une partie de cette somme était destinée au paiement de l'impression du dernier volume (1871-1872), dont le montant s'élevait à la somme de 1,548 francs.

« Informée de l'état de la succession de M. Mathé, la Compagnie décida à l'unanimité qu'une requête serait présentée au tribunal d'Angoulême, aux fins d'obtenir que, sur les fonds en argent que le notaire chargé de l'inventaire des meubles et effets avait trouvés dans le bureau du défunt, il fût prélevé une somme égale à celle dont notre confrère était dépositaire par suite des fonctions qu'il remplissait dans la Société. — Cette demande n'a pu malheureusement être accueillie, en raison de cette circonstance que l'argent dispersé dans plusieurs tiroirs dudit bureau ne portait point d'étiquette contenant cette mention : *Caisse de la Société archéologique*, et partant n'avait pas de provenance déterminée. — Nous avons été simplement colloqués au nombre des créanciers

de la succession (1), laquelle, présentement liquidée, donnera environ 20 0/0. Les deniers ne seront néanmoins palpés que dans un an au plus tôt, par suite d'une opposition inattendue qui s'est produite au moment où la distribution allait s'opérer (2). »

Depuis le jour où j'écrivais ces lignes, la situation de la Société a complètement changé. Grâce à l'activité intelligente et dévouée de notre nouveau trésorier, M. Jules Callaud, les annuités arriérées sont rentrées ; les non-valeurs ont disparu ; les dettes contractées pour l'impression de nos publications et autres affaires de la Compagnie ont été acquittées entièrement ; le présent volume est soldé ; enfin, nous conservons en caisse la moitié environ de la somme nécessaire pour le paiement du prochain volume de 1875, dont la copie est en partie remise à l'imprimerie, la seconde moitié de cette somme devant être fournie et au delà par les allocations annuelles et ordinaires du conseil général de la Charente et du ministère de l'instruction publique.

Angoulême, le 15 juillet 1875.

Le Président de la Société,

G. BABINET DE RENCOGNE.

(1) Le jugement du tribunal civil d'Angoulême est du 3 juin 1874.

(2) On estime présentement que la liquidation donnera 40 à 45 0/0, et que la distribution des deniers sera faite dans le mois prochain.



AVANT-PROPOS

É T A T

DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE

DE LA CHARENTE

AU 31 DÉCEMBRE 1874

BUREAU.

MM.

Président. — G. BABINET DE RENCOGNE

Vice-Président. — Amédée CALLANDREAU.

Secrétaire. — L'abbé Jules DENISE.

Secrétaire adjoint. — Émile BIAIS.

Trésorier. —

Conservateur du musée. — Joseph CASTAIGNE.

Conservateur adjoint. — Frédéric DE CHERGÉ.

ÉTAT DES PRÉCÉDENTS BUREAUX

DE LA SOCIÉTÉ.

PRÉSIDENTS.

- 22 août 1844 — 22 décembre 1861..... Charles DE CHANCEL,
*.
8 janvier 1862 — 2 octobre 1868..... Ernest GELLIBERT DES
SEGUINS, *, O. I.
16 décembre 1868 — Gustave BABINET DE
RENCOGNE.

VICE-PRÉSIDENTS.

- 22 août 1844 — 13 août 1853..... Jean - Claude - Zadig
RIVAUD, *.
7 janvier 1859 — 8 janvier 1862..... François MARVAUD.
8 janvier 1862 — 14 décembre 1864.... Eusèbe CASTAIGNE.
14 décembre 1864 — 18 décembre 1867. Claude GIGON.
18 décembre 1867 — 29 décembre 1874. Amédée CALLANDREAU

VICE-PRÉSIDENT HONORAIRE.

- 14 décembre 1864 — 26 novembre 1866. Eusèbe CASTAIGNE.

SECRÉTAIRES.

- 22 août 1844 — 7 janvier 1859..... Eusèbe CASTAIGNE.
7 janvier 1859 — 5 novembre 1862.... Edmond SÉNEMAUD.
28 janvier 1863 — 16 décembre 1868... Gustave BABINET DE
RENCOGNE.
16 décembre 1868 — 8 novembre 1871.. A. TRÉMEAU DE RO-
CHEBRUNE.
13 décembre 1871 — 11 décembre 1872.. Eugène CARISSAN.
8 janvier 1873 — 13 octobre 1874..... L'abbé Jules DENISE.

SECRÉTAIRES ADJOINTS.

- 22 août 1844 — décembre 1858..... Paul SAZERAC DE
FORGE.
Décembre 1858 — 8 août 1860..... Alexis DE JUSSIEU.
5 décembre 1860 — 14 décembre 1864.. Claude GIGON.
14 décembre 1864 — 4 février 1867..... Henri LÉRIDON.
18 décembre 1867 — 16 décembre 1868. A. TRÉMEAU DE RO-
CHEBRUNE.
16 décembre 1868 — Émile BIAIS.

TRÉSORIER.

- 22 août 1844 — 29 décembre 1853..... Alexis CALLAUD.
1859 — 4 février 1867..... Adhémar SAZERAC DE
FORGE.
18 décembre 1867 — 17 mars 1874..... Georges MATHÉ-DU-
MAINE.

Une commission composée de MM. BRIAND, DU MAROUS-
SEM et Joseph CASTAIGNE, a administré les finances de la
Société depuis le 22 avril 1874 jusqu'au 23 décembre
même année.

CONSERVATEURS DU MUSÉE.

- 22 août 1844 — 20 mai 1856..... John BOLLE.
Janvier 1857 — 14 novembre 1864..... TRÉMEAU DE ROCHE-
BRUNE père.
14 novembre 1864 — 26 novembre 1866. Eusèbe CASTAIGNE.
17 décembre 1866 — Joseph CASTAIGNE.

CONSERVATEURS ADJOINTS DU MUSÉE.

- 22 août 1844 — janvier 1857..... TRÉMEAU DE ROCHE-
BRUNE père.
Il n'y a pas eu de conservateur adjoint depuis 1857 jus-
qu'en 1866.
17 décembre 1866 — 31 décembre 1874. Frédéric DE CHERGÉ.



MEMBRES HONORAIRES.

MM.

- S. Exc. le Ministre de l'instruction publique.
S. Exc. le Ministre de l'intérieur.
L'Inspecteur des monuments historiques de France.
Le Secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.
1873. **ABADIE** (Paul), O. ✱, membre de l'Académie des beaux-arts, architecte du diocèse de Paris, rue de Berlin, 36, et route des Princes, 6, au Vésinet (Seine-et-Oise).
1869. **BONNASSIEUX**, ✱, membre de l'Académie des beaux-arts, 3^{ter}, rue de la Visitation-des-Dames-Sainte-Marie, à Paris.
1855. **BOUILLAUD**, C. ✱, H. T., membre de l'Académie de médecine, ancien doyen et professeur à la Faculté de médecine de Paris, 32, rue Saint-Dominique, à Paris.
1873. **COUSSEAU** (M^{re} A.-Ch.), ✱, chanoine de Saint-Denis, ancien évêque d'Angoulême, rue du Gervis-Vert, à Poitiers.
1865. **DELISLE** (Léopold), ✱, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, administrateur général-directeur de la Bibliothèque nationale, rue Neuve-des-Petits-Champs, 8, à Paris.
1858. **MARTRES** (DE), ✱, ancien chef de la division du secrétariat au ministère de l'intérieur, 21, rue Visconti, à Paris.
1857. **MOURIER** (Athénaïs), ✱, O. I., directeur au ministère de l'instruction publique, passage Sainte-Marie-Saint-Germain, 2^{ter}, à Paris.
1844. **PARIS** (Paulin), ✱, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, professeur au Collège de France, 9, rue Taranne, à Paris.
1873. **SAIVET** (M^{re} Frédéric), évêque de Mende, ancien curé de la cathédrale d'Angoulême.

En vertu de
l'article 5
du règle-
ment.

N. B. — Les dates placées en avant des noms des sociétaires indiquent l'année de leur admission.

1844. SAUSSAYE (DE LA), O. *, O. I., membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 29, rue Saint-Guil-laume, à Paris, et au château de Troussay, commune de Cheverny (Loir-et-Cher).
1868. VINET (Ernest), conservateur de la Bibliothèque des beaux-arts, 1, rue Madame, à Paris.
1867. VALENTIN-SMITH, O. *, conseiller honoraire à la cour de Paris, à Trévoux (Ain).

MEMBRES TITULAIRES.

MM.

- Le Préfet de la Charente.
L'Évêque d'Angoulême.
Le Maire de la ville d'Angoulême.
L'Architecte diocésain. } En vertu de l'article 4 du règle-
ment.
1844. ALBERT, avocat, à Cognac.
1859. ALEXANDRE (l'abbé), chanoine, à Angoulême.
1866. ASTIER, ancien receveur particulier des finances, à Angoulême.
1869. AUGERAUD (l'abbé), aumônier du lycée, à Angoulême.
1855. BABINET DE RENCOGNE (Gustave), archiviste de la Charente, inspecteur des archives communales et hospitalières de ce département.
1869. BARON (l'abbé Jules), vicaire, à Cognac.
1874. BÉCUS (E.), commis principal des contributions indi-rectes, à Barbezieux.
1866. BÉNARD, président du tribunal civil, à Angoulême.
1872. BESSETTE (le docteur), médecin, à Angoulême.
1863. BIAIS (Émile), à Angoulême.
1872. BLANCHET (l'abbé), professeur au petit séminaire de Richemont.
1867. BOURAUD, membre du conseil général, à Cognac.
1844. BOURDIN, greffier en chef du tribunal civil, à Angou-lême.
1867. BRÉMOND D'ARS (le comte Anatole DE), *, ancien sous-préfet de Quimperlé, propriétaire, à Porte-Neuve, par Pont-Aven (Finistère), et à Nantes, 5, rue Harrouys.

1867. BRIAND, ancien notaire, à Angoulême.
1866. BRISSON (Georges), négociant, à Angoulême.
1874. BROUSSARD, notaire à Cognac.
1866. CALLANDREAU (Amédée), juge honoraire au tribunal civil d'Angoulême.
1867. CALLANDREAU fils, notaire, à Cognac.
1867. CALLAUD (Jules-Alexis), rentier, à Angoulême.
1868. CAMINADE DE CHATENAY fils, négociant, à Cognac.
1866. CASTAIGNE (Joseph), rentier, à L'Houmeau.
1867. CHABANEAU (Camille), receveur des postes, à Cognac.
1869. CHAPITEAU DE RÉMONDIAS, propriétaire, au château de La Borde, près Périgueux (Dordogne).
1844. CHATENET, lithographe, à Angoulême.
1868. CHAUMET (l'abbé), supérieur du petit séminaire de Richemont.
1869. CHAUVET, notaire à Édon.
1868. CHEMINEAU, négociant, à Jarnac.
1867. CHEVRIER (le docteur), médecin, à Angoulême.
1868. CLERVAUX (le comte Jules de), propriétaire, à Saintes.
1870. CORDES (Georges des), avocat, à Angoulême.
1869. COURIVEAU DE LA VILLATTE (l'abbé), vicaire, à Jarnac.
1865. CUIRBLANC (Émile), avocat, à Ruffec.
1869. DALY, chirurgien-dentiste, à Angoulême.
1865. DELAMAIN père, négociant, à Jarnac.
1868. DELAMAIN fils, négociant, à Jarnac.
1874. DELAUNAY (Arthur), notaire, à Angoulême.
1869. DENISE (l'abbé), curé de Saint-Michel-d'Entraigues.
1869. DÉBOUCHAUD (Alexandre), docteur en droit, maire de Nersac, à Pontbreton.
1874. DUNAN (Jules), inspecteur de l'académie de Poitiers, en résidence à Angoulême.
1862. FERMOND (J.), secrétaire de la mairie, à La Rochefoucauld.
1867. FRANÇOIS DES COURTIS (Le), ancien officier de marine, au château de Lavaud, près Montbron.
1844. GALZAIN (Benjamin), ✱, ancien membre du conseil général, ancien conseiller de préfecture, aux Desmiers, près Saint-Séverin.

1869. GELLIBERT DES SEGUINS (Étienne), propriétaire, à Champrose, près Montmoreau.
1869. GEYNET (Édouard), propriétaire, au château de La Léotardie.
1844. GODEAU (l'abbé), curé de Saint-Ausone, à Angoulême.
1869. GONTIER, propriétaire à Dorgeville, près Saint-Cybardaux.
1867. GOURSAUD DE CHAMBORANT DE PÉRISSAT (le baron), propriétaire, au château de Villevert, près Confolens.
1874. GUILHAUD (le docteur), médecin, au château de Gourville, par Aigre (Charente).
1868. HARDY, ancien notaire, propriétaire, à Crouin, près Cognac.
1869. HINE (Frank), négociant, à Jarnac.
1874. JOZEAU, pharmacien à Londres, propriétaire, à La Terne.
1867. LACROIX (P. DE), propriétaire, à Cognac.
1866. LAROCHE-JOUBERT (Edgard), négociant, à Angoulême.
1874. LIÈVRE (Auguste), pasteur d'Angoulême, président du consistoire de Jarnac.
1868. LURAT (Aristide), propriétaire, à Roulet.
1864. MARATU (l'abbé), curé de Montmoreau.
1869. MARCHADIER fils, propriétaire, à Châteauneuf.
1866. MARTELL (Édouard), négociant, à Cognac.
1855. MARVAUD, O. A., ancien professeur au lycée d'Angoulême, ancien vice-président de la Société, à Cognac.
1867. MATHÉ-DUMAINE (Henri), propriétaire, à Angoulême.
1867. MATHIEU-BODET, *, député à l'Assemblée nationale, Ministre des finances, président du conseil général de la Charente.
1874. MASSOUGNE (Georges DE), propriétaire au château des Fontaines, par Aigre (Charente).
1861. MERCIER (P.), juge, à Cognac.
1872. MILLOCHIN (Octave), propriétaire, à Angoulême.
1863. MONTEILH (Edmond), avocat, à Angoulême.
1867. NADAUD (Émile), bibliothécaire de la ville, à Angoulême.
1865. PASQUET DE LAURIÈRE (Jules), inspecteur général de la Société française d'archéologie, 15, rue des Saints-Pères, à Paris.

1867. PASTOUREAU DE LA BRAUDIERE, vice-président du tribunal civil, à Angoulême.
1874. PÉLISSON (Jules), avocat, à Cognac.
1860. PLANTEAU DU MAROUSSEM, ancien chef de division à la préfecture de la Charente, à Angoulême.
1869. POITOU (l'abbé), curé de La Rochefoucauld.
1872. PRÉPONNIER, architecte du département, à Angoulême.
1862. RAMBAUD DE LAROCHE, *, ✕, membre du conseil général, à Angoulême.
1873. SADOUX (Eugène), dessinateur, à Angoulême.
1867. SAUQUET, chef d'institution, à Angoulême.
1874. SAZERAC DE FORGE (Abel), rentier, à Angoulême.
1855. THIAC (Eugène DE), *, ✕, *, président de la Société d'agriculture de la Charente, à Puyréaux.
1867. TRÉMEAU DE ROCHEBRUNE (le docteur Alphonse), médecin, à Angoulême.
1863. WARIN (Edouard), architecte de la ville, inspecteur des édifices diocésains, à Angoulême.

MEMBRES CORRESPONDANTS.

MM.

1865. ARBELLOT (l'abbé), O. A., curé-archiprêtre de Rochecouart.
1869. AUDIAT (Louis), O. A., bibliothécaire, à Saintes.
1855. AURIAC (Eugène D'), employé à la Bibliothèque nationale, à Paris.
1859. BARBIER DE MONTAULT (M^r Xavier), chanoine de l'église d'Agnani, camérier d'honneur de Sa Sainteté, à Poitiers.
1864. BOITEAU (Paul), publiciste, à Paris.
1869. BONSERGENT, ancien bibliothécaire de la ville de Poitiers, à Poitiers.
1866. BOREAU-LAJANADIE, conseiller à la cour de Bordeaux, député de la Charente à l'Assemblée nationale.
1865. BOUCHERIE, O. A., professeur agrégé de cinquième au lycée de Montpellier.
1872. CARISSAN (Eugène), ancien secrétaire de la Société, professeur d'histoire au lycée de Nantes.

1844. CHASTEIGNER (le comte Alexis DE), à Bordeaux.
 1855. DAVIAUD (Marcel), juge de paix, à Bordeaux.
 1869. FLEURY (Paul DE), archiviste du Loir-et-Cher, à Blois.
 1868. FOURQUIER DE BOVES, rentier, à Villeréal (Lot-et-Garonne).
 1859. GALY (E.), *, docteur en médecine, conservateur du musée départemental de la Dordogne, à Périgueux.
 1866. GATO DE LÉMA (DON), artiste peintre, à Madrid.
 1855. GIRARDOT (le baron DE), *, O. I., secrétaire général de la Loire-Inférieure, à Nantes.
 1855. JUSSIEU (Alexis DE), *, O. I., ancien secrétaire adjoint de la Société, archiviste de la Savoie, à Chambéry.
 1844. LACURIE (l'abbé), à Saintes.
 1860. LEROY (Adolphe), *, *, *, ancien conseiller de préfecture de la Charente, conseiller de préfecture à Bordeaux.
 1869. LUCAS, architecte, à Paris.
 1868. MESCHINET DE RICHEMONT, O. A., archiviste de la Charente-Inférieure, à La Rochelle.
 1867. MÉTIVIER, professeur d'histoire au Prytanée national de La Flèche.
 1855. MICHON (l'abbé J.-H.), 5, rue Chanaleilles, à Paris.
 1872. NORBERT WUY, rentier, à Genève.
 1855. RÂDET, *, archiviste honoraire du département de la Vienne, à Poitiers.
 1862. SÉNEMAUD (Edmond), ancien secrétaire de la Société, archiviste du département des Ardennes, à Mézières.

RÉCAPITULATION.

Membres honoraires.....	16
Membres titulaires.....	84
Membres correspondants.....	26
Total.....	126

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES DE FRANCE.

1. *Aisne*. — Société archéologique de Saint-Quentin.
2. — Société historique et archéologique de Château-Thierry.
3. *Allier*. — Société d'émulation du département de l'Allier.
4. *Alpes-Maritimes*. — Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.
5. *Aveyron*. — Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron.
6. *Bas-Rhin*. — Société nationale académique de Strasbourg.
7. *Bouches-du-Rhône*. — Société de statistique de Marseille.
8. *Charente-Inférieure*. — Académie de La Rochelle.
9. *Constantine*. — Société archéologique de Constantine.
10. *Côte-d'Or*. — Académie des sciences, arts et belles-lettres, à Dijon.
11. *Dordogne*. — Société archéologique et historique de Périgueux.
12. *Drôme*. — Société départementale d'archéologie et de statistique de la Drôme.
13. *Eure-et-Loir*. — Société dunoise, à Châteaudun.
14. — Société académique.
15. *Finistère*. — Société académique de Brest.
16. *Gard*. — Académie du Gard, à Nîmes.
17. *Garonne (Haute-)*. — Académie nationale des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse.
18. — Société nationale archéologique du midi de la France, à Toulouse.
19. *Indre-et-Loire*. — Société archéologique de Touraine, à Tours.
20. *Loiret*. — Société archéologique de l'Orléanais, à Orléans.
21. *Maine-et-Loire*. — Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers.
22. *Nord*. — Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts, à Dunkerque.
23. *Oise*. — Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise.

24. *Pas-de-Calais*. — Société académique de Boulogne.
25. *Pyrénées (Basses-)*. — Société des sciences et arts, à Pau.
26. *Rhône*. — Académie de Lyon.
27. *Saône-et-Loire*. — Société d'histoire et d'archéologie de
Chalon-sur-Saône.
28. *Seine*. — Société de la morale chrétienne, à Paris
29. — Société nationale des antiquaires de France.
30. — Société française de numismatique et d'histoire.
31. *Seine-et-Oise*. — Société des sciences morales, des lettres et
des arts de Seine-et-Oise, à Versailles.
32. — Société archéologique de Rambouillet.
33. *Sèvres (Deux-)*. — Société de statistique, à Niort.
34. *Somme*. — Société des antiquaires de Picardie, à Amiens.
35. *Tarn*. — Société littéraire et scientifique de Castres.
36. *Var*. — Société des sciences, belles-lettres et arts du
département du Var, à Toulon.
37. — Société des sciences historiques de Cannes.
38. *Vendée*. — Société d'émulation de la Vendée.
39. *Vienne*. — Société des antiquaires de l'Ouest.
40. *Vienne (Haute-)*. — Société archéologique et historique du
Limousin.
41. *Yonne*. — Société archéologique de Sens.
42. — Société des sciences historiques et naturelles de
l'Yonne.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES DE L'ÉTRANGER.

43. Société de géographie de Vienne (Autriche).
44. Société de géographie de Genève.
45. Société danoise d'archéologie.

Libraire de la Société, M. F. GOUARD
Lithographe *id.*, M. CHATENET.
Photographe *id.*, M. FELLOU.



ÉTAT DES PUBLICATIONS

DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE

DE LA CHARENTE

L

Mémoires et Bulletins.

PREMIÈRE SÉRIE.

TOME I^{er}. — 1845, trois livraisons, quelquefois réunies en une seule, formant un volume in-8° de 248 pages.

Castaigne (Eusèbe).

Essai d'une bibliothèque historique de l'Angoumois :

Introduction, p. 24;

§ I. Description générale de l'Angoumois, p. 29;

§ II. Histoire générale de l'Angoumois, p. 36.

§ III. Histoire ecclésiastique de l'Angoumois :

Subd. A. Histoire générale du diocèse et des évêques, p. 157;

Subd. B. Histoire particulière de quelques évêques, p. 222.

Subd. C. Vies et miracles des saints personnages, p. 234.

Notice historique sur la seigneurie de La Tranchade (avec lithographie), p. 89.

Entrée solennelle de la reine Éléonore dans la ville d'Angoulême (29 juillet 1150), p. 124.

Discours prononcé dans la séance publique du 29 août 1845 (Rapport sur les travaux de la Société; aperçu de ceux qu'elle pourrait entreprendre), pp. 195-198. 7

Chancel (Charles de).

Discours prononcé le 20 novembre 1844 à l'installation de la Société, p. 14.

Le camp de Vœuil, p. 77.

Châteauneuf et son église (avec lithographie), p. 138.

Discours prononcé dans la séance publique du 29 août 1845 (But que se propose la Société; quelques souvenirs historiques du château de La Rochefoucauld), pp. 176-182.

Michon (l'abbé J.-M.).

Lettre sur les fouilles de Chassenon (Cassinomagus), p. 71.

Savaria de Forge (Paul).

Notice sur les seigneurs et le château de La Rochchandry (avec lithographie), p. 50.

Essai sur l'Angoumois pendant les guerres des Anglais, p. 210.

Tessière.

Lettre sur les députés de l'Angoumois aux États-généraux, de 1302 à 1614, p. 116

TOME II. — 1846, deux livraisons, formant un volume in-8° de 216 pages.

Castaigne (Eusèbe).

Note sur une plaque d'argent trouvée en 1777, p. 15.

Recherches sur la maison où naquit Jean-Louis Guex de Balsac, sur la date de sa naissance, sur celle de sa mort et sur ses différents legs aux établissements publics (avec portrait et tableau généalogique), p. 17.

Le sculpteur Jacques d'Angoulême (avec lithographie), p. 101.

Essai d'une bibliothèque historique de l'Angoumois (suite) :

Histoire ecclésiastique de l'Angoumois :

Subd. D. Conciles et synodes, p. 107;

Subd. E. Abbayes, convents et chapitres, p. 186.

Subd. F. Livres liturgiques et catéchétiques, p. 207.

Chancel (Charles de).

Peinture sur verre (d'après M. Bontemps, directeur de la fabrique de verres et vitraux de Choisy-le-Roy), p. 92.

Recherches sur les anciens établissements de bienfaisance de la ville d'Angoulême, p. 122.

Marvaud (François).

Notice généalogique sur les seigneurs de Lubersac, établis en Angoumois, p. 174.

Maulde.

Notice historique sur le château de l'Oisellerie, p. 163.

Michon (l'abbé J.-M.).

Études sur le symbolisme de la façade de la cathédrale d'Angoulême, p. 149.

Verdilhac (de) père.

Notice sur le bourg de Brillac (arrondissement de Confolens), p. 85.

TOME III. — 1847-1848-1849, une livraison in-8° de 112 pages.

Castaigne (Eusèbe).

Vie de Jean d'Orléans, dit le Bon, comte d'Angoulême, aïeul de François I^{er}, par Jean du Port, sieur des Rosiers, conseiller au présidial d'Angoumois. (Nouvelle édition publiée par M. Eusèbe Castaigne, avec avertissement, notes, tableau généalogique et deux portraits du comte Jean.)

TOME IV. — 1850, deux livraisons formant un volume de 202 pages.

Castaigne (Eusèbe).

Dissertation sur le lieu de naissance et sur la famille du chroniqueur Ademar, faussement surnommé de *Chabanais* (avec note bibliographique et tableau généalogique), p. 80.

Discours nouveau sur la mode (réimpression annotée d'une pièce anonyme en vers, p. 169).

Chancel (Charles de).

Programme d'une étude sur l'origine,

l'état primitif et les institutions successives de la ville et commune d'Angoulême, p. 6.

Le château de La Tour-Blanche, p. 129.

D'Aurillac (Eugène).

Note sur un document inédit d'un évêque d'Angoulême (Gérard II), concernant le diocèse d'Albi, p. 97.

Marvaud (François).

Les Valois au château de Cognac, p. 48.

Rivaud (Zadig).

Notice sur la restauration de l'église de Châteauneuf, p. 66.

Observations sur l'origine et le caractère de l'architecture romane, p. 149.
Notice sur la restauration de l'église de Montmoreau, p. 161.

TOME V. — 1851-1852, une livraison de 200 pages.

Belle (J.-A.).

Notice historique sur la chapelle de Saint-Gelais, p. 59.

Castaigne (Eusèbe).

Mémoire de ce qui s'est passé dans la ville de La Rochefoucauld, du temps des troubles de la religion, par Jean Pillard, chanoine de la collégiale de cette ville, publié et annoté par M. E. Castaigne, p. 40.
Un abbé de Hâiene, musicien (anecdotes du XV^e siècle), p. 193.

Chancel (Charles de).

Compte-rendu de l'ouvrage publié sur

l'architecture byzantine en France par M. Felix de Verneilh, p. 6.

FAurinc (Eugène).

Notice historique sur Antoine d'Estaing, évêque d'Angoulême, et Dom d'Aubrac, p. 129.

Marvaud (François).

Notice sur les seigneurs de Montbron, p. 12.

Médet.

Pièces relatives à la commanderie de l'ordre de Saint-Antoine-de-Viennois, établie à Bouthier, près Cognac, p. 119.

DEUXIÈME SÉRIE.

TOME I^{re}. — 1855-1856, un volume in-8° de 434 pages.

Castaigne (Eusèbe).

Une bibliothèque de livres introuvables, p. 71.

Six chansons populaires de l'Angoumois (avec lithographie et planche de musique), p. 253.

Estrées solennelles dans la ville d'Angoulême, depuis François I^{er} jusqu'à Louis XIV, p. 281.

Chancel (Charles de).

Notes archéologiques sur les démolitions à faire dans le quartier Saint-Pierre de la ville d'Angoulême, p. 35.

Jussieu (Alexis de).

Notice sur les archives départementales

de la Charente (séries A, B, C, D, E), p. 80.

Notice sur les assemblées de protestants qui eurent lieu en France, à la suite de la conversion de Henri IV à la religion catholique romaine, jusqu'à la promulgation de l'édit de Nantes, p. 265.

Marvaud (François).

Isabelle d'Angoulême, ou la comtesse-reine, p. 116.

Mourier (Athénase).

Notes biographiques et littéraires sur Jean Bastier de La Péruse, p. 87.

TOME II. — 1856-1857-1858 (1^{re} partie), un volume in-8° de XLIII et 335 pages.

Marvaud (François).

Études historiques sur la ville de Cognac et l'arrondissement, pp. 1-335.

TOME II. — 1856-1857-1858 (2^e partie), un volume in-8° de 459 pages.

Études historiques sur la ville de Cognac et l'arrondissement (suite), pp. 1-459.

TROISIÈME SÉRIE.

TOME I^{er}. — 1859, quatre livraisons formant un volume in-8^e de 252 pages.

Artheliot (l'abbé).

Notice sur les fouilles de Chassenon,
p. 272.

Labatut de Rencogne (Gustave).

Ordonnance de Philippe III, accordant
aux habitants d'Angoulême le droit
de faire construire un port sur la
Charente (juillet 1286), p. 40.
Lettre de M. de Montpensier père à la
reine-mère (8 décembre 1575), p. 41.
Lettre au roy de la noblesse d'Angou-
mois, Xaintonge et Aunis, lui deman-
dant modération pour le pauvre peuple
des taxes mises sur ces provinces rui-
nées par la guerre (1590), p. 43.

Chancel (Charles de).

Notice sur M. le chevalier Paul-Joseph
Normand de La Tranchade, p. 209.

Gellibert des Seguius (Ernest).

Avignin, évêque d'Angoulême, et
Guy VII de La Rochefoucauld (1328-
1329). Mémoire pour servir à l'his-
toire des droits seigneuriaux des
évêques d'Angoulême, p. 59.

Gigon (le docteur Claude).

Mémoire pour la conservation du châ-

teau d'Angoulême (avec trois planches
et deux photographies), p. 126.

Jueston (Alexis de).

Mémoire sur les franchises accordées à
la paroisse de Benays par l'empereur
Charlemagne, p. 83.

Sénémaud (Edmond).

Un document inédit sur Antoine Vérard,
libraire et imprimeur, p. 91.

Une lettre inédite de la princesse des
Ursins, p. 173.

Hommage de la comté de Périgord, mou-
vante du roy, par le comte d'Angou-
lême (1^{er} septembre 1461), p. 37.

Aveu fourni à Jean, évêque d'Angou-
lême, par P. Mathana, de Bignac
(octobre 1233), p. 37.

Partage entre le duc d'Orléans et le
comte d'Angoulême (29 juin 1445),
p. 228.

Lettre de Charles, duc d'Orléans, au
sénéchal d'Angoulême, pour mettre
Jean d'Orléans, son frère, en posses-
sion de ladite comté d'Angoulême (27
août 1445), p. 234.

Accord entre le comte d'Angoulême et
les maire et échevins de ladite ville
sur leurs différends pour la juridic-
tion audit lieu (1^{er} juin 1466), p. 235.

TOME II. — 1860, trois livraisons in-8^e de 352 pages.

Labatut de Rencogne (Gustave).

Rapport sommaire sur l'ensemble des
archives du greffe de la sénéchaus-
sée et siège présidial d'Angoumois,
p. 8.

Lettres de Guy Chabot (8 juin 1561) et
de Charles de Bony, évêque d'Angou-
lême (20 novembre 1575), à la reine-
mère, p. 32.

Bœuf (Alfred).

Notice historique sur l'ancien château
de Villebois, p. 116.

Sénémaud (Edmond).

Discours sur la ruine et la démolition
du château de Lésignan (Opuscule
inédit de F. de Corlieu), p. 21.

Inventaire des meubles de Marguerite
de Rohan, comtesse d'Angoulême
(1497), p. 48.

La Bibliothèque de Charles d'Orléans,
comte d'Angoulême, au château de
Cognac, en 1496, p. 130.

Biographie militaire de l'Angoumois et
de la Charente :

Audenham (Arnoul d'), capitaine

souverain au comté d'Angoulême, maréchal de France, p. 219;
 Déon (Bernard de), lieutenant général des gouvernements de Saintonge, Angoumois, Aunis et La Rochelle, maréchal de camp, p. 222;
 Chemineau (le baron Jean), général de division, p. 214;
 Épernon (Bernard de Nogaret d'), commandant d'armée, p. 232;
 Lériget de La Faye (Jean), p. 236.
 Nonbron (Jacques de), sénéchal d'Angoulême, maréchal de France, p. 220;

Rivaud (Jean-Baptiste), général de division, p. 242;
 Saint-Maure (Alexis de), comte de Jonzac, lieutenant général de Saintonge et d'Angoumois, p. 240;
 Saint-Maure (Léon de), comte de Jonzac, lieutenant général de Saintonge et d'Angoumois, p. 238;
 Valette (Louis de Nogaret d'Épernon, cardinal de La), commandant d'armée, p. 224.

Notice sur la principauté de Marcillac, p. 248.

TOME III. — 1861, un volume in-8° de 210 pages.

Castaing (Eusèbe).

Notice nécrologique sur MM. Firmin Lafertière, Avril de La Vergnée et Charles de Chancel, p. 188.

Chancel (Charles de).

Rapport sur la distribution des récompenses accordées aux sociétés savantes des départements, le 25 novembre 1861, p. 27.

Gigon (le docteur Claude).

Notice historique et physiologique sur Hugues II, évêque d'Angoulême (1149-1152), p. 94.

Harvaud (François).

Charles de Guy de Lusignan (1262) et de Charles d'Espagne (1352), en faveur de la ville de Cognac, p. 126.

Séneaud (Edmond).

Biographie militaire de l'Angoumois et de la Charente :

Brumaud de Villeneuve (Pierre), colonel d'artillerie, p. 75;
 Chalot (Louis de), comte de Jarnac, maréchal de camp, p. 61.
 Châteauneuf (Joachim de), comte de Confolens, capitaine des gardes écossaises, p. 53;
 Crussol d'Uzès (François-Emmanuel de), duc d'Uzès, gouverneur et lieutenant général des provinces de Saintonge et d'Angoumois,

lieutenant général des armées du roi, p. 67;
 Delacroix (Jean-Guillaume), colonel de cavalerie, p. 74;
 Deviau (Laurent), général de brigade, p. 78;
 Dubois-Labernarde (Jean-Élie), maréchal de camp, p. 72;
 Dumersny (Salomon), général de division, p. 70;
 Dupérat (Isaac-Daniel-Jean-Daniaud), maréchal de camp, p. 79;
 Dupont-Chanmont (le comte Pierre-Antoine), lieutenant général, p. 83;
 Galard de Béarn (Jean de), comte de Brassac, ambassadeur, ministre d'Etat, gouverneur de Saintonge et d'Angoumois, maréchal de camp, p. 58;
 Galard de Béarn (René de), marquis de Brassac, lieutenant général, p. 64;
 Grillet de Brissac (Albert de), lieutenant général des armées du roi, lieutenant général des provinces de Saintonge et d'Angoumois, p. 65;
 Guioit du Repaire (le baron Jean), général de division, p. 88;
 Hémery (Louis d'), colonel d'artillerie, p. 76;
 Laurencie (Bertrand I de La), p. 60,
 Laurencie (Bertrand II de La), seigneur de Charras, Neuvic, etc., lieutenant des maréchaux de France, p. 62;
 Martin de Bourgon (Jacques), gou-

verneur de la Guyane française,
maréchal de camp, p. 72 ;
Saint-Martin (le baron Jean-Étien-
nel), maréchal de camp, p. 86 ;
Vendôme (François de), prince de

Chabanais, vidame de Chartres,
colonel général de l'infanterie
française, p. 51.
Statuts des apothicaires d'Angoulême
en 1597, p. 139.

TOME IV. — 1862, deux livraisons in-8° de 430 pages.

Cabinet de Rencogne (Gustave).

Notice et dissertation sur un fragment
du cartulaire de l'abbaye de l'Es-
terps, p. 47.

Relation du pillage de l'abbaye de La
Couronne par les protestants, en 1562
et 1568, suivie des inventaires des
reliques et objets précieux de cette
abbaye, dressés en 1555 et 1556
(extraits inédits de la chronique fran-
çaise de l'abbaye de La Couronne par
Antoine Boutroys, chanoine régulier
de cette abbaye, publiés par G. Ba-
binet de Rencogne), p. 115.

Charte d'Almodis, comtesse de La Mar-
che, en faveur de l'abbaye de l'Es-
terps (12 novembre 1098), p. 409.

Castaigne (Eusèbe).

René Festiveau, poète latin du XVII^e
siècle, p. 400.

Collibert des Seguias (Ernest).

Aubeterre en 1562; enquête sur le pas-
sage des protestants en cette ville,
le pillage de l'église Saint-Jacques et
la destruction des titres et papiers du
chapitre, p. 343.

Gigon (le docteur Claude).

Gérard II, évêque d'Angoulême, et ses
détracteurs (1101-1136), p. 15.

Marvaud (François).

Répertoire archéologique du départe-
ment de la Charente, p. 199.

Saxerac de Forge (Adhémar).

Lettre du roi François I^{er} à l'évêque
d'Auxerre, son ambassadeur à Rome
(28 novembre 1532), p. 405.

Sénemaud (Edmond).

Biographie militaire de l'Angoumois et
de la Charente (suite) :

Achard de Joumard, marquis d'Ar-
gence, maréchal de camp, p. 91 ;
Bouchard d'Esparbès de Lussan
(François), vicomte d'Aubeterre,
lieutenant général, p. 78 ;

Bouchard d'Esparbès de Lussan
d'Aubeterre (Louis), comte de
Jonzac, lieutenant général de
Saintonge et d'Angoumois, ma-
réchal de camp, p. 80 ;

Bouchard d'Esparbès de Lussan
d'Aubeterre (Pierre), comte de
Jonzac, lieutenant général de
Saintonge et d'Angoumois, lieu-
tenant général, p. 81 ;

Brémond d'Ars (le baron Josias de),
maréchal de camp des armées du
roi, député de la noblesse d'An-
goumois aux États généraux de
1614, p. 387 ;

Chétardie (le marquis de La), lieu-
tenant général des armées du
roi, ambassadeur de France en
Russie, p. 400 ;

Esparbès de Lussan (François d'),
vicomte d'Aubeterre, maréchal
de France, p. 76 ;

Gentils (Philippe de), marquis de
Langalerie, lieutenant général,
p. 83 ;

Gougnet (Cybard), général de bri-
gade, p. 93 ;

Rochefoucauld (Benjamin de La),
baron d'Estissac, lieutenant gé-
néral, p. 66 ;

Rochefoucauld (Charles de La),
comte de Randon, colonel gé-
néral de l'infanterie, p. 64 ;

Rochefoucauld (Charles de La), sei-
gneur de Barbezieux, lieutenant
général au gouvernement de
Champagne et de Brie, grand
sénéchal de Guyenne, p. 65 ;

Rochefoucauld (Charles de La),
comte de Blanzac, lieutenant gé-
néral, p. 73 ;

Rochefoucauld (François de La),
mestre-de-camp de cavalerie,
p. 399; 3

Rochefoucauld (Henri de La), mar-

quis de Liancourt, lieutenant
général, p. 74;
Valletaux, général de brigade, dé-
puté au Corps législatif, p. 94.

QUATRIÈME SÉRIE.

TOME I^{er}. — 1863, un volume in-8° de LX et 390 pages.

Cabinet de Rencogne (Gustave).

Rôles du ban et arrière-ban des pro-
vinces d'Angoumois et Saintonge en
1467, 1689 et 1758, p. 331.

Boucherie (A.).

Poëts de la Saintonge, curiosités éty-
mologiques et grammaticales, p. 15.

Castaigue (Eusèbe).

Simple note historique sur l'église col-
légiale de Blanzac (avec une vue du
monument), p. 41.

Note sur le sceau que l'on apposait, du
temps du roi Philippe-Auguste, sur
les obligations dues aux juifs (avec
planche), p. 53.

Cellibert des Seguias (Ernest).

Éloge de Charles de Chancel, ancien
président de la Société (avec portrait),
p. 1.

Gigon (le docteur Claude).

Notice biographique sur les deux offi-
ciers généraux de Ruffec, les barons
Laroche et Pinoteau (avec deux por-
traits), p. 59.

Note sur un registre de l'abbaye de
Bassac, p. 319.

Marvaud (François).

Étude sur la voie romaine de Périgueux
à Saintes, dans la traverse de l'ar-
rondissement de Cognac (avec deux
planches), p. 271.

TOME II. — 1864, un volume in-8° de LII et 440 pages.

Maratu (l'abbé).

Girard, évêque d'Angoulême et légat du Saint-Siège (vers 1060-1136), pp. 1-336.

TOME III. — 1865, un volume in-8° de LVIII et 454 pages.

Ardant (Maurice).

Couly Noytier, émailleur limousin,
p. 117.

Cabinet de Rencogne (Gustave).

Inauguration d'une foire en Angoumois,
sous Henri IV (6 mai 1598), p. 137.

Rôle des vingtièmes imposés sur les
nobles et privilégiés de l'élection
d'Angoulême, en 1780, p. 193.

Procès-verbaux constatant le brûlement
officiel des titres féodaux à Angou-
lême, Cognac et Confolens, p. 403.

Beaumont de Montégut.

Philippe de Gentils de Lajonchapt,
marquis de Langallerie, premier ba-
ron de Saintonge, lieutenant général

des armées du roi, feld-maréchal au
service d'Autriche (1661-1717) (avec
portrait), p. 157.

Carissan.

Note sur un exemplaire du *Libro de la
ventura o vero de le sorte*, p. 339.

Castaigue (Eusèbe).

Mémoire sur les *Agesinates* de Plinio
l'Ancien, suivi d'un itinéraire gallo-
romain de Périgueux à Saintes par
Sarrum et le pays des *Cambolectri*
et par *Condate* et *Cunnacum*, avec
une description sommaire des anti-
quités trouvées à Angoulême dans les
fondations de l'hôtel de ville (avec
sept bois, deux cartes et une planche
lithographique), p. 47.

Léridon (Henri).

- Notice sur Jean Faure, jurisconsulte angoumois du XIV^e siècle (avec bois et portrait), p. 1.
 Étude sur la rédaction officielle de la Coutume d'Angoumois et son premier commentateur, Pierre Gandillaud, conseiller au Présidial, p. 377.

Marraud (François).

- Chartes relatives au prieuré de Bouteville et aux églises de Merpins et de Gimeux, p. 343.
 Porte-aux-Loups (Charles de La).
 Charte relative à la reddition d'Aubeterre sous le roi Jean, p. 327.

TOME IV. — 1866, un volume in-8° de LXXII et 612 pages.

Babinet de Rencogne (Gustave).

- Courte notice sur les archives départementales de la Charente, p. 323.
 Documents pour servir à l'histoire des guerres civiles en Angoumois au XVI^e siècle, p. 353.
 Rôle des fiefs et arrière-fiefs du siège royal de Cognac en 1703, p. 513.
 Description et prix d'un antiphonaire noté à l'usage du diocèse de Saintes, d'après une charte de 1339, p. 529.
 Fons Barbesiliensis, idylle inédite d'un poète anonyme de Barbezieux, p. 537.

Castaigne (Eusèbe).

- Notice sur J. Boiceau de La Borderie, jurisconsulte du XVI^e siècle (avec un bois), p. 805.
 Deltale (Léopold), de l'Institut.
 Chronologie historique des comtes de La Marche, issus de la maison de Lusignan, p. 1.

Gigon (le docteur Claude).

- Récits historiques sur les victimes de la Terreur du département de la Charente (avec deux portraits), p. 17.

Léridon (Henri).

- Réponse aux Récits sur les victimes de la Terreur du département de la Charente, publiés par le D^r Gigon, p. 437.

Bouhemme de Montégut.

- Maintienne de noblesse de l'élection d'Angoulême (1667), p. 337.

TOME V. — 1867, un volume in-8° de LXXIX et 612 pages.

Babinet de Rencogne (Gustave).

- Du commencement de l'année en Angoumois au moyen âge et dans les temps modernes, p. 21.
 Les confirmations de noblesse de l'échevinage d'Angoulême sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV, p. 281.
 Note sur une charte d'anoblissement accordée par un grand feudataire en 1290, p. 339.

Biais-Langoumois (Émile).

- Notice sur François-Nicolas Pineau et divers membres de sa famille, sculpteurs, graveurs, architectes (1653-1823 (avec portrait), p. 183.

Carissau (Engène).

- Compte-rendu d'un ouvrage intitulé : Monaco et ses princes, publié par M. H. Métié, avec cette épigraphe : « Maxima in minimis », p. 91.

Chabaneau (Camille).

- Histoire et théorie de la conjugaison française, p. 405.

Chergé (Frédéric de).

- Le général comte Rivaud de La Raffinière, p. 371.

Galzain (Benjamin).

- Note sur les sépultures de Saint-Séverin (avec deux lithographies), p. 372.

Gollibert des Segains (E.).

- Éloge de Dom Rivet de La Grange, religieux bénédictin, p. 1.

Gigon (le docteur Claude).

- Note sur les anciens hôpitaux et les maisons de secours de la ville d'Angoulême (avec trois eaux-fortes), p. 97.

Montégué (B. de).

Rapport sur l'excursion de la Société à Saint-Germain-sur-Vienne (avec un bois et une lithographie), p. 327.

Michon (Tabbé J.-M.).

Similitude des dolmens de la rive orientale du Jourdain avec ceux de l'ouest de la France (avec cinq bois), p. 47.
Étude sur le château de Montchaude (avec trois bois et une lithographie), p. 55.

Montégué (B. de).

Journal historique de Pierre de Jarrige, vignier de la ville de Saint-

Yrieix (1560-1574), continué par Par-doux de Jarrige, son fils (1574-1591), p. 167.

Médat.

Chartes concernant les commanderies de Château-Bernard et Angles, près Cognac, p. 65.

Document historique relatif au Temple d'Angoulême (9 septembre 1588), p. 79.

Trémou de Rochebrune (A.).

De la distribution des monuments pré-historiques dans le département de la Charente (avec une carte), p. 349.

TOME VI. — 1868-1869, (1^{re} et 2^e parties), formant deux volumes in-8° de CXXXII et 1135 pages.

Cabinet de Remogne (G.).

Les origines de la maison de Nesmond : rectification au Dictionnaire de la Noblesse de La Chesnaye des Bois, p. 389.

Notes sur la seigneurie de Maillou, p. 401.

Nouvelle chronologie historique des maires de la ville d'Angoulême (1215-1501), publiée avec de nombreuses pièces justificatives, p. 543.

Supplément à l'article 33 de la chronologie, p. 673.

Deuxième supplément à la chronologie historique des maires de la ville d'Angoulême (articles 19, 20, 22, 24, 25, 27, 28, 29, 32, 33, 34, 41, 42, 52, 53 et 54), p. 1021.

Éloge de M. E. Gellibert des Seguns, prononcé dans la séance solennelle tenue à l'hôtel de ville d'Angoulême, le 15 décembre 1869, par les Sociétés archéologique et d'agriculture, réunies pour inaugurer le portrait de leur président commun (avec un portrait en lithographie), p. 791.

Liste par ordre chronologique des ouvrages publiés par M. E. Gellibert des Seguns ou à ses frais, p. 811.

Liste de la souscription ouverte par les Sociétés archéologique et d'agriculture de la Charente pour rendre

hommage à la mémoire de M. E. Gellibert des Seguns, leur président, p. 817.

Documents historiques sur l'Angoumois :

I. Deux singuliers hommages (24 février 1382 ; 4 novembre 1390), p. 953.

II. Testament de Michel Ravallac, procureur au Présidial d'Angoulême (10 mars 1586), p. 957.

III. Deux curieux monitoires (7 décembre 1540 ; 12 juin 1632), p. 961.

IV. Acte de fondation du couvent des RR. PP. Récollets de Confolens (25 mars 1616-9 octobre 1626), p. 963.

V. Mémoire sur la fondation de l'église et du chapitre collégial de N.-D. de La Rochefoucauld (26 janvier 1662), p. 973.

Mais (Émile).

Note sur quelques objets anciens trouvés dans le département de la Charente (avec huit planches d'aquarelles), p. 483.

Étude sur le capitaine Allouffe, d'après le livre de M. Pierre Margry, p. 997.

Note sur la fontaine du Maine-Gagnaud (avec une lithographie), p. 1007.

Boucherie (A.).

Étude critique sur l'ouvrage de M. Nais de Wailly (de l'Institut), intitulé : *Mémoire sur la langue de Joinville*, p. 985.

Brou-Chasseignac (Ernest).

Rapport sur les décisions prises pour honorer la mémoire de M. Gellibert des Seguins, président, p. 771.

Brémond d'Ans (le comte Anatole de).

Hommages rendus aux comtes d'Angoulême par Pierre et Alon Brémond, p. 949.

Callandreaux (Amédée).

Essai sur Zeus ou le Jupiter olympien de Phidias (avec dix lithographies et dix bois), p. 67.

Chaumet (l'abbé).

Les protestants et la cathédrale d'Angoulême en 1562, p. 497.

Titre de la fondation et dotation de la chapelle de N.-D. de Salut, en l'église cathédrale d'Angoulême, p. 1014.

Dupin (J.).

Notices sur Abraham-François Robin, premier échevin du corps-de-ville d'Angoulême, et Léonard Robin, membre du Tribunat, p. 825.

Lacroix (de).

L'abbé de Villiers et Jacques Favereau, études biographiques et littéraires, p. 997.

E... prêtre de la Mission.

Mémoire historique sur le séminaire d'Angoulême, p. 293.

Thiess (E. de).

Éloge de E. Gellibert des Seguins, prononcé dans la séance solennelle tenue à l'hôtel de ville d'Angoulême, le 15 décembre 1869, par les Sociétés archéologique et d'agriculture, réunies pour inaugurer le portrait de leur président commun, p. 775.

Trémou de Rochebrune (A.).

Études pré-historiques, anthropologiques et archéologiques dans le département de la Charente :

I. Sur les restes découverts dans les environs de Saint-Marc, près Angoulême (avec quatre lithographies), p. 7.

II. Sur l'ancienne église Saint-Martial d'Angoulême et les restes mis au jour lors de sa reconstruction (avec trois lithographies), p. 679.

III. Sur quelques pierres tombales existant ou ayant existé dans différents cimetières de la Charente (avec deux lithographies), p. 713.

IV. Sur le tumulus-dolmen de Cuchet (avec une lithographie), p. 733.

V. Sur les fouilles pratiquées à Beaulieu pour l'agrandissement du lycée impérial d'Angoulême (avec deux chromo-lithographies), p. 743.

TOME VII. — 1870, 1 vol. in-8° de LII et 532 pages.

Babinet de Moncogne (Gustave).

Éloge de J.-E.-Eusèbe Castaigne, p. 3.

Liste par ordre chronologique des ouvrages de M. Castaigne, p. 37.

Liste de la souscription ouverte en

1867 au sein de la Société archéologique et historique de la Charente pour le buste en marbre de M. J.-E.-Eusèbe Castaigne, p. 51.

Appendice. — Recueil de lettres adressées à M. Castaigne, p. 57.

Documents pour servir à l'histoire des guerres civiles en Angoumois au XVI^e siècle (suite), p. 185.

Notice sur le fief des Bouchauds, dans les limites duquel est situé un théâtre romain, p. 315.

Le testament de Balzac, publié pour la première fois (avec un fac-simile), p. 385.

Documents paléographiques et bibliographiques, extraits des archives d'Angoulême et publiés pour la première fois (avec deux fac-simile et cinq lithographies), p. 391.

Documents historiques sur l'Angoumois (suite) :

I. Fondation de l'aumônerie Saint-Michel, faite en la paroisse Saint-André par Pierre de Meung, chanoine d'Angoulême (21 novembre 1371), p. 413.

II. Lettres-patentes du roi Henri III portant création d'un siège d'élection à Cognac (août 1576), p. 421.

III. Lettres-patentes du roi Henri III pour la réparation des pont et port de la Charente à Angoulême (26 août 1575), p. 425.

IV. Permission de faire graver en taille-douce un tableau représentant la naissance du Dauphin, accordée par le roi Louis XIV à frère Jacques de Rippes, religieux-clerc de l'abbaye de Saint-Cybard, sous les murs d'Angoulême (23 janvier 1614), p. 429.

V. Enquête et ordonnance concernant les archives de l'hôtel de ville et du Présidial d'Angoulême (1667-1617), p. 431.

VI. Une sentence de l'Officialité d'Angoulême (29 août 1667), p. 444.

VII. Lettres-patentes du roi Louis XV ordonnant la suspension des privilèges de noblesse rétablis en faveur de la maison de ville de Cognac par lettres du mois de février 1719 (6 septembre 1723), p. 446.

VIII. Lettres-patentes du roi Louis XV ordonnant la vente des an-

ciens baliveaux défectueux dans les bois de la Grande-Garenne, près Angoulême (19 avril 1735), p. 448.

IX. Déclaration des revenus du chapitre cathédral d'Angoulême (1752), p. 450.

Notice sur Jean-François-Léopold Calzain, ancien préfet de la Charente, p. 510.

Blais (Émile).

Annales de La Rochefoucauld : curieux récits de faits accomplis dans cette ville du temps des guerres de religion (XVI^e et XVII^e siècles), p. 403.

Bruneteau.

Quelques recherches dans les environs de Châteauneuf, p. 145.

Caillaudreau (Amédée).

Rapport fait au bureau de la Société archéologique et historique de la Charente sur la découverte d'un théâtre romain au lieu dit le Boisd-Bouchauds, en la commune de Saint-Cybardeaux (avec un plan), p. 303.

Lacroix (P. de).

François de Montmorency de Bouteville ; ses duels, sa condamnation et sa mort, p. 329.

Laurière (Jules de).

Note sur la découverte faite en 1868 d'une crypte en la cathédrale d'Angoulême (avec un plan), p. 455.

Quelques mots sur la découverte des Arènes ou amphithéâtre gallo-romain de Paris, p. 163.

Note sur le fanal ou lanterne des morts de Cellefrouin (avec une lithographie de la lanterne de Pranzac), p. 175.

Meschinot de Richemond.

Charles de Sainte-Maure, duc de Montausier, pair de France, gouverneur du Dauphin, fils de Louis XIV, et les protestants saintongeais, p. 137.

Trémeau de Rochebrune (A.).

Sur les scies en silex trouvées dans les stations pré-historiques (avec une lithographie), p. 371.

TOME VIII. — 1871-1872, 1 vol. in-8° de LXIV et 438 pages.

Anonymous (Un).

Notice sur Siméon-Ernest Brou-Chasseignac, p. 423.

Bouchard (A.).

Le dialecte poitevin au XIII^e siècle, p. 1-408.

Galasin (E.).

Notice sur le baron Charles de La Porte-aux-Loups, p. 421.

II.

**Le Trésor des Pièces Angoumoisiennes
inédites ou rares.**

TOME I^{re}. — 1863, un volume in-8° de II et 409 pages.

Babinet de Bencogne (Gustave).

Procès-verbal de l'exécution d'un cadavre en Angoumois au XV^e siècle (1469), pp. 381-398.

Castaigne (Eusèbe).

Aventures et suite des aventures du retour de Guyenne, pp. 333-377.

Gollibert des Seguins (Ernest).

Vies d'Octovien de Saint-Gelais, Melin de Saint-Gelais, Marguerite d'Angoulême, Jean de La Péruse, poètes angoumoisiens, par Guillaume Colletet, de l'Académie française (publiées pour la première fois par M. E. Gollibert des Seguins), pp. 3-247.

Sasturac de Forge (Adhémar).

De l'origine et de l'observation des étrennes, par Vigier (nouvelle édition, suivie d'une note bibliographique), pp. 251-290.

Sénechand (Edmond).

Journal de l'enterrement de Jean d'Orléans, comte d'Angoulême, aïeul du roi François I^{er}, p. 293-330.

Discours véritable de ce qui est advenu à trois blasphémateurs ordinaires du nom de Dieu, jouans aux cartes dans un cabaret distit de quatre lienes de Perripour sur le grand chemin de Bordeaux, pp. 389-405.

TOME II. — 1866, un volume in-8° de XXXVIII et 336 pages.

Babinet de Bencogne (Gustave).

Testament de Gabriel de la Charlonie, juge prévôt honoraire de la ville et châtellenie d'Angoulême (11 septembre 1646), pp. 255-275.

Castaigne (Eusèbe).

Advertissement sur les jugements d'as-

trologie, par Mellin de Saint-Gelais (nouvelle édition), pp. 279-319.

Gollibert des Seguins (Ernest).

Œuvres de Jean de La Péruse, poète angoumoisin (1529-1554) (nouvelle édition avec introduction et notes), pp. I-XXVIII et 1-251.

III.

Documents historiques sur l'Angoumois.

Castaigne (Eusèbe).

Rerum Engolismensium scriptores, nunc primum in unum corpus collectos, animadversionibus notisque fusioribus illustravit Joan.-Franc.-Eusebius Castaigne, Bassacensis, Engolismensi præfectus bibliothecæ. Engolismæ, excudebat P. Grobot, 1853, in-8°.

Premier fascicule, de 92 pages, malheureusement inachevé par suite de la mort de l'éditeur, contenant :

- 1° Chronicon Engolismense (814-991);
- 2° Historia pontificum et comitum Engolismensium ad annum usque 1159.

TOME I^{er}. — 1864, un volume grand in-8° de 11 et 608 pages.

Babinet de Remoigne (Gustave).

Mémoire sur l'Angoumois, par Jean Gervais, lieutenant criminel au Présidial d'Angoulême, publié pour la première fois d'après le manuscrit de la Bibliothèque impériale, pp. 171-603.

Castaigne (Eusèbe).

Chronique latine de l'abbaye de La Couronne, accompagnée de nombreux éclaircissements, et publiée pour la première fois d'après un manuscrit du XIII^e siècle (avec plan et facsimile), pp. 1-170.



PROCÈS-VERBAUX

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
ET HISTORIQUE
DE LA CHARENTE

PROCÈS-VERBAUX

SÉANCE DU MERCREDI 8 JANVIER 1873.

PRÉSIDENCE DE M. G. B. DE RENCOGNE,

PRÉSIDENT.

Membres présents : MM. l'abbé AUGERAUD, BÉNARD, BIAIS, CALLANDREAU, ALEXIS CALLAUD, CASTAIGNE, DE CHERGÉ, l'abbé DENISE, DÉBOUCHAUD, GALZAIN, GIGON, GEORGES MATHÉ-DUMAINE, HENRI MATHÉ-DUMAINE, PLANTEAU DU MAROUSSEM, SADOUX, SAUQUET, WARIN.

M. LE PRÉSIDENT dépose sur le bureau les ouvrages suivants qu'il a reçus pour la Société depuis la dernière séance :

1° *La Revue des langues romanes*, publiée par la Société pour l'étude des langues romanes (t. III, 3^e et 4^e livraisons, juillet-octobre 1872).

2° *Le Répertoire des travaux de la Société de statistique de Marseille* (t. XXVIII, 3^e de la 6^e série, 1^{er} fascicule).

V

3° *Romania, Recueil trimestriel consacré à l'étude des langues et littératures romanes*, adressé par le ministère de l'instruction publique.

M. LE PRÉSIDENT fait connaître que M. le ministre de l'instruction publique vient d'accorder une allocation de 400 francs pour l'année 1873.

M. l'abbé DENISE donne lecture d'une *Notice sur l'église de Saint-Pierre-ès-liens de Nersac*, et fait suivre sa consciencieuse description d'une note sur la cloche de cette église. Cette notice fait partie d'un travail en cours d'exécution que notre confrère se propose de continuer sur les églises des environs d'Angoulême.

M. BIAIS-LANGOUMOIS communique un article du *Journal de la Nièvre* (numéro du 23 novembre 1872) sur les fouilles du Beuvray.

La découverte la plus importante faite jusqu'à ce jour au mont Beuvray est celle d'un atelier complet d'émailleur. Cette découverte établit que l'émaillerie était connue des Gaulois et pratiquée par eux avant la conquête des Romains.

Le même membre soumet ensuite à l'examen de la Société une pièce d'or d'une parfaite conservation, frappée à l'effigie de Henri VIII, roi d'Angleterre. Ce roi y est figuré en pied, debout à l'entrée d'une grille ouverte, armé de toutes pièces ; au revers sont les armes du souverain.

Cette monnaie date de la première année du règne de Henri VIII, de l'an 1509.

M. BIAIS présente aussi deux hachettes de bronze, trouvées aux environs de Montbron, et une pique en fer ciselé du temps de Henri II.

f

La Société procède au renouvellement du bureau pour l'année 1873. Le dépouillement du scrutin donne les résultats suivants :

Président : M. G. BABINET DE RENCOGNE.

Vice-Président : M. CALLANDREAU.

Secrétaire : M. l'abbé JULES DENISE.

Secrétaire adjoint : M. ÉMILE BIAIS.

Trésorier : M. GEORGES MATHÉ-DUMAINE.

MM. LES CONSERVATEURS du musée ne sont pas soumis à la réélection, aux termes de l'article 6 du règlement.

La séance est levée à neuf heures et demie.

Le Secrétaire adjoint,

ÉMILE BIAIS.

SÉANCE DU MERCREDI 12 FÉVRIER 1873.

PRÉSIDENCE DE M. G. B. DE RENCOGNE,

PRÉSIDENT.

Membres présents : MM. BIAIS-LANGOUMOIS, CALAUD, DE CHERGÉ, GALZAIN, LURAT, MILLOCHIN, SAUQUET, l'abbé DENISE.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT, après avoir procédé à l'installation du nouveau secrétaire, dépose sur le bureau les ouvrages suivants, reçus depuis la réunion de janvier :

1^o *Revue des Sociétés savantes des départements* (5^e série, t. IV, juillet-août 1872).

2^o *Bulletin de la Société d'archéologie et de statistique de la Drôme* (1872, 24^e livraison).

3^o *Bulletin de la Société d'archéologie du midi de la France.*

4° *Bulletin de la Société d'archéologie d'Eure-et-Loire* (décembre 1872).

5° *Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de Pau* (1871-1872, t. I^{er}, 2^e série).

M. BIAIS-LANGOUMOIS fait hommage à la Société, au nom de l'auteur, d'une *Notice sur les découvertes récentes faites dans le Forum romain* par M. LUCAS, architecte, membre correspondant de la Société. Cette notice de M. LUCAS est extraite de la *Revue archéologique* de Paris.

M. LE PRÉSIDENT donne à l'assemblée communication d'une circulaire d'un groupe d'antiquaires et de numismatistes parisiens, demandant à la Compagnie son adhésion à un projet d'acquisition par l'État du médailler gaulois de M. de Saulcy. — La Société adopte avec empressement cette proposition.

Il est ensuite donné lecture d'une circulaire du ministre de l'instruction publique annonçant la prochaine réunion des délégués des sociétés savantes, qui aura lieu à la Sorbonne à la fin d'avril.

M. DE RENCOGNE lit aussi une intéressante notice de M. Chéruel sur les soulèvements en Aunis, Saintonge et Angoumois en 1643, à l'occasion de l'impôt de la gabelle, ainsi qu'une lettre de Mazarin touchant cette révolte. Cette notice fait partie du tome XXXV, p. 145, des *Mémoires de la Société des antiquaires de l'Ouest*.

Le reste de la séance est consacré à la lecture d'une *Notice sur la vie du cardinal de Nabinaud*, travail que M. Galzain avait annoncé depuis longtemps, mais que des circonstances diverses ont reculé jusqu'à ce jour. Le cardinal de Nabinaud, possesseur de la terre

de ce nom, ou originaire dudit lieu, appartient par conséquent à notre pays. Son souvenir, à peu près effacé parmi ses concitoyens, fut évoqué une première fois en 1865 par notre savant évêque M^{gr} COUSSEAU, en séance de la Société. M. GALZAIN, dans son intéressante notice, met au jour la vie et les actions de cet illustre personnage, dont jusqu'alors nous n'avions que le nom. Né dans les dernières années du XIII^e siècle, le cardinal de Nabinaud fut légat du Saint-Siège, archevêque de Nicosie, en Chypre. Il mourut en 1367.

Après la lecture de cette notice, la séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire,

L'abbé JULES DENISE.

SÉANCE DU MERCREDI 12 MARS 1873.

PRÉSIDENCE DE M. G. B. DE RENCOGNE,

PRÉSIDENT.

Membres présents : MM. BIAIS-LANGOUMOIS, BRIAND, CALLANDREAU, CALLAUD, CASTAIGNE, DE CHERGÉ, MATHÉ-DUMAINE, DU MAROUSSEM, MILLOCHIN, l'abbé DENISE.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT dépose sur le bureau les ouvrages suivants :

1^o *Bulletin de la Société d'émulation de l'Allier* (t. XI, 3^e livraison).

2^o *Mémoires de la Société des sciences naturelles et historiques, des lettres et beaux-arts de Cannes* (5^e année, t. III).

3^o *Bulletin de la Société académique du Var* (t. V).

4° *Bulletin de la Société de statistique, sciences et arts des Deux-Sèvres.*

5° *Un numéro du Cosmos.*

6° *Procès-verbaux des séances de la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron (juillet 1870, avril 1872).*

M. DE RENCOGNE communique ensuite aux membres présents une série de photographies exécutées d'après ses ordres, lors de sa dernière tournée d'inspection dans l'arrondissement de Ruffec. Ces photographies représentent la façade de l'église de Saint-André de Ruffec et trois vues de la commanderie de Villegast, la seule dans le département qui soit entièrement conservée. Elle appartient présentement à M. de La Revenchère, propriétaire audit lieu.

M. CALLANDREAU donne lecture d'une notice de M. MERCIER, de Cognac, sur la découverte récente dans le bourg d'Angeac-Champagne d'un souterrain qu'il croit préhistorique. D'après les détails donnés par l'honorable membre, M. BIAIS-LANGOUMOIS pense qu'on se trouve en présence d'un souterrain-refuge ; M. DE RENCOGNE paraît se ranger à cette dernière opinion. Néanmoins, il est difficile de se prononcer avant l'examen approfondi des lieux.

M. LE PRÉSIDENT continue la lecture, commencée dans les séances précédentes, de l'*Inventaire* des meubles trouvés dans les châteaux de La Rochefoucauld et de Verteuil à la mort de François de La Rochefoucauld, le 16 novembre 1728. Cette lecture est suivie avec intérêt, tant à cause de la quantité des objets précieux qui y sont énumérés, que pour la naïveté des détails donnés par le tabellion.

M. BIAIS-LANGOUMOIS lit ensuite une *Note* sur la

statue de Marguerite d'Angoulême, œuvre d'un amateur, M. Badiou de La Tronchère, inspecteur général des prisons, qui vient d'être déballée à l'hôtel de ville.

La séance est ensuite levée à neuf heures trois quarts.

Le Secrétaire,

L'abbé JULES DENISE.

SÉANCE DU MERCREDI 23 AVRIL 1873.

PRÉSIDENCE DE M. G. B. DE RENCOGNE,

PRÉSIDENT.

Membres présents : MM. BIAIS-LANGOUMOIS, l'abbé BLANCHET, BRIAND, CALLANDREAU, CASTAIGNE, l'abbé COURIVEAU DE LA VILLATTE, GIGON, DU MAROUSSEM, ÉMILE NADAUD, l'abbé DENISE.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT dépose sur le bureau les ouvrages suivants, reçus depuis la dernière réunion :

- 1° *Bulletin de la Société archéologique de Touraine* (t. II, 1^{re}, 2^e, 3^e et 4^e trimestres de 1871, 2 fascicules).
- 2° *Bulletin de la Société archéologique du Limousin*.
- 3° *Bulletin de la Société dunoise d'archéologie*.
- 4° *Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie*.
- 5° *Revue des langues romanes* (t. IV, 1^{re} livraison, janvier 1873).
- 6° *Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Alger* (t. XV, 1872).
- 7° *Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Pau* (1872-1873).
- 8° *Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest* (4^e trimestre 1872).

9^o *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne* (1872, 26^e volume).

10^o *Bulletin de la Société d'émulation du département de l'Allier* (t. XII, 3^e livraison).

11^o *Bulletin de la Société académique de Boulogne* (1870-1872).

12^o *La Chronique illustrée, journal artistique et littéraire* (15 mars 1873).

M. LE PRÉSIDENT, se faisant l'interprète de la Société, exprime ses regrets à l'occasion de la retraite prématurée que vient de prendre en dehors du diocèse M^{sr} COUSSEAU, ancien évêque d'Angoulême, à raison de son état de santé.

Il lit ensuite un petit travail de M. l'abbé Poulbrière, professeur au petit séminaire de Servièrès (Corrèze), sur le prieuré de Montcalm (Mons Calvus), au diocèse de Tulle, et dépendant autrefois de l'abbaye de La Couronne. Ce travail a été transmis à la Société par l'intermédiaire de M^{sr} COUSSEAU.

M. JOSEPH CASTAIGNE donne aussi lecture d'une notice biographique sur l'ingénieur Munier, né à Vesoul en 1732 et mort à Angoulême en 1820, âgé de quatre-vingt-huit ans. A sa sortie de l'École des ponts et chaussées, il fut envoyé en qualité d'élève ingénieur à Angoulême. Il devint en 1790 ingénieur en chef du département de la Charente.

Ses principaux travaux parmi nous sont : la place de la Commune, le port de L'Houmeau et autres ouvrages relatifs à la navigation de la rivière depuis Civray jusqu'à Cognac.

M. CASTAIGNE donne ensuite la liste des ouvrages imprimés de Munier : cette liste contient des documents importants sur des questions agricoles, indus-

trielles et statistiques, dont M. Munier s'était toujours occupé, et qui regardent notre département.

M. l'abbé DENISE lit une note à l'occasion du départ de M^r COUSSEAU, et indique en quelques lignes les œuvres archéologiques de ce savant prélat pendant son séjour au milieu de nous.

M. LE PRÉSIDENT dépose sur le bureau et recommande à l'assemblée un ouvrage ayant pour titre : *Ravaillac et ses complices. — L'Évasion d'une reine de France*, par M. Jules Loiseleur, bibliothécaire de la ville d'Orléans. (Paris, Didier, 1872, in-8°.)

Demande à faire partie de la Société, en qualité de membre titulaire, M. N..., présenté par MM. le docteur GIGON, EM. BIAIS et DE RENCOGNE.

La séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire,

L'abbé JULES DENISE.

SÉANCE DU MERCREDI 14 MAI 1873.

PRÉSIDENT. DE M. G. B. DE RENCOGNE,

PRÉSIDENT.

Membres présents : MM. BIAIS-LANGOUMOIS, l'abbé BLANCHET, BRIAND, CALLANDREAU, CALLAUD, CASTAIGNE, DE CHERGÉ, l'abbé COURIVEAU DE LA VILLATTE, GIGON, l'abbé MARATU, DU MAROUSSEM, GEORGES MATHÉ-DUMAINE, MILLOCHIN, SADOUX, WARIN, l'abbé DENISE.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Les ouvrages suivants, reçus depuis le mois dernier, sont déposés sur le bureau par M. LE PRÉSIDENT :

1° *Bulletin de la Société départementale d'archéologie et de statistique de la Drôme* (1873, 25^e livraison).

2° *Bulletin de la Société d'archéologie de Sens* (t. X).

3° *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts de Lille* (1872, 3^e série, 10^e volume).

4° *Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Pau* (1872-1873, 2^e série, t. II, 2^e livraison).

5° *Mémoires de la Société départementale d'archéologie de Châlons* (t. VI, 1^{re} partie).

6° *Musée gallo-romain de Sens*.

M. LE PRÉSIDENT fait part à la Société de la perte qu'elle vient de faire en la personne de M. LÉON BALEYRE, sculpteur, décédé depuis notre dernière réunion; il lit ensuite une notice sur la vie et les travaux de ce regretté confrère. A la suite de la lecture de cette notice, M. le docteur GIGON se lève précipitamment avec des gestes violents, donne sa démission de membre titulaire et quitte immédiatement l'assemblée.

M. DE RENCOGNE présente à la Société de grandes photographies de la façade de l'église de Montmoreau et les lithographies du théâtre des Bouchauds. Il montre également les médaillons en plâtre des trois Saint-Gelais : Jacques, évêque d'Uzès et doyen de la cathédrale; Octovien, évêque d'Angoulême, et Melin, le poète.

Les originaux de ces médaillons, qui ont été reproduits à l'aide du moulage, décoraient le fronton d'un autel de la chapelle de Notre-Dame du Salut, dite de Saint-Gelais, à l'orient de la cathédrale; ils sont actuellement conservés sous la chapelle de l'évêché.

M. BIAIS-LANGOUMOIS remet un numéro du *Journal de la Charente* (14 septembre 1818) contenant une

note sur les ouvrages de M. Munier, dont M. J. CASTAIGNE a entretenu dernièrement la Société.

M. l'abbé MARATU commence la lecture d'une notice biographique sur le cardinal Noellet. Né vers 1340, Guillaume Noellet fit ses études à l'Université de Toulouse; il devint ensuite chanoine de Bayeux. Cette notice sera continuée dans les prochaines séances.

M. LE PRÉSIDENT dit qu'il lui paraît utile d'ajourner à la prochaine séance le vote sur la candidature de M. N..., présenté dans la précédente séance, plusieurs sociétaires ayant exprimé le désir de se renseigner plus amplement sur le candidat. — L'ajournement est adopté.

La séance est levée à neuf heures et demie.

Le Secrétaire,

L'abbé JULES DENISE.

SÉANCE DU MERCREDI 11 JUIN 1873.

PRÉSIDENCE DE M. G. B. DE RENCOGNE,

PRÉSIDENT.

Membres présents : MM. l'abbé AUGERAUD, BÉ-
NARD, BIAIS-LANGOUMOIS, BRIAND, CALLANDREAU, CAL-
LAUD, CASTAIGNE, CHATENET, DALY, LURAT, DU MAROUS-
SEM, GEORGES MATHÉ-DUMAINE, HENRI MATHÉ-DUMAINE,
MILLOCHIN, SADOUX, WARIN, l'abbé DENISE.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT dépose sur le bureau les ouvrages suivants, reçus depuis la dernière réunion :

- 1° *Recherches sur la chronologie égyptienne* (Christiania, 1873).
- 2° *Société académique des sciences, arts et belles-lettres, agriculture et industrie de Saint-Quentin* (3^e série, t. X, 1870-1872).
- 3° *Mémoires de la Société littéraire, historique et archéologique de Lyon* (1870-1871).
- 4° *Bulletin de la Société académique de Brest* (1871, 2^e livraison).
- 5° *Un numéro du Cosmos* (1873).
- 6° *Mémoires de la Société académique d'archéologie, sciences et arts de l'Oise* (t. VIII, 2^e partie).
- 7° *Bulletin de la Société des sciences naturelles et historiques de Cannes* (1872).
- 8° *Bulletin de la Société d'archéologie d'Eure-et-Loire* (1873).
- 9° *Revue des Sociétés savantes des départements* (t. IV, septembre-octobre 1872).
- 10° *Mémoires de la Société d'archéologie dunkerquoise* (1870-1871).
- 11° *Mémoires et documents de la Société d'archéologie de Rambouillet* (t. I^{er}).

M. LE PRÉSIDENT donne lecture : 1° du chapitre XI d'un livre rarissime intitulé : *Les Jésuites sur l'échafaud pour plusieurs crimes capitaux par eux commis dans la province de Guienne, par Pierre Jarrige, ci-devant jésuite, profès du quatrième vœu et prédicateur* (1649, in-12), dans lequel l'auteur accuse les Jésuites qui dirigeaient alors le collège de Saint-Louis d'Angoulême d'avoir fait de la faussemonnaie dans les caves de cet établissement;

2° D'une ordonnance de François de Lageard, sénéchal d'Angoumois, imprimée en forme de placard, à la date du 9 février 1649, convoquant les députés des trois ordres de l'Angoumois pour qu'ils aient à se réunir le 22 dudit mois, aux fins de choisir des représentants pour les États-Généraux du royaume qui devaient s'ouvrir à Orléans le 15 mars suivant ;

3° D'une pancarte des reliques de l'abbaye de Saint-Cybard au XVI^e siècle ;

4° D'une lettre de M. Bernard, notaire à Magnac-sur-Touvre, dans laquelle il est donné avis à M. LE PRÉSIDENT et à la Société de la découverte faite audit lieu, dans les tranchées du chemin de fer des Charentes, d'un cercueil composé de briques de grandes dimensions. « La base, dit M. Bernard, « était formée par des briques plates juxtaposées ; « les côtés, par une série de briques à rebords ou filet « extérieur, dont la longueur formait toute l'élévation du monument ; et la couverture, au moyen de « briques aussi à rebords, emboîtant celles des côtés. »

M. LE PRÉSIDENT et quelques membres de la Société qui, sur l'invitation de M. Bernard, ont visité cette découverte, pensent qu'on se trouve en face d'un cercueil de l'époque gallo-romaine. L'assemblée remercie M. Bernard de cette communication et décide qu'il en sera fait mention au procès-verbal.

M. DE RENCOGNE met ensuite sous les yeux de la Société un exemplaire du premier volume des *Œuvres complètes de Mellin de Saint-Gelays*, avec un commentaire de B. de La Monnoye et des remarques de MM. Emm.-Philippe Beaulieux, R. Dezeimeris, etc., nouvelle édition, annotée et publiée par M. Prosper Blanchemain. (Paris, Paul Daffis, 1873.)

Il présente de plus une série de grandes photographies de divers monuments de la ville :

1° Une vue de l'évêché, prise du jardin ; 2° deux vues de l'abside de la cathédrale ; 3° une vue de l'intérieur du musée placé sous la chapelle de l'évêché ; 4° dix vues des détails de l'hôtel de l'évêché et

d'objets conservés audit musée; 5° trois vues de groupes d'objets d'art du moyen âge et de la Renaissance, appartenant à l'atelier de sculpture de feu M. LÉON BALEYRE et réunis par lui; 6° une vue d'une peinture sur ardoise faite par M. Patrois et représentant le couronnement de la Vierge qui décore la porte du tabernacle de l'autel de Notre-Dame à la cathédrale; 7° trois vues de l'Hôtel-Dieu d'Angoulême (ancien couvent des Cordeliers); 8° une vue de l'ancien hôpital de Notre-Dame des Anges, prise du côté du Petit-Beaulieu.

Sous ce titre : *Les poissons borgnes du gouffre de Gurat*, M. LE PRÉSIDENT fait connaître un fait d'histoire naturelle curieux, raconté dans la *Suite de la clef du journal historique sur les matières du temps* (février 1731), d'après la relation de M. de La Faye-Maillard, demeurant à La Faye, près de Mareuil en Périgord :

« Il y a longtemps que j'avais envie de vous man-
« der une chose qui me paraît si singulière, que bien
« que je l'aye ouïe dire toute ma vie j'aurais de la
« peine à m'en persuader si des personnes dignes de
« foi ne me l'avaient assurée d'une manière à ne plus
« me permettre d'en douter. Voici de quoi il s'agit :
« près du bourg de Gurat en Angoumois, il y a un
« gouffre ou fontaine dormante vulgairement appelé
« le *Gabard de Gurat*. C'est un grand trou d'eau
« fort spacieux, placé dans un marais bourbeux qui
« est entre la petite rivière de Ronsenac et celle de
« Lizonne, à un demi-quart de lieue de l'endroit où
« elles se joignent. On y pêche quelquefois par curio-
« sité, et l'on y prend des poissons qui sont tous bor-

« gnes, et du même œil. C'est en ce vice des poissons
« que consiste la singularité dont on désirerait
« connaître la cause. »

A l'occasion de la lecture de cet extrait, M. HENRI MATHÉ-DUMAINE fait observer que pareil phénomène existe pour quelques poissons pêchés à la source de la Lèche, commune de Touvre; l'honorable membre a observé lui-même plusieurs fois cette singularité.

M. GEORGES MATHÉ-DUMAINE, trésorier de la Société, produit un état des comptes et des finances de ladite Société. Une commission composée de MM. DU MAROUSSEM, BÉNARD et CASTAIGNE est chargée de l'examen de ces comptes.

M. LE PRÉSIDENT dit qu'il a reçu de M. le docteur GIGON, au sujet de la démission inopinément donnée par lui dans la dernière séance, une lettre, en date du 1^{er} juin, par laquelle notre ancien confrère explique sous l'influence de quel sentiment il s'est retiré si brusquement. Il a eu à se plaindre gravement, prétend-il, de M. LÉON BALEYRE en diverses circonstances, et il n'a pu, en entendant faire en séance l'éloge de l'homme contre lequel il avait conservé un vif ressentiment, maîtriser son irritation et s'empêcher de protester par son attitude et sa démission contre des appréciations auxquelles il ne pouvait souscrire. — A ces allégations, M. LE PRÉSIDENT répond que la Société n'a rien à voir dans les inimitiés personnelles de M. le docteur GIGON; qu'elle n'a, dans la circonstance, d'autres éléments de jugement à consulter que la conduite même de M. le docteur GIGON, au moment où il a donné sa démission; en

conséquence, il propose le vote immédiat, indiqué d'ailleurs à l'avance par la carte de convocation à la présente séance, sur l'admission ou le rejet de la démission verbale qui a été donnée.

A la suite de cette proposition de M. LE PRÉSIDENT, cinq membres prennent successivement la parole pour exprimer le désir que M. GIGON, l'un des plus anciens membres de la Compagnie, ne soit pas traité avec la même rigueur que le premier membre venu, et qu'un sursis lui soit accordé jusqu'à la prochaine réunion pour faire connaître définitivement son intention de maintenir ou de retirer sa démission.

En présence de cette intervention, M. LE PRÉSIDENT dit qu'il ne s'opposera point au sursis demandé; mais il faudra, par suite, que la Société mande à M. GIGON de déclarer par écrit, dans le délai d'un mois, sa détermination définitive, et l'invite en même temps à exprimer le regret de s'être laissé aller à un mouvement d'irritation inconsidéré, aussi blessant pour la Compagnie que pour son chef. — La Société, consultée, décide que cette résolution sera transmise à M. le docteur GIGON par M. LE SECRÉTAIRE.

M. LE PRÉSIDENT dit qu'il a reçu la visite de M. N..., présenté dans l'avant-dernière séance, qui, ayant eu vent de certaines observations faites sur sa candidature, lui a donné l'assurance qu'il était prêt, dans le cas où la Société serait peu disposée en sa faveur, à retirer sa demande d'admission.

La séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire,

L'abbé JULES DENISE.

SÉANCE DU MERCREDI 9 JUILLET 1873.

PRÉSIDENCE DE M. G. B. DE RENCOGNE,

PRÉSIDENT.

Membres présents : MM. l'abbé ALEXANDRE, BIAIS-LANGOUMOIS, BRIAND, CALLANDREAU, CALLAUD, CASTAIGNE, DE CHERGÉ, LURAT, l'abbé MARATU, DU MAROUSSEM, GEORGES MATHÉ-DUMAINE, MILLOCHIN, SADOUX, SAUQUET, WARIN, l'abbé DENISE.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT dépose sur le bureau les ouvrages suivants :

1^o *Bulletin de la Société de statistique, sciences et arts des Deux-Sèvres* (octobre-novembre 1872).

2^o *Programme du Congrès international des orientalistes, avec lettre du président du congrès.*

M. LE PRÉSIDENT donne ensuite lecture d'une lettre par laquelle M. N... persiste dans la résolution de se présenter comme membre titulaire.

M. JOSEPH CASTAIGNE lit un compte-rendu de la commission des finances et un tableau présentant les recettes et dépenses de la Société depuis 1867 jusqu'au 1^{er} janvier 1873.

Il ressort de cette lecture qu'à l'époque susdite, la Société possédait en caisse une somme de 2,110 fr. 05 c.

M. LE PRÉSIDENT communique une lettre de M. le docteur GIGON, écrite à la date du 5 juillet, en réponse à celle qui lui avait été adressée, au nom de la Com-

pagnie, par M. LE SECRÉTAIRE. Interprétant les termes de cette lettre, M. LE PRÉSIDENT déclare qu'elle ne donne point satisfaction à la demande qui a été faite à son auteur, et que, par suite, il n'a d'autre réponse à faire que de donner sa démission de président. En conséquence, il remet la présidence de l'assemblée à M. LE VICE-PRÉSIDENT et prend place parmi les sociétaires.

M. l'abbé MARATU continue la lecture de son mémoire sur le cardinal Noellet, commencée dans une séance précédente.

M. LE SECRÉTAIRE communique à la Société une note de M. de Montalembert sur les poissons borgnes du *Gabard* de Gurat en Angoumois. Cette note est extraite d'un dictionnaire d'agriculture édité en 1773.

Il est ensuite procédé au vote sur les trois objets suivants :

1^o Sur la présentation de M. N... M. N... n'ayant pas réuni la majorité des suffrages, n'est point admis ;

2^o Sur la démission de M. le docteur GIGON. La démission de membre titulaire donnée par M. le docteur GIGON dans la séance du 14 mai dernier est acceptée à la majorité des voix ;

3^o Sur la démission de président donnée par M. DE RENCOGNE. Cette démission n'est pas acceptée, à la majorité de 15 suffrages sur 16 exprimés.

A la suite du vote, plusieurs membres ayant exprimé à M. DE RENCOGNE les regrets que leur cause sa retraite, M. DE RENCOGNE développe les différents motifs de convenances et de dignité qui lui ont imposé sa démission, et remercie chaleureusement l'assem-

blée du dernier témoignage de confiance et de sympathie qu'elle vient de lui donner.

La séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire,

• L'abbé JULES DENISE.

SÉANCE DU MERCREDI 13 AOUT 1873.

PRÉSIDENCE DE M. CALLANDREAU,

VICE-PRÉSIDENT.

Membres présents : MM. BIAIS-LANGOUMOIS, l'abbé BLANCHET, DE CHERGÉ, DU MAROUSSEM, GEORGES MATHÉ-DUMAINE, DE RENCOGNE, l'abbé DENISE.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. LE VICE-PRÉSIDENT dépose sur le bureau les ouvrages suivants :

1^o *Mémoires de l'Académie des sciences et arts de Dijon* (2^e série, t. XII, 1864 ; t. XIII, 1865 ; t. XIV, 1866-1867 ; t. XV, 1869 ; t. XVI, 1870).

2^o *Bulletin de la Société d'émulation de l'Allier* (t. XII, 4^e livraison).

3^o *Bulletin de la Société dunoise* (17 juillet 1873).

4^o *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Savoie* (2^e série, t. XII).

5^o *Revue des Sociétés savantes des départements* (5^e série, t. IV, novembre et décembre 1872).

6^o *Bulletin de la Société départementale d'archéologie de la Drôme* (1873, 26^e livraison).

7^o *Mémoire de la Société archéologique du midi de la France* (t. X, 3^e livraison).

8° *Romania* (janvier-avril 1873).

9° *Bulletin de la Société archéologique de Touraine* (t. XI, 1^{er} et 2^e semestres 1872).

10° *Mémoires de la Société des sciences morales, des lettres et arts de Seine-et-Oise* (t. IX).

11° *Recherches historiques du juste et de l'autorité*, par M. Mailfer, notre compatriote.

L'assemblée remercie M. Mailfer de l'hommage de son ouvrage et charge M. LE SECRÉTAIRE d'être près de lui l'interprète de ses sentiments.

Dans sa dernière séance, la Société n'ayant pas accepté la démission de président donnée par M. DE RENCOGNE, M. DE RENCOGNE retire sa démission par la lettre suivante :

MESSIEURS,

J'ai le devoir de vous renouveler par écrit les remerciements que j'ai eu l'honneur de vous adresser verbalement à la dernière séance, au sujet du vote que vous avez bien voulu exprimer sur ma démission. Je me plais à reconnaître qu'en cette circonstance vous avez fait pour votre président tout ce qu'il était en votre pouvoir de faire, et que par le témoignage spontané de vos sympathies vous lui avez conservé parmi vous une situation honorable. En conséquence, j'aurais mauvaise grâce à persister dans ma démission de président, dont vous m'avez conféré les fonctions depuis cinq années à l'unanimité de vos suffrages. Je déclare donc que je la retire et que je suis prêt à reprendre mon service.

Veuillez agréer, etc...

M. l'abbé DENISE lit la première partie de l'*Histoire du bienheureux Lambert, fondateur et premier abbé de La Couronne, puis évêque d'Angoulême*. Né vers l'an 1085, à La Palud, ce saint personnage fut d'abord chapelain ou curé de Saint-Jean de La Palud,

aujourd'hui La Couronne. Puis, ayant réuni près de lui, dans la même localité, quelques compagnons qui ne cherchaient qu'à vivre saintement, il jeta les fondements de l'abbaye devenue si célèbre dans la suite des temps, et dont il fut nommé abbé par Girard, le brillant évêque d'Angoulême. Depuis quinze années il gouvernait ce monastère naissant, lorsqu'à la mort de Girard il fut appelé à lui succéder sur le trône de Saint-Ausone.

M. LE PRÉSIDENT déclare qu'en vertu de l'article 16 du règlement de la Société, il n'y aura pas de réunion dans les mois de septembre et d'octobre.

La séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire,

L'abbé JULES DENISE.

SEANCE DU MERCREDI 12 NOVEMBRE 1873 (1).

PRÉSIDENCE DE M. G. B. DE RENCOGNE,

PRÉSIDENT.

Membres présents : MM. l'abbé ALEXANDRE, l'abbé AUGERAUD, BIAIS-LANGOUMOIS, BRIAND, CALLANDREAU, CALLAUD, CASTAIGNE, LURAT, l'abbé MARATU, HENRI MATHÉ-DUMAINE, l'abbé DENISE.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT dépose sur le bureau les ouvrages suivants :

(1) La Société a pris ses vacances dans les mois de septembre et octobre.

1° *Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers* (t. XV, 1872, n° 3 et 4.)

2° *Bulletin de la Société archéologique de l'Orléanais* (t. V, 3 fascicules : n° 64, 65, 66, 1869 ; — 67, 68, 68 bis, 1870 ; — 69, 70, 71, 1871).

3° *Bulletin de la Société archéologique de Touraine* (t. II, 1^{er} et 2^e trimestres 1873).

4° *Revue des Sociétés savantes des départements* (janvier, février, mars, avril 1873).

5° *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne* (1873, 27^e volume).

6° *Bulletin de la Société dunoise* (n° 18, octobre 1873).

7° *Annales de la Société historique et archéologique de Château-Thierry* (1870-1871).

M. MARATU continue la lecture de sa notice biographique sur Guillaume Noellet. — Noellet est créé cardinal-diacre en 1371 et chargé de réfuter les hérétiques de Catalogne et d'Aragon. Il signe la paix en sa qualité de légat du Saint-Siège, et arrête ainsi la lutte des Visconti contre l'Église. Il devient l'exécuteur testamentaire du pape Grégoire XI. Les Florentins, irrités de la paix qu'il a signée avec les Visconti, le jettent en prison ; mais Grégoire XI le justifie et lui fait rendre la liberté (1375). Au commencement de l'année suivante, il quitte l'Italie et rentre en France.

M. LE PRÉSIDENT donne à la Société communication d'une lettre de M. WARIN, dans laquelle l'honorable membre fait part à l'assemblée du legs fait à notre bibliothèque par notre regretté confrère, M. LÉON BALEYRE, du *Dictionnaire d'architecture* de M. Viollet-le-Duc.

L'assemblée remercie M^{me} Baleyre, qui tient cet ou-

vrage à la disposition de la Société, et charge M. LE SECRÉTAIRE de lui transmettre ses remerciements.

M. DE RENCOGNE communique ensuite une série de chartes de Lambert, premier abbé de La Couronne et évêque d'Angoulême.

M. BIAIS-LANGOUMOIS soumet à l'appréciation des membres présents une pièce d'or de Justinien. Il fait remarquer que les monnaies de cette espèce et de cette matière sont fort rares.

Demande à faire partie de la Société, comme membre titulaire, M. Georges de Massougne des Fontaines, présenté par MM. DE RENCOGNE, CALLANDREAU et l'abbé DENISE.

La séance est levée à neuf heures et demie.

Le Secrétaire,

L'abbé JULES DENISE.

SÉANCE DU MERCREDI 10 DÉCEMBRE 1873.

PRÉSIDENT. DE M. G. B. DE RENCOGNE,

PRÉSIDENT.

Membres présents : MM. l'abbé ALEXANDRE, l'abbé AUGERAUD, BIAIS-LANGOUMOIS, BRIAND, CALLAUD, CALLANDREAU, CASTAIGNE, GONTIER, LURAT, GEORGES MATHÉ-DUMAINE, HENRI MATHÉ-DUMAINE, l'abbé DENISE.

M^{re} SEBAUD, évêque d'Angoulême, assiste à la réunion.

M. LE PRÉSIDENT dépose sur le bureau les ouvrages suivants :

1^o *Bulletin de la Société archéologique de l'Orléanais* (t. V, n^o 72, 73, 74, 75).

2^o *Album des constructions romaines découvertes à Arbin.*

3^o *Études historiques sur la Savoie*, par André Perrin.

4^o *Mémoires de la Société d'archéologie du midi de la France.*

M. l'abbé DENISE poursuit la communication de son mémoire sur Lambert. Cette lecture comprend le pontificat de Lambert et une notice sur son culte et ses reliques.

M. DE RENCOGNE donne communication de divers documents historiques extraits des archives départementales, savoir :

1^o Jugement du Présidial d'Angoulême contre « les esmotions des croquans contenant injonctions au vice-seneschal et à sa bande d'en informer et de s'en saizyr » (29 janvier 1643) ;

2^o Requête adressée par Cyprien-Gabriel Bénard de Rezay, évêque d'Angoulême, au Présidial d'Angoulême, aux fins d'obtenir main-levée des scellés apposés sur un « petit cabinet », appelé le Trésor de l'évêché (24 novembre 1692) ;

3^o Jugement du Présidial d'Angoulême, ordonnant l'enregistrement au greffe dud. siège des lettres d'économe de l'évêché accordées pendant la vacance du siège, après la mort de François de Péricard, dernier évêque, à Pierre Couturier, sr de la Chardonnière (13 décembre 1689) ;

4^o Lettres patentes originales du roi François I^{er} portant érection de trois foires par an au bourg de Nersac (mai 1521) ;

5^o Procès-verbal du conflit de préséance survenu en l'église cathédrale d'Angoulême, à l'occasion de

la procession de la Fête-Dieu, entre les magistrats du Présidial et M. de Montalembert, lieutenant général pour le roi de la province d'Angoumois (13 juin 1754).

M. LE PRÉSIDENT soumet ensuite à l'examen des membres présents : 1^o un royal d'or de Philippe le Hardy, découvert à Marcillac-Lanville, sur la motte du château ; 2^o une série de cartes à jouer du XVII^e siècle et du XVIII^e. M. l'abbé AUGERAUD fournit, à cette occasion, quelques détails sur les *luelles*, cartes usitées dans une partie de l'Angoumois.

Les membres présents à la séance n'étant pas en nombre suffisant pour procéder à un vote, le renouvellement du bureau pour l'année 1874 et l'élection de M. de Massougne sont renvoyés à la prochaine séance.

La séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire, 、

L'abbé JULES DENISE.

SÉANCE DU MERCREDI 14 JANVIER 1874.

PRÉSIDENCE DE M. G. B. DE RENCOGNE,

PRÉSIDENT.

Membres présents : MM. l'abbé AUGERAUD, BIAIS-LANGOUMOIS, BRIAND, CALLANDREAU, CALLAUD, CHAUVET, DE CHERGÉ, DÉBOUCHAUD, GONTIER, LURAT, l'abbé MARATU, DU MAROUSSEM, GEORGES MATHÉ-DUMAINE, SAUQUET, WARIN, l'abbé DENISE.

M^{gr} L'ÉVÊQUE assiste à la réunion.

M. LE PRÉSIDENT dépose sur le bureau les ouvrages suivants :

1° *Revue des Sociétés savantes des départements* (5^e série, t. V, mai-juin 1873).

2° *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers* (t. XVI, 1873, n° 1 et 2).

3° *Tombeau gallo-romain découvert à Saintes*, par l'abbé Gratzilier (brochure in-8°).

M. LE PRÉSIDENT donne lecture d'une lettre de M. DESMAZEAUX, par laquelle notre confrère donne sa démission de membre de la Société. — M. LE SECRÉTAIRE est chargé d'informer M. DESMAZEAUX que sa démission est acceptée.

M. DE RENCOGNE communique à l'assemblée une plaque de cuivre trouvée dans les archives départementales (série C, fonds de l'Élection de Cognac, supplément), sur laquelle est gravée la marque de la corporation des orfèvres de Cognac avec le millésime de 1750.

M. l'abbé MARATU continue la lecture de sa notice sur le cardinal Noellet.

Lecture est ensuite donnée par M. LE PRÉSIDENT : 1° de l'enquête faite pour l'érection de la terre de Rouffiac en comté (12 septembre - 3 octobre 1657) ;

2° D'une note envoyée par notre confrère M. l'abbé COURIVEAU DE LA VILLATTE, sur les *Cruautés des huguenots pendant les guerres de religion*. Cette note n'est point lue, parce qu'elle a été puisée dans le *Theatrum crudelitatum hereticorum*, reproduit en partie par M. GELLIBERT DES SEGUINS dans le *Bulletin* de 1862, p. 374 et suivantes.

M. ÉMILE BIAIS présente l'empreinte d'un sceau-

matrice en cuivre qui a été découvert récemment par M. Fruchet, d'Angoulême, chez un marchand de ferraille (1). Ce sceau est rond et a 0^m 06 et demi de diamètre. Sur un fond losangé, chaque losange chargé d'une rose, est représenté un chevalier armé en guerre, monté sur un cheval galopant et caparaçonné aux armes des Montbron. Il a le bras droit étendu et tient dans sa main une épée nue. Le bras et la main gauche sont cachés par un bouclier à l'écusson de Montbron, qu'ils paraissent soutenir. Légende : LE : GRANT : SEEL : IAQVES : SEIGNEVR : DE : MONBEROV. — C'est le sceau de Jacques de Montbron, sénéchal d'Angoumois, maréchal de France, mort en 1422.



(1) Ce sceau a été acquis depuis par M. le Président de la Société.

Les Montbron portaient : *écartelé au 1 et 4, fascé d'argent et d'azur; au 2 et 3, de gueules plein.*

M. l'abbé AUGERAUD donne communication d'une lettre de M. l'abbé PORTOU, curé de La Rochefoucauld, annonçant la découverte et la fouille d'un tumulus dans la commune de Fontenille, près de Mansle. D'après notre confrère, des parties de statues auraient été mises à jour dans ces travaux. Par suite de cette communication, plusieurs membres présents prennent la résolution de se rendre sur les lieux et de faire part à la Société de leurs découvertes.

Il est ensuite procédé par voie de scrutin au renouvellement du bureau pour l'année 1874.

Le bureau est ainsi constitué à la majorité des voix :

Président : M. G. BABINET DE RENCOGNE.

Vice-Président : M. CALLANDREAU.

Secrétaire : M. l'abbé DENISE.

Secrétaire adjoint : M. É. BIAIS-LANGOUMOIS.

Trésorier : M. GEORGES MATHÉ-DUMAINE.

MM. LES CONSERVATEURS du musée ne sont pas soumis à la réélection.

On met ensuite aux voix l'admission de M. Georges DE MASSOUGNE, présenté dans une précédente séance. M. DE MASSOUGNE ayant réuni la majorité des voix est proclamé membre titulaire de la Société.

La séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire,

L'abbé JULES DENISE.

SÉANCE DU MERCREDI 11 FÉVRIER 1874.

PRÉSIDENTE DE M. G. B. DE RENCOGNE,

PRÉSIDENT.

Membres présents : MM. l'abbé AUGERAUD, BIAIS-LANGOUMOIS, BRIAND, CALLANDREAU, CALLAUD, CHAUVET, MILLOCHIN, l'abbé DENISE.

M. LE PRÉSIDENT dépose sur le bureau les ouvrages suivants :

1^o *Documents historiques inédits sur le département de la Charente-Inférieure*, publiés par M. de Richemond (Paris, A. Picard, in-8°).

2^o *Revue des Sociétés savantes* (juillet-août 1873).

3^o *Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie*.

4^o *Bulletin de la Société dunoise, sciences et arts* (19 janvier 1874).

5^o *Bulletin de la Société géographique de Vienne* (1872).

6^o *Annales de la Société historique et archéologique de Château-Thierry*.

M. LE PRÉSIDENT donne lecture d'une lettre à lui adressée par M^{re} BARBIER DE MONTAULT, membre correspondant de la Société, à l'occasion de nos dernières publications. Nous en reproduisons la plus grande partie, parce qu'elle contient l'exposé de faits intéressants et dignes d'être conservés :

Château de Maris, par Jaulnay (Vienne),
le 28 janvier 1874.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

C'est seulement la semaine dernière que j'ai pu trouver le temps de lire les tomes VI et VII du *Bulletin* de la Société.

Permettez-moi de consigner ici les observations qu'ils me suggèrent.

Comme complément du travail publié sur l'église de Saint-Martial, j'indiquerai les faits suivants :

Plusieurs objets intéressants furent trouvés dans les tombes de pierre. MM. Castaigne et Bolle vinrent les voir dans ma cellule au séminaire ; à mon départ, je les y laissai.

Parmi ces objets, M. Castaigne distingua une pièce d'argent, qu'il me dit être une monnaie angoumoisine *rarissime* et qu'il n'avait pas dans sa collection.

J'ai donné plusieurs dessins de l'église Saint-Martial à la Société des antiquaires de l'Ouest. Ils avaient été faits par un séminariste, M. Bodet.

J'ai fait porter à la bibliothèque de la ville une inscription du XI^e siècle, fort curieuse pour l'enchevêtrement de ses caractères. Elle mériterait d'être reproduite en fac-simile.

Voici deux autres nouvelles archéologiques :

J'ai constaté à Pierre-Dure, maison de campagne du séminaire, l'existence de silex taillés que l'on trouve à fleur de sol. J'en ai remis quelques échantillons à M. Bolle.

J'ai envoyé à la Société, il y a une dizaine d'années, la transcription exacte de l'építaphe d'un cardinal de La Bourdaisière. M. Castaigne me répondit qu'elle était dans le *Gallia christiana*, et qu'en conséquence ce n'était pas la peine de la publier de nouveau.

En 1870, le pavage de l'église de Saint-Louis des Français, à Rome, a été refait en entier, au grand détriment des dalles tumulaires qui s'y trouvaient en nombre assez considérable. Je protestai, mais inutilement, dans la *Correspondance de Rome*, contre cet acte de vandalisme, qui n'a pas épargné l'ambassadeur angoumoisin. De la belle dalle du cardinal de La Bourdaisière, si intéressante par son ornementation en marqueterie de marbre, il n'est resté que la partie inférieure, contenant l'inscription. Les lettres, profondément creusées dans le marbre blanc, avaient été primitivement remplies de cuivre doré ; ce cuivre manquait en plusieurs endroits par suite du frottement des pieds. Pour ne pas le remplacer, on l'a ôté partout. De plus, l'építaphe a été enlevée de sa place première, qui corres-

pondait probablement au cercueil du défunt, et transportée dans le bas-côté gauche, devant l'autel du Saint-Sacrement.

Je prie la Société de vouloir bien s'associer à moi pour flétrir dans ses procès-verbaux un acte aussi inqualifiable, qui atteint un des principaux bienfaiteurs de notre établissement national, en même temps qu'un haut dignitaire de l'Église et de l'État. Que l'administration de Saint-Louis, seule coupable, en porte l'odieux et la responsabilité devant la France, l'histoire et l'archéologie.

Pour répondre à un vœu exprimé par M. Gellibert des Seguins, j'ai l'honneur d'adresser à la Société archéologique, pour son *Bulletin*, un mémoire sur une *prison conventuelle*, sujet qui, je crois, n'a encore été abordé par aucun archéologue au point de vue de l'ensemble des monuments et des traditions.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de ma haute estime et de mon plus entier dévouement.

X. BARBIER DE MONTAULT,
Camérier de Sa Sainteté.

Il donne ensuite communication :

1^o D'une lettre de M. le ministre de l'instruction publique annonçant la prochaine réunion des délégués des sociétés savantes des départements, qui aura lieu à la Sorbonne, au mois d'avril prochain ;

2^o De deux lettres de M. MARVAUD, dans lesquelles notre confrère fait part à la Société de son intention de présenter au concours du ministre de l'instruction publique deux de ses ouvrages. A ce propos, M. LE PRÉSIDENT consulte la Société pour savoir si un ouvrage publié déjà depuis plusieurs années peut être de nouveau présenté dans un concours. L'assemblée n'étant pas fixée suffisamment à ce sujet, prie M. LE PRÉSIDENT de se renseigner près du ministère ;

3^o Au nom de M^{sr} BARBIER DE MONTAULT, camérier de S. S., de la première partie d'un mémoire sur les

prisons conventuelles, annoncé depuis longtemps et promis par l'auteur à feu M. GELLIBERT DES SEGUINS, notre ancien président ;

4° En son nom propre, d'un *Avis des officiers de l'Élection sur l'établissement de foires à Cognac* (21 juin 1760) ;

5° D'un article inséré par M. Clément de Ris dans la *Revue des Sociétés savantes*, dans lequel il est rendu compte avec éloges des travaux de la Société publiés dans le volume de l'année 1870.

M. ÉMILE BIAIS présente trois procès-verbaux donnant l'état des corps de la ville d'Angoulême convoqués en 1770 et 1779, en l'église des Jacobins, pour assister aux offices religieux qui devaient y être célébrés dans le but d'appeler les bénédictions du ciel sur le Roi et les membres de sa famille. On remarque que le chapitre de la cathédrale refuse constamment de se rendre à ces cérémonies, et on soupçonne qu'une question de préséance seule a pu le retenir. M. l'abbé AUGERAUD promet de faire connaître dans la suite la cause du refus du chapitre.

La séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire,

L'abbé JULES DENISE.

SÉANCE DU MERCREDI 11 MARS 1874.

PRÉSIDENCE DE M. G. B. DE RENCOGNE,

PRÉSIDENT.

Membres présents : MM. l'abbé AUGERAUD, CALLANDREAU, CASTAIGNE, CHAUVET, LURAT, GEORGES MATHÉ-DUMAINE, ÉMILE NADAUD, PRÉPONNIER, l'abbé DENISE.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT dépose sur le bureau un exemplaire de la 3^e édition de la *Géographie de la Charente*, adressé par M. MARVAUD, et une lettre de cet honorable confrère demandant que la Société lui vienne en aide pour faire admettre son ouvrage dans les écoles primaires.

M. LE PRÉSIDENT, après avoir consulté l'assemblée, dit que si la géographie de M. MARVAUD est un ouvrage trop considérable pour l'enseignement des premières études géographiques dans les écoles primaires, elle pourrait trouver une place utile dans les bibliothèques scolaires. — C'est en ce sens qu'il aura l'honneur d'écrire à M. le ministre de l'instruction publique.

M. LE PRÉSIDENT donne aussi lecture d'une lettre de M. LE PRÉFET de la Charente, qui, en s'excusant de ne pas avoir encore assisté aux séances de la Société, par suite de ses nombreuses obligations, annonce qu'il se rendra à l'une de nos prochaines réunions.

Sur l'invitation de M. LE PRÉSIDENT, M. LE TRÉSORIER prend ensuite la parole pour faire connaître l'état des finances pendant l'exercice 1872-1873. — Il reste en caisse une somme de 1,936 francs, et un grand nombre d'annuités ne sont pas encore rentrées. — La commission des finances se réunira dans le courant du mois pour contrôler les comptes arrêtés par M. LE TRÉSORIER.

Il est ensuite donné par M. LE SECRÉTAIRE lecture d'un article du journal *Le Soir*, sur un navire norvégien servant de cercueil et trouvé près de Chris-

tiana. A cette occasion, M. CHAUVET fait observer qu'on a trouvé plusieurs navires fort anciens, mais que jusqu'alors on ne leur avait pas attribué la destination de celui dont il s'agit ici.

Demande à faire partie de la Société, en qualité de membre titulaire, M. Dunan, inspecteur d'académie, présenté par MM. DE RENCOCNE, l'abbé AUGERAUD et l'abbé DENISE.

M. LE PRÉSIDENT donne communication de la lettre suivante de M^{sr} BARBIER DE MONTAULT :

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

J'ai publié dans mon *Épigraphie du département de Maine-et-Loire*, que j'ai eu l'honneur d'adresser à la Société, sous les n^{os} 560 et 730, deux inscriptions qui intéressent l'Angoumois. Je viens d'en retrouver les copies, que je crois à propos de vous adresser. Peut-être vous jugerez utile de les publier dans les procès-verbaux, afin que ceux qui en auraient besoin pour leurs travaux historiques et nobiliaires ne soient pas obligés d'aller les chercher ailleurs.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de mon respectueux dévouement.

X. BARBIER DE MONTAULT,
Cam. de S. S.

Au Mans, le 10 février 1874.

*1788. Inscription du gros timbre de l'abbaye du Ronceray, à Angers.
(Musée de la ville d'Angers.)*

1^{re} ligne : ☞ CETTE HORLOGE A ÉTÉ FAITE SOUS LE
REIGNE DE MADAME LEONTINNE DESPARBES LUS-
SAN

2^e ligne : ☙ BOUGHARD DAUBETERRE ABBESSE DE
CETTE ABBAYE ET DONNEE EN 1788 PAR MADAME DE

3^e ligne : ☙ LANGUEDOUE DE LA VILENEUFVE PRB⁽¹⁾
DUPLESSIS AUX NONNAIN RELIGIEUSE DE CETTE
MAISON

4^e ligne : ☙ LEBIEZ HOC FECIT HOROLOGIUM

(Fleur de lis.

Écu, chargé

† DAVIAU FECIT d'une cloche A ANGERS † *(Vierge.)*
entre un compas
et une croix.)

*1724. Inscription de la cloche de l'église de Durtal
(Maine-et-Loire).*

1^{re} ligne : † JE SVIS NOMMEE PAR TRES HAULT ET
TRES ILLUSTRE M⁽²⁾. FRANCOIS 8 DU NOM DUC DE
LA ROCHEFOUCAULT PRINCE DE MARCILLAC MAR-
QUIS DE BARBEZIEVX COMTE DE DVRTAL

2^e ligne : † CH⁽³⁾. DES ORDRES DV ROY ET PAR TRES
HAULTE ET TRES ILLVSTRE MADAME CHARLOTTE
LE TELLIER SON EPOUX⁽⁴⁾ ET PAR M⁽⁵⁾. IOSEPH DES
HAIS AVOCAT EN PARLEMENT

3^e ligne : † ET SENECHAL DE LA UILLE ET COMTE DE
DURTAL ET PAR DAME MAGDELAINE LEAR⁽⁶⁾ ÉPOUSE
DE M. IEAN BAPTISTE LE LEU RECEVEV R DU COMTE
DE DURTAL M. IOSEPH

(1) Prieure. — Le Plessis-aux-Nonnains était situé dans le diocèse
d'Angers.

(2) Messire.

(3) Chevalier.

(4) Sic.

(5) Messire.

(6) Sic.

4^e ligne : † RAVENOT PRESTRE CVRE DE DVRTAL
1724

(Trois écussons aux armes de La Rochefoucauld.)

(Évêque bénissant :
probablement † (Vierge mère)
celui qui a donné son nom
à la cloche.)

(Écusson du fondateur :
de... à une cloche de...)

I B ⁽¹⁾ MENESTREL

La séance est levée à neuf heures un quart.

Le Secrétaire,
L'abbé JULES DENISE.

SÉANCE DU MERCREDI 15 AVRIL 1874.

PRÉSIDENCE DE M. G. B. DE RENCOGNE,

PRÉSIDENT.

Membres présents : MM. l'abbé AUGERAUD, BIAIS-LANGOUMOIS, BRIAND, CALLANDREAU, CASTAIGNE, CHAUVET, DÉBOUCHAUD, l'abbé MARATU, MILLOCHIN, l'abbé DENISE.

M. LE PRÉSIDENT dépose sur le bureau les ouvrages suivants :

- 1^o *Annuaire de la Société philotechnique* (1868-1870-1871-1873).
- 2^o *Bulletin de la Société académique de Boulogne-sur-Mer* (t. II, 1874).
- 3^o *Histoire des vicomtes de Limoges*, par M. Marvaud (2 vol. in-8°).
- 4^o *Bulletin de la Société de statistique, sciences et arts des Deux-Sèvres* (juillet-octobre 1873).

(1) Jean-Baptiste.

5° *Bulletin de la Société archéologique d'Eure-et-Loir* (janvier, février, mars 1874).

6° *Bulletin de la Société archéologique de l'Orléanais* (t. II, 2°, 3° et 4° trimestres 1873).

7° *Étude historique et littéraire sur Adhémar de Chabonais*, par M. l'abbé Arbellot.

8° *Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie*.

9° *Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest* (4° trimestre 1873).

10° *Inventaire des églises de Jarzé et Marcé* (Maine-et-Loire), par M^{re} Barbier de Montault.

11° *Ancienne traduction française du Traité de la consolation*, de Boèce, par M. Léopold Delisle, de l'Institut.

12° *Mémoires sur Guillaume de Nangis*, par le même.

13° *Documents relatifs au prieuré de Notre-Dame de Fontblanche*, par M. G. Babinet de Rencogne.

M. LE PRÉSIDENT fait ensuite connaître à la Société la perte qu'elle a faite dans la personne de M. GEORGES MATHÉ-DUMAINE, son trésorier, et le désarroi dans lequel la mort subite de ce confrère laisse la caisse de la Société archéologique. Dès que M. DE RENCOGNE a été informé de l'état des affaires de M. MATHÉ-DUMAINE, son premier soin a été d'écrire à M. Maulde, son gendre, et de l'informer que M. MATHÉ-DUMAINE était dépositaire d'une somme assez importante appartenant à la Société archéologique et constituant sa caisse. M. LE PRÉSIDENT demandait aussi que les registres et comptes de la Société lui fussent remis. M. Maulde, sans faire de réponse à cette lettre, chargea M. Hillairet, notaire, de remettre lesdits comptes, lesquels ont été trouvés parfaitement en ordre jusqu'au jour même de la mort de notre trésorier. D'après ces papiers, il restait en caisse une somme de 2,066 francs, somme qui a été retrouvée

dans les tiroirs de l'étude de M. MATHÉ avec beaucoup d'autres sommes sans aucune désignation particulière. M. LE PRÉSIDENT prend ensuite l'avis de l'assemblée pour les démarches à faire en cette circonstance, et il est décidé que les diverses questions adressées par lettres soit à M. Maulde, soit à M. Hilairet, étant restées sans réponse, une requête sera adressée à M. le président du tribunal civil, aux fins d'obtenir l'autorisation de poursuivre.

Il est de plus décidé qu'on se réunira en séance extraordinaire le 22 avril courant, pour l'élection d'un trésorier et certaines additions à faire au règlement.

M. CHAUVET dépose sur le bureau une série de haches préhistoriques et de divers objets de l'âge de pierre, notamment un anneau, sur l'usage duquel on n'est pas fixé. L'assemblée remarque la belle dimension des pièces exhibées par M. CHAUVET, qui, à cette occasion, explique comment les anciens travaillaient par éclats les silex pour en faire soit des haches, soit des couteaux.

M. MILLOCHIN lit ensuite une étude sur un portrait de Marguerite d'Angoulême, découvert dans un cabaret de Blois, et en produit la photographie.

M. l'abbé DENISE soumet à l'appréciation des membres présents un ciboire en cuivre doré et émaillé, découvert dans un tombeau dans le cimetière de Lamérac, près de Baignes. On hésite à assigner une date précise à ce ciboire, de style byzantin, qui peut être du XIV^e siècle.

Demandent à faire partie de la Société comme membres titulaires :

1^o M. PÉLUSON, avocat à Cognac, présenté par MM. CHABANHAU, ALBERT et MARVAUD ;

2^o M. Abel Sazerac de Forge, présenté par MM. CASTAIGNE, DE RENCOGNE et NADAUD ;

3^o M. Lièvre, pasteur protestant, président du consistoire de Jarnac, présenté par MM. DE RENCOGNE, CAELANDREAU et BIAIS ;

4^o M. le docteur Guilhaud, de Gourville, présenté par MM. DE RENCOGNE, DE MASSOUGNE et CALLANDREAU ;

5^o M. Bécus, commis principal des contributions à Barbezieux, présenté par MM. CALLANDREAU, BRIAND et MARATU.

La séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire,

L'abbé JULES DENISE.

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU MERCREDI
22 AVRIL 1874.

L'an 1874 et le 22 avril, à huit heures du soir, la Société archéologique s'est réunie en session extraordinaire au lieu de ses séances mensuelles, sous la présidence de M. DE RENCOGNE.

Étaient présents : MM. l'abbé AUGERAUD, BIAIS-LANGOUMOIS, BRIAND, CALLANDREAU, CALLAUD, CASTAIGNE, DÉBOUCHAUD, DU MAROUSSEM, MILLOCHIN, PRÉPONNIER, SADOUE, SAUQUET, WARIN, l'abbé DENISE.

M. LE PRÉSIDENT annonce que le but de la séance est de nommer un trésorier et de modifier le règlement à l'article des attributs et charges du trésorier.

rier. Cette mesure doit être prise avant l'élection du nouveau membre du bureau, pour éviter ainsi de lui donner un caractère personnel. D'après M. LE PRÉSIDENT, voici en résumé les précautions qui pourraient être prises à cet endroit : 1° le nouveau trésorier recueillerait les annuités pendant les trois premiers mois de l'année; 2° il ne garderait en caisse qu'une somme peu considérable et placerait le reste dans une caisse ou banque déterminée.

M. SAUQUET fait observer que cette mesure est en vigueur dans le plus grand nombre de sociétés.

M. l'abbé AUGERAUD pense qu'on ferait bien d'imposer au trésorier un certain contrôle, par exemple, de fixer un nombre de séances dans lesquelles, il présenterait ses comptes.

M. LE PRÉSIDENT fait remarquer, à cet endroit, qu'il lui suffirait de présenter le livret de la caisse d'épargne ou de tout autre établissement où seraient placés les fonds. M. WARIN fait observer que de la sorte on ne pourrait vérifier que les sommes versées à la caisse, mais non la perception des fonds.

Pour obvier à cet inconvénient, M. MILLOCHIN croit qu'un registre à souche remplirait parfaitement la lacune indiquée par M. WARIN.

Quant au mode de perception, M. SAUQUET est d'avis de faire envoyer à tous les membres, dans le courant de décembre, un bulletin dans lequel chacun s'engagerait à verser son annuité dans les trois mois; et à défaut de ce faire, le membre serait considéré comme démissionnaire.

M. DU MAROUSSEM voit à cette mesure un grave inconvénient : la Société serait ainsi composée de mem-

bres flottants, et son personnel n'aurait par suite aucune stabilité.

En réponse à cette objection, M. SAUQUET fait remarquer qu'on serait ainsi engagé pour une année.

Quelques membres font observer qu'il y aurait dans cette disposition quelque chose d'excessif : on peut être absent de chez soi au moment du versement de la somme. Et, du reste, tous les membres voudraient-ils payer leur annuité par ce mode de souscription ?

M. LE PRÉSIDENT pense que l'article du règlement relatif aux charges du trésorier devant être réformé, il y a lieu de formuler les changements qu'on y apporte.

Après quelques instants de délibération, l'assemblée prend les décisions suivantes.

L'article 12 est modifié de la manière suivante :

1^o La rentrée des annuités s'effectuera dans le délai de trois mois, au commencement de chaque année ;

2^o Dans le cas où, au dernier jour du mois de mars, les annuités ne seraient point entièrement rentrées, il sera, à la diligence de M. le Trésorier, envoyé à tous les membres retardataires une lettre d'avis leur faisant connaître que, dans le courant du mois d'avril, une traite leur sera adressée ;

3^o Au cas où la traite serait protestée, le membre qui aura refusé sera considéré comme démissionnaire, sans préjudice du recours que la Société peut avoir sur lui pour son annuité commencée. Toutefois, la radiation ne sera prononcée qu'après une décision du bureau ;

4^o M. le Trésorier sera tenu d'avoir un registre à souche pour la délivrance des quittances ;

5° Il ne gardera chez lui qu'une somme inférieure à 200 francs, et le reste sera placé au Comptoir d'es-compte ;

6° Il présentera ses comptes trois fois par an, aux séances d'avril, de juillet et de décembre.

Sont aussi modifiés les articles 7 et 8 du règlement ainsi qu'il suit :

1° Le nombre des sociétaires dont la présence aux séances est nécessaire pour la validité de membres nouveaux ou autres opérations de votes quelconques est abaissé de quinze à dix ;

2° Toutes les fois qu'il devra y avoir élection d'un nouveau membre honoraire, titulaire ou correspondant, la carte de convocation en fera mention en ces termes : *Élection d'un nouveau membre.*

On procède ensuite à l'élection d'une commission des finances, M. LE PRÉSIDENT ayant déclaré que, pour des raisons particulières, un nouveau trésorier ne pouvait être élu immédiatement.

MM. DU MAROUSSEM, BRIAND et CASTAIGNE sont choisis par la Société pour former la commission des finances.

Il est ensuite procédé à l'élection de plusieurs candidats présentés dans une précédente séance.

MM. DUNAN, ABEL SAZERAC DE FORGE, LIÈVRE, le docteur GUILHAUD et BÉCUS, ayant réuni la majorité des voix, sont proclamés membres de la Société.

M. EUGÈNE SADOUX, membre correspondant, est, sur sa demande, nommé membre titulaire de la Société.

La séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire,

L'abbé JULES DENISE.

SÉANCE DU MERCREDI 13 MAI 1873.

PRÉSIDENTENCE DE M. G. B. DE RENCOGNE,

PRÉSIDENT.

Membres présents : MM. BRIAND, CALLANDREAU, CALLAUD, LIÈVRE, LURAT, DU MAROUSSEM, MILLOCHIN, ÉMILE NADAUD, SADOUX, ABEL SAZERAC DE FORGE, l'abbé DENISE.

M. LE PRÉSIDENT dépose sur le bureau les ouvrages suivants :

- 1° *Concours de poésie, histoire et archéologie* (Toulon, 1873).
- 2° *Bulletin de la Société des sciences de l'Yonne* (1873).
- 3° *Mémoires de la Société littéraire de Lyon* (1872-1873).
- 4° *Bulletin de la Société de statistique, sciences, lettres et arts des Deux-Sèvres* (t. I^{er}, 1870-1873).
- 5° *Bulletin de la Société dunoise* (avril 1874).
- 6° *Bulletin de la Société d'archéologie et de statistique de la Drôme* (1874, 29^e livraison).
- 7° *Société dunkerquoise* (concours de 1874).

M. LE SECRÉTAIRE donne lecture de la suite du mémoire de M^{re} BARBIER DE MONTAULT sur les prisons conventuelles, et soumet à l'appréciation de la Société un diplôme du XVI^e siècle, avec enluminures et blason.

M. LE PRÉSIDENT remet à M. BRIAND, membre de la commission des finances, les fonds disponibles provenant des annuités soldées depuis le décès de M. MATHÉ-DUMAINE.

Il est ensuite voté sur l'admission de M. JULES PÉLISSON, avocat à Cognac, présenté dans une précé-

dente séance. M. PÉLISSON ayant réuni la majorité des voix est proclamé membre titulaire de la Société.

Le Secrétaire,

L'abbé JULES DENISE.

SÉANCE DU MERCREDI 10 JUIN 1874.

PRÉSIDENCE DE M. CALLANDEAU,

VICE-PRÉSIDENT.

Membres présents : MM. l'abbé ALEXANDRE, ASTIER, l'abbé AUGERAUD, BIAIS-LANGOUMOIS, BRIAND, CALLAUD, CHAUVET, DÉBOUCHAUD, PLANTEAU DU MAROUSSEM, ABEL SAZERAC DE FORGE, WARIN.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT entretient la Société de l'excursion qu'un certain nombre de nos confrères viennent de faire dans le canton de Saint-Amant-de-Boixe, puis il fait connaître que des fouilles doivent être opérées prochainement dans un ou deux *trumuli* de la forêt de Boixe désignés par une commission formée de plusieurs membres de la Société.

A ce sujet, M. CHAUVET-soumet à la réunion diverses observations relatives à la manière de procéder à ces fouilles ; et, de façon à ce qu'un rapport fidèle puisse en être dressé, M. CHAUVET propose de déléguer deux ou trois membres de la Société qui seront spécialement chargés de diriger ces mêmes fouilles.

M. LE PRÉSIDENT pose, en conséquence, la question de savoir s'il y a lieu de choisir une commission ; il demande ensuite de combien de sociétaires elle sera

composée; enfin, il prie l'assemblée d'en désigner les membres.

La Société décide que MM. DE RENCOGNE, CALLANDREAU, CHAUVET, LIÈVRE et ASTIER composeront cette commission. Sur l'observation qui en est faite, il est également convenu que M. LE SECRÉTAIRE devra prévenir par lettre-circulaire les membres de la Société qui désireront s'adjoindre à la commission.

M. CHAUVET communique ensuite un diplôme sur parchemin, encadré d'enluminures polychromes.

Ce diplôme a été décerné par la Société de Jésus, à Rome, le 20 mars 1652, à « *clarissimo viro de Maquelilan, Engolismensis Ecclesiae cathedralis canonico* ; » il est signé : Goswinus Nickel, *præpositus generalis*.

M. CALLANDREAU présente ensuite deux volumes in-12, imprimés à Livourne, en 1849, en langue italienne, sur les *Origines italiennes* : « *Delle origini Italiche e della diffusione dell' incivilimento italiano all' Egitto, alla Fenicia, alla Grecia e a tutte le nazioni asiatiche poste sul Mediterraneo, opera di Angelo Mazzoldi.* »

L'auteur de ce curieux et amusant travail, M. Angelo Mazzoldi, y démontre comme quoi l'Italie « est la mère-patrie du monde entier. »

MM. CALLANDREAU, CHAUVET et BRIAND procèdent à la présentation de M. Delaunay, en qualité de membre titulaire.

La séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire adjoint,

ÉMILE BIAIS.

SÉANCE DU MERCREDI 15 JUILLET 1874.

PRÉSIDENCE DE M. CALLANDREAU,

VICE-PRÉSIDENT.

Membres présents : MM. ASTIER, BÉCUS, BIAIS-LANGOUMOIS, BRIAND, CALLAUD, CHAUVET, DÉBOUCHAUD, LIÈVRE, l'abbé DENISE.

Plusieurs objets provenant des fouilles de la forêt de Boixe, tels que haches, silex taillés, couteaux, sont déposés sur le bureau par les membres de la commission des fouilles. Après examen de ces objets, M. LE VICE-PRÉSIDENT fait observer que des fouilles qui ont amené un si beau résultat doivent se continuer ; mais doit-on le faire de suite, ou attendre que les travaux des champs soient terminés ?

MM. CALLANDREAU et CHAUVET pensent qu'il y aurait inconvénient à attendre outre mesure, à cause des pluies de l'automne.

M. LIÈVRE est d'un avis contraire, et fait observer que, à l'approche du temps des vacances, les membres de la commission pourront bien être dispersés lorsqu'il s'agira de se réunir.

Il est enfin arrêté que les fouilles entreprises seront continuées avant les vacances.

MM. CHAUVET et LIÈVRE donnent des détails sur ces fouilles. M. CHAUVET rend ainsi compte de l'exploration faite dans l'un des tumuli de la forêt de Boixe par la commission nommée à cet effet dans la séance de mai dernier.

Les fouilles, commencées le 6 juillet, sous la direction de MM. CHAUVET et LIÈVRE, furent activement

continué le 7 et le 8 avec le concours des autres membres de la commission.

Le tumulus exploré, parfaitement circulaire (diamètre, 29 mètres), avait été fouillé à sa partie supérieure, et une grande table de dolmen avait été anciennement mise à jour. Elle était affaissée au levant et laissait au couchant une ouverture large de 0^m 70, qui permit de s'introduire dans la cella, dont la largeur était de 2 mètres, la hauteur de 2 mètres et la longueur de 4^m 30.

Cette cavité était presque complètement remplie de pierrailles, parmi lesquelles des fouilles ou des remaniements antérieurs avaient laissé quelques ossements humains et débris de poteries grossières. A la partie supérieure, les renards avaient apporté de nombreux ossements de cheval, de moutons et de bœufs, et la partie inférieure seule, sur une épaisseur d'environ 0^m 20, fournit une couche non remaniée contenant de nombreux ossements humains en désordre. Six squelettes purent être à peu près déterminés, malgré la mauvaise conservation des os. Ils avaient été déposés dans une position accroupie, sur une mince couche de terre contenant des charbons. Deux d'entre eux avaient une arme en silex dans la main gauche et la face au midi.

A l'ouest de la grande cella, une petite porte carrée (0^m 78), avec angles arrondis et encadrement formé de deux rainures peu profondes, a été taillée dans deux des supports latéraux ; elle donne accès dans une petite chambre dallée, parfaitement symétrique, de 1^m 36 de longueur sur 1^m 22 de largeur et 1^m 18 de hauteur.

Les sept supports, à arêtes vives et tout à fait irréguliers, semblent avoir été taillés.

Cette petite chambre avait été fouillée intérieurement, toute la partie supérieure était vide (0^m 92); puis, sous une couche de pierrailles (0^m 22), le sol inférieur, noirâtre, contenait quelques ossements humains brisés, des fragments de poteries à vernis vert, un fragment de tuile et une lame de poignard en fer.

M. CHAUVET est autorisé, sur sa demande, à adresser à M. le docteur Broca, directeur du laboratoire d'anthropologie de l'École des hautes études, les ossements provenant des fouilles, afin de déterminer la race, s'il est possible.

M. LIÈVRE, dans un exposé de quelques mots, complète les détails donnés par M. CHAUVET, et donne à l'appui le plan par terre de différentes parties du tumulus décrit plus haut.

M. ASTIER fait observer qu'il croit avoir remarqué que les squelettes étaient accroupis sur le côté.

MM. CHAUVET et LIÈVRE assurent que la position des squelettes était bien celle d'un homme accroupi.

Les objets trouvés dans le tumulus sont en partie déposés sur le bureau; ce sont :

1^o Une grande lame en silex (0^m 165 de long) à section triangulaire finement retailée sur les bords, trouvée à côté d'un squelette;

2^o Une flèche de silex à ailerons sans pédoncule (0^m 025), trouvée avec un squelette;

3^o Lame en silex (0^m 088) finement retailée pour faire une flèche, avec deux encoches latérales pour la fixer à une hampe;

- 4° Fragments de poteries noirâtres ;
- 5° Éclat de silex trouvé sous un squelette ;
- 6° Tibia complet ;
- 7° Lame de silex à section triangulaire ;
- 8° Flèche en silex à ailerons et court pédoncule.

M. BÉCUS donne une notice sur quelques pièces qu'il présente. L'une porte sur une face l'effigie de saint Antoine de Padoue ; sur l'autre, des guerriers et un vainqueur avec cette légende : *Antonio di Padua*, et au revers : *Jacopo P. Espanas*. Une seconde pièce est de Charlemagne, portant d'un côté la légende : *Carolus rex*, et au revers *Metulo*.

M. BIAIS fait remarquer qu'il a déjà rencontré une pièce semblable, avec la différence que la légende du revers portait *Metalo*. La troisième pièce présentée par M. BÉCUS est de Riccardi.

M. l'abbé DENISE lit une *Notice* sur l'origine de la colonne dite d'Épernon, élevée en 1624 par le duc d'Épernon pour supporter le cœur de sa femme. Cette colonne, qui était dans l'ancienne chapelle de la Trinité, à la cathédrale, après avoir été renversée de son socle en 1793, est restée couchée dans la cathédrale ; on vient de la replacer sur un socle dans le square septentrional de ladite église.

M. DELAUNAY, présenté dans une dernière séance par MM. CALLANDREAU, BRIAND et CHAUVET, ayant réuni la majorité des suffrages, est proclamé membre titulaire de la Société.

La séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire,

L'abbé JULES DENISE.

SÉANCE DU MERCREDI 12 AOUT 1874.

PRÉSIDENCE DE M. G. B. DE RENCOGNE,

PRÉSIDENT.

Membres présents : MM. l'abbé ALEXANDRE, BIAIS-LANGOUMOIS, CALLANDREAU, DELAUNAY, GONTIER, l'abbé MARATU, DU MAROUSSEM, SADOUX, WARIN, l'abbé DENISE.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT dépose sur le bureau les ouvrages suivants :

- 1^o *Annales de la Société des lettres des Alpes-Maritimes.*
- 2^o *Mémoires de la Société des sciences naturelles, lettres et beaux-arts de Cannes et de l'arrondissement de Grasse* (t. III, 1873).
- 3^o *Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest* (1^{er} trimestre 1874).
- 4^o *Bulletin de la Société archéologique, historique et scientifique de Soissons* (t. III, 2^e série).
- 5^o *Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie* (3^e série, t. III, 1873 ; n^o 1^{er}, 1874).
- 6^o *Bulletin de la Société académique de Brest* (t. VIII, 1^{re} et 2^e livraisons).
- 7^o *Bulletin de la Société d'émulation de l'Allier* (sciences, belles-lettres) (t. XIII, 1^{re} et 2^e livraisons).
- 8^o *Bulletin de la Société de statistique, sciences et arts des Deux-Sèvres* (n^o 1 et 2, janvier-février 1874).

M. LE PRÉSIDENT donne ensuite lecture : 1^o d'une lettre du bibliothécaire de la Société archéologique de Constantine, par laquelle la collection de notre *Bulletin* est demandée pour cette Société ; 2^o d'une lettre

de M. l'abbé Christophe, curé de Courcôme, demandant le concours de la Société pour obtenir le classement de l'église de cette localité. M. DE RENCOGNE dit que cette église est fort remarquable, étant une des plus anciennes du pays : elle est portée sur une liste de monuments à classer envoyée par lui à M. ABADIE. — Une commission est nommée pour constater l'état de cette église.

Sur la proposition de M. LE PRÉSIDENT, la Société vote des félicitations à M. ABADIE, à l'occasion de son succès au concours de l'église du Sacré-Cœur. Cette décision sera consignée au procès-verbal, et l'expression des félicitations de la Compagnie envoyée à M. ABADIE par M. LE SECRÉTAIRE.

M. DU MAROUSSEM annonce que dans des fouilles faites à Gourdon (Haute-Garonne) on aurait trouvé une flûte en pierre. Quelques membres croient qu'il s'agit ici d'une flûte en os pétrifiée.

M. DE RENCOGNE, dans sa tournée de l'arrondissement de Cognac, a remarqué quelques monuments qu'il signale à la Société. Ce sont : l'église de Bourg, à trois coupoles, remarquable par sa façade monumentale et sa riche abside ; la belle église de Gensac ; la façade très ornementée de l'église de Lignières et le clocher de Juillac-le-Coq.

Demandent à faire partie de la Société en qualité de membres titulaires : M. Broussard, notaire à Cognac, présenté par MM. ALBERT, MERCIER et PÉLISSON ; M. Jozeau, présenté par MM. CALLANDREAU, DE RENCOGNE et ALEXANDRE. Il sera voté sur ces candidatures à la prochaine réunion.

M. LE PRÉSIDENT annonce que, conformément à son

règlement, la Société entre en vacances jusqu'au deuxième mercredi de novembre.

La séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire,

L'abbé JULES DENISE.

SÉANCE DU MERCREDI 11 NOVEMBRE 1874 (1).

PRÉSIDENTE DE M. G. B. DE RENCOGNE,

PRÉSIDENT.

Membres présents : MM. l'abbé AUGERAUD, BIAIS, BRIAND, CALLANDREAU, CALLAUD, CASTAIGNE, CHAUVET, DÉBOUCHAUD, LIÈVRE, PLANTEAU DU MAROUSSEM.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT dépose sur le bureau les ouvrages suivants :

1° *Le Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord* (1^{re}, 2° et 3° livraisons).

2° *Le Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie* (année 1874, n° 2).

3° *Le Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne* (année 1874, 28^e volume de la 2^e série).

4° *Le Bulletin de la Société archéologique du midi de la France* (1874, n° 1^{er}).

5° *Le Bulletin de la Société de statistique, sciences, lettres et arts du département des Deux-Sèvres* (n° 3 et 4, mars-avril 1874; n° 6, juin 1874).

6° *Mémoires de la Société archéologique du midi de la France* ;

(1) La Société a pris ses vacances dans les mois de septembre et octobre.

7° *Le Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais* (t. VIII, n° 80 et 81, 1^{er} et 2^e trimestres de 1874).

8° *Le Bulletin de la Société archéologique de Touraine* (t. II, 1^{er}, 2^e, 3^e et 4^e trimestres de 1878).

9° *Mémoires de la Société archéologique de Touraine* (t. XXIII, 2^e fascicule).

M. LE PRÉSIDENT donne communication :

1° D'une lettre de M. ABADIE, architecte du diocèse de Paris, inspecteur général des monuments historiques, par laquelle notre éminent confrère remercie la Société de l'intérêt qu'elle lui a manifesté à l'occasion de l'adoption de son projet de l'église du Sacré-Cœur ;

2° D'une lettre en date du 13 octobre 1874, par laquelle notre confrère, M. l'abbé DENISE, donne sa démission de secrétaire, à raison de sa récente nomination à la cure de Bassac, qui l'oblige à un changement de résidence. — La démission de M. l'abbé DENISE est acceptée.

M. DE RENCOGNE fait connaître ensuite une lettre par laquelle M. le secrétaire perpétuel de la Société des antiquaires de Picardie, agissant au nom de cette compagnie, constate des lacunes dans la suite des publications qu'il possède de notre Société, et demande s'il ne serait pas possible de compléter sa collection par l'envoi des numéros qui lui manquent, en échange des volumes publiés par la Société des antiquaires de Picardie que nous n'avons pas reçus.

La Société décide qu'il sera envoyé à la Société des antiquaires de Picardie un exemplaire de chacune des séries dont il reste encore un nombre suffisant de numéros.

M. DE RENCOGNE donne lecture d'une note anonyme écrite dans les premières années du XIX^e siècle sur madame la duchesse d'Anville; où sont appréciées les hautes qualités de cette noble dame.

Elle est ainsi conçue :

Paris, 12 prairial an V.

Madame de La Rochefoucauld Denville est morte aujourd'hui, âgée de quatre vingt ans. Elle étoit née avec le système, et les dernières années de sa vie se sont passées au milieu des horreurs de la Revolution. On sait assésce que cele cy lui a couté : sa famille persécutée et fugitive, ses enfans massacrés, et lun d'eux sous ses yeux ; elle meme, malgré son grand age, enfermée treize mois, avec sa fille, dans un de ces cachots qui presantoient à l'innocence et à la vertu lavant scene de la mort ; telle a été dans les maux publics la part de cette femme illustre, à qui dans de meilleurs temps, la noblesse et l'indépendance de son caractère, la sensibilité et la generosité de son cœur, l'étendue de ses lumieres et la solidité de son esprit meriterent les hommages de tous les hommes selebres de son siecle ; madame Denville a suporté ses malheurs avec un courage fort au dessus de ses forces et qui a fait ladmiration du petit nombre damis qui lui sont restés. Après de si cruelles épreuves elle ne pouvoit plus regreter la vie, mais en la quittant elle a encore remercié la Providence qui lui laissoit la douceur de mourir entre les bras de sa respectable fille, de la seule compagne de ses dernières et douloureuses années, la veuve du vertueux Laroche foucault.

Il donne ensuite communication d'un Interrogatoire fait par M. de Voyer d'Argenson, lieutenant général d'Angoumois, comme subdélégué de l'Intendance de Limoges, à la requête de Jacques Salmon, écuyer, sieur des Moulins, lieutenant en la maréchaussée d'Angoulême, propriétaire des moulins à papiers de Nersac, contre Abraham Jansein, mar-

chand de la ville d'Angoulême, qui avait employé indûment la marque de ladite fabrique, portant les lettres C. D. G., qui étaient les initiales de Claude de Georges, très habile fabricant de papier.

Ce document remonte au 20 décembre 1686.

M. BRIAND présente l'exposé de la situation financière de la Société au présent jour.

Il est ensuite procédé au vote sur l'admission de MM. BROUSSARD et JOZEAU, présentés dans la dernière séance. Ces deux candidats ayant réuni la majorité des suffrages sont proclamés membres titulaires de la Société.

Rien n'étant plus à l'ordre du jour, la séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire adjoint,

ÉMILE BIAIS.

SÉANCE DU MERCREDI 23 DÉCEMBRE 1874.

PRÉSIDENCE DE M. G. B. DE RENCOGNE,

PRÉSIDENT.

Membres présents : MM. l'abbé AUGERAUD, ASTIER, BIAIS-LANGOUMOIS, BRIAND, CALLAUD, CALLANDREAU, CASTAIGNE, CHAUVET, DÉBOUCHAUD, SAUQUET, ABEL SAZERAC DE FORGE, WARIN.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT dépose sur le bureau le dernier tome du *Bulletin de la Société géographique de Vienne* (Autriche). Il donne ensuite lecture d'un Mé-

moire de notre confrère M. PAUL DE LACROIX, de Cognac, sur le *château et la seigneurie de Bouteville*.

M. BIAIS lit une étude qu'il a consacrée au livre récemment publié par M. le général Susane : *l'Histoire de l'artillerie française*.

L'ordre du jour appelle le renouvellement du bureau pour l'année 1875.

A cette occasion, M. l'abbé AUGERAUD demande que l'élection du bureau soit ajournée à la séance de janvier, attendu que plusieurs de nos collègues, dont il est l'interprète, sont empêchés par la fête de Noël d'assister à cette réunion. Si le jour de la séance n'avait pas été changé, les membres absents n'auraient aucun droit de faire cette demande ; mais il n'en est point ainsi, puisque la réunion est fixée extraordinairement et à une époque telle qu'on les met dans l'impossibilité de voter. M. l'abbé AUGERAUD insiste, parce que le présent vote, devant donner à la Société un nouveau secrétaire et un nouveau trésorier, a une importance spéciale.

M. LE PRÉSIDENT justifie le bureau par rapport à la fixation du jour de la réunion, en observant que la démission du secrétaire et l'absence du secrétaire adjoint ont obligé d'ajourner l'époque de la séance. Personnellement il repousse formellement tout ajournement.

M. l'abbé AUGERAUD déclare qu'il n'a pas eu l'intention d'accuser le bureau, et persiste à demander qu'on ne prive pas d'un vote important une partie de la Société.

En conséquence, M. LE PRÉSIDENT ayant mis aux

VOIX, au scrutin secret, la proposition de M. AUGERAUD, la Société décide, à la majorité des suffrages, que l'élection pour le renouvellement du bureau aura lieu séance tenante, suivant l'ordre du jour indiqué.

Le dépouillement du scrutin donne les résultats suivants :

Président : M. G. B. DE RENCOGNE.

Vice-Président : M. CALLANDREAU.

Secrétaire : M. LIÈVRE.

Secrétaire adjoint : M. ÉMILE BIAIS.

Trésorier : M. JULES CALLAUD.

La séance est levée à dix heures un quart.

Le Secrétaire adjoint,

ÉMILE BIAIS.



MÉMOIRES
ET DOCUMENTS



*Vesum Paschasij potes hic cognoscere vultum
 Ast. Nimi in Scriptis viua figura latet.*

NICOLAS PASQUIER

Seigneur de Mainxe et de Balanzac, Lieutenant général à Cognac,
 Maître des requêtes de l'Hôtel du Roi,
 Fils d'Estienne Pasquier.

1561 - 1631

UN FILS D'ESTIENNE PAQUIER

NICOLAS PASQUIER

SEIGNEUR DE MAINXE ET DE BALA. .

LIEUTENANT-GÉNÉRAL A C

PAP

M. LOUIS AUDIAT

EST : « J'ai eue un grand malheur de me marier, » dit-elle.
 PÈRE : « C'est à dire, surtout si l'on a des enfants, » dit-il.
 DÉSPERÉE : « Arriver à une renommée, » dit-elle.
 SOPHIE : « J'y a dit d'une femme que l'on aime, » dit-elle.
 ANTOINETTE : « La première condition, pour être aimée, » dit-elle.
 LIEF : « Tout son jour, est que le mari aime, » dit-elle.
 ANTOINETTE : « Possible. Ne pourrait-on pas dire, » dit-elle.
 PÈRE : « C'est à dire, le fils devra p... » dit-il.

ou tard à porter que la gloire par son
bien et d'abord fier de cette amorce qui te
et bien des gens n'ont buelle que de te
apportée. Mais c'est la charité d'autrui, comme
pla qui ne renvoie que la flamme qu'elle a reçue



*Nichasij potes hic cognoscere vultum
Qui in Scriptis vna figura latet.*

NICOLAS PASQUIER

Seigneur de Balançac, Lieutenant général à Cognac,
 Conseiller des requêtes de l'Hôtel du Roi,
 Fils d'Estienne Pasquier.

1561-1631

UN FILS D'ESTIENNE PASQUIER

NICOLAS PASQUIER

SEIGNEUR DE MAINXE ET DE BALANSAC

LIEUTENANT-GÉNÉRAL A COGNAC

PAR

M. LOUIS AUDIAT

C'EST souvent un grand malheur que d'avoir un père célèbre, surtout si l'on a soi-même quelque désir d'arriver à une renommée personnelle. M^{me} Sophie Gay a dit d'une femme qui cherchait la réputation, que la première condition, pour avoir tout son relief et tout son jour, est que le mari soit nul, absent ou invisible. Ne pourrait-on pas ajouter que, pour être illustre, le fils devra posséder un père obscur ?

Fardeau lourd à porter que la gloire paternelle ! On est bien d'abord fier de cette auréole qui tombe sur vous ; et bien des gens n'ont brillé que de cette clarté empruntée. Mais c'est la clarté d'autrui, comme la planète qui ne renvoie que la flamme qu'elle a reçue

et ne fait que réfléchir les rayons partis du foyer. Un jour, elle voudra étinceler par elle-même et luttera. L'astre la couvrira toujours de sa lumière et l'obscurcira de son éclat. Si sa lueur perce ce grand jour, ténèbres qui la voilent, elle ne sera distinguée que par quelques curieux chercheurs dont l'œil toujours éveillé est en quête de nébuleuses que personne n'aura encore signalées. Étrange position en vérité. Ou surpasser son père, ou se résigner à n'être que son fils ! Effacer son illustration par une illustration plus grande, ou se contenter de son nom fameux ! S'il en est qui ne sont rien que par leur père, combien d'autres ne sont peu qu'à cause de lui ! Ces aiglons ont bien voulu braver le soleil. Trop faibles, leurs regards ont été éblouis. Ils sont tombés. Qui les relèvera ? Ce sont, pour en revenir à ma première métaphore, ce sont ces étoiles de la voie lactée, fort scintillantes, mais qu'on aperçoit à peine et qu'on ne distingue pas. Ou bien, pareilles à ces minces lucioles que le jour cache, elles ne luisent qu'en l'absence du flambeau qui les illumine.

N'est-ce pas, toute proportion gardée, le cas d'un écrivain qui aurait certainement laissé son nom, dans les recueils biographiques ou littéraires au moins, s'il n'avait été éclipsé par son père ? Qui connaît Nicolas Pasquier ? Qui ne connaît Estienne Pasquier ?

Titon du Tillet (1) est celui qui donne le plus de détails sur Nicolas. « Estienne, dit-il, eut un second fils appelé Nicolas Pasquier, qui fut maître des requêtes, dont on a des *Lettres* sur les affaires arri-

(1) *Parnasse français*, 1732, p. 182.

vées en France sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII, imprimées à Paris en 1623. » Et c'est tout.

Claude-Pierre Goujet (1) nomme simplement « Nicolas, maître des requêtes, de qui on a des lettres utiles pour l'histoire de son temps. » Michaud (2) répète le mot : « Elles ont quelque intérêt comme témoignage historique ; mais du reste n'apprennent rien qui ne soit dans les mémoires du temps. » M. RATHERY (3) dit simplement qu'elles ont été publiées à la suite de celles de son père. Feller (4) est moins dédaigneux. Il les trouve « pleines de particularités historiques, » mais n'en dit pas davantage. La nouvelle édition de *La Bibliothèque* de Duverdier, qui cite, p. 519, un très long fragment du *Monophile*, n'a rien pour Nicolas. La Croix du Maine est aussi muet. Le P. Lelong (5) se borne à donner la liste de ses ouvrages. Ainsi font Quérard (6), qui dit simplement : « Pasquier (Étienne et Nicolas), écrivains du XVII^e siècle, » et Nicéron et Baillet. Lelong cite son portrait parmi ceux des Français illustres qui sont à la Bibliothèque du roi. Thevet mentionne le père, mais oublie le fils. Brunet (7) les nomme tous deux, et appelle Nicolas « sieur de *Minne*, » parce qu'il était seigneur de *Mainxe* ; Scévole de Sainte-Marthe,

(1) *Bibliothèque française*, t. XIV, p. 256.

(2) *Biographie universelle ancienne et moderne*, art. PASQUIER.

(3) *Nouvelle Biographie générale*, publiée par MM. Firmin Didot, t. XXXIX, p. 298.

(4) *Biographie universelle*, art. PASQUIER.

(5) *Bibliothèque historique de la France*, t. V, p. 659.

(6) *La France littéraire*, t. VI, p. 619.

(7) *Manuel du libraire*, t. IV, p. 407.

après avoir loué le père, se borne à vanter la piété filiale de Théodore, de Nicolas et de Guy (1).

Toutes les biographies d'Estienne, tous les dictionnaires se contentent de savoir qu'il y a eu un Nicolas Pasquier. Pourtant, tout récemment, un charmant érudit, M. Charles de Ribbes, a reproduit (2) de lui plusieurs lettres exquises ; et la correspondance du père et du fils (3) lui a servi à montrer ce qu'était la famille au XVI^e siècle. M. Léon Feugère, à la suite de son excellente étude sur le père, s'est cru obligé de consacrer vingt-deux pages au fils. On lui doit pourtant savoir gré de s'être imposé cette tâche. Car enfin il a osé, comme il le dit, « réparer un injuste oubli. » Peut-être faut-il, avant même cet essai de biographie qui a rappelé le souvenir et le nom de Nicolas, citer ce qu'écrivait en son honneur un des plus grands magistrats de la France, et certes un des plus nobles caractères de l'époque. Au moment où parut *Le Gentilhomme*, ouvrage de Nicolas, Achille de Harlay, fort lié avec Estienne et qui aimait beaucoup son fils, envoya ce sonnet à son ami :

Tu es, PASQUIER, heureux en ta lignée,
Ayant un fils que l'on voit désireux
De surpasser ton esprit généreux,
Vrai nourrisson de Pallas trois fois née !

(1) « Nec vllum interea pietatis et officii genus omisere tres filii nobiles, Theodorus natu maximus, Nicolaus, libellorum supplicum in regia magister, et Vidus, rationibus expungendis a rege præfectus. » Scevolæ Sammarthani *Elogia Gallorum sæculo XVI doctrina illustrium*.

(2) *Les Familles et la société en France avant la Révolution, d'après des documents originaux* ; Paris, Albanel, 1873. Voir surtout p. 353, 378, 380, etc.

(3) *Caractères et portraits littéraires du XVI^e siècle, t. I^{er}*.

Heureux en tout sera ta destinée;
Heureux son nom, son *Gentilhomme* heureux.
Ses traits hardis, son style plantureux,
Font voir ton âme en son âme renée.

Il te suivra; car son livre ayant cours,
Il tâchera d'enrichir ses discours,
Et leur donner la façon autant belle

Qu'elle se voit en tes œuvres divers,
Œuvres meslés et de prose et de vers
Qui t'ont acquis une gloire immortelle.

Quel honneur pour Nicolas Pasquier que d'être célébré par un aussi grand homme ! Si Achille de Harlay lui a consacré un sonnet, il nous sera bien permis d'écrire sur lui une notice. Grâce aux notes qu'a bien voulu nous communiquer obligeamment M. le comte Anatole de Bremond d'Ars, un des descendants de Nicolas Pasquier, cette biographie ne sera pas trop incomplète. C'est à lui qu'on devra ce livre; il nous a engagé à l'écrire, il y a déjà quelque dix ans. On pourrait donc fort bien dire de lui ce que chantait au XVI^e siècle un bel esprit saintongeais, aussi de ses ancêtres, Dominique du Bourg, à propos du traité de Nicolas Alain, *De Santonum regione* (1) : Le fils met au monde son père, comme la rosée et la vapeur qui s'engendrent alternativement.

*Nate, tuo genitor tuus ergo marte revixit;
Sic vapidum rorem filius humor alit.*

(1) Sur ce traité, *item de factura salis*, voir B. Palissy, p. 397; ed. Didier, 1868.

CHAPITRE PREMIER.

Les Pasquier. — Origine. — Différents Pasquier. — Pasquier de Villefranche. — Pasquier de Franclieu. — Pasquier de Coulans. — Estienne Pasquier et le chancelier Pasquier. — Sont-ils de la même famille?

D'où sortaient les Pasquier? On ne sait, tant est grand le nombre de ceux qui portent ce nom. Dès 1555, on trouve un Jean Pasquier, seigneur de Malador, époux de Catherine Le Bourgeois, qui, le 3 juin, en présence de Guillaume Pasquier, marie sa fille Jeanne à Julien Philippe, écuyer, seigneur de Lestre, fille de René Philippe et de Perine Joubert (1). Adam Pasquier, seigneur de Malador, assiste, le 9 avril 1591, au mariage du fils de Julien avec Marie Saulnier, fille de Simon et de Gilberte Gallard.

Il y a les Pasquier de Villefranche en Bretagne, qui portaient: *d'argent à trois têtes de chèvres 2 et 1*, déclarés nobles d'extraction par arrêt du 30 avril 1669 (2).

Il y a les Pasquier de Franclieu en l'Ile-de-France, qui ont: *d'azur au chevron d'or accompagné en chef de deux têtes de maure au naturel posées de profil et bandées d'argent, et en pointe d'une plante*

(1) Un Jacques Pasquier figure dans un acte de 1564.

(2) Voir dom Morice et Lobineau.

de trois paquerettes d'or tigées et feuillées de même posées 2 et 1, et mouvantes d'une terrasse aussi d'or (1).

D'Hozier cite comme fils de Charles Pasquier, écuyer, sieur de Franclieu, et d'Anne Robillard, Pierre Pasquier, premier du nom, écuyer, sieur de Villaines et de Franclieu, archer comme son père et homme d'armes des ordonnances du roi dans la compagnie de MM. de Montmorency, qui, le 15 mai 1561, à Paris, épousa damoiselle Madeleine Bouvot, fille de Jacques, sœur de Fiacre Bouvot, sénéchal de Saintes, et de Jean, chanoine de Saint-Pierre de la même ville.

Il y a les Pasquier de Valgrand, originaires de Paris, qu'on dit de la même famille que l'auteur des *Recherches*, et qui portaient presque comme lui : *d'azur au chevron d'or accompagné de trois roses d'argent*. Établis en Champagne, ils produisirent leurs preuves de noblesse en 1668.

I. Florent Pasquier, seigneur de Valgrand, reçu conseiller du roi au Parlement, le 23 mai 1614, procureur général au grand Conseil, conseiller d'État, mort en 1627 (2), épousa Marguerite Chauvelin, dont : 1^o Marguerite, mariée, par contrat du 29 mai 1643, à Charles d'Ecosard, seigneur d'Epiais en Beauvoisis ; 2^o Florent.

II. Florent Pasquier, seigneur de Valgrand, procureur général au grand Conseil, épousa, en 1624, Isabelle Budé, fille d'Eustache, seigneur d'Yevre. Il

(1) Voir d'Hozier, t. IV, registre II, 2^e partie, p. 843.

(2) *Les Présidents av mortier du Parlement de Paris*, par François Blanchard, Bourbonnois, p. 118 de son *Catalogue des conseillers au Parlement de Paris*.

eut d'elle deux fils : 1^o François, lieutenant dans un régiment ; 2^o Gilbert.

III. Gilbert épousa, en 1655, Antoinette Nepaux, dont vinrent : 1^o Florent ; 2^o François-Antoine ; et 3^o Gabrielle-Anne.

IV. François-Antoine Pasquier, seigneur de la Houville, épousa Anne Nepaux, fille de Jean, seigneur de la Faye en Limoges et du Chastelet, dont : Antoinette Pasquier, mineure en 1677 (1).

Il y a les Pasquier d'Anjou.

I. Estienne Pasquier, qui eut de Jeanne Louet : 1^o Jean ; 2^o Pascal, prêtre-vicaire à Saint-Denis d'Anjou ; 3^o Guillaume, qui épousa René Guillemin, dont il eut : *a* Jeanne, femme de Lazare le Devin, sieur de la Charterie, avocat à Sablé ; *b* Andrée, femme de Jean Guillemin, notaire à Saint-Denis d'Anjou.

II. Jean eut d'Andrée Le Pelletier : Perinette Pasquier, première femme de Louis Baret, sieur de la Guiberdière, avant 1553 (2).

Il y a les Pasquier de Blin, anoblis par Henri IV en 1591, dans la personne de Jean Pasquier (3). Je trouve, dans un acte du 22 mai 1643, Jean Pasquier, écuyer, seigneur de Blin, avec ses deux sœurs :

(1) Une Louise Pasquier, décédée en 1761, fille du seigneur de Valgrand, avait épousé Jean des Ponty, seigneur de Fretteville, gentilhomme ordinaire du roi, dont la fille, Adélaïde des Ponty, fut mariée à Louis-Honoré de Malyvert, conseiller au Parlement de Grenoble du 6 septembre 1734, dont : Jean-Baptiste-Honoré, chevalier de Saint-Louis, lieutenant-colonel de dragons, mort en 1813.

(2) Lettres enregistrées à la chambre des Comptes et à la cour des Aides, le 6 avril 1596.

(3) Voir, pièce n^o IV, l'inventaire des titres fait après la mort de Louis Pasquier.

Claude, femme de Guillaume Coules, et Marguerite, épouse de feu Pierre... (1). En 1712, le 11 avril, Louis Pasquier, seigneur de Blin et Ganne en partie, au diocèse de Beauvais, lieutenant du roi en l'île de Ré, fait à Saint-Martin de Ré, devant Rochard et Pierdesbras, notaires, son testament, qui fut, le 11 novembre, insinué par le greffier des insinuations d'Aussy au bailliage et prévôté de Montdidier (2). Il avait deux fils, Louis et Charles Pasquier (3). On peut croire de cette famille des Pasquier de Blin Françoise-Louise Pasquier, fille de Louis, chevalier de l'ordre du roi et des ordres de Notre-Dame du Mont-Carmel et de Saint-Lazare de Jérusalem, gouverneur du fort Saint-Louis de Bergues en Flandre, et de Françoise-Louise Langlantier, qui, le 6 janvier 1698, épousa Charles Le Vasseur, chevalier, seigneur d'Armainville, sous-brigadier des gardes du corps du roi, demeurant en la paroisse de Saint-Léger d'Agnetz, bailliage de Clermont, diocèse de Beauvais.

Il y aussi les Pasquier qui noircissent du papier et qu'on ne sait à quelle branche rattacher : un Estienne Pasquier, qui chanta en vers burlesques la *Levée du siège d'Arras* après la défaite des Espagnols par le vicomte de Turenne, 25 août 1654, manuscrit resté aux Jacobins de Paris, dit Lelong (*Bibliothèque his-*

(1) Le 16 novembre 1705, une Marguerite Pasquier épousa François Goujon, procureur au Parlement de Paris, dont : Marie Goujon, femme en premières noces de Jean-Philippe Sanguin, seigneur de Rocquemont.

(2) Voir, pièce n° III, le testament de Louis Pasquier de Blin.

(3) Un Jacques Pasquier était, en 1749, un des sept piqueurs de la grande fauconnerie. *État de la France*, t. II, p. 281.

torique, II, 23774); un Samuel Pasquier (1), qui fit, en 1628, imprimer (2) un recueil de la *Fondation de la chapelle du Saint-Esprit* en l'église Saint-Paul, à Orléans, dont il était titulaire, et qui, en outre, descendait du fondateur Guillaume Turpin et Gillone, sa femme, vivant en 1365 (3); un Jean du Pasquier, syndic de la ville de Toul, qui composa des mémoires restés manuscrits (4); puis un géographe du nom de Pasquier, qui publia une description de la forêt de Fontainebleau (5), une carte des environs de Paris en 1787, et en 1758 un plan de Versailles; un autre Estienne Pasquier, qui fut directeur des écoles de Louhans, et a traduit de Plutarque plusieurs opuscules imprimés en 1546, à Lyon, par Jean de Tournes (6). De plus, dans ses *Mémoires d'Estat*, Villeroy, secrétaire des commandements de Charles IX, Henri III, Henri IV et Louis XIII, fait souvent mention d'un autre Pasquier, « mon commis, » comme il s'exprime, c'est-à-dire son secrétaire. Faut-il citer un contemporain de notre Estienne, mais qui ne paraît pas plus que ce dernier avoir appartenu à sa famille, ce Pasquier Broet, d'Embrun, « l'un des neuf compagnons d'Ignace de Loyola, premier auteur et fondateur des Jésuites ? » Estienne Pasquier l'avait rencontré en 1556, à Croix-Fontaine, près Melun, chez Ange

(1) Ce Samuel Pasquier me rappelle Samson Pasquier, conseiller du roi, lieutenant pour le roi en la ville et Élection de Beauvais, 15 novembre 1649.

(2) A Paris, chez du Bray, in-12 de 37 pages.

(3) Lelong, *Bibliothèque historique*, t. I^{er}, n° 5442.

(4) Lelong, t. III, n° 38798.

(5) Lelong, t. I^{er}, n° 1520.

(6) *La Bibliothèque d'Antoine Duverdier*, t. I^{er}, p. 526.

Congnet, substitut du procureur général, Noël Brulart. Pendant deux jours, il l'entretint de l'ordre nouveau, écrivant même sous sa dictée des notes qui lui servirent bien plus tard dans ses plaidoiries contre les Jésuites. Estienne ne nous dit pas qu'il fût son parent, mais il aime à rapprocher les deux noms : « Tout ainsi, dit-il, que ç'a été lui qui premier a planté la secte jésuite dedans cette vieille ville de Paris, aussi que la postérité entende qu'un autre Pasquier, avocat, a été le premier qui en a extirpé la racine. » Maître Estienne était un peu bavard et légèrement vaniteux. Ici, il se flattait trop.

En outre, il y a un Pasquier l'aîné, avocat, qui, en tête du *Droit public de France*, par l'abbé Claude Fleury, 1769, a mis un *Avis sur un traité complet du droit public de France*, avec ses preuves, ouvrage qu'il avait entrepris à la sollicitation du maréchal d'Huselles, et qu'il comptait, hélas ! en vain, publier en 1736. N'oublions pas enfin ce « L. Pasquier, vrai patriote, qui, le 30 juin 1815, signe une circulaire « Pasquier, propriétaire, demeurant à Corme-Royal, près de Balanzac, » par laquelle il adresse une brochure, *L'Opuscule éternel ou le petit phénix* (1), dont on ne se procurerait pas la pareille « pour un milliard, » œuvre certainement de quelque cerveau malade.

Mais ce ne sont pas là nos Pasquier de la Brie, de Cognac, de Mainxe, de Balanzac ou de Gimeux ; du moins, si quelques-uns de ce grand nombre se rattachent aux nôtres, nous ne voyons pas le lien qui

(1) In-8°, 40 pages, imprimé à Bordeaux, chez Fernel.

les réunit. Il en est d'autres qui ont fait les plus louables efforts pour être parents d'Estienne ou de Nicolas Pasquier. D'abord, ils ont voué à leur mémoire un peu négligée un culte intelligent et filial ; puis ils n'ont pas été sans rajeunir un peu d'un éclat nouveau le vieux nom des Pasquier du XVI^e siècle. Nous voulons parler de Jules-Paul Pasquier, sous-préfet de la Flèche le 19 juillet 1810, préfet de la Sarthe le 22 avril 1814, maître des requêtes le 1^{er} janvier 1816, directeur général de la Caisse d'amortissement le 1^{er} juillet 1818, commandeur de la Légion d'honneur en 1844, et surtout de son frère plus célèbre, Etienne-Denis Pasquier, le duc Pasquier, le chancelier Pasquier, Pasquier, l'un des quarante de l'Académie française. Trompé sans doute par la ressemblance des noms, le duc Pasquier aimait à se croire descendant de l'auteur des *Recherches* ; il avait collectionné les diverses éditions de ses divers volumes. Bien mieux, c'est à lui qu'on doit la publication, en 1847, de l'*Interprétation des Institutes de Justinien*, ouvrage inédit d'Estienne, qu'il avait découvert et acquis, grâce au procureur général Dupin. Mais il ne pouvait lui-même établir une filiation suivie de sa famille jusqu'à l'avocat général de Henri III. « Je suis, écrivait-il, le 28 mai 1856, à M. le comte Anatole de Bremond d'Ars, en lui envoyant l'*Interprétation des Institutes*, je suis privé de documents qui me seraient les plus précieux par la complète destruction de tous mes titres de famille, destruction qui a eu lieu pendant les guerres de la chouannerie, dans le château de Coulans, où ils étaient déposés depuis longtemps. La notice que j'ai publiée

sur Estienne Pasquier est en tête d'un volume fort curieux et jusqu'ici inédit, qu'il composa en interprétant les *Institutes de Justinien*. Je vous offre cette notice, monsieur le comte, ainsi que le volume d'Estienne, supposant que la connaissance de cet ouvrage vous sera agréable; et je suis heureux en même temps de vous témoigner aussi combien je suis flatté de vous rappeler, à cette occasion, les liens de parenté qui existent entre nous, et auxquels j'attache un véritable prix... »

Son successeur à l'Académie française, M. Jules Dufaure, fort digne de célébrer un Pasquier, a bien, dans son *Discours* de réception, 7 avril 1864, raconté qu'il entra au Parlement, où son père et son grand-père, « magistrat imposant et vénéré, » étaient conseillers. Mais il ne fait aucune mention de son ancêtre supposé, Estienne Pasquier.

Les armes ne nous donneront pas une preuve bien forte pour établir cette descendance. Le duc Pasquier, chancelier de France, portait, d'après Jacques Chevillard : *de gueules au chevron d'or accompagné en chef de deux croissants d'argent et en pointe d'un buste de licorne de même*. Les armes d'Estienne Pasquier, avocat général du roi en la chambre des Comptes, étaient, d'après une ancienne généalogie manuscrite des Bremond de Vaudoré : *d'azur à trois paquerettes d'argent tigées et feuillées de sinople*, armes parlantes indiquées par le *Trésor héraldique* de Segoing, p. 377, reproduites par le chevalier de Courcelles (1),

(1) *Histoire généalogique et héraldique des pairs de France, des grands dignitaires de la couronne, des principales maisons nobles du royaume*, t. VIII. Notice des pairs, p. 107.

et données en ces termes dans la sentence de maintenance de noblesse pour son arrière-petit-fils Pierre Pasquier, seigneur d'Ornay : « *d'azur à trois marguerites ou paquerettes d'argent boutonnées d'or; cimier, un bras aislé armé d'une pertuisanne; tenants, deux panthères armées et dentées d'or;* » et la devise : *Genio et ingenio*. Un Jean Pasquier, maire de Poitiers en 1453, portait : *de gueules à trois paquerettes d'argent boutonnées d'or, à la coquille aussi d'or en cœur* (1).

On ne peut prendre pour des brisures des différences aussi notables. Puisque le blason n'est pas le même, les familles d'Estienne Pasquier et d'Étienne-Denis Pasquier sont autres, en dépit de la conformité de noms. Le chancelier Pasquier était fils d'Estienne Pasquier de Coulans, conseiller au Parlement de Paris, « né et demeurant à Paris, rue de la Madeleine, » qui, le 1^{er} floréal an XI (20 avril 1794), fut, avec Mathieu Molé de Champlatreux, Bochard de Saron, Lefebvre d'Ormesson, tous les parlementaires de Paris et de Toulouse, condamné à mort comme « complice ou auteur d'une conspiration qui a existé depuis 1789 jusqu'à ce jour contre la souveraineté du peuple français, » et périt le même jour. Il était, par con-

(1) En 1820, vivait à Bellefontaine, près de Vivonne (Vienne), une femme de soixante ans, veuve de Bouin de Bellefontaine, fille de Nicolas Bétou de Vaubonnais, chevalier de Saint-Louis, et de Madeleine Pasquier. Madeleine Pasquier, fille de Philippe Pasquier, sieur des Murs, et de Marie-Anne-Andrée Dupesseau, était petite-fille de Louis Pasquier, sieur de la Martinière, conseiller du roi en l'Élection, et d'Anne Couvatin, et prétendait descendre d'un petit-fils d'Estienne Pasquier. — Une fille de M^{me} Bouin a épousé un Joubert, dont un fils unique, professeur au collège de Saintes.

séquent, petit-fils de Denis-Louis Pasquier, conseiller au Parlement de Paris, qui montra tant de zèle sous Louis XV, et que la *Biographie* Michaud croit descendant d'Estienne Pasquier. Procureur du roi au Châtelet, Denis-Louis Pasquier fut reçu, le 30 novembre 1718, au Parlement. On le chargeait des affaires graves, et il figura comme rapporteur dans toutes les causes célèbres du temps. « Très expert dans le labyrinthe de la chicane et des lois, dit Dangeville (1), très adroit, très subtil, c'était en même temps un vieillard sujet aux préventions, entêté, fougueux, colère. » Il avait fait le rapport dans l'affaire Damiens le régicide et dans celle de Labarre, accusé d'athéisme et d'impiété. Il fit celui du comte de Lally. Et c'est lui qui eut l'idée de mettre au condamné le bâillon, pour qu'il ne parlât point au peuple en allant au supplice, d'où lui vint le surnom de *Pasquier-Bâillon*. Voltaire, en l'appelant « muffle de bœuf et cœur de tigre, » dans sa réponse (2) à d'Alembert, qui prétendait que sa tête « ressemblait à une tête de veau dont la langue était bonne à griller, » Voltaire (3) le faisait petit-fils d'un crieur au Châtelet. Et ce témoignage, dont nous nous défions, surtout quand il est passionné, a paru décisif à l'éditeur du *Journal de Barbier*, t. VIII, p. 417, pour nier la parenté du conseiller au Parlement avec l'avocat général à la chambre des Comptes. Voltaire se trompait un peu ; et l'éditeur avait raison, mais pour un autre motif, comme nous l'allons voir.

(1) *Vie privée de Louis XV*, t. IV, p. 83.

(2) 23 juillet 1766, lettre à d'Alembert.

(3) Lettre au comte d'Argental, 22 janvier 1775.

Dans son livre sur le chancelier Pasquier (1), M. Louis Favre a prétendu que M. le président Louis Pasquier, neveu du duc, possédait les preuves irrécusables et authentiques de cette communauté d'origine, si chère au duc et pair (2). Le contraire est exactement vrai. Une bienveillante et courtoise communication nous a mis en mesure de le prouver.

Estienne Pasquier, né en 1528, était fils d'Antoine Pasquier, archer de la garde du roi. En 1581, vivait Denis Pasquier l'aîné, bourgeois de Paris, fournisseur de l'argenterie du roi ; c'est l'auteur des Pasquier de Coulans et le premier ancêtre connu du chancelier. Ce Denis Pasquier était-il parent d'Estienne Pasquier ? Non. En effet, à cette date, 2 août 1581, par un brevet donné à Saint-Maur-des-Fossés, Henri III, « considérant que le dit Pasquier père est septuagénaire et chargé d'enfants, qu'il a fourni l'argenterie du roi pendant plus de vingt-cinq ans sans avoir eu aucun bienfait ni récompense des frais qu'il avait faits et soufferts sur sa marchandise, accorde à son fils Denis Pasquier 200 écus de pension annuelle sur l'épargne de Sa Majesté. » Denis Pasquier fils, que son père, le 6 juin

(1) « Quelques biographes ont voulu plusieurs fois nier cette descendance parfaitement authentique et que M. Pasquier avait trouvée à l'état de tradition parmi les siens ; les recherches auxquelles il se livra, celles qu'ont faites plus récemment M. le duc d'Audiffret-Pasquier, son fils, et M. Louis Pasquier, son neveu, établissent, par des pièces irrécusables, la généalogie directe jusqu'au chancelier dont nous esquissons la vie. » *Etienne-Denis Pasquier, chancelier de France, 1767-1862 ; souvenirs de son dernier secrétaire*, p. 3 ; 1870, in-8°, Didier.

(2) M. Rathery, dans l'article PASQUIER de la *Nouvelle Biographie générale*, t. XXXIX, p. 298, n'hésite pas à dire du duc Pasquier : « Il appartient à la famille du précédent, » Estienne Pasquier.

1591, par acte reçu T. Tonneillier, vicaire à Saint-Eustache, nomma son exécuteur testamentaire, était procureur à la chambre des Comptes au moment où Estienne Pasquier y était avocat général. Il ne paraît pas avoir existé entre eux la moindre relation de famille; et il est certain qu'ils ne se connaissaient pas pour parents. Quand les fils du fournisseur de l'argenterie du roi se firent anoblir, ils n'eussent pas manqué de prendre les armes de l'avocat général de Sa Majesté pour établir leur consanguinité avec un homme aussi célèbre. La suite de la généalogie n'indique aucun rapport entre les deux familles homonymes.

Denis Pasquier, procureur à la chambre des Comptes, épousa, par contrat du 25 juillet 1584, reçu Chapellain et Péron, notaires à Paris, Élisabeth Lebreton, fille de noble homme Jean Lebreton, avocat à la cour du Parlement et substitut du procureur général du roi en icelle cour, et de Philippe Poitremol (1). Il avait sans doute un frère, car on l'appelait Pasquier l'aîné. Son testament est du 22 septembre 1623. Il laissait : 1^o une fille, Marguerite Pasquier, mariée par contrat du 5 juillet 1609, reçu Pierre Doujat, notaire à Paris, à Louis Lebrun, conseiller du roi à la cour des Monnaies à Paris, demeurant sur la paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois, fils de noble homme Denis Lebrun, conseiller du roi, audi-

(1) Le 2 mars 1595, ces deux époux partagent la succession de Jean Lebreton avec Philippe Poitremol, d'une part, et de l'autre avec : 1^o Claude Vyart, procureur au Parlement, époux de Marie Lebreton; 2^o Geneviève Lebreton, veuve de Jacques Viallet, aussi procureur au Parlement; et 3^o Catherine Lebreton, veuve de Jean Dinet, avocat au même Parlement.

teur à la chambre des Comptes ; 2^o un fils, Denis Pasquier le jeune, conseiller du roi, contrôleur ancien et triennal au grenier à sel de Paris, qui, par contrat du 29 mars 1620, reçu par Claude Pourcel, notaire à Paris, épousa Élisabeth Santeuil, de la paroisse de Saint-Leu, fille de feu Claude, bourgeois de Paris, et de Marie Boucher (1). Ce Denis Pasquier, sa sœur Marguerite et Louis Lebrun sont dits, le 23 janvier 1631, seuls héritiers de feu Denis Pasquier, procureur en la chambre des Comptes, et d'Élisabeth Lebreton. Il eut deux fils : Denis l'aîné et Louis, qui fut baptisé le 23 septembre 1622 en l'église de Saint-Eustache. Une sentence du Châtelet de Paris, 1^{er} décembre 1640, leur constitue pour tuteur leur père et pour subrogé-tuteur leur oncle Guillaume Santeuil, avocat au Parlement de Paris. Le 16 octobre 1629, ils se partagèrent la succession de Claude Santeuil et de Marie Boucher avec Guillaume Santeuil, avocat au Parlement, Michel Santeuil, conseiller du roi, trésorier de France, et Claude Santeuil, receveur des gabelles à Soissons, dont plus tard, 26 juin 1641, les surnommés se distribuaient les biens (2).

(1) Le 14 janvier 1646, au contrat de mariage de Denise, fille de Claude de Santeuil et de Madeleine Boucher, avec Claude du Chesne, avocat au Parlement, signent : Charles, Henri, Hugues, Pierre, frères de Denise, Agnès et Catherine de Santeuil, sœurs de Claude ; puis Nicolas de Santeuil, trésorier de France à Paris ; Michel de Santeuil, aussi trésorier de France, et Guillaume de Santeuil, avocat au Parlement, très probablement oncles de l'épouse. Il y avait encore, acte du 4 mars 1690, Augustin et Claude de Santeuil frères, le premier bourgeois de Paris, demeurant rue Saint-Martin, l'autre conseiller du roi en son hôtel de ville, demeurant rue Bourg-l'Abbé.

(2) Le poète Jean-Baptiste Santeuil ; né vers 1690, chanoine de Saint-Victor, fils d'un riche marchand, échevin de la ville de Paris, devait

Louis Pasquier, né en 1622, avocat au Parlement, conseiller du roi, contrôleur du grenier à sel de Paris, épousa à Beauvais, le 5 février 1652, Marie Foy, fille de noble homme Raoul Foy, seigneur de Beaulieu, conseiller du roi au bailliage et siège présidial de Beauvais, et de Marie Tristan. De ce mariage naquit Louis Pasquier, baptisé le 20 septembre 1660 en la paroisse de Saint-Leu-et-Saint-Gilles à Paris. C'est le crieur au Châtelet dont parle Voltaire. Reçu échevin de la ville de Paris en 1691, il prêta serment en cette qualité au roi, le 3 septembre, à Versailles. Il testa le 3 janvier 1695. Sa fille Élisabeth devint la femme de noble homme Martin Mitaulier, greffier en chef de l'Hôtel-de-Ville de Paris ; de ses deux fils, l'aîné, Denis, fut conseiller du roi, trésorier de France à Paris et mari de Marie-Anne Landrin ; le cadet, Louis Pasquier, avocat du roi au Châtelet, acheta, le 18 avril 1690, de François Ferrand, chevalier, seigneur de Villemelan, la charge de lieutenant particulier assesseur civil, criminel et de police à l'ancien Châtelet, prévôté et vicomté de Paris, et, le 2 février 1693, épousa Marie-Réné Gautier, de la paroisse de Saint-Méri, fille de feu Paul, secrétaire de Son Altesse le prince de Condé, et de N. Trefort (1).

être de cette famille. J'ai cité (*Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, p. 1101) : « Honorable homme Claude de Santeuil, marchand, bourgeois de Paris, demeurant rue Saint-Denis, paroisse de Saint-Leu-Saint-Gilles, » dans un acte du 7 janvier 1635, signé DESANTEUL.

(1) Le 4 janvier 1738, mourait à Paris, âgée de quatre-vingt-huit ans, Anne Pasquier, première supérieure et fondatrice de la communauté des Filles de Sainte-Agnès sur la paroisse Saint-Eustache,

C'est d'eux (1) que naquit, le 7 octobre 1698, Denis-Louis Pasquier, mort doyen du Parlement, dont nous avons déjà dit quelques mots page 17. Par contrat passé devant François Dionis jeune et Guérain, notaires à Paris, il prit pour femme, le 5 mai 1729, Marie-Anne Gauthier du Bois, fille aînée de feu Jules-Adrien Gauthier du Bois, seigneur de Resigny, décédé le 19 novembre 1731, et d'Anne-Marie Doé. Marie-Anne Gauthier mourut en couches à vingt-trois ans (2). Son fils, Étienne Pasquier, seigneur de Coullans dans la Sarthe, né en 1736, reçu conseiller au Parlement de Paris le 21 avril 1758, monta sur l'échafaud révolutionnaire. De sa femme Thérèse-Nicole Gauthier (3) il eut : 1° Jules-Paul, né et baptisé à la paroisse Saint-Roch, le 25 janvier 1774, dont le fils Louis fut vice-président au tribunal civil de la Seine et conseiller à la cour de Cassation ; 2° Auguste-Étienne, directeur général des octrois de Paris, dont le petit-fils, Gaston d'Audiffret, fut adopté par le chancelier ; 3° Edme-Marie-Sophie, non mariée, décédée en 1844 ; 4° Étienne-Denis, né à Paris le 22 avril 1767, reçu à vingt ans, le 19 janvier 1787, conseiller à la

autorisée, par lettres patentes du mois de mars 1682, pour apprendre des métiers aux filles pauvres de Paris.

(1) Et non pas de Denis Pasquier et de Marie-Anne Landrin, comme le prétend Courcelles.

(2) Beaucoup de ces détails complètent la généalogie des Pasquier dans le chevalier de Courcelles. Ajoutons que cet auteur nous donne comme frère et sœur de Denis-Louis : 1° Louis Pasquier, chevalier, conseiller du roi en ses conseils, grand-maitre enquêteur et général réformateur des eaux et forêts de France au département d'Orléans ; 2° Marie-Anne Pasquier, épouse de Guillaume, prévôt de la Janès, conseiller au bailliage et siège présidial d'Orléans.

(3) Anne-Thérèse, dit Courcelles.

deuxième chambre des enquêtes au Parlement de Paris ; procureur général près la commission du sceau des titres le 8 février 1810 ; baron de l'Empire en 1809 ; préfet de police le 14 octobre 1810 ; directeur général des ponts et chaussées, 21 mai 1814 ; garde des sceaux, ministre de l'intérieur par intérim, 9 juillet 1815 ; chevalier des ordres du roi, 30 septembre 1820 ; garde des sceaux, 19 janvier 1817 ; ministre des affaires étrangères, 19 novembre 1819 ; pair de France, par ordonnance du 15 mars 1819, publiée seulement en octobre 1821 ; duc du gouvernement de Juillet, 19 décembre 1844 ; président de la Chambre des pairs, 3 août 1830 ; chancelier de France en 1837 ; membre de l'Académie française le 27 février 1842. Il avait épousé Anne-Jeanne-Sophie de Serre de Saint-Romans, veuve de Claude-Sophie Dupin de Rochefort, capitaine au régiment de Jarnac-dragons, dont il n'eut point d'enfants, et qui décéda le 6 juin 1844. Il est mort veuf le 5 juillet 1862, ayant adopté en 1845 son petit-neveu Edme-Armand-Gaston d'Audiffret-Pasquier, qui a hérité de son titre de duc.

Par cette filiation des Pasquier de Coulans établie sur des pièces authentiques, on peut voir combien il est difficile de les rattacher aux Pasquier de Mainxe et de Bussy. Ce que nous allons dire de ces derniers complétera la preuve.

CHAPITRE II.

Le père de Nicolas Pasquier. — Sa mère. — Erreur des biographes à ce sujet. — Les du Tillet. — Estienne Pasquier publie *Le Monophile*. — Comment il épousa Françoise Belin, veuve de Jean Pinault.

Estienne Pasquier, si empressé à nous raconter ses petites affaires, n'a point parlé de son enfance ni de ses parents. Sa famille était originaire de la Brie : car, même avant d'être marié, il possédait un bien qui ne pouvait être qu'un patrimoine (1). Le premier auteur connu de cette famille serait, d'après d'Hozier, Arnould Pasquier, sergent à verge à Paris, qui fut, le 13 septembre 1440, avec deux autres sergents, pour avoir, à Paris, tué un religieux augustin, condamné à l'amende honorable, au bannissement et à la confiscation des biens. Estienne Pasquier serait donc le petit-fils de cet Arnould. Nous avons dit que son père était Antoine Pasquier, archer de la garde du roi.

Il y avait longtemps que cette famille était établie à Paris. « Les Pasquier, répondent Guy et Nicolas Pasquier à François Garasse, qui les faisait Angoumoisins, p. 34, les Pasquier sont Parisiens. » Ils y avaient leur sépulture dans l'église de Saint-Séverin. Nicolas Pasquier appelle « la chapelle de Sainte-

(1) Livre I^{er}, lettre 21.

Barbe sépulture de ses ancêtres. » A en juger par l'éducation soignée que reçut le jeune Estienne, cette famille devait être riche, ce qui s'accorderait peu avec ce que raconte d'Hozier de la confiscation de ses biens. En effet, il put étudier sous les meilleurs maîtres, voyager jusqu'en Italie. C'est tout ce que nous savons. Sans doute Estienne Pasquier a voulu être le premier de sa race, et son fils Nicolas lui a laissé cet honneur.

La mère de Nicolas Pasquier s'appelait Françoise Belin. La *Biographie* Michaud la nomme « Made-moiselle de Montdomaine. » M. Feugère (1), qui prend aussi un fief pour une femme, prétend que « son nom de famille était Montdomaine ; le nom de son premier mari, dont elle n'eut pas d'enfant, était Belin. » C'est une erreur. Le père de la femme d'Estienne Pasquier avait nom Belin, sa mère se nommait Bertrand. Sa grand'mère maternelle, Marguerite Teissier, en épousant Barthélemy Bertrand, lui avait apporté en dot la terre et seigneurie de Mainxe, aujourd'hui commune du canton de Segonzac, arrondissement de Cognac, département de la Charente. Cette propriété venait à Marguerite Teissier de son oncle Hélié du Tillet, président de la chambre des Comptes d'Angoumois, et avait appartenu à François de La Roche-beaucourt, seigneur de Saint-Mesme, gouverneur d'Angoulême, sénéchal d'Angoumois (2), qui en possédait encore une partie en 1549. Du côté maternel,

(1) T. I^{er}, p. 144, *Œuvres choisies d'Estienne Pasquier*; Paris, F. Didot, in-12, 2 vol.

(2) *Épigraphie santone et aunisienne*, p. 308.

Nicolas Pasquier se rattachait donc à l'ancienne famille des du Tillet. Hélie du Tillet, frère de Jean et d'Anne du Tillet, épouse de N. Tessier (1), avait pour fils : Louis du Tillet, chanoine et archidiacre d'Angoulême, curé de Claix, qui reçut chez lui Calvin fugitif (2); Séraphin du Tillet, chevalier, valet de chambre de François I^{er}; Jean du Tillet, greffier en chef du Parlement de Paris en 1521 après son frère Séraphin, démissionnaire; et Jean du Tillet, qui fut évêque de Saint-Brieuc en 1553 et de Meaux en 1565. C'est Jean du Tillet, seigneur de la Bussière (3), proto-notaire et secrétaire du roi, qui publia en 1602 le *Recueil des rois de France, leur couronne et maison*, à la suite duquel son frère, l'évêque de Maux, ajouta une *Chronique abrégée* (4). On voit que Nicolas Pasquier, dans sa famille, tant maternelle que paternelle, avait de beaux exemples de littérature. Il n'est pas étonnant qu'il ait mis aussi la main à la plume et noirci quelques rames de papier.

Françoise Belin, *Francisca Belina*, dit son second mari, avait, avant Estienne Pasquier, épousé fort jeune Jean Pinault. En 1545, elle faisait avec lui son aveu et dénombrement au comte d'Angoulême pour

(1) Anne du Tillet, épouse de N. Tessier, eut pour fille Marguerite Tessier, mariée à Barthélemy Bertrand, qui fut père de N. Bertrand, mariée à N. Belin, dont vint Françoise Belin, femme de Jean Pinault et d'Estienne Pasquier.

(2) Voir *Bernard Palissy*, chez Didier, 1868, p. 152.

(3) Il tenait cette terre de sa femme Jeanne Brinon, des Brinon de Moulins en Bourbonnais, morte le 8 décembre 1570 et inhumée dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, en l'église de Saint-André-des-Arcs, sépulture de la famille du Tillet.

(4) De Courcelles, *Histoire généalogique et héraldique des pairs de France*, t. III, art. DU TILLET.

une partie de sa seigneurie et prévôté de Mainxe, relevant de la châtellenie de Bouteville. Son père était seigneur de Montdomaine, près d'Amboise (1); nom sous lequel Estienne Pasquier désigne sa belle-mère. Veuve de Jean Pinault, Françoise Belin s'était remariée, en 1557, à Estienne Pasquier. L'incident est assez curieux; Guillaume Colletet l'a raconté dans ses *Vies des poètes français* (2).

Né le 7 juin 1529, d'après une note de ses *Œuvres*, t. II, p. 934; — en 1528, selon Moréri, le P. Lelong et son portrait (3); le 7 avril, dit M. Charles Giraud; le 7 juin, écrit M. Feugère; le 8, prétend Goujet; — après avoir étudié à Paris sous François Otman, professeur à l'âge de vingt-trois ans, et François Baudoin; à Toulouse sous le « grand » Cujas, à Pavie sous Alciat, à Bologne sous Marianus Socin, et débuté avec éclat, en novembre 1549, au barreau de Paris, où brillaient les Pierre Séguier, les Christophe de Thou, les Charles du Moulin, et où cherchaient comme lui à se

(1) Il y avait en Touraine une famille noble, originaire d'Amboise, Denis de Montdomaine, dont La Chesnaye a dit quelques mots, t. VI, p. 753. Hélène Fallaise, fille de Jean, écuyer, sieur de Montdomaine, apporta par contrat de mariage du 8 juin 1595 la terre de Montdomaine à Pierre Denis, écuyer, sieur de la Guistièrre.

(2) *Vie d'Estienne Pasquier*, manuscrit à la Bibliothèque du Louvre, fonds Colbert; aujourd'hui anéanti.

(3) Son portrait, peint par Albert Durer, signé A. D., gravé par Salder, qui « se vend chez Ordeuvre, marchand d'estampes, quai de l'École, à la belle Image, » porte ce qui suit : « *Messire Estienne Pasquier, né en 1528, mort le 30 août 1615, avocat général à la chambre des Comptes.* » Un portrait est en tête du livre des *Recherches*, édition de 1611, et un autre à celle de 1621. Cette gravure ressemble au portrait peint par Porbus. Une médaille de bronze de 1605 porte le même type.

distinguer Jean Bodin, le célèbre auteur de *La République*; Pierre de Versoris, qui devait être son adversaire dans le célèbre procès de l'Université contre les Jésuites; Denis Brulart, depuis premier président au Parlement de Dijon, fils de Noël Brulart, procureur général au Parlement de Paris, et François de Montholon, qui devint garde des sceaux, Estienne Pasquier avait en peu de temps acquis une certaine notoriété. En 1554, à vingt-cinq ans, il avait publié son *Monophile ou seul aimant*, dialogue en deux livres imité de Pétrarque et de Bembo, dans lequel trois jeunes gens, profitant de la levée du siège de Metz par Charles-Quint, examinent dans leur loisir à quel âge il faut entrer dans le mariage, si la fidélité est la même pour l'homme que pour la femme, si l'amitié a autant de force que l'amour, s'il convient d'aimer au gentilhomme, à l'homme de robe, à la gentille femme, à la bourgeoise; quels dangers fait courir la toilette, et bien d'autres sujets encore, qui sentent déjà l'Astrée, la ruelle des Précieuses et le salon de M^{me} de Rambouillet. Pasquier ne s'en était pas tenu là. L'année suivante, il avait publié un *Recueil de rimes et proses*, contenant sonnets, épîtres, tous ouvrages où l'esprit, et quel esprit! tient lieu de passion. Un seul livre semblable suffirait aujourd'hui à décrier un homme de robe. On ne voit pas que personne ait su mauvais gré à l'avocat de s'extasier sur un bel œil, « autour duquel Cupidon voltige avec cent mille virevoltes. »

Tout en discourant longuement sur l'amour, Estienne Pasquier y songeait un peu, mais assez froidement, comme s'il eût mis toute son ardeur dans ses

écrits; il semblait ne vouloir s'engager qu'à bon escient, avec le sérieux que comporte la matière. Sa réputation littéraire, ses succès au barreau avaient attiré sur lui l'attention. On le remarquait entre les jeunes avocats « de sa volée. » A celui qui chantait si heureusement les douceurs de l'hyménée, et les grâces de la femme, et les douceurs de Cupidon, on présentait d'excellents partis, jeunes filles charmantes comme toujours et bien dotées. On alla jusqu'à lui offrir mille livres de rente. Mille livres de rentes!... Quelle fortune! La somme n'était pas sans lui sourire un peu. « Les beaux yeux de la cassette » font toujours leur effet. Les avarés y sont sensibles; les amoureux qui dissertent savamment ne le sont pas moins. « A l'égard des mille livres de rente dont vous m'crivez, répond Pasquier, si c'était chose assurée, le party ne seroit pas à négliger. » Rendons-lui cette justice qu'il ne voit pas que l'argent. Il faut encore que « les mœurs s'y accordent. » Car, ajoute-t-il, « quant à moy, je ne veux point me marier aux us et coutumes de Paris, et m'enquérir premier du bien que des mœurs de celle dont on me portera parole. » C'était sage, et il faut avouer, avec M. Charles Giraud (1), que pour un homme « qui donnait si volontiers à son esprit les ébats d'une gaieté vive et franche, il porta dans le grand acte du mariage une austérité véritable. » Le hasard le servit bien.

Un jour, en 1557, Estienne Pasquier voit arriver chez lui une jeune dame, bien faite, belle. Elle était

(1) *Introduction à l'Interprétation des Institutes.*

du pays d'Angoumois, et plaidait contre le seigneur de Balanzac en Saintonge.

De quoi s'agissait-il ? Françoise de La Rochebeaucourt, fille de François de La Rochebeaucourt, seigneur de Mainxe et de Gimeux, avait, en 1532, épousé Charles de Bremond, baron de Balanzac, premier panetier du Dauphin. Leur fils, François de Bremond, baron de Balanzac, condamné plus tard, le 6 avril 1569, à mort comme huguenot avec son cousin, Charles de Bremond, seigneur d'Ars, par arrêt non exécuté du Parlement de Bordeaux, avait hérité de sa mère certains droits sur Mainxe et Gimeux. Il voulait exercer le retrait lignager sur la partie des terres aliénées par son grand-père François de La Rochebeaucourt. Françoise Belin interprétait la coutume de Saintonge à son sens et refusait. L'affaire était importante : il y allait d'une partie de sa fortune. L'avocat se chargea volontiers de cette cause et la gagna. Sa cliente était veuve et riche (1). J'ai déjà dit qu'elle était belle. Quant à son âge, Pasquier lui-même le dit dans sa propre épitaphe en vers latins qu'il a traduits lui-même :

Femme à trente ans je pris, de même âge que moi.

Pleine de reconnaissance pour son avocat, et ne sachant comment récompenser son talent, elle vint lui raconter tout ingénument « que les obligations qu'elle lui devait étaient telles qu'elle croyait ne les pouvoir mieux acquitter qu'en se donnant elle-même

(1) *L'Interprétation des Institutes de Justinien*, par Estienne Pasquier, p. 651.

à lui, et tous ses biens ensemble. » Pasquier accepta, heureux et fier. C'est ainsi, ajoute Colletet, que « il s'engagea à bonne enseigne, en 1557, dans les liens du mariage. » C'est ainsi que Françoise Belin, veuve de Jean Pinault, devint la mère de Nicolas Pasquier.

En dot elle apportait, entre autres propriétés, à son mari la terre de Mainxe, qui échut plus tard en partage à son second fils, et Gimeux, dont son petit-fils porta le nom.

Chose singulière ! ce procès fut l'occasion d'un mariage. Plus tard nous verrons une alliance entre les deux parties. Après l'orage, le calme. Après les plaidoiries d'avocat, le grimoire du notaire. Après la haine et la querelle, l'amour et la concorde. Du mal naît le bien.

CHAPITRE III.

Le fils d'Estienne. — 1^o Théodore Pasquier; — avocat général; — époux de Geneviève Mangot; — leurs descendants. — 3^o Pierre Pasquier de la Ferlandière; — ses équipées; — sa mort. — 4^o Guy Pasquier de Bussy; — enseigne; — auditeur en la chambre des Comptes; — échevin de Paris; — ses descendants. — Les Pasquier du Buc. — 5^o Jean Pasquier de la Mirauldière. — Nicolas Pasquier. — Estienne à Amboise, à Cognac.

Françoise Belin était une femme d'un grand courage et d'un sage esprit. Malgré son humeur un peu difficile, son mari en faisait grand état (1). Malade, raconte-t-il, un jour il languissait et se rongea le cœur de ne pouvoir plaider, et de dépit se résolut à ne plus paraître au palais, comme ceux qui s'en font moins parce qu'ils ne peuvent épouser leur maîtresse. Que fit Françoise Belin? Un peu coquette, étant femme, mais coquette pour son mari, cas plus rare, elle avait épousé Pasquier « sous l'opinion de le voir un peu tenir rang entre les avocats de marque. » Eh bien! « au lieu qu'une sotte Parisienne eût eu recours à ses yeux et larmes, » elle approuva son dessein, et avec une contenance admirable elle lui dit qu'il y avait « mulet et mallier en l'estable (2), et

(1) Livres XXI, XXII; lettres, 1, 12.

(2) *Mallier*, cheval pour porter les *malles* ou atteler au brancard; on l'appelle aussi *brancardier*.

du reste assez de moyens pour vivre à l'aise ; » et qu'il fallait prendre du bon temps et s'en aller visiter leurs maisons « tantôt en la Brie, tantôt à Argenteuil, tantôt à Cognac. » Pasquier suivit bien ce conseil, « jouant à la boule et prenant sobre collation avec quelques amis, » mais pas longtemps. La barre l'attirait toujours, et le procès des Jésuites l'y rappela.

C'est de cette femme forte que sortit Nicolas Pasquier. Il était le second fils d'Estienne et de Françoise Belin. Après lui vinrent trois frères ; c'est Estienne qui le dit en parlant de son épouse dans son épitaphe latine :

*Æquævam thalamo junxit trigesimus annus,
Mascula quæ peperit pignora quinque thoro.
Quatuor e quinis orbatu matre fuerunt ;
Pro patria quintus fortiter occiderat.*

Ce que Goujet traduit ainsi :

D'elle cinq mâles j'eus, gages de notre foy,
Dont les quatre premiers survéquirent sa vie.

Courcelles y ajoute une fille qu'il marie à M. de Saint-Étienne, lieutenant-général des armées au service de l'empereur d'Allemagne. Mais Nicolas Pasquier, dans une de ses lettres à son père, énumérant ses frères vivants ou morts, ne fait nulle mention de cette sœur (1). On a vu qu'Estienne, dans son épitaphe, ne se connaissait pas cette fille. « Vray, dit-il ailleurs (2), que je n'eus jamais de fille à marier. » Or, il écrivait cette phrase deux ans avant sa mort,

(1) *Lettres*, liv. I^{re}, lettre 19.

(2) *Liv. XXII*, lettre 10.

à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. On peut l'en croire.

L'aîné fut Théodore Pasquier, né en 1558. Seul il garda le nom de son père. Quand ses frères se nommaient M. de Mainxe, M. de Bussy, M. de la Ferlandière, M. de la Miraulderie, lui resta Pasquier tout court, quoique qualifié seigneur d'Espinay en Brie. Selon l'espoir du père, il devait perpétuer spécialement ce beau nom. Il débuta par le barreau. C'était l'usage dans les familles de magistrature; l'aîné, s'il se sentait quelque talent, ou si on lui en supposait un peu, prenait la robe d'avocat. Le barreau conduisait à la magistrature. Ainsi, du reste, avait fait Estienne Pasquier.

Théodore commença avec succès. Une lettre (24 mars 1582) de son père à Loisel le prouverait. Estienne s'y applaudit « du grand contentement qu'il reçoit de ses débuts, du bon jugement que l'avocat du roi de Thou en avait porté, du vol très élevé qu'il lui semblait prendre. » Antoine Loisel l'a mis dans sa liste des avocats au Parlement de Paris (1). C'est un des interlocuteurs de son *Dialogue des avocats*. Son père ne lui ménagea pas les avis. Il lui adresse (2) sur les devoirs de l'avocat une belle lettre où il n'a eu qu'à faire appel à ses propres souvenirs et à se peindre lui-même. Il y a de lui quelques écrits dans l'édition d'Amsterdam des œuvres de son père.

Estienne Pasquier avait obtenu pour lui (11 mars

(1) *Nomina advocatorum in curia Parlamenti juratorum*. (Novembre 1599.)

(2) Liv. IX, lettre 7.

1588) du roi Henri III des lettres (1) de survivance de sa charge d'avocat général en la chambre des Comptes. Il prêta serment de fidélité en cette qualité le 4 mai 1588, et lui succéda définitivement en 1604. Théodore avait épousé la sœur de Claude Mangot, garde des sceaux, Geneviève Mangot, dont vinrent plusieurs enfants. En secondes noces, il se maria avec N. Coeffier, qu'on pourrait peut-être mettre dans la famille des Coeffier d'Auvergne et du Bourbonnais en la faisant sœur de Nicolas Coeffier, seigneur de la Mothe-Mazurier, conseiller du roi au Présidial de Moulins, maître des requêtes de la reine (2), mais que la vérité nous oblige de dire simplement fille d'un Coeffier, cuisinier, et veuve d'un Villette, marchand de vin. Cette seconde union, peu brillante, ne paraît pas avoir été bien lucrative : car, par acte du 19 avril 1619, ses enfants renoncèrent à sa succession par leur procureur M^e Nicolas Lefebvre; et François Séneschal fut nommé curateur à la succession vacante.

Théodore Pasquier eut de Geneviève Mangot, sa première femme, quatre enfants que nous connaissons personnellement par actes authentiques :

1^o Estienne Pasquier, baptisé en l'église de Saint-Nicolas du Chardonnet, le 20 août 1587, écuyer, seigneur de la Ferlandière, gentilhomme ordinaire de la reine mère (3), mort en 1622. Il épousa Marie Jacque-

(1) Signées « par le roi : BRULART. »

(2) Et parente du célèbre marquis d'Effiat, Antoine Coeffier, grand-maître de l'artillerie, chevalier des ordres du roi, gouverneur d'Anjou, d'Auvergne et de Bourbonnais, décédé le 27 juillet 1632.

(3) Le 19 juin 1615, par acte passé devant Lemoyne et Parque, notaires au Châtelet de Paris, Théodore Pasquier et son fils Estienne Pasquier constituent une rente au profit de Guy Pasquier, seigneur

lin (1), dont naquit, le 16 avril 1618, Pierre Pasquier, écuyer, seigneur d'Ornoy, conseiller du roi au bailliage et siège présidial de Blois, qui, par contrat du 31 mai 1649, passé devant M^e Barthélemy, notaire et tabellion royal à Blois, épousa Marie Garnier, fille de feu noble homme Paul Garnier, aussi conseiller du roi au Présidial de Blois, et de Judith Lambert. Pierre Pasquier fut maintenu dans la noblesse, d'abord le 13 février 1660, par sentence de l'Élection de Blois (2); puis, sur un jugement que rendit, le 12 mars 1668, le sieur de Machault, conseiller du roi en ses Conseils, maître des requêtes de son hôtel, commissaire départi en sa généralité d'Orléans, pour la recherche des usurpateurs du titre de noblesse, par arrêt du Conseil d'État tenu à Saint-Germain-en-Laye, le 9 juillet 1668 (3).

2^o Le second fils de Théodore fut François Pasquier, écuyer, seigneur de Lorme, capitaine d'une compagnie de gens de pied, qui figure, avec son frère Estienne, seigneur de la Ferlandière, dans l'acte

de Bussy et du Mesnil, leur frère et oncle. Le 12 juin 1613, par un autre contrat d'indemnité passé devant Lemoyne et Cottereau, notaires, Théodore constitue une rente à son fils Estienne.

(1) Le 14 juin 1622, M^e Prosper de La Mothe, écuyer, conseiller du roi en son Châtelet de Paris, passe un acte pour élire un tuteur à Pierre, fils mineur d'Estienne Pasquier. Le 22 septembre 1622, sa mère, Marie Jacquelin, fut nommée tutrice.

(2) « Donnée en la chambre du conseil de l'Élection de Blois le vendredy 13^e jour de febvrier 1660. Ainsi signez : Picault, Boutault, Dubois, Bombault, Mauguyn, Leroux, Heredet, Garnier, Aymé, Yvonnet et Huet. » Voir pièce n^o I.

(3) « Registré au greffe de l'Élection de Blois, suivant le jugement de M^{rs} les président, conseillers du roi en icelle, du 14^e janvier 1673. » Voir pièce n^o II.

(1619) de renonciation à la succession de Théodore Pasquier, seigneur d'Espinay, leur père, et à qui Nicolas Pasquier, son oncle, adresse une lettre (lettre 8, liv. VII).

3^e Charlotte Pasquier qui, par contrat du 27 mai 1621, passé devant M^e Parque, notaire à Paris, épousa Jacques Honoré, écuyer, seigneur du Clos, avocat au Parlement de Paris, et fut mère de Madeleine-Françoise Honoré, femme de François de Chastillon, seigneur de Boisrogues en Loudunais (1), décédé l'an 1662.

4^e Claude Pasquier, écuyer, seigneur de Granville, qui était défunt sans postérité le 4 septembre 1627, jour où Marie Jacquelin, mère et tutrice de Pierre Pasquier, seigneur d'Ornay, vend à Jacques Favereau, conseiller en la cour des Aides, et autres, la part qui lui revenait dans la succession dudit Claude Pasquier.

Sont-ils tous là ? Je trouve encore Claude Pasquier, femme d'Estienne d'Ancienville, écuyer, seigneur de Villeny en Brie, dont sont issus : *a* Gabriel d'Ancienville, page de la reine mère ; *b* Françoise d'Ancienville, épouse d'Antoine de Vieuxmaison, seigneur de Chanteclerc et de Saint-Bon. Cette Claude Pasquier, en lui ajoutant « N. Pasquier, demoiselle de Mauléon en Brie, » ou bien épouse du sieur de Mauléon, qu'indique Courcelles, compléterait le nombre de six enfants attribués par ce généalogiste à Théodore Pasquier.

(1) François de Chastillon, fils de Gilles et de Marie de Vivonne de la Chateigneraye, né en 1606, mort le 9 septembre 1662.

Vers la même époque vivait une Olive Pasquier, fille de Jean, seigneur de Bois-Julien, et de Françoise Martin, qui, le 29 novembre 1655, épousa Jean Le Mintier, seigneur de le Hellec, l'un des cent gentils-hommes de la maison du roi.

Le troisième fils d'Estienne, c'est Pierre Pasquier. Il avait un nom sonore qui sentait la bataille, le fer et la poudre, et qui n'était pourtant que le nom d'une tranquille métairie près de Melun. On l'appelait M. de la Ferlandière. Son père le destinait à suivre la cour. Mais avec un surnom pareil, comment ne pas battre l'estrade ? Le jeune homme « avait la plume au vent (1) » et partit pour l'Italie. Au bout de six mois il était à Rome, sans sou ni maille. Le prodigue se repentit. Le père ne tua pas le veau gras, mais il lui envoya de l'argent, le recommanda à M. d'Ossat, le fit entrer dans la maison de l'ambassadeur M. de Foix, depuis archevêque de Toulouse. Pierre Pasquier se conduisit bien après cette folle équipée. Son père, en apprenant ce changement, témoigne (2) sa grande joie de le voir « s'adonner à tous nobles exercices, dignes de l'homme qui veut faire profession des armes. » Il l'attend « pour en faire présent à quelque prince ou grand seigneur. »

M. de la Ferlandière servit d'abord à Calais sous M. de Gourdon, et peu après reçut du roi une compagnie au régiment de Champagne, commandée par M. du Cluseau, officier plein de bravoure ; il fut respecté de la mort sur le champ de bataille ; il combat-

(1) Liv. VII, 1^{re} lettre.

(2) Lettre 9, liv. II, à M. de Tolet, abbé de Plimpie.

tit courageusement dans l'armée de Henri IV, ne reçut pas une égratignure, quoiqu'il s'exposât bien au siège de Paris, en 1594, et à l'attaque de la Bastille. Et il vint périr, au mois d'octobre 1604, de maladie, en pleine paix, comme le plus paisible et le plus poltron des citoyens.

Le quatrième est Guy Pasquier, seigneur de Bussy et quelque peu clerc à la chambre des Comptes. Son père avait oublié ce nom quand il écrivait à Nicolas que « ces mots de *Bussy* et de *clerc* sont fataux à la ruine de Paris. Car celui qui, sous le règne de Charles VI, y introduisit le capitaine de l'Isle-Adam pour les Bourguignons, par la porte de Bussy, s'appelait Le Clerc. » Cette opinion d'Estienne, qui songeait au fameux ligueur Bussy le Clerc, n'empêcha pas Nicolas d'avoir la plus vive affection pour son frère de Bussy. Beaucoup de ses lettres lui sont adressées.

Ce Guy Pasquier, seigneur de Bussy et du Mesnil, prit d'abord le parti des armes. Il était enseigne dans la compagnie de M. du Cluseau, capitaine de cinquante hommes d'armes, gouverneur de la ville et citadelle de Noyon. Blessé au siège d'Amiens d'une balle à la jambe, on le rapporta sur un brancard à son père. Cela le dégoûta-t-il de la guerre ? La guerre est une belle chose, de loin. Il se rappela le vers latin *cedant arma togæ*. Un beau matin, il déposa le casque pour la toque, la cuirasse pour la toge et l'épée pour la plume. Il devint auditeur en la chambre des Comptes, « après avoir, dit son frère (1), longuement porté les armes pour le service du roi en d'honorables

(1) Lettre 19, liv. V.

charges. » Il voulut être échevin. Nicolas écrivit donc à Jean-Jacques de Mesne, seigneur de Boissy, conseiller du roi en ses Conseils d'État et privé, maître des requêtes ordinaire de son hôtel, une lettre (1) pour lui faire obtenir cette place par l'intermédiaire de son fils, Henri de Mesne, marquis de Moigneville, alors lieutenant civil (1613) : « Je vous fais, disait-il, maintenant une affectionnée prière pour mon frère de Bussy, que je tiens comme un autre moi-même, qui désire parvenir, l'année prochaine, à l'échevinage, ce qu'il ne veut entreprendre sans être étayé de l'appui et faveur du lieutenant civil, votre fils, lequel peut tout ou beaucoup en cette poursuite. Je vous réclame donc et vous prie d'être son avocat et intercesseur envers lui. » Il écrivit encore à un des condisciples de Guy au collège sous de Vége, Granger, conseiller du roi et maître des requêtes ordinaire de l'hôtel, le lui recommandant (2) comme « fidèle serviteur du roi pour avoir porté les armes pour son service pendant tous les derniers troubles, en qualité de capitaine en chef, et depuis bon citoyen. » Bussy fut donc échevin après 1613. Il épousa Marie Rouillé de Boissy, fille de Jean Rouillé, mestre de camp, conseiller d'État, et de Marguerite Gobelin (3). Il mourut en 1632 ; car, le 8 avril de cette année, ses enfants se partageaient ses biens. Il avait eu huit enfants de Marie Rouillé : 1^o Estienne Pasquier,

(1) Lettre 17, liv. I^{er}.

(2) Liv. XI, lettre 16.

(3) Marie Rouillé était une arrière-grand'tante du marquis de Boissy, sénateur, qui avait épousé la comtesse Guiccioli, chantée par lord Byron.

sieur de la Ferlandière, près de Melun, mort carme déchaussé (1); 2° Jean Pasquier, seigneur de la Louvière, décédé sans postérité de Jeanne Leroy, son épouse; 3° François qui suit; 4° Guy Pasquier, capitaine au régiment de Saint-Luc, tué au siège de Corbie en 1617, sans alliance; 5° Marguerite Pasquier, femme de Jacques Favereau, poète et conseiller à la cour des Aides de Paris, comme nous le verrons. Leur fils Antoine épousa Claude Pasquier, sa cousine germaine; 6° Jean, mort jeune; 7° Catherine, épouse de Jacques Hébert, capitaine au régiment de Picardie (2). Je la trouve — ou peut-être plutôt une autre Catherine Pasquier — mariée à Henri de Salis, comte de Labattu, au diocèse de Sarlat, mort le 27 août 1715; 8° Marie Pasquier, femme de Jean Besnard, seigneur de la Forteresse, commissaire provincial des guerres, et reçu secrétaire du roi le 26 juin 1660, dont naquit Noël Besnard, seigneur du Verger (3).

François Pasquier, le troisième fils, chevalier, seigneur de Bussy, maître d'hôtel ordinaire du roi, fut maintenu dans la noblesse par arrêt du 6 octobre 1667. Le 25 septembre 1641, il épousa Marguerite Hébert du Buc, veuve d'Antoine Raveau, seigneur du Pérou, secrétaire d'État, et fille de Vincent Hébert, seigneur du Buc, doyen des conseillers à la cour des Aides, et de Madeleine, *aliàs* Geneviève Héron (4).

(1) Un autre Pasquier, dom Guy Pasquier, était, en 1637, religieux profès de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

(2) Une Louise Pasquier, femme de Guy Hébert, figure dans un acte de 1698. Voir pièce n° VI.

(3) Voir pièce n° V.

(4) Le 10 novembre 1669, Louis XIV, par lettres données à Saint-Germain-en-Laye, accorde à Pierre Michel, seigneur de Chaumontet'

Il eut au moins six enfants : 1° Jean Pasquier, brigadier des mousquetaires, mort à l'armée (1); 2° François, aussi mort à l'armée; 3° Anne, mariée deux fois, d'abord, en 1680, à Jean-Pierre de La Roque, marquis de Gravelines, mestre de camp d'un régiment en France et colonel général des Français au service du roi de Portugal, dont elle eut : Anne de La Roque, fille unique; puis à Charles-Jacques Moreau, chevalier, seigneur de Grandmaison et de Préville, écuyer de la grande écurie du roi, gouverneur des pages du duc d'Orléans et gentilhomme ordinaire de sa chambre; 4° Claude Pasquier, épouse d'Antoine Favereau, seigneur de Balanzac, conseiller à la cour des Aides, son cousin germain; 5° Catherine, qui mourut avant son mari, le 27 août 1714; et 6° Marie Pasquier, non mariée en 1682 (2). La

l'un des gendarmes ordinaires du roi, l'évocation demandée d'un procès à cause du grand nombre de parents ou alliés de sa partie, François Pasquier, chevalier, seigneur de Bussy, et autres qui sont officiers au Parlement, « d'autant que le sieur Charton, premier président aux requêtes du palais, est cousin germain dudit sieur de Bussy; que sieurs Hebert père et fils, conseillers audit Parlement, sont l'un beau-frère et l'autre nepveu dudit sieur de Bussy, à cause de sa femme; que les sieurs Brion et La Barde, conseillers audit Parlement, sont pareillement ses nepveux; que les sieurs Reynard et de Saint-Gilles, conseillers audit Parlement, sont ses cousins issus de germains, et les sieurs Quentin Darbigny, Roulier et Ladvocat, tous maîtres des requêtes, ses cousins germains, outre plusieurs autres parentez ou alliances. »

(1) Un Jean Pasquier, écuyer, figure dans un acte de 1650. On trouve aussi, le 23 novembre 1641, Jehan Pasquier, gentilhomme de la vénerie. Il — ou ils — était peut-être fils d'un Jehan Pasquier, qui est dans un acte de 1606, avec ses deux filles Marie et Geneviève Pasquier.

(2) Un Antoine Pasquier était, en 1698, conseiller du roi, notaire honoraire au Châtelet de Paris.

postérité de Guy Pasquier de Bussy s'éteint ainsi à la troisième génération.

Il y a bien d'autres Pasquier, qui paraissent être des rameaux de cette branche. Les Pasquier du Buc, que je trouve dans un acte du 28 juillet 1733, me semblent bien descendre de François Pasquier, à qui sa femme Marguerite Hébert aurait apporté la propriété du Buc, dont son père Vincent Hébert était seigneur. A moins qu'il y eût deux Buc. En tout cas, la filiation ne se continuerait pas longtemps ; car Pierre Pasquier, que j'inclinerais à croire fils de François, seigneur de Bussy, eut de son épouse Jeanne Saudubois, propriétaire de carrières aux Buttes-Chaumont : 1^o Pierre Pasquier, seigneur du Buc, mari de Geneviève-Louise Viot, qui veuve est dite, en 1733, épouse de Boiste, procureur au Châtelet ; 2^o Jeanne Pasquier du Buc, veuve, en 1711, d'Ignace de La Porte ; 3^o Élisabeth Pasquier du Buc, qui épousa N. Jourdain de la Marre, dont : *a* Nicolas-Honoré Jourdain de la Marre, capitaine aux vivres ; *b* Louis-Honoré Jourdain de la Marre de Vardanché (1), capitaine général des vivres ; et *c* François, capitaine d'artillerie au corps de réserve du roi ; 4^o Marie-Anne Pasquier du Buc, femme de Pierre Grange, huissier à cheval au Châtelet de Paris ; 5^o Gabrielle Pasquier, veuve en 1733 de Philippe de Leau, capitaine des vivres, dont elle avait : *a* Barthélemy de Leau, et *b* Louis de Leau.

(1) Pasquier de Vardanché, né à Beauvais en 1713, curé de Sainte-Agathe au diocèse de Rouen, inséra (août 1751), dans les *Mémoires de Trévoux*, p. 1906, une lettre datée de Paris, 8 juin, sur l'ancienne cité de Limnes. (Lelong, *Biblioth. hist.*, t. I^{er}, p. 82.) — Il fut chapelain de la métropole à Paris, où il mourut le 19 avril 1755.

Le dernier des fils d'Estienne Pasquier, appelé le capitaine de la Miraulderie ou de la Mirauldière, fut soldat comme Pierre et Guy. Moins heureux que ses frères aînés, la guerre lui fut funeste. Au siège de Mehun-sur-Loire, en mai 1589, il s'opiniâtra à la défense d'une tour confiée à sa garde. Tous ses compagnons s'étaient rendus par composition à Georges Babou de la Bourdaisière; seul il refusa de capituler. Un coup de mousquet étendit roide le brave capitaine, qui mourut ainsi, dit son frère, « en combattant vaillamment pour sa foi et pour son roi (1). » Si nous n'avions l'affirmation d'Estienne Pasquier lui-même, nous lui attribuerions un sixième fils. Dans la lettre du P. Jean Canart, correcteur des Frères Minimes à Nigeon, près Paris (2), il parle d'un de ses enfants nommé René. Est-ce un de ceux que nous connaissons déjà, qui aurait double prénom, ce qui n'était pourtant guère l'usage à cette époque? Ce René Pasquier, qui, d'après son allure, doit être la Miraulderie ou la Ferlandière, était un beau jour parti de la maison paternelle pour faire pièce à son père. Et, pour que l'incartade lui coûtât encore plus de dépit, il était entré au couvent. Un Pasquier moine ! Au moins ce n'était pas chez les Jésuites. Estienne eût pris, comme chrétien, assez facilement son parti de ce froc. Rien ne lui paraissait plus heureux pour une famille que d'avoir un de ses membres religieux ; mais il redoutait pour le fugitif une détermination irrévocable. Il n'avait aucune vocation.

(1) Liv. I^{re}, lettre 19.

(2) Liv. XI, lettre 5.

Était-ce par un sentiment de piété qu'il voulait porter la bure de saint François ? Non. Un coup de tête seulement l'avait poussé chez les Minimes. De plus, le poisson est la nourriture ordinaire des religieux, et lui « abhorre le poisson et se passe plutôt de pain. » Triste capucin ! Or, il faut qu'il soit bon religieux, « qu'il porte la croix avec allégresse de cœur, que le poisson lui soit une manne de Dieu, la haire plus facile à porter que la chemise de lin aux hommes nourris aux délicatesses du monde, bref qu'il nous estime tous misérables au regard de son paradis présent. » Finalement, le père suppliait qu'on l'éprouvât pendant trois mois, sans toutefois lui donner l'habit ; car, après le temps d'épreuve, il pourrait, s'il était dégoûté de la vie, garder le froc par fausse honte. Au bout de ce temps, s'il persévère, Estienne sera heureux et le P. Canart aussi, puisqu'il aura « non gagné un corps, mais une âme. » René Pasquier resta-t-il au cloître ? Non, puisqu'il fut capitaine de cavalerie. C'était le temps où le duc de Joyeuse était le Père Ange.

Il prit, quitta, reprit la cuirasse et la haire.

Le second fils est notre Nicolas Pasquier. Peu s'en fallut qu'il ne perdît son père avant de naître. Suivant les bonnes coutumes des familles patriarcales, il était allé, pendant les vacances judiciaires de 1558, faire avec sa femme les vendanges de la Brie. Au retour, il s'arrêta en la paroisse de Presles, à vingt-quatre kilomètres de Melun, chez M. Auteuil, puis chez son voisin M. d'Armainvillers (1).

(1) Le château d'Armainvillers, près de Tournan en Brie, à vingt-six kilomètres de Melun (Seine-et-Marne), appartient longtemps à la

C'étaient deux nouveaux époux qui faisaient leurs visites de noces. On les « bienveigna de toutes sortes de courtoisies et retint l'espace de cinq jours (1). » Ce fut un malheur. L'automne est une saison favorable aux champignons, et le terrain leur était particulièrement propice. Il y avait là un petit bois qui en était pavé. Grand régal ! « Ce fut à qui mieux mieux en mangerait, » et personne ne s'épargna. Les hôtes se prêtaient de bonne grâce à cet appétit, « leur donnant toutes sortes de façons. » Estienne Pasquier souffrit pour tous « de cette débauche de gueule. » Trois jours après, en route, il fut pris d'une forte fièvre. A peine put-il arriver jusque chez lui. Il se mit au lit et manda un médecin qui lui ordonna de la rhubarbe. Il la prit, mais il en faillit périr. Il lui semblait lors voir les personnes « qu'elles avaient les têtes grosses comme des bœufs. » Effet de la rhubarbe. Enfin, il put « vider une infinité de champignons, tels qu'il les avait mangés. » Il n'en mourut donc pas, mais ce n'est pas la faute des médecins. Sa constitution avait résisté au mal ; elle fut fortement ébranlée par le remède. Les fièvres sur-

maison de Beringhen. Vendu en 1762 par le marquis de Beringhen au comte d'Eu, fils du duc du Maine, il passa en 1775 au duc de Penhièvre. En 1840, M^{me} la duchesse de Doudeauville acheta ce château et une partie de cet ancien comté. MM. Péreire, devenus en 1853 propriétaires de la forêt d'Armainvillers, élevèrent un magnifique château, auquel ils donnèrent ce nom d'Armainvillers. De là procès. M^{me} de Doudeauville, sur la plaidoirie de M^r Jules Favre, obtint, le 27 juillet 1863, du tribunal de la Seine, un jugement qui décide qu'un nom de propriété ne peut être enlevé pour être donné à une autre.

(1) Liv. XXI, lettre 1^{re}.

vinrent, fièvres continues, fièvres tierces, fièvres quartes et autres.

Mais il eut la consolation d'apprendre d'un des plus renommés docteurs de la Faculté de Paris, le célèbre Piètre, doyen (1564), que l'une d'elles « avait été vue par Hippocrate et non par Gallien (1). » Sur cette belle consultation, et s'apercevant que « les médecins perdaient leur latin » auprès de lui, il pensa que « prendre l'air des champs lui vaudrait plus que toutes leurs médecines. » Huit jours avant la fête de Pâques 1559, il quitta la capitale, et « vint parquer avec femme » et sa famille en sa maison d'Argenteuil, où il passa cinq ou six mois, « balançant entre le sain et le malade. » Entre une partie de quilles et une douce causerie avec les amis qui le venaient visiter, Estienne s'acheminait à la santé. En septembre, il ne pouvait encore reparaitre au palais. Au printemps, il se dirigea donc vers Amboise, où habitait sa belle-mère, mademoiselle de Montdomaine, qu'il ne connaissait pas encore. Il y entra à la fin de mars 1560, le lendemain du jour où Castelneau, de Mazère, Raunay et Villemongey « avaient été décapités au Carroy, auquel lieu leurs têtes étaient encore sur l'échafaud. »

Vers le même temps passait par là Jean d'Aubigné, seigneur de Brie en Saintonge, conduisant à Paris son fils Agrippa, âgé de huit ans, né à Saint-Maury, paroisse de Saint-Léger en Pons. « Il vit les testes de ses compagnons (car Jean d'Aubigné était un des complices de la conspiration d'Amboise), encore re-

(1) Lettre à Sainte-Marthe, lieutenant-général.

connaissables sur un bout de potence, et en fut tellement esmeu, qu'entre sept ou huit mille personnes, il s'escria : *Ils ont décapité la France, les bourreaux!* Puis, le fils ayant picqué près du père, pour avoir veu à son visage une esmotion non accoutumée, il lui mit la main sur la teste, en disant : « Mon enfant, il ne faut point que ta teste soit épar-
« gnée, après la mienne, pour venger ces chefs pleins
« d'honneur; si tu t'y épargnes, tu auras ma malé-
« diction (1). »

Après un mois environ de séjour à Montdomaine, le couple se dirigea vers Cognac, ou plutôt vers Mainxe. C'est là que Pasquier reprit ses forces, dans un pays charmant et délicieux. Il en était ravi et s'en exprimait ainsi (2) : « Il ne faut plus qu'on me solemnise notre Touraine pour le jardin de la France; il n'est pas en rien comparable à cestuy, ou s'il est jardin, cestuy est paradis terrestre. »

(1) *Mémoires d'Agrippa d'Aubigné*, p. 5, éd. Lalanne; Paris, Charpentier, 1854.

(2) Lettre à M. Guyot de Charmeaux, conseiller d'État et président en la chambre des Comptes de Tours. Liv. XIV, lettre 23.

CHAPITRE IV.

Naissance de Nicolas Pasquier. — Joie et pronostics d'Estienne.
— Superstitions de Nicolas. — Son éducation. — Ses voyages. — Il est lieutenant-général à Cognac. — Son séjour à Mainxe. — Il épouse Suzanne de Bremond. — Mort de sa mère.

C'est à Mainxe que Nicolas Pasquier commença à vivre. Il ne naquit à Paris que quelques mois plus tard. Mainxe fut cause qu'il fut plus tard écrivain. C'est ce qu'il faudrait croire, si l'on admettait la théorie matérialiste d'un ami de son père, Emeri Bigot de Tibermesnil. Il lui mandait (1), très gravement, car il était avocat au Parlement de Rouen, que, pour avoir des enfants semblables à soi, un homme lettré doit, quand il désire le nom de père, s'abstenir de tout travail intellectuel, être « libre d'affaires et gai d'esprit, non-seulement pour sa santé, mais aussi pour la bonne habitude de ses enfants, tant du corps que de l'esprit. » Plutarque ne donnait pas d'autre conseil ; il n'était pourtant point Normand.

Nicolas Pasquier naquit « vers 1560, » dit M. Léon Feugère. D'après son acte de naissance, ce serait en février 1561. Voici cette pièce, extraite des registres

(1) Liv. II, lettre 10.

de la paroisse de Saint-Séverin, à Paris, pour l'année 1561, folio 114 :

« Le mardy dixième jour du dit moys (février) fut baptisé Nicolas, fils de M^e Estienne Pasquier, advocat en la court du Parlement à Paris, et de Madame Françoisse Belin. Les parrains M^e Jehan de Brion (1) et M^e Nicolas Le Picart, conseiller aux généraulx (2), la marraine Marie Brion, femme de noble hoë M^e Jehan de Brissacier (3). »

La date de la naissance n'est pas indiquée. Mais on sait qu'à cette époque les parents chrétiens s'empresaient de faire baptiser leurs enfants le jour même, ou le lendemain au plus tard. On peut croire qu'Estienne Pasquier ne manqua pas à cette louable coutume.

Le père put se féliciter encore comme à la naissance de son premier-né, lorsqu'il écrivait plein d'al-

(1) Jehan de Brion était d'une ancienne famille d'Auvergne. Un Jean de Brion, marquis de Combronde en Auvergne, baron de Salvart en Berry, coseigneur de Sauzet en Bourbonnais, descendant probable du parrain de Nicolas Pasquier, mourut à Riom, le 1^{er} août 1634, conseiller au Parlement de Paris. Son fils aîné Jean-Antoine, baron de Salvart, fut aussi conseiller au même Parlement; le second, Noël-François, époux de Marie-Agnès de Pommereu, avait d'abord été chanoine de l'église métropolitaine de Paris.

(2) Nicolas Le Picart était peut-être de la même famille que François Le Picart, seigneur d'Atilli et de Villeron, doyen de Saint-Germain-l'Auxerrois, savant théologien, bon prédicateur, né en 1504, fils de Jean Le Picart, seigneur de Villeron, secrétaire du roi.

(3) La famille de Brisacier, originaire de Blois, a donné Laurent, aumônier de Louis XIII en 1634, conseiller d'État en 1648, précepteur de Louis XIV en l'absence de M. de Péréfixe; frère peut-être de Jean de Brisacier, jésuite, supérieur des collèges de Rouen et de Paris, et oncle de Jacques-Charles de Brisacier, conseiller, aumônier et prédicateur de la reine Marie-Thérèse d'Autriche.

légresse à Émeri Bigot (1) : « *Puer nobis natus est.* Il me plaît de commencer cette lettre par un passage de l'Église, à l'imitation de nos anciens avocats en leurs plaidoiers d'importance. A la charge que si cette manière d'écrire vous semble contrevenir au temps qui court, vous l'imputiez au grand aise qui dissipe mes esprits et ne permet que le peu de mon jugement exerce ses fonctions ordinaires. Je suis donc augmenté d'un enfant, et augmenté de la façon que souhaitait un ancien philosophe, c'est-à-dire d'un masle et non d'une fille; je dirais Parisien et non barbare, n'était que ce mot sonne mal aux oreilles d'un Normand (2). »

Estienne peut aussi se sentir heureux de voir son second fils « né de ce doux air de Paris, auquel toutes sortes de philosophes abondent (3). » Les Angoumoisins et les Saintongeais ne seraient pas moins fiers d'avoir Nicolas un peu plus positivement pour leur concitoyen. A quoi cela pourtant a-t-il tenu ? Il fallait que M^{me} Pasquier prolongeât son séjour de quelques mois à Mainxe. Les époux quittèrent leur propriété de Mainxe, fort accrue de leur présence,

(1) Émeri Bigot, écuyer, seigneur de Tibermesnil, fils de Laurent Bigot, seigneur de Tibermesnil et avocat général au Parlement de Rouen, assista aux États de Blois et s'opposa à l'exclusion du trône de France de Henri IV, alors roi de Navarre. En 1578, il devint président au Parlement de Rouen.

(2) Lettre 9, liv. II.

(3) C'est ce dont le félicite lui-même Gaucher de Sainte-Marthe : « Non alio loco nasci debuit Stephanus Pascasius, vir sanè lectissimus, quam Lutetiæ, celebri dudum et opportuno Musarum domicilio, quarum in molli et blando sinu liberaliter educatus, ad summum variae multiplicisque doctrinæ gradum suo tempore progressus est. » *Loc. cit.*

vers novembre 1560. Au mois de février suivant, naissait Nicolas. Ne le regrettons pas : il appartient ainsi un peu à trois provinces. Parisien de naissance, il prit vie près de Cognac, diocèse de Saintes, pays d'Angoumois. De plus, il eut des possessions à Tusson, près Ruffec, alors diocèse de Poitiers, et à Balanzac en Saintonge. Heureux les hommes illustres qui se rattachent à tant de lieux ! Il ne peut ainsi manquer d'amateurs d'histoire locale qui les revendiquent !

Estienne Pasquier, à la manière des anciens, avait voulu interroger le sort lorsque naquit son premier enfant, et pour cela ouvert au hasard Ovide et Virgile. Ces deux poètes lui avaient prédit pour Théodore longue vie et amour de la vertu par le vers de l'épître d'Aconce à Cidippe :

Servetur facies ista fruenda mihi,

et par le vers de la lettre d'Hélène à Pâris :

Est virtus placitis abstinuisse bonis (1).

« Voilà comment, ajouta-t-il, petit père, j'ai commencé à doreloter mon enfant. » Qu'on rie, si l'on veut, de ces enfantillages, mais qu'on attende pour tant qu'on soit père.

Émeri Bigot, dans sa réponse (2), lui prédit que s'il tient de son père, il sera philosophe; si de sa mère, *strenuum se hominem et nunquam cessantem præstabit*, » c'est-à-dire actif et résolu. Il fut avocat général du roi, peut-être aussi philosophe.

(1) Ovide, *Héroïdes*, epist. XX, v. 118, *Acontius Cidippæ*; epist. XVII, v. 98, *Helena Paridi*.

(2) Liv. II, lettre 10.

Estienne Pasquier interrogea-t-il aussi les *Sortes Vergilianæ* pour son second fils ? Peut-être. Car dès l'époque d'Antonin on cherchait à deviner l'avenir en ouvrant l'*Énéide* au premier endroit venu. En tous cas, pour lui, comme pour tous ses enfants, il consulta certainement le grand astrologue Archidame. C'est Nicolas Pasquier qui nous l'apprend (1) dans une lettre à M. de La Cheverie, archidiacre de l'évêché de Saintes. « Un jour, entrant dans son étude, je rencontrai ces nativitez ; je fus curieux de lire la mienne. » Nicolas, dans son horoscope, était prédestiné à devenir chimiste illustre. Eh bien ! Archidame avait raison. M. de Mainxe avouait plus tard qu'il s'était toujours senti de naturelles dispositions vers la chimie ; de plus, quelques savants l'y poussaient. Mais il se raidit. C'était l'influence des astres qui se faisait sentir. Il sut leur résister. Ainsi, au lieu de livres de chimie, avons-nous de lui un volume de lettres.

Faut-il s'étonner que le fils d'Estienne ait été superstitieux ? Il croyait aux songes (2), non pas à ces songes du premier sommeil produits après le repas, pendant la digestion, par des « vapeurs et nuées qui sont enlevées et portées au haut du cerveau, lesquelles rendent la teste pesante, » mais aux songes « qui se présentent à nous le matin, après que l'esprit a pris un repos suffisant ; » car, ajoutait-il avec beaucoup de vérité, « les songes sont les reliques des pensées et soins du iour. » L'émotion de

(1) Liv. VII, lettre 16.

(2) Liv. IV, lettre 8.

la veille, agréable ou pénible, se continue pendant le sommeil (1).

Il croit aux astres, non absolument toutefois. « Ils peuvent bien incliner (2), mais non pas forcer, contraindre, ny assujettir tout à fait nos âmes à quelque nécessité invincible. » On ne doit pas d'ailleurs « s'enquérir trop curieusement des choses que Dieu s'est voulu particulièrement réserver. » Il est cependant certain que Jésus-Christ nous a déclaré dans saint Luc que nous serions avertis de nous repentir par des signes éclatants du ciel.

Et les comètes ? Qui donc pourrait nier qu'elles sont les présages d'événements funestes. « Les cheveux, écrit-il à l'évêque de Poitiers (3), les cheveux me hérissent en la tête quand je pense à eux. » Que d'exemples il a à citer et tous effrayants ! Aussi n'y a-t-il qu'une précaution à prendre : c'est que tous les prélats dans leurs diocèses excitent « le peuple à la dévotion pour prier Dieu qu'il nous délivre de ses abboyantes et effrayantes tempêtes. » Je ne sais si M. de La Rocheposay, l'ami de Richelieu et de Duverger de Hauranne, son grand vicaire, le prélat guerrier qui défendit en armes sa ville contre le prince de Condé, et qui a écrit en un latin élégant de nombreux travaux remarquables d'exégèse sur les évangélistes, les Actes des apôtres et l'Ancien

(1) L'abbé d'Artigny, *Nouveaux mémoires d'histoire, de critique et de littérature*, 1749, a reproduit, article L, t. II, p. 469, sa lettre à Bussy « sur la force et la vertu des songes. »

(2) Liv. VII, lettre 16.

(3) Henri-Louis Chasteigner de la Rocheposay, évêque de Poitiers, de 1612 à 1635, abbé de Saint-Cyprien et de Nanteuil-en-Vallée.

Testament, a jamais publié un mandement sur ce sujet.

Il croyait à la lune. Quelle longue liste de ses méfaits il donne (1) au lieutenant-général près le siège présidial de Saintes, Raymond de Montaigne, écuyer, seigneur de Saint-Genest, de la Vallée et de Courbiac, neveu ou petit-neveu de Michel de Montaigne (2) !

(1) Liv. IX, lettre 14.

(2) Voir les *Montaigne en Saintonge* dans la *Revue d'Aunis et de Saintonge* du 25 janvier 1867. Raymond de Montaigne, lieutenant-général au Présidial de Saintes, avait pour frères ou sœurs : 1° N. de Montaigne, femme de Jehan de Navailles, chevalier, seigneur de Vaure, Roustin et la Rocque, dont le fils, Joseph de Navailles, épousa Françoise Blanchard, fille de Pierre et d'Esther Goy ; 2° Anne de Montaigne, mariée en 1617 à Jehan Goy, sieur de la Besne, conseiller du roi et son procureur à Saintes ; 3° Joseph de Montaigne, seigneur du Taillan et de Saint-Médard en Bourdelais, et des maisons nobles de Gayac et de Bussaguet, qui eut de Jehanne de Brignies un fils, Henri de Montaigne, seigneur de Bussaguet et de Gayac, conseiller au Parlement de Bordeaux, qui épousa, par contrat du 6 mai 1634, Marguerite Blanchard, fille de feu Pierre Blanchard, écuyer, seigneur de la Faye, et d'Esther Goy.

Ces quatre enfants descendaient très probablement de Raymond de Montaigne, seigneur de Bussaguet, conseiller au Parlement de Bordeaux, que je crois avec : 1° Pierre ; 2° N., seigneur de Saint-Michel ; 3° Pierre, seigneur de Gayac, qui entra dans les ordres, un des quatre fils de N. Eyquem de Montaigne, grand-père de l'auteur des *Essais*.

Une Marie-Louise de Montaigne, dame de Courbiac, était, en 1718, veuve de Jean-Mathias de Riquet, chevalier, seigneur et baron de Bonrepos, conseiller du roi en ses Conseils, président à mortier au Parlement de Toulouse, fils de Pierre-Paul Riquet, qui conçut et exécuta l'idée du canal du Languedoc, essayé en mai 1681. Elle était peut-être fille de Nicolas de Montaigne, chevalier, seigneur de Courbiac, qui avait épousé Louise-Hélène de Suberville, veuve en 1695. L'an 1647, un Nicolas de Montaigne était prieur d'Ambreuil, paroisse de Grézac en Saintonge, et très probablement frère d'Anne de Montaigne, épouse à cette époque de Louis de Beauchamp, chevalier, seigneur de Bussac, Saint-Georges et autres lieux, fils d'Isaac de Beauchamp, demeurant au logis noble de Bussac.

La lune, selon ses phases, dirige les marées, vide ou remplit les coquillages, change le sang, les humeurs et les moelles des animaux, des plantes et des femmes, même les yeux des chats, modifie la voix des bêtes, sauf du lion, rend plus ou moins légers les oiseaux. La lune, croissant ou décroissant, accroit et décroît le foie et le corps d'un poisson d'Egypte appelé Physe ; elle aggrave ou diminue les maladies, active ou retarde la végétation. Quand elle est à son dernier quartier, « l'escarboton forme une boulette de fiente de bœuf, laquelle il enterre, » et après vingt-huit jours trouve « un escarboton formé, animé, né et renouvelé avec elle, » exemple de génération spontanée. Le croissant que la panthère porte sur sa cuisse s'augmente et diminue avec celui de la lune. Et cette belle dissertation sur l'influence de cette planète se termine par un hymne enthousiaste en faveur de la lune et du soleil, « ces deux yeux du monde..., deux principaux instruments de tout l'univers, au son et harmonie desquels toutes créatures, tant raisonnables que déraisonnables, se réveillent et jouissent, et prennent vigueur et force, deux grands monarques qui ont autorité sur toutes les choses qui sont en ce monde, lumières et flambeaux du jour et de la nuit. »

Il croit aux jours néfastes, comme un vrai Romain. Mais tous les jours ne sont pas heureux ou malheureux pour les mêmes personnes. On se plaint du vendredi ; c'est le jour de la semaine qui lui a été toujours le plus favorable, à lui. C'est un vendredi qu'il partit pour Rome ; c'est un vendredi qu'il y arriva. Un vendredi, il fut reçu par la cour de Par-

lement lieutenant-général à Cognac; un vendredi, maître des requêtes. Il gagna un grand procès contre Belliard (1) un vendredi, et c'était temps : il durait depuis quatre ans. Il se flança un vendredi; un vendredi il se maria. C'est-à-dire qu'il ne s'en repentit point. Son père arrive chez lui, à Cognac, un vendredi de l'année 1571. C'est un vendredi que son frère de Bussy vint le voir à Tusson. Toujours il a choisi le vendredi pour commencer quelque entreprise. Et voyez la chance! Il voulait partir un autre jour; affaires sur affaires le retenaient jusqu'au vendredi.

En retour, quel mauvais jour que le dimanche! C'est un dimanche qu'il fut fait prisonnier. Il faillit cinq fois se noyer; cinq fois ce fut un dimanche. Il était donc payé pour détester le dimanche et pour aimer le vendredi. Le charmant Charles Nodier, plus crédule encore que Nicolas Pasquier, a donné des motifs de croire à toutes ces chimères. Il y ajoutait foi, mais c'était par raison. Le lieutenant de Cognac n'en cherchait pas si long; il se contentait simplement d'être superstitieux, comme les hommes de son époque et de la nôtre.

Et comme son père, ajouterai-je! Car Estienne Pasquier a aussi (2) sa lettre qu'il adresse sur « les jours et mois qui ont été fatalement heureux ou

(1) Philippe de Volvire, baron de Ruffec, écrivait de Ruffec, le 12 septembre 1582, à Charles de Bremond, baron d'Ars : « Belliard a esté débouté de son opposition, qui sont de très mauvaises nouvelles pour luy. Son grand ami, le s^r de Fors (Charles Poussard), s'est laissé mourir. C'est dommage que cela ne lui soit advenu il y a vingt ans. » Ce baron de Ruffec qui aime ainsi à railler fut un des aïeux maternels du duc de Saint-Simon.

(2) Liv. VI, lettre 6.

malheureux à uns et autres » à François Nesmond, lieutenant-général au siège présidial d'Angoulême, dont un neveu, Théodore de Nesmond, maître des requêtes, puis président à mortier, épousa en 1606 Anne de Lamoignon, fille de Chrétien de Lamoignon (1).

Ah ! s'écriait Nicolas, que l'on serait plus porté à ajouter foi aux prédictions des sages et aux horoscopes des magiciens, si l'on voulait seulement considérer l'événement funeste qui a mis fin aux jours du grand Henri IV ! N'est-il pas certain qu'il lui avait été prédit que l'année 1610 et le mois de mai lui seraient funestes ? Janet, natif de Besançon en Bourgogne, et Farear, Ecossais, passant l'an 1608 à Ruffec en Angoumois (2), avaient annoncé que le roi serait tué dans deux ans. Nicolas Coeffier, conseiller au Présidial de Moulins et maître des requêtes de la reine, « à qui j'ai ouï dire, raconte Nicolas, p. 13, beaucoup de choses qui se sont succédées comme il les avait dites, avant qu'elles arrivassent, m'a dit qu'il avait assuré le roy » qu'entre le solstice d'hiver et le solstice d'été de la présente année il était dangereusement menacé. A l'heure même où Henri était frappé par Ravailac, du Laurens, archevêque d'Embrun, disait de lui qu'à cette heure même il pouvait « lui survenir quelque désastre. » Est-ce que d'ail-

(1) Voir la très curieuse exécution que M. Babinet de Rencogne a faite des prétentions de cette famille insérées dans le *Dictionnaire de la Noblesse*, de La Chesnaye-Desbois : *Les Origines de la maison de Nesmond*, apud *Bulletin archéologique et historique de la Charente*, 4^e série, t. VI, p. 389.

(2) Liv. I^{re}, lettre l^{re}.

leurs le praticien et maître d'école d'Angoulême (1) qui tua le roi n'était pas « magicien et sorcier, qui communiquait avec le diable ? » La preuve en est convaincante dans ce que lui raconta « du Bois, né et natif de la ville de Limoges, » qui avait été autrefois au service de Pasquier, et qui déposa dans le procès. En 1606, se trouvant avec l'accusé qui revenait d'Angoulême à Paris, dans le même logis et dans la même chambre, rue de la Harpe, à l'enseigne des Rats, il avait entendu Ravallac, qui le croyait endormi, faire une conjuration pour évoquer le démon. Le démon, répondant à son appel, lui était apparu sous la forme « d'un gros dogue qui avait la queue retroussée jusque sur la tête. » Du Bois l'avait vu lui-même dans la chambre, éclairée à moitié par une lumière, l'autre partie restant dans une obscurité profonde. Ne faut-il pas, après cela, croire aux prodiges, au surnaturel, à la magie ?

Chacun sait de mémoire les prodiges qui accompagnèrent la mort de César. Il n'a pas tenu à Nicolas Pasquier que nous n'ayons en prose les miracles qui précédèrent l'assassinat de Henri IV. Sans parler des autres, par exemple, de cinq soleils qui parurent en Gascogne et qu'a chantés Garasse :

*Namque perhibent quinque ante novos tua funera soles,
Astraque non solito visa fuisse loco.*

(1) *Le Château de Touvre*, dans le *Bulletin archéologique de la Charente*, 4^e série, t. VI, p. 429. L'auteur, M. le docteur Gigon, à propos des Deval, qui ont possédé ce château, cherche si vraiment Touvre a été le château de Ravallac, comme le veut la tradition, et donne d'intéressants détails sur l'assassin de Henri IV.

« devant la mort du roi naquirent deux petits gemeaux en la ville de Poitiers, conçus de trois à quatre mois auparavant ; et par superfétation, chose en tout prodigieuse, ils sont liez par des embrassements amoureux ; l'un porte un heaume en tête et l'autre un atour, moule ou perruque sur les épaules, de même que portent les dames d'aujourd'hui. » Ce n'est pas tout. En 1608, l'année même où Ravallac résolut de faire périr le roi, « il se vit en notre pays d'Angoumois une épouvantable et prodigieuse vision de spectres et phantômes, qui parut en plein jour vers le ciel. C'était une quantité de petits nuaux (nuages) qui descendirent en terre, desquels se formèrent environ douze cents hommes, grands et beaux, armez d'armes bleues, d'enseignes partie bleues et partie rouges, à demi déployées ; » notez le fait : « les tambours avaient leurs caisses comme prêts à battre. » Un chef marchait à dix pas devant eux, haut, de belle prestance. Cette armée gagna une forêt « où le tout disparut (1). » •

Inutile, après cette dernière citation, souvenir emprunté aux *Géorgiques*, de dire que Nicolas Pasquier

(1) Comparer la version de Nicolas Pasquier avec celle du *Mercur français*, année 1608, p. 292, *Prodigieuses visions de fantomes en Angoumois*. On lit dans le *Journal historique de Pierre de Jarriège*, publié par le *Bulletin de la Société historique de la Charente*, t. V, 4^e série, à l'année 1564 : « Au dict moys (juillet) et le onziesme au dict an feust ouï en l'air un bruit de tambourins, trompettes et gens s'entrebattant ensemble, signe de future guerre. » L'éditeur, M. de Montégut, cite le comte de Taillefer qui, dans ses *Antiquités de Vésonne*, rapporte le même fait ; on entendit des bruits semblables pendant la Révolution en Périgord, et le peuple y attacha la même signification.

reçut une éducation complète. Dans les vieilles familles de robe, l'instruction était en grand honneur. Le père s'en occupait. C'était lui qui la dirigeait, s'il ne la faisait lui-même. Ne nous étonnons pas que Nicolas, élevé par Estienne Pasquier, ait été nourri de la moelle des lions et du suc de la plus pure antiquité. On retrouve des traces de cette instruction profondément classique dans ses écrits. A chaque instant, ce sont des expressions d'Horace ou de Virgile, des réminiscences de Cicéron. Il est si pénétré de leurs pensées que souvent ce sont eux qui parlent par sa bouche.

Sous une direction éclairée, il fit de rapides progrès. Il acheva avec succès la carrière scolaire. Il se mit à voyager. C'était le complément de toute libérale éducation. Après avoir étudié l'antiquité dans les livres, il fallait la voir dans les monuments pour la mieux comprendre. Et puis il soufflait d'Italie un air régénérateur. Le vent qui passait par-dessus les Alpes apportait avec le bruit de nos exploits guerriers la renommée de tant de merveilles artistiques ! Nos peintres, nos sculpteurs, nos architectes allaient là-bas s'inspirer ; nos poètes eux-mêmes copiaient les écrivains ultramontains. Nul jeune homme alors qui ne fit son voyage d'Italie, comme maintenant son excursion en Suisse.

Nicolas Pasquier visita Rome et explora l'Italie. Son père l'avait mis sous la protection de d'Ossat et de Foix. Le nom de ces deux ambassadeurs et négociateurs du roi de France était un appui pour le jeune étudiant ; aussi en profita-t-il. Il resta longtemps en Italie, plus longtemps même que son frère Pierre,

qui s'y était trouvé avec lui. Malheureusement, lui qui a pris plaisir à nous conserver ses moindres billets, ne nous a gardé aucune relation de ses courses. A peine en fait-il mention. Nous aurions bien préféré quelques impressions de voyage à beaucoup de pages insignifiantes de son recueil de lettres.

Trois des frères de Nicolas Pasquier entrèrent dans l'armée; lui se fit magistrat. Il est à remarquer que les gens de robe, tout en réservant un de leurs fils pour le palais, où ils hériteraient de l'influence paternelle, perpétueraient leur nom et continueraient les bonnes traditions parlementaires, poussaient assez activement les autres vers la carrière des armes. Par là, ils pouvaient ajouter à leur nom une autre illustration et aussi entrer dans la noblesse d'épée, toujours un peu plus estimée que la noblesse de robe. Les familles nobles, de leur côté, ne voyaient pour leurs enfants que les camps d'abord, puis l'Église. C'est une coutume invariable. De nos jours, les gentilshommes recherchent l'armée et l'agriculture; les bourgeois aspirent à être fonctionnaires publics. Le clergé ne se recrute plus que dans le peuple. Les mœurs ont changé.

« Dès lors que ie vous mis au collège, disait Estienne à son fils Théodore, mon premier projet fut de vous destiner à l'état d'avocat, qui est celui auquel, grâce à Dieu, j'ai acquis quelque degré entre mes compagnons. » Il ne voulait pas imiter plusieurs qui, se voyant avancés en quelque état, n'ont rien de plus pressé que d'élever leurs enfants à des positions plus hautes.

Écoutez les conseils qu'Estienne donnait à ses fils

au moment de se séparer de l'un d'eux (1). On y sent toute la tendresse d'un père, mais toute la fermeté d'un citoyen. Ses enfants lui sont chers ; ils doivent ménager leur vie ; mais la patrie est encore au-dessus ; qu'ils meurent pour elle et le roi, s'il le faut. On croirait entendre le cri de cette mère de Sparte à son fils en lui tendant son bouclier : *Aut hunc aut super hunc !* Et puis quelle affection pour le pauvre peuple, toujours foulé par les deux partis ! « Bien que votre vie me soit chère, toutefois c'est la moindre partie dont je fais état, bien désiré-je que ne la mettiez en hasard sans sujet. Pour le service de Dieu et du roy, votre vie et votre mort doivent vous être indifférentes ; mais il faut ménager votre vie, non pour fuir la mort, mais pour la réserver à une entreprise dont il puisse revenir fruit pour votre patrie. Surtout je crains en votre charge la foule et oppression du peuple. Je vous prie et je vous commande, en tant que j'en ai commandement sur vous, de penser que, si vous voulez que Dieu bénisse vos actions, il faut sur toutes choses épargner le pauvre peuple qui n'en peut mais de la querelle, et néanmoins en porte la principale charge. Quand je vous recommande le peuple, je vous recommande vous-même. Les bénédictions qu'il vous donne sont autant de prières à Dieu. Au contraire, le soldat féroce est souvent puni, comme, ajoute-t-il, vous savez estre fraîchement advenu devant Marennnes à celui que vous cognoissiez. » Allusion à quelque fait local, qu'il nous est malheureusement impossible de saisir.

(1) Liv. XI, lettre 3.

Les fils de Pasquier se montrèrent dignes d'un père qui leur prêchait si éloquemment le devoir et la commisération compatible avec les exigences de la guerre. Cette pitié pour les malheurs du temps se montre à découvert dans les *Remonstrances très-humbles à la royne mère régente en France*, que Nicolas publia en 1610, après la mort de Henri IV. On y voit une âme attendrie aux misères publiques, fort touchée des abus, et ne désirant rien tant que la félicité générale (1). Et dans sa *Remonstrance très-humble au roy Louis XIII*, il s'écrie (2) : « Le peuple n'est plus, il est péry; il est sans substance et sans vie, s'il n'est déchargé de tant de crues ou impôts. C'est un corps malade, qui a été saigné jusqu'à défaillance de cœur. »

La mort de Jean Pasquier de la Mirauldière, tué au siège de Mehun-sur-Loire par les Ligueurs, décide tout à fait Nicolas à la carrière judiciaire. Le métier de guerrier devenait trop périlleux. Estienne Pasquier acheta, en 1590, à son fils la charge de lieutenant-général de la sénéchaussée d'Angoumois près le siège royal de Cognac. Je ne sais ce qu'elle avait coûté; mais je trouve, dans les mémoires manuscrits de Nicolas, qu'il avait donné à ses frères Théodore et Guy, d'après le désir de son père, « à cause du rapport que ie doibs faire de mon état de lieutenant-général à Cognac, 1,222 ^{fr} 13 ^{fr} 4 ^{fr}. »

Dans cette haute position, Pasquier conserva toujours une certaine dureté pour lui-même : car il passa

(1) Lettre 2, liv. I^{re}.

(2) Lettre 19, liv. II.

douze ans sans faire de feu ; puis le goût des chevaux, des armes, de la natation et des exercices guerriers, toutes choses qu'il ne cessa de recommander à ses enfants. « J'aime, dit-il, à outrance et les chevaux et les livres. » Nous trouverions singulier, à présent, un magistrat qui se rendrait à cheval au palais. Les Anglais, de nos jours, n'y voient rien que d'ordinaire. Ajoutons que jamais un président de cour n'oserait, comme Estienne Pasquier, Christophe de Thou et Achille de Harlay, publier un volume de petits vers sur la puce de mesdames Desroches.

Il va plus loin encore pour ce fier et fougueux animal que Buffon devait appeler la plus noble conquête de l'homme. Une de ses lettres (1) au garde des sceaux de France (1616-1618), Guillaume du Vair, depuis évêque de Lisieux, demande qu'un édit du roi contraigne « chaque abbé, prieur ou autre bénéficié qui aura le lieu commode, de dresser des haras. » Le clergé fabricant de chevaux ! L'idée était ingénieuse, c'est l'Etat qui l'a réalisée. Le seigneur de Mainxe y voyait l'avantage de monter la noblesse sans dépense. Nous y avons trouvé le moyen d'équiper, dit-on, la cavalerie. On n'ajoute pas si c'est sans frais.

La charge de lieutenant général à Cognac retenait Nicolas à Mainxe.

Mainxe est aujourd'hui une commune de sept cents habitants. Ce n'est plus une paroisse ; le curé de Bourg-Charente la dessert. L'église n'a rien d'inté-

(1) Lettre 5, liv. VIII.

ressant. J'y ai relevé l'inscription suivante, que je copie textuellement. Elle a une saveur particulière :

RESTAURATION DE L'ÉGLISE
EN 1864,
SOUS LES HOSPICES
DE
M. ROULLET MAIRE ET
JEAN HÉRAUD ADJOINT
L'ABBÉ MESNARD
CURÉ DE BOURG^t CH^{te}
DESSERVANT LA COMMUNE
DE MAINXE
ET DES
CONSEILLERS MUNICIPAUX.

Dans une chapelle dépendant de l'église, aujourd'hui complètement ruinée, il y a des pierres tombales.

Et sous le vert tissu de la ronce et du lierre, on ne distingue rien, que quelques lettres incapables de former un sens. J'aurais été bien aise d'y découvrir des Belin, quelques du Tillét, voire des Pasquier ou des Favereau.

Mainxe s'étend dans la plaine de Segonzac et vers la colline qui s'abaisse du côté de la Charente. Le chemin de grande communication de Foussignac à Barbezieux traverse le territoire de la commune ; jadis c'était la voie romaine de Saintes à Périgueux qui passait par là. Du reste, aucun monument à citer, aucun souvenir important à rappeler. On raconte seulement qu'au logis de la Combe-des-Loges se

réunissaient les protestants avant l'établissement de la liberté des cultes.

Dans le pays, on ne se souvient plus du grand magistrat qui posséda Mainxe, ni de son fils Nicolas, qu'on appelait M. de Mainxe. Son habitation n'y subsiste même plus.

Nicolas se plaisait en sa seigneurie angoumoisine. Il eût été, en effet, bien difficile. Avec quel enthousiasme Estienne Pasquier parlait de cette contrée : « Je ne vy jamais telle abondance de bons fruiets, grosses Pavies, Auberges, Muscats, Pommes, Piores, Pesches, Melons les plus sucrins que j'aie jamais mangé. Je vous adjousterai Saffran et Truffes; avec cela, bonnes chairs, bon pain, bonnes eaux les possible; et qui est une seconde âme de nous, bons vins, tant blancs que claires, qui donnent à l'estomach, non à la tête. Grosses Carpes, Brochets et Truites en abondance. Ceste grande Rivière incogneuë, qui passoit au travers de l'ancien Paradis Terrestre, s'est transformée en celle de la Charente, laquelle depuis la ville d'Angoulesme jusques à S. Savinien, où elle va fondre en la Mer (qui disent quarante-cinq lieuës), est bordée de Prez; et pour n'estre malgisante comme vostre Loire, jamais ne se desborde que pour le profit du païs (ainsi que le Nil en Ægypte) et pour abreuver les Prairies quand elles se trouvent altérées. Elle est encore secondée d'une petite rivière, nommée la Touvre, que Thevet disoit estre pavée de Truites, tapissée de Cygnes et bordée d'Escrevisses, qui dure environ quatre lieuës. Nous avons encore en cestuy notre Paradis, une particularité qui n'estoit en l'autre : car nous n'y avons le fruiet de science qui

perdit Adam ; pour le moins ignorons tous les mauvais bruits de ce temps, qui ne font que nous affliger sans y pouvoir mettre remède : qui fait que nous vivons en quelque tranquillité d'esprit au milieu de nos malheurs. Brief, on appelle ce païs, la Champagne, qui est de cinq ou six lieuës d'étenduë. Et je crains que le semblable ne m'advienne qu'à ce grand guerrier Hannibal, quand il se perdit *in delitiis Campanis*. Vous penserez par aventure que je me truffe : or, afin de ne rendre point votre penser vain, je vous envoie un paquet de Truffes, qui est le présent d'un mien bois, que je vous prie recevoir de tel cœur qu'il vous est envoyé. A Dieu (1). »

Mainxe ne produit plus de truffes, mais donne encore de l'eau-de-vie qui va recevoir à Cognac le baptême de fine champagne.

Et pourtant ce pays si favorisé du ciel était alors livré aux fureurs des hommes. Estienne Pasquier, qui l'avait vu une fois en 1559, y revint en 1591. Il raconte (2) à M. de Charmeaux (3), conseiller d'État et président de la chambre des Comptes de Tours, que, dans son voyage, ils ont passé « par tel grand bourg, dans lequel il n'y avoit que quatre ou cinq pauvres mesnages. » Ils demandaient à s'y loger ; mais ils ressemblaient à saint Jean : *vox clamantis in deserto* ; ils criaient dans le désert. Rien pour

(1) Liv. XIV, lettre 7, t. II, p. 421, éd. de 1723.

(2) Lettre 7, liv. XIV.

(3) Une Marguerite Guyot de Charmeaux, dame d'Ansac, veuve en 1610 de Bernard Potier, seigneur de Silly, conseiller au Parlement de Paris (1600), épousa en secondes noces Henri du Plessis de Richelieu, frère aîné du cardinal.

apaiser leur faim. En vertu du proverbe : Qui dort dîne, quelques-uns se jetèrent sur une mauvaise paille, « combien que ce soient choses mal compatibles ensemble que la faim et le sommeil. » Les voleurs détroussaient les passants sur les routes, « sous le masque de soldats se diversifiant tantôt en Ligueurs, tantôt en Royaux. » Pasquier trouvait que, pour des gens de la cour des Comptes, il était mal sûr de courir ainsi les chemins. Il occupait son temps à lire les misères du plat pays. Enfin, après avoir mis quatorze jours pour aller de Tours en Angoumois, il arrive à Cognac et pousse un cri de joie : « Nous sommes enfin arrivés à Congnac ! » du ton de Christophe Colomb s'écriant : « Terre ! terre ! »

Il n'est pas étonnant que dans un pays qui produisait tant et de si bonnes choses, Estienne Pasquier ait songé à trouver une épouse pour son fils. Il venait à Mainxe dans cette intention.

Les Pasquier avaient pour voisins une des plus grandes familles de la Saintonge, les Bremond d'Ars, sires de Sainte-Aulaye, seigneurs d'Ars, de Gimeux, de Balanzac, de Dompierre, de Comporté-sur-Charente, de Vaudoré, etc., connus authentiquement depuis Guillaume de Bremond, seigneur de Palluaud en Angoumois, vivant à la fin du dixième siècle (1). On les trouve, cités dans les siècles suivants (2), parmi les seigneurs féodaux de la Saintonge. A l'ancienneté de la race se joignait encore l'illustration récente. Ce qu'exprimait Nicolas Alain dans

(1) *Gallia Christiana*, t. II, p. 1032.

(2) Cartulaires de Baigne et de Saint-Cybard.

son opuscule latin *De Santonum regione et illustrioribus familiis*, en mentionnant les Bremond avec cet éloge : *Sua et avorum virtute clari* (1).

Charles de Bremond, successivement connu sous le nom de baron du Chastellier et de baron d'Ars, après avoir vaillamment combattu à Dreux, à Saint-Denis, à Montcontour, à Jarnac, à Niort, à Marans, à Brouage, était encore lieutenant général, et gouverneur des provinces d'Aunis, Saintonge et Angoumois. Son fils, Josias de Bremond, du même âge que Nicolas Pasquier, marchait dignement sur les traces de ses ancêtres. Un peu plus loin, une autre branche était représentée par Charles de Bremond, baron de Balanzac, maître d'hôtel et premier panetier du dauphin, et panetier du roi François I^{er} en 1546.

D'autre part, le nom de Pasquier était célèbre. Estienne avait, dès 1560, commencé la publication de son curieux ouvrage des *Recherches de la France*, et l'enthousiasme public accueillait chacun des livres qui le composent. « On le consultait avec respect sur les antiquités de la France, dit M. L. Feugère; et ceux qui s'éloignaient de lui en quelques points n'en rendaient pas moins hommage à ses belles recherches. Le plus souvent, au reste, on invoquait son avis comme celui du maître; on l'alléguait comme un oracle. » Honoré d'Urfé, l'auteur de l'*Astrée*, le

(1) Pour plus de détails sur cette ancienne maison, voyez, entre autres ouvrages modernes : *L'Ouest aux Croisades*, par H. de Fourmont, t. II, p. 302, où se trouve un résumé de l'*Histoire généalogique* écrite par Léon de Beaumont, évêque de Saintes; la *Biographie saintongeaise*, par P.-D. Rainguet; le *Grand Dictionnaire* de P. Larousse; la *Notice sur le marquis d'Ars*, par A. de Barthélemy, etc.

saluait du nom de grand ; son frère, Anne d'Ûrfé, lui envoyait ces vers :

En ce livre Pasquier (Pasquier dont les écrits
Sont partout honorés entre les beaux esprits),
Par mille beaux discours se rend inimitable.

Lacroix (1) lui adresse des vers et des anagrammes. Pierre Pithou le félicitait de l'importance de ses travaux. Son fils Nicolas lui mandait (2) que son livre était « vn des beaux œuvres que cet âge ait enfanté, œuvre remply de grande lecture, érudition, doctrine... d'un langage pur, net et fluide. » La France entière l'admirait.

Au palais ; il avait acquis une des plus grandes renommées du temps. Son plaidoyer dans l'affaire de l'Université contre les Jésuites avait mis son talent oratoire en pleine lumière. On se répétait cette « harangue prononcée à la vue de dix mille et qu'à l'étranger on avait réputée pour un chef-d'œuvre (3). » Il avait sauvé, en 1571, la vie à d'Arconville, innocent, dont la voix publique réclamait hautement le supplice, et prononcé pour lui un magnifique discours qu'on vante encore. Il avait contribué à faire remettre en liberté le fils aîné du connétable, le maréchal de Montmorency, tombé dans la disgrâce de Charles IX. En février 1576, il avait sauvé

(1) Estienne Pasquier le nomme « le seigneur de la Croix, » le distinguant ainsi de la Croix du Maine, qu'il nomme (liv. IX, lettre 9) « monsieur de la Croix du Mans ; » il pourrait bien être un Lacroix-Maron.

(2) Liv. IV, lettre 9.

(3) Lettre 21, liv. III.

la ville d'Angoulême, accusée de s'être révoltée contre le roi, en montrant les habitants fidèles en tous temps, et dont « les pères, disait-il, quand ils avaient été livrés aux Anglais pour la rançon du roi Jean, soumis de corps, étaient demeurés Français de cœur (1). » La Croix du Maine l'appelait à juste titre « l'un des plus éloquents avocats de Paris. » De plus, pour reconnaître ses talents, Henri III l'avait, par des lettres du 11 octobre 1685, nommé avocat général de la chambre des Comptes, et il avait, en cette qualité, prêté serment le 24. Enfin, déjà Charles IX lui avait octroyé des lettres de noblesse, le 11 mars 1574 (2).

L'illustration du père rejaillissait sur le fils. Nicolas Pasquier, du reste, était un gentilhomme accompli, brave, instruit. Sa fortune et sa place de lieutenant général lui assuraient une haute position dans la province, où les Bremond tenaient un des premiers rangs. Le 28 avril 1592, il épousa Suzanne de Bremond, fille de haut et puissant seigneur messire François de Bremond, chevalier, seigneur et baron de Balanzac, de Gimeux en partie, de Javrezac, de la Magdeleine, etc., déjà veuf de Dauphine de Voulon, panetier ordinaire du roi, l'un des chefs du parti protestant en Poitou, et de Louise de la Forest-sur-Sèvre, dame de Vaudoré, fille elle-même de Guy, seigneur de Vaudoré, et de Marguerite de Montberon de Fontaine-Chalandray, qui elle-même était petite-

(1) Liv. VI, lettre 1^{re}.

(2) Signé : CHARLES, et sur le repli : « Par le roi, M^{re} le duc d'Alençon son frère présent, BRULART ; » scellées sur lacs de soie rouge et verte, vérifiées et enregistrées à la chambre des Comptes, le 2 avril 1574, enregistrées et entérinées à la cour des Aides, le 14 juin 1580.

filles de Louis de Montberon et de Radégonde de Rochechouart.

Trois ans après le mariage, François de Bremond mourut. Nicolas Pasquier donna, le 6 mars 1595 (1), procuration à sa femme Suzanne de Bremond pour procéder au partage des biens du défunt avec ses cohéritiers. Munie de ces pouvoirs, Suzanne de Bremond, le 15 juin, à Saint-Jean-d'Angély, « en la maison des Seraisnes, » auberge portant sans doute pour enseigne des *sirènes*, assista au partage qui eut lieu devant Mallet, notaire royal, entre Louise de La Forest, sa mère; Salomon-François de Bremond, son frère; elle et ses deux sœurs qui habitaient Exoudun en Poitou, Marie de Bremond et Elisabeth, femme de Louis de Saint-George, seigneur du Petit-Couhé et de Vêrac, aussi présent. Entre autres arrangements, la veuve devait avoir son logement au château de Balanzac jusqu'à ce que son fils pût l'établir « paisible possesseur » de la maison noble de la Magdeleine, sise en la ville de Cognac. La transaction était passée sur l'avis de Gabriel de Culant, écuyer, seigneur de Nieuil; Pierre Guinaudeau, écuyer, seigneur de Montigny; Louis Pasatier, écuyer, seigneur de la Beausse; honorable homme et sage maître Mathurin Étourneau, seigneur de la Tousche et d'Asnières, avocat du roi au siège de Saint-Jean d'Angély, et Jacques de Ravard, seigneur de Mongré, sénéchal du comté de Taillebourg, tous amis de la famille. C'était là le premier papier timbré que coûtait Ba-

(1) Acte reçu en sa maison à Paris par Regné Sauxat et Mathurin Bontemps, notaires au Châtelet.

lanzac à M. de Mainxe; ce ne devait pas être le dernier, sans compter ce qu'eurent à payer ses héritiers.

M. Feugère (1) a confondu le frère aîné Théodore avec Nicolas et tout brouillé les noms : « On apprend, dit-il, par les lettres d'Estienne Pasquier, que Théodore épousa, en 1585, la fille aînée de Claude de Besmont, seigneur de Balanzac, gentilhomme d'une des plus nobles et des plus anciennes maisons de la Saintonge, dont la fermeté et la vertu égalaient, suivant notre historien, la naissance illustre. » Non, Théodore Pasquier, fils aîné d'Estienne, épousa Geneviève Mangot d'Orgères (2), dont un descendant, marié à M^{lle} de Champfeu, était encore, en 1865, attaché au cabinet de M. le sénateur Maupas, préfet des Bouches-du-Rhône.

C'est vers cette époque que mourut Françoise Berlin. Échappée aux prisons des Ligueurs à Paris, en octobre 1590, elle arriva à Tours, où était son mari. C'est là qu'elle décéda. Femme d'un esprit élevé et d'un caractère ferme, elle n'était pas sans causer quelque souci à l'honnête Pasquier; aussi l'appelle-t-il une *viragine*. Et il n'a pas craint d'avouer que son humeur altière avait amené plus d'une brouille dans le ménage,

Litigiosus amor.

Mais, par la fermeté, elle était la digne compagne du fidèle avocat du roi. Du reste, son époux, qui aimait tant à entretenir le public de ses affaires, a peu parlé d'elle. Son fils Nicolas n'en a pas dit un mot.

(1) *Œuvres choisies d'Estienne Pasquier*, t. I^{er}, p. 283.

(2) Sœur de Claude de Villarcieux, garde des sceaux de France, comme nous l'avons dit page 35.

Elle avait donné une preuve de l'intrépidité de son âme et de l'élévation de son esprit dans une circonstance périlleuse. Les Ligueurs étaient maîtres de Paris en 1589, et ils abusaient de la victoire. Les Royaux et les Politiques étaient maltraités ; et, quand ils ne pouvaient les saisir, ils s'en prenaient à leurs femmes. L'épouse de Pasquier portait un nom trop célèbre pour ne pas attirer l'attention des Seize. Estienne était à Tours. Il y avait, à l'ouverture du Parlement, le 22 mars 1589, prononcé un discours ému, où il avait énergiquement protesté de son dévouement à Henri III (1). Digne épouse du grand magistrat, elle refusa obstinément d'acquitter les taxes arbitraires qu'on lui imposait, ne voulant pas fournir des ressources à la Ligue et donner l'exemple de l'obéissance à un ordre illégal. Ses biens furent mis sous le séquestre. Elle fut jetée dans la prison du Louvre avec un de ses petits-enfants. Elle y resta un an. Elle en sortit enfin au mois d'octobre 1590, mais sans payer.

(1) Estienne Pasquier était encore à Tours en 1591, comme le prouve cette quittance tout entière écrite de sa main : « Je, Estienne Pasquier, conseiller du roy et son advocat général en la chambre des Comptes, confesse avoir receu de M^r Alexandre Fibuyens, contrôleur du sieur receveur général des finances à Tours, commis au payement des gages de messieurs de ladite chambre, la somme de soixante-seize escus dix sols à moy due pour mes gages à cause de mon dit estat du quartier d'avril dernier, de laquelle somme de lxxvj escus x sols je me tiens content et en quitte ledit sieur Fibuyens, receveur général susdit et tous autres. Faict ce quinzième jour d'octobre mil cinq cents quatre-vingt-unze. E. PASQUIER. »

CHAPITRE V.

Nicolas, maître des requêtes. — Il publie ses *Remonstrances à la Roynie mère*. — Son *Advis très-humble*. — Projets de réforme.

Nous ne savons rien de l'administration de Nicolas Pasquier à Cognac (1), et il est à croire qu'il n'y a pas de grands événements à en raconter. Que pourrait-on dire de la vie paisible et un peu uniforme d'un président de tribunal jugeant au civil et au criminel? Tout serait fini après quelques phrases banales sur sa science, sa droiture, son équité. Nicolas Pasquier n'aurait pas davantage à nous fournir. On le voit, le 20 février 1595, rendre une ordonnance pour l'expertise des travaux faits à la couverture de l'église Saint-Léger de Cognac. Dans une pièce du 20 janvier de la même année, Pasquier se qualifie ainsi : « conseiller du roi notre sire et son lieutenant général civil criminel et juge prévôt des eaux et foretz d'Angoumois au siège royal de Congnac. » Et M. Marvaud (2) ajoute qu'en 1610 on dépensa 1,500 livres pour rétablir cette couverture, en vertu d'un édit

(1) Pendant le siège de Paris, Nicolas Pasquier séjourna à Melun. Le 6 février 1592, il assistait dans cette ville aux funérailles d'Honoré d'Albert de Luynes, père du futur connétable, mort dans une hôtellerie de Melun à son retour de Nantes, où était Henri IV. (*Almanach historique du département de Seine-et-Marne*, 1866, p. 131.)

(2) *Études historiques sur la ville de Cognac*, t. II, p. 15.

de Henri IV, donné à Dijon, le 4 juin 1595, et autorisant la répartition de cette somme sur les habitants.

Outre ces fonctions de lieutenant général à Cognac (1), Nicolas Pasquier voulut avoir la charge de maître des requêtes.

Le 12 avril 1595, il fut reçu conseiller et maître des requêtes ordinaire de l'hôtel du roi. « Quoique cette charge (2) eût perdu dès cette époque une partie de son ancien prestige, elle ne laissait pas d'être encore considérable. Dans le principe, le roi Jean avait attribué au maître des requêtes la surveillance des offices et aussi des officiers de son hôtel; mais leur juridiction s'étant fort étendue, leur nombre, primitivement fixé à trois, était bien vite devenu insuffisant. François I^{er} le multiplia sans règle ni mesure : exemple qui fut imité après lui. Au reste, sous ce prince et même ses successeurs, amis et protecteurs de l'esprit, ces titres, destinés à récompenser les services civils, étaient le plus souvent le prix des travaux littéraires. Les maîtres des requêtes, au nombre de soixante-douze à cette époque, connaissaient toutes les causes des officiers de la couronne, commensaux de la maison du roi, les différends qui arrivaient pour le titre des offices, etc. Ils servaient chacun six mois, trois mois aux requêtes de l'hôtel,

(1) Le siège royal à Cognac comprenait un lieutenant du sénéchal, un lieutenant de police, un lieutenant général criminel, un lieutenant particulier, un assesseur civil et criminel, un conseiller juge, un procureur du roi, un avocat du roi, un greffier des notifications, un procureur du roi de police et son greffier, quatre huissiers audienciers et deux huissiers de police.

(2) Dit M. Léon Feugère, t. II, p. 374.

trois mois aux conseils du roi. Successeur des *missi dominici* de Charlemagne et des enquêteurs de saint Louis, ils faisaient chaque année des chevauchées dans les provinces, des inspections dans les ressorts des Parlements. » Cet office permettait donc à Nicolas Pasquier d'assez longs séjours à Cognac et de courir un peu. Il avouait à son ami Raymond de Montaigne que, depuis trente-six ans, il n'avait point passé une année sans faire quelque voyage.

Dans ce fertile pays, Nicolas ne s'endormait point. Il le disait à son père (1) : « Ne pensez pas qu'en cette vie champêtre mon esprit soit en friche ou séjourne. Je laboure sans cesse et engresse, afin qu'il porte quelque fruit utile et profitable à ma patrie. » Sa position de maître des requêtes, ses relations avec les hommes publics du temps, ses fréquents voyages et son séjour à la campagne mirent Nicolas Pasquier en état de savoir et d'observer beaucoup. Quand l'occasion s'en présenta, il n'hésita pas à faire connaître sa pensée sur les affaires. En ce temps, il n'y avait pas de journaux ; la liberté de la presse était proscrite par les lois ; mais les brochures pullulaient et les mœurs assuraient l'impunité à des satires, diatribes, invectives, dont la violence aujourd'hui nous étonne. Nicolas Pasquier, en 1610, publia à Paris, chez Petit-Pas, in-8°, ses *Remonstrances très-humbles à la Royne mère régente*, pour la conservation de l'État pendant la minorité du roi son fils (2). « Il entre, dit Lelong (3), dans un grand détail, tant pour

(1) Lettre 18, liv. II.

(2) Réimprimé à Paris, chez Dupont, en 1850, in-4°.

(3) T. II, 20076.

ce qui regarde la personne du Roi que la gloire, du Royaume et le bonheur de ses peuples. » C'est un plan minutieux de conduite politique et aussi des conseils sur l'éducation propre à former un bon prince.

Son livre eut du retentissement. La preuve, c'est que quelqu'un le lui vola. Un jour, son frère de Bussy lui envoya plusieurs discours. Il tomba sur un intitulé : *Très-humble remontrance au très-chrétien Roy de France et de Navarre Louis XIII pour l'union des princes, pairs, ducs et officiers de la couronne, punition de ses sujets rebelles, établissement d'un bon et assuré repos en son Royaume, au contentement de Sa Majesté et soulagement de son peuple*. Dès la première page il reconnut ses idées et son style. En effet, c'était son ouvrage mot pour mot ; seulement quelques chapitres étaient intervertis. Cela ne le découragea pas ; car, en 1611, parut l'*Exhortation au peuple* « sur la concorde générale de la France » que le *Registre-Journal* de l'Estoile, à l'année 1610, note ainsi : *Exhortation de N. Pasquier à la concorde*. « Avec un langage animé de toute l'ardeur d'un brûlant patriotisme, dit M. Feugère (1), Nicolas Pasquier adjurait tous les citoyens d'abdiquer leurs rivalités et leurs haines pour favoriser, par l'accord touchant de leurs volontés réunies, les débuts du nouveau règne. A l'horrible tableau des guerres civiles, il opposait la gracieuse image des biens de la paix, qu'il appelait « la liaison, le cœur et la vie d'un Estat. »

(1) T. II, p. 375.

Nous ne lisons pas sans quelque surprise ces remontrances, quelquefois assez vives, adressées publiquement au souverain par un fonctionnaire. C'est un trait du reste général que la franchise avec laquelle ces magistrats s'exprimaient et pouvaient s'exprimer. Ils gourmandaient vertement le souverain qu'ils idolâtraient, comme ces mamans grondeuses qui tancent sans cesse leurs petits enfants en leur permettant tous leurs caprices. La royauté leur paraissait en tutelle; ces vieux parlementaires étaient la loi, et le monarque leur devait l'obéissance. Ils avaient soin de le lui rappeler fréquemment, et cela dura jusqu'au jour où, assez brutalement, Louis XIV leur fit sentir qu'il entendait être hors de page.

Estienne Pasquier, par exemple, à chaque occasion, lançait une épigramme où la malignité voulait souvent reconnaître des allusions auxquelles il n'avait pas songé. N'était-ce pas bien hardi que de jeter au roi, qui s'occupait de beau langage avec Ronsard et prenait des leçons de latin, un sixain latin où il disait (1) :

Quand la France au tombeau s'incline,
Henri, dit-on, ne songe à rien.
— Non : il s'est fait grammairien ;
Voyez, il décline, il décline !

M. de Mainxe ne s'arrêta pas là. En 1614, il écrivit

- (1) Gallia dum passim civilibus occidit armis
Et cinere obruitur semisepulta suo,
Grammaticam exercet media rex noster in aula,
Dicere jamque potest vir generosus : Amo.
Declinare cupit : vere declinat, et ille,
Rex bis qui fuerat, fit modo grammaticus.

son *Advis très-humble à la Royne mère du Roy, régente en France*, qui fut publié en 1623 avec ses lettres.

Cet avis très humble est de 1613; c'est le développement de la lettre du prince de Condé, 19 février, qui signalait les abus et demandait instamment la convocation des États. M. de Mainxe regrette que les plaintes du prince de Condé aient été rendues publiques, parce que beaucoup qui supportaient le mal en patience « se laissent emporter aux nouveutez, » et que si la reine accorde quelques concessions, elles lui sembleront arrachées. Du reste, il est fort opposé à la convocation des États. Ceux d'Orléans, en 1561, ont produit la guerre; ceux de Blois, en 1570, la Ligue; ceux de 1588 ont failli amener la chute du trône; tous, antérieurs ou postérieurs, n'ont amené que « nouveaux impôts, nouvelles taxes, truanderies et maletôtes... On paye le peuple en belles ordonnances, qu'il achète à haut prix, la plupart desquelles demeurent encore infructueuses et sans exécution. » Donc pas d'États. Cependant il faut un remède aux maux du royaume. Et pour les guérir, ces maux, il faut les connaître. Que la reine assemble le Conseil, composé d'hommes expérimentés et sages qu'on a eu tort de tenir à l'écart; qu'il tienne des séances publiques. Il fera entendre ses plaintes et donnera des avis qu'on aura tout intérêt à suivre.

La première réforme à opérer est la vénalité des offices de judicature et de finance. Rien de plus pernicieux, « parce que chacun s'étudie de parvenir à ce par quoy on est élevé aux dignitez, et ainsi montant aux honneurs par argent, la vertu vient à perdre

son crédit et à se refroidir. » Autrefois les offices étaient le prix de la vertu et de la prud'homie; c'est aujourd'hui un trafic public, un encan « au plus offrant et dernier enchérisseur. » Voit-on que pour diriger un navire on choisisse non le plus capable, mais le plus opulent? De plus, ces charges étant à très haut prix, ceux qui les veulent acheter empruntent à gros intérêts. Et comme leurs gages et les profits légitimes qu'ils tirent de leurs offices ne peuvent payer que la dixième partie de la somme qu'ils ont coûtée, il faut nécessairement qu'ils trouvent moyen de s'acquitter. De là, la corruption.

En outre, il faut contenter les trois ordres de l'État. Pour cela, il n'y a qu'à conserver au clergé le rang qu'il doit avoir, honorer la noblesse et l'exempter d'une foule de charges gênantes; car elle est le principal appui de l'État, et « porte librement sa vie et ses biens pour la conservation de son Roy et de son Royaume. » Quant au peuple, Nicolas Pasquier est plus vrai quand il réclame pour lui le soulagement d'impôts et la suppression d'une foule innombrable de taxes, « desquelles quelques particuliers s'enrichissent, sans qu'il en entre rien dans les coffres du Roy. » C'est à qui inventera de nouvelles impositions; et « l'on dirait que le Roy n'a qu'à posséder son Royaume que deux ou trois ans pendant lesquels chacun veut faire sa dernière main. » Il faut bannir impitoyablement les « mange-peuple, » fermer l'oreille « à ces harpies » et repousser « ces misérables partisans, vraies sangsues du peuple. »

Enfin, la reine se doit bien garder de faire la guerre. Sait-on où elle s'arrêtera? Celui qu'elle mettra à la

tête de l'armée pourra tourner ses armes contre le roi et s'emparer de sa couronne. « Pour régner, l'on passe par-dessus toutes choses justes. » Et il termine en disant : « Prenez, Madame, tout ce discours comme sortant de l'un des plus fidèles subjects du Roy, qui ne respire que son service et le vôtre, pour y vivre et mourir. »

Tel est cet avis qui n'a de « très humble » que le titre. Ce n'est pas un plan général de réformation, c'est l'indication de quelques abus. Beaucoup d'idées très sages y sont fort bien exprimées. Il y a des erreurs. Passons-les-lui en faveur de sa vive indignation contre les maltôtiers, ou de son ardente commiseration pour le pauvre peuple en butte « à leurs mangeries, » comme il le dit dans son style énergique. Le tableau qu'il fait de la vénalité des charges est frappant. Il y a pourtant oublié un trait. C'est l'indépendance qu'assurait cette charge à celui qui l'avait payée, et qui permettait au maître des requêtes de s'exprimer si librement.

C'était le temps des luttes de plume. Condé écrivait. La reine mère répondait, et par les épigrammes mettait les rieurs de son côté. Le maître des requêtes prenait part à la discussion, mais en juge qui prêche la concorde et voudrait que tout le monde s'entendît. Il fit ses *Remonstrances très-humbles au Roy*, qu'on voit page 385 de ses *Lettres*. Ces pages ont été écrites après les États de 1614, où Richelieu avait révélé son génie politique. Nicolas Pasquier déclare nettement en commençant que si le roi n'écoute pas ses avis et n'applique pas les remèdes qu'il lui propose, il lui prédit, « comme inspiré de quelque esprit prophé-

tique, » la prochaine ruine de son État. Les maux qui affligent la France sont la vénalité, « l'ignorance et l'avarice des prélats, la demeure des juifs en ce royaume, la magie, les blasphèmes exécrables, les duels soufferts, » l'hérédité d'un trop grand nombre d'emplois « depuis la funeste et déplorable mort de nostre Henry ; » mais avant tout, la guerre, et la guerre civile qu'il faut arrêter. « Quel profit, dit-il, page 397, tireriez-vous de voir nos champs fumez des corps de vos sujets, la France toute teinte du sang domestic ? Contentez-vous que nos campagnes sont désolées, nos femmes, nos enfants et nos foyers la proie malheureuse du soldat impiteux (1). »

La première chose à faire, c'est de nommer aux évêchés « des gens de bien, de bonne doctrine et de bon exemple pour bannir l'abus, l'erreur et l'hérésie hors de l'église. Le fer ni le feu n'ont point tant d'effet pour forcer les consciences comme l'exemple qui attire à soy les personnes, veuillent ou non ; » ensuite rétablir la justice en sa première dignité, ôtant la vénalité des offices de judicature, « qui n'a cours en France que depuis cent ans : » car celui « qui achète chèrement vend aussi à haut prix ; » il ne veut rien perdre sur sa marchandise. « Misère de la France ! qu'il faille que vous vendiez une chose que vous devez gratuitement donner ! » Puis il faut bannir du royaume « ces aspics de Partisans, desquels la morsure est tellement venimeuse qu'elle est mortelle au pauvre peuple, » et faire rigoureusement exécuter

(1) Livre V, lettre 1^{re}. La lettre 19, liv. II, est aussi une *Remonstrance au Roy*.

les édits contre les blasphèmes et les duels. Enfin, quand on aura donné au Conseil l'importance qui lui convient, aux princes le rang et les honneurs qui leur reviennent, tout fleurira dans la paix et dans l'harmonie. A une condition cependant encore, c'est que le concile de Trente ne sera pas reçu en France ; car, dans ses décrets, il y a des propositions certainement hérétiques et attentatoires aux libertés de l'Église gallicane. Et il les énumère longuement : soumission des clercs tonsurés mariés à la juridiction de l'ordinaire ; connaissance des cas d'adultère au juge ecclésiastique ; soin des fabriques attribué aux évêques ; nomination par le pape à la place des évêques non résidents ; pouvoir d'ordonner un évêque sans l'autorisation du prince ; ordre aux évêques de prononcer les censures du pape, et bien d'autres. C'est, on le voit, la querelle du sacerdoce et de l'empire, comme on disait au moyen âge ; des gallicans et des ultramontains, comme on dira sous Louis XIV, et qui n'est au fond que la question des rapports de l'Église et de l'État, séparation du spirituel et du temporel, système des concordats ou liberté réciproque absolue. La cause depuis longtemps plaidée et débattue n'est pas encore jugée. Nicolas Pasquier serait pour les concordats du côté de l'État, et même soumettrait sans se faire prier l'Église au gouvernement.

Il y a dans ses sentiments à l'égard des protestants plus de libéralisme et quelque chose qui sent la tolérance du XIX^e siècle. Il demande qu'on leur assure le libre exercice de leur religion, leurs places de sûreté et les emplois auxquels ils ont droit d'après

l'édit de Nantes. Après cela, s'ils continuaient à porter les armes contre l'État sous les ordres du prince de Condé, il n'y aurait qu'à les déclarer rebelles. Mais il se rattrape sur les juifs ; il faut les expulser encore, puisque tant de fois ils ont été « chassez comme ennemis capitaux de notre christianisme, rudes vsuriers, en oultre soupçonnez d'avoir empoisonné tous les puits. » Au moins, si l'on souffre leur présence en France, ils devront porter « une rouelle ou platine d'étain sur l'épaule, de la largeur du sceau du Roy. » Mais le meilleur sera encore « de bannir ce peuple maudit. »

Quel singulier mélange de vrai et de faux ! On reconnaît là le légiste. La loi, toujours la loi, la loi rigoureuse, la loi d'après la lettre. La loi, fût-elle de deux siècles, ordonne l'expulsion des Juifs et défend les blasphèmes ; proscrivons Juifs et blasphémateurs. Elle accorde aux Protestants des places de sûreté ; accordons des places de sûreté. Est-ce que les Juifs étaient plus indignes de protection que les Calvinistes ?

La plupart de ces idées se retrouvent dans une autre *Remonstrance très-humble au Roy* (1). Nous n'y reviendrons pas. Il y insiste plus vivement sur les moyens de faire refleurir la religion catholique. Ce doit être, non par la force, mais par un choix judicieux des pasteurs. Il regrette qu'il y ait des huguenots ; toutefois il ne faut point les molester. « Tout ainsi, dit-il, page 175, que la pure Religion ne s'en-

(1) Livre II, p. 165 des *Lettres* ; et dans les *Œuvres* d'Estienne, t. II, p. 1121.

grave point en nos cœurs par le fer et le feu, aussi peu la fausse et dépravée se peut-elle effacer par tels moyens. La seule manière de planter et confirmer en nous la Religion gist en la parole de Dieu enseignée et preschée en toute humilité et simplicité. Ceste façon par la splendeur de la vérité reluist en nos esprits et les esblouyst beaucoup plus que le glaive C'est chose raisonnable que chacun combatte de tout son pouvoir pour elle, non par les armes matérielles, mais par la douceur et la simplicité de doctrine. Les maladies de l'esprit se doivent guérir par le glaive spirituel sans user du corporel. » On est heureux de citer de telles paroles.

Il ne paraît pas que cet opusculé ait été publié à l'époque où il fut écrit. En l'adressant à son père, l'auteur le priait de l'examiner, et de considérer s'il méritait de voir le jour. Nous n'avons pas la réponse d'Estienne Pasquier. Une lettre où Nicolas le remercie (1) de son approbation ne prouve pas qu'elle ait été donnée sans réserve, puisque l'ouvrage ne parut qu'en 1626, dix ans après les circonstances qui l'avaient fait naître.

On a dit qu'en même temps que Nicolas Pasquier publiait pour son propre compte, il contribuait avec André Duchesne à la réimpression d'un volume de son père, *La Jeunesse de Pasquier*. C'est une erreur. *La Jeunesse de Pasquier*, qui renferme le *Monophile*, les *Colloques d'amour*, la *Congratulation au roi Charles IX*, divers sonnets, les *Lettres amoureuses*, les *Jeux poétiques*, le *Vieillard amoureux*,

(1) Livre III, lettre 2, p. 211.

la *Puce* et la *Main*, parurent en 1610, in-8°, à Paris, chez Petit-Pas. L'épître liminaire est bien mise sous le nom du grave André Duchesne. Mais c'était une ruse de l'auteur, qui voulait donner le change au public. Il le reconnaît dans une lettre (1) à Sainte-Marthe : « Je ne voulais avouer le livre comme venant de ma boutique. »

De plus, son fils Nicolas n'eut pas à s'occuper du livre, imprimé « au même point du détestable parricide de notre Roy Henri le Grand. » Il y a des fautes de typographie qu'il n'aurait point laissées et qui échappèrent à Estienne, « malade pendant l'impression. »

(1) Lettre 6, livre XXI, t. II, p. 647.

CHAPITRE VI.

Livre de raison de Nicolas. — Fait prisonnier. — Procès. — Mort de Suzanne de Bremond. — Ses quatre enfants. — Il épouse Louise Mangot d'Orgères. — La candidature officielle au couvent. — Tusson.

Quoique fort occupé des événements politiques et donnant beaucoup de temps aux idées littéraires, Nicolas Pasquier ne négligeait pas ses affaires domestiques. On le voit tenir soigneusement un registre de *Doit* et *Avoir*. Il y note scrupuleusement tout ce qu'il reçoit et tout ce qu'il dépense. Il est en relations d'intérêt avec l'un et avec l'autre, ses parents d'abord. Voici une note à propos de son père : « Acquit de mon père de la somme de cinq cents livres que j'avais touchée de sa pension d'avocat général de l'année 1594. » Et le 22 octobre 1605 : « A mon père 1,000 ^{fr} que j'ai promis de lui payer dans trois mois. » Voici ses frères : « Je dois à mon frère aîné 2,400 ^{fr} dont je lui fais rente au denier cinq ; » 1^{er} novembre 1607. De Bussy racheta la rente. Pour le capital, il fut employé à l'achat de marchandises. Puis les alliés : « Acquit de M^{lle} Mangot écrit de la main de M. Mangot de Villeran et signé d'elle, » de la somme de 428 ^{fr} ; 1593. En 1598 : Accord pour 300 ^{fr} entre lui et Marie de La Cressonnière, sa belle-sœur, femme de Salomon de Bremond, passé par Claustrier, notaire à Saintes. A la date du 3 juillet 1603 : « J'ai

reçu par le sieur de La Morinière 268 livres du sieur du Tillet, greffier au Parlement, qui était demeurée à feu Charles Raoul, son beau-père, sur la terre ou seigneurie d'Orlac. » Plus loin, il règle ses comptes avec Jean Favereau, le père de son neveu. Ailleurs, je trouve cette mention : « Le sieur de Dreux (1) et moi fûmes caution envers Alexandre Souillet, contrôleur des domaines à Xaintes (2) pour le sieur de Balanzac, pour 5,000 ^{fr} payables en cinq annuités, dont la demoiselle de Balanzac en a acquitté quatre. » Le 3 juillet 1600, par acte passé devant Robertier, notaire à Burie, il règle avec Pierre Guinaudeau, seigneur de Montigny (3), « tout ce que nous avons né-

(1) Probablement Charles de Dreux, seigneur du Port d'Arclou, près de Saintes, fils de Thomas (écuyer, seigneur de la Pommeraye, échevin et procureur du corps de ville de Saintes), époux de Françoise de Cerizay et grand-père du marquis de Dreux-Brezé.

(2) En 1586, 1604 et 1608, fut maire de Saintes Étienne Soulet, écuyer, seigneur du Port d'Arclou, maître des eaux et forêts, reçu échevin à la place de son père, le 26 octobre 1576.

(3) Pierre Guinaudeau, chevalier, seigneur de Montigny, Burie, Rocheraud (terre qui s'étendait sur les paroisses de Saint-André et de Saint-Laurent-des-Combes, Cherves, Richemond) et autres places, capitaine en chef d'une compagnie aux gardes du roi, rend son aveu (15 janvier 1635) au roi à cause de son château de Cognac; et obtient, ce même mois, des lettres patentes du roi portant cession en un même fief, sous le nom de Montigny, des quatre terres de Montigny, Burie, Rocheraud et Monbergère, avec la justice d'icelles. Dans un arrêt du 27 octobre 1665, Anne Chesnel est dite veuve de Pierre Guinaudeau, seigneur de Montigny. — Je trouve en outre, l'an 1596, Charles Guinaudeau, écuyer, seigneur de Migronneau et du Fief-des-Bois; Michel Guinaudeau, écuyer, seigneur de la Ferrière et d'Avy, près de Pons, qui épousa Madeleine d'Angliers, fille de Pierre, écuyer, seigneur d'Angliers, de la Saulzaye, de Fief-Bertrand, de Beauregard, de Foussaty, etc., et d'Isabeau de Courbon, comme on le voit par le testament (15 août 1572) du frère de Madeleine, Claude d'Angliers, seigneur de la Saulzaye. De ce mariage naquit René

gocîé et géré l'un pour l'autre. » Même mention, le 1^{er} septembre 1606, pour Raymond de Montaigne (1). Un an plus tard, le 18 juin 1607, c'était la même formule pour Jacques Guitard, seigneur des Brousses, conseiller du roi et président au siège présidial de Saintes (2), celui-là même à qui Jacques de Lacroix-Maron, déjà nommé, envoyait ce quatrain avec le deuxième chant de sa *Muse catholique* :

Docte Guitard, des lois sage dispensateur,
Juge ce différend de notre Eucharistie;
Je le mets en tes mains; sois notre rapporteur,
Et selon l'équité condamne ma partie.

Trois ans plus tôt, M. de Mainxe inscrivait ce *memento* : « Acquit de M. des Brousses de la somme de 2,000 livres que j'avais reçue pour lui à Paris, et que je lui ai rendue le 15 septembre 1604. »

Dans les comptes de Nicolas Pasquier figure un Pierre Bouthillier d'Archiac, entre les mains duquel il remet, le 6 avril 1595, une somme de 300 ^{fr} qu'il avait depuis deux ou trois ans à M^{me} de Bourdeille,

Guinaudeau, dame de la Ferrière et d'Avy, qui fut unie à Antoine de Pons, écuyer, sieur de Verneuil, fils de Jacques Pons, seigneur de Mirambeau et de Plassac, et de Jacqueline de Lansac, cousin germain du seigneur de Pons. Cette Renée Guinaudeau, appelée aussi Anne, est dite veuve d'Antoine de Pons et fille de Michel ou Pierre Guinaudeau, seigneur de Tayole, et de Nicole d'Ysave, en 1574 et 1586; elle épousa aussi Gaspard de Comminges, gouverneur de Cognac, fils de Bernard, seigneur de Guitaut, et de Madelaine de Noé.

(1) Conseiller du roi en ses Conseils d'État et privé, lieutenant général criminel au siège présidial de Saintes, depuis abbé de Sablonceaux et évêque de Bayonne.

(2) Fils de Charles Guitard, doyen honoraire du chapitre Saint-Pierre de Saintes, ancien sénéchal de Saintonge. Voir son épitaphe dans l'*Épigraphie santone*, p. 276.

et qui avait été saisie entre ses mains à la requête de Philippart, administrateur des biens du cardinal de Bourbon, ancien évêque de Saintes. Ce Bouthillier devait être parent de Denis Bouthillier, d'une bonne famille d'Angoulême, qui, principal clerc et successeur de l'avocat La Porte, grand-père maternel de Richelieu, éleva le futur premier ministre avec ses propres enfants, et dont, grâce à la protection du cardinal, les trois fils devinrent : Claude, surintendant des finances et père de Chavigny ; Sébastien, doyen de Luçon, abbé de la Cochère, puis évêque d'Aire ; Victor, évêque de Boulogne et archevêque de Tours ; enfin, Denis, secrétaire des commandements de la reine mère, baron de Rancé et père du célèbre réformateur de la Trappe, filleul de Richelieu.

Fait-il un voyage, il inscrit avec soin ses plus menues dépenses. Un procès l'appelle à Bordeaux. Voici quelques notes de son intendant : Pour une paire de bottes, x livres x sols ; pour passer l'eau deux fois de la Bastide à Bordeaux, viii sols ; dépensé à la Bastide pour souper, coucher, dîner, et pour le dîner du laquais de Mr, xxi sols ; pour un demi-cent d'avoine, v sols. De là, ils vont à Citran, chez Suzanne Pasquier, sa fille ; ils s'arrêtent à Savignac et baillent au valet de l'hôte ii sols ; pour un fagot, ii sols ; à un pauvre, i sol. Rien n'est oublié. Je n'indique pas tout ; ces chiffres suffiront.

Ces quelques fragments, très incomplets, et qui n'embrassent guère qu'une période d'une dizaine d'années, peuvent faire juger du soin que Nicolas Pasquier apportait à ses affaires. Nous y pourrions voir aussi son empressement à rendre service, qui

lui faisait quitter sa molle Saintonge et son doux Angoumois.

Une lettre (1) nous raconte en passant que, pendant un voyage dans le nord de la France, il avait été fait prisonnier par les troupes de l'archiduc Albert, et était resté captif deux mois; « auquel an 1567, dit-il, ie fus prisonnier allant trouver le Roy au siège de la Fère et mené en Flandres. » Le millésime de 1567 est une faute typographique, il faut lire 1596. Car la Fère en Picardie, prise en 1579 par le prince de Condé, reprise en 1580 par Matignon, de nouveau emportée par les Ligueurs, fut assiégée en 1595 par Henri IV et enlevée par lui en mai 1596. Il ne peut être question que de ce dernier événement. Pour confirmer cette date et compléter le récit, nous avons heureusement les mémoires manuscrits de Nicolas Pasquier lui-même.

M. de Mainxe avait un ami, Jean Bouchonneau, avocat du roi au siège présidial de Cognac (2). La liaison était telle, qu'il avait été deux fois parrain de ses enfants. Par quelle aventure Bouchonneau fut-il impliqué dans une affaire grave? Pasquier ne nous a pas même dit quel était ce procès; mais il était vivement poursuivi par Adam Berjonneau, lieutenant particulier (3), et Jean Allenet, procureur du roi au siège présidial de Cognac. Que faire? Voyant, nous

(1) Livre VIII, lettre 10.

(2) Jean Bouchonneau, bachelier ès lois, sieur des Cartiers, dans la paroisse de Saint-Sulpice en 1575, avocat du roi à Cognac en 1581, avait marié une fille, Guyonne Bouchonneau, qu'il avait eue de Marguerite Dalember, à Jacques Audoin, échevin de Cognac, puis maire en 1628.

(3) Échevin de Cognac en 1627.

dit Nicolas, qu'indirectement ils le traitaient par-devant M^e Pierre Farnoulx, conseiller au Parlement de Bordeaux, et en outre que l'amende en laquelle pouvait être condamné ledit Bouchonneau avait été donnée par Sa Majesté aux sieurs de Montendre (1) et de Sainte-Aulaye (2), Bouchonneau, sentant le péril, priait Nicolas, au nom d'une amitié de douze ans, au nom de ses enfants ses filleuls, de ne point l'abandonner en cette pénible circonstance. Il y allait de son honneur, de sa vie, de ses biens. Lui était puissant ; il pourrait le tirer du danger. Pasquier promit de s'y employer activement.

Le lieutenant général, maître des requêtes de l'hôtel, savait qu'il n'y avait qu'un moyen de sauver son ami, aller en cour et solliciter. Mais la cour était là où était le roi ; et le roi, guerroyant alors contre les Ligueurs, était un peu partout. On partit de Cognac le 3 janvier 1596 ; la saison était rude, mais l'affaire ne voulait point de délai. A Paris, on apprend que le Conseil privé est en Picardie. Fallait-il attendre son retour ? Bouchonneau pria son ami de l'accompagner. On ne pouvait s'arrêter en chemin. Mais les routes étaient peu sûres. Les ennemis battaient la campagne. Son dévouement n'aveugla pas le sieur de Mainxe. Il voulait bien payer de sa personne, user de son crédit, mais ne pas être pris, ou du moins ne pas acquitter une rançon. Bouchonneau trouva la proposition fort juste. Il promit donc à son ami, en présence de M^e Guilhon, receveur général de

(1) Isaac de La Rochefoucauld, baron de Montendre.

(2) Léonor Chabot, baron de Jarnac, seigneur de Sainte-Aulaye et de Montlieu.

Limoges, que, s'il tombait entre les mains des ennemis, il le rachèterait. En effet, le 19 janvier, Nicolas Pasquier et Jean Bouchonneau, se rendant auprès du roi qui assiégeait la Fère, furent arrêtés par les Espagnols. On les conduisit en Flandres. C'était le moment de s'exécuter. Bouchonneau alléguait mille prétextes, et la dureté du temps, et que lui aussi avait été pris, et que c'était double à payer. Bref, Nicolas dut se racheter lui-même. Il recouvra sa liberté le 27 mars. Toutefois, Bouchonneau lui promit la moitié des dommages et intérêts qu'il obtiendrait contre Allenet et Berjonneau.

Compter sur les revenus d'un procès, c'est parfois hypothéquer son bien sur les brouillards de la Charente. Faute de mieux pourtant, Nicolas dut accepter. La proposition, du reste, était habile. Le maître des requêtes se trouvait ainsi personnellement engagé. Il fit si bien que Bouchonneau gagna. Un arrêt du Conseil privé, du mois de juin 1596, confirmé par la cour, condamna ses adversaires aux dépens et à des dommages-intérêts. Le sieur de Mainxe reçut 518 livres.

Bouchonneau mourut; sa veuve, Catherine de La Chassaigne, ne voulut pas laisser endettée la mémoire de son mari. Elle régla avec Nicolas, qui reçut encore 333 livres, puis 80. Ainsi se termina l'aventure, qui n'avait pas laissé de brouiller un peu les deux amis.

On dit bien vrai : Un malheur n'arrive jamais seul. A peine échappé aux mains des ennemis, en leur laissant toutefois quelques plumes de ses ailes, Nicolas, de retour à Mainxe, eut la douleur de perdre

son épouse. Ce fut un violent chagrin. « Dieu, écrivait-il à son oncle, Charles de la Forest-sur-Sèvre, baron de Vaudoré (1), Dieu m'a battu de diverses afflictions; mais nulle ne m'a touché au vif que la mort de ma femme, vostre niepce. Ce sont douloureux espoingonnemens qui traversent le corps et l'âme d'un homme, quelque fort et puissant qu'il soit, capables de le terrasser... Comme je vis ceste perte, je maudis le jour et l'heure de ma naissance, et souhaitay d'estre mort au sortir du ventre de ma mère. En ces paroles pleines de douleur, je ne ressentais aucune ayde en moy pour moy; ains mon âme, ennuyée de ma vie, ne demandoit que la mort; car il me sembloit que les peines combattoient et que l'ire de Dieu se multiplioit contre moy. »

Le 3 août 1597, Suzanne de Bremond accoucha vers les minuit d'une fille qui fut nommée Suzanne, en souvenir de sa mère. Deux heures après, sentant sa fin arriver, elle dit aux siens que c'en était fait d'elle. Elle exhorta chacun à se mettre en oraison; elle-même se mit à prier. Cette résignation faisait l'admiration de tous, et ils pleuraient. Mais elle les consolait « sur le bien souverain qui luy arrivoit, abandonnant cest estre mortel pour aller loger dans un éternel, où Dieu luy tendoit les bras pour la recevoir avec ses bien-heureux (2). » La mourante donna

(1) Charles de la Forest-sur-Sèvre, seigneur de la Forest-Montpensier, fils de Guy et de Marguerite de Montberon, avait épousé d'abord Jeanne de La Brunetière, puis se remaria avec Anne Poussard du Vigean. Il se signala à Coutras et fut un des plus fidèles amis de du Plessis-Mornay. Il mourut sans enfants de ses deux alliances, et ses biens passèrent à sa sœur et à ses neveux.

(2) Livre V, lettre 8.

la bénédiction à ses enfants, demanda pardon à son mari de ce qu'il pouvait avoir à lui reprocher, et puis s'endormit dans l'éternel repos.

La lettre à M. de Vaudoré ne nous dit pas si Suzanne de Bremond était catholique ou protestante. On ne voit à son lit de mort ni curé ni pasteur. N'eut-on pas le temps d'en mander un ? Nicolas a-t-il oublié ce détail ? Je sais bien que Salomon de Bremond, baron de Balanzac, le frère de Suzanne, abjura le protestantisme, le 20 juillet 1593, entre les mains du cardinal du Perron, dans l'église de Saint-Denis. Mais le frère n'est pas la sœur.

Suzanne de Bremond laissait quatre enfants, deux garçons et deux filles. Quatre enfants, et cinq ans de mariage ! Il y avait dans ce temps, en Poitou, un Tiraqueau, jurisconsulte célèbre, qui tous les ans avait un enfant et publiait un livre. Quand il mourut, un malin dit que Dieu avait bien fait de l'enlever du monde, qu'il aurait rempli de livres et de Tiraqueaux (1).

L'aîné était Jacques Pasquier, appelé M. de Dessé, d'un fief du Poitou, mouvant de la châtellenie de Civray. Il épousa Jeanne de Bremond de Balanzac, sa cousine germaine, dont il n'eut pas d'enfants, tandis que la sœur Marie de Bremond devenait (20 janvier 1620) la femme de Jean de Jousserant, seigneur de Layré. Le second, Pierre Pasquier, appelé M. de Gimeux (2), mourut célibataire.

(1) Dreux du Radier, *Bibl. hist. du Poitou*, t. II, p. 186.

(2) Gimeux, paroisse de l'Angoumois, voisine d'Ars, relevant de Merpins.

Louise Pasquier, l'aînée des enfants, s'allia, en 1616, à Antoine Joumard-Achard, seigneur et vicomte de Légé et de la Brangelie, maréchal des camps et armées du roi, dont elle était veuve en 1630. Enfin, Suzanne Pasquier, baptisée à Cognac le 5 août 1597, fut mariée à Josias de Donissan, seigneur et baron de Citran.

C'est comme tuteur de ces quatre enfants que Nicolas Pasquier, après la mort de sa belle-mère, assista, le 8 novembre 1597, à un arrangement entre lui et son beau-frère, Salomon de Bremond, et ses deux belles-sœurs (1). Louise de la Forest-sur-Sèvre, sa belle-mère, n'avait pas encore rendu les comptes de tutelle de M^{me} de Mainxe. Il y eut quelques contestations. Par esprit de conciliation, Pasquier ne voulut pas s'engager dans un procès. Il préféra un arrangement à l'amiable, et la famille, d'un commun accord, le choisit pour arbitre de ce différend. Par acte passé devant Geslin, notaire à Corme-Royal en Saintonge, Salomon de Balanzac eut « la seigneurie de Balanzac, ainsi que le corps de la maison de la Magdeleine, situé à Cognac; » car la Magdeleine, fief volant en Javrezac, avait son hôtel à Cognac, dans la rue qui porte encore son nom (2). Les filles de Fran-

(1) Élisabeth de Bremond, femme (8 août 1591) de Louis de Saint-Georges, seigneur du Petit-Couhé et de Vérac, et Marie de Bremond, qui avait épousé Louis Vasselot, écuyer, seigneur de la Chambaudière, près Saint-Maixent.

(2) Le fief de la Magdeleine a aussi donné son nom à une famille qui fut longtemps à la cour des Lusignan et des comtes d'Angoulême, et qui s'est éteinte dans les maisons de Bremond et de Turpin. Dans les aveux des comtes d'Angoulême aux Archives nationales, nous voyons un avoué de Jacques de la Magdeleine, écuyer, seigneur dudit lieu. Il rappelle qu'il tient du seigneur de Cognac cent sols de rente

çois de Bremond, « mesdemoiselles de Boisset et de la Magdelène, » comme on les appelait, et Pasquier « eurent tout le bien sis en Angoumoys, duquel, continue Nicolas, nous n'avons encore fait la subdivision. Toutefois, j'ai fait trois lots les plus justes que j'ai pu, dont j'ai baillé copie à mes belles-sœurs. » Marie, épouse de Louis Vasselot, vendit avec son mari, en 1642, la terre de la Magdeleine au seigneur d'Ars.

Pasquier, longtemps après, écrivant à sa fille, la vicomtesse de la Brangelie, se rappelait avec bonheur les années passées avec Suzanne de Bremond, et lui faisait le tableau de la concorde qui avait régné entre eux. Il ajoutait (1) : « Feuë votre mère et moy demeurâmes cinq ans ensemble vivans de cette façon. Aussi n'eusmes-nous jamais une parole plus haute l'une que l'autre ; le premier jour fut semblable au dernier. » On comprend donc l'abattement qui suivit cette mort imprévue. « Les afflictions et les misères qui dérhoient de ceste perte, dit-il (2), m'esbranlèrent de telle sorte que mon corps et mes membres furent réduits comme à rien, et mon esprit atténué jusques-là qu'il ne me restoit plus que le sépulchre. » On avait beau lui dire les choses accoutumées ; « toutes ces considérations ne peurent rien rabattre de sa douleur, ny donner frein à sa tristesse. »

Cependant, qui le croirait ? après ces grandes démonstrations d'une douleur si vraie, Nicolas Pasquier

que feu Guy de Lusignan, par son deuxième testament de 1301, donna à perpétuité à feu Bernard de Bremond, un de ses ancêtres, qui n'avait eu que des filles avant d'embrasser l'état ecclésiastique.

(1) Livre V, lettre 9.

(2) Livre V, lettre 8, à M. de Vaudoré.

chercha à remplacer la chère défunte. Les absents ont tort. Et puis le poète l'a dit admirablement :

Sur les ailes du temps la tristesse s'envole.

Il s'était « jeté entre les bras de Dieu, qui blesse et qui guérit, qui frappe et les mains duquel rendent la santé. » Il fut si bien guéri et rendu à la santé que, quinze mois après, il convolait en secondes noces.

Le 4 novembre 1598, Nicolas Pasquier, écuyer, seigneur de Mainxe, de Dessé et de Gimeux, maître des requêtes de l'hôtel du roi, épousa Louise Mangot d'Orgères, fille de Claude Mangot, de Loudun, « grand avocat, dit Nicolas, preud'homme, sçavant, ingénieux et subtil (1), » qui, suivant le mot d'Estienne, « n'avoit point de second, et ne trouvant son pareil vesquit sans pair. » Elle était sœur du célèbre Claude Mangot, qui, en moins d'un an, selon la remarque de son beau-frère Nicolas, page 530, devint maître des requêtes, premier président au Parlement de Bordeaux, secrétaire d'État et garde des sceaux de France sous la régence de Marie de Médicis en 1616, et de Jacques Mangot qui, après avoir fait admirer son éloquence au barreau, fut nommé maître des requêtes, procureur général de la chambre des Comptes, avocat général au Parlement de Paris, et mourut à trente-six ans, en 1587 (2).

Des raisons de position et de quasi parenté déterminèrent sans doute cette union. En effet, les Mangot étaient au Parlement et au Conseil d'État, comme les

(1) Livre VI, lettre 14.

(2) Pour plus de détails sur ces Mangot, voir Moréri (*Grand Diction. hist.*, t. VII, p. 160) et autres biographies.

Pasquier. De plus, une sœur de Louise Mangot, Geneviève Mangot, était déjà mariée au frère de Nicolas, Théodore Pasquier, veuve en premières noces et héritière de Jacques Landreau, seigneur du Goullet. La nouvelle épouse de M. de Mainxe lui apportait en dot des biens considérables et des alliances qui pouvaient donner à son mari un grand crédit à la cour de la reine mère. Parmi les neveux et nièces de M. et M^{me} de Mainxe, se trouvaient Anne Mangot, seigneur de Villarceaux, conseiller au Parlement de Paris, qui épousa Marie Phelypeaux de Pontchartrain (1), comme nous l'avons vu, et mourut doyen des maîtres des requêtes, le 10 avril 1655; Jacques Mangot, seigneur d'Orgères, conseiller au grand Conseil, puis maître des requêtes; Claude Mangot, seigneur de Villeran, aussi maître des requêtes; Marguerite Mangot, mariée à Nicolas de La Croix, baron de Plancy; Madeleine Mangot, femme d'Aimery de Rochechouart, prince de Tonnay-Charente, marquis de Bonnavet; Anne Mangot, alliée à Jean-Emanuel de Rieux, marquis d'Assérac; Françoise Mangot, mariée, le 24 février 1607, à Nicolas Rouault, seigneur de Gamaches, vice-amiral de France.

Par toutes ces alliances, M. de Mainxe était en passe de parvenir aux plus hautes dignités. Le maréchal d'Ancre était tout-puissant, et Mangot était l'ami du maréchal. Il ne paraît pas qu'il ait cherché à profiter de ces avantages. Content de sa charge, heureux de vivre tranquille à Cognac, tout entier à

(1) Marie Phélypeaux de Pontchartrain, fille de Paul, secrétaire d'État, et d'Anne de Beauharnais, sœur du cinquième aïeul de la reine Hortense.

ses occupations littéraires, il n'écoutait le bruit du monde que de loin ; sans s'y mêler, il le jugeait. C'est de sa demi-retraite qu'il écrivait à ses amis ses lettres intéressantes pour l'histoire du temps, ne laissant passer aucun événement sans en dire son avis.

Il aimait à rendre service, nous l'avons dit. On recherchait d'ailleurs ses bons offices. Que de fois il s'employa pour l'un et pour l'autre ! C'est lui qui obtint en 1605, du chancelier Pomponne de Bellière, des lettres patentes du roi pour la fondation du collège de Saintes. Ce ne fut pas sans difficultés. Le chancelier trouvait qu'il y avait trop de collèges, et que le roi ferait sagement de les réunir tous en l'Université de Paris.

On eut recours à lui quelques années après dans une circonstance curieuse qu'on pourrait appeler la candidature officielle au couvent, incident de cette longue lutte de la règle contre l'arbitraire, aussi vieille que le monde. Voici le fait :

Louise II de Bourbon (1), élue trente et unième abbesse de Fontevrault et bénie en juillet 1612, à l'âge de soixante-quatre ans, par l'évêque de Luçon, depuis cardinal de Richelieu, avait fait beaucoup pour son ordre. Elle y institua l'oraison mentale chaque jour, une retraite annuelle, l'usage du bréviaire romain, et construisit un magnifique tombeau à Robert d'Arbrissel, fondateur de l'ordre. Quand elle mourut, en 1637, à quatre-vingt-six ans, elle avait, depuis le 12 décembre 1624, Jeanne-Baptiste de Bourbon, fille légi-

(1) Fille de Jean de Bourbon, vicomte de Lavedan, baron de Malauze, et de Françoise de Silly, née au château de Moulins en 1548.

timée de Henri IV et de Charlotte des Essarts de Romorantin, pour coadjutrice avec future succession. Son administration avait été utile. Mais parfois on se persuade aisément que le bien qu'on rêve est le seul bon. Une des occupations de Louise de Bourbon fut de réformer les abus qui lui parurent s'être glissés dans les monastères de l'ordre. On lui avait représenté les religieuses de Tusson comme complètement déréglées. Tusson, il est vrai, comme tous les monastères, avait eu à souffrir des guerres religieuses. Que peut être la règle lorsque le couvent est pillé sans cesse par les soldats ? Mais depuis douze ans l'ordre y avait reparu ; les entrées n'étaient plus libres comme autrefois ; la ferveur y régnait. L'abbesse était mal informée ; elle voulut réformer ce qui l'était déjà. Une fois victorieuse à Tusson, elle irait plus loin ; car Tusson était un des prieurés les plus importants de l'ordre et le plus ancien. C'est par lui qu'elle commença.

Tusson est aujourd'hui une paroisse de cinq cents habitants dans le canton d'Aigre, à seize kilomètres de Ruffec. Une église au XI^e siècle y avait été bâtie par Robert d'Arbrissel. Il en reste un pan de mur. Les débris du monastère et de l'église ont servi à construire les maisons du bourg, et sur quelques pierres on lit les inscriptions tumulaires des religieuses :

CY GIST LA MERE MARIE PAULE PAUSSA DE LIGNERE.

Ou bien encore :

CY GIST LA MERE MAGDELENE DU VIV.....

LETANG LE 19 OCTOBRE 1774.

Louise de Bourbon écrit donc de Fontevrault, le 6 décembre 1612, une lettre à ses « chères filles et bien aymées religieuses, la prieure et couvent de notre prieuré de Tusson, » pour leur défendre de procéder à l'élection d'une prieure avant d'avoir pris son avis. Le 7 janvier suivant, elle leur envoie le père prieur et confesseur de l'abbaye, chargé de leur annoncer, ou plutôt de leur signifier ses volontés. Il fallait élire sœur Barbe Le Beau, religieuse du prieuré de l'Encloistre en Guienne. Grande rumeur ! On se récrie, on proteste, on allègue la coutume et l'usage ; la prieure est nommée tous les trois ans. S'il n'y a dans le monastère personne qui soit capable d'être prieure, la règle permet de prendre une prieure ailleurs. Mais à Tusson, beaucoup de religieuses ont les qualités et vertus requises pour cette charge. Elles supplient donc, « à jointes mains, les larmes coulant aux yeux et les genoux en terre, de vouloir ouïr leurs dolentes plaintes et humbles remontrances. » Madame de Lavedan aurait dû être touchée. Il n'en fut rien.

Dans cette extrémité, on pria Nicolas Pasquier d'intercéder. C'était un haut personnage, bien placé, et magistrat. Il se rend à Fontevrault, plaide de toute son éloquence pour Tusson. Fontevrault n'entend rien. L'abbesse enjoint (7 février 1613) aux religieuses de s'engager par écrit, entre les mains de M. de Mainxe, à voter pour sa candidate. Alors elle leur permettra de procéder aux votes. Le P. Coppin, grand-prieur, insiste de son côté auprès du P. Charpentier, père spirituel des religieuses. Il faut élire sœur Barbe Le Beau ; Louise de Bourbon le veut.

M. de Mainxe, « homme d'honneur, de suffisance et de grand mérite, » a promis à l'abbesse de décider « les plus répugnantes. » Lui doit faire condescendre les autres. Mais qu'il prenne bien garde de « s'assurer de tout, devant que procéder à l'élection. » Chaque incident est prévu. Si, après avoir promis leurs voix à la mère Barbe, quelques religieuses, deux seulement, allaient se rétracter ! Alors il n'y a qu'à lever la séance : « Protestez de nullité et sortez promptement sans avoir autre discours avec les dames. »

L'orage est au couvent ; on s'agite ; on veut, on ne veut pas. A force de promesses et de menaces, le prieur parvient à obtenir les voix de dix religieuses. Mais il y en a quatorze qui les lui refusent obstinément. M. de Mainxe ne peut pas davantage. Aussi, quand les religieuses veulent procéder à l'élection, Pierre Charpentier, selon les ordres reçus, s'y oppose. On lui objecte les règles ; on lui cite les statuts. En vain ! Promettez de nommer sœur Le Beau, et je vous permettrai de la choisir. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que dix des religieuses qui s'étaient engagées à voter pour elle, au dernier moment se décident presque toutes pour une autre. Que faire ? Les pouvoirs de la prieure, sœur Martin, sont périmés. Il en faut une autre. On mande, le 14 février, au parloir de la communauté le père confesseur pour présider au vote. Il refuse. On fait dresser acte de son refus par deux notaires, et l'on envoie à Fontevrault le procès-verbal signé de sœur Martin, prieure comise ; des sœurs d'Arsac, Lucas, Couronneau, Corvion, Martin, Massacré, Jay, Desréaux, Desgettons,

Desmier, Pepin, Denouveau, Frottier, Dufossé, et de Saint-Laurent. C'était un procès qui commençait.

Pasquier le sentit. Vite il écrivit à Louise de Bourbon, l'engageant à laisser les choses en l'état. Le moultier allait bien. A quoi bon faire un coup d'autorité? Les procès sont choses longues et incertaines. Si elle perd, c'est un grave échec pour son pouvoir. En gagnant, elle ne gagnera rien. Les mêmes sages conseils sont exprimés dans la lettre à Coppin, grand-prieur de l'ordre. « Je ne vy jamais, dit-il, filles plus résolues (si elles n'ont la paix qu'elles recherchent à cor et à cry) de defendre à bon escient cette honneste liberté que la règle leur accorde. » Ce fut peine inutile ; le procès eut lieu.

Irritée, l'abbesse veut déporter dans un autre monastère les religieuses de Tusson qui se montrent le plus récalcitrantes. Elle envoie Bernard Boursin, religieux profès de l'ordre, et Nicolas Ménard, secrétaire de Fontevrault. Ils ne sont pas même reçus. Procès-verbal de ce refus est dressé, le 9 mars 1613.

Avant de se prononcer, le grand Conseil du roi, auquel est soumis l'affaire, délègue un commissaire pour procéder à l'enquête. Enfin, après dits et contredits, informations et forclusions, le Conseil déclare abusives les prétentions de l'abbesse, et décide que les sœurs de Tusson choisiront librement leur supérieure.

A Tusson, c'était l'autorité religieuse qui voulait imposer son choix, c'est-à-dire supprimer l'élection. Un peu plus tard, ce sera l'autorité civile. Il ne s'agissait ici que d'une bourgade et de vingt-quatre pauvres filles. Cluny, le grand Cluny sera attaqué

aussi. A la mort de Mazarin qui, contre les canons, malgré le concordat et le concile de Trente, avait eu, après Richelieu, l'abbaye en commende, Louis XIV, qui avait besoin de cet opulent bénéfice pour le cardinal Renaud d'Este, l'un des instruments de sa politique en Italie, envoya à Cluny, bien que le monastère dût retomber en règle, Nicolas de Grammont, gentilhomme ordinaire de sa maison, gouverneur de Montdidier, pour procéder à l'élection de l'abbé que voulait Sa Majesté. La résistance des religieux fut énergique et longue. Le roi, mieux que l'abbesse de Fontevault, avait la force en main. Il chassa les uns, intimida les autres, interpréta en Conseil les règlements. La victoire lui resta. Depuis 1614, on avait fait des progrès.

Nicolas Pasquier a pris plaisir à nous mettre sous les yeux les pièces de ce singulier procès. C'est la tempête dans un verre d'eau. Mais elle agita les esprits, et il y fut activement mêlé. Il nous le dit (1) : « Tu trouveras de prime-face estrange que j'aye entrelassé parmy les Lettres celles de l'Abbesse de Fontevault, du grand Prieur Copin et des Religieuses de Tusson... Je conseillay aux Religieuses de Tusson... de se roidir fortement contre la volonté absoluë et irrégulière de leur Abbesse. De ce conseil j'en fus le moteur et directeur. » C'était une résistance à l'arbitraire. La cause s'agrandit. Aussi redirai-je avec lui : J'ai répété ces faits afin qu'à l'avenir ils soient « un retenail pour arrester tous les Supérieurs, ou leurs

(1) Livre II, *Au lecteur*, p. 1100, t. II des *Œuvres d'Estienne Pasquier*.

Agens, qui se donnent loy entière d'entreprendre toute supériorité, quelque juste ou injuste qu'elle soit, contre leurs inférieurs. »

On s'expliquerait difficilement l'intérêt que portait M. de Mainxe à Tusson. Les Mangot y possédaient des domaines ; car c'est là que sa femme mourut. Les Favereau y devaient aussi avoir quelques biens, soit de leur chef, soit comme alliés des Mangot. Et Jacques Favereau, neveu de sa femme, était devenu une seconde fois son neveu par son mariage avec la fille de son frère. Ce Jacques Favereau, homme de robe et homme de plume, comme Nicolas, était bien de la famille. Il ne sera pas hors de propos de dire de lui quelques mots (1).

(1) Ce chapitre était écrit deux ans avant que parût dans le *Bulletin de la Société archéologique de la Charente*, 4^e série, t. VI, deuxième partie, p. 927 et suivantes (Angoulême, chez F. Goumard, 1870), une notice sur Jacques Favereau par M. de Lacroix. Nous avons cru cependant devoir laisser subsister ces pages, d'autant qu'elles complètent et rectifient quelques points de la biographie de notre savant collègue.

On pourra consulter aussi : Moréri, *Grand Dictionn. hist.*, t. V, p. 50 ; Michaud, *Biographie universelle*, t. XIII, p. 444, nouv. éd. ; Didot, *Nouvelle Biographie générale*, t. XVII, p. 213. Mais on peut se demander pourquoi Jacques Favreau a dans ces recueils une notice, tandis que son oncle, Nicolas Pasquier, est oublié.

CHAPITRE VII.

Jacques Favereau. — Élevé par Estienne. — Étudiant à Poitiers. — Le *Mercurius redivivus*. — Favereau est conseiller en la cour des Aides. — Correspondant de Balzac. — Son portrait. — *Icon Ludovici XIII.* — *La Milliade*. — *La France consolée*. — *Le Temple des Muses*. — Sa mort. — Ses enfants.

Je ne sais s'il descendait, comme le donnerait à entendre Michel de Marolles, des Fabius de Rome, et si son nom, ainsi que celui des Fabas, des Faviers et des Favius, des Faverels et des Faverolles, vient d'eux. Peut-être que, comme tous les Fabyre, les Faure, les Fèvres, et leurs composés ou dérivés, vient-il simplement de *faber*, ouvrier. Q'importe ? Tirer son nom d'une fève, *faba*, et de celui qui cultiva spécialement ce légume, *fabius*, ou bien d'un forgeron, *fit fabricando* FABER, le fait a peu d'importance. La famille de Jacques Favereau avait été anoblie, et portait : *D'azur au chevron d'or, accompagné de trois coquilles d'argent*. On trouve portant ces armes un Jean Favereau, maire de Poitiers en 1473, en 1491 et 1492.

Jacques Favereau, né à Cognac en 1590, était fils d'Anne Ranson et de Pierre Favereau, écuyer, seigneur de la Bourgeterie et de Puyramond (1). Son grand-père, Jacques Favereau, avait épousé une sœur de Claude Mangot de Villeran, père de M^{me} de

(1) *Éloge de M. Favereau*, par Cl. de Marolles.

Mainxe. Il se trouvait donc neveu de Nicolas Pasquier et de Théodore Pasquier, qui avaient épousé les deux sœurs de Claude Mangot, le garde des sceaux. C'est par Nicolas Pasquier et sa femme qu'il fut élevé. Il le lui rappelle dans une lettre (1) : « Votre tante et moy vous avons nourry dès l'aage de dix à unze ans, afin qu'estant appelé à un estat de judicature, vous vescuissiez en preud'homme et montrassiez tousjours une âme saine et lavée de toute humeur vitieuse. »

Quand il vint à Paris pour y achever ses études, Jacques Favereau, dans la maison du quai des Tournelles, chez Estienne Pasquier, outre une puissante protection pour son avenir, trouva une direction utile pour ses études et une affection toute paternelle. Le vieillard, admirant sa vivacité et son amour des lettres, prit plaisir à l'élever avec autant de soin que ses plus chers enfants.

C'est pour lui et pour François Pasquier que, vers la fin de 1609, Estienne Pasquier, dans sa verte vieillesse, entreprit d'interpréter les *Institutes de Justinien*, ouvrage d'un mérite rare, qui n'a été publié qu'en 1847 par le chancelier Pasquier. L'exemplaire manuscrit qui est à la Bibliothèque nationale, provenant du fonds d'Antoine Lancelot, porte sur la feuille de garde : « Ce manuscrit est copié sur un livre manuscrit de M. Favereau, gendre de M. Pasquier. » Sur la première feuille il y avait écrit : « Ce 1^{er} novembre 1609, M. maistre Estienne Pasquier,

(1) Livre VII, lettre 6; *A Monsieur Favereau mon neveu, Conseiller du Roy en la Cour des Aydes*

conseiller du roi et son advocat en la Chambre des Comptes, commença de nous dicter les présentes leçons à François Pasquier, son petit-fils, et à moy Jacques Favereau. » On ne peut trop admirer le dévouement de ce vieux magistrat, qui compose un cours de droit pour préparer ces deux enfants aux fonctions de juge, et les rendre ainsi dignes de marcher sur ses traces.

Jacques Favereau n'oublia pas cette vive sollicitude du grand jurisconsulte; une occasion s'offrit bientôt de lui donner un témoignage de sa reconnaissance.

Étudiant en l'Université de Poitiers, Jacques Favereau avec le droit cultivait la poésie. L'influence d'Estienne Pasquier se faisait sentir jusque-là. Il courut même un pamphlet qu'on lui attribua. Aussi Nicolas Pasquier, tout en ne l'en croyant pas l'auteur, lui recommande-t-il d'éviter la médisance. « Sachez, lui écrit-il (1), que tous les traicts d'une mauvaise langue ou d'une plume déchirante ne peuvent, en effect, produire aucun bon fruit. Et tout ainsi que l'on voit une maison brusler d'une estincelle de feu, ainsi arrive-t-il d'une parole mordante un grand mal... Pendant que vous estes à Poitiers pour estudier, acquérez ce que personne ne vous peut donner que vous-mesme, le sçavoir et la vertu. Les biens estrangers dépendent de la libéralité d'une main estrangère; ceux-cy ne se puisent qu'en nostre fonds. »

Voilà qu'en creusant au faubourg Saint-Germain, à Paris, les fondements du Luxembourg qu'y faisait

(1) Livre I^{er}, lettre 16; *A. J. F. escolier, étudiant à Poitiers*.

construire la reine Marie de Médicis, on trouva une statuette de Mercure. L'archéologie n'était pas encore en grand honneur ; mais une trouvaille d'un ancien dieu était un événement qui devait mettre en liesse tous les beaux esprits. Jacques Favereau était l'élève d'Estienne Pasquier, et avait, par quatre pièces latines et quatre françaises, collaboré avec lui au volume sur *La Main*, que, à propos d'un portrait de Jean Dovy, où il était représenté sans bras, s'étaient ingéniés à composer, pendant les grands jours de Troyes, en 1583, le célèbre jurisconsulte Mornac, Adrien Turnèbe, Jérôme Séguier, Antoine Arnauld, du Bellay, l'avocat général Servin, Henri Estienne, une foule d'autres, y compris le grand prieur de Vendôme et Malherbe lui-même au fond de la Provence (1).

De plus, il était à Poitiers, et l'on s'y souvenait encore de ces grands jours de 1579, où Estienne Pasquier, le président Achille de Harlay, Antoine Loysel, Barnabé Brisson, Jacques Mangot, René Choppin, Odet Turnèbe, Pierre Pithou, Scévole de Sainte-Marthe, graves personnages, avaient écrit un volume de vers français, italiens, latins, sur une puce qu'on avait vue «*parquée au beau milieu du sein*» de M^{lle} des Roches (2), jeune fille belle, spirituelle et sage, qui leur répondait.

(1) On ne lira pas sans intérêt le quatrain de Malherbe, première poésie que l'on connaisse de lui :

Il ne faut qu'avec le visage
L'on tire tes mains au pinceau ;
Tu les montres dans ton ouvrage
Et les caches dans le tableau.

(2) Barnabé Brisson, parodiant Virgile, s'écriait :

Fortunate pulex, tua si bona noris!

On se mit à l'œuvre par un bel esprit d'imitation. Et bientôt un recueil parut in-4° à Poitiers, en 1613, intitulé *Mercurius redivivus sive lusus de Mercurii loculos manu præferentis simulacro*. « Il y faisait revivre, dit l'abbé de Marolles, Mercure ou l'éloquence des Anciens. » C'est un recueil d'épigrammes, de stances, de sonnets, en français, en latin, en grec, où tous les amis de l'étudiant poète avaient apporté leur tribut. Jacques Favereau dédie ce livre à Estienne Pasquier, qui lui écrit de Paris, le 24 mai 1613 (1), pour le remercier, lui et ses compagnons, et s'excuser de sa négligence à lui répondre. Il paie l'arriéré : car à la lettre il joint un quatrain adressé à la reine :

Fasse le Ciel qu'ainsi, comme Mercure
Vous offre argent sans bourse deslier,
Qu'à l'importun qui vous vient supplier
Donniez de l'or seulement en figure !

Le vieillard dut se sentir tout joyeux de voir son élève ainsi marcher en sa trace. Et pourtant le recueil ne vaut pas grand'chose. De toute cette poésie fade et pédantesque je n'ai retenu que ce sixain :

Mercure, le commun patron
De l'avocat et du larron,
Notre ancien dieu tutélaire,
Nous est revenu ce jourd'hui.
Mais, las ! nous n'en avons que faire ;
Il n'y en a que trop sans lui.

Après ce tribut payé à la mode, et ses études de droit achevées, Favereau prit la robe d'avocat, et

(1) Livre XXI, lettre 7 ; A M. Favereau, *Estudiant en l'Université de Poitiers*.

s'acquit en peu de temps une grande réputation. Estienne Pasquier, enchanté des succès du jeune homme, son élève et son allié, en voulut faire son petit-fils. La mort, en 1615, l'empêcha de voir son projet réalisé. Le mariage n'eut lieu que deux ans après. Le contrat en fut, le 24 août 1617, passé à Cognac, devant Conte, notaire royal héréditaire, en la maison de Nicolas Pasquier, qui y est qualifié : « escuyer, seigneur de Balanzac, d'Essé, prévosté de Mainxe, de la Magdelaine en partie, » en présence de Jean Favereau, seigneur de Bouthiers ; de messire François Sizé, prêtre, curé de Gimeux ; de François de Labadye, receveur des consignations de Cognac ; de Jacques Pasquier, écuyer, seigneur de Dessé ; de Pierre Pasquier, écuyer, seigneur de Gimeux ; de Jehanne Gayon, veuve de Claude Texier, seigneur de Chaisnebrung, demeurant en la paroisse de Richemont. La dot était de 19,000 ^{fr} ; la communauté de 9,000 ^{fr}. Louise Mangot, épouse de Nicolas Pasquier, donnait en outre au futur, son petit-neveu, 90,000 ^{fr}, dont vingt-quatre mille livres seront employées à l'achat d'un office (1).

Favereau, cette même année, fut pourvu d'une charge de conseiller du roi en la cour des Aides à Paris (2). Nicolas Pasquier, en le félicitant à cette occa-

(1) Voir aux pièces justificatives un extrait de ce contrat.

(2) M. de Lacroix, dans sa notice sur Jacques Favereau, p. 932, *Bulletin de la Société archéologique de la Charente*, IV^e série, t. VI, deuxième partie, 1870, croit que son héros s'attira cette faveur du roi par une épithalame sur son mariage avec Anne d'Autriche : « La charge dont il nous parle est celle de conseiller à la cour des Aides dont il avait été pourvu dès 1617, c'est-à-dire deux ans après la publication de *La France consolée*, ce qui ferait croire que la paternité de

sion (1), ne manqua pas de lui donner d'excellents avis, de lui rappeler que « dès son sous-âge il a fait épaule pour l'élever jusqu'au sommet qu'il a atteint. » Quelle grande, et belle, et utile chose est la justice. « Quand il sera, lui dit-il, question de juger le bien ou la vie d'autrui, qu'il n'y ait faveur qui vous puisse retenir, ny intérêt qui vous puisse corrompre, ny autorité qui vous puisse intimider. Enfin, ne vous rendez pas maniable à la volonté d'autrui pour estrangler une vérité... Que vostre âme ne se laisse prendre aux présents, qu'elle n'halète pas après l'or ny l'argent, et que vostre main, en ce temps que l'avarice est extrêmement eschauffée, ne s'estende sur le gain. »

Le jeune magistrat se montra digne de ses illustres patrons. Son intégrité et sa prudence le rendirent recommandable. Balzac lui écrit des lettres charmantes (2). Lelong l'a classé parmi les hommes illustres de la France (3). Son portrait fut gravé deux fois, in-4° par Corneille Galle le jeune, et in-folio par Cor-

son poème avait été un peu divulguée, et avait, comme cela devait être, tourné à son avantage. » Or, il résulte des expressions mêmes de Favereau, citées par son biographe à la page précédente, que le poète avait composé sa pièce lorsqu'il était déjà conseiller. « Aussi, ay ie tasché de mon costé, dans le peu de loisir que i'ay peu desrober au service de vostre Majesté, et aux affaires de la charge dont il vous a pleu m'honorer, de faire un essay... » Ainsi l'épithalame était un remerciement pour la faveur obtenue. Le contrat de mariage d'ailleurs stipule qu'une partie de la dot sera employée à l'achat d'un office.

(1) « Je me suis grandement réjoui de vostre promotion en l'office de conseiller aux généraux : c'est un apprenty (si Dieu vous preste vie) pour remonter à une magistrature plus relevée. » *Lettres de Nicolas Pasquier*, livre VII, lettre 6°, p. 606 et 1208, éd. de 1723.

(2) 10 juin 1635, 20 juillet 1638 et 3 septembre 1639.

(3) T. IV, sup. 183.

neille Bloemaert (1). C'est ce Corneille Bloemaert qui, avec Mathan Bloemaert et quelques autres, grava les dessins qu'avait faits Deipembeck pour le *Temple des Muses* de l'abbé de Marolles. Au bas de ce portrait sont ces vers de l'abbé de Villeloin :

Plein d'esprit, plein d'honneur, l'illustre Favereau
Sceut l'art de bien parler, sceut l'art de bien escrire :
De Thémis il receut la gloire du barreau ;
Il sentit d'Apollon les douceurs de la lyre,
Et peignit de l'Amour l'agréable martyr.

Les occupations judiciaires de Favereau lui permettaient de revenir de temps en temps à la Muse. Quelques-unes de ses poésies latines et françaises sont imprimées dans les *Œuvres* d'Estienne Pasquier (2), où il signe *Jacobus Faverellus Cogniacensis Xanto*, et *Jacques Favereau de Cognac en Saintonge*. Deux poèmes de lui, l'*Icon Ludovici XIII*, et le *Ad eundem prorepticon*, l'un de quatre cent quatre-vingt-quatorze vers sur la prise de La Rochelle, l'autre sur les événements les plus remarquables du règne de Louis XIII, furent publiés en 1633 et en 1634. Ils reparurent en 1634 dans le recueil in-4° publié par les soins de Boisrobert, chez Cramoisy, sous le titre de *Palmæ regiae invicto Ludovico XIII regi christianissimo à præcipuis nostri ævi poetis in trophæum erectæ*.

Les vers français n'étaient pas moins bien cultivés par lui. D'après Lelong et Guy Patin, on lui a attribué contre Richelieu, en 1636, une satire, *Le Gouverne-*

(1) Que le P. Lelong prend pour Abraham Bloemaert, son père, qui ne fut que peintre.

(2) T. II, 1039 et 1043 des *Œuvres* d'Estienne Pasquier.

ment présent ou éloge de Son Éminence, composée de mille vers, qu'on appela pour cela *La Milliade*, imprimé, d'abord in-8° à Anvers, puis, en 1649, in-4° à Paris, et reproduite à Cologne dans le *Tableau de la vie et du gouvernement de Richelieu et Mazarin*. Rien ne prouve qu'il en soit l'auteur. L'abbé de Marolles, dans son *Éloge*, n'en parle pas, et quelques personnes la croient du comte d'Estelan, lieutenant général en Guyenne et gouverneur du Périgord, fils du maréchal de Saint-Luc (1), ou de Charles de Beyz, qui fut pour cela mis quelque temps à la Bastille. « Je vous prie de croire, lit-on dans le *Patiniana*, que c'est ce M. Favereau... Ce M. Favereau était un bon et savant poète, et fort honnête homme, qui haïssait mortellement le cardinal. »

La Milliade débute ainsi :

Peuples, élevez des autels
Au plus éminent des mortels,
A la première intelligence
Qui meut ce grand corps de la France,
A ce soleil des cardinaux,
De qui d'Amboise et d'Alborneaux,
Ximénès et tout autre sage
Doivent adorer le visage...

(1) « *La Milliade*, de l'abbé Estelan, pour laquelle il y avait alors (1637) quatre ou cinq prisonniers à la Bastille. » *Mémoires de P. de La Porte*, premier valet de chambre de Louis XIV. Voir pour le comte d'Estelan, Louis d'Espinay, abbé de Chatrice en Champagne, mort en 1644, l'*Historiette* CCXI-CCXII, de Tallemant des Réaux, t. IV, p. 244. C'est de lui qu'est le fameux sonnet :

Miroir, peintre et portrait qui donne, qui reçoit,
et aussi l'épithaphe de son père :

Icy gist qui mangea Brouage...

Tallemant des Réaux (1) raconte que « l'écrit qui l'a le plus fait enrager (le cardinal de Richelieu) depuis cela a esté cette satire de mille vers où il y a eu du feu, mais c'est tout. Il fit emprisonner bien des gens pour cela ; mais il n'en put rien découvrir. Je me souviens qu'on fermait la porte sur soy pour la lire. Ce tyran-là était furieusement redouté. Je croy qu'elle vient de chez le cardinal de Retz ; on n'en scait pourtant rien de certain. »

Si l'on a fait gratuitement Favereau l'auteur de *La Milliade*, il paraît qu'à son tour il attribua au jésuite François Garasse, d'Angoulême, c'est Garasse qui le raconte dans ses *Mémoires* (2), les *Questiones publicæ* (3) publiées en Allemagne contre le cardinal, et portant cette mention : *Bassompetræus vidit et approbavit*. Laffémas, du Moustier, Saint-Remy Villiers et Saint-Germain étaient de complicité avec Favereau (4). Qu'y a-t-il de vrai dans ce commérage de

(1) *Les Historiettes*; LXV, le cardinal de Richelieu, t. II, p. 21.

(2) *Remarques critiques sur le dictionnaire de Bayle*, p. 375, et *Mémoires de Garasse*, publiés par M. Ch. Nisard, p. 176.

(3) *Questiones publicæ, quodlibeticæ, agitandæ in majori aula Sorbonicæ diebus saturnalicis, mane et vesperi, presidente illustrissimo domino cardinali de Richelieu, sive de Rupella, anno 1626*.

(4) « Nos ennemis ne laissèrent pas écouler cette occasion, mais tâchèrent de persuader à M. le Cardinal qu'il venait de ma verve et de ma plume. Les principaux calomnieateurs furent ceux qui ont été ci-devant nommés, savoir : Favereau, Laffamas, du Moustier, Saint-Remy Villiers et Saint-Germain, lesquels gagnèrent tellement la créance de M. le Cardinal et de ses domestiques qu'on m'accusait publiquement d'avoir composé ou du moins donné des mémoires pour la composition dudit livret. » *Mémoires de François Garasse*, p. 176. « L'esprit de M. le Cardinal était si fort prévenu de cette créance que, tacitement et sous-main, il faisait faire des enquêtes par Laffamas et Favereau qui se portait en qualité de calomniateur. » *Id.*, p. 178.

l'époque ? Guy Patin ajoute que, pour n'être pas soupçonné d'avoir composé *La Milliade*, il écrivit un éloge latin de Richelieu. C'est peut-être ce qui explique que le cardinal n'en put découvrir l'auteur, quoique, extrêmement blessé, il eût tout fait pour cela ; seule injure, ajoute Lelong, qu'il laissa impunie.

Mais l'épithalame sur le mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, *La France consolée*, en 1615, est bien de lui, quoi qu'il ait imité, au moins pour la facture des vers, comme il le dit dans son épître au roi, un poème du chevalier Marino « sur l'heureux mariage de Sa Majesté, pièce qui, outre la dignité du sujet, lui avait tellement plu qu'il pouvait dire, comme cet autre de la bataille de Marathon, qu'elle ne l'a point laissé dormir jusqu'à ce qu'il eût de beaucoup enchéri sur lui (1). » Il voulait montrer que « notre langue n'a à céder à celle d'aucune autre nation, non plus que nos courages. » C'est très fier et très patriotique. Hélas ! c'est tout. Dans une longue lettre à Malherbe, il a beau expliquer que son intention n'était pas de publier son livre, et qu'il y a été forcé par Henri de Savoie, duc de Nemours, à qui il est dédié ; qu'il voulait seulement faire un essai de vers libres en français sur une pièce italienne, en y ajoutant quelque chose, « autant qu'il en fallait pour lui donner quelque droit de propriété, » ce poème de quatre-vingt-treize pages in-4° n'en est pas meilleur. Le poète vante bien les vins :

De Corse, d'Andalousie,
De Rhin, d'Arbois, de Grave, de Tournon,

(1) Epître « Au Roy, » en tête de *La France consolée*.

D'Anjou, d'Irancy, d'Auxerre,
D'Andrezy, de Ruel, de Coussy, de Nanterre,
De Torsan, de Madon, d'As, de Frontignac,
De Beaune, d'Orléans, de Blois et de Cognac.

Mais, dirait Boileau, ces vins-là n'ont pas pour lui
la vertu de l'eau d'Hippocrène.

Voici le sujet : La France, affligée de la guerre, va
prier Vénus d'apaiser Mars ; Vénus consent ; Mars
ne se fait pas trop implorer, et l'Amour arrive à
Paris pour annoncer les noces du roi et de l'infante
d'Espagne. Descriptions sur descriptions, quelques
harangues composent le poème. Delille semble être
déjà né. Deux pages pour dire que Vénus se coiffe,
deux pour qu'elle s'habille, une pour la couleur de
sa robe et deux pour l'étoffe dont elle est faite, sans
oublier deux autres « sur le particulier des inventions
et arts mécaniques qui pouvaient avoir servi à la
manufacture de cette robe. » Pour Mars, c'est la
même chose. La cuirasse a une page, une demie seu-
lement son bouclier ; sa suite en occupe deux. On ne
pouvait à moins. Quand Vénus et Mars viennent à Pa-
ris pour le mariage, il faut encore décrire les chevaux
de manège, les comédiens, les joueurs d'instruments,
les bateleurs, danseurs de corde, les tournois, courses
de bagues et autres beaux amusements. Et le feu
d'artifice ! C'est d'un éclat splendide. Vénus et Mars,
certes, en durent être émerveillés, et avec raison. La
poudre n'était pas, comme le jeu de l'oie, renouvelée
des Grecs.

... Mais ce qui le plus de merveilles engendre,
Ce sont les feux publics que l'on voit à foison
. Ardre de tous côtés, lorsque sur l'Horizon

La nuit commence d'étendre
Son manteau noir. Ici la Salamandre
Et ce Dragon affreux,
Les intestins farcis de bitume camfreux
Et la gorge de nafthe et d'étoupes feutrée,
Sanglottent à hoquets d'une haleine nitrée
Mille nuages soufreux
Dont la vapeur azurée et bleuâtre
Sert de jouet à Core la folâtre,
Et d'un gosier pétilleux et ardent
Sifflants ainsi que lézards et vipères
Qu'un fier Escoufle rôdant
Enlève de leurs repaires,
Des langues çà et là de flammes vont dardant.

Ce qu'il y a de mieux dans l'ouvrage (1), c'est un

(1) Y a-t-il eu deux éditions de cet ouvrage? Celle que nous connaissons parut in-4° à Paris, chez Petit-Pas, libraire, « rue Saint-Jacques, à l'escu de Venise, » avec ce titre : « *La France consolée, épithalame pour les nocces du très-chrestien Lovys XIII, Roy de France et de Nauarre, et d'Anne d'Autriche, Infante d'Espagne.* » Une très belle gravure est signée *C. de Pas iunior fecit*. M. de Lacroix, de son côté, dit, p. 929 : « Ce petit poème, imprimé en 1615, sans nom d'auteur, excita bientôt la curiosité des lettrés. Une seconde édition ayant eu lieu en 1625, chez Jean Petit-Pas, libraire et imprimeur, rue Saint-Jacques, Favereau s'en attribua la paternité, et dédia ce volume au prince Henri de Savoie, duc de Genevois, Nemours, Chartres et Aumale. Le privilège du roi, qui fut donné à l'occasion de cette nouvelle édition de la *La France consolée*, porte la date du 31 mai 1625. » Cette première édition anonyme dont parle M. de Lacroix est un mythe. En effet, à la page suivante, il cite un fragment de la dédicace où Favereau dit clairement que son livre voit le jour pour la première fois en 1625 : « Le l'auois voilé à la solitude que ie desirois luy faire garder, comme il a faict quelque temps, en un coin de mon cabinet... Mais puisque... vous m'avez forcé, non seulement à le faire du monde, mais encore à luy donner encores mon-nom... » Ajoutons que le poème ne put être imprimé en 1615, puisqu'il ne fut composé qu'en 1617. Favereau dit au roi qu'il a écrit ces vers dans les loisirs de sa charge. Or, il ne fut nommé à la cour des Aides qu'en 1617.

frontispice gravé par Crispin de Pas (1). Jacques Favereau, outre cette passion pour la poésie, avait celle de la musique et de la peinture. On lui doit l'invention des sujets qui forment *Le Temple des Muses*. Il les avait fait dessiner par Diepembeck et graver par les meilleurs maîtres de son temps, Mathan Bloemaert et autres, tels qu'ils parurent en 1655 avec des notes et par les soins de Michel de Marolles, abbé de Villeloin. Pour chacun de ces *Tableaux représentant les vertus et les vices sur les plus illustres fables de l'antiquité*, il avait fait des sonnets et des discours « où il voulait montrer que les plus beaux secrets de la physique et de la peinture sont cachés sous le sens des fables antiques. » Ces sonnets devaient être au nombre de cent, pour qu'on pût appeler son ouvrage le livre des *cent sonnets*. On voit que le poète aimait le calembour. Cette idée paraît étrange à son ami l'abbé de Marolles : « car, dit-il, il montrait de l'esprit dans tout ce qu'il faisait. »

Un seul de ces sonnets nous a été conservé, c'est celui de Protée. Il se trouve dans l'*Avertissement* qui précède *Le Temple des Muses*.

Qui voudra voir Prothée en sa diversité,
Qu'il vienne voir icy comme plein de finesse
Un enfant dont les retz enlasse ma ieunesse,
Pendant qu'elle s'endort dedans l'oisiveté.

(1) Coïncidence à noter. Jacques Favereau, de Cognac, le petit-fils d'Estienne Pasquier, chantait en français le mariage du roi dont Garasse, d'Angoulême, le détracteur de l'auteur des *Recherches*, avait, au nom du collège de Poitiers, célébré le sacre dans son poème *Sacra Rhemensia*, imprimé en 1611 par Antoine Meunier.

Il verra que mon cœur se trouvant garroté
Pratiqua pour fuir mille tours de souplesse,
Et cuidant s'échapper du lien qui le presse
Me fait à tous moments changer de qualité.

Ores comme un lion de courroux je m'altère;
Ores comme un sanglier je deviens solitaire;
Ores confit en pleurs je parois un torrent.

Mais l'importun Amour pour cela ne s'arrête;
Ains d'un nœud plus estroit toujours, toujours serrant
Me contraint de chanter et d'être son Poète.

Ces vers étaient accompagnés d'une description du tableau de Protée et d'une interprétation physique, morale et politique. « De sorte, dit l'abbé de Marolles, que sa description, pleine de beaucoup d'érudition, contiendrait bien huit ou dix fois la nostre, » qui a dix pages. Le chapitre de Protée et celui de Pygmalion, que Marolles avait vus entre les mains de son fils, lui font croire que « M. Favereau voulait traiter de l'empire d'Amour (1). »

De son côté, Estienne Pasquier, dans ses *Recherches de la France*, au chapitre 14, liv. VII, *Vers françois, tant rapportez que retournez*, cite comme spécimen ce quatrain de « Jacques Fauereau de Cognac, jeune homme de grande promesse » :

La mer l'amour, la mort, embrasse, enflamme, entame
La nef, l'amant, l'humain, qui va, qui voit, qui vit,
Son flot, son feu, sa faux, rongne, ronge, ravit,
Le cours, le cœur, le corps à l'âge, à l'homme, à l'âme.

(1) Eusèbe Castaigne, dans la *Biographie des poètes nés dans le département de la Charente*, ajoute que « c'est à l'imitation de Favereau que Benserade composa dans la suite ses *métamorphoses* mises en rondeau. »

Il avait eu l'intention aussi de commenter l'*Adonis* de Jean-Baptiste Marino. Il en demanda son avis à Chapelain, qui lui répondit par une dissertation toute pleine d'éloges pour Favereau et d'enthousiasme pour Marino : « Je scauois dés-jà par vous mesme, disait-il, et par monsieur le Chevalier Marin, la volonté où vous estiez de recueillir ensemble les doctes et particulières observations que vous auez faictes sur son Poëme d'Adonis, et me resiouyssois, cette belle Pièce ayant à sortir du iour, qu'un si rare Esprit eust pris soin de nous en descourir curieusement la richesse et l'excellence ; l'ors que j'ay receu par la vostre la confirmation de ce que j'en avois creu iusqu'icy (1). » De son côté, l'épistolier Balzac, qui écrivait à tout le monde, au duc de Montausier, gouverneur de Saintonge et d'Angoumois, comme à M. de Villemontée, intendant de La Rochelle ; à M. de Péricart, évêque d'Angoulême, comme à M^{me} de Nesmond, supérieure des Ursulines d'Angoulême ; au chevalier de Méré-Plassac comme à Conrart ; à Girard, archidiacre d'Angoulême et secrétaire du due d'Épernon, comme à Gombaud, chantre, ou Senné, théologal de l'église de Saintes ; à Ménage comme à M^{me} du Massés ; à Colletet comme au comte de Jonzac ; à Descartes comme à M. de Cerizay (2), envoyait « A M. Favereau, Conseiller du Roy en la Cour des Aydes, » quatre lettres,

(1) Lettre ou discours de M. Chapelain à monsieur Favereau, conseiller du Roy en sa Cour des Aydes, portant son opinion sur le Poëme d'*Adonis* du Cheualier Marino.

(2) Mort à La Rochefoucauld au mois de mars 1654, peu de jours avant Guez de Balzac.

10 juin 1635, 20 juillet 1638 et 3 septembre 1639 (1), où il lui prodigue quelques louanges banales, et dans une autre il lui mande : « L'attens response de Hollande, où ie ne doute point que vostre ouurage ne soit parfaitement estimé, tant pour le mérite de la matière que pour l'excellence de la forme, ie veux dire non seulement comme la production d'un grand Poëte, mais aussi comme l'action d'un bon Citoyen. » La missive est du 10 juin 1635; c'est sans doute à l'*Adonis* que Balzac fait allusion.

A la mort de Guy Pasquier de Bussy, son beau-père, ce fut Jacques Favereau qu'on nomma tuteur de ses enfants mineurs. En cette qualité, il fait saisie, le 23 septembre 1632, sur la succession de son oncle, Nicolas Pasquier, pour une somme de 2,416 livres 13 sols de rente, qu'à la prière de son frère, Guy Pasquier s'était engagé à acquitter envers différents particuliers, Guy Loisel, conseiller du roi au Parlement en 1615 et 1619, Charles Bailly, chevalier, seigneur du Séjour, président en la chambre des comptes en 1620, et Begnonau, correcteur en la chambre des Comptes, et que depuis sa mort ses héritiers ne payaient plus.

Les fermiers de Mainxe et de Gimeux étaient « honorable homme Jean de La Cousture, marchand, échevin du corps et collège de la ville de Cognac, » époux de Jeanne Barreau, et honorable homme François Fouques. C'est Jean de La Cousture qui, le 22 janvier 1633, notifia la saisie faite entre ses mains par Jac-

(1) Les *Œuvres de monsieur de Balzac*; Paris, 1665, t. I^{er}, p. 343, 345, 563.

ques Favereau sur les biens de feu Nicolas Pasquier à Louise Pasquier, veuve d'Antoine Joumard-Achard, et à René de La Tour, seigneur et baron de Saint-Fort-sur-Né, demeurant au Solençon.

Quand Louise Mangot, épouse de Nicolas Pasquier, mourut à Tusson, en février 1628, c'est à lui, faute d'enfants, que, par testament du 22 février 1626, reçu par Moquillon et Bonnet, notaires à Tusson, elle légua tous ses biens. Sa fortune, déjà considérable, s'accrut ainsi. Mais il n'en devait pas jouir bien longtemps. A l'âge de quarante-huit ans, en mai 1638, il mourut, comme son grand-père Estienne Pasquier, « dans une admirable résignation aux volontés de Dieu, entre les bras de M. Froger, personnage d'une piété sans reproches, curé de Saint-Nicolas-du-Chardonnet. » Le caustique Guy Patin a dit de lui ces paroles que nous avons déjà rapportées : « Ce M. Favereau était un bon et savant poète et fort honnête homme. » Il laissa deux enfants : 1^o Louise Favereau, morte en 1657, après avoir été mariée d'abord à Claude Cornuel, intendant des finances et président des comptes, puis à Christophe de Machault (1), dont elle était séparée quant aux biens en 1655 (2); et 2^o Antoine Favereau, conseiller à la cour des Aides, marié à

(1) Christophe de Machault, seigneur de Chambon, de la Marche et de Rougemont, gentilhomme ordinaire de Son Altesse Royale, capitaine au régiment de Conty et lieutenant du roi au gouvernement de Saint-Jean-de-Losne, ville qu'il défendit au siège de 1636.

(2) La Chesnaye des Bois, Généalogie de Machault, commet une erreur en disant que *Christophe de Machault* avait épousé Louise Favereau, fille d'Antoine Favereau, seigneur de Balanzac, conseiller en la cour des Aides, et de Claude Pasquier. De ce mariage vient la postérité suivante :

Claude Pasquier. En 1688, ses descendants étaient déjà tombés dans la pauvreté.

Il y a un Antoine Pasquier qui pourrait être un frère de Jacques, secrétaire de l'archevêque de Rennes, M. d'Estampes de Valençay; il continua jusqu'en 1624 la *Chronique des Rois de France* de Jean du Tillet, manuscrit qu'indique Lelong (1).

1^o Charles - François de Machault, seigneur d'Inville et de Chambon, capitaine des vaisseaux du roi, chevalier de Saint-Louis en 1694, lieutenant général par le roi des îles françaises et terres fermes en Amérique, en juillet 1702; mort en 1709, âgé de soixante-huit ans.

2^o Louis - Christophe, capitaine au régiment de la marine, puis commandant du château de Rosheim, mort sans alliance.

3^o et 4^o Angélique et Louise.

5^o Marie-Christine de M., mariée : 1^o à Florimond de Pathay, baron de Clairreau en Beauce; 2^o le 27 octobre 1677, à Isaac-Louis de Rochechouart - Jars; baron de Montigny.

1^o Alexandre de Rochechouart, né en 1678, marquis de Jars, colonel des gardes du corps de Louise-Élisabeth d'Orléans, reine d'Espagne, mort en 1731, épousé en 1701 d'Anne-Marie Angier de Lohac de Crapado.

Julie-Sophie de Rochechouart, née le 23 août 1728, de Bertrand, vicomte de Rochechouart, dont une fille unique,

Louise-Alexandrine Julie de Rochechouart, épouse en 1749 d'Armand-Jacques Dupin de Chenonceaux, fermier général, mort en 1767, connu par les *Confessions* de J.-J. Rousseau.

2^o Marthe-Suzanne de Rochechouart épouse en 1627 François-René, marquis du Bellay, premier écuyer du prince de Conti.

1^o Guillaume, marquis du Bellay, colonel du régiment de Brie, le dernier de sa maison.
2^o Martin du Bellay, évêque de Fréjus en 1759, le dernier de sa maison.
maréchal de camp, mort à Naples en 1752 sans alliance.

(1) T. II, 15719, *Bibliothèque historique de la France*.

CHAPITRE VIII.

Les enfants de Nicolas. — Éducation. — Voyages. — Entrée à la cour. — Pasquier de Gimeux. — Pasquier de Dessé.

S'il avait élevé avec tant de soin son neveu Jacques Favereau, qui du reste lui fit honneur, Nicolas Pasquier ne s'occupait pas moins de l'éducation de ses enfants. Il voulait, comme il l'écrivait à son frère Guy de Bussy (1), que, dès l'âge le plus tendre, les enfants fussent instruits. « Il faut manier la cire pendant qu'elle est molle, mettre l'argille en œuvre qui est encores moite, abreuver de bonnes liqueurs le vaisseau pendant qu'il est neuf, teindre le drap tandis qu'il vient tout blanc du foulon et qu'il n'est souillé d'aucunes tâches. » L'instruction est « la principale et plus grande partie d'un enfant. » On ne doit pas laisser à ses enfants « seulement de quoy vivre, mais aussi de quoy bien vivre. » Car plus ils auront de biens, « plus ils auront besoin d'être aidés des sciences. » Et ils ne savent aucun gré à leurs parents de les avoir mis au monde; mais ils leur sont reconnaissants de l'éducation reçue. Pour Nicolas Pasquier, « ce ne sont que demy-pères ou plutôt *parastres*, qui, pourvoyans au corps seulement avec une largesse extrême, ne pensent à faire polir leurs es-

(1) Livre VII, lettre 12, p. 643 et 1312; *A. M. Pasquier mon frère*.

prits de mille honnestes et libérales disciplines. » Il voulut être vraiment père. On voit sa tendre sollicitude pour l'instruction de ses enfants dans les sages conseils qu'il donne à son frère pour le choix d'un précepteur. Il ajoute qu'il veut à ses neveux « le même bien qu'à ses propres enfants. »

Dès qu'ils le purent, Dessé et Gimeux durent s'occuper des armes et de l'escrime, des mathématiques et de la musique. C'était la première éducation du gentilhomme. Les exercices corporels se mêlaient aux études, et l'on n'étiolait pas le corps et la santé pour hébéter souvent l'intelligence en la surmenant. Puis de la théorie ils passèrent à la pratique. Leur père les envoie à Metz en garnison, sous la direction de M. de Bonouvrier, écuyer, seigneur de Feusse (1). Nicolas Pasquier, en lui envoyant ses fils, lui recommande (2) d'entretenir dans sa garnison « un Mathématicien, un tireur d'armes, un violon, un voltigeur et un escuyer. » Ce serait un séminaire où l'on apprendrait et la discipline militaire et les exercices dignes d'un gentilhomme. Ah ! si la France avait en plusieurs villes des académies pour élever la noblesse, elle n'irait pas « mendier la science chez les étrangers » avec grandes dépenses et perte déplorable de l'esprit national ! On reconnaît là l'idée un peu confuse d'une école militaire.

(1) Il était frère de M^{me} de Bonouvrier, mariée à Jacques de Rabar ou Ravart, seigneur de Romegoux, qui se signala au combat d'Ivry, veuf en premières noces de Catherine de Montalembert, l'an 1577. Ainsi il devait avoir avec Nicolas Pasquier quelques rapports de voisinage. A ce moment il était gouverneur pour le roi à Metz et capitaine d'une compagnie de gens de pied du régiment des gardes.

(2) Livre I^{er}, lettre 5, p. 69 et 1079.

En même temps, il donne à ses enfants (1) d'excellents conseils pour continuer l'étude des mathématiques et des lettres, « la lecture de Plutarque, des commentaires de Montluc, César et d'autres bons livres, » pour éviter la présomption, l'arrogance, le jeu, les plaisirs, les blasphèmes, défauts si faciles aux jeunes gens de condition, vices si communs dans leur métier. Pierre Pasquier n'évita pas toujours les écueils que lui signalait l'expérience paternelle. Le père était économe. Le fils, dans une vie de garnison, ne sut pas garder cette frugalité et cette austérité de vie qu'on menait à Mainxe et à Balanzac. Nicolas s'en plaignit : « Je vous ay de l'obligation infinie, écrit-il (2) à M. de Bonouvrier, pour la peine que vous avez prise de remontrer à Gimeux, mon fils, son devoir. Dieu veuille que vos remontrances luy soient autant d'enseignemens pour quitter sa desbauche et se rendre meilleur mesnager qu'il n'a été. »

Les deux frères restèrent à Metz, l'un un an et demi, l'autre trois ans. Ils entrèrent ensuite au régiment des gardes. Leur père, pour les perfectionner dans l'équitation, les mit deux ans sous M. de Belleville, écuyer de la grande écurie du roi, qui tenait école pour les gentilshommes. Habile écuyer lui-même, Nicolas leur avait écrit une lettre « sur la manière de bien tenir un cheval. » Grâce à tant de soins, Gimeux acquit une remarquable dextérité. Il en donna une preuve dans un accident qui faillit lui coûter la vie. Son père nous en a laissé le récit dans une lettre à

(1) Livre I^{er}, lettre 4, p. 61.

(2) Livre I^{er}, lettre 15, p. 92 et 1089.

Pierre Guinaudeau, seigneur de Montigny et de Burie, capitaine aux gardes du roi, peut-être dans la compagnie où servait le jeune écuyer.

On était à Mainxe. Il y avait des hôtes à la maison, entre autres Perrinière et La Roche-Jacquelein (1), gentilshommes du bas Poitou. Après divers entretiens sur ceci et sur cela, sur le pays et sur les affaires du jour, Nicolas Pasquier voulut montrer à ses amis son écurie et ses chevaux, amour-propre de propriétaire, et aussi leur faire admirer l'habileté de son fils cadet ; orgueil de père. Il commanda donc à Gimeux de monter le bai. Le jeune homme fit mille tours et détours, des exercices variés, à la grande joie de l'écuyer et des spectateurs. Mais la gourmette rompit « et aussitôt le cheval print le mors avec les dents et sa course vers l'escurie qui n'estoit qu'à vingt pas de là. » Le cavalier n'eut le temps ni de sauter à terre ni d'ôter les rênes du cou de l'animal pour le détourner. Le péril était imminent. Le coursier, dans son élan fougueux, allait briser la tête de son cavalier : car la porte de l'écurie était si basse qu'à peine il pouvait sortir sellé, et même parfois le pommeau de la selle touchait le linteau. Il y eut un moment d'indicible effroi pour les assistants et pour le pauvre

(1) Louis du Vergier, seigneur de la Roche-Jacquelein, chevalier de l'ordre du roi, un des plus fidèles serviteurs de Henri IV. Blessé à Arques, il entendit le roi lui dire : qu'il demandait à Dieu sa guérison en haste, afin de le voir bientôt sain et gaillard. Il était fils de François du Vergier, seigneur de la Roche-Jacquelein, et de Renée de La Forest, parente de la belle-mère de Nicolas Pasquier. Renée de La Forest avait en premières noces épousé François de Vignerot de Pontcourlay, et fut mère de René de Vignerot, beau-frère du cardinal de Richelieu.

père. Gimeux eut la présence d'esprit de s'étendre tout le long sur la croupe. Il passa sans même une éraflure. On le crut meurtri, froissé, perdu. « Nous demeurâmes muets et immobiles, dit M. de Mainxe; nous le vîmes mort, nous le vîmes vif; » et louant Dieu d'un tel péril évité, il se remémore et relit une lettre d'Estienne Pasquier, son père, qui, à la naissance de l'enfant, lui disait : « Je suis très-aise du nouveau fruit qui vous est survenu. Vous l'avez fait appeler Pierre. Dieu veuille que sur ceste *pierre* soit quelque jour assise une partie des fondemens de vostre maison. » Et le père, plein de confiance dans les prédictions d'Estienne Pasquier qu'il a toujours vues infaillibles, se berce du doux espoir que ce cadet, si prodigieusement échappé à la mort, justifiera un jour les rêves qu'il faisait pour lui. Gimeux ne devait pas pouvoir réaliser l'horoscope de son aïeul et les espérances flatteuses de son père.

Après ce long apprentissage du métier de soldat, MM. de Dessé et de Gimeux, « les armes se prenant en France, » suivirent l'armée du roi. La guerre dura peu, et les troupes furent licenciées. Ils revinrent chez eux. Après quelque repos, pour ne pas s'acoquiner au logis « en une paresse molle et engourdie, dure marastre d'une gaillarde jeunesse (1), » ils se disposèrent à visiter les pays étrangers. Leur père y consentit très volontiers. C'est vers l'Italie qu'ils se dirigèrent, comme lui jadis et comme leur oncle. L'Italie a toujours été pour la France un vif attrait. Les affaires appellent en Angleterre et en Allemagne. On

(1) Livre VII, lettre 3, p. 586 et 1289.

va visiter l'Italie. D'elle nous est venue notre religion, nos lois, nos arts. C'est l'*alma parens*, toujours féconde et toujours aimée. La cour était italienne. Outre nos artistes, l'Italie nous fournissait des hommes d'État. Les Retz, les Gonzague, les Médicis, les Concini, Mazarin, pour ne citer que ceux-là, arrivaient du pays d'au delà les monts. Un gentilhomme devait connaître une contrée dont tout le monde s'entretenait, savoir une langue que chacun parlait.

Jacques et Pierre Pasquier avaient été assez longtemps « dans ce petit monde raccourci de Paris. » Ils devaient voir un plus large horizon.

Nicolas Pasquier voulait que ces voyages fussent profitables à ses enfants. Que sert de passer dans les villes, se contentant de regarder les maisons ? Il faut (1) examiner ce qui mérite d'être vu, réfléchir sur les lois, les mœurs, les usages, « pour naturaliser chez nous ces vertus estrangères et retourner en vostre patrie, pleins d'usage et de raison. Il n'y a point de honte d'apprendre et de prendre de l'autrui ce qui est meilleur pour se l'approprier. Apprenez, leur dit-il, « dans le livre du monde toute la sagesse et l'expérience qui vous peuvent non seulement rendre utiles à vous-mesmes, mais très nécessaires au bien de votre païs et au service du Roy. » Ce qui empêche le profit qu'on pourrait tirer des voyages, c'est qu'on « voyage avec soi-même. » On ne laisse pas assez à la frontière les préjugés ou les habitudes, et l'on juge les étrangers d'après soi ; tout ce qui diffère de ses propres habitudes est mauvais, s'il n'est ridicule.

(1) Livre VI, lettre 12, p. 522 et 1263.

C'est agir comme les historiens ignorants ou passionnés qui apprécient les temps passés sans les comprendre, et blâment tout ce qui n'est pas dans les idées ou les modes de l'heure où ils écrivent. Nicolas Pasquier veut préserver ses fils de ce travers trop commun. « Il faut changer d'entendement et non pas d'air. » Ce n'est point le déplacement qui améliore les hommes, mais l'effort pour mieux vivre chez les autres.

A leur retour d'Italie, les jeunes Pasquier étaient suffisamment préparés pour entrer à la cour; leur père avait l'expérience des affaires du monde. Un peu à l'écart, il passait la plus grande partie de son année calme et paisible en Angoumois et en Saintonge, et prenait plaisir à « rustiquer, » comme il l'écrit (1) à son ami Blanchard de la Lojardie, conseiller du roi et lieutenant particulier au siège présidial de Saintes.

Trente ans il a « vu, essayé et goûté le commerce du monde; » trente ans il a couru « sur toute cette ronde machine. » Aujourd'hui, il a divorcé avec toutes choses; il s'est composé à Balanzac une vie agréable, « heureuse et innocente, laquelle il chérit, aime et idolâtre, » regrettant le temps où il n'avait que l'ombre du bien dont il possède maintenant « l'effigie expresse imprimée au cœur. » Mais s'il invitait son correspondant à l'imiter, il sentait bien que ses fils ne devaient point passer auprès de lui dans une stérile oisiveté une vie inutile et pesante. Ils avaient une carrière à suivre.

L'entrée à la cour n'était pas alors, comme elle

(1) Livre VII, lettre 7, p. 614 et 1299.

fut un peu plus tard, et surtout sous Louis XIV, entravée de mille difficultés.

Les généalogistes n'avaient point à examiner et à compter les degrés de filiation ; et les droits de chancellerie, fort lourds, n'étaient pas un obstacle aux fortunes médiocres des nobles de province ; il y avait des règles et une étiquette. Mais combien moins sévères et moins blessantes ! Le mérite personnel, la protection de quelques amis puissants, sortes de patrons et de répondants, suffisaient pour être bien accueilli. Le roi se laissait approcher. Quiconque a lu l'histoire intime de ce temps sait avec quelle facilité un poète, un savant, un jurisconsulte pouvait se faire connaître personnellement du souverain. De là parfois les fortunes rapides des favoris, cette élévation soudaine de gens de rien. Si des indignes profitaient ou abusaient de la faiblesse du monarque, les hommes capables avaient le pouvoir de se faire apprécier. A la faveur éphémère du maréchal d'Ancre succédait l'administration habile et la dignité durable d'un Richelieu. Le zèle était stimulé, l'émulation excitée, le dévouement plus profond. La haute noblesse se renouvelait ainsi et n'était point une caste, sinon tout à fait fermée, au moins d'un difficile accès. Qui sait si ces restrictions n'ont pas contribué aux réactions violentes ? Le respect est plus grand de loin ; l'amour veut être plus près. Un jour vint où l'amour avait disparu ; le respect ne resta pas longtemps.

Jacques et Pierre Pasquier étaient des gentilshommes accomplis. Ils portaient un nom célèbre ; ils avaient des amis influents. Outre leurs parents, les Pasquier et les Bremond, il y avait leurs alliés les

Mangot, puis M. de Pont-Courlay, beau-frère de Richelieu (1) ; la marquise de Rambouillet, Catherine de Vivonne, petite-fille de Catherine de Bremond-Balanzac ; Jean-Louis de Rochechouart, baron de Champdeniers, mari de Louise de Montberon ; Jean de Montberon, comte de Fontaine-Chalandray, premier écuyer de la duchesse d'Orléans, et bien d'autres. La cour leur était ouverte. Ils n'y étaient point étrangers.

Voici les conseils que Nicolas donnait à ses enfants allant à la cour (2) : « Je n'ay jamais désiré que vous traînasiez auprès de moi une vie sans honneur, sans grandeur et sans envie d'estre congneus, enfin qu'enfermassiez vostre gloire dans le pourpris de ma maison. La façon que j'ay tenuë en vostre eslevation n'a pas été pour faire qu'en la fleur de vos aages une musardie ou chétiveté de cœur vous tinst les mains ployées et que fussiez aggravez, refroidis et glacez du tout par paresse... Je haïs mortellement un fenéant moisi d'oisiveté qui croupit dans le séjour, fraudant en son foyer l'usufruit du plus beau de ses ans. » Il entre ensuite dans quelques détails sur les qualités qu'ils doivent posséder ou acquérir. Qu'ils n'aient qu'un orgueil, celui de surpasser les autres en vertus ; qu'une crainte, celle de mal faire. Et il ajoutait ces nobles paroles que je ne puis pas ne pas citer : « D'une belle vie dérive une belle mort. En quelque lieu que vous mouriez, pourvu que ce soit au lit d'honneur, il ne vous en doit chaloir : car aussi bien faut-il toujours rendre

(1) René de Vignerot petit-fils de Renée de La Forest, parente de leur aïeule maternelle. Sa fille devint la duchesse d'Aiguillon.

(2) Livre VII, lettre 3, p. 586.

l'hommage à la mort, laquelle est douce d'autant plus qu'elle est briefve. Le mourir est commun à la nature ; mais le bien et vertueusement mourir, propre à un courageux. Vostre vie m'est grandement chère, mais vostre mort plus agréable quand elle est à honneur. La vie de l'homme est un don de nature, auquel tous généralement participent ; mais la gloire après la mort n'est don de nature ny d'homme, mais une chose proprement appartenante à celui qui se fait ce bien à soy-mesme par sa vertu et son mérite. »

Tant et de si beaux préceptes si éloquemment exprimés devaient être inutiles. Gimeux, le cadet, donnait surtout les plus belles espérances. On l'estimait « une des merveilles de son temps (1). » Il avait « une vieille sagesse en cest aage jeune, un esprit vif, un entendement, une mémoire heureuse, une vaillance sans artifice composée d'un franc et hardy courage, qui ne marchandoit point à entrer dans les hasards pour s'ensevelir au lict d'honneur. » C'est lui qui partit le premier. Une maladie l'enleva à l'armée pendant ces tristes guerres qui marquèrent la Régence. Son père en ressentit un mortel chagrin que la seule pensée de Dieu put adoucir. Il faut lire la lettre qu'il écrit à ce sujet à son frère Guy Pasquier de Bussy. Il avait bien jugé sans doute par ces éminentes qualités « qu'il n'estoit pas pour longtemps vivre : car ce qui est venu à son plus haut degré est bien près de sa fin, et les fruicts qui meurissent de bonne heure n'attendent point l'arrière saison. » Il savait bien aussi qu'un soldat « est la butte d'un coup de balle, d'espée ou des

(1) Livre X, lettre 8, p. 957.

maladies qui courent les armées. » Pourtant la peine a été rude « comme une douleur sans pair. » Eh bien ! ce qui l'afflige le plus, ce n'est pas d'avoir perdu « le repos et soulas de sa vieillesse, » celui dont la vie était l'espoir de la sienne, et dont la mort ne lui laisse plus que le chagrin et « un désir perpétuel de mourir ; » c'est de voir l'État au penchant de sa ruine. « Bien-heureux, s'écrie-t-il, bien-heureux ceux qui n'ont point d'enfants, et ceux-là vraiment moins mal-heureux, lesquels les ont perdus ! Car l'Estat est en tel bransle, que chacun devroit se resjoûir de mourir avant d'en voir la cheute, en laquelle nous perdrons tout, fors la misère qui ne nous quittera qu'au tombeau. » Qui ne serait profondément touché de cette patriotique douleur et de ce gémissment ému sur les malheurs de la France ? Y a-t-il beaucoup de cris plus éloquents dans notre langue ?

CHAPITRE IX.

Le Gentilhomme. — *Le Courtisan* de Castiglione. — Un sonnet d'Achille de Harlay. — La Croix-Maron. — *La Muze catholique*. — M. d'Allas.

Pour ses fils, Nicolas avait passé deux ans à composer *Le Gentilhomme*, qui avait paru en 1611 (1). On le trouve encore avec le millésime de 1612. Ce ne sont pas des éditions différentes, puisque la date seule est changée.

Le Gentilhomme, dit M. Léon Feugère, est un traité d'éducation pour la jeune noblesse, évidemment inspiré par la lecture du *Courtisan* de Balthazar de Castiglione, *Il Cortegiano* ou *l'arte di cortegiano del conte Baldessar Castiglione*. C'est l'art d'être bon courtisan et de bien vivre à la cour, l'un des livres les plus goûtés du XVI^e siècle, puisque, imprimé en 1528 à Venise, il fut réimprimé la même année à Florence ; puis en 1533, 1547 ; à Lyon, en 1562 ; revu par Louis Dolce, traduit en français par Jean Chaperon et publié en 1537, et revu en 1538 par Étienne Dolet.

Nicolas Pasquier divise son ouvrage en quatre livres. « Après avoir établi que l'éclat de la naissance n'a de prix qu'autant qu'il est relevé par celui du mé-

(1) A Paris, chez Jean Petit-Pas, rue Saint-Jean-de-Latran, au Collège de Cambray, et selon le P. Lelong, in-8°, en 1619.

rite personnel, » dit M. Feugère, il esquisse le plan de la première éducation du gentilhomme, il expose comment on le nourrira ensuite « dans les lettres et les mœurs, la connaissance de Dieu et les bonnes mœurs. » C'est à la profession des armes qu'il veut l'appeler de préférence. Mais le courage ne doit pas être la seule vertu à laquelle il soit façonné : la courtoisie, l'art de bien parler, la loyauté, la modestie ne lui sont pas moins nécessaires. Il faut encore qu'il soit sobre et libéral, qu'il fuie l'oisiveté, que la valeur chez lui soit réglée par le discernement et la justice. Ces préceptes amènent sur les duels, alors si communs, et l'usage absurde des seconds, une digression d'un grand sens et de beaucoup d'intérêt. Telle est la matière des deux premiers livres. La troisième suit le gentilhomme dans les positions diverses qui lui sont réservées, celles de soldat, d'enseigne, de capitaine, de général ; son devoir à tous ces degrés de service lui est marqué ; là, il peut apprendre à soutenir un siège, attaquer une place, ranger une armée, user de la victoire, profiter des disgrâces autant que des faveurs de la fortune. Ce n'est pas tout : le quatrième livre, plus important que les autres, achève en quelque sorte le gentilhomme en faisant de lui un citoyen. Pasquier l'instruit à vivre auprès du prince, à remplir dignement envers lui le rôle si difficile de conseiller, à lui tenir le langage de la vérité ; enfin, s'il est dépositaire du pouvoir de son souverain, à en user pour la félicité des sujets et pour la gloire du pays. L'auteur termine par de sages leçons destinées au monarque lui-même ; il lui montre dans les bonnes mœurs « le plus solide rempart dont il puisse se fortifier pour

conserver son État, » et dans la justice de Dieu la verge qui châtierait ses méfaits : « car ce Dieu présentant l'oreille aux plaintes, clameurs et douloureuses lamentations qui naissent des maux que souffre son peuple, donne son arrest en dernier ressort, par lequel il fait que sa justice divine est exécutée par les hommes. » Certes, ce n'était pas une sinécure que d'être gentilhomme et courtisan (1).

Le Gentilhomme a beaucoup vieilli et a perdu pour

(1) Voici, du reste, l'analyse qu'a faite de son livre Nicolas Pasquier lui-même :

« Le premier livre traite de la noblesse, du gentilhomme, de la forme qu'il faut garder tant en la nourriture qu'estude, et des considérations requises pour l'élever aux lettres, en la cognoissance de Dieu, aux sciences, bonnes mœurs et accoutumances. Et surtout que sa principale profession doit estre au maniement des armes, avec une honneste jalousie d'honneur.

« Second livre. Il enseigne l'entregent du gentilhomme selon la diversité des âges, les exercices ordinaires qui luy sont propres, comme il doit faire fonds de la vertu pour acquérir l'honneur, apprendre à bien parler, à estre modeste, tenir sa foy, estre vaillant, tempérant, juste et prudent, à fuir l'oisiveté, suyvre le travail, à estre sobre et libéral. Plus là se voyent les qualités des injures, l'estat qu'il faut faire du démensty, qu'il ne faut offenser, le subject des combats et querelles, l'origine des seconds, avec un discours des duels, et de l'édit du grand Henry fait sur les duels.

« Troisième livre. Il monstre l'estat que le gentilhomme doit faire de sa vie et de sa mort. Comme il doit conserver et acquérir sa réputation, l'office de soldat, enseigne, général d'armée, les moyens de soutenir un siège, attaquer une place, la forme des armées, comme il doit user de la victoire, de la clémence, du loyer et de la peine, et manier la fortune bonne ou mauvaise ; au bout de tout cela l'on voit la gloire qu'il en acquiert.

« Quatrième livre. Il discourt du surintendant des finances, de ne briquer point, d'avoir part aux secrets d'un prince, des déportements du gentilhomme près de son roy, des maximes qu'il lui doit enseigner pour bien gouverner son Estat, quand il a cet honneur d'estre appelé près de sa personne. »

notre société démocratique ce qui en faisait alors l'attrait, la nouveauté et aussi l'utilité. Cependant on peut « retrouver la trace de cette loyauté des anciennes mœurs, de cette générosité chevaleresque qui parmi nous ont produit tant de vertus et porté si haut, à l'époque où une partie de l'Europe était plongée dans la barbarie, la gloire de notre politesse sociale. » Dans les premières années du XVII^e siècle, il eut un grand succès et contribua surtout à la vogue de son modèle, *Le Courtisan* de Castiglione (1). Mais il faut reconnaître que tous ces préceptes, quoique forts sages et et très moraux, ne laissent pas d'être ennuyeux.

Nicolas Pasquier envoya son livre, aussitôt qu'il eut paru, au duc d'Épernon, au premier président Achille de Harlay et à Jeanne de Bourdeille (2), à qui déjà il en avait lu des fragments. Elle lui répond (3) « qu'il n'y a goust délicat qui trouvast à redire. » Elle a reçu le volume au moment de son départ pour Matha. Plus tard elle lui en parlera plus longuement. Nous avons la réponse d'Achille de Harlay à Estienne

(1) Voir aussi sur ce même sujet de Balthasar Gracian, jésuite espagnol fort célèbre, *l'Oraculo manual, y arte de prudencia sacado de las aforismos que se discursen en las obras de Lorenzo Gracian*, 1647; recueil de maximes utiles, mêlées de saines raisons et de subtilités, traduit par Amelot de la Houssaie en 1684, sous ce titre : *L'Homme de cour*.

(2) Jeanne de Bourdeille, fille d'André et de Jacquette de Montberon, dame d'Archiac, épousa le 8 novembre 1584, au château d'Archiac, domicile de sa mère, Claude d'Espinay, comte de Duretal, baron de Barbezieux, avec 16,666 écus $\frac{1}{3}$ de dot et les terres de Barret et de la Garde, situées dans la baronnie d'Archiac, que sa mère lui céda pour dix mille écus. C'est elle que Brantôme, son oncle, chargea de l'impression de ses ouvrages.

(3) Livre I^{er}, lettre 10, p. 82; *La Dame Comtesse de Hurlal au sieur Pasquier*.

Pasquier, qui lui avait adressé l'ouvrage de son fils, le 11 octobre 1611. Elle est datée de Stinx, le samedi 21 octobre. « Incontinent, dit-il, que le Gentil-homme est arrivé, je l'ay suivant vos Lettres ouy discourir judicieusement en beaux termes sur la diversité des événements de ce temps. Et ce qui m'a rendu plus désireux de l'ouyr, est que le jugez bien emparlé, faisant paroistre son cœur noble, piété en la Religion, et dévoute affection envers sa patrie. Il ne pouvoit estre mieux receu qu'en cette pauvre Gentil-homme où il n'arrive point de vaisseaux chargez de si belles marchandises... » Et il ajoute à ses paroles flatteuses, page 670, le sonnet que j'ai rapporté :

Tu es, Pasquier, heureux en ta lignée,
Ayant un fils que l'on voit désireux
De surpasser ton esprit généreux.

Après les doctes, les poètes.

Il en est un parmi ces derniers qui tenait de près à Nicolas. C'était La Croix-Marion, ou plutôt Marion, seigneur de la Croix-Marion, paroisse de Pons, dont le fils était filleul de M. de Mainxe. Il était capitaine d'infanterie et servit sous le duc d'Épernon avec M. de Cadillac, qui depuis quitta l'épée pour la robe, et devint président au Parlement de Bordeaux. Quoique militaire, il cultivait la muse. C'est lui, je le pense, qui envoya à Estienne Pasquier, avec une lettre (1), un sonnet sur ses *Recherches*, où, à force d'esprit et de tortures, il parvient à trouver dans *Estienne Pasquier* l'anagramme *Peine acquiert sens*. Comme

(1) Livre XVIII, lettre 6, t. II, p. 529.

jeux de mots fades et alambiqués, ce sonnet est assez bien réussi :

Le Laboureur conduit ses chevaux et ses beuz
Pour les paistre au matin dedans les verds pascages,
Et repeuz, vigoureux, les met aux labourages,
Puis soulage leur peine en ses Pasquiers herbeuz.

Celui qui sage veut d'un labeur curieux
Donner vie éternelle en tout aage à nos aages,
Doit chercher et se paistre aux versfleuris herbages
Dont Pasquier a dressé ce plan laborieux.

Tout son docte labeur est un Pasquier fertile,
Un Pasquier sans broussaille et un champ doux-utile
A ceux qui de ses fleurs et fruicts se vont paissans.

Qui cherche et pour trouver, comme Pasquier, prend peine,
Et le peut imiter, sa peine n'est pas vaine;
Le plus jeune apprenti avec *Peine aquiert sens*.

Estienne sur le même ton lui avait répondu : Vos vers sont « d'une belle et signalée recherche qui ne se peut approprier qu'à Pasquier, non seulement selon le commun usage de votre Païs, mais aussi pour la recherche de l'Anagramme (1). »

En remerciant le fils de l'envoi du *Gentilhomme*, le sieur de La Croix usait du même langage :

« J'ay, receu, disait-il (2), votre Gentilhomme avec les deux mains, caressé avec mon affection, et veu avidement ce que je verray avec attention pour en recevoir les agréables fruicts que l'accord de sa belle rencontre nous permet d'un gentil Cavallier. Sa naissance et son entregent ne démentiront point le mérite

(1) Livre XVIII, lettre 8, t. II, p. 132, éd. de 1723.

(2) Livre I^{er}, lettre 13, page 90 ; *Du sieur de la Croix Maron au sieur Pasquier*.

de son père, et servant de Phare à la jeunesse, luy fera éviter les abysmes du vice pour choisir les sentiers de la vertu, digne object de nostre vraye Noblesse. »

Pour son compte Jacques de La Croix-Maron publia, en 1614, *La Muze catholique du sieur de La-Croix-Marron*, poème théologique et moral, *divisée en deux parties, la première est du libéral arbitre; la seconde est de la Sainte-Eucharistie* (1). Goujet, t. XV, p. 81, qui donne la date de 1607 et S. Millanges pour imprimeur, nous apprend qu'une dispute qu'eut La Croix à Pons en Saintonge contre quelques Récollets qui avaient embrassé le protestantisme, « fait, dit l'auteur, leur naufrage à Mortagne et leur retraite à Pons, » fut l'occasion de la deuxième partie. Dans la première, divisée en huit chants, « les erreurs des calvinistes sont mieux réfutées que le dogme catholique n'est établi. » Un gentilhomme répondit en vers aux raisons de Jacques Maron et lui envoya sa pièce. Peu de temps après, notre capitaine, étant à la Brée, chez Antoinette de Pons, dame de Miossens, travailla à une réplique en huit chants aussi, qui fut achevée le 10 juillet 1605. Chaque chant, sauf le dernier, a sa dédicace en quatre vers à Antoinette de Pons, à Jacques Guitard, seigneur des Brousses, président au présidial de Saintes; à la mémoire de feu Le Blanc, seigneur de Courcoury, conseiller au Parlement de Bordeaux, « un si gentil personnage, dit La Croix, qui tirant son origine d'une noble famille de Bretagne, était en la justice une des merveilles de son temps,

(1) Petit in-8° de 140 pages, imprimé à Bordeaux par Jacques Marian.

dont la perte en est infiniment regrettable ; » à M. Le Blanc, seigneur de Polignac, aussi conseiller au Parlement ; à d'Arrérac, seigneur du Pic, conseiller à la même cour, et à du Plessis, gouverneur des enfants du duc d'Épernon. Le tout est en quatrains. Colletet, dans son *Discours de la poésie morale*, dit, n° 170, que le tout fut imprimé en 1607. C'est la date que porte l'exemplaire de la bibliothèque de l'Arsenal. L'ouvrage était même fini et envoyé à Bordeaux, pour être publié, dès le mois de juillet 1605. Le visa de R. Faber, docteur régent en théologie, prieur du couvent des Frères prêcheurs de Bordeaux, est du 24 septembre 1607. Mais « la contagion s'étant échauffée en cette ville, » l'auteur n'osa pas y aller de suite pour corriger son livre. Goujet avoue ne connaître que *l'édition de 1614*. Ce qui prouverait que le poème eut deux éditions.

En tête de l'ouvrage, suivant l'habitude du temps, il y a des stances de l'auteur au président de Cadillac, avec qui il avait été élevé à Bordeaux ; puis des vers en son propre honneur des sieurs de Hauteclair, Païs, Le Breuil, Turmet, Joly, Bordan, des Rivaux, H. Martin, du Vigné et F. Gouyn de Marennès, qui lui crie :

Courage donc, Marron, mon docte et saint harpeur !

Son fils « Henricus Maronus » y inséra plusieurs poésies à la louange des deux poèmes de son père, « patri suo charissimo. » Peut-être était-il le filleul de Nicolas Pasquier, quoiqu'il prît le nom de Henri (1).

(1) « J'ay veu mon fillol, qui m'a rendu vos lettres, écrit Nicolas Pasquier *A Monsieur de la Croix Maron, Capitaine d'une com-*

Et ce n'étaient pas les seuls versificateurs du pays à cette époque. Un M. d'Allas, gentilhomme saintongeais (1), adresse à M. de La Croix-Maron des vers latins, que paraphrase en français un autre poète nommé Le Grand ; et André Mage de Fiefmelin, son cousin, lui dédie la douzième ode de sa *Polymnie* (2).

pagnie de gens de pies (lettre 13, liv. I^{er}, p. 1087, éd. de 1723). Je le trouve gentil personnage... J'auray mesme soin de luy que de l'un de mes enfans. » — Jacques Maron, « escuyer, sieur de la Croix-Maron, » rend hommage, en 1602, au seigneur de Bouteville. Dans les registres paroissiaux de Saint-Léger de Cognac figure un sieur de La Croix-Maron, capitaine d'une compagnie pour le service du roi à Cognac, époux de Barbe d'Arresrac (1615 et 1616) et père de Jaquette Maron.

(1) Ce n'est pas François de Jussac d'Ambleville, lieutenant général en Annis, Xaintonge, Angoumois, gouverneur de Cognac, époux d'Isabelle de Bourdeille, fille d'André, décédé avant 1630 et inhumé dans la chapelle Saint-Crespin, en l'église de Cognac ; mais bien Louis de Montberon, seigneur d'Allas, de Moins et de Marsac, chevalier de l'ordre du roi, qui chercha à convertir d'Aubigné, comme celui-ci le raconte en ses *Mémoires*, p. 79. Louis de Montberon eut d'Anne de Belleville Suzanne de Montberon, qui épousa François de Gombaud, seigneur de la Gombaudière, gouverneur de la ville de Saintes.

(2) Voir *André Mage de Fiefmelin* ; Paris, Aubry, 1864.

CHAPITRE X.

Louise Pasquier et Estienne Pasquier. — Il meurt. — Elle épouse Antoine Joumard-Achard. — Ses enfants. — Suzanne Pasquier. — Elle épouse Josias de Donnissan. — Ses enfants.

En songeant ainsi à pourvoir ses fils de sages préceptes et d'utiles avis, il n'oubliait pas ses filles. Louise et Suzanne avaient été élevées avec beaucoup de soin. Estienne Pasquier les avait souvent chez lui, surtout l'aînée. Là, sous la direction d'un aïeul comme Pasquier, et sous l'œil vigilant et intelligent de leur tante Marie Rouillé du Coudray de Boissy, dans un société élégante et lettrée, elles étaient devenues des personnes accomplies. Nicolas Pasquier leur écrit deux longues lettres (1). « Avec le lait et dès votre tendre jeunesse, dit-il, je vous ai façonnées aux bonnes mœurs. » Ces exhortations sont comme le résumé de l'enseignement paternel. Elles devront aimer Dieu, c'est le principe d'une bonne vie ; puis sauvegarder scrupuleusement leur pureté, fleur si frêle, et que le moindre vent flétrit. Puis ce sont divers préceptes sur les vertus à pratiquer, les vices à fuir, pleins de sens et de sagesse. Ainsi leur père leur préparait d'avance la voie du monde où elles allaient entrer, et leur en signalait les difficultés et les périls.

(1) Livre III, lettre 8. et 9, page 243 à 283.

Louise et Suzanne Pasquier avaient, surtout Louise, l'âge du mariage. « Votre fille, mandait, le 9 juin 1613, à Nicolas, Estienne Pasquier qui l'avait chez lui depuis sept ans, votre fille est belle, sage, honneste, conduite d'une bonne main ; mais au bout de tout cela elle est grande de corps et d'esprit, aagée de vingt ans. Ces trois particularitez commençants ensemble vous monstrent qu'il est mes-huy temps de la marier. Mais avant que d'y entrer, il vous faut communiquer avec votre bourse, et considérer quels sont vos moyens, sans vous incommoder que bien peu... Si vous en croyez votre frère qui est fort bon mesnager, mais auquel rien n'est impossible, il ne vous faut point marchander, ains passer outre. » Le grand-père proposait un gentilhomme d'une très noble famille, qui, jeune, dans les armées, puis en la maison de la reine régente, « s'estoit basti une très-belle fortune. » C'était un parrain à la cour pour ses futurs beaux-frères. Et puis ceci, et puis cela. Conclusion : Il faut prendre l'occasion aux cheveux par devant : car elle est chauve par derrière.

Que répond le père ? Sans doute le parti est convenable pour le présent (1). Le galant est brave et en passe d'une belle fortune et d'honorables charges. Mais tout cela est contingent. Ah ! s'il possédait de belles terres au soleil, quelques propriétés foncières bien assises en Saintonge ou dans la Brie ! Toutes ces espérances « dépendent d'un vent de Cour, d'un changement de visage aux affaires et de la miséricorde d'une mort, qui embleroit sans ressources qua-

(1) Livre I^{er}, lettre 19, p. 104.

tre mille livres de rente. » L'expression est heureuse et fort bien trouvée. Mais la pensée est un peu sèche. Ce père est propriétaire ; il est possédé de la passion du sol. Puis il a de l'expérience, je veux dire de l'âge. Il donne à sa fille « un honnête mariage et comptant. » S'il consent à la marier loin de lui, le parti doit être avantageux et compenser cet inconvénient. Or, il trouve à la marier aussi ou même plus avantageusement. Louise Pasquier vivra donc en Saintonge. C'est là que Nicolas veut établir la souche des Pasquier. Que j'aime mieux le bon vieil aïeul compatissant à la douleur de la jeune fille ! Est-il donc vrai que les grands parents ont toujours gâté leur petits-enfants ? Ou bien, serait-ce qu'il y a plus de rapport, plus de sympathie entre l'enfance et la vieillesse ?

Écoutons Estienne Pasquier. Sa réponse (1) est du 1^{er} septembre. Il revient à la charge : « Dieu vous a donné une fille première née que vos trois enfants ; et tout ainsi qu'elle est la première de naissance, aussi vous la pleuvy-je (garantis) pour la première tant en grandeur de corps que d'esprit, sage non seulement par la conduite de sa tante, sur laquelle je me repose pour cest effect, mais aussi par un bon naturel né avec elle qui luy faict perpétuelle compagnie. Combien qu'elle ne me communique ses pensées, toutesfois je ly au travers de son cœur. Il y a sept ans passez que vous l'avez habituée dans ceste ville, chez moy, aymée et honorée de toute nostre voisiné et de toutes les Damoiselles qui me font cet honneur de me visiter, maintenant selon son aage recherchée en mariage

(1) Livre XXII, lettre 10, t. II, p. 674.

de plusieurs honnestes Gentils-hommes. Ne doutez pas que pendant ce temps elle n'ait, avec l'air de Paris, imprimé une volonté de s'en esloigner. Toutes-fois vous la voulez retirer et confiner en votre pays d'Angoumois. Elle m'a déclaré en pleurant ne vouloir que ce que vous voulez, paroles bien-séantes en sa bouche. Mais les larmes que j'ay vuës en ses yeux me tesmoignent que, si vous le faites, vous exercerez sur elle non une puissance paternelle, ains seigneurie absoluë. »

Le grand-père a réponse à tout. « Pour nourrir, dites-vous, une amitié mutuelle en un enfant, et parce que les autres seront mariez au pays d'Angoumois, vous désirez pareillement y marier ceste-cy. En somme, c'est souhaiter, non que vos enfants mènent une vie monastique dedans un Cloistre, ains dedans une Province... Nous devons aimer chacun de nos enfants pour l'amour de lui principalement, non de nous. »

La jeune fille ne devait pas jouir longtemps de cette indulgente et paternelle protection. Estienne Pasquier, selon son expression, ressemblait « à une mesche allumée qui d'elle-mesme se meurt, quand l'huile a failli. » La vie s'en allait, non l'intelligence qui resta intacte. Le 30 août 1615, il mettait la dernière main à un chapitre de ses *Recherches*, composait ce quatrain sous trois formes différentes :

Chacun de son décez est incertain de l'heure ;
Je ne regrette point mes jeunes ans passez,
Mais je les veux tousjours retenir amassez,
Ne voulant point du tout que ma jeunesse meure ;

fit des vers latins, assista à la leçon de ses petits-

enfants, dina de bon appétit. A deux heures, il dit à sa bru, M^{me} de Bussy, qu'il sentait sa fin prochaine. On lui proposa de faire venir le médecin : « C'est de celui de l'âme que j'ai besoin, » répondit-il. Le curé de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, Froger, docteur en théologie et chanoine de la Sainte-Chapelle, vint; c'était lui qui le confessait et lui donnait la communion aux quatre fêtes annuelles. Estienne reçut le viatique avec une grande ferveur, baisa la croix, en protestant qu'il voulait mourir comme il avait vécu au sein de l'Église catholique. Il donna ses derniers avis à ses enfants et petits-enfants, et sa suprême bénédiction. Puis, comme la nuit s'avancait, il exigea que ses domestiques s'allassent coucher. A deux heures du matin, il s'éteignit « sans peine, nous dit son fils Nicolas (1), sans aucune action violente que d'une larme qui luy vint à l'œil. » Ce qu'il y eut de particulier dans cette mort touchante et douce, c'est que le mourant se ferma lui-même les yeux, circonstance qu'a rappelée en beaux vers Abel de Sainte-Marthe (2) :

*Intrepidæque manu morientia lumina condens
Ipse sibi æterni reseravit lumina cœli.*

Mourant, d'une main ferme il se ferma les yeux,
Et pour l'éternité s'ouvrit ainsi les cieux.

Quelques jours avant sa mort, il avait reçu la visite de Charles, prince de Galles, depuis roi d'Angleterre,

(1) Livre IV, lettre 11, p. 372; *A. M. Loisel, Avocat en Parlement.*

(2) *Poemata*; Paris 1732, in-4°, p. 227. — On peut aussi consulter Scévole de Sainte-Marthe, *Elogia Gallorum sæculo XVI doctrina illustrium*, qui dit dans l'éloge d'Estienne Pasquier : « Hoc ipse sibi officium præstare voluit, vitæque suæ tot laudabiles actiones hoc generoso mortis et conditionis humanæ contemptu cumulavit. »

et époux d'Henriette de France, fille de Henri IV, qui le venait voir de la part du roi son père, Jacques I^{er}, le fils de Marie Stuart.

Estienne Pasquier en mourant avait rappelé à Legros, précepteur de ses petits-enfants, ce mot de l'Écriture : *Percutiam pastorem et dispergentur oves*. En effet, lui mort, le nid se vida (1), chacun prit sa volée en pleurant. Louise Pasquier revint en Angoumois. Il n'y avait plus d'indulgent aïeul pour intercéder. Elle dut dire adieu à tout ce grand monde, pour se confiner dans quelque château de Saintonge. L'année suivante, 16 février 1616, son père la maria selon son rang et selon sa fortune. Il avait fait choix d'un gentilhomme d'ancienne maison, riche et bien allié. C'était Antoine Jommard-Achard, maréchal des camps et armées du roi, dont la prononciation saintongeaise a fait Joumard. Il se trouvait alors par la mort de son père, dont il était le principal héritier, seigneur de la Brangelie, vicomte de Lège et de la Double en Périgord. Il descendait de Jacques Achard, qui, fils de Charles Achard, avait, en 1415, épousé Jeanne Joumard, fille de Bernard Joumard et sœur d'Audoin Joumard, lequel par testament avait substitué son bien à sa sœur Jeanne et à son frère Audouin Achard, à condition que celui-ci et sa postérité prendraient le nom de Joumard.

L'époux de Louise Pasquier, né le 29 avril 1584, tenu sur les fonts baptismaux à Veuxain, par Antoine Prévost de Sansac, archevêque de Bordeaux, avait

(1) Le 4 octobre 1615, par acte reçu Lemoyne et Parque, notaires au Châtelet de Paris, ses trois fils survivants, Théodore, Nicolas et Guy Pasquier, se partagèrent sa succession.

pour grands parents Jacques Achard-Joumard, époux en 1544 de Catherine de Montardy, fille de Pierre de Montardy, écuyer, seigneur de Lascoux et co-seigneur de Montaigrier, et de Marguerite de Salignac. Son père, Poncet Achard-Joumard, vicomte de la Double, de la Brangelie, et chevalier de l'ordre du roi, gouverneur du Château-Trompette de Bordeaux, et qui se signala à Coutras contre les huguenots, avait pris pour femme, le 1^{er} octobre 1574, Louise de Chabans, fille de Pierre de Chabans, écuyer, lieutenant de la compagnie du maréchal de Sansac, chevalier de l'ordre du roi, et de Louise Prévost de Sansac. Ce mariage de convenance fut heureux. Une maladie mit, il est vrai, en danger Louise Pasquier; ce fut pour sa belle-mère et pour son père l'occasion de lui témoigner toute leur tendresse. Puis elle alla faire un petit voyage en Périgord. C'est de là qu'elle écrivit à son père deux lettres pour lui exprimer tout son bonheur. Nous avons la réponse (1) : « Sur tout rendez vostre vie, vos mœurs et conditions conformes à celles de vostre mary, et n'ayez nulle propre et péculière passion et affection que pour luy, qu'à ce qui le touche, soit en son entretien, soit en ses mœurs, soit en sa conversation, donnant ordre que vos façons de faire ne soient dures, fascheuses, ny ennuyeuses, ains plaisantes, agréables et accordantes à tout ce qu'il voudra. Commencez à mesnager de bonne heure, afin que, lorsqu'il faudra entrer en despenses, vous le puissiez faire. Les charges de mariage vont tous les jours en crois-

(1) Livre V, lettre 9, p. 457; *A ma fille de la Brangelie*.

sant. Et reluisez plustost en mœurs vertueuses, qu'en habits et autres superfluitez, qui traisnent quant et soy la ruyne des maisons, quelque bien fondées qu'elles soient ; tenez de moy ces préceptes que le long temps m'a appris, et m'aimez tousjours. Adieu. »

Le 29 septembre 1617, naquit au château de Balanzac, paroisse de Corme-Royal, Nicolas Achard-Journard de la Brangelie, vicomte de Légé et de la Double, second fils des cinq enfants de Louise Pasquier. A vingt-neuf ans, il eut une commission pour lever un régiment d'infanterie qui prit son nom. Avec lui il rejoignit l'armée qui prit Piombino et Porto-Longone en 1646, servit au siège de Crémone l'année suivante. Fait maréchal de camp le 19 janvier 1652, il transmit son régiment, le 5 janvier 1658, à son frère. Il vivait encore en 1670, où il figure à Corme-Royal avec ces qualifications : « Haut et puissant seigneur de la Brangelie, Legeay, Balanzac et autres places, » comme parrain avec « honneste et vertueuse dame Angélique de La Rochefoucauld, femme de messire Charles de Courbon, chevalier, seigneur de Blénac, baron de l'Isleau, Romegoux et autres places. » Mais il était mort en 1673, le 13 septembre, date où sa femme est titrée « haute et puissante dame Claire de Chabans, dame de la Brangelie, Balanzac et autres places (1). » De ses sept enfants, l'aîné, An-

(1) Claire de Chabans, qu'il avait épousée le 14 septembre 1639, était fille de Louis de Chabans, baron de Chabans, conseiller d'État, gouverneur de Sainte-Foy, ambassadeur à Venise. On la trouve, le 14 octobre 1645, qualifiée dame de la Brangelie, quand sa belle-mère, Louise Pasquier, marraine, le 18 octobre 1648, avec Antoine de Ca-zauviel, est qualifiée aussi dame de la Brangelie.

toine-Henri Achard-Joumard, seigneur de Balanzac dès le 14 octobre 1645, et qualifié chevalier de la Brangelie le 30 septembre 1649, épousa, le 1^{er} août 1667, Angélique de Taillefer de Barrière, qualifiée dame de Légé le 13 septembre 1673, dont il eut six enfants (1).

L'aîné, Hélié-François, épousa Hippolyte-Angèle de Beaumont-Gibaud, sœur de l'évêque de Saintes et nièce de Fénelon. Le troisième, Louis Achard-Joumard, eut Pierre-André, chevalier, seigneur de Balanzac, Forêt, Magezy et autres lieux, chevalier de Saint-Louis, lieutenant des vaisseaux du roi, marien 1759 de Henriette-Charlotte-Céleste de Bretinauld, dame de Forêt et d'Argenteuil, et père, 1^{er} février 1760, de Marie-Louise-Gabrielle, puis en 1763 d'Anne-Constance Achard-Joumard, qui, par son mariage en 1779 avec Claude-Jean-Baptiste de Turpin de Joubé, lieutenant des vaisseaux du roi, chevalier de Saint-Louis, lui porta la terre de Balanzac. De ce mariage naquirent quatre filles, dont l'aînée, Élisabeth-Julie-Constance-Céleste de Turpin, morte à Paris le 4 mars 1862, avait en 1799 épousé son cousin germain Charles-Hippolyte, comte de Turpin de Lemeung. C'est elle qui, en 1853, vendit Balanzac. La propriété, quoique noble, n'avait pas été vendue nationalement. M. de Turpin était resté dans le pays sous la garde de ses anciens vassaux. Il accueillit et cacha quelque temps

(1) Fille du marquis de Taillefer, seigneur de Mauriac, et de Marie de Marsais. Elle est marraine, le 6 mai 1691, avec son fils, Louis Achard-Joumard de la Brangelie, qui fut époux de Marie Guenon de Beaubuisson, et aussi le 1^{er} avril 1692, où elle est dite « épouse de M. de la Brangelie, seigneur de Balanzac. »

à Lameung et à Balanzac Richer-Serizy, échappé aux prisons de Rochefort.

Voilà pour la branche masculine et aînée de la famille de Nicolas Pasquier; car Louise eut deux autres fils qui, comme leur frère, suivirent le parti de Mazarin (1).

L'aîné, maréchal des camps et armées du roi, fut tué à l'affaire de Casteljaloux. Le troisième, appelé le vicomte de Légé, fut tué au Mas-d'Agenais. Henriette, l'aînée des filles, fut prieure d'Aubeterre. La cadette, Jeanne Achard-Joumard de la Brangelie, épousa, le 24 février 1642, Jean-François de Beynac, marquis de Tajac, qui signe à Corme-Royal, le 18 octobre 1648, avec sa belle-mère. Entre autres enfants, ils eurent Catherine de Beynac, mariée le 22 octobre 1662 à Messire Arnaud de Chasteigner, dont le fils, Gaspard-Joseph de Chasteigner, marié le 10 juillet à Marie de Timbrune-Valence, eut d'elle, le 21 avril 1716, Germain Chasteigner de la Chasteigneraye, comte de Lyon, et évêque de Saintes (1763-1781).

Louise Pasquier était veuve en 1630, époque où elle vend la terre de la Brangelie en Périgord, et traite, 13 septembre, avec Jean de Polignac pour une obligation de son mari. En 1631, elle transige avec le sieur des Plassons. En 1635, elle fait hommage au roi de la seigneurie de Balanzac, et

(1) On voit que c'est un peu légèrement que M. Borel d'Hauterive dit, *Annuaire de la pairie et de la noblesse de France*, 1845, p. 322, art. PASQUIER : « Claude ou Claudine, fille aînée de François Pasquier, épousa Antoine Favereau, seigneur de Malanzac ; Anne, sœur de la précédente, épousa Jean-Pierre de La Roque, marquis de Gravelines ; avec elle s'est éteinte la descendance d'Estienne Pasquier. »

donne en 1641 procuration à son fils Nicolas. J'ignore la date de sa mort.

La seconde fille de Nicolas Pasquier était vivement recherchée. Nous en avons la preuve dans une lettre écrite de la Brangelie par le père à M. le comte de Gurson (1). M. de Gurson lui proposait un parti pour sa fille. Nicolas Pasquier refuse. Il donne pour raison l'état de ses affaires (2). « En accommodant le bien de mes enfants, je ne désire ressentir aucune incommodité au mien. L'amitié des enfants aux pères ne monte jamais, ains va tousjours en descendant... Quand je commence une affaire, j'y veux apporter la dernière ligne de perfection, pour puis après dormir à teste reposée. Si maintenant je m'embarquois en quelque mariage, j'arriérerois toutes mes affaires et les mettrois en un tel désarroy qu'elles ne s'en relèveroient jamais. Ce serait un pesle-mesle de confusions qui iroit sens dessus dessous. Jusques icy, Dieu mercy, j'ay vescu avec la reigle et le compas ; venant sur l'aage, vous me blasmeriez le premier, si je ne les y apportois encore... Si je voulois présentement marier ma fille, j'entreprendrois par trop et plus que je ne puis. »

Est-ce une allusion à ses procès à propos de Balanzac? Etait-il vraiment gêné? Il venait de doter sa fille aînée; il se peut qu'il n'eût pas prête la dot de la cadette. Quel égoïsme de vieillard! mais aussi quelle sagesse d'homme expérimenté dans cette ré-

(1) Frédéric de Foix, vicomte de Meilles, conseiller du roi en ses Conseils, capitaine de cent hommes d'armes, maréchal de camp des armées du roi, grand sénéchal de Guienne en 1616.

(2) Livre VI, lettre 9, p. 515 et p. 1259, éd. de 1723.

solution de ne pas vouloir s'incommoder pour faire plaisir à ses enfants ! car « l'amitié des enfants aux pères ne monte jamais ! » Peut-être aussi ne faut-il voir dans ces motifs allégués qu'une manière honnête d'éconduire un prétendant. La preuve en est que Suzanne Pasquier ne tarda pas à en épouser un autre.

Frédéric de Foix dut sans rancune venir plus d'une fois à Balanzac. Sa sœur, Françoise de Foix (1), fut abbesse de Saintes le 2 avril 1606, succédant à Françoise de La Rochefoucauld, qui lui avait donné le voile, le 2 juillet 1600. Trois de ses filles, Catherine, Barbe et Françoise, étaient aussi religieuses à l'abbaye de Notre-Dame. Plus âgée, cette dernière, coadjutrice de sa tante en 1633, lui succéda en 1666, et mourut le 17 octobre 1866. On voit ses armes à Corme-Royal et à Saintes. Enfin, je trouve, le 29 juillet 1651, « damoiselle Marie de Gourson, » une autre de ses filles sans doute, marraine à Corme avec Jean de Talleyrand de Grignols, écuyer, seigneur de Ville-neuve ; et, le 21 avril 1610, Marguerite de Foix, sa sœur, épouse Arnaud d'Aydie, qui signe : « de Ribérac. » Toute cette société devait se réunir certainement au château de Balanzac, éloigné de deux kilomètres seulement du prieuré de Corme-Royal, qui dépendait de l'abbaye de Sainte-Marie de Saintes.

Le 15 juin 1620, par contrat passé au château de Balanzac et reçu par Abraham, notaire à Corme, Suzanne Pasquier épousa haut et puissant seigneur messire Josias de Donnissan, chevalier, seigneur et

(1) Fille de Louis de Foix, tué à Nérac, le 13 juin 1580, et de Charlotte-Diane de Foix-Candale.

baron de Citran, du Gua et de la Prade, fils aîné de feu Lancelot de Donnissan, seigneur de Citran, chevalier de l'ordre du roi, capitaine de cinquante hommes d'armes des ordonnances, etc., et de Florence de Bremond d'Ars (1), sœur de Josias de Bremond, baron d'Ars et du Chastellier, un des vaillants guerriers de cette époque (2).

Josias de Donnissan appartenait à une ancienne maison de chevalerie connue en Guienne depuis Guillaume-Raimond de Donnissan, seigneur dudit lieu, qui rendit hommage de ses terres à l'archevêque de Bordeaux en 1258. Mestre de camp d'un régiment d'infanterie, Josias de Donnissan servit en cette qualité sous les ordres du prince de Condé l'an 1639, fut fait gentilhomme de la chambre du roi et élu premier jurat noble de la ville de Bordeaux.

Suzanne Pasquier devenait par cette alliance nièce d'un jeune héros, célèbre par sa foi généreuse. Le baron du Chastellier, fils puîné de Charles de Bremond, baron d'Ars, et frère de Florence de Bremond, avait succombé vaillamment sous les coups des huguenots. Le P. Daniel (3), racontant que l'enseigne où qu'il se trouve doit périr plutôt que d'abandonner son drapeau, cite « l'exemple d'un jeune gentilhomme nommé Chastellier, fils de monsieur d'Ars, âgé de seize à dix-sept ans, qui, à la prise de Taillebourg (octobre 1585), durant les guerres des huguenots,

(1) Elle avait eu en dot, le 10 octobre 1588, 5,666 écus d'or.

(2) Florence de Bremond avait été en premières noces mariée à Frédéric de Beaumont, chevalier, seigneur de Cravans, mestre de camp d'infanterie, lieutenant du maréchal de Matignon en Guienne.

(3) *Histoire de la milice française*, t. II, p. 65.

étant près de mourir de ses blessures, s'enveloppa de son drapeau. » Daniel parle d'après Jean Montgeon, sieur de Fléac, « qui servait dès les temps de Charles IX, et qui, dans son livre *Alphabet militaire*, pages 11 et 12, édition de 1615, s'exprime ainsi :

« Le malheur advenant d'un désavantage, l'Enseignesera adverty que le taffetas (du drapeau) luy doit servir de linceul pour l'ensevelir... Cela fut pratiqué en ce pays, y a vingt-six ou vingt-sept ans, par un jeune gentilhomme, aagé de seize ou dix-sept ans, fils de Monsieur d'Ars, qui pour lors était enseigne de la compagnie du capitaine de Beaumont (Frédéric, cité plus haut), gentilhomme de Saintonge. Ce fut à la prinse de Taillebourg, à la barricade près la halle. Et là, ayant fait ce qu'un homme de bien peut faire, fut tué dans son drapeau avec le desplaisir de tous ceux qui l'avaient seulement veu, ayant en cela imité César, lorsqu'il fut tué au sénat par Brutus : l'un se couvrit la teste de sa robe et l'autre de son enseigne. » Ce trépas admirable fut imité soixante-sept ans plus tard, en 1652, à Montanceix, par un petit-neveu du jeune Chastellier, Josias de Bremond, marquis d'Ars.

Le premier fut chanté en un sonnet par La Croix-Marion :

Chastellier, qui avait plus de valeur que d'âge,
Voyant à Taillebourg entrer de toutes pars
Les ennemis tuant et forçant les rempars,
Il desprima la mort, sa furie et sa rage.

D'un valeureux dessein, au milieu du carnage,
Courageux, il s'élançait, et, comme un jeune Mars,
Frappant et renversant, criait : A moy, soldats !
A l'honneur, au combat, montrons notre courage !

L'effort se fait plus grand ; il est abandonné.
Adonc les ennemis, qui l'ont environné,
Admirent la grandeur de ce cœur indomptable.

Son sang partout ruisselle ; alors dans son drapeau
Il fait sa sépulture ! O la mort honorable !
Est-il plus beau mourir, ou plus riche tombeau (1) ?

De Suzanne Pasquier et de Josias de Donnissan naquirent plusieurs enfants que Courcelles, dans sa notice sur cette famille, n'a pas tous mentionnés. Il ne cite que Charles et Gabrielle, parce qu'ils sont seuls nommés dans le testament de leur mère. Nous ajouterons donc : Nicolas de Donnissan, né le 31 décembre 1633 et tenu sur les fonts baptismaux de Corme-Royal, le 4 janvier suivant, par Nicolas de Donnissan et par Jacquette de La Gourgue, femme de François-Galiot de Bremond, seigneur de Vernoux ; et peut-être aussi Jacob de Donnissan, qui, le 9 janvier 1635, signe aux mêmes registres de Corme avec Pierre de Donnissan, seigneur du Gua, capitaine au régiment de Sainte-Croix en 1636, frère de Josias et beau-frère de Suzanne Pasquier. Suzanne Pasquier fit son testament au château de Citran, le 23 février 1657, nommant pour son héritier principal son fils aîné, Charles de Donnissan, et laissant l'usufruit de tous ses biens à son mari.

Ce Charles de Donnissan, d'abord connu du vivant de son père sous le nom de M. de Mainxe, ensuite qualifié de baron de Citran, épousa en 1667

(1) Voir sur Jean Montgeon de Fléac, écrivain angoumoisin aujourd'hui oublié, la *Revue historique* de 1869, p. 217 et suivantes ; Paris, Dumoulin. La mort héroïque du jeune baron du Chastellier y est rapportée avec des notes intéressantes par M. Ch. d'Orlac, pseudonyme.

Marie de Maniban. Il eut d'elle, entre autres enfants, Guy, marquis de Donnissan et de Citran, comte capital de Romefort, capitaine au régiment de Boufflers. Guy fut père d'Alphonse, marquis de Donnissan et de Citran, grand sénéchal de Guienne, dont le fils Guy-Joseph, marquis de Donnissan et de Citran, grand sénéchal de Guienne et de Libourne, chevalier de Saint-Louis et de Saint-Lazare, gentilhomme de Monsieur, maréchal des camps et armées du roi, naquit en 1737, et, après avoir vaillamment combattu en Vendée, périt, fusillé à Angers, le 8 janvier 1794. En lui s'éteignirent la descendance directe de Suzanne Pasquier et la maison de Donnissan : car il ne laissait de son mariage avec M^{lle} de Durfort de Civrac, sœur du duc de Lorges et fille du duc de Civrac, qu'une fille, Louise-Victoire de Donnissan, née au Louvre le 25 octobre 1772, qui devint l'héroïque épouse de deux héros, Lescure et La Rochejaquelein. Voilà comment les huit enfants de M^{lle} de Donnissan et de Louis du Vergier, marquis de La Rochejaquelein, peuvent compter parmi leurs ancêtres Estienne Pasquier et Nicolas Pasquier, son fils.

On nous pardonnera ces détails généalogiques que nous aurions pu multiplier. Ces noms que nous venons de citer sont assez illustres pour mériter d'être mentionnés et rattachés à notre principal personnage. Ils montrent que parfois les principes d'honneur passent du tronc dans les branches et dans les rameaux, et qu'avec les biens et le nom, les enfants héritent aussi des vertus et du courage de leurs aïeux.

CHAPITRE XI.

Balanzac. — Ses seigneurs. — Procès. — Le château. — Hommages. — Redevances. — La fortune d'un seigneur au XVI^e siècle. — Jacques Pasquier et la noblesse de Saintonge à l'île de Ré contre les Anglais.

Tous ces grands actes de la vie civile se passaient à Balanzac, château à seize kilomètres de Saintes et vingt-quatre de Marennes. Nicolas Pasquier avait un peu délaissé Mainxe et Cognac pour Balanzac. Il s'y plaisait grandement. Il y avait du calme, des bois, un air sain, et il approchait de la vieillesse. C'est de là qu'il écrivit (1) à M. de La Chevrie, grand archidiacre du diocèse, pour l'inviter à venir passer quelques jours chez lui. A Saintes, lui dit-il, « où les maisons sont recluses et pressées, » l'air ne pénètre que « puant et rance ; » il « corrompt les esprits, altère la chaleur naturelle et rend le corps paresseux, d'où se germent les douloureuses gouttes et autres violentes et languissantes maladies. » Au contraire, à Balanzac, il sera d'abord éloigné du bruit de la ville et du tracas des affaires ; puis il aura le doux, gracieux et innocent repos des champs ; il respirera un air pur, sain, fortifiant. Car l'air est indispensable à la vie, plus même que les aliments. On peut se passer plu-

(1) Livre IX, lettre 9, p. 817 et 1383.

sieurs jours de manger et de boire; on ne peut être un quart d'heure sans respirer.

M. de Mainxe semble avoir voulu faire de Balanzac le manoir héréditaire, le château patrimonial que l'aîné de la famille recevait de son père et transmettait à son fils aîné, et où aussi venaient se rassembler les enfants dispersés, asile quelquefois pour ces fils de famille dont le nom même signifie prodigalité, ou bien pour ces cadets qui n'avaient pu emporter la fortune à la pointe de leur épée. « Mes enfants, écrivait-il (1), se marieront en ce pays, lesquels, liez d'une mutuelle amitié fraternelle, se maintiendront les uns les autres, ce qu'ils ne pourroient faire esloignez. » Et puis, qui sait? la noblesse des Pasquier était toute récente. Ne fallait-il pas lui créer une antiquité? C'était bon de marier ses filles aux descendants de vieux gentilshommes. Un château féodal, très ancien, habité de temps immémorial par d'illustres familles, ajouterait un peu d'années à la célébrité encore nouvelle. Peu à peu on s'habituerait à voir dans ces récents acquéreurs des possesseurs héréditaires.

Balanzac, en effet, avant de devenir au XVI^e siècle l'élégant manoir que nous voyons, avait été un *castrum* féodal dont on a des seigneurs depuis le XII^e. Ces seigneurs de Balanzac, d'après les recherches de M. le marquis d'Asnières de la Chasteigneraye, étaient des cadets de l'illustre maison de Pons. Robert de Chadenac, fils cadet de Pontus de Pons, dit Pontus d'Asnières, et petit-fils de Geoffroy III de Pons,

(1) Livre I^{er}, lettre 19, p. 105; *A Monsieur Pasquier mon père.*

septième sire de Pons, épousa très probablement l'héritière du fief de Balanzac. Car son petit-fils Robert, chevalier de la sénéchaussée de Saintonge, servant dans l'ost de Foix en 1271, est qualifié seigneur de Balanzac (1). Gombaud de Balanzac, fils de Robert II, chevalier, seigneur de Chadenac, eut d'Isabelle de Pons, petite-fille de Renaud III, Gombaud II, chevalier, seigneur de Balanzac, d'Ars et de Chadenac, choisi, l'an 1357, en qualité de parent, comme exécuteur testamentaire de Jeanne d'Albret, femme de Renaud, sire de Pons. Il fut père de Jeanne, dame d'Ars et de Balanzac, mariée vers 1340 à Guillaume de Bremond, chevalier, seigneur d'Eschillais et de Jazennes, tué à Crécy, suivant M^{sr} Léon de Beaumont; elle lui apporta les seigneuries d'Ars et de Balanzac. Depuis cette époque, la terre de Balanzac était restée dans la famille de Bremond, jusqu'au jour où Nicolas Pasquier en devint possesseur.

Balanzac lui avait toujours souri. Il adresse à son propriétaire, qu'il ne désigne que sous les initiales de « Monsieur D. B., Gentilhomme Xaintongeois, » et qui est certainement Salomon-François de Bremond, une lettre sur ses dépenses superflues. Il dit bien (2) que la noblesse privée de richesse est comme l'aigle « qui n'a point d'aisles, sans lesquelles il est impossible qu'elle s'esleve au Ciel, comme la nature l'y pousse, » et que quand il n'aura plus rien, il ressemblera à un beau palais « qui est à la veille de s'en aller sens dessus dessous, duquel un chacun se tire loin. » Au

(1) La Roque, *Traité du ban*. — Voir *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, t. I^{er}, p. 177.

(2) Livre X, lettre 9. p. 958 et 1439.

fond, il n'était peut-être pas fâché de voir qu'il continuait « de mettre librement et à large main tout par écuëlle. » La terre lui arriverait. François de Bremond lui devait 23,763 livres 3 sous 8 deniers, et il ne pouvait payer.

En 1613 donc, Nicolas Pasquier fit saisir réellement la terre de Balanzac. Quatre ans après, le 6 janvier 1617, intervient un accord entre le débiteur et le créancier; et M. de Mainxe achète (1) le domaine en question moyennant cinquante mille livres. Et comme le vendeur devait à l'acheteur 23,763 livres 3 sous et 8 deniers, celui-ci n'avait plus qu'à déboursier 26,236 livres 16 sous 4 deniers. Cette dernière somme servirait à désintéresser les créanciers privilégiés et hypothécaires suivant l'état fourni par Salomon-François de Bremond. De plus, le vendeur devait faire décréter ladite terre sur lui, et en remettre le décret à l'acquéreur, faire ratifier la vente par Marie Bastard de la Cressonnière, son épouse, qui s'engagerait à renoncer à toutes prétentions ou répétitions matrimoniales, quelles qu'elles pussent être. Le 22 février 1617, Marie de la Cressonnière approuva tout ce qu'on voulut, et donna au sieur de Mainxe quittance d'une somme de 2,400 livres qu'il venait de lui solder sur le prix de Balanzac. Mais en 1620 Marie de la Cressonnière se ravisa, et sans tenir compte des engagements qu'elle avait pris fit, je ne sais pour quelle cause et sous quel prétexte, opposition à la saisie de la terre de Balanzac par Nicolas Pasquier

(1) Acte passé devant Guedon et Puychaud, notaires à la Forest-sur-Sèvre.

sur son mari. Le 19 décembre 1620, elle obtint à Fontenay-le-Comte une sentence qui admettait ses prétentions et nommait des experts pour les apprécier. La terre de Balanzac était ainsi sans propriétaires, ou plutôt elle en avait trop.

Pendant ce temps, Louise Pasquier avait été mariée en 1616 à Antoine Joumard, et Jacques Pasquier, son frère, épousa Jeanne de Bremond, sa cousine germaine, fille de Salomon et de Marie de la Cressonnière. Jeanne de Bremond apportait en dot ses droits ou prétentions sur la terre de Balanzac, à charge de reversion audit Nicolas, si Jacques venait à mourir sans enfants ; c'était une transaction qui pouvait mettre fin à tous les différends. Aussi, après le décès de Jacques Pasquier (juillet 1627), son père, suivant les conventions, prend possession du domaine. Tout allait bien. Mais Nicolas Pasquier meurt, et voici nouvel encombre.

C'est une curieuse histoire que cette dispute de la terre de Balanzac. Elle dura près d'un siècle. Je ne suivrai pas toutes les péripéties de la lutte. Plusieurs générations y combattent successivement. Exemple édifiant de la brièveté des procès et de l'accord des familles.

A la mort de Nicolas Pasquier, ses deux filles se partagèrent ses biens. Balanzac échoit à M^{me} de la Brangelie. Mais voici venir Jacques Favereau, tout poète qu'il était. Petit-neveu et héritier de Louise Mangot, femme de M. de Mainxe, il réclame la moitié dans l'héritage de Balanzac : car cette propriété a été achetée en 1617, à l'époque où Louise Mangot était encore en communauté de biens avec son mari.

De son côté, Marie de la Cressonnière fait procéder, en 1634, à une seconde saisie sur Balanzac, pour certaines sommes qui lui restaient dues par feu son mari (1). La saisie est portée à la chambre de l'Édit. Mais la chambre de l'Édit ayant été supprimée, l'affaire vint à la chambre du Parlement de Paris. Nouveau retard. Pendant ce temps, Jacques Favereau meurt à son tour. Son fils et sa fille vendent leur part de propriété au fils de Louise Pasquier, Nicolas Joumard, et à Claire de Chabans, sa femme. Mais M^{me} de Bremond-Vaudoré se prétend première héritière et créancière privilégiée. Un arrêt intervient, le 20 août 1655, entre Marie de la Cressonnière, veuve dès 1620, d'une part; Antoine Favereau, sieur de la Chèze, Louise Favereau, femme séparée de biens de Christophe de Machault, enfants et héritiers de Jacques Favereau, d'autre part, et Salomon de Bremond, Jean de Jousserand et sa femme, Jeanne de Bremond, enfants et héritiers de la partie saisie. Cet arrêt met les parties hors de cour sur la demande en distraction, ordonne

(1) Charles de Bremond de Vaudoré, cheval-léger de la garde du roi, fils de Salomon et de Louise-Anne-Marie des Cars des Loges, petit-fils de Salomon-François et de Marie Bastard de la Cressonnière, eut aussi une affaire avec le Parlement de Paris. Il obtint, 12 janvier 1691, un arrêt à l'occasion de lettres de rémission que lui avait accordées le roi « pour avoir été présent à la mort du nommé Bonneville, opérateur. » Vaudoré, qui s'était constitué volontairement prisonnier, n'obtint l'entérinement de ses lettres qu'à la charge de payer 4 livres pour aumônes, 10 livres pour prières, et 300 livres d'amende, laquelle amende fut attribuée à la duchesse de Lesdiguières, dame de la terre de Beauvais-sur-Matha, arrondissement de Saint-Jean d'Angély, dont le procureur fiscal avait requis l'instruction de l'affaire. Voir *Les Parlements de France*, par le vicomte de Bastard d'Estang; 1858, Didier, t. I^{er}, p. 364.

qu'il sera passé outre aux criées et adjudications par décret de la terre en litige. Toutefois, s'ils voulaient garder la propriété, les Favereau pouvaient, entre les mains du receveur de la cour, en verser le prix, soit 50,000 livres, pour être distribué entre les créanciers opposants.

Le 5 janvier 1657, requête civile contre cet arrêt prise par Antoine Favereau et Christophe de Machault, tuteur des enfants mineurs et héritiers de Louise Favereau, son épouse, héritière avec son frère Antoine de leur père, Jacques Favereau, donataire universel de Louise Mangot; puis par Antoine Joumard, fils et héritier bénéficiaire de Louise Pasquier, sa mère, qui l'était de Nicolas Pasquier; enfin par Marie Bastard de la Cressonnière, veuve de Salomon François de Bremond. C'est un amalgame étrange d'héritiers et de sous-héritiers, un chassé-croisé d'intérêts divers où l'on finit par se perdre. Intervient un arrêt du 27 juin 1657 qui met les parties au même état qu'avant l'arrêt du 20 août 1655. C'était bien la peine de plaider deux ans (1). Et la bataille se con-

(1) Il ordonne, en outre, que le contrat de vente de la terre de Balanzac, du 6 janvier 1617, sera exécuté « en baillant par lesdits Favereau bonne et suffisante caution, ainsi qu'il sera jugé par l'arrêt d'ordre qu'il en sera fait. »

Antoine Favereau baille donc pour caution Germain Pinet et Michel de Lié, bourgeois de Paris, et Jean Guiet, conseiller des finances. Ce n'est pas tout. Parait un sieur de Saint-Laurent qui se dit créancier. On l'admet. Marie de la Cressonnière meurt en 1658, après avoir testé le 3 mars 1646; mais le procès dure toujours. D'arrêts en arrêts, de requêtes en requêtes, de jugements en jugements on arrive à l'année 1692. A ce moment, les garants donnés par Favereau sont morts; leurs héritiers refusent de payer. Les premiers combattants sont défunts, mais leurs petits-fils sont encore sur la brèche. On va attaquer

tinue. Comment se termina-t-elle? Sans doute comme beaucoup d'autres :

Et le combat finit faute de combattants.

Mais on peut se demander ce que devenait la propriété ainsi disputée, et ce qu'il en resta à ceux qui la gagnèrent. Le juge en ce temps-là avalait l'huître. Cette fois, il dut aussi manger les écailles.

Qui dirait aujourd'hui qu'autour du paisible château de Balanzac, demeure d'une famille de cultivateurs-propriétaires, s'agitèrent tant d'ardentes convoitises et de si longs appétits? Il est encore tel que l'acheta Nicolas Pasquier. A cette époque, il venait d'être reconstruit par Françoise de La Rochebeaucourt, fille de François de La Rochebeaucourt, seigneur de Varèze, sénéchal d'Angoumois et échanson du roi, alors veuve de Charles de Bremond (1), qu'elle avait épousé en 1532, et qui vivait encore le 20 juillet 1556, jour où il reçut l'hommage du fief de la Ligerie, relevant de Balanzac. Sa mère était Bonaventure de La Personne, dont les initiales B. P. se voient au-dessus et au-dessous de l'écu aux trois pattes de griffon, armes des La Personne (2), tandis qu'une cor-

Buchère, héritier d'une des cautions d'Antoine Favereau, le seul qui soit encore riche. Les Achard-Joumard ont bien renoncé à leur part de la succession de leur mère, grand'mère et aïeule, tour à tour et successivement, le 10 octobre 1652, le 30 mai 1674, le 27 juin 1681. Mais leur héritier, Joseph Achard-Joumard, vicomte de la Brangelie, n'entend pas perdre le domaine que Louise Pasquier et Antoine Joumard, ses aïeux, ont acquis.

(1) Chevalier, seigneur de Balanzac, premier maître d'hôtel et panetier du Dauphin, duc de Bretagne, et du duc d'Orléans, et ensuite du roi François I^{er}.

(2) *Épigraphie santone et aunisienne*, p. 367.

delière, enlaçant les lettres F. R., entoure un blason à neuf losanges qui est celui des sires de La Roche-beaucourt, sortis des anciens comtes d'Angoulême. Balanzac a tout à fait l'air seigneurial. Il a conservé jusqu'à présent un aspect antique. C'est un château mi-forteresse, mi-manoir. Une grande muraille l'enferme, et des fossés à demi comblés l'entourent. On voit encore le chemin de ronde et un reste de machicoulis; les guérites et les créneaux ont disparu. La porte d'entrée n'est qu'un portail vulgaire; mais la cour a quelque chose de solennel, malgré les instruments ou objets agricoles qui l'encombrent. Au milieu s'élève un puits monumental, surmonté d'un dôme porté par des pilastres. Descendez-y; à mi-route, vous trouverez, dit-on, une ouverture latérale qui conduit dans les souterrains creusés sous la cour et le jardin. Dans le jardin est un petit édifice isolé. Il a dû servir primitivement d'oratoire calviniste au temps où les seigneurs de céans étaient huguenots, et être construit pour cela : car aucun détail architectural n'y révèle une chapelle catholique. Plus tard on a dû y célébrer la messe, et Nicolas Pasquier, qui faisait ses pâques, comme il nous l'apprend, y a sans doute communiqué. Ce qui prouve encore que cet édicule était protestant, c'est que tout près est encore l'église catholique. Aujourd'hui, c'est une église paroissiale desservie par le curé de Corme-Royal. D'abord ce n'était que la chapelle seigneuriale, et elle était située dans la première enceinte du château. Elle est sous le vocable de sainte Madeleine et date du XII^e siècle, comme on le voit par son abside en rond-point, les modillons et l'archivolte

d'une fenêtre de la façade, seuls témoins du monument primitif : car toits et murs ont été refaits à diverses époques, et en dernier lieu par M^{me} Élisabeth-Julie de Turpin. Un chapelain à la nomination du seigneur desservait cette chapelle.

Une feuille volante, intercalée dans le 82^e tome de dom Fonteneau, à la bibliothèque de Poitiers, et où sont accumulées les erreurs les plus grossières, ce qui ôte par conséquent toute valeur au morceau, raconte qu'après la mort de Marie de Bremond, fondatrice d'une chapelle à Saint-Éloi, près de son château de Balanzac, ses deux fils, Jean et Pierre, tuèrent le chapelain. Ils furent condamnés; et la sentence fut écrite en latin, au bord du grand chemin de Marennes, sur une pyramide dont les débris, en 1729 ou 1730, servirent de seuil à une porte de la bordure voisine de Beaulieu. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un procès eut lieu à propos de la fondation de la chapelle entre les Bremond de Balanzac et l'abbaye de Saintes, qui voulait que la chapelle dépendit de Corme-Royal.

Nicolas Pasquier, en achetant la seigneurie de Balanzac, était tenu d'en acquitter les charges. Il devait au roi un service de vingt jours seulement; mais il était tenu de défendre une des portes de la ville de Saintes. En retour, il avait le droit d'appeler à la défense de son propre castel les habitants de Saintes et des îles adjacentes, « qui étaient, dit un ancien titre, obligés au temps de guerre d'aller garder et conserver ledit château de Balanzac, et partant qu'ils ne feussent pas assez forts pour cela doivent premier que de l'abandonner *y mettre le feu*

et le ruiner entièrement. Alors le seigneur se peut retirer et a pour retraite en cette ville de Saintes la tour de la Porte-Aiguière, devant laquelle il est obligé de rendre au corps de ville (représentant du roi) son hommage, armé de toutes pièces sur un cheval; et lorsque la guerre est finie, les habitants d'icelle ville de Saintes *sont obligés de faire rebastir le château et le remettre en son premier estat.* »

Armé de toutes pièces et à cheval, c'est un privilège bien rare. Les autres vassaux du roi, pour grands qu'ils fussent, rendaient hommage tête nue et à genoux. Seuls, les suzerains primitifs et leurs successeurs le rendaient ainsi (1). M. de Balanzac avait un droit plus lucratif. Tout poissonnier allant de Marennes à Saintes s'arrêtait au bout de l'allée seigneuriale et faisait claquer son fouet. C'était le signal. Aussitôt le majordome du château venait prendre le plus beau poisson. Il est vrai que ce poisson était bien payé un peu cher : car l'entretien de la route était à la charge du seigneur.

Enfin, je serais curieux de savoir si, lorsqu'il prit possession de son fief, M. de Mainxe fit le baisement du pouce. La cérémonie se pratiquait à muance de seigneur et de vassal sans doute. Le seigneur appuyait son pouce sur la pomme d'or de sa canne, et chacun venait respectueusement baiser le pouce de son seigneur et maître, usage bizarre dont l'origine

(1) La nature de cet hommage est une nouvelle preuve de la haute origine des premiers possesseurs de cette terre, les sires de Pons, issus des ducs d'Aquitaine, et qui en cette qualité rendaient également leur hommage au roi de la même manière, c'est-à-dire debout et armés.

nous est inconnue, et qui devait avoir sa source dans quelque signalé service rendu aux vassaux par le suzerain. Il serait difficile maintenant de trouver trace de cet hommage. Quand a-t-il cessé? Longtemps certainement avant la Révolution : car les vieillards se le rappelleraient encore. Ce n'est plus qu'une tradition. Les pièces où il en pourrait être fait mention sont sans doute détruites. Il y a quinze ou seize ans, quand la propriété fut vendue, les papiers furent tous brûlés. Il y avait un tas de vieux parchemins qui avaient la vie dure. Il fallut trois jours pour en venir à bout.

Nicolas Pasquier était tout fier de son nouveau fief. Il a bien soin d'en ajouter le nom au sien. Dans ses actes il se qualifie : « haut et puissant seigneur, messire Nicolas Pasquier, écuyer, seigneur de Mainxe, Balanzac et autres places. » C'est ainsi qu'on le trouve désigné dans les minutes du notaire Élie Chevalier. Il aimait, et c'était alors pour tous les suzerains une obligation à laquelle ils ne manquaient pas, il aimait à être parrain. Il tint des enfants de ses tenanciers sur les fonts baptismaux, entre autres, le 27 octobre 1619, avec Marie de Foix, femme d'Isaac de La Lande, seigneur de Gros-Bois ; le 17 mai 1630, avec sa fille Louise. Il s'appelle noble homme, puissant seigneur, mais signe simplement N. PASQUIER.

J'ai été curieux de connaître la fortune d'un haut et puissant seigneur de cette époque. Il sera intéressant d'en faire comparaison avec celles de nos jours. Le haut et puissant seigneur bien souvent n'était ni haut ni puissant, si ce n'est dans ses actes. Et plus d'un bourgeois du XIX^e siècle se trouverait assez mal

accommodé des richesses des châtelains du XVI^e. Voici un état des biens de M. de Mainxe à sa mort, y compris la portion qu'il avait héritée de M. de Balanzac, son fils. Les biens consistaient en prés, vignes et redevances dans les paroisses de Mainxe, Gimeux, Genté, les Salles, Saint-Sulpice, Saint-Martin de Merpins, au Breuil-Marmaud, à Cognac. Eh bien ! tout cela s'élevait à la somme de 1,537 livres 5 sous 10 deniers. Mais il y avait les rentes en nature : c'étaient 430 boisseaux de blé, 148 d'avoine, 12 pipes de tous grains, 12 pipes de vin, 7 pichins d'huile, 16 gelines, 38 chapons et demi. Le demi-chapon est assez joli.

M. de Mainxe avait de quoi fournir sa maison. Mais dans ces chiffres ne sont pas compris les revenus de Balanzac. Il est vrai qu'avec tous les procès que cette terre lui causa, on ne sait si elle ne lui fut pas plus onéreuse que lucrative. Quant à Dessé en Poitou, c'était fort peu de chose. En supposant les revenus de Balanzac d'après le prix d'achat, il aurait eu 2,500 livres, ce qui ajouté aux 1,537 livres de Mainxe lui donnait 2,800 livres. On voit qu'en y comprenant les denrées que lui apportaient ses fermiers, Nicolas Pasquier avait à peine de quoi vivre. Aujourd'hui, certes, celui qui ne posséderait que ces minces revenus serait misérable, tout haut et puissant seigneur qu'il fût. Mais tout est relatif ; et à l'époque ce chiffre ne laissait pas d'avoir son importance (1). J'estime qu'il possédait au moins quatre ou

(1) Pasquier donnait à son laquais 15 livres et une paire de souliers, « ce à quoi je ne suis point tenu, » ajoute-t-il.

cinq cent mille francs. Il est vrai qu'aujourd'hui on ne peut faire figure dans le monde qu'avec son petit million (1).

C'est pour son fils Jacques que Nicolas Pasquier avait acheté la seigneurie de Balanzac. De plus, il l'avait, pour assurer la propriété à sa descendance, marié, le 20 janvier 1620, à sa cousine germaine, Jeanne de Bremond, fille de Salomon-François de Bremond et de Marie de Bastard de la Cressonnière. En effet, Jacques Pasquier de Dessé prit dès lors le titre de seigneur de Balanzac. On le trouve ainsi qualifié dans les registres de la paroisse de Corme-Royal, où il fut deux fois parrain, le 17 avril 1627, le 18 mai 1627. Il n'en devait pas jouir longtemps.

Pendant que l'armée de Louis XIII s'avancait pour

- (1) Puisque nous parlons des revenus de notre personnage, transcrivons ici une pièce que veut bien nous communiquer M. Adolphe Bouyer :

« Je Nicolas Pasquier, s' de Mainxe et d'Essé à cause de Dam^{elle} Louyse Mangot, ma femme, confesse avoir reçu de M' Martin, conseiller du Roy et recepveur provincial des rentes en la généralité de Limoges la somme de quarante huit livres quinze sols pour les quatre demy quartiers de l'année 1612, à cause de quatre vingtz dix sept livres dix sols que j'ay droict de prendre audit nom par chacun an sur la recepte des tailles d'Angoulesme. De laquelle somme de XLVII^j ^{tt} XV sols je quicte ledict sieur Martin et tous autres. Fait le XV^e de janvier MV^j quinze.

« N. Pasquier. »

L'original sur parchemin avec la signature autographe est à la Bibliothèque nationale, cabinet des titres, dossier PASQUIER.

Dans le même dossier se trouve une autre quittance en date du 15 janvier 1615 (aussi original sur parchemin, avec la signature autographe N. PASQUIER), au même Martin, de la somme de *six vingt dix sept livres cinq sols* pour les quatre demi quartiers de l'an 1613 *à cause de deux cens soixante et quatorze livres dix sols* qu'il avait droict de prendre audict nom sur la recette des tailles d'Angoulême.

attaquer La Rochelle, une flotte anglaise sortait des ports d'Angleterre pour la défendre. Le maréchal de Toiras, Jean de Saint-Bonnet, qui commandait dans l'île de Ré, devait être le premier attaqué. Aussi de toutes parts accourent sous ses ordres une foule de volontaires. Outre ses deux frères, les sieurs de Montferrier et de Restendères, c'était le baron de Chantal, Celse-Bénigne de Rabutin, fils de Jeanne-Françoise Frémiot de Chantal et père de M^{me} de Sévigné; il eut le commandement de l'escadron des gentilshommes. C'était Montault, seigneur de la Roque-Navailles, fils de Bernard, sénéchal de Gascogne; lui commanda la cavalerie. C'étaient les sieurs de Thibauldière, de Boussantault. Mais la plupart de ces généreux volontaires avaient été fournis par la Saintonge. On y comptait un d'Ambleville; un Beauchamps, sieur de Bussac; les deux fils de Samuel-Eusèbe de Campet, baron de Saujon : Charles de Campet, chevalier de Malte, qui y mourut âgé de quatorze ans, et Gaspard de Campet qui, criblé de blessures, resta au pouvoir de Buckingham; puis Belcier, baron de Cozes, fils unique; Bertrand de Vignolles la Hire, seigneur de Soubran, fils de François, baron de Vignolles, et de Marie de La Rochebeaucourt; Henri de La Motte-Fouqué, baron de Saint-Surin; le beau-frère de Charles de La Rochefoucauld, Geoffroy de Durfort de Duras, baron de Cussaguès; Josias de Bremond, baron d'Ars, avec son fils Jean-Louis, quoiqu'il eût vu, le 1^{er} juin 1621, un autre de ses enfants, François de Bremond, emporté par un boulet de canon au siège de Saint-Jean d'Angély.

Jacques Pasquier quitta sa tranquille demeure de

Balanzac et courut se ranger sous les drapeaux du maréchal (1).

Les Anglais arrivèrent, le 20 juillet, avec cent vingt vaisseaux, à l'île de Ré. Le 21, ils mettent en vedette douze grands vaisseaux à l'entrée du pertuis Breton, près la pointe d'Ars. Ce jour se passe à canonner le fort de la Prée, où Toiras avait mis un tiers de ses trois mille hommes. Le lendemain, à la faveur de la marée, les Anglais descendirent à la pointe de Sablonceaux. Le maréchal y avait posté une partie de son régiment et de sa compagnie avec celles des sieurs des Roches-Baritaut et de Charles de La Rochefoucauld de Fonsèques, marquis de Montendre, qui attendaient là depuis six heures dans les dunes sous le feu de deux mille pièces de canon. En tout, il y avait trois cents cavaliers et sept cents fantassins. La valeur suppléait au nombre. Le combat fut vif; il fut aussi meurtrier. Là tombèrent Rabutin de Chantal, âgé de trente ans; Montault de Navailles; Louis Belcier de Cozes, époux de Marie de Nesmond; Bussac, de la maison de Beauchamp en Saintonge; Montaigne; La Lande; Saint-Luc et une foule d'autres.

Le baron de Saujon, Gaspard de Campet, ses deux cousins, le baron de Marennes et le baron de Saint-Surin, y furent blessés. Jacques Pasquier ne fut pas épargné. Mais il fut moins heureux que ses trois compatriotes, qui échappèrent. Un boulet de canon lui emporta une jambe. Trois jours après il était mort (2).

(1) Voir le *Mercure françois*, ch. XIII, p. 843, qui écorche et rend méconnaissables tous ces noms de guerriers, ou l'*Histoire de l'île de Ré*, par M. le D^r Kemmerer, qui ne les embellit pas.

(2) Sa veuve, Jeanne de Bremond, se remaria plus tard à Jean de

Le père, aux termes du contrat de vente de Balanzac, héritait de cette terre, si l'époux de Jeanne de Bremond décédait sans enfants. C'était le cas. Il demande donc à entrer en possession. Élie Chevalier, notaire à Corme-Royal, fut nommé, le 6 août 1627, par le Présidial, pour faire l'inventaire. L'affaire était facile. Jacques Pasquier n'avait d'autres biens que ceux que lui avait donnés son père en le mariant. Nicolas Pasquier, qualifié dans l'acte écuyer, seigneur de Mainxe, de la Madeleine, de Gimeux et autres places, eut donc encore une fois Balanzac. Il y résidait déjà avec sa fille Louise.

Jousserand, seigneur de Lairé, avec lequel elle plaidait, en 1638, contre sa belle-sœur, la vicomtesse de la Brangelie.

Un manuscrit de la Bibliothèque nationale (*Fonds français*, 14018, f° 53, v°) contient sur Nicolas Pasquier et ses enfants la note suivante, où l'on pourra facilement corriger quelques erreurs :

« Nicolas Pasquier, s' de Mincé et de Balanzac, Lieutenant général en la sénéchaussée, prévosté, eaux et forets de Cognac, pendant six ans, maistre des requestes, receu le onze avril 1595.

« Il estoit fils d'Estienne Pasquier, avocat général de la chambre des Comptes, mort fort agé le 29 aoust 1615 et qui avoit acquis la terre de Mincé en Angoumois, et de Françoise Bellin, enterré à S. Severin le 30 aoust 1615. Il estoit frère de Théodore Pasquier, avocat général en la chambre des Comptes; de Pierre Pasquier, s' de La Frelandière, capitaine au Régiment de Champagne; d'Estienne Pasquier, s' de La Mirauderie, et de Guy Pasquier, s' de Bussy, auditeur des Comptes.

« Il avoit épousé Louise de Bremond de Balansac, dont :

« 1° Jacques Pasquier, s' de Gimeux, mort sans alliance à La Rochelle;

« 2° Pierre Pasquier, s' de Gimeux, mort sans postérité à La Rochelle;

« 3° Louise Pasquier, mariée à Antoine Joumar, s' de La Brangelière;

« 4° Susanne Pasquier, mariée à Josias de Donissan, s' de Siran. »

CHAPITRE XII.

Les lettres de Nicolas. — Ses correspondants. — Sizé. — La Roche-Véron. — De Sailly. — Jussac d'Ambleville. — Raymond de Montaigne. — J. Raoul. — Ch. de Bremond. — Épernon. — Du Vair. — La Rochepozay. — Mangot. — Séguier. — R. de Cumont. — André de Nesmond.

C'est à Balanzac, en grande partie, sous les larges ombrages des hauts chênes, aujourd'hui détruits, qui entouraient le château, que M. de Mainxe, seigneur de céans, écrivit ses curieuses lettres. Il songeait depuis longtemps à les publier et les collectionnait soigneusement.

En 1623, elles parurent (1) sous ce titre : *Les Lettres de Nicolas Pasquier, fils d'Estienne, contenant divers discours des affaires arrivées en France sous les règnes de Henry le Grand et Louys XIII, avec la responce aux Recherches des Recherches*. L'auteur a bien senti que son père lui était une bonne recommandation ; aussi met-il à son nom « fils d'Estienne. » Oui, il est bien le fils de son père, et il ne s'en cache pas d'ailleurs. Pourquoi écrit-il des *lettres* ? Parce que son père en a écrit. « Désireux, dit-il, de suivre mon père à la trace, je n'ai mis ni mon esprit ni ma plume en épargne pour écrire des lettres sur le modèle des siennes. » Pourquoi y a-t-il dix livres ? Parce que son père en avait fait paraître dix ; les douze au-

(1) A Paris, chez Rolet Boutonné, au Palais, en la Galerie des Prisonniers.

tres livres ne virent le jour qu'après sa mort. Comme celles d'Estienne, celles de Nicolas se rapportent aux événements publics et aux faits domestiques. Il y a de tout dans ce volume.

C'est un gros in-4°, on dirait maintenant in-12, qui n'a pas moins de 965 pages sans compter la table. On y trouve des dissertations théologiques et des avis pour bien dresser un cheval, des remontrances au roi, à la reine, au duc d'Épernon, et un traité sur l'art de parler français, des conseils à des jeunes filles et à l'évêque de Luçon, le futur cardinal de Richelieu. A côté de préceptes sur l'éducation des enfants, il prouvera à son frère qu'on peut vivre sans manger, témoins, sans compter les exemples de l'antiquité, cette fille de Confolens en Angoumois, « qui a demeuré quatorze ans sans boire ni manger, » et cette autre « du bourg de Montalembert en Poitou, qui a été sept ans sans manger, laquelle buvait environ une peinte d'eau tous les jours, et au bout de sept ans reprit le manger (1). » Quand il aura montré (2) à

(1) A cette époque, les faits de ce genre sont nombreux. On a au XVI^e siècle : *Inappetence d'un enfant de Vauprofonde, près Sens*; en 1542, publié à Paris, par Robert Estienne, un petit in-8°, *De puellâ quæ sine cibo et potu vitam transigit brevis narratio teste et authore Gerardo Bucoldiaco physico regio*. L'*Histoire merveilleuse de l'abstinence triennale d'une fille de Confolens en Poitou* a été traduite en latin à Paris en 1602. On peut y ajouter l'*Histoire admirable et véritable d'une fille champêtre du pays d'Anjou, laquelle a été quatre ans sans user d'aucune nourriture que de peu d'eau*; Paris, 1586; ou bien l'*Histoire prodigieuse et admirable d'un homme, Provençal de nation, lequel ne boit n'y ne mange*; Paris, 1618; et encore l'*Histoire d'une fille qui depuis plusieurs années ne boit, ne mange, ne dort et ne jette aucuns excemens et vit néanmoins*; Francfort, 1587.

(2) Livre VIII, lettre 4, p. 715.

M. Sizé (1), curé de Gimeux, puis principal du collège d'Angoulême, à propos de sa traduction de l'*Historia anatomica humani corporis* (2), que traduire est un labeur fatigant, ingrat, difficile, il prouvera (3) à M. de La Roche-Véron, docteur en théologie, qui s'en allait à Marennes faire une conférence publique avec les ministres calvinistes, et qui en avait déjà fait une à Taillebourg, que ces sortes de disputes, très fréquentes alors, n'ont jamais rien produit d'utile, pas plus celle de Simon Vigor et de Sainte-Foy contre Despina et des Rosiers, que celles de Fontainebleau entre du Perron et Du Plessis-Mornay : « car chacun, opiniâtement aheurté à son opinion, gagne de son côté, et nul ne perd. » Puis on en venait aux injures ; et parfois les assistants séparaient les controversistes qui se disposaient à user du poing. Rentré chez soi, chacun écrivait le récit de la dispute, où toujours il avait terrassé son adversaire. Le seul moyen de ramener au vrai les personnes attachées à une vieille erreur, c'est, dit avec raison Nicolas, de « mener une sainte vie, leur montrer le bon exemple, les prescher avec une fervente dévotion, et par saintes et charitables remontrances, efforcer par une douce force de les réunir au giron de l'Église catholique. »

C'est un mélange de toute espèce de sujets et de

(1) Pierre Sizé signe encore en 1654, comme curé, les registres de Gimeux avant André Marot, nommé curé le 7 janvier 1655 ; je doute que ce soit le correspondant de Nicolas Pasquier.

(2) Publié en 1695 à Francfort, en 1600 à Paris, par André du Laurens, d'Arles, médecin d'Henri IV, père d'Honoré, évêque d'Embrun.

(3) Livre VIII, lettre 5, p. 717.

tons. Le genre épistolaire, du reste, s'accommode bien de cette diversité. Montaigne regrettait de n'avoir pas écrit ses *Essais* sous forme de lettres. La lettre, en effet, permet plus d'abandon et de laisser-aller. En s'occupant des événements politiques qui intéressent un peuple tout entier, on peut parler de ses joies ou de ses douleurs domestiques. De là naît une heureuse variété ; l'auteur y saute sans transition d'un sujet à un autre. D'avance le lecteur sait qu'il a sous les yeux des pages adressées à un ami par un ami en divers temps ; il n'est pas exigeant. Il y a cependant un inconvénient ; c'est qu'il s'aperçoive qu'elles ont été destinées au public. Là est l'écueil de tous ces recueils épistolaires. Ils ont été faits en vue de la publicité, et l'auteur n'a pas eu l'adresse de dissimuler son projet. Avec quel soin Balzac écrivait ses lettres qu'on attendait ! Elles sont mortes. M^{me} de Sévigné ne songeait qu'à décharger son cœur, dire à sa fille son immense amour, donner de ses nouvelles à quelques amis. On les lira toujours. Triste récompense de ces laborieux épistoliers ! Leur correspondance s'adressait au public. Le public les dédaigne. L'autre n'y songeait pas. Voilà comment parfois la postérité est reconnaissante des soins qu'on se donne pour elle.

Tout est motif à Nicolas Pasquier d'écrire une lettre. M. de Sailly se marie-t-il ? Vite des conseils sur le mariage (1). François de Jussac d'Ambleville (2)

(1) Livre I^{er}, lettre 18, p. 96.

(2) Il avait épousé Isabeau de Bourdeille, nièce de Brantôme, qui, malade à Oriole en Saintonge, chez son gendre Guy de Sainte-Maure, seigneur de Fougeron et d'Archiac, testa le 21 novembre 1630. C'est

a-t-il eu à subir quelques injustices, il lui citera (1) Jules César, l'empereur Valérien, et autres qui ont dédaigné de se venger des injures reçues. Plus tard il aurait eu à le consoler sur la mort d'un de ses fils, Saint-Preuil, décapité à Amiens. Gilles de Souvré, marquis de Courtenvaux, gouverneur au pays de Touraine, depuis maréchal de France, vient-il d'être nommé par Henri IV gouverneur du jeune roi, il lui donne les moyens de bien instruire son élève. Saint-Jean d'Angély est pris par Louis XIII, après un siège de vingt-deux jours; il s'empresse de mander la nouvelle à Raymond de Montaigne, qui la sait déjà certainement. Le 1^{er} avril 1615, à Paris, Cosme de Roger, abbé de Saint-Mahé en l'évêché de Léon (2), meurt âgé de quatre-vingts ans, en refusant de recevoir un prêtre; aussitôt Pasquier va (3) énumérer à François des Ruaux (4) bon nombre d'athées qui périrent misérablement.

Les décès et les mariages sont surtout une partie de sa correspondance. Il écrira à son frère pour lui

François de Jussac qui, lieutenant général pour le roi au pays d'Angoumois, Saintonge et Aunis, fit en 1618, dresser par le vice-sénéchal de Saintonge un procès-verbal des ravages faits par le seigneur de Jarnac dans un bénéfice, et écrivit au roi, le 11 août, « qu'à l'égard de la faute commise par le maire de Saintes, sur le fait des étrangers, pour avoir mal compris sa déclaration, il aurait soin d'y pourvoir à l'avenir. »

(1) Livre I^{er}, lettre 10, p. 105.

(2) Pensionné du roi sur la sollicitation de son compatriote le maréchal d'Ancre.

(3) Livre III, lettre 10, p. 283.

(4) François des Ruaux, écuyer, seigneur de Maussac en Angoumois, conseiller et avocat du roi au siège présidial d'Angoulême, époux, 3 janvier 1586, de Françoise de Montalembert.

exposer comment il se console de la mort de son fils ; à Michel-Raoul de la Guibourgère, conseiller du roi en ses Conseils d'État et privé, évêque de Saintes, 1618-1631, « son bon et ancien ami (1), » quel bien est arrivé à Joachim Raoul, vicaire général, grand archidiacre de Saintonge, son frère, en mourant le 9 août 1621, puisque « la mort a été le port pour le mettre à l'abri des orages de ce monde ; » à Louis de Belcier, baron de Cozes (2), et à Gabriel de Polignac (3), sur la mort de leurs jeunes fils ; à Anne d'Albin de Valsergues de Céré, sœur de la baronne d'Ars, qui venait de perdre son second mari, ce même Gabriel de Polignac (4), « personnage de grand poids, dit-il (5), et, singulière recommandation, d'un esprit prompt et rassis, admirable en belles pointes, lequel possédoit une âme calme, tranquille et bonace ; » à Charles de Bremond, M. de Vaudoré, et à Salomon de Bremond, M. des Roches, ses neveux, sur la mort, en 1620, de leur père, Salomon-François de Bremond, gouverneur de la ville de Parthenay et du pays de Gastine, qu'ils doivent se réconcilier avec leur mère Marie de Bastard de la Cressonnière, avec qui lui-même allait avoir de longs démêlés. Quant au ma-

(1) Livre IX, lettre 12, p. 833.

(2) Livre V, lettre 12, p. 462.

(3) Livre III, lettre 4, p. 217.

(4) Gabriel de Polignac, chevalier, seigneur de Saint-Germain, Montroy, Comporté, etc., gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, conseiller du roi en ses Conseils d'État et privé, fils de François et de Marie d'Angliers. Il eut de sa première femme Léa Boutaut, dame de Laubouinière, deux enfants, dont l'un, Gaspard, décéda en 1614. Anne de Polignac, fille d'Anne de Valsergues, épousa le maréchal de Chastillon.

(5) Livre VII, lettre 5, p. 599.

riage, il recommence pour son neveu Pasquier, gendarme de la compagnie de la reine mère, le dialogue de Panurge : *Me marierai-je ? Ne me marierai-je pas ?* sous ce titre : *Le bien et le mal que l'on retrouve en mariage*, mais d'une façon moins plaisante. Ailleurs, il discourt sur les divers partis que le roi Louis XIII peut prendre.

Les correspondants de Nicolas sont un peu pris partout. J'en ai nommé le plus grand nombre : d'Épernon, Raymond de Montaigne, qu'il écrit *Montagne*, comme on prononçait et comme on doit prononcer ; Loisel, Harlay, du Vair, Raoul de la Guibourgère, Chasteigner de la Roche-Posay, Mangot, Richelieu. Citons Antoine Séguier, chevalier, seigneur de Villiers, et de Fourqueux, conseiller du roi en ses Conseils et maître des requêtes ordinaire de son hôtel ; Étienne Turnèbe, conseiller au Parlement de Paris du 16 mars 1583 ; Jérôme de Montholon, conseiller du roi, intendant de justice à Orléans et à Lyon, mort en 1618, deuxième fils de François de Montholon, garde des sceaux ; André de Nesmond, seigneur de Chezat, conseiller du roi en ses Conseils d'État et privé, premier président au Parlement de Bordeaux, dont François Garasse prononça en 1616 l'oraison funèbre, imprimée à Poitiers en 1617, réimprimée en 1656 (1) ; Geoffroy de Sainte-Maure,

(1) Né vers 1558, fils de François de Nesmond, avocat du roi au Présidial d'Angoulême, conseiller au grand Conseil, pourvu en 1569 de la charge de président au Parlement de Bordeaux, et de Charlotte Janvier, fille de Pierre Janvier, marchand à Angoulême. Voir *Les Origines de la maison de Nesmond*, par M. G. Babinet de Rencogne, dans le *Bulletin de la Société archéologique de la Charente*, 1870, t. VI, p. 387.

seigneur de Mosnac et de Fléac, député de la noblesse de Saintonge aux États généraux de 1614 ; Nicolas Brulart, marquis de Sillery, président au Parlement de Paris et chancelier de France du 10 septembre 1607, en mars 1617, puis en 1623 et 1624 ; René de Cumont, seigneur de Fief-Brun, conseiller du roi en ses Conseils d'État et privé et sénéchal de Civray, maire de Saint-Jean d'Angély en 1590 et 1591 (1). On voit que Nicolas Pasquier s'adressait bien.

(1) Démissionnaire en 1593 de la charge de lieutenant particulier, député aux synodes protestants de 1603 et 1609, converti depuis au catholicisme pour des motifs qu'il a énumérés au *Mercure françois* de 1622, VIII, p. 494-504, sous ce titre : *Les raisons qui ont induit le sieur de Fief-Brun à se convertir à la religion catholique* ; dévoué au prince de Condé, et auteur de l'opuscule publié en 1861, chez Aubry, par M. Halphen, *Véritable discours de la naissance et vie de M^r le prince de Condé*, comprenant sommairement les événements de 1585 à 1610.

CHAPITRE XIII.

Intérêt des lettres de Nicolas Pasquier. — Lettres privées.

— Lettres publiques. — Ont-elles été envoyées ? — Ses correspondants. — Mangot. — Vinsonneau de la Péreuse. — Charles de Courbon. — Ravailac et son supplice. — Liberté de conscience. — Pasquier prohibitionniste. — Fondation du collège de Saintes. — Portrait de Nicolas. — Sa retraite.

Ces lettres ont-elles été réellement envoyées aux personnes dont elles portent l'adresse ? Oui, certainement, au moins pour la plupart. Pourquoi exhorter Jacques Favereau, Raymond de Montaigne, ou Josias de Bremond d'Ars (1), à montrer du courage en leurs afflictions, s'ils n'ont pas été affligés ? Pourquoi féliciter son père d'un succès, si ce succès est un rêve ? ou bien faire à Charles de la Forest-sur-Sèvre (2) des condoléances sur la mort de son épouse, Jeanne de La Brunetière, sa première femme, si elle n'était pas encore décédée ? On ne redemande pas à M. de La Gagnerie, gentilhomme limouzin, sa parole uniquement pour apprendre au public qu'on l'a donnée. Et il n'est nul besoin, s'il n'avait été réellement écrit, de publier le billet où, félicitant Mangot de sa nomination comme

(1) Chevalier de l'ordre du Roi, maréchal de camp, conseiller d'État, député de la noblesse d'Angoumois aux États généraux de 1614, etc.

(2) Baron de Vaudoré, lieutenant de la compagnie des gendarmes du roi, qui décida la victoire de Coutras par ce mot énergique aux Gascons qui fuyaient : « Ce ne sont là Xaintongeois ni Poictevins. »

premier président au Parlement de Bordeaux, il lui recommande Jean d'Abillon, lieutenant général à Saint-Jean d'Angély, « son ami intime et personnage de mérite. » Qu'à propos de six écervelés qui se sont enfermés, il fasse un petit traité contre le duel et le dédie à M. de Réau, gentilhomme angoumoisin, on le comprend ; mais a-t-on jamais réprimandé quelqu'un sur ses excessives dépenses, comme il le fait de M. de Balanzac, si la personne est économe ou avare ?

Je sais qu'il y a du factice dans ces lettres. Si Nicolas Pasquier les composa pour les gens dont elles portent la suscription, il visait plus haut, et le public était derrière. Il les écrivait à M. Pavillon, avocat en la cour du Parlement de Paris, ou à M. de Cheronnac (1), gentilhomme angoumoisin, pour les lecteurs qui les verraient dans son volume. Est-ce que jamais, pour consoler une femme de la perte de son époux, on lui écrit dans une lettre, à elle seule destinée, des phrases comme celle-ci : « Sa mort... a comblé votre cœur de tristesse, decoupé, interrompu et sincopé votre parole ; vous avez lasché les resnes aux poignantes morsures d'un piteux et lamentable deuil qui fait printaner et reverdir en vous les travaux, les tourmens, les peines, douleurs et misères qui se sont rendus vos hostes ordinaires... En cette déplorable perte vous avez donné vogue aux pleurs, alambiquant vos yeux en fontaines, desserrant et desbondant de votre estomach, ces chauds et cuisans soupirs, auxquels vous n'avez donné ny tresve ny séjour. Car pleurs dessus pleurs, soupirs dessus soupirs sont

(1) Probablement un Sauvebœuf.

sortis en foule de chez vous, vrais messagers et truchemens de votre forte douleur, laquelle l'on a pensée intraitable, désespérée et chronique, pour vous avoir fait perdre et repos et repas, et paroles et haleine, venir la sueur au front, l'estomach pantois, mesme que vous n'avez eu artère, nerf, tendon, ny veine qui n'ait travaillé, à l'abord de cet aspre, amer et perçant accez, lequel a teint et atteint vostre cœur en toute angoisseuse destresse. » Quel fatras ! On dirait que l'auteur vient de lire les trop fameuses stances de Malherbe à du Perrier :

C'est bien, je le confesse, une juste coutume
Que le cœur affligé,
Par le canal des yeux versant son amertume,
Cherche d'être allégé.

On y trouve jusqu'au calembour :

Ne te lasse donc point d'inutiles plaintes ;
Mais, sage à l'avenir,
Aime une ombre comme ombre, et des cendres éteintes
Éteins le souvenir.

Tout n'est pas de ce ton, il faut le reconnaître. Malherbe a trois belles strophes, Nicolas Pasquier a cette admirable page 204 (1) qu'il adresse à Jean Vinsonneau (2), sur le mépris de la mort : « En ce grand roulement de toutes choses humaines, vous n'avez rien si certain que la mort qui est seule en laquelle aucun n'est jamais trompé, parce qu'en vostre vie vous n'avez rien d'assuré que sa certitude et son incertitude. Il est certain qu'elle vous doit

(1) Livre III, lettre 1^{re}.

(2) Écuyer, seigneur de la Péreuse, gendarme de la compagnie d'ordonnances du duc d'Épernon.

venir ; il est incertain d'où elle vous attend. En quel lieu que vous soyez, elle vous suit et va après vous, comme l'ombre de votre corps qui vous suit en quelque lieu que vous alliez. La vie et la mort sont comme deux coureurs qui courent fort l'un contre l'autre, lesquels tantost se trouvent et rencontrent ; d'autant qu'aussi-tost que l'homme est né, il court naturellement à la mort ; c'est sa nature que d'estre venu au monde pour mourir... Tous les jours, quelque partie de votre vie vous est ostée, voire mesme qu'à mesure que vous croissez, vostre vie décroist. Vous n'entrez pas un pas en vostre vie que vous n'entriez un pas en la mort. Ceste vie n'est qu'une mort : elle est comme une chandelle allumée ; à mesure qu'elle éclaire elle se brusle. A mesure que vous vivez, vous mourez. Vivre et mourir en vous n'est qu'un. » N'est-ce pas la magnifique antithèse dont Bossuet tirera de si merveilleux développements ?

Destinées ou non à l'imprimeur, quelques unes de ces lettres auraient pu sans inconvénient lui être soustraites. Et je m'assure que nombre des correspondants de M. de Mainxe lui auraient aisément donné la permission de les garder en portefeuille. M. de Balanzac, par exemple, aurait sans doute été peu flatté de se voir reprocher des dépenses excessives ; et mademoiselle... de s'entendre publiquement dire qu'elle avait forfait à son honneur. C'est par là que nous apprenons que le frère de l'évêque de Saintes, Raoul de la Guibourgère, depuis quarante ans souffrait de la goutte et de la gravelle. Il adresse bien en carême un petit sermon à une dame de ses amies, un peu frivole, un peu coquette. Elle le méritait sans

doute. Mais quel besoin de nous raconter que « ces tortillons de cheveux frisez, cette chausseure gentille, tous affluets mignards, ceste monstre de deux tétins rebondis et polis doivent vouloir qu'on cognoisse vos désirs secrets en secret? » Et quand il nous parlera de la maladie de sa fille, il ne manquera pas d'entrer dans des détails pathologiques les plus intimes. Qu'en a dû penser son mari? Alors le mur de la vie privée n'avait pas été élevé. Singulier temps où un écrivain pouvait entretenir le public des affaires, déportements, douleurs ou maladies de ses amis, et un père lui rendre compte des accidents médicaux de sa fille! Tout cela prouve que ces lettres ont vraiment passé par la poste avant de passer sous la presse. Mais aussi avec quelle désinvolture M. de Mainxe mettait les lecteurs dans ses confidences!

J'aime mieux les lettres sur les affaires publiques. On a un témoin qui nous révèle ses impressions et raconte les faits. Voyez ce qu'il écrit sur le maréchal d'Ancre. On suit ce Florentin qui, arrivé « en suite de Marie de Médicis, épouse, pour s'avancer dans ses bonnes grâces, Éléonore Galigai, mécontente, irrite tout le monde par son insolence, distribue emplois et dignitez à ses créatures, l'abbaye de Marmoutier, puis l'archevêché de Tours à son beau-frère qui ne savoit ni A ni B, » à lui-même plusieurs gouvernements, enfin périt, au grand soulagement de la France entière. Je voudrais citer une page qui fasse bien apprécier l'écrivain en ce genre. Et pour cela je prendrai la première. Il y raconte l'assassinat de Henri IV. Nicolas Pasquier était alors à Paris; il a su tous les détails de l'événement et a assisté au supplice

de Ravallac. Aussi n'ai-je pas été étonné de voir le récit de notre écrivain exactement reproduit par M. A. Bazin au tome I^{er} de son importante *Histoire de France sous Louis XIII et le cardinal Mazarin*, après avoir été copié par le continuateur de Jean de Serres. Voici le supplice: « Sur les trois heures on le tire de la Conciergerie; il fault que je vous die qu'on ne vit jamais une telle clameur du peuple redoublée à tant de fois, qu'il estoit damné: là un luy donnoit un coup de poing, l'autre luy tiroit la barbe, l'autre luy jettoit des pierres. Sans les Archers et Huissiers, il eut été assommé dez là. Car celui qui ne faisoit rien contre sa personne se tenoit pour avoir fait une grande faute... Pendant deux heures et demie, ou plus, il est demeuré dans les tourmens, où on luy donnoit du relasche pour se sentir mourir. Il a esté tenu longuement en ceste peine afin qu'il ne perdist tout incontinent le sentiment du supplice. Il n'a rendu l'ame tout d'un coup; on l'a laissé fondre sur les supplices et tourmens, sentir travailler ses membres l'un après l'autre et perdre la vie peu à peu, et, par manière de dire, distiller son ame goutte à goutte. »

On ne saurait trouver peinture plus énergique et expressions plus frappantes. L'écrivain continue: « Un des chevaux, après avoir faict tous ses efforts, commença à faire le restif. Un cavalier bien monté fend la presse, descend de son cheval et luy donne les harnois de celui qui restivoit, puis luy monte dessus et luy-mesme le fait tirer en biaisant, où il fit rompre la cuisse à ce misérable excrément de la nature. Il faut que je vous die une assurance remarquable de cette vipère, qu'après avoir veu brusler sa main, avoir

esté tenaillé, senty ses playes arrousées de plomb, huile, soulfre et poix résine, les chevaux l'ayans tiré un long traict de temps, demeuré deux heures et demie dans les tourmens et y estant encores prest à rendre l'ame, demande à parler à son Confesseur. Le Curé y accourt, croyant qu'il voulust reveler ses complices; il requiert pour tout un *Salve regina*. Le Curé le dit hautement au peuple, qui crie qu'il ne luy en falloit point, parce qu'il estoit damné. Aussi-tost les chevaux commencent à retirer, et luy à rendre l'ame. Il est demembré pour estre brulé, et les cendres jettées au vent.

« Les enfans y accourent en foule. Qui prend la teste, qui un quartier, qui les autres, lesquels ils traîsnerent par toute la ville jusques au lendemain matin environ les dix à unze heures que les uns se rendirent sur le lieu où le Roi avoit esté tué et les autres en autres places, où ils les brulèrent, et pulvérisèrent ses os en cendres, qu'ils jettèrent au vent; et auparavant cela, une femme mangea de sa chair, et d'autres le pepillèrent aux pieds. Voilà comment s'est passée ceste histoire funeste, estrange à voir et horrible à penser. »

Bien étrange et bien horrible, en effet ! Véritable scène de cannibales. Certes, Nicolas Pasquier n'est pas un homme féroce. Il a du cœur; nous l'avons vu. C'est un magistrat grave, sérieux, ne se laissant point dominer par les préjugés de la foule ou égarer par les passions exagérées, aveugles et violentes de la multitude. Eh bien ! il prend plaisir à nous montrer les tortures du misérable; il jouit de ses souffrances avec les spectateurs, ivres de la douleur d'avoir perdu leur roi et s'acharnant avec barbarie sur l'assassin. Il

trouve de la joie dans son supplice. Il va plus loin. Le Parlement avait ordonné que le père, la mère de Ravillac seraient bannis du royaume. Ce n'est pas assez à son avis. « Pour moy, dit-il, si je me fusse rencontré au jugement, j'eusse passé plus outre et prins un autre chemin que le commun : les père, mère, frère et sœurs fussent tous morts avec luy. » Mot cruel, mais qui peint bien l'exaltation de la fureur où la mort de Henri IV poussa le peuple.

Il y a des pensées plus douces; cet homme qui se délecte à voir écarteler Ravillac a horreur du sang huguenot. En maints et maints endroits il réclame pour les protestants l'indulgence; surtout il proscriit l'emploi de la force pour les convertir. Sans doute il s'irrite de les voir sans cesse les armes à la main, troublant la paix qui lui est si douce, formant ligues et assemblées. Selon lui, il eût mieux valu ne leur pas donner des places de sûreté, faveur que les catholiques n'ont jamais obtenues dans les États protestants, et qui les a enorgueillis outre mesure. Mais cette mesure ayant été prise, et par Henri IV, son idole, qu'il n'ose trop blâmer, il faut les leur laisser. Pourtant on doit exiger qu'ils rendent au roi l'obéissance de sujets fidèles et, de plus, reconnaissants. Quels avantages n'ont-ils pas? Il n'y a royaume en la chrétienté (1) où une religion, contraire au prince et au plus grand nombre des habitants, ait les privilèges qu'a le calvinisme en France. Les ministres prêchent librement et partout, et sont entretenus en partie des finances de l'État. Villes de sûreté dont les garnisons

(1) Livre IV, lettre 10, p. 360.

sont à la charge du roi, chambres mi-parties pour leur rendre la justice, agents auprès du roi, conseils particuliers dans les provinces, cercles tolérés, synodes permis et assemblées générales octroyées de trois en trois ans. Ah! si ceux qui ont tant soupiré après l'édit de Nantes vivaient maintenant, quelle joie! Or, tant de concessions doivent rendre satisfaits les plus difficiles des réformés. Ils n'ont pas voulu permettre l'exercice de la religion catholique en Béarn. Louis XIII a bien fait de l'aller rétablir. Ils se sont révoltés à Saint-Jean d'Angély, à Royan et ailleurs; c'était justice et nécessité de les soumettre : « Ils ont tant fait d'assemblées que le roi a pardonnées, tant d'entreprises qu'il a tolérées, que cela les a fait monter à cette excessive outrecuidance que d'establiir un estat souverain dans son estat. » Ce sont les ministres, habiles parleurs, qui agitent les passions des peuples. « Les ministres sont les boute-feux de la guerre civile. » Qu'a, s'écrie-t-il (1) dans une lettre à Charles de Courbon (2), « qu'a d'efficace une riche éloquence qui sort de la voix diserte d'un ministre avec termes bien conçus pour lier la conscience d'un peuple ! Lequel se rend souple à recevoir toutes sortes d'impressions de celui qui a succé son ame par l'oreille. Jusques icy le trenchant de leurs langues a fait plus de mal que le fer et l'acier de leurs

(1) Livre IX, lettre 8, p. 807.

(2) Seigneur de Saint-Léger, enseigne de la compagnie des gendarmes du duc d'Épernon. Il était fils de Jacques de Courbon, seigneur de Saint-Léger, et de Jeanne de Gombaud. Il testa en 1643 et mourut l'année suivante. Il avait été fait chevalier de l'ordre du Roi en 1615 et mestre de camp d'un régiment d'infanterie en 1626.

capitaines et soldats ; ils ont esté les hérauts du soulèvement des armes , et les trompettes au milieu du peuple pour donner feuille à tous ces mauvais desseins sous le faux gage de religion. Leur Evangile a été le sang, le fer, le feu. » Malgré tous ces torts, il prêche la concorde et le pardon. Le roi doit respecter leur foi, bien montrer qu'il n'en veut pas à leur conscience, qu'il les laisse libres de pratiquer leur religion à leur guise, mais aussi leur clairement prouver qu'il ne souffrira pas de rébellion. De cette façon sera nettement distingué ce qu'ils affectent de mêler, la politique et la religion, la désobéissance aux lois et le salut de leur foi. Mais point de violence. Il blâme les confiscations qu'a faites le roi sur les biens des bourgeois de La Rochelle et de Saint-Jean. Car en guerre civile on use de représailles, et les catholiques pourront un jour éprouver pareil traitement. Enfin, son système à l'égard de la religion prétendue réformée est résumé dans cette ligne, véritable déclaration de la liberté de conscience : « J'ai tenu et je tiens par règle infaillible que, quand une religion (laquelle est une lépre en l'âme qui ne guérit point de main d'homme) bourgeonne dedans le monde, l'on doit laisser les consciences pleinement libres ; car aussi bien le seroient-elles au dedans quand on les violenteroit au dehors. Il ne se faut prendre ni au corps ni aux biens, ains à l'esprit, la maladie duquel gist en la raison qu'il est besoin de combattre et guérir par la raison assaisonnée et d'un exemple de bonne vie et de douceur et de patience. Par elle avec le temps la vérité dissipe l'erreur comme le soleil un nuage. »

Nicolas Pasquier, partisan de la liberté de con-

science, n'est pas libre échangiste. Il écrit (1) à Guillaume du Vair (2) : « Quel malheur que nous ayons la passion de recourir aux estrangers quand nous pouvons nous suffire à nous-mesmes ! On nous vend à haut prix des draps de soie, d'or et d'argent ; et nous pourrions nous habiller des laines et des soies de nos manufactures. On va quérir des chevaux en Espagne, à Naples, en Allemagne, et nous avons nos bonnes races d'Auvergne, de Limouzin, de Poitou, de Gascogne. » C'est un dévergondage prodigieux. On recherche les épiceries, sucres et autres drogues du Levant, au lieu d'user de celles qui croissent en notre France ! C'est que chacun veut se hausser. Le prince tranche du roi, le seigneur du prince, le gentilhomme du seigneur, le bourgeois du gentilhomme, l'artisan du bourgeois. Vieille maladie que signalait plus tard La Fontaine :

Tout petit prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

De là, la ruine des familles, et partant de l'État. Erreur ! car si l'un perd, l'autre gagne. A ce fléau, quel remède ? Que le roi fasse un bon édit, confisque les marchandises étrangères qui arriveront en France et inflige de grosses amendes à l'importateur. Nous pouvons nous passer des autres nations ; elles ne le peuvent de nous. L'Espagne a besoin de nos blés ; l'Angleterre et la Flandre de nos vins, de nos sels, de nos pastels, de nos toiles, de nos cordes et de nos

(1) Livre VIII, lettre 5, p. 703.

(2) Évêque de Lisieux et garde des sceaux de France, dont il dira :
« Il fut renvoyé pour avoir trop bien fait. »

cidres, qui ne se cueillent qu'abondamment en France, « laquelle est la vraie mère portière (qui porte) de tout ce qui est nécessaire à la vie de l'homme. » C'est un écho du *Salve magna parens* de Virgile. André Chénier y répondra quelque jour par son hymne à la France :

Dans les fertiles champs voisins de la Touraine,
Dans ceux où l'Océan boit l'urne de la Seine
S'élèvent pour le frein des coursiers belliqueux...
La Seine au flot royal, la Loire dans son sein
Incertaine, et la Saône et mille autres enfin
Qui nourrissent partout sur tes nobles rivages
Fleurs, moissons, et vergers, et bois, et pâturages.

Partisan des élections libres, comme il le montra dans l'affaire de Tusson, Nicolas Pasquier, en principe, était opposé au développement de l'instruction secondaire, au moins pour les classes populaires. Il voudrait bien l'établissement de cinq ou six académies, espèces d'écoles où la jeune noblesse pût s'instruire aux mathématiques, à l'escrime, à l'équitation, « et généralement tout ce qui sert au mestier de la guerre. » Soixante mille livres par an y suffiraient. Que de dépenses inutiles se font, qu'il serait plus convenable d'employer à un si bon effet ! En revanche, il ne faudrait qu'une université comme jadis, à Paris, « où abordoient de tous les côtés de la France et des quatre coins du monde trente ou quarante mille écoliers. De ce grand nombre de collèges répandus par tout le royaume ne sort qu'une fourmilière d'apprentis présomptueux qui affaiblissent le commerce de la marchandise, la culture et la mesnagerie des champs, les mestiers, et mesme les forces du royaume... Cette

commodité de collèges fait que le laboureur quitte sa charrue, l'artisan son métier pour étudier ; et quand ils ont employé un grand temps aux études, arrêtés et accroupés en une fétarde (honteuse) paresse. » Que de gens à qui ces paroles vont faire plaisir ! C'est qu'il y a du vrai. Les déclassés sont le fléau de la société ; mais où est le remède ? On ne peut rétablir des castes qui n'ont jamais existé que dans l'Inde, pas même en Égypte, comme l'a prouvé M. Ampère. Qui peut dire à un homme, avant qu'il naisse : Tu seras maçon ou poète ? Et puis les classes ont besoin de se renouveler. Avec quelle facilité on arrivait à la noblesse ! L'artisan s'enrichissait, devenait bourgeois. Il se faisait élire échevin, achetait une charge ou obtenait des lettres, et le voilà gentilhomme. C'est ce qui avait eu lieu pour les Pasquier. Nicolas ne ressemblerait-il pas un peu à ceux qui, une fois montés, tirent l'échelle, ou, entrés, crient : « Fermez la porte ! » Il a raison ; l'instruction fait des orgueilleux, surtout l'instruction mal donnée. Mais le vin fait aussi des ivrognes. J'aime à constater que les inconvénients du grec et du latin, qu'il voyait fort bien, ne l'empêchaient pas de contribuer à la diffusion des lumières et à la fondation de ces collèges, pépinières de vaniteux. Charles de Guitard (1), sénéchal de Saintonge,

(1) Charles de Guitard était le plus jeune fils de Jean de Guitard, seigneur de Chambon en Angoumois, et de Catherine de Lastours. Il se maria en Saintonge étant sénéchal ; et son fils Jean, le fondateur du collège de Saintes, n'a point laissé de postérité. MM. de Guitard de la Borie et de Ribérolle, qui existent encore en Angoumois et en Nivernais, descendent du frère aîné du sénéchal et doyen de Saintes, François de Guitard, seigneur du Chambon, marié à Françoise de Caux. Cette famille remonte au XI^e siècle et a formé plusieurs bran-

mort en 1598, doyen du chapitre de Saint-Pierre, comme l'avait été précédemment Louis de Guitard, un de ses frères, avait, par testament, ordonné à son fils Jacques de Guitard, seigneur des Brousses et du Vivier, de fonder à Saintes un collège. L'affaire traîna en longueur. Nicolas Pasquier s'y intéressait. Il plaida la cause de la ville de Saintes auprès du chancelier de France (1599-1607), Pomponne de Bellièvre, « ce grand homme de bien, » comme il le nomme page 707. A force de sollicitations, Henri IV (juillet 1605) signa les lettres patentes d'érection que scella Bellièvre.

On ferait presque un cours d'économie sociale et politique avec les lettres de Nicolas Pasquier, après en avoir fait un d'histoire contemporaine. Il a touché à tout. Zélé pour le bien public, il ne laisse passer aucune occasion de donner des avis et de prêcher la concorde. Conseils qu'on entend, mais quand on a fait l'opposé. Que de peines se donnent ces pauvres réformateurs en théorie ! Leur tient-on compte de leur vive sollicitude ? A-t-on su gré à M. de Mainxe de ses efforts pour améliorer l'espèce humaine ? Il est vrai qu'il est bien pédant. Il ne manque jamais de citer les anciens. Toute l'histoire des Grecs et des Romains lui est familière, et il ne vous fait pas grâce d'un nom ou d'un fait. S'il a à parler d'un événement récent, il lui cherche des analogies ou des précédents

ches répandues en Limousin et Agénois. Elle a donné à l'église plusieurs évêques, et dans ces derniers temps des officiers de marine, dont un, le comte Jean-Louis de Guitard de la Borie, baron de Rioux en Saintonge, fut brigadier des armées navales par brevet du 23 avril 1785.

dans les siècles passés. C'est à croire même qu'il ne raconte l'un que pour dissenter sur les autres. La fatigue arrive bientôt, dès qu'on est sûr de voir infailliblement, après un court préambule, arriver le nom d'Alexandre ou de Pyrrhus, de César ou de Pompée. C'est pour Nicolas que Jean-Marie-Bernard Clément, de Dijon, surnommé l'*Inclément* par Voltaire, a dû faire ce joli vers :

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains ?

Mais aussi pourquoi le second fils d'Estienne s'appelait-il Nicolas ?

En tête de ses *Lettres*, Nicolas a fait graver un beau portrait par Crispin de Pas.

Crispia Passeus ad vivum delineavit et sculpsit. Parisiis, 1623.

C'est celui que cite Lelong. Nicolas a sa robe de magistrat ; son menton est pourvu d'une barbiche et sa lèvre supérieure d'une moustache. C'était la mode ; et Richelieu, cardinal et amiral, ne portait pas autrement. Les cheveux ras sont dressés. Sur le front, qui est assez large, s'élève un toupet. L'œil est vif, sévère. Nicolas ne devait pas être commode tous les jours. Un distique latin nous avertit que sur cette image on ne voit que ses traits et qu'il faut chercher son âme dans ses écrits :

*Verum Paschasii potes hic cognoscere vultum
Ast animi in scriptis viva figura latet.*

Vois de Pasquier la véritable image ;
Quant à son cœur, il est dans son ouvrage.

Mais est-ce que le visage n'est pas l'expression des

sentiments ? On peut se faire sa figure. Sans doute on n'en changera pas les traits ; mais l'expression nous en appartient. Soyons doux , la douceur se révélera sur notre face. Que de gens composent leur visage ! Et puis, quand on est devant un peintre, on pose ; de même l'auteur pose dans ses livres. La gravure rappelle aussi l'âge du personnage : soixante-deux ans. C'était le moment de la retraite. Le privilège des *Lettres*, accordé à Nicolas, qui le cède à Rolet Bou-tonné, qui le rétrocéda à Gervais Alliot, l'éditeur connu des *Pouillés*, est du 17 mai 1623. Pasquier y est dit ci-devant conseiller et maître des requêtes de l'hôtel. Il avait, en effet, donné sa démission en 1622. Le 18 décembre 1623, Guy Pasquier faisait pour lui hommage de la terre de Dessé. Le 1^{er} avril 1624, c'est Nicolas lui-même qui fait hommage de son hôtel et hébergement de Dessé. Il s'y dit également ci-devant conseiller du roi. Depuis longtemps il aspirait au repos. Son père s'était démis à soixante-quinze ans. On sait qu'admirateur passionné d'Estienne, il cherchait à l'imiter en tout. Toutefois il n'avait pas poussé jusqu'au bout et attendu que ses soixante-quinze ans à lui fussent sonnés.

Quelle joie d'être délivré de toute charge publique ! On croirait l'entendre chanter l'*In exitu Israel de Egypto*. Vingt-huit ans il a exercé la magistrature. Il y a appris à ses dépens que s'occuper des affaires de l'État, c'est « abandonner le soin de soi-même pour embrasser celui d'autrui. » Les honneurs de l'administration publique « ne sont autre chose que pompes funèbres. » Un de ses collègues, M. de Mazayer, conseiller d'État et maître des requêtes or-

dinaire de l'hôtel du roi, a beau lui exposer qu'il vaut mieux rester dans ses emplois jusqu'à la fin, Pasquier croit que, lorsqu'on a bien servi son pays, il faut se retirer à temps et songer à soi. « J'ai mis, écrit-il, fin à ma servitude (1). J'ai osté de dessus ma teste un lourd fardeau. » Puis la mort approche : il faut penser à ce qui la suivra.

En songeant à son âme, Nicolas Pasquier s'occupait d'études. « Toute mon ambition, disait-il, est bornée dans mes livres, et mon desplaisir est que les heures et les jours sont trop courts pour exercer mon esprit, » page 216. Il rêvait quelque livre important. « Si j'apprends, écrivait-il en 1623, à propos de ses *Lettres*, que ce labeur soit agréable, ce me sera un aiguillon pour tracer un ouvrage de plus haute haleine. » Quel était ce travail ?

Il en publia un quatre ans après auquel il n'avait point songé.

(1) Livre III, lettre 3, p. 240.

CHAPITRE XIV.

Les *Recherches de la France* rééditées. — Charles de Roëmon¹, abbé de la Frenade. — François Garasse, d'Angoulême. — *Recherches des Recherches*. — *Doctrino curieuse*. — *Apologie du P. François Garassus*. — *Défense pour Estienne Pasquier*. — Singulière polémique. — *L'Anti-Garasse*. — Quel en est l'auteur? — Antoine Rémy. — Mort de Nicolas Pasquier. — Conclusion.

En 1621, Nicolas Pasquier avait donné une réédition des *Recherches de la France* (1), divisées en dix livres, augmentées de trois livres entiers, outre plusieurs chapitres entrelacés çà et là dans les livres précédemment publiés. Sans compter ceux-ci, il y a quatre-vingt-dix chapitres entièrement nouveaux. On les avait trouvés dans la bibliothèque d'Estienne parmi ses papiers, et le libraire avoue que, « s'il ne les avoit pas communiqués au public, » il aurait cru « faire tort à la réputation d'un si grand personnage et à toute la France en général. »

Ce livre est un monument. Sans doute l'érudition moderne y découvre de graves erreurs, et le goût y déplore des répétitions fréquentes, l'absence de plan et des détails oiseux. Il n'en a pas moins une grande valeur. C'est un de ces immenses châteaux bâtis pour d'autres hommes, surchargés d'ornements, formés de pièces ajoutées, mais qui subsistent malgré le temps et les dévastations. On y va puiser des

(1) In-8°, à Paris, chez Petitpas.

matériaux et on les raille d'être si mal bâtis, en les accusant de ne pas ressembler à nos châteaux de cartes.

Cette publication de 1621 avait été faite pour accroître la gloire de l'auteur. Elle fut l'occasion d'un débat violent, qu'on n'avait pu prévoir. Nicolas Pasquier, un des éditeurs, avait toujours eu grand amour pour son père; ses lettres nous en fournissent de nombreux témoignages, et aussi une vive admiration dont ses écrits portent partout la trace. Mais il avait compté sans Garasse. François Garasse, né à Angoulême en 1585, était fils d'un ligueur qui conspira contre le duc d'Épernon, gouverneur d'Angoulême pour Henri III, et fut même tué à la porte du château où il essayait de pénétrer. En 1601, il entra dans la Compagnie de Jésus, à la défense de laquelle il se consacra avec passion. « Aucun jésuite, dit M. Charles Nisard, n'aima plus que lui sa compagnie. Quelques uns l'aimèrent autant peut-être, mais pas un ne prit fait et cause pour elle avec la même passion, le même zèle étourdi et compromettant. Sa rancune contre ceux qui l'avaient attaqué était vivace, sans repos comme sans merci. Il les poursuivit jusque dans la tombe. On l'a vu tout à l'heure prendre à partie l'*Anti-Coton*, dont le souvenir était presque effacé, et dont on ne parlait plus qu'avec dédain; à présent il dirige ses coups contre Estienne Pasquier, le plus honorable naguère et le plus dangereux ennemi des Jésuites. Pasquier avait plaidé contre eux pour l'Université; son plaidoyer avait eu du retentissement dans toute l'Europe et l'honneur d'être traduit en plusieurs langues. Cette injure re-

montait à 1564; il fallait un prétexte pour la venger; Garasse le trouva dans la réimpression des *Recherches de la France*, faite par les fils d'Estienne, non-seulement avec le *Plaidoyer* de leur père, mais encore avec les additions, très odieuses à la Compagnie. » Aussitôt Garasse s'empara de ce livre, le disséqua pour ainsi dire, et en fit l'objet d'une réutation à laquelle il donna le titre de *Recherches des Recherches* (1622).

La douleur de Nicolas Pasquier fut grande de voir ainsi attaquer son père. Il le dit dans sa lettre à Charles de Roemond (1), qui lui avait envoyé ses compliments de condoléances (2). Garasse comme Roemond avaient tous deux déploré la mort de Henri IV, et franchement le poème de Garasse, *Elegiarum de tristi morte Henrici magni liber singularis*, Poitiers, 1611, vaut mieux, sans être merveilleux, que la complainte en prose de Roemond, *Regrets funèbres*.

Toujours est-il que M. de Mainxe voulait garder le

(1) Abbé de la Frenade, 1609-1624, et prieur de Saint-Rémy de Merpins, près de Cognac, au diocèse de Saintes. Il était fils de Florimond de Roemond, conseiller du roy au Parlement de Bordeaux, auteur de l'*Histoire de la naissance, progrès et décadence de l'hérésie de ce siècle*. Il est de la famille *Raymond* de l'Agonais; mais il écrit *Roemond*.

(2) Je ne sais s'ils ressemblaient à ses *Regrets funèbres sur la mort de Henri III*, dont on jugera par ce début : « Henry est mort, mort vos douleurs, douleurs vos regrets, regrets vos larmes, tout en flux et en abondance, tout en debord et en la plus grande inondation. Tout au tombeau et à la mort, puisque le grand Henry est mort, ce brûlant foudre de guerre, ce père des combats, ce fils des armées, cet enfant du ciel, cet heureux et fortuné, s'il en fut jamais, très puissant et très grand et toujours victorieux. » Les cinquante-quatre pages sont sur ce ton.

silence. *Spreta exolescunt*, répétait-il avec Tacite (1); *si irascaris, agnita videntur*. Peut-être aussi craignait-il un peu l'adversaire. Garasse ne manquait pas de talent; si son langage était inconvenant, il avait des saillies qui prêtaient à rire. Pour quelques esprits délicats que ce ton hargneux blessait, combien s'en réjouissaient! Combien n'étaient pas éloignés de croire que des gens aussi rudement malmenés avaient tort! Un honnête citoyen, s'il a été victime de quelque polissonnerie, se garde bien d'y faire attention; ce serait s'en attirer de nouvelles. L'homme bien élevé qui se prend de bec avec les dames de la halle est sûr d'avoir le dessous.

Nicolas Pasquier hésitait; on l'avait injurié; il trouvait que c'était assez. Ce n'était pas l'affaire de Bussy. Bussy avait porté l'épée. Il avait le caractère moins patient et l'humeur belliqueuse. Volontiers, n'eût été sa robe, il eût coupé les oreilles à l'auteur. Donc, il se remua, s'agita, fit tapage, et le livre *Recherches des Recherches* se vendit (2).

(1) *Annales*, IV, 54.

(2) « *Les Recherches des Recherches et autres œuvres de M. Estienne Pasquier* pour la défense de nos rois contre les outrages, calomnies et autres impertinences dudit auteur; » Paris, Sébastien Chappelet, 1622, in-8°, p. 985. « Ce gros ouvrage, dit le P. Nicéron, XXXI, 383, est écrit d'un style très violent et très emporté, et d'une manière singulière et pédantesque, comme tous les autres ouvrages de cet auteur. » M. Charles Nisard, plus indulgent en sa qualité d'éditeur, apprécie le livre en ces termes, page XIII : « Il divisa sa réfutation en cinq livres : *Le Médisant, l'Impertinent, l'Ignorant, le Libertin et le Glorieux*. Je laisse à penser si Pasquier était tout cela. Pour Garasse, il n'en doutait, il paraît du moins n'en douter nullement, et si la présomption était persuasive, celle de Garasse est assez forte pour qu'on en soit tout d'abord ébranlé. Mais plus on le

Nicolas pense que répondre à ce livre serait une œuvre sans fin « comme ceux qui tirent à la scie. » Du reste, « il falloit bien que ce maistre écrivain vidast ses noires, recuites et très malignes humeurs, autrement il fust crevé. » La polémique commençait bien. Nicolas, du reste, s'attendait à une réplique. « La truie, dit-il, a cela de propre qu'elle se replonge dans sa première fange. »

Il ne se trompait pas. L'année suivante, Garasse publia in-4° *La Doctrine curieuse* (1). Estienne Pasquier n'y était pas épargné. Ses fils ne dirent rien. Il n'en fut pas de même du poète Théophile de Viau. Il avait une place d'honneur parmi ces « beaux es-

lit, plus on voit qu'on n'a affaire qu'à un bouffon ; plus on rit de ses turlupinades, moins on est touché de ses raisons. Ce ne sont pas d'ailleurs des raisons qu'on lui demande ; et à quelque endroit qu'on ouvre son livre, on est servi à souhait. La bonne opinion qu'on a d'Estienne Pasquier, et qu'il mérite à tous égards, perd cependant quelque chose au plaisir qu'on éprouve à lire son critique, plaisir peu charitable, honteux peut-être, mais malheureusement réel et irrésistible. Mettons toute hypocrisie à part : l'homme, je l'ai dit ailleurs, est ainsi fait que les éloges décernés aux gens l'amuse bien moins que la satire dont ils sont l'objet. Il est triste qu'il en soit ainsi ; mais à moins que les gens tournés en ridicule ne soient ou nos parents, ou nous-mêmes, il n'en est jamais autrement. C'est un fait qu'on doit reconnaître, et devant lequel on ne peut que constater l'impuissance de la morale. La façon dont Pasquier fut défendu vient à l'appui de cette remarque. »

(1) « *La Doctrine curieuse* des beaux esprits de ce temps ou prétendus tels, contenant plusieurs maximes pernicieuses à l'État et à la Religion et aux bonnes mœurs, combattue et renversée par le P. François Garassus, de la Compagnie de Jésus ; » Paris, 1623, in-4°, p. 1025. « Ce livre, dit Niceron, XXXI, 384, est écrit d'un style tout à fait bouffon et rempli de contes et d'historiettes qui n'ont d'autre fondement que l'imagination de l'auteur, et n'est qu'une pure déclamation qui, bien loin de renverser l'athéisme et le libertinage, n'est propre qu'à servir de jouets aux prétendus esprits forts. »

prits » insultés. Il riposta en latin, *Theophilus in carcere*, et en français, *Apologie de Théophile*. De plus, le prieur François Ogier, prédicateur du roi, grand ami de Balzac (Paris, 1623), fit de cet ouvrage une vive critique sous le titre de *Jugement et censure de la Doctrine curieuse*. Des amis communs, après quelques escarmouches, s'entremirent ; on arrêta la dispute entre les deux religieux, et ils s'écrivirent en 1624 des lettres fort honnêtes.

Il n'en fut pas ainsi pour les Pasquier. Tout en protestant qu'il ne répondrait pas, Nicolas releva le gant. Ses *Lettres* publiées en 1623 contiennent à l'adresse du critique quatre-vingt-seize pages. Le ton en est modéré relativement. Ce qui l'indigne d'abord, c'est qu'on ait attendu la mort de son père pour l'attaquer. Cette vieille dent qu'avait la Société contre lui n'était donc pas tombée (1) ? L'on savait bien quel rude joueur c'était. On l'a laissé mourir, et maintenant on s'acharne sur son cadavre. Les païens pratiquaient mieux la charité, lorsqu'ils rendaient à leurs ennemis les mêmes devoirs qu'à leurs parents. Et quel crime a donc commis Estienne Pasquier ? Sa longue vie tout entière a été consacrée au bien public. Il a servi sa patrie au barreau et dans la magistrature. Par ses écrits il avait poli notre langue et donné « le pouls à notre histoire française. » Enfin, il était mort en chrétien comme il avait vécu.

(1) On sait qu'attaqué de toutes parts par les Jésuites à cause de son plaidoyer en 1564 pour l'Université, imprimé en 1594, Estienne Pasquier avait publié une très vive satire, *Le Catéchisme des Jésuites*, à laquelle le P. Louis Richeome riposta d'abord, sous le nom du P. Félix de la Grace, par *La Chasse au renard Pasquier*.

Mais il avait eu un tort, il avait attaqué les Jésuites. Et, pour le punir, on se liguait contre ses ouvrages et contre sa mémoire. Nicolas Pasquier n'avait pas de peine à montrer combien étaient frivoles, injustes et déloyales les critiques qu'on lui faisait. Garasse avait défigurés ses pensées, cité à contre-sens ou incomplètement. « En somme, dit M. Léon Feugère, et malgré quelques boutades de ce genre, cette justification est noble, substantielle, et d'autant plus forte qu'elle est modérée. On ne peut être que très surpris du jugement défavorable qu'en porte La Monnoye. L'accent de la tendresse filiale anime doucement et colore le style. C'est enfin le même fond, sous une forme plus abrégée et avec un langage plus récent que dans la *Défense*. Nicolas Pasquier est loin d'affirmer que l'erreur n'ait pu approcher de son père; il ne repousse que le scandale d'accusations haineuses et injustes : « S'il a failli, dit-il à son adversaire avec une énergique candeur, que n'en donnais-tu avis sans bruit à ses enfants, afin qu'ils puissent réparer sa faute? Ils savent qu'il était homme; s'ils l'ignoraient, ils ne seraient pas hommes. Assure-toi qu'ils ne feront jamais d'effort contre la vérité. L'on embrasse celui qui reprend fraternellement son prochain, et l'on fuit celui qui par aigres médisances l'attaque en sa conscience. »

Une troisième fois Garasse, dans son *Apologie* (1), répondant à Ogier, qui avait pris incidemment la défense d'Estienne, attaqua la mémoire de Pasquier.

(1) *Apologie du P. François Garassus de la Compagnie de Jésus pour son livre contre les Athéistes et les libertins de notre siècle*; Paris, Sébast. Chappelet, 1624, in-8°.

Sa religion était de l'huguenotisme, et il l'envoyait charitablement parmi les athées et les damnés.

A ce coup nouveau, Nicolas perdit toute patience. Pour Guy, c'était fait déjà depuis longtemps. Ajoutons qu'ils avaient tous deux leur part dans cette libérale distribution d'invectives. Bussy, « héritier des humeurs paternelles, était frère germain du poète Horace, *libertino patre natus*. » Mainxe avait fait des livres, « qui n'étaient bons qu'à faire rire les mouches. » Et ailleurs Garasse prétendait que les enfants et les ouvrages de Pasquier « n'étaient que des ânon. » Or, pour citer un proverbe bien placé ici, il ne faut pas insulter l'âne jusqu'à la bride. Nicolas et Guy, qui n'étaient pas ce que disait l'*Apolo-
logie*, n'y tinrent plus. Ils mirent fièrement flam-
berge au vent. Garasse avait dédié son livre *Recher-
ches des Recherches* « à feu Estienne Pasquier, la
part où il sera, parce que, disait-il, n'ayant su quelle
route il a tenu au sortir de cette vie, je suis contraint
de lui écrire à l'aventure. » Nicolas avait relevé
déjà cette expression injurieuse. Il y revient dans
l'épître dédicatoire : Je vous adresse « ce paquet en
quelque lieu que vous puissiez estre. Car ne sachant
si vous estes au Cormier, que vous appelez cabaret
d'honneur et où vous confessez d'avoir eu maintes
repues franches, ou à la ville de Clamar au faubourg
Saint-Germain, où votre nom est écrit en si beaux
caractères sur tous les manteaux de cheminées, ou
en quelque lieu de mesme espèce, je suis contraint
de vous envoyer ce livre à l'aventure et de vous le
faire tenir en quelque lieu que vous soyez. »

On voit déjà la note où monte la polémique. Le

livre s'intitule : *Deffense pour Estienne Pasquier, vivant conseiller du Roi et advocat général en la Chambre des Comptes, contre les impostures et les calomnies de François Garasse*. C'est ainsi qu'il est désigné dans le privilège du 23 mars 1624, accordé « à Nicolas Pasquier, sieur de Mainxe, naguères notre conseiller et maître des requêtes de notre hôtel, et à Guy Pasquier, aussi écuyer, sieur de Bussy, conseiller et auditeur en notre Chambre des Comptes à Paris. » Trois ans plus tard, 1627, le libraire Rollain Baragnes préféra ce titre plus court, mais moins clair et plus général, l'*Anti-Garasse*. Le Jésuite angoumoisain avait distribué ses *Recherches des Recherches* en cinq parties : le médisant, l'impertinent, l'ignorant, le libertin, le glorieux. L'*Anti-Garasse* est aussi divisé en cinq livres : le bouffon, l'imposteur, le pédant, l'injurieux, l'impie. Garasse avait traité Estienne Pasquier d'âne, de cheval, de bœuf, d'oie et de cygne. Pour lui, il n'était qu'un libertin, un sot, un pédant, un niais, un marguillier huguenot, un prédicant de La Rochelle, un ministre de Genève, un inepte, un ignorant, un impertinent, une grosse bête, un brouillon, un bouffon, un athée et le reste. Nicolas et Guy ont dressé le dictionnaire des injures employées par Garasse. Voltaire y a puisé à larges mains, et y a ajouté des mots de son vocabulaire : maraudeurs, fripons, cuistres, croquants, ivrognes et scélérats. Plus d'un auteur de nos jours a imité Voltaire, qui suivait l'exemple de Garasse. Ce qu'il y a de curieux, c'est que les écrivains de l'*Anti-Garasse* emploient, pour combattre leurs adversaires, les termes qu'ils leur reprochent. Garasse

avait dit de Pasquier : « Il fait de l'asne. » On dit de lui : « Il fait du veau. » On l'appelle farceur, jongleur, faux témoin. On ajoute, page 99, que « un bouffon n'a que des mots de vilénie en sa bouche, comme le Pompadita des Hébreux, le bourbier, les égouts et l'ordure de l'étable d'Augias, les latrines dans lesquelles tomba le gadouard de Judée. » On prétend que ses paroles « donnent plus d'envie de vomir que d'éternuer, » qu'il faut se boucher le nez en le lisant, et que « la déesse Méphitis n'eust su vomir de plus sales ni de plus puantes odeurs. » Garasse s'habille en Turlupin. C'est le singe dont parle un ancien ; il saute, il gambade sur un arbre, monte, descend, fait mille tours, et quand la foule émerveillée est là bien attentive, tout à coup « tourne le dos et vous montre... ses villénies et des saletez (1). »

Dans la préface, les fils de Pasquier avertissent le lecteur que le livre de leur adversaire « est un vrai amphithéâtre, plein de monstres et d'animaux de toute espèce. Là on voit le tigre de César, mais bien plus farouche que celui qu'il avoit à Rome, le lion de Hannon, l'ours de Pythagore, la louve de Romulus, le pourceau des Égyptiens... Bref, il n'y a page où il n'y ait de l'asne. De façon que si l'on veut prester l'oreille, on peut espérer une musique plus étrange que celle de l'abbé de Baignes qui fit une musique de pourceaux pour réjouir Louis XI (2). »

(1) D'Artigny, *Nouveaux mémoires d'histoire*, t. VII, p. 472, met cette anecdote dans la bouche de Nicolas.

(2) Antoine de Cosnac, fils de Pierre de Cosnac et de Louise de Noailles, abbé de Baignes. Louis XI lui ordonna de lui faire enten-

Garasse, annonçant qu'il va convaincre Estienne Pasquier des plus grossières erreurs, ressemble à ce bateleur qui avait amassé la foule ; il promettait de lui montrer un cheval qui avait la queue où il devait avoir la tête. Après avoir reçu l'argent des badauds, il leur fit voir un cheval attaché au râtelier par la queue.

Pasquier, selon l'*Apologie*, n'est pas et ne sera pas canonisé. Eh bien ! réplique-t-on, Garasse aura cet avantage sur lui : car les bouffons de l'hôtel de Bourgogne n'attendent que son trépas pour le canoniser, mais à la façon de l'empereur Claude, façon « que Sénèque appelle ἀποκολοκυνθώσιν, c'est-à-dire en bon français *citrouillification*, à cause de l'humeur fallotte de cet empereur et de la convenance qu'il avait de sa tête à une citrouille. » Car Garasse ressemble à une vraie citrouille. Va pour la citrouille ; mais elle ne vaut pas mieux que le navet dont on se sert parfois.

Les Recherches des Recherches reprochaient à Estienne de trop répéter qu'il était bon Français

dire une harmonie de pourceaux : car Cosnac était fort habile aux instruments de musique. « Homme de grand esprit et inventeur de choses nouvelles quant à instrumens musicaux, » dit Bouchet, pour obéir au roi, il fabriqua une table avec des pédales dont chacune était munie d'un aiguillon. Des cochons de différents âges étaient disposés là. A chaque fois qu'on touchait une pédale, l'aiguillon faisait crier un porc, et ces diverses voix de pourceaux produisaient la musique désirée. Jean Bouchet, en ses *Annales d'Aquitaine*, 1644, ch. IX, p. 289, a raconté ces détails. Voir aussi *Un abbé de Baignes musicien*, par M. Eus. Castaigne, p. 195, année 1851, *Bulletin de la Société archéologique* d'Angoulême. M. Delayant a oublié, dans son *Introduction au Cartulaire de Baignes* de l'abbé Cholet, de rappeler cette histoire et l'autre aussi que rapporte également Bouchet à propos de Louis XI qui lui voulait faire donner sa démission d'abbé de Baignes.

et vrai serviteur du roi. « C'est comme ce Normand, ajoutait Garasse, à qui je demandai sa religion ; il me répondit qu'il était brasseur de bière. Je lui demandai s'il était catholique, il me dit que non ; s'il était huguenot, il dit que non. Et qu'êtes-vous donc ? Je suis brasseur de bière. » A cette plaisanterie les fils ripostent que leur père a montré un vrai courage et un grand dévouement à la royauté.

Garasse en vain tous vos détours ;
En vain votre bouffonnerie :
Car on voit bien que vos discours
Ne sentent que la brasserie.

De son côté Garasse présente-t-il deux fois la même accusation ; il leur rappelle « ce biberon qui, étant parti d'Angoulême avec deux procureurs après avoir bien déjeuné, et pour parler en termes de Garasse, après s'être rougi le museau de vin, étant à quinze lieues de là, comme relevé d'un profond assoupissement : « Je vous assure, dit-il, interrompant les discours de ces messieurs, que voilà de très bon vin. — Dieu vous sauve la vue, répondit l'autre ; vous avez bonne mémoire. »

Garasse a raillé la fraîche noblesse des Pasquier. L'*Anti-Garasse* donne à entendre que les ancêtres de l'auteur étaient des cardeurs de laines au faubourg Saint-Pierre d'Angoulême, et ajoute qu'il a tort de vanter leur gentilhommerie, « puisque les *chardons* sont ses armoiries. Car son père, un des premiers qui conspira contre le duc d'Épernon, fut assommé à la porte du chasteau d'Angoulême qu'il vouloit surprendre : » en quoi, ajoute Nicolas, je trouve qu'il

a eu tort : car, puisqu'il savait si bien le style du *procurateur*, il devait substituer quelqu'un en sa place, afin qu'il reçût par *procurator* ce qu'il a reçu en sa propre personne. Du reste, Garasse est d'Angoulême, patrie de Ravallac et de Poltrot, son parent. Pasquier, avait dit le critique, est de l'humeur des canes. Moi, réplique-t-on, moi je dis que Garasse serait propre à garder le Capitole : car il est de l'humeur des oies.

Je suis bien aise que Garasse
Horoscopise sur ma face
Et qu'il en donne la raison.
Mais voyant qu'il est si profane,
Je suis marri qu'un vieil oison
Me dit que je suis une cane.

D'ailleurs, Garasse est, page 16, « plus furieux qu'un Néron envers sa mère, plus enragé que Phalaris envers son peuple, et plus inhumain que Égyptiens barbares qui égorgèrent les enfants de Phœnis et burent leur sang, vu qu'il va mesme exercer sa rage sur les morts dans le plus creux de leur sépulcre, et d'un courage insatiable, sept ans après leur décès, leur va bailler encore cent coups de dagues dans le tombeau, comme si ce pauvre cadavre avait encore quelque sentiment de vie. »

On voit que Nicolas et Guy rendent scrupuleusement à François la monnaie de sa pièce. Ils l'imitent du reste en tout. Leur livre est calqué sur le sien. « D'après la tactique adoptée par l'agresseur, dit M. Feugère, on s'applique à montrer dans chacun d'eux que les traits des caractères successivement étudiés se trouvent réunis chez Garasse. Le pre-

mier livre, où toutes les bouffonneries de l'ouvrage sont passées en revue, établit un parallèle entre le Jésuite et Rabelais. Au second, les principales critiques dirigées contre Pasquier sont examinées et détruites. On énumère au troisième, comme autant de signes du pédantisme de Garasse, « son ignorance, son humeur satirique, sa vaine curiosité, sa stérilité d'esprit. » Le quatrième est un recueil d'injures dont Pasquier et ses fils ont été chargés. Dans le cinquième, on entreprend de prouver « que non-seulement Garasse est impie envers la mémoire de Pasquier, mais contre les anges, contre les saints, contre la Vierge et contre Dieu. »

On ne voit pas quels sont les plus amers. Ils se gourment avec un entrain admirable. Mais, franchement, on ne peut guère s'intéresser à ce pugilat. Ce n'est pas qu'il n'y ait beaucoup de gaieté de part et d'autre, des traits de bonne malice, et de l'esprit. Mais le mauvais goût gâte les meilleures pages. La plaisanterie est grossière le plus souvent. Ah ! qu'on me rende Rabelais, dont chaque champion se jette alternativement le nom comme une injure ! Sa verve endiablée, ses bouffonneries les plus risquées cachent un grand sens ; à côté du régal de la canaille, il y a les mets les plus délicats ; on brise l'os et l'on trouve la moelle.

Et puis ce livre est long. Neuf cent quarante pages pour prouver que Garasse est bouffon, imposteur, pédant, injurieux et impie, c'est un peu trop. Que la brièveté eût été de mise ! O flèche rapide de l'épigramme ! ô pointe fine de la raillerie ! ô plume légère, où êtes-vous ? Voltaire un jour viendra ; il prendra

ces gourdins; il en fera des traits acérés. Et lors même qu'on n'approuvera pas, on admirera. Du moins, on ne sera point fatigué de ces pesantes massues soulevées péniblement pour écraser une mouche.

L'*Anti-Garasse* réfute sans peine les objections adressées à maître Estienne et le venge victorieusement des calomnies répandues sur sa vie privée. Les fils ont pleinement raison dans le fond. On a vu que la forme n'est autre que celle de leur contradicteur. « Autant, dit M. Charles Nisard, autant l'attaque était plaisante, malicieuse et spirituelle, autant la défense fut maussade, pesante et fastidieuse. Je ne crois pas qu'on puisse en supporter jusqu'au bout la lecture. » Nous estimons, nous, que les deux font la paire, et que la différence en faveur de Garasse n'est pas aussi grande. Il y a de ci de là quelques passages heureux dans l'*Anti-Garasse*. Citons un assez joli portrait du pédant, un peu long peut-être, du reste proportionné aux neuf cents pages du volume. Mais la postérité leur a donné tort quand ils font un crime à Garasse de préférer Régnier à Ronsard; et qu'ils voient la preuve d'une âme venimeuse en ce qu'il affirme avec Malherbe que, si Ronsard revenait, il retrancherait ou polirait beaucoup de pièces.

Voyez comme éclate leur indignation! Leur émotion est quelquefois grotesque : « O ciel, s'écrient-ils page 121, peux-tu plus longtemps retenir tes foudres que tu ne les brandis sur cet impie! Que l'air ne fait-il crever ses tempêtes sur sa tête! La terre peut-elle plus longtemps soutenir ce monstre! N'a-t-il encore assez envenimé les parties de l'univers! Que n'ou-

vre-t-elle ses flancs pour l'abîmer avec ses livres pernicieux ! » Le châtiment serait rude, il faut l'avouer.

Et la *Défense pour Estienne Pasquier contre les impostures et calomnies du P. Garasse* reparut en 1627 avec un nouveau titre, comme une seconde édition ! Le public prit goût, paraît-il, à ce fatras. Ce succès, fût-il complet, n'amnistie pas les auteurs, mais leur vaut peut-être les circonstances atténuantes. Si une nation n'a que le gouvernement qu'elle mérite, les lecteurs n'obtiennent que les ouvrages dont ils sont dignes.

Reste une question. Ce livre, que nous attribuons aux fils de Pasquier, est-il d'eux ? Quelques uns en ont douté. La Monnoye prétend « qu'ils empruntèrent quelque bonne plume ; nul des enfants d'Estienne n'était capable d'une composition si vive (1). » Colletet dit aussi qu'ils se servirent de la plume d'autrui pour venger l'innocence de leur père. » Brunet le répète. Bayle, en son *Dictionnaire critique*, article GARASSE, n'est pas éloigné de les en croire auteurs : « Les fils de Pasquier, dit-il, vengèrent leur père avec beaucoup de hauteur. » Pour la raison qu'en donne La Monnoye, elle n'a pas de valeur. Les fils de Pasquier n'étaient pas dépourvus de talent. M. Giraud a dit « que l'esprit de parti a seul pu faire méconnaître leur mérite. » D'après ce que nous savons de Nicolas, il est prouvé qu'il pouvait fort bien rétor-

(1) Baillet, *Jugement des savants*, t. VIII, p. 79 : « Bayle, dit-il, dans son *Dictionnaire*, attribue aux enfants d'Estienne Pasquier la défense qui parut pour leur père. Mais il faut entendre par là que, pour venger sa mémoire, ils empruntèrent quelque bonne plume. »

quer les arguments de Garasse. Sa lettre de quatre-vingt-onze pages est une bonne réponse ; et, en tout cas, elle n'est pas inférieure à l'*Anti-Garasse*, sauf qu'elle a les injures de moins. Ce dernier volume vaut-il mieux que le recueil de *Lettres* ? Non ; mais il est différent. Théodore Pasquier écrivait aussi. L'édition de 1723 des *Œuvres* d'Estienne contient, t. I^{er}, p. 1229, de lui quelques pages latines : *Theodori Pasquierii in Francorum regum incones notæ*.

On sait de plus que Guy Pasquier était vif. Si Antoine Loisel ne l'a pas fait, avec Théodore et Nicolas, un des interlocuteurs de son *Pasquier ou Dialogue des avocats du Parlement de Paris*, son père ne laissait pas de le préférer à tous ses frères, peut-être à cause de son esprit. Unissez les connaissances, le talent de Nicolas à l'esprit de Guy, et vous aurez facilement un *Anti-Garasse*, surtout si vous y ajoutez l'amour filial blessé, la douleur de voir le père insulté. L'indignation fait aussi bien un livre qu'un hexamètre ou un alexandrin.

Mais je remarque qu'il y a bien du grec — sans les citations latines — dans ces neuf cent quarante pages. Nicolas le savait-il bien ? On n'en rencontre pas trace dans ses lettres. Il connaît Cicéron, Sénèque, Virgile et Horace ; ses écrits sont pleins de leurs pensées ; mais le texte n'y est presque jamais. Comment tout à coup a-t-il su ce qu'il ignorait ? ou bien s'est-il décidé à transcrire l'original au lieu de donner sa traduction ? Il ne me répugnerait pas d'y voir une main étrangère. Les fils de Pasquier ont pu très bien avoir des collaborateurs, la querelle n'étant pas seulement domestique : c'était la lutte de l'Université et des Jésuites qui

continuait. Les fils d'Estienne entraient dans la lice à la suite de leur père. Aussi plus d'un trait, volant par-dessus la tête des champions, allait directement atteindre la Compagnie ou le Parlement. Est-il déraisonnable de supposer que plus d'un secours arriva aux fils d'Estienne ?

Un post-scriptum de Nicolas à Charles de Roemond : « Je vous remercie de vos tant honnêtes offres, » prouve que l'abbé de la Frenade avait mis sa plume à sa disposition, et qu'on l'avait refusée, mais ne prouve pas que, plus tard, décidé à relever le gant, il ne les ait point acceptées. Ce Charles de Roemond (1) s'était déjà fait connaître par plusieurs publications. Nous avons mentionné ses *Regrets funèbres*. En 1620, à Paris, comme François Garasse, il avait célébré *le sacre et le couronnement de Louis XIII* en un in-8°, et publié chez Sevestre *La Couronne royale*. De plus, pendant que son frère François de Roemond continuait et achevait l'*Histoire de la naissance, progrès et décadence de l'hérésie* de son père, lui traduisait en latin (2) l'ouvrage paternel, *Erreur populaire de la papesse Jeanne*, erreur que, sur une observation de Roemond, Estienne (3) avait déjà confondue (4) après l'avoir d'abord acceptée dans ses *Recherches*. Florimond de Roemond, mort en 1602, était grand ami d'Estienne Pasquier, qui lui écrit une lettre pour

(1) Aumônier et conseiller du roi, qui eut pour successeur à la Frenade Jean-Léon de Roemond de la Veyre, probablement un de ses parents.

(2) Bordeaux, 1601, in-8°.

(3) Lettre 12, livre VIII.

(4) *Anti-Garasse*, p. 303.

lui prouver que Luther et Loyola sont tout un (1). Le fils se trouva naturellement lié avec Nicolas.

De plus, Colletet range, parmi les défenseurs de la mémoire d'Estienne Pasquier, Nicolas Richelet, Abraham Rémy et Jacques Favereau. M. Feugère en conclut qu'il leur faudrait imputer l'*Anti-Garasse*. Brunet (2) dit que le rédacteur de l'écrit fut Antoine Rémy. Ce qui fait trois, sans compter les fils.

Pour Nicolas Richelet, il m'est complètement inconnu, et je n'en puis rien dire. Jacques Favereau, lui, n'était pas sans avoir quelque rancune contre Garasse, surtout s'il avait des torts à se reprocher à son égard. On se rappelle que les *Politiques*, diatribe contre le cardinal, furent attribuées à Garasse, et que Garasse accusa Favereau de répandre partout que Garasse en était l'auteur. Garasse, dans ses mémoires (3), raconte que « Laffamas (4) et Favereau faisaient publiquement des assemblées dans la maison de Saint-Germain, auxquelles on examinait tous mes livres pour en tirer quelque conformité de style. Et, en effet, ils portèrent à M. le Cardinal un papier où il y avait vingt-cinq ou trente conformités prétendues, la plupart si honteuses et si ridicules que mon dit seigneur le Cardinal ne jugea pas à propos de les faire voir à personne. » Ce n'est pas bien.

(1) Tome II, p. 562, livre XX, lettre 1^{re}.

(2) *Manuel du libraire*, art. PASQUIER.

(3) Voir *Remarques critiques de l'abbé Jolly*.

(4) Isaac de Laffemas, avocat au Parlement de Paris, maître des requêtes et lieutenant civil de Paris en 1638, que La Porte appelait « le grand gibecier de France, » et que M. d'Espeisses définissait ainsi : « *Vir bonus, strangulandi peritus.* » V. *Historiettes de Tallemant*, CCLXV, *M. de Laffemas*, t. V. p. 65.

Mais voici qui est plus grave : « Favereau et Laffemas passèrent bien plus avant. Car ayant trouvé le moyen de retirer quelques feuilles écrites de ma main, ils contrefirent mon caractère et écrivirent une lettre en mon nom à un imprimeur de Nancy, par laquelle je le priais de m'envoyer une centaine de *Politiques*, que j'avais faites, lui recommandant sur toutes choses le secret. Ayant dressé et minuté cette lettre, ils la portèrent à M. le Cardinal (1). »

Je n'ai aucun moyen de vérifier cette accusation. Elle est de nature à entacher le caractère probe de Jacques Favereau, et ce n'est pas ce qu'ont dit de lui les biographes que j'ai cités. Favereau, accusé d'être l'auteur de *La Milliade*, a-t-il voulu faire tomber la colère du cardinal sur Garasse? Garasse a-t-il été trompé par de mauvais renseignements? Car c'est bien de notre Jacques Favereau qu'il s'agit, petit-fils et élève d'Estienne Pasquier, deux fois neveu de Nicolas.

Mais lequel des Rémy? Il y a Abraham Rémy, professeur au collège royal et « auteur, dit Colletet, de poésies très fortes, » *Pœmata ad christianissimum regem Ludovicum XIV*, publiées en 1645. Il y a Antoine Rémy, avocat au Parlement de Paris, qui avait déjà fait l'oraison funèbre d'un fameux ennemi des

(1) *Mémoires* de F. Garasse, p. 180-181. Ailleurs, p. 94, il raconte encore que le libelle contre le roi, son Conseil et surtout le cardinal de Richelieu, *Admonitio ad regem christianissimum*, ayant paru, le peintre du Moustier, le chanoine Raphan, Vateran, de Villiers, Laffemas et Favereau publièrent partout que l'auteur était un jésuite... « D'autres le donnent au P. Scribani. Mais le bruit ordinaire de nos ennemis était que j'en étais l'auteur, de façon que je m'entendais saluer par la ville avec ces paroles : *Admonitio ad regem.* »

jésuites, Louis Servin, avocat général au Parlement de Paris. Voici qui décidera. Garasse, en ses *Mémoires*, p. 251, cite deux lettres, l'une de Georges Froger, curé de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, adressée à François Garasse : « Il est arrivé qu'en ma paroisse de Saint-Nicolas, est malade, depuis longtemps, un fort habile homme, avocat en Parlement, et précepteur des enfants de M. Pasquier de Bussy, auditeur des Comptes, et demeure encore alité de présent au logis du feu sieur; qui, touché de repentance de cœur et intérieurement, par la grâce de Dieu, et persuadé par nous, son curé, bien qu'indigne, de vous satisfaire, ainsi que je lui fis protester le jour de sa communion viatique, en présence de trois de mes ecclésiastiques, et entre nous à voix basse, aujourd'hui qu'il se porte mieux, Dieu merci, vous écrit et proteste, avec ingénue reconnaissance de son méfait, de vous faire telle satisfaction qu'il vous plaira équitablement, pour avoir écrit contre vous et Messieurs de votre Compagnie outrageusement, pour complaire au défunt, à qui Dieu fasse merci, et à tous autres, plus que par dessein, et par aucune mauvaise délibération de volonté qu'il vous portât... »

La lettre d'Antoine Rémy au P. Garasse est ainsi conçue : « Encore que je n'aie jamais eu l'honneur de vous parler, je vous prie de ne rejeter ces lignes. Vous savez ce qui s'est passé touchant le livre de la défense de Messieurs les Pasquiers, où je confesse avoir écrit peu de choses bonnes et beaucoup de mauvaises; mais je vous prie de croire que cela n'est venu de mon premier sentiment. Je connais

trop votre mérite, votre vertu, et votre doctrine; j'ai été forcé et sollicité par ceux qui ne voulant remuer les mains, se sont voulu servir des miennes. Au reste, je vous supplie d'étouffer tous les ressentiments que vous en pourriez avoir contre moi, pour l'amour de Dieu, et de celui dont vous portez le nom, lequel en sa mort nous a montré le chemin de pardonner les injures. Je vous écris ces mots étant au lit malade, et ayant reçu l'extrême-onction; faites-moi savoir la satisfaction que vous désirez de moi, en ce que je puis vous avoir offensé par écrit ou par la voix. »

Rémy, d'après Garasse, p. 248, était un enfant trouvé de l'Hospice des Enfants-Rouges ou *Rougets*, nommés ainsi de la couleur de leurs vêtements. Des Ruisseaux, avocat général au grand Conseil, qui le trouva demandant l'aumône dans une église, « le poussa aux études, à condition qu'il demeurerait toujours affectionné à la Compagnie. » Il étudia à Rouen. Puis, « ayant pris la charge des enfants de M. de Bussy, il s'adonna à fréquenter le barreau où il eût de très bons commencements et ne laissa écouler aucune occasion de plaider, de parler et d'écrire contre nous. C'est lui qui a fait quasi tous les libelles diffamatoires qui ont été éclos dans Paris contre notre Compagnie, depuis l'an 1620 jusques en l'an 1626 inclusivement. »

Quoi qu'il en soit, et d'après ces deux lettres, Antoine Rémy, déjà auteur de l'*Entrée du P. Coton aux Enfers* et de la *Rencontre du P. Servin et du P. Coton au voyage de l'autre monde*, aurait donc aussi composé l'*Anti-Garasse*. Mais les fils de maître Es-

tienne ont certainement pris part à la défense de leur père, au moins les deux qui étaient capables de manier la plume. Sans cela, on trouverait à propos d'eux quelques mots de louanges, n'eût-ce été que comme une compensation des insultes de Garasse. Ils ont inspiré et dirigé Rémy.

Quelle part revient à chacun d'eux, et quels sont ceux qui contribuèrent encore au volume? Voilà ce que nous ignorons. Mais Roemond et Favereau, Ri-chelet ou Rémy, Mainxe ou Bussy, les auteurs ont eu tort d'employer l'invective et de répondre à l'injure par l'outrage. Les meilleures causes se nuisent par la violence. Est-ce que les libelles blessent ceux qu'ils attaquent? Pasquier est resté ce qu'il était (1); Garasse n'a réussi qu'à s'acquérir une triste célébrité.

Les Pasquier n'ont pas rendu grand service à leur père. Et quand on a lu leur indigeste factum, on est tenté de s'écrier qu'ils méritaient bien les attaques du pamphlétaire. Il serait difficile, dit l'abbé d'Artigny (2), de trouver deux autres libelles diffamatoires de cette grosseur. Ce sont de vrais dictionnaires d'in-jures, où l'érudition brille quelquefois, mais noyée dans des flots de bile et de fiel. » Et M. Dupin, très sympathique aux Pasquier, qui l'étaient très peu aux

(1) C'est ce que dit Naudé dans son *Mascurat* : « L'Anti-Garasse, les Recherches des Recherches, l'Anti-Coton, le Bouquet des sept sages, le Comtadin provençal et la *Miliade*, qui sont les plus sanglantes satires de notre temps, n'ont apporté ni honte, ni dommages aux Garasses, aux Pasquiers, aux Cotons, aux Servins, aux Luyens et aux Richelieux contre lesquels elles étaient faites. » NAUDÉ, *Jugement de ce qui a été imprimé contre le cardinal Mazarin*.

(2) *Nouveaux mémoires d'histoire*, t. III, p. 269.

Jésuites (1), quoique plus justes pour eux que leur père, ajoute cette note au *Dialogue des avocats* d'Antoine Loysel, page 261 : « Ils vengèrent leur père dans un langage aussi peu mesuré que celui de Garasse ; et je les blâme d'avoir cédé à cet entraînement, quoique dans une dissertation *ad hoc* le grand Armand ait avancé et cru « prouver géométriquement, que l'on peut employer des formes dures contre certaines personnes. » Cette violence de langage me fait même douter que les enfants de Pasquier aient été les rédacteurs de cet écrit ; mais ils en ont certainement favorisé la publication, car c'est en leur nom et sur leur demande que le privilège d'imprimeur a été accordé en 1624. »

C'est par là qu'il faut finir ;

Claudite jam rivos.

Il est temps de barrer ce torrent de haine et ces flots de paroles grossières.

Aussi bien la mort arrive, qui met les combattants d'accord en croquant l'un et l'autre.

Garasse qui, hargneux dans ses écrits, était un homme de mœurs douces et réglées, dévoué, généreux dans le commerce ordinaire, ne tarda pas à perdre la vie. En 1631, la peste sévissait à Poitiers.

(1) « J'ai observé que les enfants de Pasquier firent tomber leurs coups sur le seul François Garasse : « Je veux bien que Garasse sache que je ne m'attache qu'à lui seul, et non à son ordre, duquel je reconnais les vertus et le mérite, » *Anti-Garasse*, p. 228 ; plus équitables à cet égard que leur père, qui avait maltraité tous les Jésuites en général, quoique la Société ne fût nullement responsable des invectives dont ce magistrat s'étoit vu accablé par quelques particuliers. » *Nouveaux mémoires d'histoire, de critique et de littérature*, par M. l'abbé d'Artigny, t. III, p. 213.

Il sollicita instamment d'y être envoyé. C'était une lutte d'un autre genre et plus périlleuse; il y courut avec plus d'ardeur et d'empressement. En soignant les malades, il fut bientôt atteint de la contagion. Malgré ses souffrances, il encourageait encore les pestiférés de sa voix affaiblie. Il mourut, le 14 juin, à l'âge de quarante-six ans seulement, victime de sa charité (1). « *In hospitali domo, raconte Alegambe, inter infectos, quos verbo et exemplo etiam moriens hortabatur, sanctissime et religiosissime consumptus est* (2). » Belle fin qui efface bien des torts! S'il a trop maltraité Pasquier, qui n'était pas à l'abri de toutes critiques, surtout de la part d'un fils de Loyola, cette vie sacrifiée au service des pauvres et des pes-

(1) « Je ne vous dirai rien de la vie et de la mort de l'auteur de cette satire, jusqu'à ce que nous le connaissions avec toute l'évidence nécessaire. Pour le P. Garasse, vous serez bien aise de savoir qu'il était fils d'un habitant de la ville d'Angoulême; qu'il naquit l'an 1585; qu'il fut reçu chez les Jésuites l'an 1600, dans le temps du jubilé séculaire; qu'il fit ses quatre vœux l'an 1618, et qu'il mourut de la peste dans l'hôpital de Poitiers le 14^e jour de juin 1631, âgé de quarante-six ans. — Pasquier mourut le dernier d'août 1615 et Théophile le 25 septembre 1621, onze ans et vingt-quatre jours par conséquent après Pasquier. » *Jugement des savans*, t. VII, p. 81.

(2) C'est ce que confirme d'Artigny, t. III, p. 212 : « Au reste, le P. Garasse, tout satyrique et mordant qu'il paraissoit être dans ses écrits, joignoit à la pratique exacte de son état un grand fond de piété et de religion. La peste faisant de terribles ravages à Poitiers en 1631, il demanda instamment à ses supérieurs la permission d'aller servir les malades dans l'hôpital de cette ville. Il se consacra tout entier à ce saint exercice, et mourut frappé du même mal au milieu des pestiférés, le 24 juin 1631, à l'âge de quarante-six ans. Cette action, qui doit rendre respectable la mémoire du P. Garasse, est d'ailleurs une bonne preuve qu'il ne faut pas toujours juger des mœurs d'une personne par ses ouvrages. » Voir aussi, Alegambe, *Heroes et victimæ charitatis societatis Jesu*, p. 351, *Gallia*, ch. III.

tiférés atteste que, chez lui, le cœur valait mieux que le jugement, et que, s'il montra un acharnement excessif contre ses ennemis, c'est que l'esprit de parti, à son insu, égarait cette âme honnête et transformait en furieux un homme dévoué jusqu'à la mort.

Nicolas Pasquier descendit la même année que son antagoniste dans la tombe. Depuis longtemps il se désintéressait des choses de ce monde.

La vieillesse était venue et il sentait la fin de sa vie approcher. Il se préparait au terrible passage, averti, du reste, par maints accidents. Ses deux fils étaient morts; sa seconde femme était morte en 1628. Il avait éprouvé une maladie qui l'avait mis aux portes du tombeau. Que lui restait-il à espérer sur la terre? Il ne vivait plus, il attendait la mort. Le roi est à Poitiers; il refuse de se déranger pour l'aller voir. Que trouverait-il en effet (1)? « Des hommes contrefaits en leurs mœurs, façons de faire et habits. » Et il répète le mot de Salomon : *Vanitas vanitatum!* « Je ne cherche aucune gloire en ce monde. » Il en a connu les honneurs et les grandeurs, mais aussi les petitesesses et les misères. L'heure est venue de songer sérieusement à soi. Il y exhorte son frère Bussy, avec qui il avait espéré pouvoir passer ses derniers jours, dans deux belles lettres (2).

C'est l'abnégation du chrétien. Il sait que la mort n'est que la séparation de l'âme et du corps, nécessaire et imposée. Il s'y résigne sans difficulté. Que

(1) Livre III, lettre 3, p. 215.

(2) Pages 516 et 570, livre VI, lettre 10.

craindrait-il ? Il a toujours méprisé la vie : c'est ce qui lui fait maintenant mépriser la mort. « Si je pouvais, dit-il, me désenpestrer de la mort, ou bien qu'il n'y eust aucune vie après la mort, je craindrais ; mais me voyant sur le seuil de mon repos, je l'embrasse d'un cœur gai, d'autant que je meurs pour épouser une vie sainte et heureuse. » Il sait que telle est la vie, telle sera la mort. Il s'étudie à bien vivre.

J'admire, je l'avoue, ce stoïcisme. La vieillesse se cramponne d'ordinaire avec d'autant plus de force à la vie qu'elle sent que la vie lui échappe peu à peu et fatalement. Nicolas Pasquier s'accoutumait à s'en détacher insensiblement. Il voyait s'avancer le trépas d'un œil calme et presque joyeux. On dirait que c'est pour lui que La Fontaine a fait un de ses plus beaux vers :

Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.

L'an 1631, le fils d'Estienne Pasquier s'éteignit en chrétien fidèle et croyant. Il avait soixante-neuf ans. Guy de Bussy, cet autre lui-même, le suivit deux ans après dans la terre.

Tel vécut Nicolas Pasquier, écuyer, seigneur de Mainxe, Dessé, Gimeux, Balanzac et autres places, Nicolas fils d'Estienne, auteur du *Gentilhomme*, des *Remonstrances à la Reine mère, au Roi*, à tout le monde, des *Echortations au peuple Français*, des *Lettres*, éditeur des *Recherches* et collaborateur de l'*Anti-Garasse*. Nous l'avons suivi dans sa carrière publique et examiné dans sa vie privée. Rien d'éclatant n'a signalé son passage sur la terre, pas même

ses écrits. Une captivité de quelques mois, quelques vols domestiques, des procès, la mort de ses parents et de ses enfants, sont les seuls événements qui aient troublé ses jours. Il accomplit ponctuellement ses devoirs de lieutenant général et de maître des requêtes. Sur le chemin des dignités, à l'époque où s'élevait promptement le maréchal d'Ancre, et où Mangot, son parent, devenait en un an président au Parlement et garde des sceaux, il aurait pu aspirer aux plus hautes fonctions ; il resta ce qu'il était, dédaignant les grandeurs, content de sa robe de magistrat. Il n'eut qu'une ambition, égaler son père, ambition malheureuse. L'un a fait tort à l'autre. Ses livres eurent du succès à une époque où l'on ne comptait pas le succès d'un livre sur le nombre des éditions, et où deux, trois, quatre, cinq, six éditions ne se faisaient pas en même temps que la première. Un de ses ouvrages eut l'honneur de lui être contrefait et dérobé. Il ne poursuivit pas le plagiaire, et se borna à s'en plaindre en quelques mots à son frère dans une lettre qui fut publiée. Enfin, Garasse, l'attaqua, et il eut tort de répondre. Rien n'a manqué à ses désirs modérés : une position honorable, des mariages avantageux, des partis convenables pour ses filles, une grande aisance ou plutôt la richesse, la considération pour son caractère, des amis haut placés, dont il aurait pu se servir, et dévoués, avec lesquels il entretenait des relations agréables, la gloire pour son père, seul désir de son admiration filiale, pour lui-même une petite renommée, doux murmure qui s'élève entre les amis de l'auteur, flatte délicieusement son oreille, réjouit son cœur, et qui, ne gran-

dissant jamais trop, n'effarouche pas une modestie native. Écrivain, Nicolas est un peu trop fils d'Estienne. Il n'a voulu qu'imiter son père. Le sentiment est très honorable, comme sentiment ; ce n'est pas avec cela qu'on devient grand. Il fallait le vouloir surpasser. Nicolas n'y a pas songé. Il y a peut-être bien une cause ; on la trouvera en feuilletant ses écrits. Il n'a pas voulu, et ajoutons qu'il n'a pas pu. Le bonhomme Estienne a de la sève, un peu gauloise parfois, et parfois frisant l'obscénité. Le fils s'est rangé. Cette sève, il la trouve luxuriante chez son père ; il l'arrête. *Ramos compesce fluentes* ; l'arbre est touffu, élaguons, élaguons. Et au lieu du chêne nous avons un têtard. Quelques branches poussent bien çà et là. Elles ont de la grâce, de la vigueur ; mais ce ne sont que des jets. Ce n'est pas l'arbre lui-même. Au moins faut-il admirer un sens politique assez droit, un jugement sain, des vues élevées, un vif amour pour son pays, la haine pour les sangsues politiques, financiers ou ministres, croquants ou grands seigneurs. Nous avons cité beaucoup de passages de lui fort beaux, fort bien écrits ; il y en a d'autres. A côté, nous avons cru devoir ne pas omettre quelques traits de mauvais goût qui le pouvaient faire tout entier connaître. Il nous a semblé que, malgré ses défauts, qui sont un peu ceux de l'époque, il y a des qualités personnelles qui sont appréciées dans tous les temps.

En tout cas, il nous a paru bon de mettre en lumière ce personnage trop effacé, ce fils voilé par le nom de son père. Il ne doit pas porter la peine de sa résignation filiale à n'être que l'humblé élève de

maître Pasquier. Ne le prenons pas au mot. Il a sa valeur; ses lettres sont une source d'informations pour l'époque. Bien des petits faits s'y trouvent, et notre siècle, friand de chroniques, ne le dédaignera pas. On a puisé dans son recueil pour l'histoire du temps, sans le dire. Nous serions heureux si nous avions pu indiquer ce qu'on y trouve; et notre ambition serait complète, si nous avions fait un peu apprécier l'homme et l'écrivain.



PIÈCES JUSTIFICATIVES

I.

*Jugement de l'Élection de Blois, du 13 février 1660, maintenant
Pierre Pasquier dans la Noblesse.*

Voir page 38.

A tous ceulx qui ces présentes lettres verront, les Président, Lieutenant, Esleuz, Conseillers pour le Roy nostre sire en l'Élection de Blois, salut. Sçavoir faisons que, veu la requeste à nous présentée par Pierre Pasquier, Escuyer, s' d'Ornay, expositive qu'il est fils d'Estienne Pasquier, Escuyer, s' de Laferlandière, Gentilhomme ordinaire de la deffuncte Royne mère, qui estoit fils de Théodore Pasquier, Escuyer, s' d'Espinay en Brie, Conseiller du Roy et son advocat général en la chambre des comptes à Paris, lequel Théodore Pasquier estoit fils d'Estienne Pasquier, vivant advocat général en la dite chambre des comptes à Paris, lequel Estienne Pasquier, par lettres patentes du roy du mois de mars 1574, vérifiées en la dite chambre des comptes et cour des aydes à Paris, a esté honoré du tiltre et des prérogatives de Noblesse, dont le suppliant a tousjours jouy jusques à présent, requéroit estre donné acte au suppliant de la représentation des dites lettres et autres titres concernant sa Noblesse, et ce faisant ordonner, conformément à icelles, qu'il sera maintenu et gardé en la possession et jouissance, en laquelle luy et ses prédécesseurs ont esté jusques à présent, des prérogatives, droictz et immunités dont

jouissent tous les Nobles de ce Royaulme, ladite requeste signée Lafoy le jeune, l'ordonnance estant en fin d'icelle; icelle requeste et pièces communiquées au Procureur du Roy; copies des Lettres patentes du Roy Charles, en forme de charte données à Paris au mois de mars 1574, l'original signé CHARLES et sur le reply, *par le Roy, M^{re} le duc d'Alençon, son frère présent, BRULART*, et scellées sur lacqs de soye rouge et verte du grand scel, impestreées et obtenues par M^r Estienne Pasquier, advocat au Parlement, par lesquelles le dit sieur, pour les causes et considérations y contenues, annoblit le dit Estienne Pasquier, sa femme et ses enfants nés et à naistre, et leur postérité, pour jouir du tiltre de Noblesse, et des mesmes privilèges et prérogatives dont jouissent les aultres Nobles de ce Royaulme; la dite copie tirée et extraicte des registres de la chambre des comptes de Paris où les dictes lettres ont été vérifiées et registrées par arrest du 2 avril 1674, et délivrées au suppliant suivant l'arrest de la dite chambre rendu sur la requeste par lui présentée, le 3^e d'avril dernier 1659, signée RICHER; aultre arrest de vérification des dites lettres d'anoblissement nen la cour des aydes du 14^e Juin 1580, signé BOUCHER; les lettres de don faict audit Estienne Pasquier par le Roy Henry, roy de France et de Polongne, de l'office de son advocat général en la chambre des comptes à Paris, données à Paris le 11 octobre 1585, signées sur le reply *par le roy, PINART*, et sur le reply est l'acte de réception du dit s^r Pasquier en la charge susdite, du 24 d'octobre 1585; les lettres de survivance accordées par le dit s^r Roy en faveur de M^r Théodore Pasquier, fils du dit Estienne, du dit office d'avocat général en la dite chambre des comptes à Paris le 11 mars 1588, signées sur le reply, *par le Roy, BRUSLART*, et sur lequel est l'acte de réception du dit s^r Pasquier en la dite charge du 24 8^{bre} 1585; les lettres de survivance accordées par le dit s^r Roy en faveur de M^r Théodore Pasquier, fils dudit Estienne, dudit office d'avocat général en ladite chambre des Comptes, données à Paris le 11 mars 1588, signées sur le reply *par le roy, BRUSLART*, et sur lequel est l'acte de réception dudit Théodore Pasquier en survivance à la dite charge d'avocat général du 4^e mai 1588, signé DANES; la copie collationnée par Cothereau et Parque, notaires au Châ-

telet de Paris, le 25 Juin 1621, de l'extrait d'un partage du 3 d'octobre 1615 faict des biens de M^r Estienne Pasquier, entre Théodore, Nicolas et Guy Pasquier, et par eux rattiffiée pour obéir à la volonté de leur père; un acte et indemnité passé devant Lemoine et Cothereau, notaires au Châtelet de Paris, le 12 Juin 1613, par lequel Théodore Pasquier, Escuyer, et Estienne Pasquier, aussi Escuyer, son fils, reconnoissent qu'à leur prière et requeste, et pour leur faire plaisir, Guy Pasquier, Escuyer, s^r de Bussy, s'est obligé et constitué avec eux 50 ^{ff} de rente, à M^r Jacques Parque, de laquelle les dits Théodore et Estienne Pasquier promettent acquitter le dit Guy Pasquier; un contrat de constitution de 106 ^{ff} 5 ⁵ 7 2 tournois de rente, constituée par les dits Théodore et Estienne Pasquier, père et fils, au dit Guy Pasquier, reçu par Parque et Lemoine, notaires au Châtelet de Paris, le 19 Juin 1615; l'extrait baptistaire du suppliant, par lequel appert qu'il a été baptisé en l'église de Saint-Severin, le 5^e Apvril 1618, et qu'il est yssu d'Estienne Pasquier, Escuyer et de D^{lle} Marie Jacquelin, ledit extrait collationné à son original, le 5^e 7^{bre} 1628, ladite collation signée A. Deleu, curé dud. Saint Severin; l'acte expédié à la Prevosté de Paris, le 29 Avril 1619, contenant création de François Seneschal pour curateur à la succession vacante de Théodore Pasquier, au moyen des renonciations faictes à icelle par Estienne Pasquier, Escuyer, s^r de la Frelandière, et Francoys Pasquier, signé par collation; l'acte de tutelle et curatelle dud. suppliant, faict de l'avis de ses parents, y dénommés, devant le s^r prevost de Paris, le 23 7^{bre} 1622; le contrat de vente faict par la mère du suppliant et sa tutrice, de l'avis de ses parents, au s^r Favereau et autres, de la portion du suppliant en la succession de Claude Pasquier, s^r de Grandville, son oncle, pour la somme et aux conditions y portées, receu par Lemoine et Parque, notaires, le 4^e 7^{bre} 1627; le contrat de mariage du suppliant avecq D^{lle} Marie Garnier, de l'avis de leurs parents y desnommez, passé devant Barthélemy no^r, le dernier mai 1649; conclusions du procureur du roy, et tout ce qui a esté mis vers nous, veu et considéré; Nous avons donné acte au suppliant de la représentation par luy faicte des pièces cy-dessus énoncées; et en conséquence d'icelles, ordonnons qu'il jouira du tiltre de No-

blesses et des privilèges et exemptions attribués aux Nobles de ce Royaume, tant et si longuement qu'il ne fera acte desrogeant. Donné en la chambre du conseil de l'Election de Blois, le vendredy 13^e jour de Febvrier 1660. Ainsy signez, Picault, Boutault, Dubois, Bombault, Mauguyon, Leroux, Heredet, Garnier, Aymé, Yvonné et Hust, avec Lelong, greffier, qui a reveu les pièces. Dellivré le 5 mars 1660 avec paraphe.

II.

Arrêt du Conseil d'État, du 9 juillet 1668, qui maintient Pierre Pasquier, s^r d'Ornay, dans la Noblesse.

Voir page 38.

(Extrait des Registres du Conseil d'État.)

Veu au Conseil du Roy : les arrest rendus en iceluy les 22 Mars et 14^e Octobre 1666; lettres patentes sur iceux expédiées aux s^{rs} com^{ms} généraux dud Conseil, députtez par Sa M^{te} pour la recherche des usurpations du tiltre de Noblesse, et au s^r Foucault, procureur général du Roy en ladite commission des 14 Mai, 20 Septembre et 14 Octobre au dit an 1666, et autres lettres pattentes et arrest donnez pour l'exécution des déclarations de Sa Majesté du 8 Février 1661, 22 Juin 1664 et autres précédentes; et jugement rendu par le s^r de Machault, cons^r du Roy en ses Conseils, maistre des requestes ord^{ms} de son hostel, commissaire départy par Sa Majesté en la Généralité d'Orléans le 12 Mars 1668, entre M^r Mathurin Delorme, commis à la recherche des usurpations de Noblesse en la dite Généralité, demandeur d'une part; et Pierre Pasquier, s^r d'Ornay, conseiller du Roy, au baillage et siège présidial de Blois, défendeur d'autre; par lequel acte est donné audite Pasquier de la représentation faite de ses tiltres et pièces justificatives de sa Noblesse pour jouyr par lui de tous les privilèges accordez aux nobles suivant les ordonnances et réglemens tant et si longuement que il ne ferait acte desrogeant, et pour cet effect qu'il seroit inscript et compris dans l'Estat et Catalogue des

Nobles du Royaume; l'exploit d'appel du dit jugement cy-dessus à la requête du dit Delorme signifié au dit Pasquier par Maguel, huissier à Orléans, le 14^e Mars 1668, avec assignation à luy donnée à la quinzaine au Conseil pour procéder sur le dit appel, et à cette fin qu'il seroit tenu de mettre au greffe de la commission générale les pièces sur lesquelles ledit jugement avoit esté rendu; l'inventaire de production du dit Pasquier des tiltres et pièces par lui rapportées devant le dit s^r de Machault, commissaire, par lequel il articulle estre descendu d'Estienne Pasquier, annobly, advocat général en la Chambre des Comptes à Paris, son bizaïeul, qui épousa.....
..... dont est sorty Théodore Pasquier, Escuyer, aussy advocat général en la Chambre des Comptes à Paris, son ayeul, duquel et de D^{me} Genevieve Mangot, sa femme, est issu Estienne Pasquier, s^r de Lafrelandière, qui a espousé D^{me} Marie Jacquelin, père et mère dud. Pierre Pasquier, produisant, pour la justification de laquelle généalogie est rapporté sur le premier degré dud. Estienne Pasquier, bisayeul, extrait en parchemin tiré des registres de la Chambre des Comptes, signé Richer, délivré audit Pasquier, produisant, le 3^e Avril 1659; des lettres patentes du Roy Charles 9 du mois de Mars 1574, par lesquelles et pour les causes y contenues Sa Majesté a annobly maistre Estienne Pasquier, advocat en la cour de Parlement de Paris, pour jouyr par luy, ses enfants et sa postérité nez et à naître en loyal mariage, des privillèges, honneurs, prérogative et prééminances dont jouissent les gens Nobles et extraicts de noble lignée, et comme telz ils puissent acquérir et posséder fiefs et terres nobles, tout ainsi que s'ils étaient extraicts de Noble lignée, et comme telz ils puissent acquérir et posséder fiefs nobles, tout ainsi que s'ils estoient extraits de race d'ancienneté noble; et ensuite la vérification et enregistrement des dites lettres en lad. Chambre des Comptes à Paris, le 2^e Avril 1574; arrest de la Cour des Aydes du 14 Juin 1580, portant l'enregistrement et anthérinement des dits lettres de Noblesse pour jouyr par le dit impetrant du contenu en icelles; les lettres de provision de l'estat et office de conseiller et advocat général en la Chambre des Comptes à Paris en faveur de M^e Estienne Pasquier, en date

du 11 8^{bre} 1585, signées sur le reply, *par le Roy*, PINART, et à costé est la prestation de serment dud. M^e Estienne Pasquier au dit office, du 24 Octobre 1585; lettres de survivance accordées par le Roy Henry 3 à M^e Estienne Pasquier, conseiller et advocat du Roy en la Chambre des Comptes à Paris, de son état et office d'avocat du Roy en la Chambre des Comptes, en faveur de Maistre Théodore Pasquier, son fils, advocat en la Cour de Parlement de Paris, en date du 11 Mars 1588, signées sur le reply, *par le Roy*, BRUSLART, et à costé est l'acte de réception et prestation de serment dud. Théodore Pasquier aud. estat et office, du 4^e Mai audit an 1588. Sur le 2^e degré dud. Théodore Pasquier, ayeul, un extraict d'un partage faict entre Théodore Pasquier, Escuyer, conseiller du Roy, et advocat général en sa Chambre des Comptes à Paris, Nicolas Pasquier, Escuyer, sieur de Mainxe, con^{se} du Roy et maistre des Requestes ord^{re} en son hostel, et Guy Pasquier, Escuyer, sieur de Bussy et du Mesnil, cons^{se} du Roy et auditeur en sa dite Chambres des Comptes, frères, des biens de la succession de deffunct Mons^{se} Maistre Estienne Pasquier, vivant Escuyer, sieur de Mainxe, conseiller et advocat du Roy en la dite Chambre des Comptes, leur père, passé pardevant Lemoyne et Parque, not^{re} au Châtelet de Paris, le 4^e Octobre 1615. Sur le 3^e degré dudit Estienne Pasquier, père dud. Pierre, produit un extraict du registre des baptêmes faits en l'Eglise paroissiale de Saint Nicolas du Chardonnet à Paris, signé COMPAIN, vicaire la dite Eglise, par lequel appert que, le 20 Aoust 1587, fut baptisé Estienne, fils de noble homme Théodore Pasquier, advocat en la Cour de Parlement, et de D^{lle} Geneviefve Mangot; contrat d'indemnité passé devant Lemoyne et Cottereau, notaires au Chastelet de Paris, le 12 Juin 1613, par Théodore Pasquier, escuyer, et Estienne Pasquier, aussi Escuyer, son fils, à Guy Pasquier, Escuyer, sieur de Bussy, conseiller du Roy et auditeur en sa Chambre des Comptes, d'une partie de rente y mentionnée; copie collationnée devant Cartier et Leroy, notaires au Chastelet de Paris, d'un contrat de constitution de rente passée devant Lemoyne et Parque, notaires aud. Chastelet de Paris, le 19 Juin 1615, par Théodore Pasquier, Escuyer, et Estienne Pasquier, son fils, aussi Escuyer, au profit de Guy Pasquier, escuyer, s^r de Bussy et du Mesnil,

conseiller du Roy et auditeur en ses comptes ; acte en parchemin expédié en la prévosté de Paris, le 19 Avril 1619, portant création de François Sénéchal pour curateur à la succession vacante de deffunct Théodore Pasquier, vivant Escuyer, au moyen de renonciations faictes à la dite succession par Estienne Pasquier, Escuyer, sieur de Lafrelandière, François, Pasquier Escuyer, sieur de Lorme, et par autres dénommez audit acte. Sur le 4^e degré dudit Pierre Pasquier, s' d'Ornay, produist un extrait des registres des baptesmes faictz en l'Eglise paroissiale de Saint-Severin à Paris, signé Deheu, curé de la dite Eglise, par lequel appert que, le 5 Avril 1618, fut baptisé Pierre, fis d'Estienne Pasquier, Escuyer, et de D^{lle} Marie Jacquelin, sa femme ; acte exercé devant M^e Prosper de la Motte, Escuyer, conseiller du Roy en son Chastelet de Paris, le 14 Juin 1622, aux fins d'eslire un tuteur à Pierre Pasquier, fils mineur de deffunct Estienne Pasquier, vivant Escuyer, sieur de la Frelan dière ; acte de tutelle exercé en la prévosté de Paris, le 23^e Septembre 1622, par lequel sur la délibération des parents et amis de Pierre Pasquier, fils mineur de deffunct Estienne Pasquier, vivant Escuyer, sieur de Lafrelandière, et de D^{lle} Marie Jacquelin, ladite Jacquelin a esté établie tutrice et curatrice du dit mineur ; un acte d'avis des parents dud. Pierre Pasquier, fils mineur dud. Estienne Pasquier et de la D^{lle} Marie Jacquelin, émané du Lieutenant civil de la prévosté de Paris, le 23 Août 1627 ; coppie collationnée par Delamotte et Lemoigne, not^{res} au Chastelet de Paris, d'un contract de vente faict par D^{lle} Marie Jacquelin, veufve de feu Estienne Pasquier, vivant Escuyer, au nom et comme tutrice de Pierre Pasquier, fils mineur dudit deffunct et d'elle, à M^e Jacques Favereau, conseiller en la Cour des Aydes, des choses mentionnées au dit contract passé devant Parque, notaire au dit Chastelet de Paris, le 24 7^{bre} 1627 ; contract de mariage en papier passé devant Barthélémy, notaire et tabellion royal à Blois, le dernier Mai 1649, entre Pierre Pasquier, Escuyer, advocat en la Cour de Parlement à Paris, fils de deffuncts Estienne Pasquier, vivant Escuyer, sieur de Lafrelandière, Gentilhomme ordinaire de la Reyne, et de D^{lle} Marie Jacquelin, ses père et mère, d'une part, et De^{lle} Marie Garnier, fille de deffunct noble homme

Paul Garnier, vivant conseiller du Roy au bailliage et siège présidial de Blois, et de d^e Judith Lambert, ses père et mère, d'autre; sentence donnée à l'Eslection de Blois, le 13 Février 1660, par laquelle acte est donné au dit Pierre Pasquier de la représentation par lui faite des pièces énoncées en ladite sentence, et, en conséquence d'icelles, ordonne qu'il jouira du tiltre de Noblesse et des privilèges et exemptions attribuez au Nobles de ce Royalme, tant et si longuement qu'il ne fera acte desrogeant; le blazon des armes dudit Pasquier, porte *d'azur à 3 marguerittes ou pacquerettes d'argent, boutonnées d'or*; cimier un bras aislé orné d'une pertuisane; tenants deux panthères armées et dentées d'or; les contredits fournis par ledit Delorme; responces fournies à iceux par led. Pasquier; production nouvelle d'iceluy Pasquier des deux pièces cy-après; accord en papier faict entre Estienne Pasquier père, Théodore, Nicolas et Guy Pasquier, enfans, en datte soubz seing privé du dernier Mars 1610, recongneu ledit jour devant Parque et Cottereau, notaires au Chastelet de Paris; arrest du Conseil du 6^e Octobre 1667, par lequel François Pasquier, sieur de Bussy, fils de Guy Pasquier, frère dudit Théodore Pasquier, ayeul dud. Pierre produisant, est maintenu en sa qualité d'Escuyer, par lequel arrest il est justifié que le dit Estienne Pasquier, bizaieul dud. Pierre produisant, estoit filz d'Anthoine Pasquier, archer de la garde du corps du Roy; les contredits du sieur Delorme, jugement interlocutoires dud. s^r de Machault, commissaire, du 15 9^{bre} 1667, portant que ledit Pasquier rapporteroit dans un mois les lettres d'annoblissement de M^e Estienne Pasquier, advocat au Parlement, sinon coppie collationnée tirée de la Chambre des Comptes de Paris, led. Delorme présent ou duement appelé; l'exploict d'assignation donnée aud. Delorme, à la requeste dud. Pasquier, le 1^{er} Décembre 1667, à comparoïr au greffe de lad. Chambre des Comptes à Paris pour voir extraire et collationner les dites lettres d'anoblissement; arrest de ladite Chambre des Comptes du 3 Décembre 1667, portant que l'expédition des lettres de Noblesse du mois de Mars 1574, extraicte par M^e Pierre Richer, conseiller secrétaire du Roy greffier de lad. chambre, et délivrée aud. Pierre Pasquier en vertu d'arrest d'icelle du 3^e Avril 1659, vaudra origi-

nal partout où il appartiendra; autre jugement interlocutoire dud. s^r de Machault, commissaire, du 2^e Janvier 1668, portant que led. Pasquier justifieroit plus amplement dans quinzaine de la filiation d'Estienne, fils de Théodore, sinon et faute de ce faire, ledit temps passé, qu'il seroit faict droit; requeste présentée audit s^r de Machault commissaire, par ledit Pierre Pasquier, tendante à ce qu'il pleust audit s^r commissaire ordonner que l'extraict baptistaire dud. Estienne Pasquier, père dud. défendeur, délivré par led. sieur Compain, vicaire de lad. Eglise de Saint Nicolas du Chardonnet, et signé de lui sera compulsé avec led. Delorme, ou luy duement appelé, par le premier notaire ou sergent, qui en dressera procez-verbal pour iceluy rapporté servir aud. suppliant ce que de raison; ordonnance dud. s^{com} estant au bas de lad. requeste, portant permission au suppliant, ainsy qu'il estoit par luy requis, de faire procéder au compulsoire extraict et collation dud. baptistaire, ensemble de toutes autres pièces dont il voudroit se servir sur les registres et minutes originales qui seroient représentées par devant le premier juge ou notaire Royal, led. Delorme à ce présent ou duement appelé, pour, les dits extraicts deuenement faicts et compulsez, y avoir tel esgard quo de raison; les assignations données en conséquence de la dite ordonnance par Delacroix, sergent à verge au Chastelet de Paris, la première du 3^e Février 1668, à la requeste dud. Pasquier aud. Delorme, à comparoir en l'estude de Dorléans, notaire au Chastelet de Paris, pour assister, sy bon luy sembloit, au compulsoire dud. extraict baptistaire dud. Estienne Pasquier; la 2^e assignation donnée aud. Delorme, le 15^e dud. mois de Février 1668, à comparoir en l'estude de Dorléans pour assister au compulsoire de l'acte de renonciation faicte par le dit Estienne Pasquier, Escuyer, s^r de Lafrelandière, et par François Pasquier, E^r, s^r de Lorme, à la succession du deffunct Théodore Pasquier, vivant escuyer, leur père; le procez verbal de compulsoire dud. extraict baptistaire faict par led. Dorléans, notaire, en la sacristie de l'Eglise de Saint Nicolas du Chardonnet sur les registres des baptesmes de lad. Eglise, le 4^e Février 1668, nonobstant la non comparution dud. Delorme, par lequel il paroist que, le 20^e Aoust 1587, fut baptizé Estienne, filz de

Noble homme M^r Théodore Pasquier, advocat en la Cour de Parlement, et de D^{me} Geneviefve Mangot; autre procez verbal de compulsoire faict par le dit Dorléans, notaire, le 16 Février 1668, de deux actes sur les registres du greffe du Chastelet de Paris; le 1^r est l'acte de renonciation faicte, le 19 Avril 1619, par Maistre Nicolas Lefebvre, comme procureur fondé de procuration d'Estienne Pasquier, Escuyer, s^r de Lafrelandière, et de François Pasquier, E^r, s^r de Lorme, à la succession de defunct Théodore Pasquier, leur père, vivant Escuyer; le second est la création de curateur de François Séneschal à la succession vacante dudit Théodore Pasquier, Escuyer; contract de constitution de 56th 5^s tournois de rente, passé devant Cotteureau et Parque, notaires au Chastelet de Paris, le 11 décembre 1613, par Théodore Pasquier, Escuyer, tant en son nom que comme procureur fondé de procuration spéciale d'Estienne Pasquier, aussy Escuyer, son fils, au profit de Guy Pasquier, Escuyer, s^r de Bussy, cons^r du Roy et auditeur de ses Comptes; l'expédition en papier du contract de mariage d'entre Jacques Honoré, E^r, s^r du Clos, d'une part, et D^{me} Charlotte Pasquier, fille de defunct M^r M^r Théodore Pasquier, vivant Escuyer conseiller et advocat du Roi et son advocat général en sa Chambre des Comptes, assistée d'Estienne Pasquier, Escuyer, gentilh^r ord^{re} de la Reyne mère, son frère, d'autre, passé devant Lemoyne et Parque, notaires au Chastelet de Paris, le 27 mai 1621; contredits dud. Delorme, les salvations à iceux dud. Pasquier; les causes et moyens d'appel dud. Delorme, appellant, responces dud. Pasquier, inthimé; conclusions du procureur général en lad. commission; ouy le rapport du sieur Marin de la Chasteigneraye, cons^r du Roy en ses Conseils, M^r des Requestes ord^{re} de son hostel, com^r à ce député, qui en a communiqué aux s^r coms^r généraux dud. Conseil. Et tout ce considéré; le Roy en son Conseil faisant droict sur l'instance, sans avoir esgard aud. appel, a ordonné et ordonne que le jugement du s^r de Machault, com^r départy en la généralité d'Orléans, du 12^e Mars dernier, dont cet appel, sortira son plain et entier effet; et en conséquence S. M. a maintenu et gardé, maintient et garde ledit Pierre Pasquier, s^r d'Ornay, ses successeurs, enfants et postérité naiz et à naistre en légitime mariage, en la

qualité de Noble et d'Escuyer; ordonne qu'ils jouiront de tous les privilèges, honneurs et exemptions dont jouissent les gentilshommes du Royaume; fait Sa Majesté défense aud. Delorme et à tous autres de les y troubler, tant et sy longuement qu'ils vivront noblement et ne feront acte desrogeant à Noblesse, et pour cet effect que le dit Pierre Pasquier sera inscrit dans l'Estat en Cathalogue des gentilshommes qui sera arrêté au Conseil et envoyé dans les bailliages et élections du Royaume conformément à l'arrest du Conseil du 22^e Mars 1666, sans dépens. Fait au Conseil d'Estat du Roy, tenu à S^t Germain-en-Laye le 9^e jour de Juillet 1668, collationné et signé BERRYER.

Registré au Greffe de l'Eslection de Blois, suivant le jugement de M^{rs} les Président, Lieutenant, Esleus, Conseillers du Roy en icelle, du 14^e janvier 1673. Signé PAPON.

III.

*Testament de Louis Pasquier, s^r de Blin, lieutenant du Roi
en l'île de Ré, à Saint Martin, le 11 avril 1712.*

Voir page 13.

Pardevant les notaires en l'Isle de Ré a esté personnellement éably M^{re} Louis Pasquier, seigneur de Blin et Gaune en partie, lieutenant du Roy de cette Isle, demeurant en cette ville de Saint Martin, saing d'esprit, mémoire et entendement; considérant qu'il n'y a rien de sy certain que la mort et sy incertain que l'heure, crainte de décéder intestat, sans avoir disposé de ses biens, il a, sans aucune induction, suggestion, force ny contrainte de personne, mais parce qu'ainsi luy a pleu et plaist, fait son testament et ordonnance de dernière volonté pour cause de mort en la forme suivante : Premièrement il recommande son âme à Dieu le père, créateur de l'univers, le priant qu'au nom et par les mérites de la mort et passion de son fils, nostre seigneur Jésus Christ, il la rende participante de la béatitude éternelle; pour son corps, il le laisse à la terre pour estre en sépulture, selon l'ordre qui s'observe en l'Eglise

catholique, apostolique et romaine, de laquelle il fait profession, priant ceux qui en prendront le soing de le faire avecq le moins de faste que faire se pourra. Quant à ses biens meubles, debtes, créances et choses censées et réputées pour meubles, quy seront veues luy appartenir au temps de son décès, il veut et entend que le prix d'iceux soit employé à l'acquittement de toutes les debtes lors dud. décès; et premièrement et par préférence à tous autres créances, ce qu'il peut devoir au s^r Pierre Gilbon, marchand de cette ville, comme aussy les gages de ses domestiques; outre lesquels, il veut qu'il soit payé à Marie, à présent sa servante, la somme de soixante livres, si elle se trouve lors de son dit décès à son service, et à Joseph Desjardins, dit l'Eveillé, pareille somme de quatre-vingt-dix; le parsus des dits meubles et effets, dans lesquels sont compris les appointements qui lui seront deubes lors, seront partagés par moitié entre Louis Pasquier, son fils ayné, et Charles Pasquier, son cadet; quant à ses biens propres, qui consistent dans la terre de Blin et Gaune en partie, située en la paroisse de Gaune et Blin, evesché de Beauvais, baliage de Montdidier en Picardie, avecq toutes appartenances et dépendances de bastimens, bois, prés, terres, terrages, complans, cens, rentes et autres droits de seigneurerie, ladite propriété sans aucune réserve, il les laisse en droit de propriété audit Louis Pasquier, son fils ayné, quy en pourra jouir dès l'instant du décès dudit seigneur testateur, à la charge qu'ils seront et demeureront substitués audit Louis Pasquier, son fils ayné, et à ses enfans descendans de luy en loyal mariage, sans qu'il puisse les vendre, aliéner, ny engager, en tout ny en aucune partie; et pour conserver la paix et la bonne intelligence entre ledit Louis Pasquier, son fils ayné, et ledit Charles Pasquier, son autre fils cadet, il règle dès à présent la légitime dudit Charles Pasquier à la somme de cent cinquante livres par chacun an, et quy lui sera payée par ledit Pasquier, fils ayné, à commencer dès le jour de son décès, et ensuite jusques au rachapt quy en pourra estre fait pour la somme de trois mille livres, payant lors les termes quy seront deubs et escheus; et jusques à ce lad. terre de Blin, Gaune en partie, et leurs dépendances demeureront affectées et hypothéquées aux

dites cent cinquante livres de rente pour la dite légitime dudit Charles Pasquier, à luy et les siens, jusques au dit rachapt ; cassant et révoquant tous autres testamens et donations qu'il pourroit avoir faictes contraires au présent quy est la seule vollonté ; Et, afin qu'il soit vallide et sorte son effet, il a mandé et fait venir en sa maison Pierre Rochard et Pierre Fierdesbras, nottaires de la dite baronnie, auxquels il a dicté et nommé de mot à mot, le dernier l'ayant rédigé par écrit. Et en a vouleu estre par eux jugé et compdemné, ce que nousdits nottaires, après avoir leu et releu aud. testateur son dit présent testament qu'il a dit bien entendre et y persister, avons fait du jugement et condamnation de la cour et juridiction de la baronnie de la dite isle, à laquelle le dit testateur s'est soumis et ses biens. Fait à Saint-Martin en la maison dud. testateur avant midy, le onze avril mil sept cent douze, signé l'original en liace BLIN et ROCHARD, nottaire, et FIERDESBRAS, nottaire.

Duhement controlé et insinnué par le dit Rochard, commis.
Signé : ROCHARD, nottaire, FIERDESBRAS, nottaire.

L'an mil sept cent douze, le onzième jour de novembre, le présent testament a esté insinnué par moy, greffier des insinuations du baillage et prévôté de Mondidier. Receu pour la substitution trente trois livres y compris les deux sols pour livre, payé des deniers de M^r Lempereur, subdélégué.

Signé : D'Aussy.

IV.

*Inventaire fait après le décès de Louis Pasquier, sieur de Blin,
le 20 juin 1745.*

Voir page 13.

Est extrait de l'Inventaire fait après le décès de Messire Louis Pasquier, chevallier, seigneur de Blin, passé devant Pierre Leclercq, notaire royal au baillage et prévôté de Mondidier, résident au Sauvillé en Chausse en présence des témoins, en date du vingt Juin mil sept cent quarante trois.

Premier ; les titres qu'ils se sont trouvés dans la ditte armoire ; les tiltres de Noblesse accordé à Jean Pasquier par feu

notre Roy Henry le Grand, en l'année mil cinq cent quatre vingt unze ; ensemble les actes de l'enregistrement des dites lettres tant en la Chambre des Comptes qu'à la Cour des Aides en date du six avril mil cinq cent quatre vingt seize, signé **FÉRON** et **DUPAIN** ; ensemble certaines lettres de suranation pour la confirmation et intérinement des sus dites lettres, données et conceddées par le Roy Henry le Grand, au profit dud. **M^r Jean Pasquier**, en date du vingt quatre février mil cinq cent quatre vingt quinze ; autre lettre de Noblesse donnée par le Roy Henry le Grand au proffit dudit **M^r Jean Pasquier**, en date du huit Juillet mil six cent neuf, en fin d'icelle signé **HENRY**, et sur le remply signé *par le Roy* **POTIER**, le tout estant en grand parchemin non timbré, avec plusieurs autres lettres d'enregistrement concernant les dits titres de Noblesse, le tout estant en parchemin, faisant un dossier cotté, paraphé par la lettre **AA**.

Item, un Registre en papier timbré de la généralité d'Amiens, contenant tous les adveux et déclarations de la seigneurie de Blin des censitaires passée en la justice de Blin dans les (années) mil sept cent quatre vingt treize et quatre vingt quatorze, contenant cent neuf feuilles employez aux dites déclarations, et trente huit feuilles dudit Registre en blanc, cité, paraphé par la lettre **B** sur le premier et sur le dernier feuillet dud. Registre.

Item, un autre Registre en papier non timbré, contenant toutes les déclarations et adveux des censitaires de la seigneurie de Blin, en datte des années mil six cent cinquante sept et les années suivantes, contenant quatre vingt treize feuilles dud. Registre aux dites déclarations et vingt six feuilles en blanc, liez et couvers de parchemin, coté, paraphé par la lettre **C** sur le premier et dernier feuillet.

Item, un autre Registre, lié et couvert de chartron, contenant cinquante deux feuillets, contenant toute adveux et déclaration des censitaires de la seigneurie de Blin, passé en la justice du dit Blin, en date de l'année mil sept cent quatorze et mil sept cent quinze, coté et paraphé par la lettre **DD** sur le premier et dernier feuille dud. Registre estant en papier timbré de la généralité d'Amiens.

Item, un Registre lié et couvert de parchemin, contenant soixante quatorze feuillets de papier non timbré en forme de ceuilloire ? de la seigneurie dudit Blin, coté et paraphé par la lettre *EE*. Laquelle minute est contrôlée à Breteuil, le premier Juillet 1743, par le sieur Lepreux, a reçu treize livres seize sols et dix livres pour les vacassions. Laquelle minute est demeurée au dit nottaire royal soussigné.

Signé : LECLERQ.

V.

Quittance de Noël Besnard du Verger, petit-fils de Guy Pasquier.

(1^{er} août 1668.)

Voir page 43.

En la présence des conseillers du Roy nottaires garde notes en son Chastelet de Paris soubz signez,

Noël Besnard, sieur du Vergier, demeurant à Paris, isle Notre Dame, rue et paroisse Saint Louis, confesse avoir receu comptant en cette ville de Paris de M^r Godron du Metz, conseiller du Roi en ses Conseils et garde de son Trésor royal, en l'acquit de Sa Majesté, en lous d'argent bons la somme de quinze cens livres pour le remboursement de deux cents livres de rente en deux parties assignées sur les gabelles, l'une de cent livres faisant partie de deux cents livres de rente constituées le vingt six mars mil cinq cents cinquante six, et l'autre de pareils cent livres de rente aussy faisant partie de deux cents livres de rente constituées le cinq juin mil cinq cent cinquante sept, au dit sieur Besnard appartenant et à luy eschues par lo partage fait entre lui et ses cohéritiers. en la succecion de dame Marie Pasquier, sa mère, au jour de son décès veuve de Jean Besnard, seigneur de la Forteresse, conseiller secrétaire du Roy, passé par devant Saeslets et Levaque, nottaires au Chastelet de Paris. le vingt huit febvrier mil six cent soixante treize, et qui appartenait à la dite défunte Marie Pasquier, par le partage des biens de deffunts noble homme M^r Guy Pasquier, escuyer, sieur de Bussy, conseiller du Roy et

auditeur en sa Chambre des Comptes, et damoiselle Marie Roullier, ses père et mère, fait pardevant le sieur commissaire Ollivier, le huit avril mil six cent trente quatre; de la présente somme de quinze cens livres le dit sieur du Verger se contente et en quitte et en descharge Sa Majesté, le dit sieur du Metz et tous autres, et dit avoir dellivré au dit sieur du Metz deux extraits des susdits partages, la grosse en parchemin du dit contrat de constitution du dit jour cinq juin mil cinq cents cinquante sept, l'expédition en parchemins d'un contrat d'eschange fait entre Françoise Huot, veuve de Pierre Cochon; es noms, et le sieur Victor Boyer, avocat au Parlement, passé par devant Desutz et Lecamus nottaires à Paris, le septième novembre mil six cents soixante-six par lequel il paraist le dit sieur Boyer avoir cédé et transporté à la dite Cochon pour et en contre eschange des héritages mentionnés, entre autres choses cent livres de rente à prendre es dites douze cens livres constituées le dit jour cinq juin mil cinq cent cinquante sept; l'original en papier d'une obligation faite par Jacques Cochon au profit de Guy Pasquier, escuyer, sieur de Bussy, de la somme de neuf cents livres passée par devant Douroy et Desmarquetz, nottaires à Paris, le dix sept juillet mil six cent deux; l'expédition en parchemin des dits transports de rente fait par le dit M^r Jacques Cochon au profit du dit sieur de Bussy par devant Guigneboëuf et Lobbereau, nottaires à Paris, le vingt-trois aoust mil six cents trois, et quelques autres pièces servant à la descharge du présent remboursement, après que sur partie des dites pièces a été fait mention du présent remboursement par les notaires soubz signez, du consentement du dit sieur du Verger qui consent aussi pareilles mention estre faite sur l'une et l'autre pièce que besoin sera par qu'il appartiendra, sans que sa présence y soit nécessaire, à la charge que le tout ne servira qu'un d'un acquit, promettant, obligeant et renonçant. Fait et passé à Paris aux estudes des nottaires soubz signés, l'an mil six cents quatre vingt-un le premier jour d'aoust, et a signé après lecture ainsy que la minutte d'icelle demeurée vers Leseuillet, l'un des notaires soubz signés.

BÉNARD DU VERGER, MORTIER, LESEUILLEST.

VI.

Quittance de Louise Pasquier.

(23 mai 1698.)

Omnes currunt unus accipit.

(Ici une palme.)

1697.

Voir page 43.

En la présence des notaires du Roy au Chastelet de Paris soussignez, dame Louise Pasquier, femme de M. Guy Hébert, procureur en la Cour, demeurante rue Galand, paroisse de Saint Severin, confesse avoir reçu de noble homme M^r Philippes Alexis Durand de S^t Eugenne, conseiller du Roy Trésorier Receveur Général et payeur des rentes viagères de l'hostel de ville de Paris, la somme de vingt-cinq livres onze sols ... deniers; savoir, celle de vingt livres huit sols six deniers, pour les arrérages escheus depuis le premier janvier jusques au dernier Décembre mil six cent quatre vingt dix sept ... à Paris de vingt une livres huit sols six deniers de rente viagère constituée par M^r les Prévot des Marchands et Echevins de Paris au profit de la ditte dame Hébert, par contrat passé devant Boucher et son confrère, nottaires à Paris, le seizième jour de février mil six cent quatre vingt dix. Enregistré en la huitiesme classe et quatre livres deux sols sept deniers pour accroissement dont quittant.

Fait et passé à Paris en l'estude du dit Boucher le vingt troisième jour de May mil six cent quatre vingt dix huit.

BARBAT. L. PASQUIER. BOUCHER.

VII

Les Favereau et les Pasquier.

Voir pages III — 129.

La Bibliothèque Nationale, *Cabinet des titres*, dossier FAVE-
REAU, contient la pièce suivante, intéressante pour les Fave-
reau :

« Je Bertrand de Lymeur, recepveur ordinaire pour le Roy du quint du sel vendu on port saulnier en la ville de Cougnac, confesse avoir receu de Anne Favereau, vefve de feu M^e Jehan Favereau l'aisné, en son vivant recepveur general pour le Roy du quart du sel es pais de Poictou, Xainctonge, ville et gouvernement de La Rochelle et du quint du sel vendu ondit port de Cougnac, la somme de deux cens quatre vingtz treze livres quinze sols pour ses gaiges de lad. recepte et ce pour vingt trois moys et demy durant que ledit feu Favereau a faict lad. recepte generale à commencer le quinziesme jour de Juillet l'an mil cinq cens trente quatre et fynissant le dernier jour de Juing l'an mil cinq cens trente six, qui est à la raison de sept vingtz dix livres tournois par chascun an. De laquelle somme je suis contant par ceste presente, signée de ma main le dix septiesme jour de Janvier l'an mil cinq cens trente neuf.

« B. DE LYMEUR. »

Ce dossier contient, en outre, quatre factums in-folio assez volumineux et peu intéressants. Le dernier, de 39 pages, porte : « A Paris, de l'imprimerie de F. Muguet, 1672. » Ils nous apprennent que « François Pasquier, chevalier, seigneur de Bussy et Anthoine Favereau, escuyer, seigneur de Balanzac, » à qui, par substitution à Guy Pasquier, père dudit François Pasquier et « ayeul maternel dudit sieur Favereau, » il était dû certaines sommes, avaient fait saisir certaines terres sur Jacques d'Urfé, en 1644, et que ce procès durait encore en 1672.

*
**

Dans le dossier PASQUIER on lit : « Guy Pasquier et Marie Rouillé eurent entre autres enfants :

« François Pasquier, qui épousa Marguerite Hebert, d'où Claude Pasquier, qui épousa Pierre-Antoine Favereau, son cousin germain,

« Et Marguerite Pasquier, qui épousa Jacques Favereau, écuyer, seigneur de la Chaise, d'où Pierre-Antoine Favereau, marié à sa cousine germaine Claude Pasquier; Louise Favereau, qui épousa Christophe de Machault, écuyer, seigneur de Rougemont. »

Dans deux actes, des 18 aout 1645 et 10 septembre 1654, figure « Marguerite Pasquier, veufve de feu M^r Jacques Favereau, vivant escuyer, sieur de la Cheze, conseiller du Roy en sa Cour des Aydes. » Dans un acte du 25 novembre 1666 sont mentionnés « Anthoine Favereau, écuyer, sieur de Ballanzac, et dame Claude Pasquier, son espouze. »

« A Paris, le dernier Febvrier 1635, » un reçu est donné par « Jacques Favereau, conseiller en la Cour des Aydes à Paris, au nom et comme tuteur de Guy Pasquier, fils mineur et héritier en partye de Guy Pasquier et de Marie Rouillé. » La signature est autographe.

Le 21 novembre 1695, quittance donnée par « dame Claude Pasquier, veuve d'Antoine Favereau, escuyer, sieur de Ballanzac, de luy vivant séparée quant aux biens, demeurant à Paris, rue des Barres, parroisse Saint Gervais, au nom et comme procuratrice de damoiselle Angeliq^{ue} Margueritte Favereau, majeure, usant et jouissant de ses biens et droits, sa fille, propriétaire de l'office de clerc siégé des droits de neuf livres pour tonneau de vin, quarante sols pour tonneau de cidre et vingt sols pour tonneau de poirée au bureau de Dieppe, au moyen de la vente qui luy a esté faite par M^r Estienne Denis, bourgeois de Paris. *Signé* : C. PASQUIER. »

Je crois qu'après cela on ne se demandera plus, comme M. P. de Lacroix, t. VI p. 932 : « Favereau aurait-il épousé une nièce de Nicolas Pasquier, qui l'appelle son neveu ? » ou bien qu'on n'imprimera plus avec M. Ludovic Lalanne, *Dictionnaire historique de la France*, p. 746 : « Favereau (Jacques), poète latin et français, né à Cosnac, » faute typographique pour Cognac.

VIII.

Voir pages III — 116.

24 Août 1647. — (1) *Contrat de mariage de Jacques Favereau et de Marguerite Pasquier.*

Contrat de mariage de Jaques Favereau, escuyer, advocat en la Cour de Parlement, fils de Pierre Favereau, escuyer, sei-

(1) Bibl. Nat., Collection Duchesne, vol. XXVI, f^o 188.

gneur de Puyraimond, et de Damoiselle Anne Ransson, demeurant à Congnac, en Angoumois, avec Damoiselle Marguerite Pasquier, fille de Guy Pasquier, escuyer, seigneur de Bussy et du Mesnil, conseiller du Roy et auditeur en sa Chambre des Comptes à Paris et de D^{lle} Marie Rouillé, sa femme (1), présents, et en présence de Nicolas Pasquier, escuyer, seigneur de Balanzac, d'Essé, prévosté de Mainxes et de La Magdelaine en partie, oncle de ladite D^{lle} Marguerite Pasquier, et de D^{lle} Louise Mangot, son espouse, grand tante dudit sieur Jaques Favereau et de D^{lle} Jeanne Gayon (2), veuve de feu Claude Texier, seigneur de Chaisnebrung, demeurant en la paroisse de Richemond.

Dot : 19000 livres, constituée : 18000 livres en une rente au denier seize de 1125 livres de rente par an vendue par M^r Pierre Saulnier, conseiller, notaire du Roy Maison et Couronne de France, et par D^{lle} Claude de Bourges, sa femme, par contrat passé par Richer et Parque, notaires au Chastelet, le mercredi 11 may 1611, et 1000 livres à prendre sur les arrérages de ladite rente.

Communauté : 9000 livres et le surplus propre.

Et en faveur dudit mariage ladite Mangot, espouse dudit seigneur de Mainxes, et de son consentement, fait don entre vifs audit Jaques Favereau, son petit neveu, de la somme de 90000 livres : savoir 24000 livres payables dans 6 mois pour estre employé en un office dont ledit futur espoux sera pourveu ; 6000 livres en deniers payables dans 6 ans sans interests, et les 6000 livres restans à prendre sur tous et uns chascuns ses biens meubles et immeubles après son décès, et pour le restant de ses autres biens lesdites 90000 livres payées et acquittées, au cas qu'elle n'en ait disposé avant son décès, en fait pareillement don audit Favereau, son petit neveu, lequel venant à mourir sans enfans tous lesdits biens, après que la future espouse sera remplacée de toute sa dot, préciput et douaire, retourneront à ladite Mangot pour en disposer comme bon luy semblera.

(1) Leur contrat de mariage fut passé le jeudi 13 janvier 1600.

(2) On lit très distinctement *Gayon*, tandis que plus loin il est impossible de lire autrement que *Guyon*.

Et ledit Favereau père en faveur dudit mariage a renoncé à la succession de ladite Mangot, sa tante, au profit dudit sieur son fils. Et ledit fils a aussy renoncé à la succession de sondit père et de sadite mère, comme aussy ladite Jeanne Guyon, veuve de feu Claude Texier, seigneur de Chaisnebrung, a pareillement renoncé à la succession future de ladite D^{ne} Mangot, sa tante, approuvant ladite donation, se contentant de la somme de 3000 livres que ladite D^{ne} Mangot, sa tante, veut qu'elle prenne après son décedz sur tous ses biens restans, lesdites 90000 livres payées.

Douaire coustumier, suivant la coustume de Paris où ils se réglent, ou 500 livres de rente en douaire prefix, l'achaptant au denier seize.

Préciput : 1800 livres.

Sy ledit sieur Favereau décède avec la perte de sondit office elle reprendra lesdites 19000 livres, préciput, douaire et conventions matrimoniales tant sur les biens de ladite communauté que sur les 60000 livres données par ladite Mangot de son consentement.

Ledit Pasquier, seigneur de Mainxes, a quitté et renoncé en faveur de ladite D^{ne} Mangot, sa femme, à tout ce qu'il peut prétendre sur ses biens, tant à cause de l'acquisition qu'ils ont faite ensemble de la propriété des choses qui avoient esté données par usufruit à ladite D^{ne} par feu Jaques Landreau, seigneur du Goulet, son premier mary, que pour toutes les acquisitions que ladite D^{ne} a faites sous son nom depuis leur mariage.

Elle renonce aussy aux acquisitions que sondit mary a fait depuis leur mariage, savoir de la terre et seigneurie de Balanzac et l'acquisition du bien de Mad^{me} de Boisset, à celle des moulins de Jamozac, de la terre et seigneurie de Dessé(1), à la forestz de bois clam, les bois taillis par luy acquis sur les sieurs Payan et aux 30000 livres que ledit seigneur de Mainxes, son mary, a baillé en mariage à D^{ne} Louize Pasquier, sa fille, femme à présent du seigneur de la Brangellye, comme aussy aux obligations qu'il a en sa main consenties sous son nom, montant environ 30000 livres qu'il dit estre pour le ma-

(1) Sic.

riage de D^{ne} Suzanne Pasquier, reconnoissant ladite Mangot lesdites acquisitions, obligations et mariage de ladite D^{ne} de Brangellye avoir esté faictes des deniers provenans de la vente de son office de Maistre des Requestes et de ceux de la succession de feu Monsieur Pasquier, père dudit seigneur de Mainxes, des successions de D^{ns} de Ballanzac et du Queray, à quoy ledit Favereau, son petit neveu, ne pourra prétendre aucune chose.

Fait et passé en la ville de Cognac, en la maison dudit seigneur de Mainxes, le Jeudy 24 Aoust 1617, présents les sieurs Jean Favereau, seigneur de Bouthiers, M^e François Sizé, presbtre, curé de Gimeux, M^e François de Labadye, receveur des consignations dudit Cognac, parens et amys dudit sieur Favereau, et de Jaques Pasquier, escuyer, seigneur de Dessé, Pierre Pasquier, escuyer, seigneur de Gimeux, cousins germains de ladite D^{ne} future espouse. Et ladite Mangot déclare ne savoir escrire.

Signé : CONTE, notaire royal héréditaire.

Insinué à Cognac le 26 Aoust 1617, signé Geay, présenté par M^e Jaques Chausse, procureur audit lieu et des parties.

Insinué à Saint-Jean d'Angély par Jean d'Abillon, escuyer, seigneur de Laisgne, conseiller du Roy, lieutenant général civil et criminel en la sénéchaussée de Xaintonge, au siège dudit S^t Jean, le 2 Septembre 1617, de luy signé, et Jumeau, greffier, aporté par M^e Jean Bonnet, praticien en la ville de Cognac, porteur des présentes, assisté de M^e Hélie Bonnet, procureur audit S^t Jean d'Angély.

Plus au greffe de la sénéchaussée d'Angoulesme le 16 Septembre 1617, signé Trigeau, comis de greffe.

Plus à Poitiers, signé Fauveau, greffier, le 26 Septembre 1617, aporté par M^e Antoine Cytois, avocat audit lieu.

Ensuite est la quittance donnée par devant François Lemoine et Jaques Parque, notaires au Chastelet de Paris, par Jaques Favereau, escuyer, avocat en la Cour de Parlement et D^{ne} Marguerite Pasquier, sa femme, à Guy Pasquier, escuyer, seigneur de Bussy et du Mesnil, conseiller du Roy, auditeur en sa Chambre des Comptes, et Marie Rouillé, sa femme, père et mère de ladite Marguerite, tant des 1000 livres

en deniers par eux promis par le contrat cy dessus que des 1125 livres de rente dont ils luy ont délivré la grosse du contrat de ladite constitution du 11 May 1611, signé Richer et Parque, qui est mise cy dessus. Ladite quittance est du 12 Février 1618.

Ensuite est la ratification faite par ladite Mangot de toutes lesdites donations, où ledit Favereau est qualifié conseiller en la Cour des Aydes (où on voit qu'il demeure à Tusson en Anjou), et où Nicolas Pasquier, son mary, escuyer, seigneur de Balanzac, prévosté de Minxe, d'Essé, Gimeux, etc., l'autorise. Passé au chateau de Ballenzac le 14 Octobre 1619, présent Nicolas Bonnet, procureur fiscal dudit Ballenzac, et Joseph Verel y demeurant. *Signé : BOISSEAU.*

IX.

Pasquier de Bussy. — Évocation à cause de parenté.

19 (et non 10) novembre 1669.

Voir page 43.

Louis, par la grâce de Dieu, Roy de France et de Navarre, au premier de nos amez et féaux conseillers en nos Conseils, Maitres des requestes ordinaires de nostre hostel, sur ce requis, salut. Nostre bien amé Pierre Michel, sieur de Chaumontet, l'un des gendarmes ordinaires de nostre garde, Nous a fait remonstrer que, pour raison du procès civil qu'il a pendant au Parlement de Paris, allencontre de M^{re} François Pasquier, chevalier, seigneur de Bussy, Syrien Sinet, François Felis, Gentien Gasselín, Nicolas Faure, et les héritiers du Neufbourg, il a intérêt de demander l'évocation promise par les ordonnances, à cause du grand nombre de leurs parens et alliez qui y sont officiers, et d'autant que le sieur Charton, premier président aux requestes du pallais, est cousin germain dudit s^r de Bussy; les sieurs Hébert père et fils, conseillers audit Parlement, sont l'un beau-frère et l'autre nepveu dudit sieur de Bussy, à cause de sa femme; les s^{rs} de Brion et La Barde, conseillers audit Parlement, sont pareillement ses nepveux; les sieurs Reynard et de Saint-Gilles, conseillers au-

dit Parlement, sont ses cousins issus de germain, et les sieurs Quentin Derbigny, Roulier et Ladvocat, tous maîtres des requêtes, ses cousins germains, outre plusieurs autres parentez et alliances audit Parlement que l'exposant pourra articuler, tant du dit sieur de Bussy que des dits sieurs Sinet, Felis, Gasselín, Faure, et héritiers du Neufbourg; au moyen de quoi l'exposant nous a très humblement fait supplier vouloir ledit procès, et à cet effect luy accorder noz lettres à ce nécessaires; à ces causes, de l'avis de nostre Conseil et ouï le rapport du sieur le sceau tenant, nous, auparavant faire droit sur la dite évocation, vous mandons et enjoignons par les présentes qu'à la requête de l'exposant, qui a eslu son domicile en la personne de nostre amé advocat en nos Conseils M^{re} François Poisson, vous ayez, les parties présentes ou duement appelées, à informer dans... des dites parentez et alliances et autres qui pourront estre articulés au degré de nos ordonnances, permettons d'informer du contraire, en vertu des dites présentes, desquelles à ces fins sera baillé copie; pourront les parties se faire interroger sur faits et articles pertinents concernant les dictes parentez, et au cas qu'elles en demeurent d'accord, vous les ferez convenir d'un autre Parlement non suspect, pour la dite enquête ou consentement rapporter en nostre Conseil, et les parties assignées en iceluy, leur estre pourveu ainsi qu'il appartiendra par raison, à la charge par le dit exposant de rapporter la preuve véritable des dites parentez dans le dit tems, à peine de 200 livres d'amende que nous avons déclaré encourues contre luy au profit des parties évoquées au payement de la quelle il sera contraint en vertu des présentes, sans qu'il soit besoin d'autres lettres ni arrests; faisons cependant défense audit Parlement de Paris, de prendre coïgnissance du dit procès, à peine de nullité, cassation de procédure, et aux parties d'y faire poursuites sur les mesmes peines, et tous despans, dommages et interests, jusqu'à ce que autrement par nostre Conseil en ayt esté ordonné, et à faute par le dit exposant de faire rapporter la dite enquête ou consentement dans le dit tems, et iceluy passé, nous avons levé et osté les dits défenses, et permis aux partyes de procéder comme auparavant icelle; commandons au pre-

mier nostre huissier ou sergent sur ce requis faire, pour l'exécution des présentes, tous exploits requis et nécessaires de ce faire ; lui donnons pouvoir et commission, sans demander aucune permission : car tel est nostre plaisir.

Donné à Saint-Germain en Laye, le dixième jour de novembre l'an de grâce mil six cens soixante neuf, de nostre règne le vingt sept.

Par le Roy, en son Conseil,

GUITTONNEAU.

X.

Raymond de Montaigne, correspondant de Nicolas Pasquier.

Voir ci-dessus, page 57.

Estienne Pasquier écrivait à Pélgé de Michel Eyquem de Montaigne, l'auteur des *Essais*, lettre 1^{re}, livre XVIII, t. II de ses *Œuvres*, p. 517 : « Nous estions, luy et moy, familiers et amis par une mutuelle rencontre des lettres. Fusmes ensemblement en la ville de Blois, lors de cette fameuse assemblée des trois estats de l'an 1588. » Ce que le père disait de Michel de Montaigne, le fils, Nicolas Pasquier, le pouvait à peu près répéter de Raymond de Montaigne, son neveu breton. Je ne sais si c'est « une mutuelle rencontre des lettres » qui rendit « familiers et amis » Nicolas et Raymond. Je ne crois pas que Raymond de Montaigne ait jamais rien écrit, pas même des *Lettres* ou des *Remonstrances*. Mais le voisinage et la communauté des fonctions devaient réunir le lieutenant général de Cognac et le lieutenant général de Saintes. On a vu que Pasquier ne négligeait aucune occasion d'envoyer quelques feuilles de papier à son collègue. Tantôt il disserte pour lui sur la paix qui doit régner entre les diverses religions (liv. X, lettre 10, p. 1439) ; sur la tolérance qu'on doit employer à l'égard des dissidents (liv. IX, lettre 11, p. 385), sur la nécessité de faire la paix (lettre 10, liv. IX, p. 1383). Tantôt il lui prouve l'influence de la lune sur les animaux et les hommes (liv. IX, lettre 14, p. 1391) : « Que chacun en ce monde participe de la

lune. » Tantôt, à propos d'un procès qu'eut à soutenir Raymond de Montaigne, — et sa vie paraît n'avoir été qu'une lutte continuelle : président du présidial contre les plaideurs, abbé de Sablonceaux contre ses tenanciers, évêque de Bayonne contre le corps de ville de Bayonne ou contre l'archevêque de Bordeaux, — il lui adresse des doléances un peu banales sur la prospérité et l'adversité. (Liv. I^{er}, lettre 21, p. 1086.) Tantôt, à l'imitation d'Estienne qui avait jugé les *Essais* et l'auteur des *Essais*, il vante en bons termes la richesse de la langue française (liv. I^{er}, lettre 1^{re}, p. 1283) : « Laissons là, dit-il en finissant, laissons là la Grecque et la Latine; estudions seulement d'accroistre et abonir la nostre, qui court aujourd'huy par toute l'Europe; trouvons mots nouveaux, courts, doux, charnus et nerveux, bien recherchez et eslabourez : faisons renaistre et ressusciter ceux qui ont esté dès-pieça delaissez, rappelons-les; lesquels remis en usage, auront plus de grâce et de goust, pour estre sortis de nostre ancien estoc que ceux que nous avons empruntez des nations estrangères. Si d'aventure nous n'en avions pour exprimer ce que nous voulons traiter ou représenter, lors transplantons chez nous, adoptons et naturalisons les estrangers les plus propres et mieux sonnans aux oreilles. » Un siècle plus tard, Fénelon dira exactement la même chose dans sa *Lettre à l'Académie*.

Puis, il célèbre le soin qu'avait son père de polir et repolir ses œuvres (liv. VII, lettre 11, p. 1309) : « Vous avez raison de dire que le livre des *Recherches de la France* de feu mon père est un ouvrage plein, solide, bien élaboré, et escrit d'un haut sens, avec un beau et fluide langage, lequel il a enrichi de mots propres et épithètes non oisifs... »

Voici (liv. I^{er}, lettre 1^{re}, p. 1361) un résumé historique des guerres de religion : « Vous désirez que je vous écrive d'où dérivent ces mouvemens contre ceux de la Religion prétendue réformée... » Voici (liv. I^{er}, lettre 2, p. 1369), à la suite de la première, ses craintes sur « les malheurs qui peuvent arriver des confiscations que le Roy donne pendant la guerre. » « Je prévoy qu'il naistra de grands malheurs des confiscations que le Roy donne tant des biens des Bourgeois de La Rochelle, S. Jean et autres places, que de ceux qui s'y sont retirés, et

de la forme du serment qu'on tire des personnes de la Religion prétendue réformée qui n'ont bougé de leurs foyers (1)... »

Puis, c'est la prise de Saint-Jean d'Angély en 1621 par Louis XIII (liv. IX, lettre 3, p. 370) ; un voyage où il a eu beaucoup à souffrir de la neige, présage évident et certain de quelque événement fâcheux (liv. III, lettre 11, p. 1169) ; c'est la disgrâce du maréchal d'Ancre qu'il raconte fort au long, non sans maltraiter beaucoup le favori tombé (liv. VI, lettre 16, p. 1273) : « Oyez comme Dieu se jouë des Grands par le discours de la naissance, du progrez et du couronnement de la fortune du Maréchal d'Ancre :

*« Celsa mentis ab arce
« Despicit errantes, humanaque gaudia ridet. »*

Ces relations ne furent pas seulement épistolaires. Les deux lieutenants généraux eurent certainement occasion de se voir plus d'une fois.

Nicolas Pasquier est souvent à Saintes. En novembre 1626, Nicolas Pasquier, écuyer, sieur de Mainxe, signe un contrat d'acquisition avec Jean de Lavergne, chanoine ; en mai 1628, avec Joseph de Navailles, écuyer, sieur de Roustan, parent, peut-être neveu de Raymond de Montaigne. En mars 1629, déclaration de Laurent Queu, écuyer, sieur de Chastelars, et Nicolas Pasquier, écuyer, sieur de Mainxe et de Balanzac, à Aymar, conseiller, garde des sceaux au présidial de Saintes. On trouve aussi, en novembre 1624, Jacques Pasquier qualifié sieur de Balanzac dans un acte avec Joachim Dubourg, sieur de Salignac. Tous ces actes sont reçus par Robert, notaire royal à Saintes.

Enfin, la preuve, à défaut de ce nombre considérable de lettres, est dans le passage suivant : « Je me souviens, écrit-il à Monsieur de Montagne, seigneur de Saint-Genest et de la Vallée, conseiller du Roy et lieutenant général au siège présidial de Xaintes (lettre 1^{re}, livre I^{er}, p. 1283), je me souviens des dis-

(1) Voir *Archives hist. de la Saintonge et de l'Aunis*, p. 315 pour ces confiscations, et p. 269 la formule du serment.

cours qui se tindrent, il y a quelque temps, chez vous des langues Française, Grecque et Latine. « Ce qui suppose des conversations assez fréquentes.

Ce correspondant attitré, cet ami de notre Nicolas Pasquier méritait bien une note à part dans sa biographie, lui qui tient une si large place, la plus large, dans ses lettres. Ce nous sera une occasion de rectifier et de compléter certaines indications... de nous ou des autres.

Or, un point important, jusqu'ici resté indécis, c'est la parenté de ce Raymond de Montaigne, lieutenant général à Saintes, abbé de Sablonceaux, évêque à Bayonne, député du tiers aux États généraux de 1614, du clergé à l'Assemblée du clergé en 1635, avec Michel Eyquem de Montaigne, chevalier de l'ordre du Roi, maire de Bordeaux, l'auteur des *Essais*. J'avais, il y a déjà longtemps, posé ce problème, *Les Montaigne en Saintonge*, dans la *Revue de l'Aunis, de la Saintonge et du Poitou*, 4^e année, n° 1, 25 janvier 1867, t. V, p. 12. Nul n'a songé à le résoudre. Dans un récent ouvrage, *Michel de Montaigne, son origine, sa famille* (Bordeaux, Ch. Lefebvre, in-8°, 1874), M. Théophile Malvezin, qui a fait de longues recherches, très fructueuses et fort savantes, sur toute la famille de l'auteur des *Essais*, n'a consacré, p. 85, que ces quelques lignes, assez insignifiantes, à notre Raymond de Montaigne, qui, s'il n'a pas eu la célébrité de l'autre, n'a pourtant pas manqué d'une certaine notoriété : « Raymond de Montaigne, dit-il, fut homme d'église et chanoine en l'église Saint-André de Bordeaux. Il portait le nom de seigneur de Saint-Genès. Il fut reçu conseiller au Parlement de Bordeaux en 1594. Il assistait, le 24 juin 1602, au mariage de son frère Joseph avec damoiselle Jeanne de Brian. Il recevait, le 6 novembre 1602, la procuration de dame Françoise de la Chassaigne, veuve de Messire Michel de Montaigne, dame de Montaigne, et rendait hommage en son nom, pour la terre de Montaigne, à S. Ém. M^{re} François, cardinal de Sourdis, archevêque de Bordeaux, seigneur de Montravel. »

Plus tard, il est vrai, p. 344, sur des renseignements plus précis, il a reconnu que le Raymond de Montaigne, conseiller du roi, président de la sénéchaussée de Saintonge et évêque de Bayonne, était le même que le Raymond de Montaigne, con-

seiller au Parlement de Bordeaux, chanoine de Saint-André, et que partant il était bien réellement de la famille de son personnage, ce dont il avait d'abord douté. Une note, p. 344, le reconnaît un peu tard ; cela vaut mieux que jamais.

« Nous aurions dû mettre, dit-il, un peu plus en lumière Raymond de Montaigne, fils de Geoffroy. M. le comte Anatole de Bremond d'Ars, qui a publié avec M. Louis Audiat des travaux si intéressants sur la Saintonge, a bien voulu nous signaler l'importance de ce personnage. Lieutenant général au présidial de Saintes (1607), député du Tiers-État aux États généraux de 1614, après la mort de sa femme, il embrassa l'état ecclésiastique et devint abbé de Sablonceaux, puis évêque de Bayonne (1627). Les détails de son entrée épiscopale à Bayonne se trouvent aux archives communales de Bayonne (B B, 51, 1625, 1638). Un arrêt du Conseil d'État, du 25 août 1627, reconnut Nicolas de Montaigne, son fils, comme son successeur, en qualité de président à l'Élection de Saintes.

« Ce qui nous avait fait douter de l'identité de l'évêque de Bayonne avec le Raymond de Montaigne, fils de Geoffroy, c'est que celui-ci avait été nommé conseiller au Parlement de Bordeaux en 1594, et qu'il paraissait peu vraisemblable qu'il eût quitté son siège de cour souveraine pour celui plus modeste de lieutenant général à Saintes ; d'autre part, il existait en Saintonge une famille de La Montagne. Ce sont les *Essais* eux-mêmes qui nous donnent ce renseignement. « Il y a une famille à Paris et à Montpellier qui se surnomme *Montaigne* ; une autre en Bretagne et en Saintonge, de la *Montaigne*. » (*Essais*, liv. XI, chap. XVI.) Mais le doute n'est plus permis. Le *Gallia Christiana* (II, 1131) qualifie l'abbé de Sablonceaux, Raymond de Montaigne, de chevalier, conseiller du Roy, président de la sénéchaussée de Saintonge et de seigneur de Saint-Genès, seigneurie qui appartenait aux Montaigne de Bordeaux. Il y a plus ; le volume où sont enregistrées les lettres de provision de l'office de conseiller en la Cour du Parlement de Bordeaux, datées à Paris du 30 septembre 1594, porte que Raymond de Montaigne est nommé, sur la nomination et à condition de survivance de son père. L'arrêt de la cour du 19 juillet 1595 le reçoit conseiller en survivance. Et enfin l'enregistrement

de ses lettres de lieutenant général au siège de Saintes (*Archives de la Gironde*, B, 51, p. 102) porte en note :

« **NOTA.** — Ledit de Montaigne n'a été examiné parce qu'il « a esté cy-devant examiné lorsqu'il fut reçu conseiller en la « cour, à condition de survivance de M. son père. » L'identité est donc parfaitement constatée.

Or, voici comment, à l'aide de M. Malvezin, de la brochure de M. le vicomte Alexis de Gourgues, *Réflexions sur la vie et le caractère de Montaigne* (Bordeaux, 1856), des pièces publiées dans les *Archives historiques de la Gironde*, on peut établir la filiation :

I. **AYQUEM** eut de Jehanne de Gaujac, ou Gajac ou Gayac, veuve de N. Meynard :

II. **Ramon EYQUEM** (1402-1478), marchand, bourgeois de la ville de Bordeaux, qui acheta Montaigne ; marié à Ysabeau de Ferraignes, qui, veuve, épousa en secondes noces Jehan d'Anglade, il eut :

1^o Grimon **AYQUEM**, qui suit ;

2^o Pierre, décédé sans postérité ;

3^o Pérégina, femme de Jehan Andron de Lansac, seigneur de Maurion ;

4^o Audeta, mariée à Bernard de Vertheuil, dont : Jehanne de Vertheuil, épouse de Jehan du Fleix.

III. Grimon **AYQUEM**, seigneur de Montaigne, jurat de Bordeaux, né vers 1450, inhumé à Saint-Michel de Bordeaux, en 1519, eut de Jeanne Dufour, six enfants :

1^o **PIERRE**, qui suit ;

2^o Thomas, seigneur de Saint-Michel, curé de Saint-Michel-de-Montaigne, chanoine, qui fit son neveu Thomas son héritier par son testament de 1541 ;

3^o Pierre, seigneur de Gaujac, chanoine de l'église métropolitaine de Saint-André et de la collégiale de Saint-Surin, curé de Caplong-Saint-Quentin ;

4^o Raymond, seigneur de Bussaguet et de Saint-Pallays, co-seigneur de Saint-Genès en la paroisse du Taillan, pourvu d'un des offices de conseiller au Parlement de Bordeaux créés en février 1536, fut le premier magistrat de sa famille. Il épousa, en 1546, Adrienne de la Chassaigne, morte en 1554, dont plusieurs enfants ; et en deuxièmes noces (1556) Marie-Renée de

Harpedane de Belleville, dame de Cosnac en Saintonge. Il testa en juin 1563, et fut remplacé par son fils Geoffroy. De sa première femme il eut :

A Geoffroy de Montaigne, seigneur de Bussaguet, de Gaudjac, de Saint-Genès, conseiller en la cour, qui épousa Perine Gilles, et eut cinq enfants au moins : a Raymond ; b Joseph ; c Anne ; d Jeanne, — qu'ailleurs M. Malvezin appelle *Isabeau*, — et e Antoinette ;

B Robert, seigneur de Brelhan en la paroisse de Blanquefort, chanoine de Saint-André ;

C Jeanne, femme de Guillaume Demons, avocat, conseiller, puis président au Parlement de Bordeaux, dont sept enfants, parmi lesquels Jeanne Demons fut la femme de Pierre de Roséguy de Lancre, conseiller au Parlement ;

D Jeanne épouse : 1^o d'Etienne de la Taulade, écuyer, seigneur de la Taulade, sans postérité ; 2^o de Saint-Cric ;

5^o Blanquine, femme de Martial de Belcier, d'où Antoine de Belcier, mari d'Anne de Lubersac ; d'où Antoine de Belcier, qui eut d'Olympe de Ségur plusieurs enfants ;

6^o Jehanne, épouse de Nicolas Dugrain, notaire et secrétaire du roi, sans postérité.

IV. Pierre EYQUEM DE MONTAIGNE (1495-1568), marié le 15 janvier 1528, à Antoinette de Louppes, eut huit enfants :

1^o MICHEL qui suit ;

2^o Thomas, seigneur de Beauregard en la paroisse de Méri-gnac, d'Arsac, de Lilhan, de Loyrac, né le 17 mars 1534, marié trois fois, d'abord à Serène Estève de Langon, dont il n'eut pas de postérité ; puis à Jacqueline d'Arsac, belle-fille de La Boétie, dont vinrent :

A Jean, sans postérité ;

B Pierre-Mathias, sans postérité ;

C Antoinette, sans postérité de Gabriel d'Arrérac, écuyer, avocat au Parlement de Bordeaux ;

D Marguerite, qui a eu plusieurs enfants de Pierre de Ségur, seigneur de Montbrun ;

E Jeanne, mariée en 1602 à Jacques de Ballodes, seigneur de Montazeau, fils d'André de Ballodes, seigneur d'Ardenne, dont plusieurs enfants ;

Enfin, en troisièmes nocés, à Françoise de Dampierre, sans postérité ;

3° Arnaud, surnommé le capitaine Saint-Martin, né le 14 septembre 1541, sans alliance ;

4° Pierre, écuyer, seigneur de la Brousse, en la juridiction de Montravel, mort en 1597, sans alliance ;

5° Bertrand-Charles, né en 1560, seigneur de Mattecoulon, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, époux (10 septembre 1591) de Charlotte Deymar, fille de Léonard Deymar, écuyer, seigneur de la Guasquerie, dont Marie-Madeleine, mariée en 1621, à Lancelot de Belcier, dont plusieurs enfants ;

6° Jeanne, huguenote, mariée, le 5 mai 1555, à Richard de Lestonnac, seigneur d'Espagne ou du Parc à Mérignac, conseiller au Parlement de Bordeaux, d'où : *a* Jacquette de Lestonnac, mariée à Geoffroy d'Alesme, qui eut plusieurs enfants ; *b* Guy de Lestonnac, conseiller au Parlement de Bordeaux, époux de Marie de Brian, dont il n'eut pas d'enfant, et qui, par son testament (1637 et 1644), institua pour ses héritiers les enfants de sa sœur Jehanne de Brian, mariée à Joseph de Montaigne, savoir : François, Guillaume, Henri, Antoine et Marie de Montaigne ; *c* Jehanne de Lestonnac, née en 1556, mariée en 1573 à Gaston de Montferrand, chevalier, soudan de la Trau, baron de Landiras, Lamothe et autres places, dont sept enfants ; veuve en 1597, fondatrice (1607) des religieuses qui s'établirent à Saintes vers 1620 ; *d* Pierre de Lestonnac, seigneur de Pipeleu ; *e* Jacquette de Lestonnac, femme de Geoffroy d'Aulède, et *f* Françoise de Lestonnac, épouse de Jean d'Aulède, seigneur du Cros ;

7° Léonor, mariée à Thibaud de Camain, écuyer, seigneur de Courtezelles et de Carnet, lieutenant général criminel au siège présidial de Brives, puis conseiller au Parlement de Bordeaux, qui testa le 19 avril 1579, dont des enfants ;

8° Marie, femme (1579) de Bernard de Cazalis, écuyer, seigneur de Freyche, sans postérité.

V. Michel EQUEM DE MONTAIGNE, l'auteur des *Essais*, maire de Bordeaux, chevalier de Saint-Michel, époux de Françoise de la Chassaigne, d'où six filles naquirent, dont une seule a

survécu, Éléonor de Montaigne, mariée d'abord en 1590 à François de la Tour, puis en 1608 à Charles de Gamaches, vicomte de Château-Meillant, seigneur de la Fougerolle.

C'est dans la branche de Raymond de Montaigne, seigneur de Bussaguet, qu'il nous faut chercher la filiation de Raymond de Montaigne, évêque de Bayonne. En effet, ce Raymond de Montaigne, conseiller lay au Parlement de Bordeaux, le 17 avril 1537, était le plus jeune des fils de Grimon Ayquem de Montaigne, frère par conséquent du père de Michel de Montaigne. Il épousa, nous l'avons dit, Adrienne de la Chassaigne, fille du président Geoffroy de la Chassaigne, et de Catherine de Lescours, sœur de Joseph de la Chassaigne, conseiller en la cour, puis Marie-Renée de Belleville, veuve de N., vigier de Cosnac et de Saint-Fort, qui est appelée « noble et puissante damoiselle Renée de Belleville, vigière de Cosnac et de Saint-Fort, » dans le testament de son époux (2 juin 1562), fille de Charles de Harpedane de Belleville, comte de Cosnac, et de Jeanne de Durfort de Duras. Dans un acte de cession à Marguerite de Belleville (23 novembre 1583), elle est dite veuve de M^r Raimond Eyquem de Montaigne, seigneur de Bussaguet et de Saint-Pallays, demeurant en sa maison de Bourg-sur-Mer, paroisse de Saint-Siméon. Elle devait être parente de Charles de Belleville, gouverneur de Saintonge, tué en 1587 à Coutras, sans postérité, fils de Claude de Belleville et petit-fils de Jean de Belleville de Cosnac; et peut-être aussi d'Alexis de Belleville, supérieur des Récollets d'Archiac en 1652, gardien des Récollets de Pons en 1659, puis de Saintes en 1663. De sa première femme, Raymond de Montaigne eut quatre enfants nommés dans son testament, en 1563 : Jeanne, autre Jeanne, Robert et Geoffroy, l'aîné, qui seul continua la descendance masculine.

Geoffroy de Montaigne, seigneur de Bussaguet, la Salle de Brelhan, la Mothe-Gajac et Saint-Genès, dans la baronnie de Blanquefort, fils aîné et héritier testamentaire de Raymond de Montaigne, fut nommé, le 22 janvier 1571, conseiller clerc au Parlement de Bordeaux, et fut l'un des envoyés de cette cour au roi en 1590. Le 9 février 1591, avec Guy de Belleville, écuyer de la reine Isabelle, douairière de France, frère de Renée de

Belville, seconde femme de son père (1), Geoffroy de Montaigne vend à Jacques de Matignon, comte de Thorigny, maréchal de France, maire de Bordeaux, les baronnies de Lomarque et de Saussac en Médoc, qu'il avait acquises avec Guy de Belleville, saisies sur les Foix-Candale, à la requête de Pierre Arnoul, seigneur de Nieuil-le-Virouil, président au Parlement de Bordeaux. Il épousa Perine Gilles, dont il eut quatre enfants, dit M. Malvezin, qui se trompe, deux garçons et deux filles... « L'aîné Joseph continua seul la descendance masculine; les autres s'appelaient Raymond, Isabeau et Antoinette. » Nous allons voir que cela n'est pas parfaitement exact.

A Joseph de Montaigne, seigneur de Gajac, fut conseiller au Parlement de Bordeaux en même temps que Geoffroy de Montaigne, son père, et Raymond, son frère. Son père Geoffroy, par lettres du roi (14 juin 1593), avait reçu en don, pour ses bons et recommandables services, « l'office de conseiller au Parlement de Bordeaux que tenait le sieur Raymond de Montaigne, son père, pour en faire pourvoir telle personne capable qu'il avisera. » Il en fit pourvoir son fils Joseph, le 18 juin. Le petit-fils succédait aussi à son grand-père. Le 24 juin 1602, au château de Montaigne dans le Périgord, en présence de son père et de son frère Raymond, Joseph épousa, dit M. Malvezin, Jeanne de Brian, — sur un contrat de mariage je lis *Jeanne de Brignies*, — habitant au château de Mauriac, fille de feu messire Jacques de Brian, chevalier, seigneur dudit lieu, gentilhomme ordinaire du roi de Navarre, et d'Anne de Taillefer, et sœur de Marie de Brian, femme de Guy de Lestonnac. Il eut quatre fils et une fille : *a* François ; *b* Guillaume ; *c* Henri, et *d* Antoine, nommés dans le testament (9 août 1644) de leur tante maternelle, Marie de Brian.

B Isabeau de Montaigne, *alias* Jeanne, épousa, le 24 mai 1594, Pierre de Grély (Grailly), fils de Gaston de Grély, seigneur de Lavagnac et de Castegens, et de Jehanne de Ségur.

C Antoinette de Montaigne épousa, le 2 juin 1599, Léonard de la Cheze.

(1) Voir pour les Harpedane de Belleville Beauchet-Filleau, *Dictionnaire des familles de l'ancien Poitou*, t. II, p. 205, et O'Gilvy, *Nobiliaire de Guyenne*, t. I^{er}, p. 114.

D Raymond de Montaigne, « homme d'église et chanoine de Saint-André de Bordeaux, » seigneur de Saint-Genès, reçu conseiller au Parlement de Bordeaux en 1594, fut correspondant de Nicolas Pasquier, et comme lui lieutenant général au présidial. Il est qualifié « eques » par le *Gallia*, t. II, col. 1132 : « Raimondus de Montagne, eques, Regi à sanctionibus consiliis, præses senescaliciæ Santonensis, toparcha de S. Genez ; » dans l'acte de prise de possession de Sablonceaux : « presbyter Burdigalensis diocesis, Santonensis provinciæ præses, » et dans un acte notarié de 1624, « seigneur de Saint-Geniez, la Vallée, Courbiac, le Treuil-Chollet et autres lieux, conseiller du roi en ses Conseils d'État, et premier président civil et criminel en la sénéchaussée de Saintonge et siège présidial de Saintes. »

Je dois sur cette filiation, que je n'ai pas le moyen de contrôler, faire plusieurs remarques.

D'abord, dans un acte de 1624, Jeanne de *Brian* est appelée Jeanne de *Brignies*. Est-ce une faute typographique plusieurs fois répétée de M. Malvezin, ou bien une erreur du notaire saintongeais Robert ? C'est bien de la même personne qu'il s'agit : car, dans l'acte comme dans le livre, elle est femme de Joseph de Montaigne et mère de Henri de Montaigne.

Ensuite, cette pièce, qui est l'acte de mariage de Henri, « fils naturel et légitime de M^r M^e Joseph de Montaigne, s^r du Taillan et de Saint-Médard en Bourdelays et des maisons nobles de Gayac et de Bussaguet, conseiller du roi en sa Cour de Parlement de Bourdeaux, et de damoiselle Jehanne de Brignies, » nomme plusieurs autres parents qu'il est important de connaître.

Voici la pièce, dont je dois la copie à M. Barraud père :

« Sachent tous présents et advenir que en traité et prolocution du mariage qui, moyennant la grâce de Dieu s'accomplira, de Henri de Montaigne, fils naturel et légitime de M^r M^e Joseph de Montaigne, s^r du Taillan et de S^t Médard en Bourdelays, et des maisons nobles de Gayac et Bussaguet, conseiller du Roi en sa Cour de Parlement de Bourdeaux, et de damoiselle Jehanne de Brignies, son espouse, avecques damoiselle Marguerite Blanchard, fille naturelle et légitime de feu Pierre

Blanchard, escuyer, s^r de la Faye, et damoiselle Esther Goy, pour cest effet pardevant le notaire royal héréditaire et garde notes en Xaintonge soubsigné et présents les témoins bas nommés, ont esté présents et personnellement establis en droict lesdits Henry de Montaigne, demeurant en la ville de Bordeaux, d'une part, et la dite damoiselle Marguerite Blanchard, demeurant en cette ville de Saintes.

« Lesquels de leur bonne et agréable volonté, et par l'avis, conseil, autorité et consentement, savoir : le dit s^r de Montaigne, s^r de Bussagnet, son père, tant pour lui que pour ladite dame de Brignies (ou de Brigine), sa femme, absente ; de Messire Raymond de Montaigne, son oncle, s^r de S^t Genieys, la Vallée, Courbiac, le Treuil Chollet et aultres lieux, conseiller du Roi en ses Conseils d'Estat et premier président civil et criminel en la sénéchaussée de Saintonge au siège présidial de Saintes ; messire Jean de Navailles, chevalier, seigneur de Vaure Roustin et la Rocque, aussi son oncle par alliance ; M^r M^r Estienne de Bouldron, s^r de Dinechin, conseiller du Roi lieutenant général audit siège ; M^r M^r Pierre Gombaud, s^r de Feusse, aussi conseiller du Roi, assesseur criminel audit siège, cousin par alliance ; Geoffroy de Montaigne, escuyer, son cousin germain ; D^{lle} Anne de Montaigne, sa tante, femme de noble homme M^r M^r Jehan Goy, s^r de la Besne, conseiller du Roi et son procureur en la sénéchaussée de Saintonge, son oncle ; et ladite Marguerite Blanchard de révérende, vénérable et discrète personne, M^r Mathurin Blanchard, chantre de l'église cathédrale de Saint Pierre de Saintes, de M^r M^r Mathieu Blanchard, seigneur de la Foussade et de Laugeardière, conseiller du Roi, lieutenant particulier audit siège, ses oncles paternels. »

Ainsi Raymond de Montaigne, s^r de Saint-Genès en Bordelais, est oncle de l'époux ; Jean de Navailles l'est aussi, mais par alliance ; Geoffroy de Montaigne, écuyer, est son cousin germain ; Pierre Gombaud, s^r de Feusse, l'est aussi, mais par alliance ; Anne de Montaigne, femme de Jean Goy, s^r de la Besne, est sa tante. Il résulte de ce texte, d'abord, que Raymond de Montaigne était bien fils de Geoffroy ; ensuite, qu'Anne était une troisième fille de Geoffroy ; en outre, que

Jean de Navailles avait épousé ou bien une sœur de Jehanne de Brian, qui avait déjà Marie de Brian, ou plus probablement une sœur de Joseph de Montaigne ; ce qui ferait une quatrième fille issue de Geoffroy de Montaigne et de Perine Gilles. Remarquons, en outre, que Pierre Gombaudo, lieutenant particulier et assesseur criminel à Saintes, est dit cousin par alliance de l'époux. Il y avait donc une parenté entre les Montaigne et les Gombaudo, et cette parenté devait être avec Raymond de Montaigne. En effet, Pierre Gombaudo assiste Raymond de Montaigne prenant possession de Sablonceaux ; puis Raymond de Montaigne est qualifié seigneur de la Vallée. Or, les Gombaudo ont après lui possédé la Vallée. Il y a deux la Vallée, je le sais : la Vallée, aujourd'hui commune du canton de Saint-Porchaire, sur la rive gauche de la Charente, et la Vallée, terre en la commune d'Archingeay, sur la rive droite. A cette époque, c'étaient les Gombaudo ou les Goumard de Champfleury qui étaient seigneurs de la Vallée ; et ils ne sont pas les mêmes que les Gombaudo du présidial de Saintes, seigneurs de la Vallée en Archingeay.

La terre de la Vallée venait à Raymond de Montaigne de son oncle, Jacques Guitard, sieur des Brousses et de la Vallée. Le 18 mai 1601, le roi, par lettres patentes enregistrées à Bordeaux, le 8 avril 1605, afin de récompenser les services que lui avaient rendus M^e Jacques Guytard, considérant qu'un arrêt du Conseil, en date du 9 mai 1585, avait réuni l'office de président en la sénéchaussée de Saintonge à l'office de lieutenant général en la dite sénéchaussée, et que depuis lors le dit sieur Guytard a rempli seul ces fonctions, mais qu'actuellement son âge l'oblige de résigner son office en faveur de son neveu, M^e Raymond de Montaigne, lui permet de jouir pendant sa vie des prérogatives de ce dit office. Des lettres patentes de novembre 1606 accordèrent à Raymond de Montaigne l'office de lieutenant général au siège de Saintes vaquant par la résignation de Jacques Guitard. Le 6 janvier 1606, il prêta à Bordeaux serment en cette qualité, sans examen, ayant déjà été examiné lorsqu'il avait été reçu conseiller en survivance de son père. Nous avons vu, en effet, que des lettres patentes du 30 septembre 1594, enregistrées le 9 juillet 1595, accor-

daient à Raymond de Montaigne l'état de conseiller en la cour à la nomination de son père Geoffroy de Montaigne, avec cette clause que la mort de l'un ne devait pas faire annuler l'office.

Raymond de Gombaud, conseiller au Parlement de Guienne, est appelé seigneur de la Vallée en Archingeay, le 7 janvier 1677. Comment la Vallée était-elle passée de Raymond de Montaigne à Raymond de Gombaud ? Ce prénom même semblerait prouver que Gombaud était filleul de Montaigne. C'était probablement aussi son neveu. Les Gombaud auront eu la Vallée, pendant que les descendants directs de Raymond auront eu Courbiac.

Le 16 octobre 1719, Anne-Françoise de Gombaud, dame de la Vallée, Coulonges et autres places, est marraine à Bussac. Elle devait être fille de Raymond de Gombaud, arrière-petite-fille de Pierre de Gombaud, seigneur de Feusse en 1624, conseiller du roi assesseur civil et criminel au présidial de Saintes, dont le fils probablement, aussi assesseur, épousa Marguerite de Navailles.

Marguerite de Navailles, veuve de M. Gombaud, conseiller au Parlement de Bordeaux, se noie le 29 octobre 1664, à six heures du soir, au port des Frères, avec trois de ses enfants en bas âge, dont un fils, avec un valet, une femme de chambre, Villeneuve et Ardouine, avec Nicolas Gombaud, son beau-frère, chanoine et chantre de Saint-Pierre, doyen du chapitre depuis le 5 juillet 1652 : « *pius erga pauperes*, dit le *Gallia*, t. II, col. 1092, *favit Fratribus qui pauperum ægrotorum curam habent* (Frères de la Charité) *nuper apud Santonas admissis*, » avec un valet de peine et le batelier (registres de Saint-Michel de Saintes, p. 5), au moment où ils abordaient dans un petit bateau venant « de la Vallée, leur campagne. »

Je sais bien que les registres paroissiaux nous donneraient bien des éclaircissements. Je suis allé à Archingeay. Ils commencent en 1738 ; c'est un peu tard pour nous parler de 1630. Ceux de Saintes ont péri dans l'incendie de 1871, et ce qu'on a ne remonte pas au delà du XVIII^e siècle.

Continuons. On trouve au mariage de Henri de Montaigne, neveu de Raymond, avec Marguerite Blanchard (1624) un Antoine de Montaigne ; c'est évidemment le frère de Henri.

Est-ce l'Antoine de Montaigne, prieur de Saint-Savinien, qui, en mars 1632, avec Jehan Goy, sieur de la Besne, affirme un bien à Jacques Robillard, maître chirurgien? C'est probable.

Enfin, un Montaigne, seigneur de Porte-Pain, conseiller au Parlement de Bordeaux, vend en 1682 la terre de la Petite-Faye en Chermignac à Thomas de Dreux, conseiller au Parlement de Rennes, qui allait devenir Dreux-Brézé. Ce Montaigne ne serait-il pas un fils de Henri de Montaigne, époux de Marguerite Blanchard, fille de Pierre Blanchard, seigneur de la Faye?

Aux quatre enfants de Joseph de Montaigne indiqués par M. Malvezin, il faut ajouter au moins les deux suivants :

E Catherine de Montaigne, qui fut mariée, le 22 avril 1598, à Tristan d'Alzatte, chevalier, seigneur d'Urtubie, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, bailli d'épée et colonel commandant les troupes du pays de Labourd, fils de Jean de Gamboa d'Alzatte, chevalier, seigneur d'Urtubie, et d'Aimée de Montréal. (Voir Lachesnaye-Desbois, t. XII, *Urtubie*.) Elle eut, entre autres, Salvat d'Alzatte, chevalier, seigneur d'Urtubie, qui obtint l'érection en vicomté de la seigneurie d'Urtubie. Est-ce Tristan ou Salvat d'Alzatte qui signe DURTUBIE à la prise de possession de Sablonceaux?

F Enfin, Anne de Montaigne épouse de Jean Goy, sieur de la Besne. Elle était sœur de Raymond. Geoffroy de Montaigne est dit cousin germain de Henri. Il était donc fils d'un des frères de Joseph. Quel était ce frère? M. Malvezin ne lui donne que Raymond. Or, le fils de Raymond s'appelait Nicolas. Avait-il plusieurs fils? ou bien avait-il un autre frère que Joseph? Toutes questions qu'il est plus facile de poser que de résoudre. Il faut donc provisoirement établir ainsi les fils de Geoffroy de Montaigne et de Perine Gilles :

1^o Jeanne; 2^o Antoinette; 3^o Joseph; 4^o Raymond; 5^o Catherine, d'après M. Malvezin, auxquels il faut ajouter : 6^o Anne, puis sans doute : N., père de Geoffroy, et peut-être N. de Montaigne, épouse de Jean de Navailles.

Dans la liste des nobles maintenus en 1598 par MM. de Marsillac et Benoist, nous trouvons pour l'Élection de Saintes (Voir *Roles saintongeais*, par M. de Bremond, p. 261) « Anne

de Montaigne, paroisse de Saint-Germain du Seudre. » Est-ce la même que la précédente ? Est-ce que les Harpedane de Belleville, seigneur de Cosnac et de Mirambeau, auraient possédé quelque chose en Saint-Germain du Seudre, dont aurait hérité Anne de Montaigne ? Je sais que M. de Bremond ajoute « (Mortaigne ?) » au lieu de Montaigne, et que P.-D. Rainguet, *Études historiques sur l'arrondissement de Jonzac*, p. 120, écrit sans hésitation : « Jean Estève de Langon, marié à Anne de Mortagne, se disait, en 1578, co-seigneur de Roussillon, » paroisse de Saint-Germain du Seudre (1) ; et plus bas ; Périssac, « cette terre, ancienne dépendance de la maison de Mortagne, était, en 1543 et 1560, entre les mains de François de Mortagne, écuyer, seigneur de Périssac. Sa fille, Anne de Mortagne, épousa, en 1540, Jean Estève, écuyer, s^r de Langon. » Or, j'ai de vifs soupçons que les Mortagne de M. Rainguet ne sont que des Montagne ou Montaigne. La confusion des deux noms est si facile que l'*Inventaire des archives* de la Charente-Inférieure, 2^e partie, page 14, écrit « Messire Raymond de Mortagne, évêque de Bayonne. » Il y avait, du reste, une famille de Mortagne, près Pons, qui ne doit pas être confondue avec les seigneurs de Mortagne-sur-Gironde.

Ce qui me cause des doutes, c'est que Thomas de Montaigne, seigneur de Beauregard et d'Arsac, frère cadet de Michel, avait épousé Serène Estève de Langon, fille d'Estève, seigneur de Langon en Bourges, dont il n'eut pas d'enfants, et qu'une fille du second lit, Jeanne, épousa Jacques de Ballodes, seigneur d'Ardenne, des Ballodes, qui possédèrent, par Marie de Gombaud, femme d'André de Ballodes, seigneur d'Ardenne et du Bois, outre Ardenne et Bois, Champagnolles, Saint-Quentin, et Briagne en Gemozac, tous fiefs voisins ou limitrophes de Roussillon et de Périssac (2). Cette ressemblance

(1) Marie Estève de Langon eut de François de Pichard, écuyer, sieur de la Nasse, entre autres enfants, François de Pichard, dont la fille, Marie de Pichard, fut mariée à Jean de Bloys, seigneur de la Gorce, fils de Jacques de Blois, seigneur de Roussillon.

(2) M. Rainguet, p. 123, croit même que ces Gombaud, Gombaud de Briagne et de la Vallée d'Agonnay, étaient les mêmes que les

ou plutôt cette conformité de noms, cette proximité des propriétés, ces alliances établissent certainement de fortes présomptions. Puis, je remarque qu'à la prise de possession de Sablonceaux, en 1624, avec les enfants et les parents de Raymond de Montaigne, signe un « Grincel, avocat en la cour. » Il y a eu mariage entre les Estève et les Grincel ; car en 1676, le logis de Périssac échoit à Jacques-Antoine de Laporte, écuyer, seigneur de la Pouyade, par un partage entre la femme de ce dernier, Jeanne Estève de Langon, et sa sœur Anne Grincel de Laubinerie ; et qu'en 1703, Henri Grincel de Laubinerie, époux d'Anne Estève de Langon, est dit co-seigneur de Périssac. Qu'on décide s'il faut lire Anne de Montagne, femme de Jean Estève de Langon, ou Anne de Mortagne. Puis, il faudra relier cette Anne de Montaigne aux autres ; ce qu'il m'est impossible de faire.

Anne de Montaigne, sœur de l'évêque de Bayonne, épousa, en 1617 Jean Goy, sieur de la Besne, conseiller du roi et son procureur en la sénéchaussée de Saintonge, qui fut maire de Saintes en 1631, frère d'Esther Goy, mariée à Pierre Blanchard, écuyer, seigneur de la Faye, tous deux morts en 1625. Anne de Montaigne mourut veuve, le 26 janvier 1652. De son mariage naquirent trois filles et un fils : *a* Marie Goy, née en 1618, tenue sur les fonts de baptême par Geoffroy de Montaigne, son cousin (issu ?) de germain ; elle épousa : 1^o le 20 janvier 1642, Pierre de Maledan, seigneur de Meillac et de Salosse ; 2^o le 28 octobre 1656, André d'Andrault, conseiller du roi au Parlement de Bordeaux, seigneur de Saint-Georges-des-Coteaux, dont une fille, Marguerite d'Andrault, filleule, le 17 septembre 1658, de Henri de Montaigne. Marie Goy fut marraine, le 4 janvier 1658, de son neveu Jean Goy ; *b* Marie Goy, née le 6 mars 1621 ; *c* N. Goy, dont un fils, né le 4 janvier 1638 ; et *d* Esther Goy, mariée, le 14 février 1632, à Jean Marsaud, seigneur de Lugeon, conseiller du roi, lieutenant génél.

Gombaud du présidial de Saintes, dont Nicolas Gombaud, doyen du chapitre de Saint-Pierre, « qui, dit-il, s'occupa, en 1664, d'édifier un hospice dans le faubourg de Saint Pallais. »

ral et président au présidial de Saintes (1632-1645), maire de Saintes en 1632 et 1634. Elle eut :

A Jean Marsaud, mort enfant, le 6 août 1650 ;

B Anne, tenue sur les fonts baptismaux, le 21 avril 1635, par Raymond de Montaigne et par Anne de Montaigne. Elle épousa : 1° le 25 février 1653, devant Bernard Despruets, évêque de Saint-Papoul, François-Louis-Marie Acarie du Bourdet, chevalier, seigneur de Boisredon et Sartusat, capitaine au régiment des gardes, tué à Valenciennes deux ans après ; 2° Blaise de Gascq, lieutenant général au présidial de Saintes, le même sans doute qui se remaria, en 1658, à Anne de Montaigne, veuve de Louis de Beauchamps ;

C Marie Marsaud, qui eut pour parrain, le 3 novembre 1637, Henri de Montaigne, seigneur de Bussaguet, Gayac et autres lieux, conseiller au Parlement de Bordeaux.

Jean Goy, époux d'Anne de Montaigne, avait une sœur, Esther Goy, mariée à Pierre Blanchard, écuyer, sieur de la Faye, morts tous deux laissant Marguerite et Françoise Blanchard, dont leur oncle était tuteur. Anne de Montaigne maria l'une, Marguerite, à son neveu Henri de Montaigne, le 6 mai 1624, et l'autre, Françoise, le 25 novembre 1632, à Joseph de Navailles, probablement aussi son neveu.

Raymond de Montaigne, marié avant d'entrer dans les ordres, eut au moins deux enfants : a Anne et b Nicolas.

A Anne de Montaigne épousa, avant 1642, Louis de Beauchamps, écuyer, seigneur de Bussac (fief entré dans la famille par le mariage de son arrière-grand-père François de Beauchamps avec Françoise de Ponthieu, dame de Bussac) et de Saint-Georges-des-Coteaux (fief entré dans la famille par le mariage de son grand-père, Louis de Beauchamps, seigneur de Bussac et de Souvigné, avec Françoise Vigier, dame de Saint-Georges), fils de Hélié de Beauchamps et d'Antoinette Chesnel, mariée en 1606. En secondes noces, elle se remaria, le 16 octobre 1658, en l'église de Saint-Pierre de Saintes, à Blaise de Gascq, baron de Portets, seigneur de Cocumont, conseiller au Parlement de Bordeaux.

Était-ce d'Anne de Montaigne qu'était fils Alexandre de Beauchamps, seigneur de Bussac, qui meurt protestant, le

25 mai 1690, et est enterré « dans son cheisnier ? » Ou bien cet Alexandre est-il le même qu'Alexandre, seigneur de Bussac la Valade, fils d'Isaac, chevalier, seigneur de Bussac, et d'Esther des Granges (mariée en 1597), demeurant à Souvigné, marié dès 1636 à Marie Martin, que je trouve sur les registres de Bussac qualifiée, le 8 septembre 1661, dame de Bussac ? Il est plutôt à croire que le premier Alexandre de Beauchamps, mort à Bussac en 1690, est celui qui épousa Françoise de Saragan, veuve en 1670 (1). Il était frère de Jeanne de Beauchamps. Il eut : 1° un fils nommé aussi Alexandre, chevalier, seigneur du Petit-Bussac, Souvigné, Lormont et autres places, qui, le 13 juin 1729, épousa Madeleine Leblanc, fille de feu Barthélemy Leblanc et de Jacquette Caillaud, de Saint-Saturnin de Séchaud, morte à soixante-dix ans, le 22 septembre 1740, et mourut le 10 janvier 1743 ; 2° une fille, Françoise de Beauchamps, qui, le 2 novembre 1698, à Bussac, épousa Blaise de Gasco, chevalier, seigneur de Préguiillac, Mazotte, la Guérenne, Saint-Antoine et Chassac, conseiller du roi, président et lieutenant général en la sénéchaussée et siège présidial de Saintes.

B Nicolas de Montaigne fut reconnu en 1627, par arrêt du Conseil d'État, selon M. Malvezin, comme successeur de son père en qualité de président en l'Élection de Saintes, — il veut dire au *présidial*. J'ignore l'exactitude du fait ; mais voici qui est certain : un Nicolas de Montaigne assiste, en 1624, à la prise de possession de l'abbaye de Sablonceaux par Raymond de Montaigne, le 25 novembre, avec d'Urtubie, beau-frère de l'abbé, avec Étienne Bouildron, lieutenant général de Saintonge, Pierre Gombaud, lieutenant particulier, Gombaud, prieur de Meursac, A. de Montaigne et autres. Il devait être son fils. Mais un Nicolas de Montaigne est dit prieur d'Archingeay en 1651. En 1652, le 11 avril, il assiste à un baptême en l'église de Bussac avec Anne de Montaigne, femme de Louis de Beauchamps. Est-ce le même que le fils de Raymond,

(1) Jeanne de Saragan, fille de Jean de Saragan, chevalier, seigneur du Breuil, d'Esevan, de la Crignolée et du Plessis, et de Jeanne de Tessereau, épousa, le 17 octobre 1662, Pierre de Montalembert, chevalier, seigneur de Vaux, Plaissac, etc. Courcelles, XII, *Montalembert*, p. 18.

que le témoin de Sablonceaux? Non sans doute, vu la date; en considérant cette date, on croirait plutôt que Nicolas de Montaigne, prieur en 1651, est le petit-fils de Montaigne. Ce dont je ne doute pas, c'est que ce prieur d'Archingeay — d'Archingeay, parce que la Vallée, propriété de Raymond de Montaigne, était dans cette paroisse — ne soit le même que celui qui épousa plus tard Anne de Suberville. En effet, une bulle du pape Clément X, donnée à Sainte-Marie-Majeure l'an 1674, annule la dignité de diacre conférée à Nicolas de Montaigne, de la ville et du diocèse de Saintes. Je suppose que ce Nicolas de Montaigne relevé de ses vœux est le Nicolas de Montaigne, seigneur baron de Puycherie, seigneur de Montmaur, de Caumont, de Saint-Marcel, de Courbiac en la paroisse de Saint-Vivien de Saintes, qui épousa Louise-Hélène de Suberville, qui était veuve en 1695, parente certainement de Marc-Bertrand de Suberville, chanoine et maître-école du chapitre Saint-Pierre (1625), et de Henri de Suberville, breton, chanoine de Saintes, avocat au Parlement de Bordeaux, auteur de l'*Henry-Mètre* (Paris, 1598). Marie-Louise de Montaigne, dame de Courbiac, baronne de Puycherie, qui, le 18 août 1702, épousa Jean-Mathias de Riquet, chevalier, seigneur baron de Bonrepos et du canal du Languedoc, conseiller du roi en ses Conseils, président à mortier au Parlement de Toulouse, décédé en mai 1714, fils de Pierre-Paul Riquet. Il était veuf : 1° de Claire de Cambolas, dont il n'eut pas d'enfants; 2° de Marie-Madeleine de Broglie, mariée en 1696, dont un fils. De sa troisième femme, Marie-Louise de Montaigne, il eut, entre autres enfants : Jean-Gabriel-Amable-Alexandre de Riquet, seigneur de Bonrepos, marquis de Lavalette, procureur général au Parlement de Toulouse, marié en 1737 à Marie-Catherine-Charlotte de Maupeou, dont quatre filles, entre autres Victoire-Madeleine-Jeanne-Louise, qui épousa Claude-Georges-Hippolyte d'Avisard, marquis de Taleyran, président à mortier au Parlement, puis capitaine au régiment de Condé-dragons en 1774, aide de camp du prince de Condé, mort à Paris en 1817.

Ainsi aurait fini la branche saintongeaise de Montaigne. On voit qu'il y a encore bien des incertitudes, bien des lacunes.

Ces notes cependant, tout incomplètes qu'elles sont, serviront peut-être à mettre sur la voie de nouvelles découvertes. Ce que l'un commence, un autre l'achève; ce que celui-ci signale, celui-là le trouve. Les travaux de M. Alexis de Gourgues et de M. Théophile Malvezin, les volumes des *Archives historiques de la Gironde*, le *Nobiliaire de Guienne*, les communications bienveillantes de quelques correspondants, nous ont aidé à fixer certains points douteux. A l'aide de ces fragments on reconstruira peut-être le tout.

La branche bordelaise des Montaignes s'est continuée dans la descendance de Joseph de Montaigne et de Henri de Montaigne, l'époux de Marguerite Blanchard, frère et neveu de Raymond de Montaigne. Henri de Montaigne de Bussaguet, conseiller au Parlement de Bordeaux, fut parrain, le 17 septembre 1658, de Marguerite d'Andrault, fille d'André, conseiller au Parlement de Bordeaux (1). Le dernier rejeton de la branche, le dernier aussi qui ait porté directement le nom de Montaigne est Joseph-Michel de Montaigne, qui passa à l'étranger en 1793 et perdit à Aix-la-Chapelle son fils unique. Sa fille, qui avait épousé le comte de Lérismirepoix, n'a eu elle-même qu'une fille, mariée au comte de Kercado, dont les enfants sont aujourd'hui les représentants de cette branche des Montaigne.

Pour Raymond de Montaigne, dont la notice biographique serait déplacée ici et qui viendra en temps et lieu (2), disons, en deux mots, qu'après avoir été président en la sénéchaussée de Saintes, il fut nommé abbé de Sablonceaux en 1624. En

(1) A la relevée du ban et arrière-ban des ponts de Saintes, le 10 avril 1692, André d'Andrault fut exempt pour sa seigneurie de Saint-Georges-des-Coteaux. Saint-Georges, qui, au commencement du siècle, nous venons de le voir, avait appartenu aux Beauchamps de Bussac, avait donc passé aux d'Andrault. Dans l'église de Saint-Georges on voit encore les armes des d'Andrault : *d'azur à la cloche d'argent bataillée de sable, au chef cousu de gueules, chargé d'une étoile d'or à dextre, d'un croissant à sénestre; l'écu est accolé : de... au chevron d'or, accompagné en chef de deux cœurs et en pointe d'un lion contourné.*

(2) Notice lue à la réunion des Sociétés savantes, à la Sorbonne le 31 mars 1875. Voir le *Journal officiel* du 1^{er} avril 1875.

1625, il fut préconisé à Rome, le 4 mars, évêque de Bayonne, fit son entrée dans sa ville épiscopale le samedi 27 septembre 1631, fut député de la province à l'assemblée du clergé en 1635, se retira en 1636 à la Vallée, et mourut au mois de mars 1637.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
CHAPITRE I ^{er} . — Les Pasquier. — Origine. — Différents Pasquier. — Pasquier de Valgrand. — Pasquier de Franchieu. — Pasquier de Coulans. — Estienne Pasquier et le chancelier Pasquier. — Sont-ils de la même famille?.....	8
CHAPITRE II. — Le père de Nicolas Pasquier. — Sa mère. — Erreur des biographes à ce sujet. — Les du Tillet. — Estienne Pasquier publie <i>Le Monophile</i> . — Comment il épousa Francoise Belin, veuve de Jean Pinault.....	24
CHAPITRE III. — Le fils d'Estienne. — 1 ^{er} Théodore Pasquier; — avocat général; — époux de Geneviève Mangot; — leurs descendants. — 3 ^e Pierre Pasquier de la Ferlandière; — ses équipées; — sa mort. — 4 ^e Guy Pasquier de Bussy; — enseigne; — auditeur en la chambre des Comptes; — échevin de Paris; — ses descendants. — Les Pasquier du Buc. — 5 ^e Jean Pasquier de la Mirauldière. — Nicolas Pasquier. — Estienne à Amboise, à Cognac.....	32
CHAPITRE IV. — Naissance de Nicolas Pasquier. — Joie et pronostics d'Estienne. — Superstitions de Nicolas. — Son éducation. — Ses voyages. — Il est lieutenant général à Cognac. — Son séjour à Mainxe. — Il épouse Suzanne de Bremond. — Mort de sa mère.....	49
CHAPITRE V. — Nicolas, maître des requêtes. — Il publie ses <i>Remonstrances à la Royne mère</i> . — Son <i>Advis très-humble</i> . — Projets de réforme.....	76
CHAPITRE VI. — Livre de raison de Nicolas. — Fait prisonnier. — Procès. — Mort de Suzanne de Bremond. — Ses quatre enfants. — Il épouse Louise Mangot d'Orgères. — La candidature officielle au couvent. — Tusson.....	89
CHAPITRE VII. — Jacques Favereau. — Élevé par Estienne. — Étudiant à Poitiers. — Le <i>Mercurius redivivus</i> . — Favereau est conseiller en la cour des Aides. — Correspondant de Balzac.	

	Pages.
— Son portrait. — <i>Icon Ludovici XIII.</i> — <i>La Milliade.</i> — <i>La France consolée.</i> — <i>Le Temple des Muses.</i> — Sa mort. — Ses enfants.....	109
CHAPITRE VIII. — Les enfants de Nicolas. — Éducation. — Voya- ges. — Entrée à la cour. — Pasquier de Gimeux. — Pasquier de Dessé.....	128
CHAPITRE IX. — <i>Le Gentilhomme.</i> — <i>Le Courtisan</i> de Casti- glione. — Un sonnet d'Achille de Harlay. — La Croix-Marron. — <i>La Muze catholique.</i> — M. d'Allas.....	139
CHAPITRE X. — Louise Pasquier et Estienne Pasquier. — Il meurt. — Elle épouse Antoine Joumard-Achard. — Ses enfants. — Suzanne Pasquier. — Elle épouse Josias de Donnissan. — Ses enfants.....	148
CHAPITRE XI. — Balanzac. — Ses seigneurs. — Procès. — Le château. — Hommages. — Redevances. — La fortune d'un seigneur au XVI ^e siècle. — Jacques Pasquier et la noblesse de Saintonge à l'île de Ré contre les Anglais.....	164
CHAPITRE XII. — Les lettres de Nicolas. — Ses correspondants. — Sizé. — La Roche-Véron. — De Sailly. — Jussac d'Amble- ville. — Raymond de Montaigne. — J. Raoul. — Ch. de Bre- mond. — Épernon. — Du Vair. — La Rochepozay. — Mangot. — Seguiet. — R. de Cumont. — De Nesmond.....	181
CHAPITRE XIII. — Intérêt des lettres de Nicolas Pasquier. — Lettres privées. — Lettres publiques. — Ont-elles été envoyées? Ses correspondances. — Mangot. — Vinsonneau de la Péreuse. — Charles de Courbon. — Ravailiac et son supplice. — Liberté de conscience. — Pasquier prohibitionniste. — Fondation du collège de Saintes. — Portrait de Nicolas. — Sa retraite...	189
CHAPITRE XIV. — Les <i>Recherches de la France</i> rééditées. — Charles de Rémond de la Frenade. — François Garasse, d'Angoulême. — <i>Recherches des Recherches.</i> — <i>Doctrine</i> <i>curieuse.</i> — <i>Apologie du P. François Garassus.</i> — <i>Défense</i> <i>pour Estienne Pasquier.</i> — Singulière polémique. — <i>L'Anti-</i> <i>Garasse.</i> — Quel en est l'auteur? — Antoine Rémy. — Mort de Nicolas Pasquier. — Conclusion.....	206
Pièces justificatives.....	237
Table des noms de lieux et de personnes.....	285



TABLE

DES NOMS DE LIEUX ET DE PERSONNES (1)

Les noms de lieux sont mis en italique.

A

Abillon (Jean d'), 190.
 Achard-Joumard. *Voir* Joumard.
 Alain (Nicolas), 7, 69.
 Albert de Luynes, 76.
 Albin de Valsergues de Céré, 186.
 Alciat, 27.
 Alegambe, 230.
 Allas (d'), 147.
 Allenet (Jean), 93, 95.
 Ambleville (d'), 147, 178, 184.
 Amboise, 27.
 Ambreuil, 55.
 Amiens, 185.
 Ampère, 201.
 Ancienville (d'), 37.
 Ancre (d'), 101, 493.
 Angier de Lohéac, 127.
 Angliers (d'), 90, 186.
 Angoulême, 59, 72, 177, 218.
 Archiac, 142, 184.
 Arconville (d'), 71.
 Argenteuil, 33.
 Armainvillers, 45.
 Arnaud (Antoine), 112.
 Arrérac (d'), 146, 147.

Ars, 30, 70, 186.
Ars en Ré, 179.
 Arsac (d'), 107.
 Artigny (l'abbé d'), 216, 229, 230.
Asnière, 73.
Aubeterre, 157.
 Aubigné (d'), 47, 147.
 Audiffret-Pasquier (G. d'), 22, 23.
 Audouin (Jacques), 93.
 Aussy (d'), 11.
 Auteuil (d'), 45.
 Aydie (d'), 159.
 Aymé, 36.

B

Babinet de Rencogne, 58, 187.
 Babou de la Bourdaisière, 43.
 Baillet, 5, 221, 230.
 Bailly (Charles), 125.
Balanzac, 30, 42, 73, 114, 134, 155,
 157, 164, 169, 171, 179, 180, 181.
 Balzac (Guez de), 115, 124, 125,
 184, 211.
 Barbe, 105.
 Barbezieux, 142.
 Barbier (*Journal* de), 17.
 Barde (de La), 42.

(1) Cette table ne contient pas les noms propres des pièces justificatives, qui l'auraient démesurément allongée.

- Baret (Louis) de la Guibertière**, 10.
Barreau, 125.
Bassompierre.
Bastard de la Cressonnière, 167, 169, 170, 177, 186.
Bazin (A.), 194.
Bayle, 221.
Beau (Le), 104, 105.
Beauchamps de Bussac, 55, 178, 179.
Beauharnais (Anne de), 101.
Beaulieu, 172.
Beaumont-Gibaud (de), 156, 161.
Beauvais-sous-Matha, 169.
Begnouau, 125.
Belcier de Cozes, 178, 179, 186.
Belin (François), 24, 26, 27, 30, 32, 33, 50, 74, 180.
Bellay (du), 112, 127.
Belleville (de), 130, 147.
Belliard, 57.
Benserade, 123.
Beringhen (de), 46.
Berjonneau (Adam), 93, 95.
Bertrand (Barthélemy), 26, 27.
Besnard du Verger, de la Forteresse, 41.
Besne (La), 55.
Bétou de Vaubonnais, 16.
Beynac (de), 157.
Beyz (Charles de), 117.
Bigot de Tibermesnil, 49, 51, 52.
Blanchard (François), 9.
 — (Pierre, Françoise, Marguerite), 55.
Blanchard de la Laujardière, 135.
Bloemaert (Corneille, Mathan), 116, 122.
Blois, 36.
Bochard de Saron, 16.
Bodin (Jean), 28.
Bois (du), 59.
Boisrobert, 116.
Boissy (de), 40.
Boiste, 43.
Bombault, 36.
Bonnet, 126.
Bonouvrier (de), 129, 130.
Bonrepos, 55.
Bordan, 146.
Borie (La), 201.
Boucher (Marie, Madeleine), 20.
Bouchet (Jean), 216.
Bouchonneau, 93, 94, 95.
Bouin de Bellefontaine, 16.
Bourbon (cardinal de), 92.
Bourdeille (de), 91, 142, 147, 184.
Bourg (Dominique du), 7.
 — (Louise), 102, 104, 106.
 — (Jean), 102.
 — (Jean-Baptiste), 102.
Bourgeois (Catherine Le), 8.
Boursin, 106.
Boussantault (de), 178.
Boutault, 36.
Boutault (Léa), 186.
Bouteville, 27.
Bouthiers, 114.
Bouthillier (Pierre), 91.
 — (Dominique), etc., 92.
Bouvot, sénéchal de Saintes, 9.
 — chanoine de Saintes, 9.
 — (Jacques, Madeleine), 9.
Brangelie (La), 98, 153, 155, 157, 158, 168, 180.
Bremond d'Arç, 69, 72, et *passim*.
 — (Anatole de), 7, 14.
 — (Charles de), 30, 36, 70.
 — (François), 30, 72, 178.
 — (Josias), 70, 178, 189.

- Bremond d'Ars (Suzanne), 72, 73, 96.
 — (Salomon), 89, 97, 98.
 — (Marie), 97.
 — (Bernard), 99.
 Bremond-Chastelier, 60, 161.
 — Balanzac, 180.
 — Vaudoré, 169, 170, 177, 186, 189.
 Bretinauld (de), 156.
 Breton (*le pertuis*), 179.
 Breuil (*Le*), 146.
 Breuil-Marmaud (*Le*), 176.
 Brie, 47.
 Brignies (Jeanne de), 55.
 Brinon (Jeanne).
 Brion, 42, 50.
 Brissacier, 50.
 Brisson (Barnabé), 112.
 Broet (Pasquier), d'Embrun, 12.
 Brouage, 117.
 Brousses (*Les*), 202.
 Brulart (Noël), 12.
 — (Denis), 28.
 — (Nicolas), 188.
 Brunet, 5, 221.
 Brunetière (Jeanne de La), 96, 189.
 Budé (Eustache, Isabelle), 9.
 Burie, 90.
 Bussac, 55, 178, 179.
 Bussagnet, 55.
 Bussy le Clerc, 39.
- C.**
- Cadillac (de), 143, 146.
 Calvin, 26.
 Campet de Saujon, 178, 179.
 Canart (le P. Jean), 44.
 Cars des Loges (des), 169.
 Castaigne (Eusèbe), 216.
 Castelneau, 47.
 Castiglione (de), 139, 142.
 Caux (Françoise de), 201.
 Cazauvieil (de), 155.
 Cerizay (de), 90, 124.
 Chabans (de), 154, 169.
 Chabot de Jarnac, 94.
 Chadenac (de), 165, 166.
 Chaisnebrung, 114.
 Chambaudière (La), 98.
 Chambon, 201.
 Champfeu (de), 74.
 Chantal (de), 178.
 Chapelain, 124.
 Chapellain, notaire à Paris, 19.
 Charles, prince de Galles, 152.
 Charpentier, 104, 105.
 Charton, 42.
 Chassaigne (Catherine de La), 95.
 Chasteigner de la Chasteigneraye, 157.
 Chasteignier de la Rocheposay, 54, 187.
 Chastillon (de), 86.
 Chastillon de Boirogues, 37.
 Chatrice, 117.
 Chauvelin (Marguerite), 9.
 Chavigny, 92.
 Chénier (André), 200.
 Chéronnac (de), 190.
 Chesne (Claude du), avocat, 20.
 Chesnel (Anne), 90.
 Chevalier (Élie), 175, 180.
 Cheverie (de La), 53, 164.
 Chezat, 187.
 Choppin (Pierre), 112.
 Citran, 92, 98.
 Civray, 188.
 Claix, 28.
 Claustrier, notaire à Saintes, 89.
 Clément, 203.
 Cluny, 106, 107.

Cluseau (du), 38, 39.
 Coeffier, 35, 58.
Cognac, 33, 48, 52, 57, 64, 69, 76,
 77, 93, 98, 114.
 Colletet, 124, 146, 221, 224.
 Comminges (de), 91.
Combronde, 50.
Comporté, 166.
 Condé, 81.
Confolens, 182.
 Congnet (Ange), 13.
 Conrart, 124.
 Conte, 114.
 Coppin, 104, 106, 107.
 Corme-Royal, 98, 172, 173, 177,
 180.
 Cornuel (Claude), 126.
 Corvion, 105.
 Cosnac (de), 215, 216.
Coulans, 22, 23.
 Coulles (Guillaume), 11.
Courpiac, 55.
 Courbon (de), 90, 155, 197.
Courcoury, 145.
 Couronneau, 105.
 Courtanveaux (de), 185.
 Cousture (de La), 125.
Cozes, 178, 186.
 Cressonnière (de La), 89, 169, 177.
Voir Bastard de la Cressonnière.
 Croix-Marion (La), 71, 91, 143, 147.
 Croix du Maine (La), 5, 72.
 Croix de Plancy (La), 101.
 Cujas, 27.
 Culant (Gabriel de), 73.
 Cumont (de), 188.
Cussaguès, 178.

D

Dalembert, 93.
 Damiens, 17.

Dangerville, 17.
 Daniel (le P.), 161.
 Darbigny (Quentin), 42.
 Denis de la Guestière, 27.
 Denouveau, 106.
 Descartes, 124.
 Desgettons, 105.
 Desmier, 106.
 Despina, 183.
 Desveaux, 105.
Dessé, 97, 114, 177, 204.
 Deval, 59.
 Devin (Lazare Le), 10.
 Diepembeck, 116, 122.
 Dinet (Jean), avocat, 19.
 Dionis, notaire à Paris, 22.
 Doé (Anne-Marie), 22.
 Donnissan, 98, 159, 163, 180.
 Doudauville (de), 46.
 Doujat (Pierre), notaire, 19.
 Dovy (Jean), 112.
 Dreux-Brézé, 90.
 Dubois, 36.
 Duchesne (André), 87.
 Dufaure (Jules), 15.
 Dufossé, 106.
 Dupesseau (M.-A.-Andrée), 16.
 Dupin de Chenonceaux, 127.
 Dupin de Rochefort (Cl.-S.), 23.
 Durfort de Civrac, 163.
 — de Duras, 178.

E

Écossard (Charles d'), 11.
 Épernon (duc d'), 142, 143, 146,
 182, 217.
 Espeisse (d'), 224.
 Espinay (Louis d'), 117.
 — (Claude d'), 142.
 Estampes de Valençay (d'), 127.
 Estelan (comte d'), 117.

Estienne (Henri), 112.

Étourneau de la Tousche, 73.

Eu (comte d'), 46.

F

Faber (le P.), 146.

Fallaise (Jean, Hélène), 27.

Farear, 58.

Farnoulx, 94.

Favereau (Jacques), 37, 41, 108,
126, 168, 170, 189,
224, 225.

— (Antoine), 42, 169, 171.

— (Louise), 169, 170.

— (Jean), 90, 224.

Favre (Jules), 46.

— (Louis), 18.

Feller (l'abbé), 5.

Ferrand de Villemelan, 21.

Feugère (Léon), 6, 24, 27, 49, 70,
74, 77, 79, 139, 212, 218.

Fiefbrun, 188.

Fierdesbras, notaire en Ré, 11.

Fléac, 161, 188.

Fleury (l'abbé Claude), 13.

Foix (de), 38, 61, 158, 159, 175.

Fontevrault, 102, 105, 107.

Forest-sur-Sèvre (Louise de La),
72, 73, 98.

— (Charles), 96,
189.

— (Renée), 31, 136.

Fougerou, 184.

Fouques (François), 125.

Fourqueux, 187.

Foy de Beaulieu, 21.

Fremiot de Chantal, 178.

Frenade (La), 208.

Froger, 126, 152, 226.

Frottier, 106.

G

Gagnerie (de La), 189.

Galigai (Éléonore), 193.

Gallard (Gilberte), 8.

Galle (Corneille), 115.

Garasse (François), 24, 59, 118,
122, 187, 206, 232.

Garnier (Marie, Paul), 36.

Gauthier du Bois, 22.

Gautier (Paul, Marie), 21.

Gay (M^{me} Sophie), 3.

Gayac, 55.

Gayon (Jehanne), 114.

Genté, 175.

Geslin, notaire à Corme-Royal,
98.

Gigon (D^r), 49.

Gillone, 12.

Gimeux, 30, 31, 97, 114, 175, 180,
183.

Girard, 124.

Giraud (Charles), 29, 221.

Gobelin (Marguerite), 40.

Gombaud, 124, 197.

Gombaud de la Gombaudière, 147.

Gouget (l'abbé), 5, 27, 33, 146.

Goujon (François, Marie), 11.

Gouillet (Le), 101.

Gourdon (de), 38.

Gourgue (de La), 162.

Gouyn, 146.

Goy (Esther, Jean, Pierre), 55.

Gracian (Balthazar), 142.

Grammont, 107.

Grange (Pierre), 43.

Gros-Bois, 175.

Guenon de Beaubuisson, 156.

Guérain, notaire à Paris, 22.

Guier, 170.

Guilhon, 94.

Guillemin (Renée, Jean), 10.

Guinaudeau de Montigny (Pierre),
73, 90.

— (Michel), 90.

— (Charles), 90.

— (Anne, Renée), 91.

Guitard (Jacques), 91, 145, 202.

— (Charles), 91, 201.

— (Jean), 201.

— (François), 201.

— (Louis), 202.

Guitaut, 91.

Gurson (de), 158, 159.

Guyot des Charmeaux, 48, 68.

H

Halphen, 188.

Harlay (Achille de), 6, 7, 65, 112,
142, 187.

Hauteclair, 146.

Hébert (Jacques, Guy, Marguerite,
Vincent), 41.

Heredet, 36.

Honoré du Clos, 37.

Huet, 36.

Huselles (le maréchal d'), 13.

J

Jacquelin (Marie), 35, 37.

Jacques I^{er} (Stuart), 153.

Janet, 58.

Janvier (Pierre), 187.

Jarnac, 94, 185.

Jay, 105.

Joly, 146.

Jonzac (comte de), 124.

Joubert (Perine), 8.

Jourdain de la Marre, 43.

Journard, 98, 126, 153, 157, 168,
169, 170, 180.

Jousserand (Jean de), 97, 169, 180.

Jussac, 184, 185.

L

Labadye (de), 114.

Labarre, 17.

Ladvoat, 42.

Laffemas (Isaac de), 224, 225.

Lairé, 180.

Lally, 17.

Lambert (Judith), 36.

Lamoignon (Anne, Chrétien de),
58.

Lancelot, 110.

Lande (*La*), 175, 179.

Landreau du Goullët, 101.

Landrin (Marie-Anne), 21, 22.

Langlantier (Fr.-Louise), 11.

Lansac (Jacquette de), 91.

Lastours (Catherine de), 201.

Laubouinière, 186.

Laurens (du), 58, 183.

Leau (de), 43.

Leblanc, 145, 146.

Lebreton (Jean, Élisabeth, etc.),
19, 20.

Lebrun (Denis, Pierre), 19, 20.

Lefebvre d'Ormesson, 16.

— (Nicolas), 35.

Lelong (le P.), 5, 12, 115, 116.

Lemoine, notaire à Paris, 35, 36.

Lemung, 157.

Leroux, 36.

Leroy (Jeanne), 41.

Lesdiguières (de), 169.

Lié (Michel de), 170.

Limoges, 59, 177.

Loisel (Antoine), 34, 112, 187, 222,
229.

— (Guy), 125.

Louet (Jeanne), 10.

Loysel. *Voir* Loisel.

Lucas, 105.

Lusignan (de), 98, 99.

M

- Mangot (Claude), 35, 89, 100, 109, 110.
 — (Geneviève), 35, 74, 89, 101.
 — (Louise), 100, 101, 110, 114, 168, 170, 177.
 — (Jacques), 100, 112.
 — (Madeleine, Françoise, Anne, Marguerite), 101.
- Maniban (de), 163.
- Marennés, 63, 79.
- Marino, 119, 124.
- Marmoutier, 193.
- Marolles (de), 109, 113, 116, 117, 122, 123.
- Marot, 183.
- Marsac, 147.
- Martin, receveur provincial, 177.
 — (Henri), 146.
 — (Françoise), 38.
- Massacré, 105.
- Masses (du), 124.
- Mauguyn, 36.
- Maussac, 185.
- Mauzis (Anne de), 22.
- Mazarin, 107.
- Mazère, 47.
- Mehun-sur-Loire,
- Melun, 38, 45.
- Ménage, 124.
- Ménard (Nicolas), 106.
- Méré-Plassac (de), 124.
- Merpins, 176, 208.
- Mesme (de), 40.
- Mesnard, curé de Bourg-Charente, 66.
- Michel de Chaumontet, 41.
- Milautier (Jean-M.), greffier, 21.
- Mintier (Le), 39.
- Monnoye (La), 212, 221.
- Montégut (de), 60.
- Montendre, 93, 179.
- Montferrier (de), 178.
- Montgré, 73. •
- Montholon (François de), 28, 187.
 — (Jérôme), 187.
- Montigny, 73, 90.
- Montlieu, 93.
- Montmorency, 71.
- Montroy, 186.
- Moquellon, notaire à Tusson, 126.
- Moreau de Grandmaison, 42.
- Mornac, 112.
- Mosnac, 188.
- Mothe (Prosper de La), 36.
- Motte-Fouqué (La), 178.
- Moulin (Charles du), 27.
- Moustier (du), 118, 225.
- Moins, 147.
- Molé de Champlatreux, 16.
- Montaigne, 179.
 — (Michel), 55.
 — (Raymond), 55, 78, 185, 187.
 — (Anne, Henri, Nicolas, Joseph), 55.
- Montalembert (de), 129, 185.
- Montalembert, 182.
- Montanceix, 161.
- Montardy (de), 154.
- Montault de Navailles, 178, 179.
- Montausier (duc de), 124.
- Montberon (Marguerite de), 72, 96, 136.
 — (Louis de), 73, 136, 147.
 — (Jean de), 136.
 — (Jacquette de), 142.
 — (Suzanne de), 147.
- Montdidier, 107.
- Montdomaine, 25, 27, 47.
- Montdomaine (Denis, Jean de), 27.

N

Nanteuil en Vallée, 54.
 Naudé, 228.
 Navailles (Jehan, Joseph de), 55.
 Voir Montault.
 Nemours (duc de), 119.
 Nepoux (Jean, Anne), 10.
 Nesmond (François, Théodore de),
 58, 124.
 — (Marie), 179.
 — (André), 187.
 Nicéron (le P.), 5, 209, 210.
Nieul, 73.
Nigeon, 44.
 Nisard (Charles), 207, 209, 220.
 Noé (Madeleine de), 91.

O

Ogier (François), 211, 212.
Oriole, 184.
 Ossat (d'), 38, 61.
 Otman (François), 27.

P

Païs, 146.
 Parque, notaire à Paris, 35, 37.
Parthenay, 186.
 Pas (Crispin de), 121, 122, 126, 203.
 Pasatier de la Beausse, 73.
 Pasquier (Théodore), 34
 — de la Ferlandière, 38.
 — (Antoine), 127.
 — des Horme, 36.
 — (Charlotte), 37.
 — de Granville, 37.
 — de Mauléon, 37.
 — de Bois-Julien, 38.
 — de Bussy, 39.
 — de Laurière, 41.
 — du Buc, 42.
 — de la Mirauldière, 44.

Pasquier (Antoine), archer, 24.
 — (Arnauld), sergent, 24.
 — (le chancelier), 14, 15, 22,
 23.
 — (Jean), de Toul, 12.
 — (Denis-Louis), 19.
 — (Estienne), 11, 12.
 — (Jacques), 11.
 — (Samuel), 12.
 — (Samson), 12.
 — (Guillaume), 8.
 — de Blin, 16, 11.
 — de Malador, 8.
 — (L.), de Corme-Royal, 13.
 — de Coulans, 14, 16, 18, 19,
 20, 21, 22.
 — de Francieu, 8, 9.
 — de la Martinière, 16.
 — des Murs, 16.
 — (Jean), de Poitiers, 16.
 — d'Ornay, 16, 37.
 — de Villefranche, 8.
 — de Valgrand, 9, 10.
 — de Vardanché, 43.
 Pathay (Florimond de), 127.
 Patin (Guy), 116, 119.
 Paussa de Lignère, 103.
 Pavillon, 190.
 Pelletier (André Le), 10.
 Penthievre (duc de), 46.
 Péreire, 46.
 Péricart (de), 124.
 Peron, notaire à Paris, 19.
 Perrinière, 131.
 Perron (du), 183.
 Personne (La), 171.
Petit-Couhé, 73.
 Phelypeaux de Pontchartrain, 101.
 Philippart, 92.
 Philippe (René, Julien), 8.
 Picart (Le), 50.
 Picault, 36.

Piètre, 47.
 Pinault (Jean), 26, 27, 31.
 Pinet (Germain), 170.
 Pithou (Pierre), 71, 112.
 Plessis de Richelieu (du), 68. *Voir*
 Richelieu.
 Plessis-Mornay (du), 183.
 Poitiers, 54.
 Poitremol (Philippe), 19.
 Polignac (de), 186.
 Poltrot de Méré, 218.
 Pommereu (de), 50.
 Pomponne de Bellièvre, 102, 202.
 Pons (de), 91, 145, 166.
 Pontcourlay (de), 131, 136.
 Ponty (des), 10.
 Porte (de La), 43.
 Porte (La), 92, 224.
 Potier de Silly, 70.
 Pourcel, notaire, 19.
 Poussard (Charles de), 57.
 — (Anne), 96.
Prée (le fort de la), 179.
Presle, 45.
 Prévost de Sansac, 153, 154.

Q

Quérard, 5.

R

Rabutin (de), baron de Chantal,
 178, 179.
 Rambouillet (de), 136.
 Rancé (de), 92.
 Ranson (Anne), 109.
 Raoul (Charles), 92.
 Raoul de la Guibourgère, 186,
 187, 192.
 Raphan, 225.
 Rathery, 5, 18.
 Raunay, 47.
 Ravailiac, 58, 59, 104, 196, 216.

Ravard (Pierre de), 73.
 — (Jacques), 129.
 Ravau du Pérou, 41.
Ré (île de), 178.
 Réau (de), 189.
 Régnier (Mathurin), 220.
 Rémy (Abraham, Antoine), 224,
 228.
 Renaud d'Este, 107.
 Restendères (de), 178.
 Retz (cardinal de), 118.
 Reynard, 42.
 Ribbes (Charles de), 6.
Ribérolles, 201.
 Richelet (Nicolas), 224.
 Richelieu, 107, 116, 118, 119, 121,
 182, 187, 225.
 Richeome (Louis), 211.
 Richer-Serizy, 157.
 Rieux d'Assérac, 101.
Rioux, 202.
 Riquet (Jean-Mathias, Pierre-
 Paul), 55.
 Rivaux (des), 146.
 Robert d'Arbrissel, 102.
 Robertier, notaire à Burie, 90.
 Robillard (Anne), 9.
 Rochard, notaire en Ré, 11.
 Rochebeaucourt (François de La),
 25, 30, 171.
 — (Marie de La), 178.
 Rochechouart (Radégonde de), 73.
 — (Aimery de), 101.
 — (Alexandre, Julie-
 Sophie, Louise-
 Alexandrine,
 Marthe-Suzanne,
 Isaac-Louis), 127.
 — (Jean-Louis de), 136.
 Rochefoucauld (Isaac de La), 94.
 — (Angélique), 155.
 — (Charles), 178, 179.

- Rochefoucauld (Jean-Louis), 136.
 Roche-Jacquelein (de La), 131, 163.
Rochelle (La), 178, 198.
 Roches (M^{me} des), 65, 112.
 Roches-Baritaud (des), 179.
 Roche-Véron (de La), 183.
 Rœmond (Florimond de), 223.
 — (Charles de), 217, 228.
 — (de la Veyre), 223.
 Roger (de), 185.
Romegoux, 129.
 Ronsard, 220.
 Roque de Gravelines (de La), 42, 157.
 Rosiers (des), 183.
 Rouault de Gamaches, 101.
 Rouillé de Boissy, 40, 148.
 Roulet, maire de Mainxe, 66.
Royan, 197.
 Ruau (des), 185.
 Ruffec (baron de), 57.
 Ruisseau (des), 227.
- S**
- Sablonceaux, 179.
 Sailly (de), 184.
 Saint-Bonnet (Jean de), 178.
Saint-Denys d'Anjou, 10.
 Saint-Étienne (de), 33.
Saint-Fort sur le Né, 126.
Saint-Genest, 55.
 Saint-Georges (Louis de), 73, 98.
Saint-Georges des Coteaux, 55.
 Saint-Germain, 118, 186.
 Saint-Gilles (de), 42.
Saint-Jean d'Angély, 185, 188, 189, 197, 198.
Saint-Laurent, 106.
 Saint-Laurent (de), 170.
Saint-Léger, 197.
Saint-Léger d'Agnetz, 11.
 Saint-Luc (de), 117, 179.
- Saint-Mahé*, 185.
Saint-Martin de Ré, 11.
Saint-Maur, 47.
 Saint-Preuil (de), 185.
 Saint-Remy Villiers, 118.
Saint-Sulpice, 176.
Saint-Surin, 178, 179.
 Sainte-Foy (de), 183.
 Sainte-Marthe (Scève de), 6, 57, 88, 112, 152.
 Sainte-Maure (Guy de), 184.
 — (Geoffroy), 187.
 Salignac (de), 154.
 Salis (Henri de), 41.
Salvert en Berry, 50.
 Sanguin (J.-Ph.) de Roquemont, 11.
 Santeuil (Claude, Marie, etc.), 20, 21.
 Saudubois (Jeanne), 43.
Saujon, 178.
 Saulnier (Marie), 8.
 Sauvebœuf, 190.
Sauzet, 50.
Savignac, 92.
 Savoie (Henri de), 119, 121.
 Scribani (le P.), 225.
 Séguier (Pierre), 27.
 — (Jérôme), 112.
 — (Antoine), 187.
 Sèneschal (François), 35.
 Senné, 124.
 Serre de Saint-Romans (J.-S. de), 23.
 Serres (Jean de), 194.
 Servin, 112, 226.
 Sévigné (M^{me} de), 178, 184.
 Sillery (de), 188.
 Sillery (Françoise de), 102.
 Sizé (François), 114.
 — (Pierre), 183.
 Socin (Marianus), 27.
Solençon, 126.

Soubran, 178.
Soulet (Alexandre), 90.
Souvré de Courtenvaux, 185.
Suberville (Louise de), 55.

T

Taillan, 55.
Taillebourg, 73, 161, 183.
Taillefer de Barrière, 156.
— (comte de), 60.
Tallemant des Réaux, 117, 118, 224.
Talleyrand de Grignols, 159.
Teissier (Marguerite), 25.
— (N.), 26.
Texier (Claude), 114.
Thevet (André), 5, 67.
Thibaudière (de La), 178.
Thou (Christophe de), 27, 65.
Tillet (Hélie, Jean, André, Louis, Séraphin, Marguerite), 25, 26.
Tiraqueau, 97.
Titon du Tillet, 4.
Toiras (maréchal de), 178, 179.
Tour (Réné de La), 126.
Tournan, 45.
Touvre, 59, 67.
Treffort, 21.
Tristan (Marie), 21.
Troyes, 112.
Turmet, 146.
Turnèbe, 112, 187.
Turpin (Guillaume), 12, 98.
Turpin (de), 156, 173.
Tusson, 52, 57, 103, 103, 107, 108, 126, 200.

U

Urfé (Honoré d'), 70.

V

Vair (Guillaume de), 65, 187, 199.

Vallée (La), 55.

Varèze, 171.

Vasselot de la Chambaudière, 98, 99.

Vasseur (Le) d'Armainville, 11.

Vateran, 225.

Vaudoré, 97. *Voir* Bremond.

Vendôme (le grand prieur de), *Vérac*, 73.

Verdier (du), 5, 12.

Vergier (du). *Voir* les Roche-Jacquelein, 31.

Versoris (Pierre de), 28.

Viau (Théophile de), 210, 211, 230.

Vieuxmaison (de), de Chanteclerc, 37.

Vigor (Simon), 183.

Vigné (du), 146.

Vignerot (de), 131, 136.

Vignolles la Hire (de), 178.

Vignolles, 178.

Villardeaux (Claude de), 74.

Villemongey, 47.

Villemontée (de), 124.

Viollet (Jacques), procureur, 19.

Villeloin, 122.

Villeroy, 12.

Villiers (de), 225.

Villiers, 187.

Vinsonneau de la Péreuse, 191.

Viot (Louise), 43.

Vivier (Le), 202.

Vivonne de la Chateigneraye, 37.

Vivonne-Rambouillet, 136.

Voltaire, 17.

Volvire (Philippe de), 57.

Voulon (Dauphine de), 72.

Vyart (Claude), 19.

Y

Yvonnet, 36.



TABLE DES PIÈCES JUSTIFICATIVES

	Pages.
I. — Jugement de l'Élection de Blois (13 février 1660) maintenant Pierre Pasquier dans la noblesse...	237
II. — Arrêt du Conseil d'État (9 juillet 1668) qui maintient Pierre Pasquier d'Ornay dans la noblesse	240
III. — Testament de Louis Pasquier de Blin, lieutenant du roi en l'île de Ré, à Saint-Martin, le 11 avril 1712.....	247
IV. — Inventaire fait après le décès de Louis Pasquier de Blin, le 20 juin 1743.....	249
V. — Quittance de Noël Besnard du Verger, petit-fils de Guy Pasquier... ..	251
VI. — Quittance de Louise Pasquier, 23 mai 1698.....	253
VII. — Les Favereau et les Pasquier	253
VIII. — Contrat de mariage (24 août 1617) de Jacques Favereau et de Marguerite Pasquier.....	255
IX. — Pasquier de Bussy. — Évocation à cause de parenté (19 novembre 1669).....	259
X. — Raymond de Montaigne, correspondant de Nicolas Pasquier... ..	261



ALPHABET
DE
L'ART MILITAIRE
DE
JEAN MONTGEON
SIEUR DU HAUT-PUY DE FLÉAC
ANGOUMOISIN

Avec les Ordonnances du Roy sur le Règlement de l'Infanterie

RÉIMPRESSION D'APRÈS LES ÉDITIONS DE 1615 ET 1620

ANNOTÉE PAR

LE COMTE ANATOLE DE BREMOND D'ARS

I.

LE Père Daniel, dans son *Histoire de la Milice Française*, emprunte un certain nombre de citations à un ancien écrit sur la même matière, intitulé *Alphabet de l'Art Militaire* de Jean Montgeon, sieur du Haut-Puy de Fléac.

Le nom de cet auteur indiquait, tout d'abord, qu'il devait appartenir à l'Angoumois, mais rien ne le prouvait positivement, car son livre, introuvable, semblait même inconnu des bibliographes, depuis le Père Lelong jusqu'à Brunet et Quérard. Enfin, grâce

à l'obligeance de M. Eugène d'Auriac, de la Bibliothèque nationale, je parvins à connaître l'ouvrage cité par le Père Daniel, dont un exemplaire fut découvert relié avec d'autres plaquettes. Mes prévisions de bibliophile étaient confirmées : Jean Montgeon était bien notre compatriote, comme l'énonce le titre de son livre que voici textuellement :

ALPHABET DE L'ART MILITAIRE de JEAN MONTGEON, sieur du Haut-Puy de Fléac, Angoumois.

Avec les ordonnances du Roy sur le Reiglement de l'Infanterie.

A SAVMVR, par *Thomas Portav*. 1615.

Pendant que je songeais à retirer d'un oubli si profond le nom et l'œuvre de notre auteur angoumois, un second exemplaire de ce livre, aujourd'hui si rare, apparaissait à la vente publique de la bibliothèque de M. de Treverret, savant collectionneur qui avait passé sa vie à réunir tous les ouvrages relatifs à l'art militaire. Le précieux opuscule échut à M. le général Mellinet, qui voulut bien me le confier pour le comparer à l'exemplaire que j'avais fait copier à la bibliothèque de la rue Richelieu.

C'était le même texte, quoique d'une édition postérieure de cinq ans à celle de Saumur, et publiée à ROUEN, chez *Claude Le Villain, libraire et relieur du Roy, rue du Bec, à la Bonne Renommée*. 1620.

La marque de Claude Le Villain est, en effet, une Renommée entourée de cette légende : *Ad Celum volito vt in Deo quiescam*. Le cartouche est cantonné des armes de France, de Navarre, de Rouen et de Normandie.

Cette édition de 1620 forme un petit in-12, conte-

nant trois feuillets non chiffrés, y compris le titre, et cinquante-trois pages. Elle ne diffère de celle de 1615 que par de légères modifications dans la disposition du titre et dans l'emploi des majuscules et capitales ; car, en fait d'orthographe et de ponctuation, l'imprimeur de Rouën n'a guère suivi de meilleurs principes que son confrère de Saumur, Thomas Portau (1). Le Père Daniel, en citant l'*Alphabet Militaire* (t. II, p. 588), le désigne comme « un petit livret imprimé en 1617, et composé par un officier d'armée appelé Montgeon, sieur du Haut-Puy de Fléac, qui avoit servi sous Charles IX. » Ce serait donc une autre édition à ajouter aux deux que nous connaissons. Elle ne devait point différer de celles de 1615 et 1620.

II.

Le livre de Jean Montgeon, très peu volumineux, étoit probablement destiné à servir de memento ou manuel aux officiers et soldats. La division en est fort simple, ainsi que l'on en peut juger par l'énoncé des chapitres : *Le Soldat. — Du Lancepassade. — Du Caporal et Chef d'Escouade. — Du Sergent. — De l'Enseigne. — Du Lieutenant. — Du Capitaine en Chef.*

Puis, vient une table de l'extraction de la racine

(1) Ce dernier est sans doute le même qu'un Thomas Portau, établi à Niort en 1596, où il édita les œuvres de Clément Marot, édition revue et augmentée, avec quelques œuvres de Michel Marot, fils de Clément : un volume petit in-8°. — En 1598, il imprime les œuvres de Jacques Yver, de Niort. — En 1612, le même édita à Saumur le *Commentaire sur les Coustumes du pays de Lodunois*, par Pierre Le Proust.

carrée jusqu'au nombre 65, et une assez longue instruction à l'usage du sergent sur les différentes manœuvres pour défiler, se ranger en bataille, etc.

Le règlement du 20 mars 1550 est suivi d'une autre instruction fort détaillée « pour donner le Morion aux soldats manquant en leur devoir. »

C'était un châtiment militaire en usage du temps de Charles IX, dit simplement le Père Daniel. Richelieu en donne une définition plus explicite, mais en termes un peu crus pour un grammairien : « *Morion*, grands coups de crosse de mousquet, qu'on donnoit sur le c., dans le corps de garde, à un soldat qui avoit manqué. »

Dans le journal *l'Intermédiaire*, plusieurs correspondants ont vainement cherché à découvrir l'origine de ce genre de punition. L'un d'eux reconnaît que c'était un fouet particulier à l'usage des soldats ; car le fouet avec des verges est déshonorant, tandis qu'appliqué avec une crosse de mousquet, il n'y avait là rien de blessant..., du moins pour l'honneur.

Cette dernière partie de l'*Alphabet Militaire* n'est pas la moins curieuse, et nous prouve que les mœurs guerrières d'un autre âge n'étaient pas toujours aussi relâchées qu'on pourrait le croire à une distance de trois siècles. La discipline était, au contraire, d'une rigueur extrême.

Le Père Daniel emprunte encore à Jean Montgeon ce qui a trait à cette punition du Morion, mais il ne rapporte que le commencement de cet intéressant chapitre : « Le reste — dit le bon Père — est conçu « en termes si impertinens, que la bienséance ne me « permet pas de les transcrire. Ce châtiment avoit

« été sans doute institué par autorité ; mais je m'imagine qu'on avoit laissé dresser la formule par quelque sergent, qui l'avoit composée en style de corps de garde. » (*Hist. de la Milice Fr.*, t. II, p. 589.)

Le savant historien a parfaitement raison ; cependant, il y a possibilité de reproduire le texte en entier, à l'exception de trois ou quatre mots dont la suppression ne change en rien la formule utile à connaître et à conserver au point de vue des usages d'autrefois.

On y voit, entre autres choses, l'énumération complète de l'équipage de chasse et du personnel domestique d'un riche châtelain de cette époque.

Cette bizarre correction du Morion s'exécutait en chantant des refrains analogues aux formules rimées qui, jadis, accompagnaient les jeux populaires ; et que certaines rondes d'enfants rappellent encore de nos jours.

III.

Selon la mode du temps, le livre de Jean Montgeon ne pouvait manquer d'être orné et précédé de dédicaces, sonnets et quatrains :

Notre compatriote dédia son œuvre « à M. le baron d'Ambleville, gouverneur de la ville et château de Cognac, » Claude de Jussac, fils aîné de François de Jussac, baron d'Ambleville, chevalier des ordres du roi, lieutenant général commandant pour Sa Majesté les provinces d'Angoumois, Saintonge et Aunis, et d'Isabeau de Bourdeille, nièce de Brantôme. Cette dédi-

cace est suivie d'un sonnet « au mesme sieur d'Ambleville, » où l'harmonie des vers est loin de corriger l'emphase des comparaisons louangeuses. Enfin, Montgeon n'oublie pas d'ajouter un quatrain final à ces discours préliminaires.

Le quatrain fermait la marche de ce long défilé de compliments préparatoires.

Ce jeune Claude de Jussac d'Ambleville ne justifia pas entièrement les merveilleux pronostics de Jean Montgeon qui, en 1615, le regardait déjà comme

L'inexpugnable appuy du sceptre de nos Rois.

Du moins, on ne voit pas qu'il soit parvenu à de hauts emplois, et nous en savons peu de chose. En 1635, il est mentionné comme défaillant au Ban de la Noblesse d'Angoumois, commandée par le baron d'Ars, étant sans doute déjà employé aux armées du roi. En 1655, le baron d'Ambleville était gouverneur du Havre. Son frère puîné, François de Jussac, plus connu sous le nom de Saint-Preuil, devint maréchal de camp et gouverneur d'Arras. Il eut le même sort que le duc de Montmorency qu'il avait fait prisonnier à Castelnaudary, et eut la tête tranchée à Amiens, le 9 novembre 1641, victime — disent les historiens — de l'inimitié que lui portaient le maréchal de la Meilleraye et le secrétaire d'État des Noyers.

IV.

Avant de reproduire le texte de l'*Alphabet Militaire*, suivi de quelques notes explicatives indispen-

sables , il est juste de consigner ici le peu de documents qu'il m'a été possible , jusqu'à ce jour , de recueillir sur Jean Montgeon et sa famille.

On voit dans l'*Histoire d'Angoumois* de Vigier de la Pile (éditée par M. l'abbé Michon) que cette ancienne famille MONTGEON ou MONGEON fut l'une des plus importantes de celles qui donnèrent des maires et conseillers à la ville d'Angoulême.

Michel Montgeon succéda, en 1482, comme maire de cette ville, à Penot de la Combe, mort assassiné. Il était encore conseiller en 1488.

Micheau Montgeon (peut-être fils du précédent, si ce n'est le même), échevin en 1492 et 1498, fut remplacé dans cette charge en 1501 par son fils Louis Montgeon.

Penot Montgeon figure comme conseiller de 1506 à 1516.

Jean Montgeon, sieur du Petit-Chalonne, et maire d'Angoulême en 1536, fut ensuite conseiller jusqu'en 1544.

Pierre Montgeon lui succède en 1558 en qualité de conseiller, et est lui-même remplacé en 1586 par son fils Jacques Montgeon, qualifié sieur de Fléac, vivant encore en 1626.

Ce Jacques Montgeon, sieur de Fléac, avait un frère nommé Jean, sieur du Petit-Chalonne, qui, à la recherche de 1669, articule qu'il était fils de Pierre et petit-fils de Jean, et qu'il avait toujours pris la qualité d'écuyer. Il justifie la filiation de son père, Pierre Montgeon, par une ancienne enquête, et représente que le manoir du Petit-Chalonne avait été pillé, les titres enlevés, et que son père, ledit Pierre

Montgeon, avait été emmené prisonnier pendant les guerres de religion.

D'après l'ordre des temps, il y a donc tout lieu de considérer Jean Montgeon de Fléac, auteur de l'*Alphabet Militaire*, comme fils de Jean Montgeon, maire d'Angoulême en 1536, et frère puîné de Pierre Montgeon, possesseur du manoir principal — le Petit-Chalonne — (puisque là se trouvaient tous les titres de la famille).

Notre Jean Montgeon aurait été partagé du petit fief du Haut-Puy de Fléac, et, ne pouvant — comme cadet — succéder aux charges municipales de son père, il se serait ainsi décidé à suivre le parti des armes.

On peut également présumer qu'il mourut sans postérité, son neveu Jacques Montgeon, fils de Pierre, se qualifiant sieur de Fléac en 1626.

Le manoir du Petit-Chalonne, non loin de Fléac, et à deux lieues d'Angoulême, sur la rive droite de la Charente, appartient aujourd'hui à M. Gennet.

« Il y avoit alors une autre famille de Mongeon du côté de Chabonais — ajoute Vigier de la Pile. — François Mongeon, sieur de la Grange, rapporta une sentence de maintenue rendue contre les habitants de Chabonais. Je ne sais si c'étoit de la même famille. Je n'en connois point de ce nom en Angoumois. On m'a dit qu'il y en a du côté de Saint-Junien. »

MM. Gustave de Rencogne, archiviste de la Charente et président de la Société archéologique, Edmond Sénemaud, archiviste des Ardennes, et Henri de Montégut, par leur connaissance parfaite de l'histoire de notre province, sont plus à même que per-

sonne de répondre à la question de Vigier de la Pile. Cependant, tout porte à croire que la famille Montgeon est entièrement éteinte.

Dans la liste du Ban de la Noblesse d'Angoumois en 1635, publiée par le vicomte Théophile de Bremond d'Ars, on voit un Isaac Michaud de Montjeon, écuyer, sieur de Rochefort, et Jehan Michaud de Montjeon, son frère, chargé de le remplacer. Appartenaient-ils à la famille des maires d'Angoulême ? Évidemment non : Michaud étant ici l'appellation patronymique de ces deux gentilshommes, et non point un prénom comme pour Micheau Montgeon, échevin d'Angoulême en 1492. On ne peut guère davantage découvrir quelque rapport de parenté entre les Montgeon de Fléac et une famille de Montjon, dont était Antoine de Montjon de Belac, maire de Poitiers en 1637, de qui sont issus les sieurs de Fleuré, cités dans l'*État du Poitou*. Ce surnom de Belac — comme le fait remarquer M. Théophile de Bremond d'Ars — donnerait à penser que ces Montjon de Poitiers pouvaient être les mêmes que ceux du Limousin indiqués par Vigier de la Pile.

V.

Nous savons fort peu de chose de la vie militaire de Jean Montgeon. Seulement, d'après quelques passages de son livre, on voit qu'il était entré assez jeune au service comme volontaire dans le régiment de Piémont. Il nous apprend qu'il se trouvait, avant la Saint-Barthélemy, en garnison à Abbeville, servant dans la compagnie de Monsieur de Guerries

l'aîné, mestre de camp du régiment de Piémont, et que peu de temps après il entra en campagne. Peut-être avait-il commencé à servir dès 1569, à la défense de Poitiers, où fut tué le mestre de camp de Piémont, Monsieur d'Honoux.

Il avait — dit-il dans son *Alphabet* — pour Enseigne Dominique de Vic, mort gouverneur de Calais le 14 août 1613, âgé de cinquante-neuf ans. Ces dates nous fixent à peu près sur l'âge de Montgeon, sans doute contemporain de son jeune Enseigne, et par conséquent né vers 1550 : ce qui vient encore confirmer l'opinion émise plus haut, que le sieur de Fléac était bien fils de Jean Montgeon, maire d'Angoulême en 1536.

Cette indication nous démontre aussi que l'*Alphabet de l'Art Militaire* fut écrit pendant les années 1612 et 1613, terminé peu de temps après la mort de Dominique de Vic, et vingt-sept ans après le siège de Taillebourg (1585) dont il est parlé au chapitre de l'*Enseigne*.

Jean Montgeon nous dit encore qu'il se trouva au siège de La Rochelle avec les capitaines Gohas et Cosseins, souvent cités dans les mémoires de Brantôme. Mais depuis cette époque (1573), la vie militaire et privée du sieur de Fléac — alors âgé de vingt et quelques années — nous est entièrement inconnue. Il est difficile de savoir à quel grade il parvint : celui d'officier d'armée dont le qualifie le Père Daniel est très vague. Abandonna-t-il de bonne heure le métier des armes pour se livrer à l'étude des lettres, comme Scudéry qui « pensant n'estre que soldat se trouva encore poète » ?

D'un autre côté, on peut admettre que Montgeon se livra à l'étude de l'art militaire, tout en continuant de servir dans le régiment de Piémont. Cette hypothèse est même assez naturelle.

En effet, pourquoi les deux éditions que nous connaissons de son *Alphabet Militaire* furent-elles publiées, l'une à Saumur, et l'autre à Rouen, au lieu de l'être en Angoumois, si l'auteur eût été déjà retiré dans son pays natal? On peut donc, à la rigueur, induire de cette circonstance que Montgeon se trouvait en 1615 en garnison à Saumur, et à Rouen en 1620. Autrement, pourquoi allait-il chercher au loin deux imprimeurs si négligents?

En dernier lieu, rien n'empêche de supposer que ces deux éditions — et principalement celle de Rouen — parurent après la mort de l'auteur. Ce qui expliquerait pourquoi l'*Alphabet Militaire*, devenu une sorte de manuel très répandu dans l'armée, fut réimprimé avec si peu de soin par des libraires plus soucieux d'une vente facile et avantageuse que de la perfection typographique. Je m'imagine que Claude Le Villain, qui pouvait avoir la spécialité des livres sur l'art militaire (comme son confrère Calles, de Rouen, chez qui avait paru en 1602 l'ouvrage de Louis de Montgommery de Courbouzon — *La Millice Francoise réduite à l'ancien ordre et discipline* — cité par Montgeon); je suis donc porté à croire que ce Claude Le Villain — malgré sa *Bonne Renommée* — publia cette édition de 1620, après la mort de l'auteur, sans se donner la peine d'en corriger les nombreuses *coquilles*.

Pour l'honneur de l'auteur angoumois, il vaut

mieux le dégager — de cette façon — de la responsabilité de ces deux éditions, où notre brave compatriote parle quelquefois comme *M. Prudhomme*. Ainsi, l'éditeur fait dire à Montgeon : Le sergent *est* une belle charge. — On a pris la liberté d'écrire : *a* une belle charge. — Dans les vers du sonnet, l'imprimeur a mis : Qui *sont* tes coups ; — on a corrigé ainsi : Qui *sous* tes coups. — Sans ces corrections, beaucoup de phrases n'auraient aucun sens. La ponctuation, encore plus négligée que l'orthographe, qu'il faut conserver avec ses variations incessantes, rendait souvent l'intelligence du texte très difficile ; elle a été rétablie, non sans peine. En outre de ces modifications nécessaires, on a cru devoir déférer à l'usage, aujourd'hui généralement adopté, de substituer, dans la réimpression de nos anciens auteurs, le J et le V à l'I et à l'U employés comme consonnes.

VI.

Les Montgeon étaient restés fidèles à la religion catholique, comme le témoignent les désastres qu'ils éprouvèrent durant les guerres religieuses ; et l'on a vu Pierre Montgeon, frère aîné de Jean, perdre sa fortune avec la liberté. L'auteur de l'*Alphabet Militaire* professait les mêmes principes d'honneur et de vertu : son petit ouvrage en fait foi dans plusieurs endroits, notamment au chapitre *Du Soldat* qui, « ayant principalement la crainte de Dieu devant les yeux, ne sera point jureur, larron, ni yvrongne. » Le *Caporal* « doit estre judicieux et vigilant, avoir

la crainte de Dieu..., empêcher dans son corps de garder les jurements... et remontrer le tout à ses soldats comme le père au fils... » L'*Enseigne* doit mourir enseveli dans son drapeau, etc. Le régiment de Piémont où servait Jean Montgeon s'était d'ailleurs constamment distingué par son obéissance à l'autorité du roi pendant les guerres civiles ; et les traditions de ce vieux corps soutenaient merveilleusement le courage des officiers comme l'entrain du soldat : grande et héroïque solidarité qui rend une armée invincible.

Le petit livre de Jean Montgeon — son nouvel éditeur l'avoue humblement — n'offre qu'un médiocre intérêt par lui-même ; sa rareté, au point de vue de la bibliographie angoumoisine, en fait tout le prix. Il ne peut donc aider en rien l'étude d'une nouvelle organisation militaire ; mais une grande vérité ressort de ces quelques pages arrachées à l'oubli, c'est que le meilleur soldat sera toujours celui qui craint Dieu, comme le répète Montgeon : il ne sera jamais le moins fidèle à son drapeau, le moins soumis à ses chefs et le moins intrépide aux jours du danger. Avec de tels soldats, l'armée de la France serait bientôt organisée et facilement préparée pour de nouveaux succès.

A MONSIEVR,

MONSIEVR

LE BARON D'AMBLEVILLE

Gouverneur de la ville et chasteau de Congnac.

MONSIEVR,

Il me ressouvient avoir leu dans les commentaires du seigneur de Montluc qu'un jour l'armée du roy Henry II estant en bataille, on y amena feu Messieurs de Guise et du Mayne encore petits enfants; et comme ils voyoient les troupes qui faisoient alte, ledit sieur de Montluc print une picque à un soldat, et la mist sur l'espaule de l'aisné de ces princes, luy disant : « Monsieur, voyons si vous aurez un jour bonne grace à la teste d'une armée, » et luy ayant fait faire six ou sept pas, luy aidant à supporter la picque, s'adressa aussi à Monsieur du Mayne, et luy fist le semblable, où ils prenoient grand plaisir, puis leur dit : « Messieurs, souvenez-vous que Montluc vous a le premier mis les armes sur les espaulles; Dieu vueille qu'il vous apporte de l'heur. »

Je diray donc, Monsieur, que vous ne devez pas [vous] estimer moins heureux que ces deux princes en la profession où vostre rang et noblesse de vos ancestres vous appellent, estant près un autre Montluc, sçavoir Monseigneur vostre père, de qui vous pouvez apprendre tout ce qui est requis à la perfection d'un capitaine, ses actions vertueuses l'ayant eslevé aux charges honorables de ce royaume [et] est tellement utile au bien de cet estat, qu'il semble en estre le ciment et le nœud gordien.

Ainsi, mon bonheur me faisant preceder tout autre en la dedicasse de ce petit Alphabet Militaire, je vous supplieray de le recevoir en bonne part, et faire supplication à Monseigneur vostre père qu'en ses gouvernements il vueille permettre les exercices militaires suivant l'intention de ce discours; et comme le verrez, s'il vous plaist prendre la peine de lire le traité du capitaine en chef, l'advis que je donne au Sergent ensuite du

livret d'Arithmétique ; vous obligerez la jeunesse de la patrie qui sera mieux stilée à servir nostre Roy, et moy obligé à prier Dieu que vous donnant l'aage et la force, il vous accroisse les honneurs et charges avec autant de prospérité que vous en souhaitera tousjours

Vostre bien humble serviteur

MONTGEON DE FLÉAC.

AU MESME SIEVR

BARON D'AMBLEVILLE

SONNET.

JEUNE aiglon qui desjà t'eslevant dans la nuë
Tourne tes yeux fichez au Ciel de la valeur,
Qui dois passer les tiens en prouesse et bonheur,
Si l'on peut adjouster à leur gloire conneuë :

La perte d'Illion ne fust onc advenueë,
Ne Xante teint ses flots de rougeastre couleur
Sans Pyrrhe, qui, porté d'une juste douleur,
Foudroya ses hauts murs comme poudre menuë.

Toy seul es creu de tous le Pyrrhe des François,
L'inepugnable appuy du sceptre de nos Rois,
Et le tison fatal des rebelles cohortes,

Qui sous tes coups, un jour, du monde entier ouys,
Comme espics abattus, trebuchant, demy mortes,
Sacrifieront un jour au grand nom de LOVYS.

L'AVTHEVR

A SON LIVRE.

VA, lève le sourcil, — mon Livret, — prends courage,
Ouvre-toy le chemin d'un mouvement très prompt ;
Le seul nom d'AMBLEVILLE, escrit dessus ton front,
Te servira de port au milieu de l'orage.

ALPHABET MILITAIRE

DE

JEAN MONTGEON

SIEUR DU HAUT-PUY DE FLEAC

ANGOUMOISIN

LE SOLDAT.

Le Soldat doit allant trouver le Capitaine en la compagnie où il desire s'installer, après l'avoir supplié le vouloir recevoir, luy dira son propre nom, la ville, bourg ou village de sa naissance, ne taisera point sa qualité telle quelle soit; et s'il est de famille roturière, voire vile, ne le nie point, faisant toutes fois entendre par parole, et voire par effet, qu'il desire par le moyen de son espée, et avec l'assistance de Dieu, parvenir en autre degré que ce qu'il est à present; et se doit asseurer que son Capitaine qui a passé, ou le devroit, par ce commencement, sçaura bien prendre garde à son intention. Que s'il n'a volonté de s'accroistre aux honneurs et charges, je luy conseille prendre autre vocation : car j'estime que celui qui ne s'entremet dans les compagnies, que pour vivre ou passer autant de temps, on n'en doit faire estat que comme d'un manoeuvre ou gaste-mestier; où, au contraire, celui qui aura le courage relevé doit s'asseurer que ceux qui ont

monté les degrez et sont parvenus aux charges, n'ont pas rompu la planche, mais au contraire ont tracé le chemin aux âmes genereuses afin qu'ils y arrivent.

Ayant donc esté receu et mis sur le roole, il demandera au Sergent, ou au membre de la compagnie, voire au Capitaine, en quelle esquadre il a agreable le mettre, si l'on ne luy a dit; et, après l'avoir sceu, ira trouver le Caporal, luy faisant avec honneur entendre sa bonne volonté et son insuffisance, n'ayant point encores pratiqué, ne fait profession du mestier, le suppliera luy remonstrer et suppléer à ses défauts, qui seront plustost par inadvertance, que par mauvaise intention. Il sera donc adverti en premier lieu, soit picquier, mousquetaire, ou arquebusier, de tenir ses armes nettes et claires. Je desirerois que l'on les fist bien fourbir, et mesme passer à l'esmery; et pour les conserver en cest estat, il doit en estre fort curieux, usera d'un precepte que je diray à la fin de son discours. Pour son devoir, il doit estre tellement attaché, qu'il n'y doit manquer en rien de sa charge, d'autant que les fautes qu'il pourroit commettre luy pourroient oster la vie, je ne dis pas seulement à luy, mais à toute la troupe, voire pourroit estre cause de la perte d'une place.

Estant en son devoir de sentinelle, il ne doit nullement s'asseoir de peur que le sommeil ne le surprenne : ce qui peut arriver aux plus advisez s'ils s'asseoient ou s'appuyoient contre quelque muraille ou arbre. Il se tiendra donc en estat pour n'estre surpris, je dis de l'ennemy, ne mesmes des amis fai-

sant ronde. Je l'advertis qu'Epaminonde, Capitaine Thebain, trouvant un soldat endormi qui avoit esté mis en sentinelle, le perça tout outre de son espieu; et comme on luy demanda pourquoy il l'avoit tué, respondit : « Comme je l'ay trouvé je l'ay laissé. » De peur donc de surprise, ne lairra nullement approcher personne de luy sans leur demander : — Qui va là ? — et lorsqu'ils auront respondu, se mettra à quartier pour les laisser passer, tenant ses armes en estat pour s'en servir s'il en estoit besoin; n'abandonnera le lieu où l'on l'aura mis pour aucun peril qu'il pourroit voir : et, en ces cas, doit faire comme ceux qui bastirent l'Arche de Noë, qui la construirent pour sauver autrui, et eux furent perdus. Aussi nostre Soldat combattra estant là jusques à l'extremité, donnant l'allarme afin qu'on vienne à luy ; ne sortira du corps de garde sans congé pour quelque sujet que ce soit, hors le devoir. Il doit estre advisé, ayant principalement la crainte de Dieu devant les yeux ; ne sera point jureur, larron, ne yvrongne : s'il jouë, ce sera peu, ou point du tout : pour le mieux discret en ses discours, courtois envers un chacun, propre en ses habits, honorer ses superieurs et obeissant sans murmure, ne se plaindre pas pour avoir trop demeuré en faction, ne pour la fatigue qu'il aura hors de garde : ira, tous les matins, donner le bon jour à son Capitaine, le conduire où il se va pourmener ; et, à son retour, estant près la porte du logis, se retirer sans aller escornifler ou visiter sa table, vivant plustost avec du pain en sa chambre ; et il verra à la longue qu'il sera aimé de son Capitaine et appelé. Je ne desire, ne luy conseille changer de

compagnée s'il est possible; car, en changeant, il perd tout le temps passé et les devoirs en quoy il s'est mis de bien servir. Si par fortune son Capitaine, Lieutenant ou Enseigne le vueillent rudoyer de parole, voire frapper, quelque chose que ce soit, il doit fuir leur courroux à leur veue; en ce temps là n'avoir autres armes que les jambes, et bien qu'il y en aye qui ont dit qu'ayant fui quelques pas, il doit regarder à son espée, ce sont contes du temps passé. Il doit pareille obeissance à tous les Capitaines du regiment, qui tous ont puissance de le reprendre, et, en certains cas, le chastier. S'il desire pour quelque digne sujet changer de compagnie ou se retirer, il demandera, après qu'il aura servi le mois, son congé, faisant entendre ses raisons à son Capitaine; et, s'il le refuse, aura recours au Maistre de Camp.

Je luy ay promis de luy dire le moyen d'entretenir ses armes nettes, ce qu'il fera en ceste façon. Il aura sur luy une petite boiste pleine d'un onguent composé de cire, huile d'aspic et graisse de mouton, fondu ensemble, et y aura peu de cire, afin qu'il soit liquide, et de cela frottera ses armes. Il aura de plus une grande placque de cire composée avec du suif, et de cela couvrira le bassinet de son arme, je dis mousquet ou arquebuse, jusques par dessus la visière; et, quelque temps qu'il face le poulverin sera toujours sec; et l'apportera à decouvert sur l'espaule quelque pluye qu'il face. Estant au logis il l'essuyera avec un linge chaud; il prendra garde d'avoir tousjours de bon poulverin qu'il fera luy mesme, et le portera en sa pochette en temps humide. Pour faire de bon poulverin, il faut calciner

sa poudre avec un peu de bonne eau-de-vie, et après l'avoir bien bassinée, la concasser fort menu en une escuelle d'estain, et il verra qu'il sera fort soudain ; aussi fera sa mesche.

Estant en bataille, il armera le rang, et le fera bien droict. S'il fait l'aisle droite, aura son arme hors le rang ; sur la gauche, de mesme. Si on dit quelque parole, soit pour appeler ou commander vers la queue disant : passe-parole, il se donnera garde que la parole ne finisse dans son rang ; cela est punissable.

Se gardera de paroles sales et vilaines en quelque lieu que ce soit, nommement au corps de garde. Je desirerois bien que pour y passer le temps, on y eust quelque beau livre, comme les Commentaires de Monsieur de Montluc, ou le discours politic du sieur de la Nouë. Nostre feu Roy, le grand Henry, nommoit les susdits Commentaires, la Bible des soldats. Je l'advertis de se garder bien, soit en jeu ou autrement, de desrober poudre, mesche ne balle à ses compagnons, attendu que c'est crime de mort. S'empeschera aussi du jeu de langue et de main, comme font un monde de jeunes gens. Prendra certificat de toutes ses monstrees, quy luy servira pour faire paroistre de ses services en temps et lieu ; gardera aussi ses passe-ports curieusement.

DU LANCEPASSADE.

Le Sieur de Courbouzon de Mongommery en son traicté intitulé *la Milice Françoise*, parlant de l'etimologie du nom de *Lancepassade*, dit que ce nom

et coutume d'avoir des aides au Caporal vient des guerres de Piedmont, et que lorsqu'un Cavallier avoit perdu cheval et armes, on le mettoit dans les compagnies d'Infanterie, et là servoit le Roy avec la mesme paye qu'il avoit lorsqu'il estoit avec la Cavalerie. Et, par corruption de langue voulant dire : c'est un Lancier rompu, on l'a nommé *Lancepassade*. Pour moy, je trouve qu'ils sont fort utiles, mesmement aux garnisons où les esquades entrent en gardes seules ; et seroit, selon mon jugement, besoin en avoir deux en chacune esquade, qui seroit six ou huict pour chacune compagnie, attendu que l'un est assez empesché à visiter les sentinelles, l'autre à les aller poser, et à faire une ou deux rondes ; ils se soulageront l'un l'autre. Un homme ne peut pas passer la nuit entière sans estre incommodé, estant tousjours sur pied ; et aussi ces charges se doivent commettre aux appointez. Il y en a tousjours assez dans les troupes pour les rondes.

Donc que fera nostre Lancepassade ou appointé ? S'il rencontre quelque autre ronde, ils doivent passer sans se donner le mot, bien que quelques uns ont voulu dire (et s'est pratiqué) que celui qui descouvre le premier le doit recevoir. Je nie cela, et dis que ceste regle est mauvaise, car elle se pratiquoit pour faire une fausse ronde. Je musserois ma lumière, et moyennant ce, j'aurois le mot en quelque place que ce soit. Il ne se donnera donc à personne, si ce n'estoit à un chef bien cogneu : et dis de plus, que trouvant une contre-ronde que l'on ne cognoist, on se doit arrester et prendre garde ce qu'il devient jusques à ce que l'on aye veu arriver à un corps de garde : puis, continuer

son chemin. L'on ne peut se gouverner trop seurement, mesme en chose si importante.

DU CAPORAL

ET CHEF D'ESQUADE.

LE Sieur de Corbouzon que j'ay allegué au traicté du *Lancepassade*, dit, parlant du Caporal, qu'il y en a assez de deux en une compagnie : l'un pour les Picquiers, l'autre pour les Arquebusiers. Dit de plus que luy mesme doit poser les sentinelles, les visiter et recevoir les rondes à la porte du corps de garde, qui sont choses incompatibles. Ce qui me fait croire que l'Imprimeur a failli, et n'a escrit selon l'intention du dit sieur, pour ce qu'allant visiter ou changer ses sentinelles, il ne sçauroit recevoir la ronde s'il arrive lorsqu'il n'y est pas. Il dit de plus qu'il y en a assez de deux en chasque compagnie, et desire que les Arquebusiers soient à part, et les separe des Picquiers. Je croy le contraire, et m'en rapporte aux experts : d'autant qu'en un mesme quartier où on fait garde, il est besoin d'avoir de deux sortes d'armes. De plus, s'il n'y a que deux Caporaux, il n'y aura pour le soulagement du soldat qu'une nuict franche : ce qui fait qu'il faudroit que les hommes fussent d'acier. Encore croy-je qu'ils ne sçauroient durer s'ils n'estoient bien atrempez. Les ressorts de vos rouets d'arquebuses ou pistoles perdent leur force pour demeurer trop bandez. S'il le disoit pour espargner les deniers du Roy, qu'il se souvienne que Perse, Roy de Macedoine, fust

vaincu et mené en triomphe à Rome avec grand quantité d'or et autres richesses. Jamais nos Roys ne seront souffreteux pour bien payer les soldats. Les grands mesnagers d'argent n'ont jamais guere fait de bien durant les guerres. Pour parvenir [revenir] à nostre Caporal, je trouve que c'est une belle charge : il represente un Lieutenant de Roy, son gouvernement s'estendant jusques aux limites de son quartier. Sa place metropolitaine est son corps de garde, d'où il ne doit sortir que pour recevoir les rondes à la porte, et envoyer ses Lieutenants ou Lancepassades aux autres affaires comme nous avons dit precedemment. Pour ces conditions, il doit estre judicieux et vigilant, avoir la crainte de Dieu devant les yeux, et s'il avoit quelques imperfections, les corriger, de peur de mauvais exemples : empescher dans son corps de garde les jurements, paroles sales et lubriques, je dis comme s'il estoit en terre sainte. Admonester les jeunes soldats de leur devoir, leur lire quelques livres comme j'ay dit ailleurs, les maintenir en paix et amitié ; s'il y a quelque querelle, la communiquer au Sergent s'il n'y peut mettre ordre, et garder, s'il est possible, que cela ne vienne à la cognoissance du Capitaine, sinon, qu'il sçache aussitost l'accord que le differend. Et, pour empescher que les soldats ne soient reprins pour faire quelque faute signalée, il doit avoir les ordonnances sur le fait de l'infanterie, et les mettre en placards, les lire souvent où il y aura des nouveaux venus, et mesme, de puissance absoluë, en peut faire dans son corps de garde : comme deffenses de ne laisser l'espée du costé, le fourniment ou bandolière, le hausse-col

pour le Picquier, n'avoir arquebuse ou mousquet qui ne soient chargés à balle, ce qu'il peut voir avec un tire-bourre, mais en présence de la plupart des Soldats, non autrement ; voir s'il y a de bon poulverin au bassinet, si le serpentín va bien , et remontrer le tout à ses Soldats, comme le père au fils : tout cela est de sa charge. Il a de grandes autoritez : c'est lui qui distribue les logis, les ayant reçus du Sergent, comme il fait le pain et le vin et autres commoditez. S'il y a un soldat malade, il le doit visiter ; si c'est marchant par pays, prendre garde à ses armes et bagage, et à le faire traicter. Et m'asseure que se gouvernant ainsi, il sera aimé de son Capitaine et honoré de ses Soldats. Je desirerois bien qu'on donnast à ces gens là plus d'autorité qu'ils n'en ont, parce qu'elle ne s'estend qu'estant au Corps de garde ; et je voudrois qu'ils eussent pouvoir sur les soldats en tout quartier pour leur servir de surveillance et Pedagogue.

DU SERGENT.

LE Sergent est [a] une belle charge, et plus fatiguable, et difficile que toute autre, je dis pour les mediocres. Il doit estre fort advisé et paisible, remontrer aux soldats leur devoir, principalement la forme de marcher en bataille, comme il faut porter la picque, l'arquebuse ou mousquet, lorsque l'on fait alte, la façon de tenir son arme, la démarche qu'il faut faire à la cadence du tambour, et tous ces premiers preceptes. Mettant ses soldats en bataille, ne

les doit rudoyer, ne s'y empresser trop brusquement, ains au contraire quelque diligence qu'il soit besoin, tenir tousjours une contenance modérée. J'en ay veu qui s'empeschent fort et ne font jamais rien qui vaille. Ils ressemblent aux oiseaux prins à l'aiglu [la glu] : plus ils se tourmentent, plus ils retardent leur liberté ; et, au contraire, celui qui fait sa charge avec un geste et maintien attrempé, avancera plus son œuvre en une heure que l'autre en un jour. Sa charge est donc comme j'ay dit de mettre la compagnie en bataille, aller querir le mot au Sergeant-Majeur, le donner au Capitaine et Caporal ; allant par pays, il se trouvera aux despartemens des quartiers, prendra garde où l'on logera le drapeau ; aux barriquades, posera les premières sentinelles en lieu dangereux ; fera la charge de Lancepassade, et là menera les Soldats appointez ou Lancepassades aux sentinelles dangereuses. C'est luy qui va querir les munitions, les départ au Caporal ; si quelque soldat a failli et soit reprins de la Justice, c'est luy qui le desarme ; s'il est condamné à estre desgradé, et s'il est accusé à tort, il doit débattre sa cause pour sa justification. S'il y a quelque passage à gagner, ou quelque advantage pour se loger, ou affaire où il faille seulement trente ou quarante soldats, on donne ordinairement ceste charge à un bon Sergeant, voire pour gagner quelque petite contrescarpe ; aux escarmouches vont querir les soldats pour le rafraichissement des autres. Il est besoin qu'il sçache lire, escrire, et qu'il entende quelque chose de l'Arithmétique ; et à deffaut qu'il ne l'entende, je luy ay dressé une forme de livret de l'extraction de la Ra-

cine quarrée : cela luy servira à bien dresser son bataillon et pour aider et secourir le Sergent-Majeur lorsqu'on fera les exercices. Il peut aux Soldats trop grossiers, et autres qui ne feront leur devoir par une negligente opiniastreté, les toucher de l'ampe de l'allebarde. Je l'advertis que ce soit rarement, et s'il a quelque animosité qu'il ne se serve pas de cette occasion : car, au contraire, il luy en doit laisser passer et se ressouvenir ou apprendre que Jules Cesar irrité contre un des siens luy dit au rapport de Suétone : « Si je n'étois en cholère, je te chastierois. » Parole à la vérité digne de Cesar.

DE L'ENSEIGNE.

J'APPROUVE la coustume, qui est introduite depuis peu, de donner les Enseignes à des Cadets. Un Gentilhomme de maison qui ayant moyen de despendre parmi les soldats son aage, [ne] se licentiera bien qu'il compaignonne avec eux. Il est vray qu'une trop grande privauté engendre du mespris, ce que sa prudence empeschera, parce que j'estime qu'on ne doit point en placer en ceste charge qu'il n'aye un peu frequenté les troupes. Je desirerois pourtant l'Enseigne vacquante, puisque par l'ancienne pratique elle appartenoit au premier Sergent, qu'il en fust remuneré, luy donnant paye d'Enseigne, avec promesse de la Lieutenance lorsqu'elle vacquera. La verité estant que ceste regle ayant défailli, je croy que c'est à bon tiltre, n'y ayant gueres d'apparence de voir à un pauvre Soldat, bien que vaillant, por-

ter, étant mal vestu, un Drapeau, qui est la marque Royale, l'honneur de la compagnie et la guide des Soldats. Et bien que l'habit ne serve de rien, que pour conserver du froid ou couvrir le corps humain en esté, si est-ce que cela a très bonne grace ; et un homme mal accommodé perd courage et demeure estonné en bonne compagnie. Pour le regard de sa charge, il doit, marchant par pays, en lieu non suspect des ennemis, porter son drapeau à mille pas hors du bourg, puis le donner à quelque soldat ou bien serviteur domestique, homme grand et fort qui le portera tout le jour. En lieu de peril ne l'abandonner point : cependant, il se pourra tenir avec les Capitaines à la teste de la troupe, discourant privément, tantost avec un soldat, tantost avec l'autre. Cela fait oublier aux Soldats la fatigue du chemin. S'il a un bidet auprès de luy, ce sera plus-tost par contenance que pour s'en servir, si ce n'est parmi de grande boües et mauvais chemins. Et au lieu toutesfois de le faire mener en main fera monter quelque soldat qu'il verra las et harassé. Arrivant près du rendez-vous ou quartier, il prendra son Drapeau et ne le laissera qu'il ne soit logé : prendra garde à sa barriquade et aux sentinelles, et avoir tousjours le tambour logé proche de luy, qui couche à son logis où sera le corps de garde. Sera adverti qu'en un jour de combat, le malheur advenant d'un desavantage, le taffetas luy doit servir de linceul pour l'ensevelir : et si c'est une vieille compagnie où il n'y a qu'une escharpe, le baston de l'Enseigne sera pour luy servir de cierge.

Cela fust practiqué en ce pays, [il] y a vingt-six ou

vingt-sept ans, par un jeune Gentilhomme aagé de seize ou dix-sept ans, fils de Monsieur d'Ars, qui pour lors estoit Enseigne de la Compagnie du Capitaine Beaumont, Gentilhomme de Xainctonge. Ce fust à la prinse de Taillebourg, à la barriquade près la halle. Et là, ayant fait ce qu'un homme de bien peut faire, fut tué dans son Drapeau, avec le desplaisir de tous ceux qui l'avoient seulement veu ; ayant en cela imité Cesar, lorsqu'il fust tué au Sénat par Brutus : l'un se couvrit la teste de sa robe, et l'autre de son Enseigne.

J'ay voulu inserer un Sonnet que j'ay recueilli dans les œuvres du sieur de la Croix Maron, qu'il fit lors qu'il fust tué.

SONNET.

CHASTELLIER qui avoit plus de valeur que d'aage
Voyant à Taillebourg entrer de toutes pars
Les ennemis tuant et forçant les rempars,
Il desprisa la mort, sa furie et sa rage.

D'un valeureux dessein, au milieu du carnage
Courageux il s'eslance, et comme un jeune Mars
Frappant et renversant, crioit : « A moy, soldats !
« A l'honneur, au combat, monstons nostre courage ! »

L'effort se fait plus grand, il est abandonné :
Adonc les ennemis qui l'ont environné,
Admirent la grandeur de son cœur indomptable.

Son sang partout ruisselle... Alors dans son Drapeau
Il fait sa sepulture. — O la mort honorable !
Est-il plus beau mourir, ou plus riche tombeau ?

DU LIEUTENANT.

LA charge du Lieutenant est la mesme [que celle] du Capitaine en chef, en son absence, n'y ayant nulle difference. L'on commet les commandements où il y a peril eminent plustost au Lieutenant qu'au Chef, comme la recognoissance des bresches, le logement sur une contr'escarpe importante et difficile. Car où il n'y a grande difficulté, c'est viande pour un Sergeant, comme nous avons dit en son lieu; mais où il faut mettre la main à l'œuvre à bon escient, on donne à un Lieutenant quinze ou vingt soldats de chacune compagnie du regiment, et puis va à ce qui luy est commandé. C'est un soulagement pour les Capitaines, et cela leur donne moyen de demeurer à la suite du Colomnel ou du Maistre de camp, sans qu'ils ayent soin de leurs troupes. J'ay souvenance de les avoir vus licentier du temps du Roy Charles Neufviesme. Il est vrai qu'ils eurent le choix de reprendre les Enseignes si bon leur sembloit : et, en ce faisant, les Enseignes estoient sans parti. Je ne sçay d'où cela pouvoit naistre, mais je sçay qu'incontinent après, nous fusmes à la guerre. Ce fut precisement auparavant la Saint Barthelemy. J'estois alors en garnison à Abbeville, de la compagnie de Monsieur d'Eguieres l'aisné, qui avoit le Regiment de Piedmont, et avions pour nostre Enseigne le Capitaine Serres, qui depuis a esté nommé Monsieur de Vic, qui est mort Gouverneur de Calais. C'estoit un brave Gentilhomme; car bien qu'il fust lors jeune, si est-ce qu'on pouvoit

juger, avec la petite charge qu'il avoit, qu'il seroit un jour grand personnage. Je suis tenu en bien parler : c'est luy qui premier me mist l'arquebuse sur l'espaule. Il estoit seul à la compagnie, nostre Lieutenant s'estant retiré licencié, comme j'ay dit, et le sieur de Guerries, nostre chef, estant près Monsieur de Stroczy, Colomnel. Vous eussiez jugé, voyant les comportements de ce jeune homme, que c'estoit un Precepteur et vray miroir de vertu. Je croy qu'en ce temps là nous honorions plus un Caporal qu'on ne fait aujourd'huy un Capitaine.

DU CAPITAIN EN CHEF.

LA charge d'une compagnie en chef n'est pas petite, et ce nom de Capitaine est fort honorable et de grand poids, bien qu'il semble à present qu'il soit desdaigné. Je me ressouviens seulement du temps que je prins les armes, et que j'ay allegué cy-dessus, nous n'appellions nos Capitaines que de ce nom là; et mesme devant la Rochelle, lorsque nous parlions des Maistres de Camp, on disoit : le Regiment du Capitaine Guas, le Regiment du Capitaine Goas, de Cossins, de Poillac, et ainsi des autres. Aujourd'huy, ce seroit offenser son simple Capitaine, si on ne disoit Monsieur : je croy que c'est une erreur. Pour leur charge, je n'en parleray pas, pour ce que j'estime qu'il n'y en aye point en France qui n'entende mieux le mestier que moy. Toutesfois, comme François qui desireroit bien voir l'Infanterie en sa splendeur, voire

voir pratiquer en perfection l'Art Militaire, j'en diray un petit mot.

Les compagnies sont entretenues en France pour trois principales raisons. La première, pour empêcher les surprises que pourroient faire les ennemis sur nos places. La seconde, pour récompenser les Gentishommes et bons Soldats qui ont bien et dignement servi. La troisième, afin d'entretenir la Milice en sa force, rendre les Soldats entretenus parfaits ou approchant de la perfection, afin de dresser, stiller, aguerrir les nouveaux, lorsque la nécessité contraint de dresser de nouvelles troupes; car, en ce temps là on prendra pour faire des membres de compagnies ceux-ci pour servir de Precepteurs aux autres, chose qui a été bien établie. Mais, à la vérité, on l'observe mal, n'y ayant aujourd'huy dans nos vieilles bandes, excepté aux Gardes, aucun exercice qui se pratique, que ceux desquels on ne se peut passer, qui est de mettre les soldats en sentinelle et faire quelques rondes : cela est peu ou rien du tout.

Je desirerois voir dresser des bataillons, faire des marches et contre-marches, aller à l'escarmouche, tirer des files et demi files du bataillon, et ayant fait leur *salve*, le remettre, et en faire sortir d'autre sans le rompre; et mesme pour un besoin, les faire tous combattre sans desordre : ce qui se peut, doit ou devroit pratiquer en toutes garnisons. Pour cet effect, les chefs devroient faire supplications aux seigneurs Lieutenans de Roy et Gouverneurs des Provinces y apporter leur autorité. J'entends, ce me semble, une responce d'aucuns qui disent : « Cestuy-ci parle avec sa plume et n'a pas le jugement de cognoistre qu'en

ce pays, ny mesme en Picardie, nous n'avons dans les places que deux ou trois compagnies au plus; et chacune de cinquante hommes : nostre bataillon seroit bien petit, n'y ayant que dix hommes pour teste à nos files bien aisez à faire tirer hors. »

Je responds à cela que nous sommes tous François, et faudroit crier à l'aide-voisin et employer les habitants qui sont serviteurs du Roy, et qu'il seroit bon qu'ils fussent aguerris. Numa Pompilius, grand politic et fort advisé, lors qu'il fust esleu pour commander à Rome, voyant qu'entre les anciens Romains et les Sabbins y avoit de l'envie et des querelles, afin de les incorporer ensemble, institua des festes de chaque estat : et, en ces jours, les faisoit promener à invoquer leurs Dieux, les rendans comme frères et compagnons. Ainsi en pourroit-on user entre le Soldat et le Citoyen, où communement [existe] quelque animosité en sourdine, les mettant en bataille ensemble, et les animer à qui mieux feroit. Et lors vous verriez que les troupes seroient vrayes escholes. Je tiens qu'on doit, en temps de paix, apprendre les preceptes soldatiques par Theorique [théorie], et durant la guerre par Pratique.

Pour m'acquiter de promesse au Sergent, je commenceray l'extraction de la Racine quarrée.

Premièrement : D'un provient 1, — de 4 — 2, — de 9 — 3, — de 16 — 4, — de 25 — 5 (... ainsi de suite jusqu'au nombre 4,225 d'où provient 65).

Sergent, pour m'acquitter de promesse, je t'ay voulu dresser ce livret d'Arithmétique jusques au nombre de 4,225, estimant que c'est le plus fort bataillon que l'on puisse dresser que de quatre mille hommes ; les deux cent vingt cinq seront pour faire des pelotons ou manches ; de façon que sçachant le nombre de toutes les troupes, tu n'auras qu'à disposer les armées : ce que tu feras à l'œil. D'ailleurs, je desirerois bien pouvoir te monstrier la forme de tirer tes files ou demi files de ton bataillon et y stiller les soldats qui ne sçavent cet exercice.

Tu donneras à des Soldats que tu choisiras des plus pratiques la charge de chef de file et demi file, lesquels seront signalez, afin que ceux qui les doivent suivre ne se trompent ; comme tu advertiras les Soldats de recognoistre bien ceux qui seront devant eux, chacun en droit soy ; et lorsque tu les voudras faire sortir du bataillon, tu rappelleras « File ! » et la file sortira entière. Si, au contraire, tu dis « Demi File ! » la demie viendra. Ils seront advertis, ou ceux de la gauche ou ceux de la dextre, qui sera le premier commandé. Tu les feras sortir du bataillon, du costé le plus esloigné de l'ennemi, et laisseras le bataillon à gauche, afin qu'ils soient à la bonne main pour faire leur *salve* : puis, les faisant retourner en leur place, ils feront le tour du bataillon pour se remettre, le laissant à gauche, et feras sortir l'autre file ou demi file, passant par les intervalles qui seront entre le bataillon et les pelotons.

Si tu trouves que bon soit d'en faire sur les quatre coins du bataillon, — ce que je trouve avoir fort bonne grace, et est utile, — dés lors qu'ils commenceront

leur *salve*, l'autre file commencera à s'acheminer, afin qu'il y aye tousjours des hommes pour entretenir l'escarmouche : les faisant retourner en leur place, tu peux faire tout sortir sans rompre ton ordre.

Il y a d'autres traits en l'exercice necessaire, les marches et contre-marches qui se font en ceste sorte : Lors que tu diras « A droit », incontinent, les premiers rangs se tourneront à droit, comme feront aussi tous les autres consecutivement, se mettant sur leurs armes, comme si l'ennemy estoit à vingt pas près, les arquebuses et mousquets en estat et les picques basses. Si tu dis « A gauche », tout de mesme. Et si tu commandes « Demi tour à droit », ils feront le semblable. Et en disant « Remettez-vous », chacun se remettra en son premier ordre.

Ce commandement se fera à voix basse, et suffira que le premier rang l'entende. Et au mesme temps qu'il se remet à son devoir, tous les autres avec une grande prestesse doivent faire le semblable, se servant plus de l'œil que de l'oreille : et de façon qu'excutant bien cela, on jugera que toute cette grosse troupe a un mesme mouvement.

Il y a aussi la conversion, qui n'est autre chose que serrer fort les rangs, que je croy ne servir, sinon pour empescher qu'on ne puisse juger le nombre d'hommes du bataillon, ou pour se couvrir des canonnades, si l'on en est incommodé, et qu'il y eust moyen de se couvrir de quelque petit tertre ou bosquet, estant pressez.

Il y a aussi un autre qui se pratique, qu'on nomme envoyer les soldats à la paille ou fourrage, qui se fait en ceste sorte.

On fait poser les armes bas aux soldats, chacun en son rang, puis, on les envoie à cent ou deux cents pas de là, et faisant donner l'alarme, ils reviennent tous en foule reprendre les armes et se remettre. Je croy que cela sert comme une excellente graveure sur un rouet et canon d'arquebuse ou pistolet pour faire admirer l'ouvrage et louer l'ouvrier. Si ce n'est lors qu'on veut fortifier un camp, on pourra faire travailler les soldats, et si les ennemis surviennent, ils se pourront, estant stilez, remettre d'eux mesmes en bataille.

C'est ce que je te puis dire sur ce sujet. Je t'avertis seulement qu'en toutes tes expéditions tu ne te precipite jamais : Qui se haste et crie fort ne fait rien qui vaille.

FIN

MONTGEON.

ORDONNANCE DU ROY

SUR LE REGLEMENT ET ORDRE QUE DOIT TENIR L'INFANTERIE.

Le Roy Henry second, après la prise de Boulogne, reconnoissant et approuvant l'ordre qui avoit esté tenu en un si long siege, demanda au sieur de Chastillon qui faisoit la charge de Colomnel General de l'Infanterie Françoise, quels preceptes il avoit tenu pour maintenir les Soldats en leur devoir, et luy commanda mettre par escrit les ordonnances qu'il avoit dressées pour cet effect : et les ayant communiquées à Messieurs les Connestable et Mareschaux de France et autres grands personages, les fit verifier ès cours où il estoit besoin de servir de loy à l'advenir en forme qui ensuit.

PREMIEREMENT.

Que les Capitaines ne suborneront les Soldats les uns des autres, ni les recevront en leurs compagnies sans avoir congé par escrit du Capitaine qu'ils laisseront, sur peine d'estre privez pour ce mois de leur estat applicable au Capitaine d'où ils partiront avec obligation de les rendre et renvoyer à leurs Enseignes.

Après la monstre faite, le Capitaine ne pourra donner congé au soldat qu'il n'aye servi le mois; et le soldat qui partira sans congé par escrit, sera passé par les picques ou arquebuses, selon les armes qu'il porte; et, en demandant congé avec occasion, trois jours avant la fin du mois, le Capitaine sera tenu luy donner et signer : autrement, lui sera commandé par le Colomnel ou Maistre de Camp, à qui le soldat aura recours.

Quand les bandes deslogeront de lieu à autre, le soldat ne pourra changer, ne abandonner son Capitaine, sur peine, si

c'est dans le mois, d'estre passé par les armes ; et, si c'est à la fin, sera mis l'espace d'un mois en prison, et incapable de pouvoir estre receu de nul Capitaine trois mois après.

Les armes que le soldat aura jouées seront confisquées à son Capitaine, et les pourra prendre où il les trouvera ; estans perduës tant pour celuy qui les aura jouées, que pour celuy qui les gagnera, et si sera mis le perdant en prison huit jours.

Le soldat qui vendra ou engagera ses armes, elles seront confisquées à son Capitaine, ainsi que dessus.

Le soldat qui faudra à la faction sans licence de son Capitaine, ou autre excuse légitime, sera passé par les armes.

Le soldat qui ne se trouvera promptement à une alarme, ordonnance ou autre affaire, comme son Enseigne, sera passé par les armes.

Le soldat qui sans excuse légitime abandonnera le guet, escoute ou autre lieu où son sergent l'aura mis, sera passé par les armes.

Le Sergent-Majeur sera obey des Capitaines, officiers et soldats, en ce qu'il commandera en son office : et ce sur peine, si c'est du Capitaine ou Officiers, d'estre puni arbitrairement du Colomnel ; si c'est soldat, de demander pardon au Roy, au Colomnel, au Sergent-Majeur devant toutes les compagnies, et estant despouillé et desgradé de toutes armes, banni des bandes.

Celuy qui injuriera le Sergent-Majeur en faisant son office, si c'est capitaine, sera puni arbitrairement par le Colomnel ; et si c'est soldat, sera passé par les armes.

Les Capitaines facent, chacun en leurs bandes, que tous soldats obéissent à leurs Sergents et chefs d'esquades, à leurs offices, sans les injurier, sur peine, si l'injure est verbale, de luy demander pardon devant toutes les bandes ; et si elle est de fait, d'estre passé par les armes.

Le soldat qui, en guerre, donnera cri d'une nation sera passé par les armes.

Quand une querelle surviendra entre deux ou plusieurs, nul, s'il n'est Capitaine ou Officier, n'y pourra porter aucunes armes que son espée, sur peine de confiscation d'icelles et de punition à l'arbitrage du Colomnel.

Si un Capitaine ou Officier de bande survient à une querelle, et qu'il trouve quelque soldat ayant l'espée au poing, et, soudainement, pour les despartir, criera, ceux qui ont mis l'espée au poing ne pourront plus tirer nuls coups, à peine d'estre passez par les armes.

Le soldat qui a querelle à un autre ne pourra s'accompagner, sur peine que luy et ceux qui l'accompagneront seront passez par les armes.

Le soldat qui de guet-à-pens, meschamment et avec advantage, tuera ou blessera quelque autre sera passé par les armes.

Le soldat qui sans légitime occasion dira injure qui touche l'honneur d'un autre, la dite injure et honte retournera à luy mesme, et luy sera déclaré devant tous ses compagnons.

Quand un soldat avec advantage en aura fait desdire un autre de quelque chose, le Capitaine à qui sera l'assaillant fera demander pardon à l'assailli estant la desdite nulle, et le dit assaillant banni des bandes.

Le soldat qui sans juste occasion desmentira un autre, sera mis en la place publique, et enseigne desployée, et teste nue, demandera pardon au Colomnel et à celui qu'il aura desmenti.

Le provocateur d'une querelle sans légitime occasion perdra le Camp et les armes.

Le soldat qui donnera un soufflet à un autre, pour moindre occasion que d'un desmenti, en recevra un autre de celui à qui l'aura donné, en la presence du Colomnel ou du Maistre de Camp, et sera banni des bandes.

Quand deux soldats auront une querelle, se retireront à leurs Capitaines qui regarderont à les accorder, lesquels en communiqueront au Maistre de Camp : et là où ils ne les pourront appointer, feront entendre le fait au Colomnel pour en ordonner la raison.

Quand un soldat refusera de payer à un autre ce qu'il doit, le crediteur se retirera au Capitaine du débiteur, qui le fera payer aux monstres, sans venir par voye de question, sur peine arbitraire.

Nul soldat ne pourra presenter nul cartel à un autre sans licence du Colomnel, sur peine d'estre desgradé des armes et banni des bandes.

Le soldat qui outrage un autre, ou desgainera sur luy estant au guet, ordonnance ou faction, sera passé par les armes.

Celuy qui mettra les mains aux armes dedans les villes ou places de garde, perdra le poing publiquement.

Le soldat qui, en combattant, perdra ses armes laschement, et qui se rendra sans grande occasion, sera banni des bandes et incapable de jamais porter armes.

Le soldat ne laissera aller prisonnier de guerre sans le dire à son Capitaine qui en avertira le Colomnel, sur peine d'estre condamné selon la qualité.

Le soldat qui, en assaut ou prinse de la place, ne suivra son Enseigne, pour s'amuser à saccager ou autre profit après la place prinse, sera dévalisé, desgradé et banni des bandes.

Le soldat qui desrobera biens d'Eglise à la guerre ou autrement, sera pendu et estranglé.

Le soldat ne pourra parlementer, ne avoir cognoissance à Trompette, Tabourin, ny autres des ennemis, sans le congé de son Capitaine, ne Capitaine sans congé du Colomnel.

Celui qui forcera femme ou fille sera pendu et estranglé.

Celuy qui destroussera vivandiers ou marchands des nostres, sera pendu et estranglé.

Le soldat qui entrera ou sortira d'une place de garde ou autre lieu que par les passages ordinaires, sera passé par les armes.

Le larron de boutique sera pendu et estranglé.

Le soldat qui piperà au jeu, ou desrobera les armes d'un autre, sera pendu et estranglé.

Le soldat qui blasphémèra le nom de Dieu en vain sera mis en place publique au carquant par trois jours, trois heures à chaque fois : et, à la fin d'iceux, teste nue, demandera pardon à Dieu.

Quand l'Enseigne marchera par les champs, le soldat ne l'abandonnera pour aller en fourrage ou autre lieu, sans congé de son capitaine, sur peine d'estre passé par les armes.

Nul soldat ne pourra injurier, ne empescher le Prevost des bandes ou ses gens sur peine de la vie.

Quand le Colomnel demandera le soldat delinquant, celui qui le recelera, ou fera fuir, sera puni au lieu du fugitif.

Tout Capitaine trouvant un soldat faussant les susdites Ordonnances, le pourra punir et chastier, autant d'autre compagnie que de la sienne, sans en pouvoir estre reprins de personne.

Tous lesquels Articles d'Ordonnance cy-dessus incerez, Nous voulons estre entendus generally et particulièrement pour les Capitaines et pour les Soldats à la discretion du Colomnel.

Donné à Blois, le 20^e jour de Mars, l'an de grace 1550, à Pasques, et de nostre regne le quatriesme.

INSTRUCTION

POUR DONNER LE MORION AUX SOLDATS MANQUANS EN LEUR
DEVOIR ESTANT EN GARDE,
AVEC LES CAUSES POUR LESQUELLES ILS LE DOIVENT AVOIR.

PREMIEREMENT.

Pour un desmenti au Corps de garde, l'on doit donner à un Soldat le Morion de dix en bas.

Qui mettra l'espée à la main, plus proche du Corps de garde que la longueur d'une picque, l'aura aussi de dix en bas.

Qui p..... ou jurera le nom de Dieu au Corps de garde, et en p..... plus près que la longueur d'une picque, aura les honneurs.

Qui tirera son arquebuse sans congé de son Caporal, ou qui entrera en garde sans munition de balle ou poudre, et tiendra son arquebuse non chargée et esmorcée, aura aussi les honneurs.

Qui deschaussera ses souliers tous deux à la fois pour se chauffer, ou qui s'en ira sans congé, aura aussi les honneurs.

Qui fera quelques indignitez aux armes, ou maniera celles de son compagnon, sans le congé de son Caporal, aura aussi les honneurs.

S'ensuit la forme qu'on tient pour donner le Morion.

Premierement, celui auquel on veut donner le Morion doit eslire son parrain tel que bon lui semblera pour luy donner, pourveu qu'il soit de l'escouade.

Le parrain doit demander permission au Caporal de le donner, et que les fautes qu'il y pourroit faire luy soient pardonnées.

Le parrain doit desarmer celui auquel il doit donner le Morion, et luy mettre une hallebarde en la main, et sur la pointe d'icelle mettre le chapeau de celui qui doit avoir le Morion. Puis, prendra une arquebuse, et l'ayant en la main, dira fort haut : « Messieurs, l'on vous fait sçavoir que le Morion se va donner. »

Et, après avoir quitté son chapeau, et avoir esveillé tous les soldats qui dorment, si aucuns le sont, commencer en ceste forme.

Premierement, fera le signe de la Croix sur la crosse de l'arquebuse, puis la baisera et la fera baiser à celui qui doit avoir le Morion, et commencera, en ceste forme, à frapper sur le derrière ou devant des fesses d'iceluy, pour chaque parole un coup :

Honneur à Dieu, Service au Roy, Salut aux armes :

Passe Morion, Morion passera,

Ton c.. le payera :

Si tu n'eusses point offensé,

Ton c.. ne l'eust point payé.

Voila pour la nique, voila pour la noque,

Voila pour celui qui le toque,

Et celui qui le toquera

Dieu le garde mal.

Voila pour toy,

Voila pour moy,

Le tout pour toy,

Et rien pour moy :

Le tout pour le service de Dieu et du Roy.

Hau ! planc ! Mon compagnon, m'entends-tu bien ?

Si tu ne m'entends,

Ton c.. le sents.

Suis-je ton parrain ?

Il faut que le soldat responde : Ouy.

Le parrain est tenu de remonstrer à son fillou jusques à l'aage de sept ans et demi *ma tante*, et, au bout de sept ans [dira] : le grand diable emporte le fillou, et Dieu garde mal le parrain.

Pour le mieux sçavoir, il les faut compter : 1, 2, 3, 4, 5, 6,

7 et demi. Et de 7 à 6, et de 6 à 5, et de 5 à 4, et de 4 à 3, et de 3 à 2, et de 2 à 1 : Tu n'en auras plus qu'un.

Et d'un ambigu,

Et pauvre c.,

Que feras-tu,

Et tant tu seras aujourd'huy battu.

Hep ! double Hep !

Sentinelle, fais-tu bon guet ?

La sentinelle doit répondre : « O le beau temps qu'il fait. »

Il faut demander : « Combien passe-t-il de chevaux ? » — La sentinelle répondra : « Pour le moins dix, » lesquels il faut compter les uns après les autres comme dessus.

Celuy qui donne le Morion doit dire tout haut : « On vous fait assavoir que les honneurs se vont donner. » Et doit commencer :

Voilà pour le Roy à qui Dieu doint bonne vie, santé et prospérité, et [que] toute benediction demeure eternellement sur luy ; — Voilà pour la Roynie, sa très honorée Dame et Mère ; — Voilà pour Monsieur le Duc d'Anjou, Frère du Roy ; — Voilà pour Mesdames ses sœurs. — L'on peut nommer après tous les Princes par leurs noms, tous les Officiers de la Couronne, tous les Mareschaux de France. — Puis, faut nommer le Chef du Regiment sous lequel la compagnie marche ; et puis faut nommer le Sergent-Major, puis les trois Capitaines de la Compagnie dont est ledit soldat, les Sergent, Caporal et Lancepassade de l'escouade dont est ledit Soldat, et « pour tous les bons compagnons, il n'y en a pas un d'eux qui désire faire la faute qu'avez faite. »

Après avoir dit le nom de celuy qui desire nommer, faut dire à la fin :

Voilà pour luy à qui Dieu doint bonne vie.

Passe la remie,

Et la remie passera,

Et ton c. le payera, etc., etc.

Voilà pour toy, voilà pour moy,

Le tout pour le service de Dieu et du Roy.

FIN DES HONNEURS.

S'ensuit le Morion de dix en bas.

Premierement, il faut demander à celui auquel on doit donner le Morion s'il est Gentilhomme ou Soldat. S'il fait réponse qu'il est Gentilhomme et Soldat davantage, on luy dira qu'un Gentilhomme doit avoir douze chiens courants : et pour le mieux savoir, il les faut compter : 1, 2, 3, etc., et retourner de 12 à 11, et de 11 à 12, etc.

Tu n'en auras plus qu'un.

Passes la remie, et la remie passera, etc.

Il luy faut quatre levriers : les compter et finir comme dessus.

Il luy faut deux bassets, et les compter.

Il luy faut quatre espaigneux, et les compter.

Le parrain luy doit demander s'il a beaucoup de chevaux à l'escurie ; la sentinelle, ou autre du corps de garde, respondra : « Il faut pour le moins dix chevaux, » et les compter.

Il luy faut dire : « Il luy faut pour le moins quatre oiseaux de chasse à un Gentilhomme comme vous, » et les compter et finir comme dessus.

« Il vous faut deux chiennetiers pour gouverner vos chiens, » et les compter.

« Il vous faut deux fauconniers pour gouverner vos oiseaux, » et les compter.

« Il vous faut trois palefreniers pour panser vos chevaux, » et les faut compter.

« Un Gentilhomme d'honneur, de bonne part, et de bonne famille, riche comme vous, doit avoir pour le moins deux pages et quatre laquais, qui font six, » et pour le mieux sçavoir il les faut compter.

« Il faut un Maistre d'Hostel, deux Gentilshommes, un Secrétaire et un valet de chambre qui font cinq, » et pour le mieux sçavoir, etc.

« Il vous faut un cuisinier et deux souillons de cuisine, qui font trois : » il les faut compter, etc.

A la fin, faut que le parrain die : « Oh ! que c'est une belle qualité d'estre Noble ! tout le monde n'est pas tant comme

vous. Passe la remie, la remie passera. Hau ! compagnon, fais-tu bon guet ? »

La sentinelle respond, ou autre soldat : « Oh ! le beau temps qu'il fait. »

Il faut que le parrain demande combien il y a de tours en la maison noble. S'il respond [le soldat] qu'il n'y en a point, il faut qu'un de la compagnie responde qu'il a veu la maison de Monsieur, et qu'il y a quatre tours, un ravelin, et sur chacune tour une guerite, qui sont au nombre de huit, lesquels il faut compter et finir comme dessus.

FIN POUR LA NOBLESSE.

Pour un qui se dit estre Gentilhomme pour les armes qu'il porte et Soldat pour la vie.

Il lui faut demander quelles armes il porte. S'il respond qu'il porte une arquebuse, il luy faut demander quelle arquebuse ; s'il respond qu'elle est à roüet, il faut compter tous les avis du canon.

Premierement, voila pour le canon, voila pour le fus, voila pour la roüe, voila pour la platine, voila pour l'arbre, et consecutivement de toutes les pieces de l'arquebuse.

Pour un qui a une arquebuse à mesche.

Il luy faut aussi nommer toutes les pieces de la dite arquebuse.

Il luy faut demander combien il a de charges de poudre. S'il respond qu'il n'en a que deux, le parrain luy doit remonstrer qu'un soldat comme luy doit avoir pour le moins six charges de poudre.

Un soldat de la compagnie pourra lors luy offrir et dire qu'il

a à son service demi douzaine de charges de poudre : et pour le mieux sçavoir, il faut le tout compter et finir comme dessus.

Il faut que le parrain luy demande combien il a de brasses de mesche : s'il respond qu'il n'en a que six, il faut le laisser là, et pour le mieux sçavoir, les faut compter, etc.

Il luy faut demander combien il a de balles : s'il respond deux ou trois, il faut qu'un soldat de la compagnie die qu'il en a une douzaine à son service, et les compter et finir comme dessus.

Après, le parrain dira, ayant fini pour l'arquebuse, balles et mesches :

Voilà pour ton espée, voilà pour la pignée, voilà pour la garde, voilà pour le pommeau, voilà pour la riveure (vous sçavez qu'il faut qu'elle soit rivée, car si elle n'estoit rivée, elle ne tiendrait pas), voilà pour le fourreau, voilà pour le bout, voilà pour l'espingle qui tient debout, voilà pour les pendants, voilà pour les boucles, voilà pour le guidon, voilà pour la ceinture, voilà pour les boucles et ce qui depend de la ceinture :

Voilà pour toy,
Voilà pour moy.
Etc.

Pour un qui porte la hallebarde,

Il faut dire : Voilà pour le cafier, voilà pour la hampe, voilà pour les quatre bandes, voilà pour le crochet, voilà pour la lance, voilà pour le clou qui passe au travers (vous sçavez qu'il en faut un : y en a il un à la vostre?), voilà pour les cloux, et s'il est besoin nous les compterons.

Et doit le parrain dire à celui qui reçoit le Morion :

« Eh ! mon amy, il y a deux mille en parade qui ne sçavent pas que tu es ici. Passe Morion, Morion passera, etc., comme dessus.

FINIS CORONAT OPUS.



NOTES

— *Le baron d'Ambleville.*

On a déjà vu que c'était Claude de Jussac d'Ambleville, fils aîné de François de Jussac, baron d'Ambleville, et d'Isabeau de Bourdeille.

— Il portait le titre de baron d'Ambleville du vivant de son père, selon un usage adopté par quelques maisons de Saintonge et d'Angoumois.

Il commandait la garde de la ville de Cognac, comme on le voit par une lettre de son père à M. de Pontchartrain, en date du 14 octobre 1614, qui priait ce ministre de représenter à la reine qu'il n'avait encore rien reçu de ses gages et pension de cette année, non plus que ce qui était dû de l'entretien de cette compagnie de cinquante hommes, commandée par son fils pour la garde de la ville de Cognac; qu'il était fort pauvre gentilhomme, et que, sans les bienfaits du roi, il ne lui serait pas possible de soutenir la dépense à laquelle sa charge l'obligeait. — Cette charge était celle de lieutenant général en Saintonge et Angoumois à laquelle il venait d'être appelé. C'est alors que Nicolas Pasquier lui écrivit cette longue lettre pour l'engager à pardonner à ses ennemis : « Maintenant que vous êtes appelé à ceste grande charge de lieutenance générale d'Angoumois, Saintonge et Aunis, ville et gouvernement de La Rochelle, c'est à vous de passer par une amnestie l'injure qui vous a été faite pendant que vous n'estiez que seigneur d'Ambleville. Quel mérite pensez-vous que ce vous sera en ceste grande puissance, pardonnant à vos ennemis, vous pouvant venger d'eux?... Après toutes ces raisons, ce qui vous doit plus esmouvoir au pardon, c'est la réputation qu'avez acquise d'estre l'un des plus courtois gentilshommes de France. Voudriez-vous perdre cette qualité qui vous est si advenante?... »

C'est probablement à cette époque que le gouvernement de Co-

gnac fut donné à Claude de Jussac, en remplacement de son père. — En dédiant son livre au jeune fils du commandant de la province, Jean Montgeon s'acquittait sans doute de quelque dette de reconnaissance, et cet hommage dut flatter l'amour-propre paternel du baron d'Ambleville. François de Jussac mourut en 1625, et sa veuve obtint un droit de sépulture pour toute sa famille dans l'église de Saint-Léger de Cognac, sous la chapelle de Saint-Crespin. (V. *Hist. de Cognac*, par F. Marvaud.)

Isabeau de Bourdeille, mère de Claude de Jussac d'Ambleville, testa en 1630, et demanda à être inhumée dans la chapelle d'Ambleville, où avait été porté le cœur de son mari.

Claude de Jussac avait, outre Saint-Preuil, un autre frère nommé Nicolas (peut-être filleul de Nicolas Pasquier, l'ami de son père), reçu chevalier de Malte en 1618, et trois sœurs, dont deux se marièrent : l'une, Louise, épousa Guy de Sainte-Maure, dont vint Isabelle de Sainte-Maure, femme d'Honoré de Lur Saluces, comte d'Uza, et Henriette, alliée à Gaspard Jourdain de Chabans, seigneur de la Chapelle-Faucher. Les terres d'Ambleville, de Richemont et de Barret passèrent aux enfants de ces deux sœurs de Claude de Jussac, ce qui prouve qu'il mourut sans postérité.

Ce nom d'Ambleville (qui est celui d'une ancienne paroisse du canton de Segonzac, dans la Charente) avait été déjà porté avec honneur par le sixième aïeul maternel de François de Jussac, Tanneguy Jourdain, surnommé le *brave d'Ambleville*. Cette seigneurie d'Ambleville vint aux Jourdain dès le XIII^e siècle, par l'alliance de Philippe d'Ambleville, dame dudit lieu, et veuve de Guibert de Didonne, avec le fils de Raymond Jourdain et d'Anne de Tonnay-Charente, son parent. — Madeleine-Jourdain d'Ambleville, hérita de cette seigneurie et la porta à son mari Raymond de Jussac, grand-père de Claude. — Sa sœur Anne Jourdain d'Ambleville hérita de la baronnie de Saint-Fort-sur-Né qu'elle porta, elle aussi, à Bertrand de la Tour, son mari, d'une branche puînée de la maison de la Tour d'Auvergne. — Ambleville passa successivement aux maisons de Sainte-Maure, de Pons, d'Albret de Miossens, et fut acquise ensuite par le marquis de Monconseil, avec la qualification de marquisat : il la donna à M^{me} de la Tour du Pin Gouvernet, sa fille, qui la possédait encore en 1789.

(Pour plus de détails sur la maison de Jussac et le nom d'Ambleville, et notamment sur François, père de Claude, voyez Brantôme, t. II, p. 654 et suiv.; — *Hist. du duc d'Espérnon*; — P. de Lacroix, *Relation du siège de Cognac et de la prise des châteaux d'Ambleville et de Barberieux*; — F. Marvaud, *Études hist. sur la ville de*

Cognac; — Michon, *Statist. mon. de la Charente*, où l'on cite un Arnaud Texier comme seigneur d'Ambleville en 1639, fait assez difficile à expliquer.)

— *Du Lancepassade.*

Pour la signification de cette dénomination, consulter le P. Daniel, et, parmi les ouvrages modernes, les *Esquisses historiques de l'armée française*, par le général baron Ambert; — l'*Hist. des princes de Condé*, par M. le duc d'Aumale. — On écrivait communément *Anspessade*, bien que l'étymologie de ce mot fût *Lancia spezzata*, lance rompue, ou *lancia posada*, lance arrêtée.

— *Le sieur de Courbouzon de Montgommery.*

Louis de Montgommery, seigneur de Courbouzon, est un vieil auteur aujourd'hui fort oublié. Il composa : 1° *Le Fléau d'Aristogiton*, livre dont le titre seul est connu; 2° *La Milice Française, réduite à l'ancien ordre et discipline militaire*. (Rouen, Calles, 1602, in-8°.)

« Cet ouvrage, — dit le P. Lelong, — curieux et plein de recherches, est rare. » — Le P. Daniel, qui le cite très souvent, le dit à tort, croyons-nous, imprimé en 1617; il le confond peut-être avec l'*Alphabet militaire* de Montgeon.

— *Chastellier, fils de Monsieur d'Ars, enseigne de la compagnie du capitaine Beaumont, gentilhomme de Saintonge.*

Ce jeune enseigne, connu sous le nom de baron du Chastellier (comme le furent après lui son frère Josias et ses neveux Jean-Louis et François de Bremond, — ce dernier tué au siège de Saint-Jean-d'Angély en 1621; — de Thou; *Hist. du duc d'Espernon*; *Mercurie François*), était fils aîné de Charles de Bremond, baron d'Ars et du Chastellier, seigneur de Gimeux, de Coulonges, etc., chevalier de l'ordre du roi, capitaine de cinquante hommes d'armes des ordonnances de S. M., lieutenant général commandant pour le roi les pays de Saintonge, Angoumois et Aunis, ville et gouvernement de La Rochelle, gentilhomme et chambellan des rois Charles IX, Henri III et Henri IV, et de Louise d'Albin de Valsergues de Céré.

Le capitaine Beaumont était son beau-frère.

Frédéric de Beaumont, seigneur de Cravans, mestre de camp d'infanterie et l'un des lieutenants du maréchal de Matignon en Guienne, — fils de Gilles de Beaumont et d'Anne Vigier, — de cette illustre maison saintongaise issue des anciens comtes de Beaumont-sur-Oise, — avait épousé, par contrat du 4 juin 1583, Florence de Bremond d'Ars, sœur du jeune enseigne.

On peut lire dans d'Aubigné et de Thou le récit détaillé de ce

combat de Taillebourg (septembre 1585), où les royalistes, appelés par M^{re} de la Trémoille, furent indignement trahis par sa fille qui, désirant à tout prix son alliance avec le prince de Condé, n'hésita pas à sacrifier les troupes envoyées par Bellegarde et Matignon. Dans ce but, elle dépêcha secrètement un de ses pages à Saint-Jean-d'Angély pour informer le comte de Laval que les catholiques, déjà maîtres de Taillebourg, menaçaient de s'emparer du château. C'est ainsi que les quatre compagnies de gens de pied de Beaumont, établies et retranchées dans la ville haute et basse, se virent néanmoins dans l'impossibilité de résister à des forces supérieures que Lorges et Sainte-Mesme, soutenus au dehors par Rieux, frère de Laval, amenèrent à l'improviste et à la faveur de la nuit. L'infanterie de Beaumont fut cruellement décimée, malgré l'énergique résistance déployée par les royalistes. Beaumont, fait prisonnier avec beaucoup des siens, fut, suivant d'Aubigné, traité courtoisement. Rendu à la liberté sans rançon, il ne tarda pas à se charger d'une nouvelle expédition où il ne fut pas plus heureux.

Le maréchal de Matignon l'envoya dans l'île d'Oleron pour attendre l'occasion de pénétrer dans la place de Brouage. Cette entreprise téméraire échoua. Fait prisonnier de nouveau avec les vingt-deux gentilshommes qui l'accompagnaient, Frédéric de Beaumont disparaît alors du théâtre de ces luttes sanglantes où il avait toujours pris une part si active. Il mourut sans doute peu de temps après, car Florence de Bremond d'Ars, sa veuve, épousait en secondes noces, le 10 octobre 1588, Lancelot de Donnissan, seigneur de Citran (1).

Les exemples de divergence d'opinion dans une même famille n'étaient, à cette époque, que trop fréquents. Quelques années avant le combat de Taillebourg, l'oncle maternel du jeune Chastellier qui tomba sous le fer des huguenots, Pierre d'Albin de Valsergues de Céré, — l'un des plus valeureux chefs du parti réformé, — était tué dans une sortie devant Brouage, assiégé par les catholiques, parmi lesquels combattait le baron d'Ars, son beau-frère. Et, presque en même temps, l'Église trouvait, pour combattre l'hérésie, des armes nouvelles dans les prédications éloquentes et les savants écrits d'un proche parent du gouverneur de Brouage, Jean d'Albin de Valsergues de Céré, archidiacre de Toulouse. (D'Aubigné, de Thou, Catel, Moréri, etc.) Qu'il me soit permis, à ce sujet, de rappeler en peu de mots que,

(1) M. Massieu, dans son *Histoire de Saintonge*, semble confondre Frédéric de Beaumont, mort bien avant 1588, avec un autre Beaumont, premier maître d'hôtel du roi, dépêché en Saintonge par Richelieu pour ravitailler l'armée dans l'île de Ré (1627).

durant la guerre de la Fronde, l'exemple du courageux enseigne fut suivi par un de ses petits-neveux. Josias de Bremond, marquis d'Ars, âgé de dix-neuf ans, périt au combat de Montanceix en Périgord (15 juin 1652), en défendant le drapeau confié à sa garde. Son frère puîné, Pierre de Bremond, marquis de Migré, grièvement blessé et fait prisonnier au même combat, mourut un an après, à peine âgé de dix-huit ans. Ces deux jeunes gens avaient eu pour précepteur le savant père jésuite Pierre Pelleprat, de Bordeaux, qui, en 1644, dédia à Josias, marquis d'Ars, son livre intitulé *Prolusiones oratoriæ*, en tête duquel est un portrait de son élève, gravé par François Chauveau.

C'est à tort que la nouvelle édition de l'*Histoire de la guerre de Guyenne*, du colonel Balthazar, annotée par M. C. Moreau, reproduit une erreur de l'ancienne *Gazette de France*, qui indiquait le marquis d'Ars comme fils du marquis d'Hervault (de la famille Ysoré de Pleumartin).

La mort des deux fils aînés de Jean-Louis de Bremond nous est connue avec ses circonstances particulières, non-seulement par les traditions de famille et la correspondance d'un contemporain, Samuel Robert, mais par un acte authentique, le compte de tutelle rendu le 7 mars 1662 (par devant le juge des terres et seigneurie d'Ars) par Marie de Verdelin, marquise douairière d'Ars, en présence de Jacques Pichot, écuyer, avocat en Parlement, M^r Pierre Richard, procureur au siège royal de Cognac, M^r François Cothu, avocat, M^r François de la Borderie, et Filhon, greffier.

On y voit, entre autres détails, que les deux frères, Josias et Pierre de Bremond, « s'estant mis en l'armée que commandoit M. de Montendre, eurent tout leur équipage, chevaux, argent et armes, pillé et perdu... que le sieur chevalier de Bagnolles leur presta et fournit la somme de huit cents livres, etc... Le sieur marquis d'Ars, l'aisné, estant mort de ses blessures, le s^r Pierre de Bremond, s^r de Migré, son puisné, fut mené en divers lieux, tousjours prisonnier..., qu'estant tombé malade à l'extrémité à Bourg-sur-Mer, il luy futourny la somme de 300^{ff} pour le faire mettre en chambre, au lieu de la prison, et pour estre soulagé de ses gardes... Plus, pendant la maladie dudit s^r de Migré, puisné, audit Bourg-sur-Mer, M^r de Montendre (Charles-Louis de La Rochefoucauld, marquis de Montendre, maréchal de camp, son cousin issu de germain, également fait prisonnier à Montanceix), ayant traité et composé de la rançon d'icelluy à la somme de quatre mil deux cents livres, avec le colonel Balthazar, la dite dame rendant compte au roit payé et avancé icelle..., etc., etc... »

On ne peut mettre en doute l'authenticité d'un fait historique ainsi notarié.

(V. *Biogr. saintongeaise; Relation du siège de Cognac; La Fronde en Saintonge; Notice sur la commune de Migré*, etc.)

En terminant cette longue digression amenée par le nom du baron du Chastellier, nous dirons que ce nom venait d'une terre située en Touraine (paroisse de Céré, canton de Bléré, Indre-et-Loire) et relevant directement du roi à cause du château de Montrichard. Louise d'Albin de Valsergues de Céré, fille de Louis, lieutenant général de l'artillerie de France, et l'un des compagnons d'armes de Montluc en Italie, — et de Renée de Chabonais, — l'avait, en 1559, apportée en dot à son mari, le baron d'Ars.

Le Père Daniel, dans son *Histoire de la Milice Française*, rapporte cet épisode de la prise de Taillebourg. (T. II, p. 66.)

— *Les Œuvres du sieur de La Croix-Marion.*

Montgeon cite un sonnet extrait, dit-il, des œuvres de La Croix-Marion. Je ne connais de cet ancien poète saintongeais que *La Muzé catholique du sieur de La Croix Marion sur la sainte Eucharistie*, poème divisé en huit chants (Bordeaux, S. Millanges, 1607; petit in-8° de 140 pages), volume rare et coté très haut dans les ventes.

Le prénom de La Croix-Marion est encore incertain; les vers latins que lui adresse son fils, *Henricus Maronus patri charissimo*, n'en disent rien non plus. Cet Henri Marion est peut-être le filleul dont parle Nicolas Pasquier dans une de ses lettres à M. de La Croix-Marion, capitaine d'une compagnie de gens de pied, épître suivie de la réponse.

Notre poète serait, dans ce cas, le même que ce capitaine d'une compagnie pour le service du roi à Cognac, vivant en 1615 et 1616, marié à damoiselle Barbe d'Arresrac, et père d'une fille nommée *Jacquette Marion* (registres de la paroisse de Saint-Léger de Cognac), et le même aussi que Jacques Marion, maintenu en 1598 dans l'élection de Cognac avec la qualification d'escuyer, seigneur de la Croix (paroisse de Segonzac), sans doute pour indiquer qu'il habitait alors cette paroisse, car la terre de la Croix-Marion est située près de Pons en Saintonge. Ce Jacques Marion rendait hommage au seigneur de Bouteville en 1602, d'après un titre déposé aux archives de la Charente. (Notes dues à l'obligeance de M. P. de Lacroix, de Roissac.)

M. Louis Audiat, qui a si grandement coopéré à remettre en honneur la mémoire de Bernard Palissy, et dont les laborieuses et savantes recherches ont pour ainsi dire ressuscité maint autre *oublié*, tel que le poète des bords de la Charente, André Mage de Fiefmelin, Nicolas Pasquier, fils d'Estienne, Jacques Favereau, etc., finira bien

par découvrir les œuvres complètes de La Croix-Marion, cet autre poète saintongeais qui, d'après cette citation de Montgeon, ne se borna pas à écrire *La Muzé catholique*.

— *J'ay souvenance de les avoir vus licentier [les lieutenants] du temps du Roy Charles neufviesme, etc.*

Passage cité par le P. Daniel, t. II, p. 60.

— *La compagnie de Monsieur d'Eguières l'aisné, qui avoit le régiment de Piémont.*

C'est par Montgeon que l'on apprend le nom de cet ancien mestre de camp du régiment de Piémont qui succéda à Hautefort ou à La Barthe ; mais il l'écrit de deux manières, d'abord *d'Eguieres*, puis *de Guerries*. — Le P. Daniel, qui rapporte ce passage (t. II, p. 381), écrit *Desguerries*, et Brantôme (édit. *Panth. litt.*, t. I^{er}, p. 595), le nomme *Guarrieres*. Il est donc assez difficile de connaître la véritable orthographe du nom de ce capitaine.

— *Nous n'appelions nos capitaines que de ce nom-là... On disoit : le régiment du capitaine Guas, le régiment du capitaine Goas, de Cossins, de Poillac, etc., etc.*

Le P. Daniel cite ces réflexions de Montgeon. (T. II, p. 57.)

On peut voir dans Brantôme (édit. *Panth. litt.*, t. I^{er}, p. 586-645) ce qu'il dit de ces quatre capitaines, également mentionnés dans l'*Hist. du duc d'Espéron*, les *Commentaires de Montluc*, etc. — Louis Bérenger, seigneur du Guast, devenu, par la faveur d'Henri III, mestre de camp du régiment des gardes, périt assassiné en 1575. Cosseins, Gohas et Pauillac moururent au siège de La Rochelle. — On remarque que l'éditeur de Brantôme a cru bien faire en écrivant *Pavillac* au lieu de *Pauillac*, comme dans le texte ancien. Ce capitaine Poillac devait appartenir à la famille des seigneurs de Pauillac-sur-Gironde, et d'un M. de Pauliac, capitaine aux gardes, tué au siège d'Arras en 1640. — Montgeon a écrit ce nom comme il se prononçait.

— *Nous avions pour nostre Enseigne le Capitaine Serres, qui depuis a esté nommé Monsieur de Vic, qui est mort gouverneur de Calais.*

Dominique de Vic, appelé d'abord le capitaine Sarred (du nom de sa mère, Comtesse de Sarred, sœur de Pierre de Sarred, secrétaire du roi Henri III), se signala en mainte occasion, et notamment à la journée d'Ivry, où il fit la fonction de sergent de bataille, comme nous l'apprend le P. Daniel (t. II, p. 77). Il était vice-amiral de France et gouverneur de Calais, lorsqu'il mourut dans cette ville le 14 août 1613, âgé de cinquante-neuf ans. L'historien du duc d'Espéron nous ap-

prend que Dominique de Vic intervint pour accorder MM. d'Arquien et d'Espéron sur leur différend au sujet de la place de Metz, dont le gouvernement avait été enlevé à celui-ci pour en gratifier M. d'Arquien. « Il fut le médiateur et le prix de l'accommodement, — dit Girard; — il avoit agi avec tant d'affection en ce traité qui se faisoit durant les plus grandes ardeurs de l'été, qu'à force d'allées et de venues, ayant été surpris d'une pleurésie, il en mourut dans six jours. Son gouvernement de (Calais) servit de récompense pour Arquien, et Metz demeura au duc d'Espéron. » D'après le même auteur, cette mort arriva en 1610, date différente de celle indiquée par M. Berger de Xivrey, le savant annotateur des *Lettres d'Henri IV*. Disons, à ce sujet, que, dans sa notice sur Dominique de Vic, il a laissé passer une faute que l'on doit certainement attribuer à l'imprimeur : du prénom de *Comtesse* on a fait un titre pour la mère de M. de Vic, que l'on nomme la *comtesse de Sarred*. Cette petite négligence était facilement évitée en prenant la peine de consulter le P. Anselme, t. VI, p. 540.

— *Monsieur de Stroczy, colonnel.*

Voir Brantôme et toutes les biographies.

— *N'y ayant aujourd'huy dans nos vieilles bandes, excepté aux gardes, aucun exercice qui se pratique.*

Remarque citée par le P. Daniel, t. I^{er}, p. 380.

— *Ordonnance du Roy. — Le Roy Henry second... demanda au sieur de Chastillon qui faisoit la charge de colonnel général...*

Les *Ordonnances de M. de Chastillon sur la discipline militaire*, conservées dans les manuscrits de Béthune, ont été imprimées dans les *Archives curieuses de l'histoire de France* par MM. Cimberty et Danjou (1^{re} série, t. VIII). — En comparant ce texte avec celui de l'ordonnance royale du 20 mars 1550, on voit que de nombreuses modifications avaient été apportées au règlement primitif du colonel-général, ou bien le texte du mss Béthune a-t-il été toujours incomplet et peu correct. La rédaction de certains articles prouve même que le manuscrit publié par MM. Cimberty et Danjou n'est qu'une copie faite sans aucun soin.

Brantôme fait un juste éloge de ce règlement imposé à l'armée : il croit « que depuis que ces ordonnances ont esté faictes, les vies « d'un million de personnes ont esté conservées, et autant de leurs « biens et facultés; car auparavant, ce n'estoit que pilleries, vole- « ries, briganderies, rançonnemens, parmi les bandes, — si bien « qu'elles ressembloient plus tost compaignies d'Arabes et de bri-

« gands que de nobles soldats. Voyla doncques l'obligation que le monde doit à ce grand personnage qui n'est pas petite. »

Le relâchement de la discipline provenait de la trop grande liberté forcément laissée aux troupes durant les longues et lointaines expéditions d'Italie sous Charles VIII, Louis XII et François I^{er}.

Parmi les diverses punitions que renferme l'ordonnance de 1550, la pénalité appliquée aux blasphémateurs est moins rigoureuse que celle établie dans l'ordonnance du roi François I^{er}.

On avait bien de la peine à réprimer chez les soldats cette habitude de jurer à chaque parole le nom de Dieu et des saints; il est vrai de dire que les chefs leur en donnaient un funeste exemple. Le brave Crillon, malgré sa foi toute chrétienne, n'était pas exempt de ce défaut déplorable. Notre compatriote Girard, dans son histoire du duc d'Espèron, rapporte à ce sujet que, plusieurs fois, le duc lui avait parlé de cette funeste coutume de l'*Homme sans peur*. « Puisque j'ay parlé des blasphèmes qui étoient si ordinaires dans sa bouche, je ne dois pas taire aussi ce que j'en ay ouï dire au duc d'Espèron qui l'avoit eu longtemps sous sa charge. C'est que plusieurs années avant sa mort, quoiqu'il eut dans toutes les parties de son corps une santé forte et vigoureuse, il avoit néanmoins une telle faiblesse de langue, qu'il ne pouvoit articuler ni proférer une parole, et il n'étoit intelligible à qui que ce fut; Dieu ayant voulu sans doute, par une punition manifeste et publique, se venger sur la partie la plus coupable, des sermens qu'il avoit proférez contre son Saint Nom. »

— *Le Morion de dix en bas.*

Il y a quelques années, plusieurs correspondants de l'*Intermédiaire* ont cherché la signification exacte de cette expression. Il est probable que cela signifiait tout simplement que l'on comptait ordinairement par dix les coups de crosse donnés au délinquant, mais qu'arrivé au nombre dix on retournait *de dix en bas*, c'est-à-dire de dix à un, ce qui doublait la rude correction pour le malheureux patient. S'il étoit gentilhomme, comme il fallait compter tous les honneurs dont un homme de sa qualité devait jouir, compter ses pages, ses nombreux serviteurs, les tours de son château, etc., le morion dépassait de beaucoup la dizaine, et l'on a peine à comprendre que le pauvre homme pût y résister, surtout si la main de l'exécuteur étoit un peu lourde.

On trouve dans l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* (année 1867) une foule de formules, rondes d'enfants, *comptouères* en cadence dont plusieurs ont un certain rapport avec les formules du morion.

Ce qui prouve qu'en réalité c'était une sorte de jeu qui réjouissait fort les reîtres de ces vieilles bandes, et où la rudesse de la forme conservait néanmoins la naïveté de l'ancien temps.

Le morion se donna avec la hampe d'une hallebarde, puis avec la crosse du mousquet ou de l'arquebuse. M. F.-T. Blaisois (dans l'*Intermédiaire*) croit, sans nous l'affirmer, qu'une fois passé trente ou trente-cinq ans, on avait le droit d'exciper de son âge pour ne pas le recevoir. Il aurait été aboli — d'après Richelet — de 1655 à 1660.



CHRONIQUE

CHRONIQUE DE L'ANNÉE 1873

CONFÉRENCES PUBLIQUES A ANGOULÊME.

Six conférences publiques ont été faites à Angoulême, dans la salle de la Société philharmonique, pendant le cours de l'année 1873 :

1^o Le 28 janvier, M. HIPPEAU, professeur honoraire à la Faculté des lettres de Caen, a traité de *l'Instruction populaire en Europe et aux États-Unis*.

2^o Le 24 février, M. DE MONTIGNY, professeur de rhétorique au lycée, a traité de *la Chanson de Roland*.

3^o Le 1^{er} avril, M. CANONVILLE, ingénieur civil, professeur au lycée, a traité de *la Vapeur, son emploi comme moteur, ses applications*.

4^o Le 23 avril, M. FRAICHE, professeur de physique au lycée, a traité de *la Terre, son origine, ses transformations et ses destinées*.

5^o Le 29 avril, M. WALTZ, professeur au lycée, a traité de *l'Éducation d'après Montaigne*.

6^o Le 8 mai, M. J. MASSICAULT, rédacteur en chef du journal *La Charente*, a traité de *l'Instruction primaire dans la Charente*.

DÉCOUVERTE D'UN AUTOGRAPHE DE MOLIERE.

Extrait du rapport présenté à M. le préfet de l'Hérault par M. de La Cour de La Pijardière, archiviste du département (1).

MONSIEUR LE PRÉFET,

J'ai l'honneur de vous faire connaître qu'au cours des préparatifs de la translation des archives départementales dans leur nouveau local, je viens de mettre la main sur une demi-page de Molière, écrite et signée par lui le 24 février 1656, ce qui constitue le plus long et le plus ancien de tous les autographes connus du célèbre poète.

Vous savez que depuis la mort de Molière, c'est-à-dire depuis deux siècles révolus cette année-ci même, tous ses manuscrits ont disparu, et qu'on ne connaît point un autographe de plus de deux lignes dont il soit réellement l'auteur. L'authenticité incontestable de celui dont je vais vous entretenir et les circonstances auxquelles il se rapporte augmentent considérablement leur intérêt.

Cette découverte n'est pas due absolument à un heureux hasard. Dès en prenant possession de mon poste, il y a vingt mois, je m'étais proposé pour but la recherche des traces du séjour de Molière dans ces contrées où sa réputation prit naissance, où son génie se forma, où des protecteurs éclairés encouragèrent ses talents, où le « contemplateur » récolta en partie la moisson d'observations qui fait de ses écrits l'œuvre philosophique par excellence. C'est devant le public lettré de Montpellier que Molière débuta véritablement lorsqu'il y parut dans l'*Étourdi*, ce chef-d'œuvre de sa jeunesse; à Béziers, que le *Dépit amoureux* se produisit pour la première fois; c'est par le gouverneur de la province que la troupe avait été mandée, c'est sur le budget des États du Languedoc qu'elle avait dû être payée; c'est donc dans le riche et inappréciable dépôt

(1) Montpellier, C. Coulet, libraire-éditeur de la Société des bibliophiles languedociens.

des papiers de cette province que pouvaient se retrouver des documents nouveaux sur le passage de la vie de Molière.

La crainte que ces documents, longtemps oubliés dans les lieux humides et dévorés par les vers, ne tombassent en poussière lors du prochain déménagement, jointe aux autres motifs dont je viens de vous faire part, fut la cause première du triage que j'ai entrepris et pendant lequel mes prévisions viennent de se confirmer si promptement.

Le dossier où j'ai fait ma précieuse trouvaille était autrefois classé dans les archives des trésoriers des États provinciaux : il contenait un certain nombre de quittances de 1656 à 1660. Le peu d'intérêt que semble offrir ce genre d'écrits l'avait toujours fait dédaigner, et il ne paraît pas qu'il ait été ouvert depuis plus d'un siècle et demi.

Avant la quittance de Molière, il s'en est trouvé une autre de son camarade Béjart, auteur lui aussi en même temps que comédien, lequel reconnaît avoir reçu du trésorier des États la somme de quinze cents livres, somme qu'on ne savait point lui avoir été accordée. Mais cette pièce n'offrait qu'un intérêt bien secondaire auprès de celle qui venait immédiatement après.

L'autographe de Molière est écrit sur une feuille de papier de 21 centimètres environ de largeur sur 29 centimètres de hauteur et occupe la moitié supérieure de cette feuille. Il est ainsi conçu : la disposition de mon texte indique exactement, ligne pour ligne, celle de l'original (1) :

« J'ay receu de Monsieur le Secq thresorier de la bource des Etats du Languedoc, la somme de six mille liures a nous accordez par Messieurs du bureau des comptes de laquelle somme je le quitte, fait à Pezenas ce vingt-quatriesme iour de feburier 1656.

« Molière ./.

« Quittance de six mille liures. »

(1) Une reproduction fac-simile paraîtra prochainement dans un volume consacré à de nouvelles recherches sur Molière. C'est la curieuse collection de la Société des bibliophiles languedociens, fondée depuis peu à Montpellier, et dont M. C. Coulet est le libraire-éditeur, qui aura la primeur de cette intéressante publication.

L'écriture est rapide, nette, large, déliée, élégante; on sent une main sûre d'elle-même et déjà imbue des principes graphiques modernes, principes qui ne triomphèrent définitivement de la routine des scribes que vers le milieu du siècle suivant (1).

Grâce à cette demi-page destinée à rester comme le plus beau spécimen de l'écriture de Molière, jusqu'au jour où un chercheur plus fortuné que nous aura mis la main sur une lettre ou sur un manuscrit, la plume de Molière nous est désormais connue et la science peut défier les faussaires.

Pour ces différentes raisons, la quittance du 24 février 1656 figurera désormais parmi les preuves de la biographie de Molière. Elle a aussi sa place marquée dans l'histoire des autographes fameux, sa valeur vénale étant très grande. Si nous osions parler ici le langage des affaires, nous croirions être au-dessous de la vérité en disant qu'aujourd'hui, en vente publique, le prix de ces quelques lignes arriverait au moins à la somme dont elles mentionnent la reconnaissance.

Sur une douzaine de signatures connues de Molière, trois ont malheureusement disparu dans l'incendie de l'état civil de Paris en 1871. Notre document vient donc combler cette lacune à jamais regrettable et enrichir le domaine des lettres d'un morceau jusqu'alors demandé vainement à toutes les collections publiques ou particulières (2).

(1) Fontaine, auteur de la brochure intitulée: *Découverte d'un autographe de Molière* (Paris, Tresse, 1840, in-8°), et qui plaidait la cause d'une note malheureusement apocryphe, a reproduit d'après les autographes connus, dans la planche lithographiée jointe à son texte, la lettre initiale M dont s'est servi Molière dans notre pièce; c'est la seconde M des cinq qu'il a rapportées. Le premier des signes dont il a fait la reproduction existe également sur la quittance du 24 février 1656, après le nom de Molière: un trait perpendiculaire entre deux points. L'e final se joint à la suite de l'r comme un trait de plume; on dirait un premier paraphe avant le véritable.

(2) Sur la rareté des autographes de Molière, consulter Paul Lacroix, *Bibliographie molieresque* (Turin, Gay, 1872, p. 224). Le savant bibliophile mentionne huit brochures relatives à des découvertes d'autographes de Molière, autographes pour la plupart d'une

ÉTAT DES PUBLICATIONS FAITES JUSQU'A L'ANNÉE 1873 PAR LES
SOCIÉTÉS SAVANTES DE LA CHARENTE ET DES DÉPARTEMENTS
LIMITOPHES.

La *Revue des Sociétés savantes des départements* contient, dans sa livraison de mars-avril 1873, une liste des sociétés savantes de la province correspondant avec le ministère de l'instruction publique, accompagnée d'indications bibliographiques sur les publications faites par ces sociétés. Nous en extrayons ce qui concerne la Charente et les départements limitrophes :

Charente.

Société d'agriculture, sciences, arts et commerce de la Charente, à Angoulême, fondée l'an XI, autorisée en 1818, a publié 52 volumes in-8° d'Annales.

Société archéologique et historique de la Charente, à Angoulême, fondée en 1844 et autorisée la même année, a publié 20 volumes in-8° de Bulletins et 3 volumes de Documents : *Trésor des pièces angoumoises*, 2 volumes, et *Documents historiques sur l'Angoumois*, t. I^{er}.

authenticité fort douteuse. Le prétendu spécimen de l'écriture de Molière, reproduit dans l'*Isographie*, est considéré lui-même par les meilleurs juges comme n'étant pas de la main de Molière. On montre à la Bibliothèque nationale cinq signatures de Molière, dont l'une sur une quittance datée de 1669. Ce dernier feuillet est devenu légendaire. Il fut soustrait à certaine époque et la Bibliothèque ne put en obtenir la réintégration qu'à la suite d'un procès. (Lalanne et Bordier, *Dictionnaire de pièces autographes volées...* 1853, in-8°, p. 202.) Depuis l'incendie de l'Hôtel-de-Ville de Paris, on a signalé une signature de Molière au bas d'une pièce de procédure conservée aux archives nationales. C'est le seul autographe de Molière que possède ce vaste dépôt. Il est juste de rappeler que la mise au jour de la plupart des signatures authentiques du « maître » appartient à M. Eudore Soulié, l'ingénieur érudit à qui nous devons l'ouvrage si connu intitulé : *Recherches sur Molière et sur sa famille* (Paris, Hachette, 1863, in-8°).

Charente-Inférieure.

Académie des belles-lettres, sciences et arts de La Rochelle (fusionnée en 1854), *reconnue comme établissement d'utilité publique* le 4 septembre 1852, a publié depuis 1854 environ 10 volumes in-8° d'Annales.

Société d'agriculture et belles-lettres, sciences et arts de Rochefort, fondée en 1806, a publié depuis 1853 10 volumes in-8° de Mémoires.

Commission des arts et monuments de la Charente-Inférieure, à Saintes, fondée en 1860, a publié 1 volume et 2 fascicules de Mémoires.

Société des arts, sciences et belles-lettres de Saintes, fondée en 1867, a publié 2 volumes de Mémoires. (Présentement disparue.)

Société historique et scientifique de Saint-Jean-d'Angély, fondée en 1863, a publié 4 volumes de Mémoires.

Dordogne.

Société d'agriculture, sciences et arts de la Dordogne, à Périgueux, fondée en 1823, a publié 33 volumes in-8° d'Annales agricoles, littéraires et scientifiques.

Gironde.

Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux, fondée en 1662, et *reconnue comme établissement d'utilité publique* par lettres patentes de Louis XIV, le 5 septembre 1712, a publié 61 volumes in-8° d'Actes.

Société linnéenne de Bordeaux, fondée en 1818, et *reconnue comme établissement d'utilité publique* par ordonnance royale du 26 juin 1828, a publié 28 volumes in-8° de Bulletins et d'Actes.

Société philomatique de Bordeaux, fondée en 1808, et *reconnue comme établissement d'utilité publique* le 26 août 1859, a publié 20 volumes in-8° de Bulletins.

Société des sciences physiques et naturelles de Bordeaux, fondée en 1853, a publié 8 volumes grand in-8°.

Société de pharmacie de Bordeaux, fondée en 1834, a publié depuis 1860 un Bulletin in-8°.

Commission des monuments et documents historiques, à Bordeaux, fondée en 1839, a publié, de 1840 à 1855, 15 volumes de Rapports.

Société des archives historiques de la Gironde, à Bordeaux, fondée en 1860.

Société de médecine de Bordeaux, fondée en 1814, et reconnue comme établissement d'utilité publique le 26 août 1827.

Société des amis des arts, à Bordeaux, fondée en 1851, a publié 20 volumes.

Sèvres (Deux-).

Société de statistique, sciences, belles-lettres et arts du département des deux-Sèvres, à Niort, fondée en 1836, a publié 31 volumes in-8° de Mémoires et de Bulletins.

Vienna.

Société des antiquaires de l'Ouest, à Poitiers, fondée en 1834 et autorisée en 1835, a publié 35 volumes in-8° de Mémoires et 12 volumes de Bulletins.

Société d'agriculture, belles-lettres, sciences et arts de Poitiers, fondée en 1789 et autorisée en 1818, a publié 35 volumes in-8° de Bulletins.

Société de médecine de Poitiers, fondée en 1835, a publié 32 Bulletins in-8°.

Vienne (Haute-).

Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Vienne, à Limoges, fondée en 1759 et autorisée en 1761, a publié environ 20 volumes in-8°.

Société archéologique et historique du Limousin, à Limoges, fondée en 1845, a publié 21 volumes in-8° de Bulletins et quelques documents historiques.

COMPTE-RENDU DES LECTURES FAITES A LA SORBONNE PAR LES
DÉLÉGUÉS DES SOCIÉTÉS SAVANTES VOISINES DE LA CHARENTE.

Le samedi 19 avril 1873 a eu lieu, à la Sorbonne, la distribution des récompenses aux membres des sociétés savantes des départements, sous la présidence de M. Jules Simon, ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts. Nous extrayons des procès-verbaux des séances qui se sont tenues les 16, 17 et 18 avril, l'analyse des mémoires qui ont été lus par les délégués des départements voisins de la Charente :

Section d'histoire et de philologie.

M. DES FRANCS, professeur au lycée Fontane, à Niort : *Extrait d'une histoire de la race franque dans ses rapports avec l'empire romain, depuis l'an 50 avant J.-C., jusqu'à l'an 553.*

L'auteur du mémoire se plaint d'abord du peu de soin qu'ont apporté les historiens à l'étude des origines de la race franque. Il s'élève contre les éloges donnés aux Gaulois au préjudice des Francs, qu'il considère comme nos ancêtres. C'est pour rendre à ceux-ci une justice qui leur a été jusqu'à présent refusée, qu'il a entrepris un ouvrage dont il fait connaître le plan et les divisions.

Nous ne pouvons apprécier la valeur de ce travail d'érudition d'après les quelques fragments dont l'auteur a donné lecture. Il a semblé à l'auditoire, comme l'a fait remarquer M. Cauvet, que M. des Francs attachait à l'invasion franque dans la Gaule une trop grande importance. En raison du petit nombre des soldats de Clovis, le fond de la nation était gaulois ; ce sont donc les Gaulois et non les Francs que nous devons regarder comme nos ancêtres.

M. DE SAINT-GENIS, délégué de la Société des antiquaires de l'Ouest, auteur de l'*Histoire de Savoie*, récemment couronnée par l'Institut, lit un curieux mémoire sur la *Vie du général comte de Boigne*.

M. DE TREVERRET, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Bordeaux, donne lecture d'un mémoire

intitulé : *Les Pamphlets politiques composés en 1712 et 1713, par Daniel de Flo, contre le prétendant, fils de Jacques II.*

M. L. AUDIAT, bibliothécaire de la ville de Saintes, communique un mémoire intitulé : *L'Instruction primaire dans l'ancien diocèse de La Rochelle et de Saintes.*

L'histoire de l'instruction populaire dans nos anciennes provinces est encore à faire. Les recherches du genre de celles de M. Audiat offrent donc un puissant intérêt. Il emprunte aux premiers cartulaires saintongeais quelques renseignements sur les XII^e, XIII^e et XIV^e siècles, passe en revue l'enseignement donné dans les diverses abbayes du pays dont il s'occupe, et fait connaître l'état des écoles et la position des instituteurs, principalement aux XVII^e et XVIII^e siècles. Ce sont les curés des paroisses qui, chargés de la surveillance des écoles, nous fournissent sur leur tenue et sur leur personnel des détails fort curieux. Il ressort de cet examen que le sort des pauvres instituteurs n'a jamais été digne d'envie. On ne peut lire, par exemple, sans être touché, une note du 23 avril 1674, sur le maître d'école de Xantray, « âgé de soixante-dix ans et pauvre, homme de bon exemple, veuf, ne sachant point chanter, ne tenant pas cabaret, étant tout seul dans sa petite demeure. »

Cette note inspire à l'auteur du mémoire des réflexions mélancoliques, et en même temps des sentiments de reconnaissance pour les hommes dévoués et modestes qui ont travaillé les premiers pour l'instruction populaire.

« C'est ce pauvre maître d'école, mal rétribué, mal logé, dépendant et nomade, qui a élevé nos aïeux; l'obscur pionnier a défriché le champ où nous moissonnons. Il faut en effet du temps, beaucoup de temps, les efforts continuels de plusieurs générations, pour que, de proche en proche et de haut en bas, l'instruction se répande, et, en louant ceux de nos illustres contemporains qui ont pris, qui prennent une si large part à son développement, soyons justes envers leurs collaborateurs inconnus des siècles passés. C'est parce qu'il s'est trouvé çà et là, dans les plus modestes villages, des hommes de bien, généreux et dévoués, que nous assistons au magnifique progrès de l'enseignement. C'est parce qu'ils ont péniblement appris l'alphabet à nos grands-pères que nous, nous savons

lire maintenant. Aussi je voue dans mon cœur un culte pieux de respect et de reconnaissance à cet humble maître indigent et laborieux, courbé sur ce sillon ingrat de l'enfance, qui a consumé sa vie à faire germer dans mon esprit quelque notion de science, de bien et de vertu, et à qui en particulier je dois, Messieurs, l'honneur et le plaisir de parler aujourd'hui devant vous. »

M. Hugues IMBERT, vice-président de la Société de statistique de Niort, membre de la Société des antiquaires de l'Ouest : *Le Mariage de Nicolas d'Anjou, seigneur de Mézières, avec Gabrielle de Mareuil.*

Nicolas d'Anjou, seigneur de Mézières, fils de René d'Anjou et d'Antoinette de Chabannes, devint orphelin dès l'âge de six ans. Depuis le mariage de Louis d'Anjou, bâtard du Maine, tige de cette maison, avec Anne de La Trémoille, sœur du chevalier sans reproche, c'est-à-dire depuis deux générations, l'amitié la plus sincère unissait les La Trémoille aux Mézières. La tutelle de l'enfant qui venait d'être si cruellement éprouvé fut confiée à François de La Trémoille, vicomte de Thouars. Fidèle aux traditions de sa famille, ce seigneur se montra plein de tendresse et d'affection pour son jeune cousin; il s'empressa de le faire venir auprès de lui, afin de surveiller son éducation, et le fiança bientôt à sa fille Charlotte. Dès l'année 1530, malgré l'extrême jeunesse des deux fiancés, un projet de contrat de mariage était rédigé en vue de cette union. Trois ans plus tard, Louis Chambret, sénéchal de Thouars, dressait un second projet d'acte, contenant de nouvelles conventions arrêtées par une assemblée de légistes. Toutes les difficultés étaient aplanies; toutes les précautions que la prudence peut inspirer étaient prises; le mariage allait être célébré, quand un événement imprévu vint renverser les projets du vicomte. Mézières, se trouvant à Paris au moment où se plaidait un procès de la plus grande importance pour lui, était logé à l'hôtel de Nevers avec son gouverneur et quelques domestiques. Il avait pour voisines d'appartement une grande dame de l'Angoumois et sa fille, toutes les deux d'une beauté remarquable. La mère, Catherine de Clermont, baronne de Mareuil, était en quête d'un gendre; elle pensa que le jeune

Mézières devait être très inexpérimenté et qu'il ne serait pas difficile de le capter. Elle y réussit si bien, qu'ayant attiré le jeune homme dans sa chambre, où tout était préparé pour le mariage, elle le fit célébrer séance tenante par un prêtre nommé Sébastien Grouet, deux notaires du Châtelet et un procureur au Parlement. Mézières, un peu effrayé, fut bientôt rassuré par les protestations de la baronne et surtout par les instances de sa fille Gabrielle. Le prêtre rédigea sans perdre de temps l'acte des fiançailles, et les deux notaires dressèrent le contrat de mariage. Une donation mutuelle en usufruit fut stipulée au profit du survivant; mais la baronne, soucieuse de l'avenir de sa fille, fit constituer en plus par le futur, au profit de Gabrielle, une rente de 4,000 livres, payable après le décès du donateur. Ce mariage forcé donna naturellement lieu à un long procès, dont M. Hugues Imbert a retrouvé et reproduit toutes les pièces.

M. de La Trémoille et la reine de Navarre avaient écrit au roi François I^{er} pour le supplier d'aider en cette circonstance à l'annulation du mariage du jeune et malavisé Mézières. Le Parlement condamna les dames de Mareuil à deux amendes : l'une, de 1,200 livres parisis, envers le Roi; l'autre de 400 livres, au profit de Mézières. Ce jugement semblait devoir terminer l'affaire et délier pour jamais le jeune Mézières de l'engagement qu'il regrettait sincèrement d'avoir contracté; mais il n'en fut rien. Le mariage se renoua plus tard. Comment cela se fit-il? M. Imbert n'a pu le savoir, mais il est certain que, le 29 septembre 1541, un nouveau contrat de mariage ayant été dressé, rien ne s'opposa cette fois à sa célébration, car cinq enfants naquirent de cette union. Quant à la pauvre Charlotte de La Trémoille, à qui M^{me} de Mareuil avait si effrontément enlevé son fiancé, elle se résigna à entrer dans le couvent de Fontevrault.

DISTRIBUTION DES RÉCOMPENSES ACCORDÉES AUX SOCIÉTÉS
SAVANTES EN 1873.

Le samedi 19 avril a eu lieu, à la Sorbonne, la distribution des récompenses accordées aux membres des sociétés savantes

des départements pour 1873, sous la présidence de M. Jules Simon, ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts.

Des rapports ont été lus sur les travaux des sociétés savantes à qui ont été décernées des médailles et des récompenses, par MM. Hippeau, au nom de la section d'histoire et de philologie, et Chabouillet, pour la section d'archéologie.

Après un discours de M. le ministre de l'instruction publique, les récompenses décernées ont été proclamées dans l'ordre suivant par MM. Hippeau et Blanchard :

Section d'histoire et de philologie.

L'allocation de 3,000 fr. mise à la disposition de la section d'histoire et de philologie est partagée ainsi qu'il suit entre les trois sociétés savantes des départements ci-après désignés :

Montpellier. — *Société archéologique*, 1,000 fr.

Tours. — *Société archéologique de Touraine*, 1,000 fr.

Rouen. — *Société de l'histoire de Normandie*, 1,000 fr.

Section d'archéologie.

L'allocation de 3,000 fr. mise à la disposition de la section d'archéologie est partagée ainsi qu'il suit entre les trois sociétés savantes des départements ci-après désignés :

Nancy. — *Société d'archéologie lorraine*, 1,000 fr.

Besançon. — *Société d'émulation du Doubs*, 1,000 fr.

Autun. — *Société éduenne*, 1,000 fr.

M. Manuel, chef du cabinet et du secrétariat du ministère de l'instruction publique, a proclamé les noms des personnes auxquelles M. le ministre, en récompense de leurs travaux, avait décerné les titres d'officiers de l'instruction publique et d'officiers d'académie.

Officiers de l'instruction publique.

MM. l'abbé BAUDRY, correspondant du ministère, au Bernard (Vendée).

DELOYE, correspondant, à Avignon.

MM. GODARD-FAULTRIER, correspondant, à Angers.
HESSE, ancien commissaire de la marine, à Brest.
LEPAGE, correspondant, à Nancy.
LEVOT, correspondant, à Brest.
RAYMOND, correspondant, à Pau.
RÉVOIL, correspondant, à Nîmes.
SIMONNET, correspondant, à Dijon.

Officiers d'académie.

MM. BOUSSINGAULT, à Besançon.
Gustave DESJARDINS, correspondant, à Versailles.
FAUVEL, à Caen.
Vicomte DE GOURGUES, correspondant, à Lanquais (Dordogne).
LIÉNARD, correspondant, à Verdun (Meuse).
LUZEL, correspondant, à Plouaret (Côtes-du-Nord).
MARIE, sous-commissaire de la marine, à Nouméa (Nouvelle-Calédonie).
POULIN, commandant du génie, aux Rousses (Jura).
STOFFEL, correspondant, à Belfort (Haut-Rhin).
THOLIN, correspondant, à Agen.

M. Jules Simon a lu ensuite un décret par lequel **M. le Président de la République** a nommé chevalier de la Légion d'honneur :

MM. DE LÉPINOIS, ROSENZWEIG, DE SAPORTA.

**SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS
ET BELLES-LETTRES.**

Le samedi 8 novembre 1873 a eu lieu la séance annuelle de l'Académie pour la distribution des récompenses obtenues dans le concours de ladite année.

Le sujet proposé était : *Étude comparative sur la construction des langues aryennes, particulièrement en grec, en sanscrit, en latin, dans les dialectes germaniques et dans les langues néo-*

latines. Le prix a été décerné à M. Abel BÉRYAQUE, répétiteur à l'école des hautes études.

Des médailles ont été accordées aux mémoires suivants sur les antiquités de France :

La première a été décernée à M. J. DEMAY, pour son ouvrage intitulé : *Inventaire des sceaux de la Flandre recueillis dans les dépôts d'archives, musées et collections particulières du département du Nord.*

La deuxième médaille a été attribuée à M. Charles GÉRARD, auteur de deux ouvrages intitulés : *Essai d'une faune historique des mammifères sauvages de l'Alsace*, et *Les Artistes de l'Alsace pendant le moyen âge.*

La troisième médaille a été donnée à M. AUBERT, pour son livre sur le Trésor de l'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune.

Des mentions honorables ont été accordées :

1° A M. MANNIER, pour un livre savant et bien composé, qui a pour titre : *Ordre de Malte. Les commanderies du grand-prieuré de France, d'après les documents écrits conservés aux archives nationales;*

2° A M. Alfred FRANKLIN, pour les deux premiers volumes de son ouvrage sur *Les Anciennes bibliothèques de Paris, églises, monastères, collèges;*

3° A M. Bélisaire LEDAIN, pour un *Mémoire sur l'enceinte gallo-romaine de Poitiers;*

4° A M. Léopold PANNIER, pour une consciencieuse étude sur *La Noble maison de Saint-Ouen, la villa Chippiacum et l'ordre de l'Étoile;*

5° A M. Jules FINOT, pour un travail manuscrit qui a pour titre : *Recherches sur les incursions des grandes compagnies dans le duché et le comté de Bourgogne, au XIV^e siècle;*

6° A M. Philippe TAMIZEY DE LAROQUE, pour sa *Notice sur la ville de Marmande.*

Le prix de numismatique a été remporté par M. Jacques DE ROUZÉ, pour son mémoire sur les *Monnaies des nomes d'Égypte.*

Le prix Bordin a été obtenu cette année par M. Félix ROBIOU, auteur d'un mémoire sur les *Chiffres, comptes, calculs, poids et mesures chez les anciens Égyptiens.*

Les prix d'histoire fondés par M. le baron Gobert ont été accordés : le premier, à M. JAL, pour son livre intitulé : *Abraham Duquesne et la marine de son temps*, et le second à M. DE MAS-LASTRIE, pour ses études sur *Les Traités de paix et de commerce, et documents divers concernant les relations des chrétiens avec les Arabes de l'Afrique septentrionale au moyen âge*.

PAIX DÉCERNÉS PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Prix de poésie.

L'Académie avait décidé que le sujet du prix de poésie pour l'année 1873 serait laissé au choix des concurrents.

Le prix a été décerné à la pièce de vers inscrite sous le numéro 183, qui a pour titre : *Le Repentir*, récit d'un curé de campagne, portant pour épigraphe :

Odi profanum vulgus, et arceo...

dont l'auteur est M. Albert DELPIT.

Prix Montyon, destinés aux ouvrages les plus utiles aux mœurs.

L'Académie française a décerné deux prix de 2,500 fr. chacun :

A M. CUCHEVAL, pour l'ouvrage intitulé : *Histoire de l'éloquence latine avant Cicéron*, d'après les notes de feu M. Adolphe Berger.

A M. le comte DE BEAUVOIR, pour son ouvrage intitulé : *Voyage autour du monde*.

Deux prix de 2,000 fr. chacun, à M. Édouard FOURNIER, pour les ouvrages intitulés : *Le Théâtre français avant la Renaissance*, *Le Théâtre français aux XVI^e et XVII^e siècles*, *La Farce de maître Pathelin*, avec traduction en vers modernes; et à M. Paul DEROULEDE, pour son recueil de poésie intitulé : *Les Chants du soldat*.

Quatre prix de 1,500 fr. chacun, à M. DUCHESNE, pour son *Histoire des poèmes épiques français du XVII^e siècle*; à M^{lle} Zénaïde FLAURIOT, pour son roman intitulé : *Aigle et colombe*; à

M. Eugène MULLER, pour ses *Récits champêtres*; à M^{me} BARUTEL, née Bonnet, pour son recueil de poésie, intitulé : *Fleurs d'été*.

L'Académie a décerné un prix de 2,000 fr. à partager entre M. Maurice BLOCK, pour son *Petit manuel d'économie pratique*, et M. l'abbé TOUNISSOUX, pour son ouvrage intitulé : *Bourgeois et ouvriers*.

L'Académie a partagé le grand prix de la fondation Gobert entre M. Georges PICOT, pour son ouvrage intitulé : *Histoire des États généraux*, et feu M. NETTEMENT, pour son ouvrage intitulé : *Histoire de la Restauration*.

Elle a décidé que le second prix de la même fondation serait décerné, cette année, à M. PERRENS, pour son ouvrage intitulé : *L'Eglise et l'État en France sous Henri IV et la régence de Marie de Médicis*.

Le prix spécial de 3,000 fr., fondé par feu M. Bordin, pour l'encouragement de la haute littérature, a été décerné à M. Georges PERROT, pour son ouvrage intitulé : *L'Éloquence politique et judiciaire à Athènes*.

L'Académie a décidé que la récompense honorifique fondée par feu M. Lambert serait attribuée, cette année, à M. Charles NISARD, auteur d'une *Étude sur le langage populaire ou Patois de Paris*.

L'Académie a décidé que le prix de la fondation Théroutanne, pour l'encouragement des travaux historiques, serait partagé entre l'ouvrage de M. AUBERTIN, intitulé : *L'Esprit public au XVII^e siècle*, et celui de Daniel STERN, intitulé : *Histoire des commencements de la République aux Pays-Bas*.

Le prix de la fondation Langlois a été décerné à M. MAGNABAL, pour sa traduction de l'anglais de l'*Histoire de la littérature espagnole*, par G. Ticknor.

L'Académie française a proposé pour sujet du prochain concours d'éloquence française, l'*Éloge de Bourdaloue*.

L'Association pour l'encouragement des études grecques en France, dont les séances se tiennent à l'École des beaux-arts

(rue Bonaparte), a, dans son assemblée générale du 17 avril 1873, accordé un prix de 500 fr. à notre compatriote et confrère M. BOUCHERIE, professeur au lycée de Montpellier, pour sa publication des *Hermeneumata* attribués à Pollux.

(*Journal officiel de la République française*, n° du 20 avril 1873.)

NÉCROLOGIE.

La Société a perdu cette année l'un de ses nouveaux membres titulaires, M. LÉON BALEYRE, sculpteur. Nous reproduisons ici le discours en forme de notice qu'a prononcé, à l'occasion de la mort de cet honorable confrère, M. de Rencogne, président de la Compagnie, dans la séance du 14 mai 1873 :

« MESSIEURS,

« Depuis notre dernière séance, la Compagnie a fait une perte considérable en la personne de l'un de nos membres associés titulaires. M. Léon Baleyre, sculpteur, que nous accueillions, il y a un an à peine, avec tant de sympathies et d'espérances, est décédé à Angoulême, en son domicile, le 24 avril dernier, après une longue et très douloureuse maladie. Déjà la Société a témoigné hautement de ses regrets en se faisant représenter par un grand nombre de ses membres aux obsèques de notre excellent confrère, et nous avons eu la consolation de nous y rencontrer avec notre éminent compatriote M. Paul Abadie, architecte diocésain, inspecteur général des monuments historiques de France, accouru tout exprès de Périgueux, où il avait appris la triste nouvelle, pour rendre les derniers devoirs à son collaborateur dévoué, à son meilleur interprète. Mais ce témoignage, Messieurs, serait insuffisant et ne répondrait qu'imparfaitement à vos propres sentiments, si je ne rappelais ici devant vous les œuvres si nombreuses et si accomplies que laisse après lui l'artiste distingué dont nous déplorons la perte.

« M. Léon Baleyre était né à Paris au mois de juin 1812, dans le quartier des Invalides. Destiné par sa famille et plus encore par ses propres goûts à la carrière des arts, il suivit

assidûment les cours de plusieurs ateliers de sculpture de la capitale, et notamment celui de M. Etex. En 1840, il fut attaché en qualité de sculpteur ornemaniste à la restauration des tombeaux de Saint-Denis, et c'est là que, pendant cinq ans, sous la direction des maîtres les plus autorisés, il acquit, par la comparaison et l'étude des œuvres des diverses époques et des meilleures écoles du moyen âge, les notions sûres, précises et raisonnées qu'il devait plus tard appliquer avec un tact parfait et un succès incontestable à la restauration des monuments romans du douzième siècle dans notre région.

« En 1845, il fut appelé à Angoulême à l'occasion des travaux que l'on projetait de faire exécuter dans un certain nombre de monuments religieux de notre pays. Il s'y rencontra avec M. Paul Abadie, qui commençait alors, comme auditeur au conseil des bâtiments civils, la brillante carrière qu'il a parcourue depuis. Le jeune architecte accueillit avec une grande bienveillance l'artiste qui lui était présenté. Après avoir reconnu en lui un talent déjà mûr, il voulut se l'attacher définitivement, et il lui confia la partie sculpturale des restaurations dont il venait d'être chargé par le ministère des cultes. M. Baleyre débuta dans l'église du Mas-d'Agenais (Lot-et-Garonne), sous la direction de M. Abadie, et dans la suite il n'a cessé, chaque année, de prendre part à tous les travaux d'art qui ont été inspirés par cet habile architecte.

« Voici la liste des monuments à la restauration ou à l'édification desquels il a coopéré comme sculpteur :

« *Dans la Charente.* — Les églises paroissiales de Saint-Ausone, de Saint-Martial et de Saint-Pierre, à Angoulême; le tombeau de J.-L. Guez de Balzac, dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu d'Angoulême; la chapelle du lycée et l'hôtel de ville d'Angoulême; le clocher de l'église de Charmant; les églises de Châteauneuf, Gensac, Monthron, Montmoreau, Riour-Martin, Segonzac, Saint-Michel-d'Entraigues, Torsac; la mairie de La Couronne; le tombeau de la famille Gellibert des Seguins, dans le cimetière de Ronsenac; la chapelle mortuaire de la famille Durantière, à Monchoix, près Rougnac; les tombeaux de M. Zadig Rivaud et de la famille Albert, au cimetière d'Angoulême.

« *Dans la Dordogne.* — Les églises de Bergerac, des Barris-Saint-Georges et de Saint-Front, à Périgueux; la partie ornementale du tombeau de M^r Georges Massonnais, évêque de Périgueux, érigé en l'église de Saint-Front; l'église de Brantôme.

« *Dans la Gironde.* — Les églises de Sainte-Croix et de Saint-Ferdinand, à Bordeaux; de Loupiac et de Valeyrac.

« *Dans le Lot-et-Garonne.* — Le Mas-d'Agenais.

« Cette longue nomenclature, Messieurs, suffit sans doute pour vous donner une idée de l'importance des travaux exécutés par M. Baleyre dans une période de vingt-huit années; il est bien peu d'artistes qui aient produit autant que lui. Mais pour vous rendre un compte exact de la supériorité avec laquelle il a traité ses sculptures, il faudrait que chacun de vous pût faire sur place, comme je l'ai fait moi-même dans le département de la Charente, l'examen minutieux et approfondi de ses œuvres. J'aurais certainement une grande satisfaction à traduire en cette circonstance les impressions que j'ai ressenties tant de fois en visitant depuis dix ans les monuments religieux qu'il a restaurés, mais je craindrais que mes éloges ne vous semblassent entachés de partialité. J'aime bien mieux emprunter à un juge tout à fait impartial en cette matière, et dont vous vous rappelez certainement la haute compétence, feu M. Zadig Rivaud, l'un de nos anciens vice-présidents, l'opinion qu'il émettait au sujet de la restauration de l'église de Châteauneuf, l'une des plus intéressantes de notre département, dans un article inséré au journal *Le Charentais* du 24 octobre 1849. Voici en quels termes s'exprimait alors cet amateur éclairé :

« Du sommet du fronton jusqu'à la base du monument,
« toutes les pierres brisées par la main des hommes ou usées
« par le temps ont été remplacées; les trous, les excavations
« ont été bouchés; puis toutes les moulures, toutes les sculptures ont été successivement nettoyées sans grattage; celles
« qui étaient disparues ou trop corrodées par le temps ont été
« remplacées. Toute l'ornementation de la partie supérieure
« de l'édifice, c'est-à-dire l'archivolte qui entoure l'arcade
« comprise dans le tympan du fronton, les chapiteaux des

« colonnes, l'encorbellement supérieur et les huit modillons
« qui le supportent, les moulures qui entourent la fenêtre
« centrale et les deux arcades du premier étage ; tout cela a
« pu être facilement réparé. Les sculptures peu compliquées
« étaient, d'ailleurs, en assez bon état. Les têtes et les mains
« des quatre saints placés sur le côté de la fenêtre du milieu
« et dans l'arcade de droite étaient brisées ; elles ont été réta-
« blies avec la plus grande habileté. Il faut y regarder de près
« pour s'apercevoir du raccord ; la perfection de l'exécution,
« la naïveté des figures permettent facilement de ne pas dé-
« couvrir le travail moderne de prime-abord.

« Le grand encorbellement qui règne au-dessus du rez-de-
« chaussée était en très mauvais état. Sur vingt et une con-
« soles qui le supportent, deux seulement étaient entières ;
« quelques-unes avaient été enlevées ; le plus grand nombre
« avait de larges traces de mutilation. Sur les dix-neuf qui
« ont été refaites, une moitié à peu près a été modelée sur les
« fragments anciens ; l'autre moitié appartient en propre au
« sculpteur. Ces modillons représentent des figures entières
« d'hommes et d'animaux en relief. Rien n'est plus curieux
« que ces figures grimaçantes, ces corps contournés, ces atti-
« tudes grotesques, ces animaux bizarres. L'artiste a montré
« dans ce travail une habileté de ciseau, une fécondité d'ima-
« gination digne des imagiers en pierre du XII^e siècle.

« Le rez-de-chaussée, indépendamment des travaux de ma-
« çonnerie assez importants, a été restauré à fond dans sa riche
« ornementation. Les trois voussures du portail n'étaient pas
« en mauvais état ; elles ont seulement été soigneusement
« nettoyées et dégagées de tous les corps étrangers qui mas-
« quaient la profondeur de la ciselure. L'archivolte qui règne
« autour de l'arcade supérieure a été presque entièrement
« refaite. Les pilastres et les colonnes qui supportent les voû-
« tes des arcades du portail étaient détruits ou détériorés ; ils
« ont été rétablis, ainsi que leurs élégants chapiteaux et toutes
« les parties de l'architrave et de l'entablement qui étaient
« brisées. Dans toute cette partie de la restauration, l'artiste
« sculpteur a fait preuve de goût et d'habileté. Les chapiteaux
« des colonnes, les bas-reliefs qui règnent sur l'entablement

« et les pilastres sont d'une exécution parfaite; la pierre est
« profondément fouillée, le dessin est net, précis, élégant.
« Rien de mieux groupé que ces monstres enroulés dans des
« feuillages, et ces colombes qui s'entrelacent et se becquètent
« en formant des courbes gracieuses. »

« Et plus tard, dans un autre article sur la restauration des
monuments historiques de la Charente, publié par *Le Cha-*
rentais du 9 novembre 1851, il ajoutait :

« L'habile artiste qui est chargé des sculptures ne s'écarte
« jamais du caractère naïf et quelquefois barbare des sculp-
« tures primitives de l'édifice. Lorsqu'au contraire il frappe
« de son ciseau une pierre dont il veut faire sortir des ara-
« besques représentant des animaux, des monstres et même
« des hommes enroulés dans une ornementation végétale, il
« le fait avec toute la perfection des imagiers du XII^e siècle. »

« A ces appréciations aussi justes que complètes, je ne sau-
rais rien ajouter. Elles peuvent s'appliquer, dans leurs géné-
ralités, aux divers monuments restaurés par M. Baleyre, aussi
bien qu'à l'église de Châteauneuf; toutes les œuvres qu'il
nous a laissées appellent également notre attention, nos études
et nos éloges.

« Il nous appartenait, Messieurs, d'honorer la mémoire du
laborieux artiste, du dévoué confrère que nous avons préma-
turement perdu, et qui, dans un pays malheureusement trop
abandonné aux soins de la matière, a fourni pendant toute sa
vie le rare exemple d'un travail persévérant de l'esprit. A
cette perte, toutefois, il nous reste une consolation, c'est la
certitude que ses beaux travaux ne seront pas oubliés. Aussi
longtemps que les pierres des nombreux édifices que son
ciseau s'est plu à orner resteront debout, son nom vivra dans
les souvenirs des générations de nos contrées à côté de celui
de son illustre maître, M. Abadie. »



CHRONIQUE DE L'ANNÉE 1874

CONFÉRENCES PUBLIQUES A ANGOULÊME EN 1874.

Du 17 au 27 janvier 1874, M^{me} SEZZI, membre de la Société des gens de lettres et de plusieurs sociétés savantes, a fait dans la salle de la Société philharmonique une série de six conférences qui ont eu pour sujet : *les Femmes et la mode ; la Condition des femmes dans la société ; l'Esprit des bêtes ; le Mariage ; le Rôle des femmes dans les salons du XVII^e siècle et du XVIII^e ; les Femmes à Paris pendant le siège, dans les ambulances et les hôpitaux.*

COMPTE-RENDU DES LECTURES FAITES A LA SORBONNE EN 1874,
A LA SECTION D'HISTOIRE ET DE PHILOGIE, PAR LES DÉLÉGUÉS
DES SOCIÉTÉS SAVANTES VOISINES DE LA CHARENTE.

Une brochure de Frédéric II, roi de Prusse, ayant pour titre : Considération sur l'état présent de l'Europe, par M. F. COMBES, de la Faculté des lettres de Bordeaux.

Cette brochure, communiquée à Voltaire par Frédéric II dès l'année 1736, est analysée par M. F. Combes, qui en tire

des considérations d'une haute portée sur les relations de la France avec la Prusse et l'Autriche au XVIII^e siècle.

Une fondation d'hôpital par un philanthrope anonyme, par M. Louis AUDIAT, de la Société des arts, sciences et belles-lettres de Saintes.

On trouve dans un bourg de la Saintonge, à Tesson, un grand et vaste édifice qui est le seul reste d'un hospice que la Révolution a détruit. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, cette petite localité avait pour seigneur le représentant d'une ancienne famille du Poitou, fixée en Saintonge dès l'année 1404. La terre de Tesson était venue à la famille Guinot par le mariage, en 1623, de Charlotte de Brémond, dame de Tesson, avec Gilles Guinot, marquis de Mauconseil. Ce seigneur était né au château de Tesson en 1675. Après avoir servi avec honneur dans l'armée, il fut nommé lieutenant général, et il obtint le commandement de la haute Alsace, à Colmar, le 7 septembre 1761.

Sa dette ayant été payée glorieusement à la patrie, il songea aux malheureux, aux pauvres, à l'humanité souffrante. Les établissements charitables de Saintes, où il avait un hôtel dans la rue qui porte son nom, eurent une large part dans ses libéralités. Il commença par l'hôpital Saint-Louis. Comprenant que l'oisiveté était une cause d'indigence, et qu'avant de proscrire la misère avec la mendicité il fallait d'abord que les pauvres ne pussent prétexter le manque de travail pour excuser leur paresse, il fit construire en 1770 un bâtiment composé de deux salles, où il établit une manufacture. Il y fonda plus tard à perpétuité, moyennant, 8,000 ^{fr}, un lit pour un pauvre de maladie curable.

Le marquis ne pouvait oublier ses pauvres tenanciers, ceux dont il était pour ainsi dire le patron naturel. Il voulut fonder un hospice à Tesson.

Mais l'affaire ne fut pas aussi facile qu'elle semblait l'être au premier abord. Il fallut obtenir d'abord des lettres patentes du Roi. De là, nécessité d'une enquête. Elles furent signées par Louis XVI à Fontainebleau, en novembre 1776; on avait mis cinq mois à réfléchir et à s'enquérir; après l'autorisation du Roi, on dut solliciter et obtenir l'agrément du Parlement.

Cet homme charitable mourut le 18 octobre 1782. Son gendre, le comte de La Tour du Pin, qui fut gouverneur de Saintonge et puis ministre de la guerre, se chargea de régulariser la fondation de M. le marquis de Mauconseil. Il ne reste plus qu'une épitaphe, qu'on peut lire encore dans l'église paroissiale de Tesson, pour conserver le souvenir de ce généreux bienfaiteur des pauvres. Une clause de son testament défendait de mettre son nom sur sa tombe; mais ce nom qu'il n'a pas voulu livrer à la foule par un sentiment de réserve peut-être excessif, il nous a paru bon, dit M. Audiat, de le rappeler. Citer les nobles actions, c'est faire revivre la mémoire de ces hommes humbles et dévoués qui ont consacré leur vie à la patrie et aux indigents. On acquitte ainsi un devoir de pieuse reconnaissance, et peut-être on inspire le désir de les imiter. La générosité est une vertu qui a surtout besoin d'encouragements.

DISTRIBUTION DES RÉCOMPENSES ACCORDÉES AUX SOCIÉTÉS
SAVANTES EN 1874.

Le samedi 11 avril 1874 a eu lieu, à midi, à la Sorbonne, sous la présidence de M. de Fourtou, ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts, la distribution des récompenses accordées aux sociétés savantes des départements.

Des rapports ont été lus sur les travaux des sociétés savantes qui ont obtenu des récompenses, par MM. Chabouillet, au nom de la section d'archéologie, et Hippeau, pour la section d'histoire et de philologie :

Après un discours de M. le ministre de l'instruction publique, les récompenses ont été proclamées dans l'ordre suivant par MM. Chabouillet et Hippeau :

Section d'archéologie.

L'allocation de 3,000 fr. mise à la disposition de la section d'archéologie sera partagée ainsi qu'il suit entre les trois sociétés savantes des départements ci-après désignés :

Poitiers. — *Société des antiquaires de l'Ouest*, 1,000 fr.

Chalon-sur-Saône. — *Société d'histoire et d'archéologie*, 1,000 fr.
Narbonne. — *Commission archéologique*, 1,000 fr.

Section d'histoire et de philologie.

L'allocation de 3,000 fr. mise à la disposition de la section d'histoire sera partagée ainsi qu'il suit entre les sociétés savantes des départements ci-après désignés :

Amiens. — *Société des antiquaires de Picardie*, 1,000 fr.

Auxerre. — *Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, 1,000 fr.

Montbéliard (Doubs). — *Société d'émulation*, 1,000 fr.

Une médaille de bronze a été accordée à chacune de ces trois sociétés, ainsi qu'aux trois sociétés d'archéologie, pour être déposée dans les archives de chacune d'elles.

M. A. Desjardins, sous-secrétaire d'État au ministère de l'instruction publique, a proclamé le nom des personnes qui, en récompense de leurs travaux, ont obtenu des titres d'officiers de l'instruction publique et d'officiers d'académie.

Officiers de l'instruction publique.

MM. D'ARBAUMONT, correspondant du ministère pour les travaux historiques, à Dijon.

DESCHAMPS DE PAS, correspondant, à Saint-Omer.

GESLIN DE BOURGOGNE, correspondant, à Saint-Brieuc.

LOYSEAU-GRANDMAISON, correspondant, à Tours.

Le comte DE MELLET, correspondant, à Chaltrait (Marne).

DURAND (Hippolyte), correspondant, à Tarbes.

MARTIN, ingénieur en chef des ponts et chaussées, au Mans.

Officiers d'académie.

MM. GUIGUE, correspondant du ministère, à Bourg.

DEVOULX (Albert), correspondant, à Alger.

CHASSAING (Augustin), correspondant, au Puy.

CHAZAUD, archiviste du département de l'Allier.

- MM.** L'abbé POQUET, correspondant, à Berry-au-Bac (Aisne).
CHEVRIER (Jules), correspondant, à Chalon-sur-Saône.
OLRY, instituteur à Allain-aux-Bœufs, membre de la
Société d'archéologie lorraine, à Nancy.
PAPIER, minéralogiste, contrôleur du service des tabacs,
à Bône (Algérie).
PERIER, géologue, à Pauliac (Gironde).
FALSAN, géologue, à Lyon.
Le docteur QUÉLET, botaniste, à Hérimoncourt, membre
de la Société d'émulation de Montbéliard (Doubs).
DUMORTIER, géologue, à Lyon.
L'abbé LEBRETON, météorologiste, curé de Sainte-Hono-
rine-du-Fay (Calvados).
SIRE, chimiste, membre de la Société d'émulation du
Doubs, à Besançon.
L'abbé GRAZILIER, aumônier des Carmélites, à Saintes.

M. de Fourtou a ensuite lu un décret par lequel M. le Pré-
sident de la République a nommé chevaliers de la Légion
d'honneur MM. Charles COURNAULT et Octave TREISSIER.

DISCOURS DE M. CHABOUILLET, SECRÉTAIRE DE LA SECTION D'AR-
CHÉOLOGIE, EN CE QUI CONCERNE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES
DE L'OUEST.

Les sociétés sorties aujourd'hui victorieuses de nos débats,
où l'on n'écoute pas d'avocats, où il n'y a que des juges, sont,
ex æquo, la Société des antiquaires de l'Ouest, la Société d'histoire
et d'archéologie de Chalon-sur-Saône, et la Commission archéo-
logique de Narbonne.

Sortie, en 1834, d'une ligue d'archéologues jaloux de sauver
le temple Saint-Jean menacé par un conseil municipal comme
il n'y en a plus, la Société des antiquaires de l'Ouest, après avoir
brillamment commencé, a toujours su se maintenir à la hau-
teur de ses débuts. Que l'on parcoure ses trente-six volumes,
et, nous en sommes assuré, les noms que l'on y trouvera en

foule suffiront à réveiller le souvenir de travaux qui ont marqué à leur moment.

Parmi ces noms, dont plusieurs, hélas ! ne sont plus eux-mêmes que des souvenirs, nous citerons ceux de MM. Mangon de la Lande, de La Fontenelle de Vaudoré, de Gerville, de Chergé, Rédet, l'abbé Texier, Bourgnon de Layre, de Chasteigner, Fillon, de Sourdeval, du Puis-Vaillant, l'abbé Auber, de Longuemar, de Beaufort, Calmeil, Duffaud, de La Marsonnière, Ferrand, de Rochebrune, Brouillet, Richard, Bonsergent et Lédain.

C'est à cette vaillante phalange, dont je n'oublie pas le Nestor, M. Lecointre-Dupont, que va être décernée une de nos médailles d'or. Aussi zélés que savants, ces archéologues ne se sont pas contentés d'explorer les monuments que l'antiquité et le moyen âge ont laissés à Poitiers, comme l'amphithéâtre, la cathédrale, l'enceinte, Saint-Hilaire-le-Grand ; il sont souvent sortis de ce domaine, pourtant très riche, afin de faire des excursions toujours fructueuses dans la région à laquelle leur société a emprunté son nom.

Si ces nombreuses publications se distinguent généralement par la recherche de la vérité, nous ne prétendons pas dire que la critique n'y trouverait pas çà et là l'occasion de justes observations ; mais, on le reconnaîtra avec nous, la compagnie à laquelle on les doit est une de celles qui ont le plus sérieusement fait progresser nos études. Son dernier volume ne pouvait la signaler à notre attention ; il n'est pas du ressort de l'archéologie : c'est dans le précédent, le trente-cinquième, que nous apprendrons à apprécier l'œuvre capitale de la Société des antiquaires de l'Ouest dans ces derniers temps.

On sait qu'au IV^e siècle de notre ère, à l'approche des Barbares, on fortifia à la hâte la plupart des villes de la Gaule, et que souvent on donna de nouvelles limites à leurs enceintes rétrécies pour le besoin de la défense. On le comprend, partout ces travaux se firent avec une fiévreuse précipitation ; on renversait ce qui faisait obstacle au nouveau tracé des enceintes, et l'on jetait pêle-mêle, en guise de matériaux, dans les fondations ou les murailles elles-mêmes, les débris des édifices détruits par les ingénieurs et ceux des temples antérieurement

abattus par les chrétiens, contrairement aux édits des Empereurs. Les choses se passèrent ainsi à Sens, à Narbonne, à Dax, à Bordeaux, à Tours, à Angers, à Bourges, à Poitiers, à Périgueux, à Dijon, à Évreux, ailleurs encore, et ces singuliers matériaux, retrouvés soit par des fouilles, soit par suite de la démolition d'anciens remparts, sont venus apporter des richesses inespérées aux musées de ces villes. Le lot de Poitiers n'a pas été le moindre. Cette cité doit d'avoir été l'une des mieux partagées, d'abord à son antique importance, attestée par Ammien-Marcellin, puis à ce que de bonne heure on s'y est préoccupé des vestiges de son enceinte. Dès l'année 1826, un estimable écrivain, Dufour, dans un livre intitulé : *De l'ancien Poitou et de sa capitale*, traitait la question de l'enceinte de Poitiers. Quant à la Société des antiquaires de l'Ouest, dès son origine, elle a exploité cette mine féconde. Son premier volume renferme un mémoire de Mangon de La Lande sur des monuments provenant des fondations de l'enceinte, tandis que la première planche de ce volume reproduit une inscription qui en provient également. Ce mémoire fut suivi, dans le deuxième volume, d'un autre sur le même sujet, par le même auteur ; toutefois, jusqu'à nos jours, on n'avait pas déterminé la totalité de l'enceinte de Poitiers.

Il y a cinq ans (le 18 mai 1871), sur la proposition d'un de ses correspondants, M. Anatole de Barthélemy, dont un savant *Essai sur l'origine des armoiries féodales* ouvre ce même trente-cinquième volume, la Société des antiquaires de l'Ouest nomma une commission à l'effet de déterminer l'enceinte de Poitiers. Cette commission se mit aussitôt à l'œuvre et exécuta la laborieuse exploration du Poitiers souterrain, dont les résultats ont été consignés dans un mémoire rédigé par M. Ledain, son secrétaire rapporteur (1).

(1) Ce travail, qui occupe soixante-sept pages du trente-cinquième volume, publié en 1872, des Mémoires de la Société des antiquaires de l'Ouest, est accompagné de vingt-deux planches représentant des monuments sculptés et écrits de l'enceinte de Poitiers, ainsi que de deux grands plans. La commission se composait de MM. A. de Barthélemy, Brouillet, Ferrand, architecte, Ledain et Bonsergent.

M. Ledain s'est acquitté de ce travail avec un talent que nous n'avons plus à louer. L'an dernier, à l'Institut, au concours des antiquités nationales, ce mémoire était l'objet d'une mention honorable et était classé, suivant les paroles de M. de Longpérier, « immédiatement après le grand ouvrage d'abord signalé à l'Académie par sa commission (1). »

Ni Dufour ni Mangon de La Lande n'avaient épuisé le sujet que vient de raviver la commission de 1871. Le premier de ces écrivains avait cru à l'existence de deux enceintes successives, l'une romaine, l'autre visigothe; le second et les membres d'une commission nommée *ad hoc* en 1835 avaient réfuté l'opinion de Dufour, mais avaient admis la construction par les Visigoths, contre l'enceinte romaine, de nouveaux murs et de casemates souterraines qui, dans leur pensée, se trouvaient hors de terre à l'origine. La dernière exploration a, au contraire, démontré que les prétendues casemates n'étaient que des caves creusées au moyen âge dans les assises inférieures de la muraille romaine, et, en un mot, que l'enceinte de Poitiers était entièrement romaine.

Proclamer le succès de l'exploration de 1871 est chose simple; il ne nous sera pas difficile de constater que l'on possède le tracé exact de l'enceinte de Poitiers, que son périmètre n'avait pas plus de 2,500 mètres, et qu'elle était flanquée de tours tous les trente-quatre mètres. Mais que de dépenses, que de fatigues avant d'arriver à ces résultats! que de journées, que de mois passés à poursuivre de caves en caves cette interminable enceinte! Il est vrai que, chemin faisant, il y avait des revenants-bons. On ne rencontrait pas que des moellons ou des blocs de pierre; de temps à autre on était payé de ses peines par la découverte d'une inscription, de fragments d'architecture ou de sculpture; aussi se remettait-on courageusement en marche.

Un jour, sur deux blocs rectangulaires, juxtaposés sans ciment et apportés là on ne sait d'où, on remarque des dessins

(1) Voyez le rapport lu, dans la séance de l'Académie des inscriptions et belles-lettres du 24 octobre 1873, par M. Adrien de Longpérier.

d'un caractère singulier, d'aspect fort ancien, affectant la forme de cercles concentriques ou opposés les uns aux autres, et présentant une analogie frappante avec ces figures gravées sur les parois de la grotte celtique de Gávr' Innis, que l'on a comparés aux tatouages ou aux *amocos* des sauvages de la Nouvelle-Zélande.

Un autre jour, on découvre deux grands cippes couchés la face en bas. Avec quelle anxiété on les retourne ! mais aussi quelle satisfaction lorsqu'on y aperçoit deux belles inscriptions !

L'une était consacrée à la mémoire d'Alphia Faventina par sa mère Catilia et son père Faventius, fermier de l'impôt du vingtième sur les affranchissements. L'autre était remarquable par une particularité plus rare que la mention sur les marbres d'une mesure fiscale connue par les textes. Les quatre premières lignes de cette inscription, consacrée par Julius Basileus à la mémoire de sa femme Julia Maximilla, morte âgée d'environ quarante ans, sont coupées par la représentation d'un miroir reflétant l'image de la défunte.

Nous ne pouvons énumérer tout ce que cette exploration a fourni au musée de Poitiers de monuments précieux, qui sont venus grossir les collections formées principalement par la libéralité et la vigilance des membres de la Société des antiquaires de l'Ouest. On ne mentionnera qu'une des bonnes fortunes de cette mémorable campagne. Depuis longtemps on savait que Poitiers avait possédé un amphithéâtre ; on sait aujourd'hui que cette ville avait été décorée d'un arc de triomphe.

« Voilà, dit M. Ledain, un résultat inattendu, obtenu au moyen d'une pierre égarée, à laquelle l'archéologie vient d'arracher son secret. » Cette pierre, sculptée sur trois faces, a été, en effet, reconnue comme provenant de la porte d'un arc triomphal, auquel appartenaient probablement un trophée, un fragment d'inscription colossale, une griffe d'aigle et d'autres débris, tous conservés au musée de Poitiers. Ajoutons que deux magnifiques jambes de cheval en bronze doré, qui ont été données au même établissement par les dames hospitalières, devaient appartenir à un quadriges placé sur le faite de l'arc de triomphe, si ingénieusement deviné.

M. Ledain ne s'est pas borné à décrire les monuments trouvés dans les fouilles de l'enceinte de Poitiers ; il a écrit l'histoire de ces murailles jusqu'à nos jours.

Nous ne le suivrons pas aussi loin ; mais, en quittant la Société des antiquaires de l'Ouest, nous devons dire que cette compagnie, qui pense que rien n'est fait tant qu'il reste quelque chose à faire, se propose de compléter par de nouvelles explorations l'instructif et intéressant chapitre qu'elle vient d'ajouter aux annales de la noble cité où elle siège.

LE PLAN DE TAPISSERIE DE LA VILLE DE PARIS.

Nous avons vu il y a quelques jours, dit *La Liberté*, une curieuse et rarissime épave échappée au double naufrage de 1793 et de 1871. C'est un plan ou « portrait de Paris, » comme disaient nos arrière-grands-pères, dressé vers la fin du règne de Louis XII, c'est-à-dire en plein moyen âge, et avant que la Renaissance ait déplacé une seule pierre de la vieille cité. Ce plan, dont il n'existe que de mauvaises copies et d'infidèles reproductions, est connu dans le monde savant sous le nom de « plan de tapisserie. » C'est l'image la plus ancienne de notre capitale. On ne saurait, en effet, prendre au sérieux ni les vieux bois de la *Chronique de Nuremberg*, ni les miniatures plus ou moins fantaisistes des manuscrits du moyen âge. Non-seulement on n'avait point, avant le XVI^e siècle, l'idée d'une figuration exacte des villes, mais encore on y mêlait les caprices les plus étranges, et l'imagination de l'enlumineur se substituait le plus souvent à la réalité.

Le « plan de tapisserie » est le premier qui ait offert aux yeux des Parisiens un ensemble de quelque vérité. Le développement immense qu'on lui avait donné permettait, en effet, de retracer avec détail la « Cité, » la « ville, » et « l'Université, » comme on disait alors. Les dimensions de ce gigantesque tissu étaient telles qu'on put, après l'achèvement de l'Hôtel-de-Ville, l'étendre d'une échauquette à l'autre, c'est-à-dire sur toute la façade, en guise de décoration solennelle, les jours de grande

fête civile ou religieuse. C'est à cet usage que fut exclusivement employé le plan-tapisserie jusqu'à la période révolutionnaire.

Au commencement du XVIII^e siècle, le prévôt des marchands et les échevins, ayant constaté certaines détériorations et craignant de perdre un document de cette importance, firent exécuter dans le goût du temps une gouache en neuf grandes feuilles. Bien leur en prit, car la tapisserie, foulée aux pieds, reléguée ensuite dans un grenier, disparut dans la tourmente. Restait la gouache, qui eut le même sort en 1871. Les deux Communes de Paris ont donc anéanti, autant qu'il était en elles, le plus précieux trésor archéologique de la capitale.

Heureusement, le service historique de la ville avait eu la précaution de faire photographier les neuf feuilles et d'en faire colorier quelques-unes pour reproduire l'aspect de l'original. C'est cette reproduction que nous avons eue sous les yeux, et qui a sauvé de l'oubli la tapisserie et la grande gouache.

SÉANCE ANNUELLE DE L'INSTITUT DE FRANCE.

Le mercredi 28 octobre a eu lieu la séance publique annuelle des cinq académies de l'Institut, sous la présidence de M. Bertrand, président de l'Académie des sciences.

Les lectures ont eu lieu dans l'ordre suivant :

1^o Discours du PRÉSIDENT actuel des cinq académies de l'Institut ;

2^o *La Disgrâce et la chute de la princesse des Ursins*, par M. ROSSEUW-SAINT-HILAIRE, de l'Académie des sciences morales et politiques ;

3^o *Des expressions de la lumière*, par M. Charles BLANC, de l'Académie des beaux-arts.

3^o *Mirabeau et son père à la veille de la Révolution*, par M. DE LOMÉNIE, de l'Académie française.

5^o *Un Poète de la cour des Commènes*, par M. MILLER, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Il a été, en outre, donné lecture du rapport sur le concours pour le prix de linguistique fondé par M. de Volney.

La commission avait annoncé, pour le concours, qu'elle accorderait un prix, consistant en une médaille d'or de la valeur de 1,500 fr., à l'ouvrage de *Philologie comparée* qui lui en paraîtrait le plus digne parmi ceux qui lui seraient adressés.

Cinq ouvrages imprimés ou manuscrits ont été envoyés au concours.

La commission, après avoir examiné ces cinq ouvrages, a estimé qu'il n'y avait pas lieu de décerner le prix ; elle a accordé, comme encouragement, la somme de 800 fr. à M. JORRET, auteur de l'ouvrage ayant pour titre : I. *Du C dans les langues romanes* ; — II. *Loi des finales en espagnol* ; et une pareille somme à M. Joseph HALÉVY, pour ses *Mélanges d'épigraphie et d'archéologie sémitiques*.

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,
DU 14 AOÛT 1874.

Prix d'éloquence pour l'année 1874.

L'Académie avait proposé pour sujet d'éloquence à décerner en 1874 l'*Éloge de Bourdaloue*. Ce prix a été décerné au discours dont l'auteur est M. Anatole FEUGÈRE, professeur de rhétorique au collège Stanislas.

L'accessit est accordé au discours dont l'auteur est M. Siméon BERNAGE, professeur de seconde au lycée Fontanes.

Des mentions honorables sont accordées à deux discours dont le premier porte pour épigraphe :

..... *si fortè virum quem*
Conspexere silent.....

(Virgile, *Æneid.*, I, 151.)

Et le second :

Ex rerum cognitione efflorescat et redundet oportet oratio.

(Cicero. *De oratore*, I, 6.)

Prix Montyon, destinés aux ouvrages les plus utiles aux mœurs.

L'Académie a décerné trois prix de 2,000 fr. chacun : à M. Th. FROMENT, professeur au lycée de Bordeaux, pour son recueil de poésies intitulé : *Rêves et devoirs* ; à M. G. Compayré, professeur de philosophie au lycée de Toulouse, pour son ouvrage intitulé : *La Philosophie de David Hume* ; à M. Alfred CROISSET, professeur au collège de Stanislas, pour son ouvrage intitulé : *Xénophon, son caractère et son talent* ; étude morale et littéraire.

Sept prix de 1,500 fr. chacun :

A M. ESCHENAUER, pour son ouvrage intitulé : *La Morale universelle* ; à M. F.-E. RAYNAL, pour son ouvrage intitulé : *Les Naufragés, ou vingt mois sur un récif des îles Auckland* ; à M^{me} B. BOISONAS, pour son ouvrage intitulé : *Une Famille pendant la guerre de 1870-1871* ; à M. J. GIRARDIN, professeur au lycée de Versailles, pour son ouvrage intitulé : *Les Braves gens* ; à M. AICARD, pour son ouvrage intitulé : *Poèmes de Provence* ; à MM. RATHERY et BOUTRON, pour l'ouvrage intitulé : *Madeleine de Soudéry, sa vie et sa correspondance, avec un choix de poésies* ; à Marie EDMÉE, pour son ouvrage intitulé : *Histoire de notre petite sœur Jeanne d'Arc, dédiée aux enfants de la Lorraine*.

Prix fondé par M. le baron Gobert.

Ce prix, conformément à l'institution expresse du testateur, se compose des neuf dixièmes du revenu total qu'il a légué à l'Académie, l'autre dixième étant réservé pour l'écrit sur l'*Histoire de France* qui aura le plus approché du prix.

L'Académie a décerné le grand prix de la fondation Gobert à M. Georges PICOT, pour son ouvrage intitulé : *Histoire des États-Généraux*.

L'Académie a décidé que le second prix de la même fondation serait décerné à M. DE LESOTUR, pour son ouvrage intitulé : *Henri IV*.

Prix Maillé-Latour-Landry.

L'Académie a décidé que le prix fondé par M. le comte de Maillé-Latour-Landry serait, dans les conditions de la fondation, partagé entre MM. THEURIET et D'ANGLEMONT.

Prix Bordin.

Le prix spécial de 3,000 fr. fondé par M. Bordin, pour l'encouragement de la haute littérature, a été partagé également entre M. A. BOSSERT, professeur à la Faculté des lettres de Douai, pour son ouvrage intitulé : *La Littérature allemande au moyen âge et les origines de l'épopée germanique ; Goethe, ses précurseurs et ses contemporains ; Goethe et Schiller* ; et M. Jules SAUZAY, membre de l'académie de Besançon, pour un ouvrage intitulé : *Histoire de la persécution révolutionnaire dans le département du Doubs, de 1789 à 1801.*

Prix Lambert.

L'Académie a décidé que la récompense honorifique fondée par feu M. Lambert serait partagée entre M. Édouard PLOUVIER et M. Albert MÉLAT.

Prix triennal de 3,000 fr., fondé par M. Thiers.

Le prix fondé par M. Thiers, pour l'encouragement de la littérature et les travaux historiques, a été décerné cette année à M. Henri HOUSSAYE, pour son ouvrage intitulé : *Histoire d'Alcibiade et de la République athénienne depuis la mort de Périclès jusqu'à l'avènement des trente tyrans.*

Prix de traduction, fondé par M. Langlois.

Le prix de la fondation Langlois a été partagé entre M. Antoine DE LATOUR, pour sa traduction de l'espagnol des *Œuvres dramatiques de Calderon*, et M. Eug. BARET, pour sa traduction de l'espagnol des *Œuvres dramatiques de Lope de Vega.*

Prix Thérouanne.

L'Académie a décidé que le prix de la fondation Thérouanne, pour l'encouragement des travaux historiques, serait partagé entre M. E. BELOT, pour le second volume de l'*Histoire des chevaliers romains*, et M. Edmond HUGUES, pour son ouvrage intitulé : *Histoire de la restauration du protestantisme en France au XVIII^e siècle*.

Prix Marcelin Guérin.

Ce prix, selon les intentions du fondateur, est destiné à récompenser les livres et écrits qui se seraient récemment produits en histoire, en éloquence et dans tous les genres de littérature, et qui paraîtraient les plus propres à honorer la France, à relever parmi nous les idées, les mœurs et les caractères, et à ramener notre société aux principes les plus salutaires pour l'avenir.

Le prix de la fondation Marcelin Guérin a été décerné, pour la première fois cette année, à M. Alphonse DANTIER, pour son ouvrage intitulé : *L'Italie, Études historiques*.

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS
ET BELLES-LETTRES. — PRIX DÉCERNÉS.

Le 1^{er} prix a été décerné à M. DE BOISLISLE, pour l'ouvrage intitulé : *Les Écorcheurs sous Charles VII*, 2 vol. in-8°.

Prix du Budget.

L'Académie avait remis au concours, pour le prix ordinaire, la question suivante : *Étude sur les dialectes de la langue d'oc au moyen âge*. — Le prix a été décerné à M. Paul MAYER, professeur à l'école des Chartes.

Antiquités nationales.

L'Académie a décerné :

La 1^{re} médaille à l'ouvrage intitulé : *Inscriptions antiques et du moyen âge de Vienne (en Dauphiné)*, reproduites en fac-simile par M. ALLMER (2 vol. in-8°, avec atlas);

La 2^e médaille à l'ouvrage intitulé : *Archéologie romane du midi de la France*, par M. Henri RÉVOIL (3 vol. in-fol.);

La 3^e médaille à M. Célestin PORT, pour son *Dictionnaire historique, géographique et biographique* de Maine-et-Loire (Paris et Angers, 1873, 1 vol. in-8°).

Six mentions honorables ont été aussi décernées aux auteurs ci-après :

1^o A M. Alfred FRANKLIN, pour *Les Anciennes bibliothèques de Paris, églises, monastères, etc...* (2 vol. in-4°);

2^o A M. GUIEU, pour sa *Topographie historique du département de l'Ain* (1 vol. in-4°);

3^o A M. Auguste CASTAN, pour *Le Théâtre de Vesontio et le square archéologique de Besançon* (broch. in-8°);

4^o A M. DE FORMEVILLE, pour son *Histoire de l'ancien évêché-comté de Lisieux* (2 vol. in-8°);

5^o A M. BOUCHER DE MOLANDON, pour les deux mémoires suivants : 1^o *La Première expédition de Jeanne d'Arc, Blois, Orléans, 27, 28, 29 avril 1429* (1 vol. in-8°); 2^o *La Salle des thèses de l'Université d'Orléans* (1 vol. in-8°);

6^o à M. Ulysse ROBERT, pour son ouvrage intitulé : *Calixte II, étude sur les actes de ce pape* (1 vol. in-8°).

Prix Bordin.

La question proposée était : *Faire connaître les vies des saints et les collections des miracles publiées ou inédites qui peuvent fournir des documents pour l'histoire de la Gaule sous les Mérovingiens. Déterminer à quelles dates elles ont été composées.*

Un seul mémoire ayant été envoyé et n'ayant pas obtenu les suffrages de l'Académie, le prix n'a pas été décerné.

Prix de numismatique.

Le prix de numismatique, fondé par M. Allier de Haute-roche, n'a pas été décerné cette année.

Prix Brunet.

M. Brunet, par son testament en date du 14 novembre 1867, a fondé un prix triennal de 3,000 fr., pour un ouvrage de bibliographie savante que l'Académie des inscriptions, qui en choisira elle-même le sujet, jugera le plus digne de cette récompense.

Ce prix, qui devait être décerné pour la première fois en 1871, a été prorogé à l'année 1874.

Deux prix se trouvaient, en conséquence, disponibles pour cette dernière année.

L'Académie, se proposant d'appliquer successivement la fondation Brunet aux diverses branches de l'érudition, avait décidé que ces prix seraient décernés :

1° Au meilleur ouvrage de bibliographie savante relatif à l'*Antiquité grecque, italique ou celtique* (archéologie, histoire et littérature);

2° Au meilleur ouvrage de bibliographie savante relatif à l'*Orient, langues, littératures, archéologie, histoire, géographie, voyages, etc.*

Étaient admis à ces deux concours :

1° Les ouvrages manuscrits ou imprimés depuis 1871 inclusivement;

2° Les ouvrages manuscrits ou publiés de 1871 à 1875, et non-seulement les ouvrages généraux, mais encore les monographies, comme serait, par exemple, une *bibliographie des documents qui se rapportent à la géographie de la Terre-Sainte depuis le IV^e siècle jusqu'à nos jours.*

L'Académie ne décerne pas de prix cette année.

Pour la première question, elle accorde une médaille de 1,000 fr. à M. Ém. RUELLE, pour son ouvrage manuscrit intitulé : *Bibliographie générale de la Gaule.*

Pour la seconde question, elle accorde deux médailles de 1,500 fr. chacune : l'une à M. SCHWAL, pour son ouvrage manuscrit portant pour épigraphe : *Qui scit ubi sit scientia, habenti est proximus*; l'autre à M. CAT, pour son ouvrage manuscrit intitulé : *Essai bibliographique sur la Terre-Sainte*.

LES MENHIRS DE CARNAC.

Nous apprenons une nouvelle qui ne peut que réjouir les admirateurs de nos antiquités nationales. Les pierres druidiques de Carnac, ce prodigieux souvenir de l'ancienne Gaule qui reste, au milieu des merveilles de notre civilisation, comme un objet d'étonnement et de rêverie pour la postérité, vont enfin pouvoir échapper aux actes de vandalisme qui depuis tantôt soixante ans menaçaient leur existence et n'auraient pas tardé sans doute à les faire à jamais disparaître.

Au seizième siècle, un savant chanoine comptait 12,000 à 15,000 menhirs à Carnac; on n'en voit plus aujourd'hui que quelques milliers à peine.

Tantôt les habitants les brisent pour former avec leurs débris des talus de pierres dont ils entourent leurs champs; d'autres fois, les paysans viennent avec indifférence y chercher dans des tombereaux, pour en engraisser leurs terres, les cendres des milliers de victimes humaines dévorées par le feu et réclamées par l'impitoyable religion des druides, détruisant ainsi sans horreur ni respect ce terrible monument de la superstition des vieux âges.

Le monument de Carnac n'en est pas moins encore prodigieux.

Les dix avenues formées par les onze alignements de menhirs qui, partant de la métairie de Menec, se prolongent pendant plus de 1,500 mètres, pour rencontrer, après quelques interruptions, le tumulus en face duquel s'élève le célèbre cromlech qui servait de sanctuaire aux druides, ont pu braver les siècles et sont restées debout, indéchiffrables et gardant même en face des savants le secret de leur sauvage et dédaigneuse grandeur.

Malheureusement, cette réunion de menhirs, cette phalange de pierres levées, cette surprenante armée de rochers informes, mais symétriquement alignés, qui font de cette partie de la côte armoricaine comme une terre sacrée, ne sont pas dans le domaine public. Elles appartiennent à de simples particuliers, peu soucieux d'en assurer la conservation.

Était-il légalement possible, pour les préserver d'une destruction plus ou moins prochaine, de recourir à la loi du 3 mai 1841 sur l'expropriation? Aucune loi n'a défini l'utilité publique, et la jurisprudence administrative fournit de nombreux exemples dans lesquels l'utilité alléguée n'a pas paru assez pressante pour faire fléchir le principe du respect dû à la propriété.

Mais, en se reportant à la discussion de la loi sur l'expropriation pour cause d'utilité publique, le ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts a pu se convaincre que cette loi pouvait, à la rigueur, devenir applicable lorsqu'il s'agissait de la conservation d'un monument historique.

C'est ainsi que pour le chœur de l'église de Cunault, dans le département de Maine-et-Loire, aliéné à l'époque de la Révolution française et devenu propriété particulière, tandis que la nef était demeurée affectée au culte, l'administration en obtint l'expropriation et put le réunir à l'église dont il faisait autrefois partie.

De même, l'intérieur et les abords des théâtres antiques d'Arles et d'Orange, ainsi que l'amphithéâtre romain de la première de ces deux villes, étaient obstrués par des maisons appartenant à des particuliers. Le gouvernement prononça l'expropriation de toutes les constructions modernes bâties en partie sur le sol de ces monuments ou qui en gênaient l'accès.

Aussi, en présence de ces décisions antérieures, le ministre a-t-il cru pouvoir soumettre à la signature du maréchal de Mac-Mahon un décret déclarant d'utilité publique la conservation des pierres de Carnac et autorisant, en conséquence, l'administration à ordonner leur expropriation en tant que de besoin.

Cette expropriation pourra comprendre une étendue de plusieurs hectares, notamment les champs de Menec et de Kermario.

Les frais d'acquisition seront supportés par les communes de Carnac et d'Auray, par le département du Morbihan, dont le conseil général a voté une allocation importante, et enfin par le Trésor public. *(Journal des Débats.)*

LES CATALOGUES DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE.

L'administrateur général de la Bibliothèque nationale a adressé au ministre de l'instruction publique un rapport sur l'état d'avancement des catalogues de cet établissement.

Nous croyons utile de mettre sous les yeux de nos lecteurs les principaux passages de cet intéressant travail :

« MONSIEUR LE MINISTRE,

« Depuis le dernier rapport que j'ai eu l'honneur de vous adresser, nos opérations relatives à la confection des catalogues ont été activement continuées dans les différents départements.

« Au département des imprimés, l'impression du tome XI du *Catalogue de l'histoire de France* (supplément) a été poursuivie. L'histoire par règnes n'avait été conduite que jusqu'en 1798; elle a atteint aujourd'hui l'année 1830.

« Le tome III et dernier du *Catalogue des sciences médicales* a été mis en composition à l'imprimerie. Toutes les cartes de ce volume et de cette matière sont entièrement terminées et revues. La publication plus ou moins prompte de ce complément dépendra donc uniquement des ressources financières qu'ont à se partager l'impression de ce volume, celle du volume susdit de l'histoire de France, qu'il importe tant de mener à fin, et les autres impressions dont il va être parlé dans la suite de ce rapport.

« Parallèlement à ces opérations d'impression de catalogues qui, dans l'opinion de la commission de réorganisation de la Bibliothèque, ne doivent pas obligatoirement s'étendre, au département des imprimés, à toutes les matières, ont été continués es travaux pour la constitution en volumes d'inventaires ma-

nuscrits. Nous en avons déjà établi, je le répète, pour toutes les divisions de la théologie, y compris le droit canonique (39 volumes grand in-4°), et pour l'histoire de l'Angleterre (13 volumes même format). L'histoire d'Espagne, l'histoire du Portugal, l'histoire de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie ont en ce moment toutes leurs cartes livrées à notre atelier de reliure pour être collées sur feuillets qui seront immédiatement reliés en volumes, de telle façon que nous nous trouverons avoir au premier jour, outre les catalogues imprimés de l'histoire de France (441,836 volumes), des sciences médicales (68,483 volumes), de commodos instruments de recherches pour la théologie (199,499 volumes), l'histoire d'Angleterre (19,243 volumes) et les autres divisions historiques que nous venons d'énumérer (28,447 volumes).

« Plus tard, Monsieur le ministre, j'aurai l'honneur de vous demander l'autorisation de faire autographier ces inventaires manuscrits à un certain nombre d'exemplaires. Distribués dans l'ordre méthodique, ils rendront, à moindres frais, tous les services désirables pour des matières infiniment moins consultées, et dont les collections sont naturellement moins complètes chez nous que l'histoire de France, par exemple.

« J'ai eu à dire antérieurement, Monsieur le ministre, que nous avons mené fort avant toutes les autres divisions historiques. Nous avons poursuivi activement l'entreprise; et l'histoire générale, l'histoire d'Allemagne et de tous les pays du nord de l'Europe, l'histoire d'Italie, etc., seront par nous successivement, au fur et à mesure de leur achèvement, constituées en volumes d'inventaires manuscrits. — Les cartes de la poésie s'accumulent et fourniront la matière d'un catalogue curieux dont l'autorisation d'impression sera plus tard à solliciter par nous.

« Mais, outre ces travaux sur les collections anciennes de la Bibliothèque, nous avons, comme j'ai déjà eu occasion de l'indiquer, à faire face aux entrées de chaque jour, et depuis le 1^{er} octobre 1852, le dépôt légal, les acquisitions et les dons n'y ont rien apporté que je n'en aie immédiatement fait faire les cartes, carte de matière et carte d'auteur. Dans mon précédent rapport, je disais que les cartes faites de 1865 à 1869

avaient fourni une moyenne de 86,165 cartes par chaque année, ce qui correspondait à environ 40,000 ouvrages entrant annuellement. Par suite des événements qui ont accablé la France et des inquiétudes qui l'agitent encore, le nombre des impressions avait considérablement diminué. Le chiffre de nos cartes tend néanmoins à se relever ; il a été de 72,839 pour l'exercice dernier et de 31,101 pour les cinq premiers mois de 1874.

« Avant de sortir du département des imprimés, il me reste, Monsieur le ministre, à vous entretenir de la salle publique de lecture.

« J'ai à vous rappeler que le décret d'organisation de la Bibliothèque, du 14 juillet 1858, a décidé que le département des imprimés aurait deux salles : l'une d'étude, réservée aux travailleurs auxquels des cartes auraient été délivrées ; l'autre de lecture, qui serait absolument publique, ouverte même le dimanche, et où les lecteurs seraient reçus sans cartes.

« Il me suffira, Monsieur le ministre, pour vous mettre à même d'estimer les services que pourra rendre cette salle quand elle comptera les 25,000 volumes voulus par le décret d'organisation, de placer sous vos yeux une statistique des services qu'elle rend déjà aujourd'hui, bien qu'elle ne renferme encore que 17,252 volumes, ainsi que de la progression continue du nombre des lecteurs qui la fréquentent et du nombre des volumes qui y sont communiqués.

« La salle a compté, dans les trois dernières années écoulées :

« De juin 1871 à mai 1872 : moyenne des lecteurs par mois, 2,522 ; moyenne des volumes communiqués, 3,611.

« De juin 1872 à mai 1873 : moyenne des lecteurs par mois, 3,466 ; moyenne des volumes communiqués, 5,458.

« De juin 1873 à mai 1874 : moyenne des lecteurs par mois, 4,283 ; moyenne des volumes communiqués, 6,736.

« Ainsi, de 1871-1872 à 1872-1873, le nombre des lecteurs a augmenté par mois de 938, et le nombre des volumes communiqués également par mois de 1,847 ; et en 1873-1874, le nombre, par rapport aux douze autres mois précédents, s'est encore augmenté par mois, pour les lecteurs de 823, et pour les volumes de 1,278.

« Dans les 6,736 volumes communiqués en moyenne par

mois dans la dernière période, les différentes matières sont représentées par les chiffres suivants, qui ont été calculés sur une moyenne approximative :

Théologie.....	60 volumes.
Jurisprudence.....	454 —
Sciences et arts.....	1,550 —
Histoire.....	1,781 —
Belles-lettres.....	2,891 —
TOTAL.....	6,736 volumes.

« Au département des manuscrits, le tome II du *Catalogue des manuscrits français de l'ancien fonds* a été terminé et publié. J'ai dit, dans mon précédent rapport, que, sur les 6,170 numéros de cet ancien fonds, 3,130 avaient été catalogués dans le tome I^{er}. Le nouveau volume, où l'on avait à faire les bulletins très étendus de recueils de correspondances historiques et diplomatiques qui empiètent encore sur le commencement du volume suivant, n'a conduit la série des numéros catalogués que jusqu'au n° 3,766. Le tome III, actuellement sous presse, dont huit feuilles sont tirées, et qui compte en outre des placards composés, comprend déjà dans cette composition le bulletin 3,898. Ce volume mènera l'ancien fonds bien près de sa fin, s'il ne le termine absolument.

« Le *Catalogue des manuscrits syriaques et sabéens*, faisant suite au *Catalogue des manuscrits hébreux et samaritains*, a vu enfin l'Imprimerie nationale terminer son impression, et cette seconde partie du travail sur nos fonds orientaux vient d'être publiée.

« La rédaction des bulletins pour catalogues des fonds arabe et persan a été poursuivie par MM. de Slane et Fagnan avec persévérance.

« La reliure des pièces provenant de la Chambre des comptes, au nombre accusé dans mon dernier rapport de plus de 84,000, s'est activement continuée, et, au lieu des 234 volumes qui avaient pris place sur nos rayons à la date de décembre dernier, nous en avons aujourd'hui livré 281 aux communications particulières, et nous en attendons encore 50, qui vont nous rentrer de deux ateliers.

« Le classement et la préparation pour la constitution en volumes du complément de l'énorme collection Joly de Fleury ne se sont pas arrêtés un instant, et aux 1,150 volumes constitués il viendra encore s'en ajouter 850 au moins.

« Le fonds latin, Monsieur le ministre, auquel a été particulièrement attaché M. Léopold Delisle, avant qu'il ne fût placé à la tête du département, a vu des travaux considérables s'opérer sur ces riches collections par les efforts et par les soins de ce laborieux érudit.

« Ce fonds, comprenant tous les manuscrits latins entrés à la Bibliothèque depuis l'origine jusqu'au 1^{er} mai 1874, forme un total de 19,800 manuscrits, dont plus de la moitié sont des monuments remarquables soit par leur antiquité, soit par leur calligraphie, soit par les peintures dont ils sont ornés, soit par l'importance des textes théologiques, juridiques, historiques, scientifiques et littéraires qu'ils nous ont conservés.

« De ces 19,800 manuscrits, les 9,826 premiers sont décrits dans un catalogue imprimé en 1744 et forment deux volumes in-folio; les 9,974 autres, qui sont entrés à la Bibliothèque depuis 1774 jusqu'en 1874, sont tous compris dans un inventaire sommaire qui a paru dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, années 1862-1874, et dont il existe des exemplaires tirés à part en six fascicules in-8°. Nous joignons à ce rapport un exemplaire de l'inventaire, imprimé tout récemment, des 136 manuscrits qui sont venus, du 1^{er} août 1871 au 1^{er} mai dernier, prendre place dans le fonds latin des nouvelles acquisitions.

« Le catalogue de 1744 et l'inventaire de 1862-1874, quoique mentionnant sans exception tous les manuscrits latins de la Bibliothèque nationale, sont loin de satisfaire la légitime curiosité des savants, loin aussi de fournir les indications strictement nécessaires pour une bonne administration du dépôt.

« Les articles de l'inventaire de 1862-1874 sont beaucoup trop abrégés; quant aux notices du catalogue de 1744, quoiqu'elles soient beaucoup plus développées, elles ne sont pas toujours suffisamment complètes et exactes, et sur bien des points elles ont cessé d'être au courant de la science paléographique et

bibliographique. Le fonds latin du département des manuscrits doit donc être l'objet d'un nouveau catalogue, au même titre et par les mêmes raisons que les fonds orientaux.

« Le nouveau catalogue des manuscrits latins sera rédigé sur le même plan que celui des manuscrits orientaux et celui des manuscrits français; il en différera seulement par de légères modifications de détail que l'expérience a suggérées, ou que, pour mieux dire, la nature même du fonds latin a imposées. C'est ainsi que toutes les notices se rapportant aux manuscrits traitant de matières analogues seront rapprochées les unes des autres, de façon que, dans le catalogue, sinon sur les rayons de la bibliothèque, tous les manuscrits seront classés par ordre de matières, dans une série unique, sans distinction de formats ni de provenances.

« L'application de ce plan à nos 19,800 manuscrits latins demandera dix volumes du format et de la justification adoptés pour les catalogues en cours de publication. C'est une moyenne de 2,000 notices par volume, chiffre qui ne saurait paraître exagéré eu égard à la multiplicité et à la variété des morceaux contenus dans beaucoup de volumes, eu égard aussi aux détails dans lesquels il faut entrer pour fixer la date et les caractères de monuments parfois inconnus et très souvent mal appréciés.

« Dans ces dix volumes, les matières se répartiraient comme il suit :

Écriture sainte.....	1 volume.
Liturgie.....	1 —
Pères de l'Église et divers ouvrages théologiques.....	2 —
Droit.....	1 —
Histoire générale et histoire de divers pays autres que la France.....	1 —
Histoire de France.....	2 —
Sciences.....	1 —
Littérature.....	1 —

« Chacune de ces huit grandes divisions pourrait former un groupe complet par lui-même et indépendant des autres. Des tables alphabétiques générales et des concordances, qui à elles

seules rempliraient bien un onzième volume, relieraient entre elles différentes parties du catalogue et fourniraient, pour les recherches journalières, des ressources que l'ordre systématique ne saurait jamais offrir avec autant d'abondance et de précision.

« La préparation d'un pareil catalogue absorbera encore des années de travail; un grand nombre de notices sont cependant déjà composées, et, sans parler de celles qui se rapportent à différents manuscrits d'Écriture sainte, de patrologie et d'histoire, nous pouvons annoncer que la description des manuscrits liturgiques, au nombre d'environ 1,800, est terminée; elle remplira un volume in-4°, qui pourra être mis sous presse dès que les ressources financières le permettront.

« Je clorai ce rapport, Monsieur le ministre, par le relevé à ce jour du compte que je viens de faire faire, volume par volume, de tous les imprimés qui se trouvent à la Bibliothèque nationale. Leur total est de DEUX MILLIONS SOIXANTE-DIX-SEPT MILLE CINQ CENT SOIXANTE ET ONZE VOLUMES.

« Ce chiffre énorme, Monsieur le ministre, me paraît justifier complètement la commission de 1850 qui, ayant à se prononcer entre le système méthodique, avec divisions dans chaque matière, et le système alphabétique unique et général par le titre des ouvrages, à quelque matière qu'ils appartiennent, a adopté le système méthodique.

« Une des considérations qui l'y ont déterminée, c'est que, pour les matières très riches, comme chez nous l'*Histoire de France*, comprenant 441,836 volumes, le système méthodique admet l'impression, qui réduit énormément l'étendue des catalogues, qu'on peut constamment tenir ensuite à jour par des suppléments autographiés, tandis que le système alphabétique universel ne saurait admettre aucune impression primitive et engendre des volumes de catalogues sans nombre.

« Le British Museum, dans le dernier exercice, s'est, de son côté, livré à la numération de ses volumes imprimés; il en a compté 1,046,000. C'est bien peu au-dessus de la moitié de ce que nous possédons, et cependant ce grand établissement qui, ayant eu à disposer de crédits énormes, a pu achever en quelques années son catalogue alphabétique et général autographié,

voit aujourd'hui ce catalogue de 1,046,000 volumes former lui-même 1,600 volumes.

« Qu'on se figure un travailleur en présence, chez nous, de plus de 3,000 volumes de catalogue! Notre histoire de France sera cataloguée en 12 ou 13 volumes imprimés qui comprendront nos 441,836 volumes, lesquels, formant les deux cinquièmes du total du British Museum, nous auraient, dans son système, produit 6 à 700 volumes de catalogues autographiés.

« La commission de 1850 a pensé, en outre, Monsieur le ministre, que le catalogue autographié de l'histoire de France, par exemple, avec ses innombrables volumes, ne pourrait rendre de services que dans l'intérieur de l'établissement, tandis qu'un catalogue imprimé pourrait être utilement consulté en France et dans le monde entier, et par les hommes d'étude dans leur cabinet, sans déplacement. Il n'est pas seulement un instrument de recherches sur place, il est encore une bibliographie.

« Je répéterai ici, Monsieur le ministre, avec un argument de plus, et un argument bien convaincant, ce que je disais au mois de décembre dernier, dans mon précédent travail.

« On se rendra aisément compte d'un des avantages considérables résultant de l'adoption du système méthodique. Les dix premiers volumes du *Catalogue de l'histoire de France* rendent aujourd'hui, quoique non complets encore, des services considérables; ils en ont même successivement rendu de nombreux au fur et à mesure de leur publication, pour une matière sur laquelle portent les deux cinquièmes de toutes les demandes de communications qui nous sont faites.

« Avec l'adoption du système alphabétique, il eût fallu attendre la fin de la dernière feuille du dernier volume, la fin de l'alphabet, de la lettre Z, pour trouver au milieu de livres de toutes matières, de la gymnastique comme de l'art culinaire, un ouvrage sur les généralités de l'histoire de France; encore eût-il été indispensable que le chercheur en connût certainement l'existence et en sût exactement le titre et sa lettre initiale.

« Or, l'expérience nous démontre que la plupart des travailleurs ne viennent aux bibliothèques que pour apprendre quels

ouvrages ont été écrits sur le règne dont ils veulent s'occuper, et que pas un, je puis le dire, ne connaît le titre précis de tous les ouvrages qu'il a besoin de consulter. Un catalogue méthodique les met seul à même d'en envisager l'ensemble.

« Daignez agréer, Monsieur le ministre, l'hommage de mon profond respect.

« *L'Administrateur général directeur,*

« J. TASCHEREAU. »

NÉCROLOGIE.

La Société a eu le regret d'enregistrer cette année la mort de M. Ludovic VITET, l'un de ses plus anciens membres honoraires. Elle avait déjà perdu en 1872 un autre de ses membres honoraires, M. Arcisse DE CAUMONT, le véritable vulgarisateur de l'archéologie en France. Les nombreuses biographies de ces deux hommes éminents étant à la portée de tous les associés, il nous paraît inutile de reproduire ici une notice sur leurs importants travaux.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
I. Avis à MM. les sociétaires.....	I

II. ÉTAT DE LA SOCIÉTÉ AU 31 DÉCEMBRE 1874.

Membres du bureau pour 1873-1874.....	V
État des précédents bureaux de la Société.....	VI
Membres honoraires.....	VIII
Membres titulaires.....	IX
Membres correspondants.....	XII
Sociétés correspondantes.....	XIV

III. ÉTAT DES PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ.

Mémoires et Bulletins.....	XVII
Le Trésor des pièces angoumoises inédites ou rares.....	XXVIII
Documents historiques sur l'Angoumois.....	XXIX

IV. PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 8 janvier 1873.....	XXIII
-------------------------------	-------

Ouvrages déposés sur le bureau. — Allocation accordée à la Société par le ministère de l'instruction publique. — Lecture par M. l'abbé Denise d'une notice sur l'église de Nersac. — Article du *Journal de la Nièvre* sur les fouilles du Beuvray, communiqué par M. Biais; monnaie d'or de Henri VIII, roi d'Angleterre, et hachettes de bronze présentées par le même. — Élection du bureau pour l'année 1873.

Séance du 12 février 1873.....	Pages. xxxv
--------------------------------	----------------

Installation du nouveau secrétaire. — Ouvrages déposés sur le bureau. — Hommage fait à la Société par M. Ém. Biais de l'ouvrage de M. Lucas, membre correspondant, intitulé : *Notice sur les découvertes récentes faites dans le Forum romain*. — Communications de M. le Président : circulaire d'un groupe de numismatistes parisiens demandant l'adhésion de la Société à un projet d'acquisition par l'État du médailler gaulois de M. de Saulcy; circulaire de M. le ministre de l'instruction publique fixant la date de la réunion des délégués des sociétés savantes à la Sorbonne; notice de M. Chéruel sur les soulèvements en Aunis, Saintonge et Angoumois en 1643, à l'occasion de l'impôt de la gabelle. — Lecture par M. Galzain d'une notice sur la vie du cardinal de Nabinaud.

Séance du 12 mars 1873.....	xxxvii
-----------------------------	--------

Ouvrages déposés sur le bureau. — Photographies présentées par M. le Président. — Notice de M. Mercier sur un souterrain découvert dans le bourg d'Angeac-Champagne. — Communication faite par M. le Président de l'Inventaire du mobilier des châteaux de La Rochefoucauld, Verteuil et La Terne, dressé en 1728. — Note de M. Ém. Biais sur la statue de Marguerite d'Angoulême.

Séance du 25 avril 1873.....	xxxix
------------------------------	-------

Ouvrages déposés sur le bureau. — Regrets exprimés par M. le Président à l'occasion de la retraite prématurée de M^r Cousseau, ancien évêque d'Angoulême. — Lecture faite par le même d'une notice de M. l'abbé Poulbrière sur le prieuré de Montcalm, dépendant de l'abbaye de La Couronne. — Notice biographiques sur l'ingénieur Munier, lue par M. Joseph Castaigne. — Note bibliographique de M. l'abbé Denise sur les œuvres archéologiques de M^r Cousseau pendant son épiscopat. — Les études de M. Jules Loiseleur, intitulées : *Ravaillac et ses com-*

plices. — L'Évasion d'une reine de France, présentées et recommandées à la Société par M. le Président. — Présentation de M. N...

Séance du 14 mai 1873..... XLI

Ouvrages déposés sur le bureau. — Éloge de feu Léon Baleyre, sculpteur, prononcé par M. le Président. — Démission de M. le docteur Gigon. — Photographies diverses et médaillons présentés par M. de Rencogne. — Extrait d'un numéro du *Journal de la Charente* concernant l'ingénieur Munier, communiqué par M. Ém. Biais. — Première lecture faite par M. l'abbé Maratu d'une notice biographique sur le cardinal Noëlle. — Ajournement du vote sur la candidature de M. N...

Séance du 11 juin 1873..... XLIII

Ouvrages déposés sur le bureau. — Photographies et documents divers présentés par M. le Président : *Les poissons borgnes du gouffre de Gurat*; observations de M. H. Mathé-Dumaine à ce sujet. — État des finances de la Société présenté par M. le Trésorier. — M. le Président donne lecture d'une lettre de M. le docteur Gigon faisant connaître les motifs qui l'ont déterminé à donner sa démission. — Réponse de M. le Président à ces allégations. — Décision de la Société en cette circonstance. — Communication de M. le Président au sujet de M. N...

Séance du 9 juillet 1873..... XLIX

Ouvrages déposés sur le bureau. — Nouvelle communication de M. le Président au sujet de M. N... — Comptendu fourni par M. Castaigne, rapporteur de la commission des finances, de la situation de la caisse de la Société. — Deuxième lettre de M. le docteur Gigon, en réponse à celle qui lui avait été adressée par M. le Secrétaire au nom de la Société. — Démission de M. le Président. — M. le Vice-Président appelé à présider la séance.

— Deuxième lecture faite par M. l'abbé Maratu de son mémoire sur le cardinal Noellet. — Note de M. l'abbé Denise sur les *poissons borgnes* du gouffre de Gurat. — Votes de la Société : 1° sur la présentation de M. N...; 2° sur la démission de M. le docteur Gigon; 3° sur la démission de M. le Président.

Séance du 13 août 1873.....

LI

Ouvrages déposés sur le bureau. — Remerciements à M. Mailfer pour l'hommage de son livre intitulé : *Recherches historiques du juste et de l'autorité* (2 vol. in-8°). — Lettre par laquelle M. de Rencogne retire sa démission de président. — Lecture par M. l'abbé Denise de la première partie de son *Histoire du bienheureux Lambert, fondateur et premier abbé de La Couronne, puis évêque d'Angoulême*.

Séance du 12 novembre 1873.....

LIII

Ouvrages déposés sur le bureau. — Lecture par M. l'abbé Maratu de la suite de sa notice biographique sur Guillaume Noellet. — Legs fait à la bibliothèque de la Compagnie, par feu M. Léon Baleyre, du *Dictionnaire d'architecture* de M. Viollet-le-Duc. — Recueil des chartes de Lambert, fondateur de l'abbaye de La Couronne et évêque d'Angoulême, communiqué par M. de Rencogne. — Présentation par M. Ém. Biais d'une pièce d'or de Justinien. — Candidature de M. Georges de Massougne des Fontaines en qualité de membre titulaire.

Séance du 10 décembre 1873.....

LV

Ouvrages déposés sur le bureau. — Lecture faite par M. l'abbé Denise de la suite de son mémoire sur Lambert. — Communications par M. de Rencogne de divers documents historiques, d'un royal d'or de Philippe le Hardi, et de cartes à jouer du XVII^e siècle et du XVIII^e. — Les votes sur la candidature de M. de Massougne et pour le

renouvellement du bureau sont, en raison de l'insuffisance du nombre des membres présents, ajournés à la prochaine séance.

Séance du 14 janvier 1874.....

LVII

Ouvrages déposés sur le bureau. — Démission de M. Desmazeaux, membre titulaire. — M. le Président présente une plaque de cuivre portant la marque des orfèvres de Cognac en 1750. — M. l'abbé Maratu continue la lecture de sa notice sur le cardinal Noellet. — Note de M. Couriveau de La Villate sur les cruautés des Huguenots pendant les guerres de religion. — Empreinte d'un sceau-matrice de Jacques de Montbron, maréchal de France, présentée par M. Ém. Biais. — Lettre de M. l'abbé Pottou, curé de La Rochefoucauld, annonçant la fouille d'un tumulus à Fontenille, près Mansle. — Renouvellement du bureau pour l'année 1874. — Élection de M. Georges de Massougne.

Séance du 11 février 1874.....

LXI

Ouvrages déposés sur le bureau. — Lettre de M^{re} X. Barbier de Montault. — Circulaire de M. le ministre de l'instruction publique relative à la prochaine réunion des délégués des Sociétés savantes à la Sorbonne. — Lettre de M. Marvaud. — Lecture d'une partie d'un mémoire de M^{re} Barbier de Montault sur les prisons conventuelles. — M. le Président donne communication d'un avis des officiers de l'Élection sur l'établissement de foires à Cognac (21 juin 1760) et d'un article inséré par M. Clément de Ris dans la *Revue des Sociétés savantes*, relativement aux publications de la Société. — Lecture faite par M. Ém. Biais de trois procès-verbaux donnant l'état des corps de la ville d'Angoulême convoqués à diverses époques en l'église des Jacobins, pour assister aux offices religieux qui devaient y être célébrés dans le but d'appeler les bénédictions du ciel sur le roi et les membres de sa famille.

Séance du 11 mars 1874..... Pages.
LXIV

Dépôt fait par M. le Président de la 3^e édition de la *Géographie de la Charente*, de M. Marvaud. Cet ouvrage sera recommandé à M. le ministre de l'instruction publique pour être placé dans les bibliothèques scolaires. — Lettre de M. le Préfet de la Charente. — État de la caisse de la Société présenté par M. le Trésorier. — Lecture par M. le Secrétaire d'un article du journal *Le Soir*, relatif à un navire norvégien trouvé près de Christiania et servant de cercueil. — Présentation de M. Dunan, inspecteur d'académie, en qualité de membre titulaire. — Lettre de M^r Barbier de Montault relatant les inscriptions du gros timbre de l'abbaye du Ronceray, à Angers (1788), et de la cloche de l'église de Burtal (Maine-et-Loire) (1724).

Séance du 15 avril 1874..... LXVIII

Objets déposés sur le bureau. — Annonce faite par M. le Président de la mort de M. Georges Mathé-Dumaine, trésorier de la Société. — La caisse de la Société compromise par suite de ce décès. — Décision portant qu'une requête sera adressée à M. le président du tribunal civil, aux fins d'obtenir l'autorisation de poursuivre les héritiers. — Objets préhistoriques présentés par M. Chauvet. — Étude de M. Millochin sur un portrait de Marguerite d'Angoulême. — Ciboire en cuivre d'oré et émaillé présenté par M. l'abbé Denise. — Présentation de MM. Péliisson, Abel Sazerac de Forge, Lièvre, docteur Guilhaud, Bécus.

Séance extraordinaire du 22 avril 1874..... LXXI

Discussion sur le projet de modification au règlement présenté par M. le Président. — Décisions. — Nomination d'une commission des finances provisoire. — Admission de MM. Dunan, Abel Sazerac de Forge, Lièvre, docteur Guilhaud et Bécus, en qualité de membres titulaires. — M. Eugène Sadoux, membre correspondant, est, sur sa demande, nommé membre titulaire.

	Pages.
Séance du 13 mai 1874.....	LXXV

Objets déposés sur le bureau. — Deuxième lecture du mémoire de M. Barbier de Montault sur les prisons conventuelles. — Remise par M. le Président à M. Briand, l'un des membres de la commission des finances, du montant des annuités soldées depuis le décès de M. Mathé-Dumaine, trésorier. — Admission de M. Jules Pelisson en qualité de membre titulaire.

Séance du 10 juin 1874.....	LXXVI
-----------------------------	-------

Compte-rendu verbal par M. le Président de l'excursion archéologique que vient de faire la Société dans le canton de Saint-Amant-de-Boixe. — Projet de fouilles dans la forêt de Boixe. — Nomination d'une commission chargée de diriger ces fouilles. — Communications faites par M. Chauvet d'un diplôme accordé par la Société de Jésus au chanoine Étienne Maquellilan, et par M. Callandreau de deux volumes in-12, imprimés à Livourne, sur les origines italiennes. — Présentation de M. Delaunay, notaire à Angoulême, en qualité de membre titulaire.

Séance du 15 juillet 1874.....	LXXVIII
--------------------------------	---------

Relation verbale faite par MM. Chauvet et Lièvre des fouilles préhistoriques exécutées dans la forêt de Boixe. — Monnaies présentées par M. Bécus; observation de M. Ém. Biais. — Notice de M. l'abbé Denise sur la colonne dite d'Épernon. — Admission de M. Delaunay, notaire, en qualité de membre titulaire.

Séance du 12 août 1874.....	LXXXII
-----------------------------	--------

Ouvrages déposés sur le bureau. — Demande de l'envoi de la collection de notre *Bulletin* faite par la Société archéologique de Constantine. — Lettre de M. le curé de Courcôme demandant le concours de la Société pour le classement de son église. — Voté de félicitations à M. Abadie à l'occasion de son succès à l'église du Sacré-

Cœur. — Fouilles de Gourdon (Haute-Garonne), citées par M. du Maroussem. — Églises remarquables de l'arrondissement de Cognac, signalées à l'attention de la Société par M. de Rencogne. — Présentation de MM. Broussard et Jozeau en qualité de membres titulaires.

Séance du 11 novembre 1874..... LXXXIV

Ouvrages déposés sur le bureau. — Lettre de M. Abadie. — Démission de secrétaire de M. l'abbé Denise. — La Société des antiquaires de Picardie demande à compléter les fragments de collection qu'elle possède de notre *Bulletin*. — Communications de M. le Président: note anonyme du 12 prairial an V, sur la mort de la duchesse d'Anville; interrogatoire d'un marchand d'Angoulême qui avait usurpé la marque d'un fabricant de papiers de Nersac (20 octobre 1686). — Exposé de la situation financière de la Société, présenté par M. Briand. Admission de MM. Broussard et Jozeau en qualité de membres titulaires.

Séance du 23 décembre 1874..... LXXXVII

Ouvrages déposés sur le bureau. — Notice de M. Paul de Lacroix sur le château et la seigneurie de Bouteville. — Étude de M. Biais sur le livre de M. le général Susane, intitulé: *L'Histoire de l'artillerie française*. — Observations de M. l'abbé Augeraud au sujet du renouvellement du bureau porté par l'ordre du jour; réponse de M. le Président; décision de la Société. — Vote portant élection des membres du bureau.

V. MÉMOIRES ET DOCUMENTS INSÉRÉS AU PRÉSENT BULLETIN.

M. LOUIS AUDIAT.

Un fils d'Estienne Pasquier: Nicolas Pasquier, seigneur de Mainxe et de Balanzac, lieutenant général à Cognac..... 1-235

	Pages.
Pièces justificatives.....	237-282
Table des matières.....	283-284
Table des noms de lieux et de personnes.....	285-295
Table des pièces justificatives.....	296

M. LE COMTE ANATOLE DE BREMOND D'ARS.

Alphabet de l'art militaire de Jean Montgeon, sieur du Haut-Puy de Fléac, Angoumoisais, avec les ordonnances du Roy sur le règlement de l'infanterie. (Réimpression d'après les éditions de 1615 et 1620, annotée par le comte Anatole de Bremond d'Ars).....	297-342
Notes.....	343-352

VI. CHRONIQUE.

Chronique de l'année 1873.....	355
--------------------------------	-----

Conférences publiques à Angoulême. — Découverte d'un autographe de Molière par M. de La Cour de La Pijardières, archiviste de l'Hérault. — État des publications faites jusqu'à l'année 1873 par les sociétés savantes de la Charente et des départements limitrophes. — Comptendu des lectures faites à la Sorbonne par les délégués des sociétés savantes voisines de la Charente. — Distribution des récompenses accordées aux sociétés savantes en 1873. — Séance publique annuelle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Prix décernés par l'Académie française. — Prix de 500 francs accordé à notre confrère et compatriote M. Boucherie, professeur au lycée de Montpellier, par la Société d'encouragement des études grecques en France. — Nécrologie: M. Léon Baleyre, sculpteur.

Chronique de l'année 1874.....	377
--------------------------------	-----

Conférences publiques à Angoulême en 1874. — Comptendu des lectures faites à la Sorbonne en 1874, à la section d'histoire et de philologie, par les délégués des

sociétés savantes voisines de la Charente. — Distribution des récompenses accordées aux sociétés savantes en 1874. — Discours de M. Chabouillet en ce qui concerne la Société des antiquaires de l'Ouest. — Le plan de tapisserie de la ville de Paris. — Séance annuelle de l'Institut de France. — Séance publique annuelle de l'Académie française. — Séance publique annuelle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Les menhirs de Carnac. — Les catalogues de la Bibliothèque nationale. — Nécrologie : MM. Vitet et Arcisse de Caumont.

FIN.

